REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME DIXIÈME.

OCTOBRE 1837.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET COMP^ie.

1837

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis101837brux

LA

RECHERCHE D'UNE MÈRE.

I.

C'est un des caractères les plus tristes de notre époque d'affecter sur toutes choses un scepticisme effréné et une incrédulité systématique, que la bouche proclame, même quand le cœur les dément. Les natures les plus jeunes ne sont pas exemptes de ce mal endémique que les hommes de notre âge respirent dans l'atmosphère, et qui détruit dans leurs germes les croyances les plus vivaces, et les sentiments les plus fortement inhérents au cœur de l'humanité. Il semble qu'un génie ricaneur vienne se poser au chevet de notre berceau, pour flétrir de son souffle empoisonné les plus belles fleurs de notre enfance, les fruits les plus attrayants de notre puberté, les plus riantes promesses de notre âge viril. Il n'est pas un jeune homme de ce temps, si peu usé qu'il soit au contact du monde, si peu vieilli au frottement continuel d'une société décrépite, qui ne se croie le droit et ne se fasse une gloire de tourner en ridicule et de stygmatiser les affections les plus saintes. Les saturnales des anciens se sont reflétées sur toute la jeunesse d'aujourd'hui; nous assistons à cet étrange spectacle d'une génération entière, qui, couverte d'oripeaux tachés, passe dans la vie, débraillée et railleuse comme une bande de libertins dans une orgie; et il n'est pas un de nous qui n'étale aux yeux de tous, avec orgueil, sa robe prétexte salie et en lambeaux. On dirait que le temps a vacillé dans l'espace ainsi qu'un grand navire sans lest, tant nous voguons au

hasard sur cet océan orageux de la vie ; tant pressés de vivre que nous sommes, nous confondons tous les âges, toutes les époques, toutes les saisons ; tant les passions nous viennent avant l'heure et se pressent en un conflit tumultueux, image des bruits discordants du chaos.

Les mots qu'on gravait religieusement jadis au front de nos temples, au seuil de nos foyers domestiques, ont disparu balayés par cet ouragan terrible qui dévaste tous les cœurs et dégarnit tous les fronts. Notre foi est chauve comme nos têtes ; l'amour lui-même, ce grand mystère qui a survécu à tous les mystères, cette religion des âmes tendres qui s'est assise quelque temps encore sur les ruines de toutes les religions, l'amour s'altère et s'éteint, ses mythes suaves, son langage embaumé, son culte si naïvement empreint d'un parfum de myrrhe et d'encens, sa théodicée tout entière s'exile avec ses prêtres et ses adorateurs. Les railleries amères, l'égoïsme brutal, le matérialisme, ce culte des sens, ont tué l'amour ! A peine est-il resté quelques bardes des premiers âges, pour pleurer sur sa tombe et réchauffer sous leurs baisers sa cendre muette et ses froides dépouilles. Où s'arrêtera ce torrent qui ravage ! Après le jour de la défaite et du néant, quand viendra le jour de la résurrection et du triomphe ! Nul ne le sait encore, et les sombres nuages de l'avenir gardent religieusement leur secret.

Et qu'on nous pardonne cet appel à un temps meilleur, ce cri de détresse arraché à nos souffrances ! qu'on nous pardonne de jeter, au milieu des préoccupations arides de notre siècle, ce mot d'amour qui a retenti tant de fois d'un bout du monde à l'autre ! c'est que malgré le niveau de glace qu'on impose à nos espérances et à nos regrets, le sentiment intérieur se fait jour, et déborde, dût-il mourir dans le vide et sans réveiller d'écho.

La société, ébranlée par quarante ans d'orages et de guerres, ne s'est pas encore rassise sur ses fondements ; et la fumée du canon semble encore obscurcir comme autrefois l'horizon. Nous vivons tous au hasard sans songer au point de départ, sans regarder le but ; et nous courons le monde en enfants perdus, semblables à ces bohémiens dont nul ne devine l'origine, dont nul ne connaîtra le tombeau. De tous les côtés éclatent mille bruits confus, mille exclamations contradictoires, qui se con-

fondent en un pêle-mêle étrange, sans signification distincte; et sur ce tutti discordant domine seulement par intervalle, comme le déchirement du trombone sur le dessin confus d'un morceau d'ensemble, le ricanement aigu de l'incrédulité qui se pavane sur des décombres. Que si vous vouliez saisir, dans ses lésions les plus intimes, le mal qui nous dévore, il vous suffirait d'observer quelle place nous avons faite aux femmes dans notre vie, et quel nom nous leurs donnons après tous les beaux noms que nos pères avaient inventés pour elles! Les femmes, ce parfum que les poëtes respiraient à genoux, cette auréole lumineuse qui planait sur le berceau des hommes et entourait leurs tombes, ces fleurs du jardin terrestre qu'on n'osait à peine toucher, crainte de les flétrir, sont devenues des instruments de plaisir, et rien de plus; des hochets banals qu'on prend et qu'on jette à son gré, comme l'enfant fait de sa poupée; des joyaux dédorés que la courtisane étale le soir à son cou, et qui dans une heure rouleront oubliés dans la fange du ruisseau. J'ai vu sur des fronts de vingt ans roses et blondissants, se dresser comme sur le front de Satan, un diadème de sarcasmes et de maximes réprouvées; j'ai entendu de fraîches bouches s'ouvrir, sans se contracter, au passage des blasphèmes les plus violents; j'ai vu de jeunes garçons nier effrontément la vertu des femmes, au sortir des bras caressants de leur mère.

— Pour moi, j'estime qu'une femme est tout au plus un passe-temps permis, une distraction passagère qui ne doit jamais nous accaparer et faire ombre dans notre existence. Quiconque construit sur l'amour d'une femme un édifice durable, je le déclare fou à lier celui-là, aussi fou que puisse être un poëte ou un catholique romain. Et voilà-t-il pas, par dieu, une belle vie! de passer toutes ses journées, je ne parle pas des nuits, à soupirer aux genoux de quelque grande coquette plus éprise de ses cheveux noirs et d'une mantille garnie de blonde, que du cœur le plus honnête et le plus haut placé qui se puisse trouver; se faire son serviteur, son chien couchant, se lever au moindre geste de sa main, au moindre signe de ses prunelles, abdiquer sa puissance au profit de la sienne, aliéner sa volonté comme un enfant prodigue son patrimoine, lui acheter des rubans, des bijoux, des bouquets, la conduire à l'opéra en loge découverte, pour que tous les yeux se tournent vers vous, pour s'entendre

dire tout haut : « Parbleu, en voici un qui est de bonne com-
» position, et que j'estime fort. Je ne croyais pas qu'au dix-
» neuvième siècle et après deux révolutions, il y eût de pareils
» niais ! » La promener à cheval, en canot, en carrosse, la parer comme une châsse, la tenir sans relâche suspendue à son bras comme un manteau à un patère, rire quand elle est gaie, pleurer quand elle est triste, suer quand elle a chaud, transir quand elle a froid, écouter les pensées qui germent dans son cœur, afin de lui répondre sans l'interroger, lui gazouiller à l'oreille des litanies galantes, qui tournent dans un cercle uniforme et sans fin ; être tout entier à sa dévotion, manger dans son assiette, boire dans son verre, percher sur sa main comme un faucon chaperonné sur le poing du fauconnier ; porter ses couleurs et s'habiller à sa livrée ; oh ! la charmante condition que celle-là ! Et pourquoi tout cela, je vous prie ? pour obtenir de temps en temps un baiser au front qui glisse sur la peau comme un verre de champagne au bord des lèvres, et pour recevoir toutes les semaines deux ou trois billets parfumés sur papier vélin, avec ce grand mot en tête : Cher ! et des points d'exclamation pour adieu ! En vérité, l'amour n'est-il pas chose stupide, et conçoit-on que son empire ait duré si longtemps !

On pourrait croire que ces paroles sont la suite et la conclusion nécessaire de nos réflexions préliminaires, et que nous avons voulu résumer d'un seul coup un des traits caractérisques de la jeunesse d'aujourd'hui. Et en effet, pour peu que vous vous mêliez aux agitations de la vie parisienne, vous ne rencontrerez peut-être pas dans nos salons un seul homme, si jeune qu'il soit, qui n'affecte à l'égard des femmes le ton dégagé que nous venons de prêter à l'un des principaux personnages de cette histoire. Celui dont nous venons de rapporter dans son entier l'ironique déclamation, était déjà, quoiqu'enfant presque et à peine sorti du noviciat des premières années, un des disciples les plus avancés de cette école sceptique qui siége autour des bouteilles comme autrefois la mauvaise queue des épicuriens, et se complaît aux veilles fumeuses de la débauche. En le voyant sans l'entendre, on l'eût pris d'abord pour quelque jeune poëte virginal et candide, aspirant de tous ses poumons les senteurs embaumées de la verdure et du printemps ; ses lèvres roses et purpurines encadraient harmonieusement une ligne blanche

de dents nacrées qui se détachaient comme des perles fines sur une garniture de corail. Le duvet naissant de ses joues accusait une floraison nouvelle et voilait à demi les teintes délicates de sa peau. Dans l'élévation de son front plane, dans la courbure gracieuse de son nez aquilin, dans le bleu un peu terne de ses yeux, dominait cette expression d'innocence toute enfantine que les peintres de la renaissance ont prêtée à leurs vierges et à leurs anges ; c'était une de ces têtes que Murillo a placées en adoration devant son christ-enfant, et dont plus tard Watteau, en les enluminant, a fait des têtes d'amour. Les lignes de sa figure, au lieu de saillir carrément comme dans ces portraits du Titien, symboles immortels de la virilité, s'arrondissaient par une dégradation insensible et se fondaient en un tout harmonieux où les muscles disparaissaient sous des demi-teintes. Rejetés vers la tempe gauche, ses blonds cheveux offraient la finesse et le soyeux d'une chevelure de femme. Raphaël eût affectionné un semblable type ; en lui donnant la foi, il en eût fait quelque jeune catéchumène, invoquant, les yeux levés au ciel, le protecteur de l'innocence et le soutien de la faiblesse.

Le lieu où se tenait la conversation dont nous avons détaché le fragement qui précède, était un petit salon du rocher de Cancale, vieille réputation qui se conserve intacte dans la mémoire de quelques fidèles que l'éclat plus moderne du café de Paris n'a pasencore fait oublier. Deux lampes d'argent placées sur le dessus de marbre d'une cheminée, éclairaient la scène et en faisaient saillir tous les accessoires ; un tapis de moquette, sur le parquet, affaiblissait les sons et prêtait à ce lieu de rendez-vous transitoire, cette apparence de confortable intérieur et de bien-être organisé qu'on ne rencontre guère dans les restaurants parisiens. Çà et là, quelques gravures ressortaient en relief sur le fond brun d'un papier velouté qui resplendissait par intervalles sous les échappées de la lumière ; c'étaient des sujets moitié galants, moitié héroïques : la Psyché écoutant battre son cœur et étouffant avec les deux mains des tresssaillements intérieurs ; Didon suspendue aux lèvres d'Énée et pressant dans ses bras, l'imprudente ! le perfide amour déguisé sous les traits du jeune Ascagne. Mais le véritable pivot de la scène était une table somptueusement servie et remarquable encore par sa splendeur, malgré le désordre qu'elle accusait déjà. L'argenterie renvoyait

aux cristaux à facettes des scintillements que ceux-ci doublaient en les rendant; les verres, tantôt pleins, tantôt vides, brillaient dans la main des convives et lançaient au plafond des éclairs semblables aux rayonnements d'une épée. Tout était ruine déjà dans ce repas, mais pas assez pourtant pour qu'on ne découvrît pas sous les décombres un reste d'éclat évanoui. Comme un symbole capricieux de la débauche, cinq à six bouteilles de champagne décapuchonnées, apparaissaient au milieu de la table, rangées symétriquement comme une haie de soldats, image assez fidèle d'une ivresse préméditée.

Autour de cette table dissertaient à grand bruit quatre convives, jeunes tous quatre, mais déjà incandescents et débraillés, comme si leur existence de tous les jours n'eût été qu'une longue orgie, comme si la débauche leur eût épargné leurs années d'apprentissage pour les faire passer maîtres avant le temps. Spectacle hideux que celui-là! Bizarre et affligeant contraste! Tant de jeunesse à la fois et de caducité! Tant de verdeur et de ruine précoce! De si jeunes bouches pour des paroles si honteusement audacieuses! L'hiver sous le printemps; les roses au front, la glace au cœur!

Le discours du jeune Ferdinand Duthé avait été accueili par des signes nombreux d'approbation bruyante; et comme il arrive d'ordinaire, son assurance s'en était accrue d'autant.

— Voilà qui est parler! cria l'un. Oui, l'amour est la chose la plus stupide du monde, et je donnerais, quant à moi, toutes les protestations de la Julie à Saint-Preux, pour une salade de homar et un verre de vin du Rhin.

— Notre maître à tous, reprit un autre, le grand-prêtre de l'école, notre cher Émile de Gournay ne dirait pas mieux.

L'orateur imberbe écoutait ces paroles flatteuses d'un air de satisfaction et de béatitude orgueilleuse. La tête penchée en arrière, et sa figure à moitié obscurcie par la fumée qui s'échappait de son cigarre, il ressemblait à quelqu'une de ces figures railleuses qui représente le diable, dans les compositions des vieux peintres flamands.

— Une femme et un cigarre, c'est tout un, dit-il en montant jusqu'au fausset les cordes juvéniles de sa voix; quand on a fini, on secoue la cendre et tout est dit.

En même temps il jeta son cigarre par la fenête entr'ouverte

en essayant de donner à son geste cette expression triomphante et *satanique* que nos acteurs ont mise à la mode.

C'était là une magnifique conclusion après un éblouissant exorde. Les trois auditeurs applaudirent le hardi jeune homme, comme on eût fait d'un personnage théâtral ou d'un ténor du Théâtre-Italien.

—A propos, reprit un troisième interlocuteur, quand les *bravi* d'enthousiasme furent calmés, savez-vous que notre cher Émile de Gournay, comme vous l'appelez, *se dérange?* Depuis trois mois on ne le rencontre plus. *Tortoni* se plaint, et le *Café de Paris* porte le deuil de son absence. Aujourd'hui encore ne lui avais-je pas écrit de se trouver au *Rocher de Cancale*, et vous voyez qu'il nous a fait faux bond. Est-il mort, retiré dans ses terres, ou poursuivi par ses *Anglais;* qui de vous sait cela?

— J'affirmerais presque, dit Ferdinand, que ta dernière supposition est la véritable. Notre ami Émile est un charmant compagnon; mais, répondez-moi, savez-vous sur quelle base repose sa fortune? A-t-il des vignes ou des prés, des fermes ou des moulins, et par quelle ressource soutient-il le train de sa maison? Il est joli garçon, cela est vrai; et j'ai entendu dire tout bas dans le monde.....

— Chut, interrompit un convive, n'allons pas si loin. J'ai vu de bien braves jeunes gens calomniés de cette sorte, et qui ne méritaient pas de l'être.

— Tu as raison, continua Ferdinand, quoiqu'après tout, tirer parti de soi-même auprès des femmes ne soit pas un grand crime. Mais, en définitive, de quoi vit-il, ce cher Émile? S'il n'a rien, il fait donc des dettes comme nous, et probablement plus que nous, attendu que nous avons une famille qui de temps en temps cautionne nos folies, et qu'on ne lui connaît pas de famille.

— On dit que son père est un pauvre métayer de la Normandie, qui a bien de la peine à vivre.

— Allons, allons, messieurs, reprit celui qui le premier avait amené la conversation sur le sujet où elle commençait à s'étendre si singulièrement, il ne s'agit pas de remonter à l'origine des choses, et d'établir l'arbre généalogique de notre ami d'après les règles de l'art héraldique. De qui est-il fils? De quoi vit-il? peu nous importe, pourvu qu'il vive bien. Je demande seulement pourquoi depuis quelques jours on ne le voit plus parmi nous,

pourquoi, comme Achille, il vit retiré sous sa tente, négligeant jusqu'à son plus vieil ami, l'Opéra, qui tous les jours le voyait une rose à sa boutonnière, la figure épanouie comme un coryphée. Voilà tout ce que je demande, et je donnerais vingt-cinq louis pour connaître le mot de cette énigme. Le connais-tu, Ernest?

Celui à qui cette interpellation s'adressait, était le plus timide, ou si vous l'aimez mieux, le moins parleur de la troupe. Dans cette réunion de prétentions bavardes et de passions factices, il n'avait jamais pu s'élever, quelque envie qu'il en eut, au-dessus du rôle de *comparse*. C'était un de ces personnages secondaires, destinés à faire valoir les premiers *emplois*, et à faire ressortir par les ombres le dessin et les saillies de la pièce. Il faisait nombre, et rien de plus, et on n'entendait sa voix que dans les chœurs. Soit que cet appel à sa sagacité flattât sa vanité, soit qu'il fût sûr de répondre victorieusement, il prit en se redressant un air important et mystérieux, comme pour indiquer qu'il était digne de supporter le fardeau de la conversation qu'on lui imposait.

— Je vais vous donner le mot de l'énigme, dit-il du ton sententieux d'un novice appelé au conseil par ses maîtres; on affirme que notre cher Émile de Gournay est amoureux.

— Amoureux! cria Ferdinand Duthé, en couvrant de sa voix la voix des deux autres convives; allons donc! amoureux, lui! le plus excellent *viveur* que je connaisse! c'est impossible; et j'aimerais autant soutenir qu'une danseuse s'est faite carmélite! Monsieur Ernest, vous calomniez votre ami, et si je n'étais pas sûr de vos bonnes intentions, je me croirais obligé de vous demander raison de vos suppositions injurieuses.

Malgré le ton d'autorité que Ferdinand avait donné à la dernière partie de sa phrase, le moteur de la proposition, qui soulevait une si vive indignation, ne parut pas désarçonné, et pendant que les trois jeunes gens réclamaient à haute voix contre une pareille insinuation, il reprit avec intrépidité :

— Oui, amoureux! messieurs, amoureux comme un clerc de notaire, amoureux jusqu'à chanter des romances sous une fenêtre, et à soupirer des élégies; amoureux, vous dis-je, comme un collégien; on l'a vu se promener aux Champs-Élisées les yeux baissés et les bras croisés derrière le dos.

— La belle preuve !

— Écoutez-moi, écoutez-moi jusqu'au bout. Savez-vous où il passe toutes ses journées ! aux Tuileries, à suivre deux mantilles garnies de blonde, qui, prétend-on, sont fort exactes au rendez-vous.

— Sans leur parler ?...

— Sans leur parler; je vous dis que c'est un roman sentimental une intrigue bourgeoise, s'il en fut.

— Et sait-on quelles sont ces deux bienheureuses mantilles ? demanda Ferdinand d'un air d'incrédulité railleuse.

— On l'ignore, répondit Ernest en affectant le ton d'un héros de mélodrame, qui vient de faire un récit mystérieux.

Des rires étouffés suivis d'exclamations diverses, accueillirent cette conclusion.

— Bah, c'est impossible !

— Je ne le croirais pas, quand je le verrais !

— Autant dire que nous finirons dans un couvent de Chartreux.

En ce moment, la porte du petit salon céda à une pression légère, et à la vue du nouvel arrivant les quatre convives, par un mouvement spontané, se levèrent à la fois se murmurèrent le même nom.

— Emile !!.....

Un moment aussi la même question fut sur toutes les lèvres : est-ce vrai? mais l'aspect du jeune homme était si grave, son attitude si froide et si composée, son regard à la fois si ferme et si terne, que l'interpellation commencée expira avec la même promptitude qu'elle était née.

Émile de Gournay était grand, et il y avait dans toute sa personne plus de dignité et de tenue naturelle ou jouée que dans celle de ses compagnons. Maigre et effilée par le bas, sa figure était remarquable par un caractère d'élégance aristocratique et de mélancolie tant soit peu féminine. Ses cheveux noirs, coupés courts, contrairement à tous les usages reçus dans le monde des jeunes gens qu'il avait l'habitude de voir, laissaient le front à découvert et mettaient en relief, par une ligne vigoureuse, la fermeté des tempes et l'élégante saillie des pommettes. Sa bouche était petite, et les deux moustaches, qui la couronnaient, s'arrêtaient avec une précision merveilleuse à la naissance

de la lèvre supérieure pour en laisser apercevoir le dessin pur et l'extraordinaire finesse. Il était vêtu avec ce bon goût sans exagération, qui marque la limite entre les hommes comme il faut et leurs parodistes : une redingote noire boutonnée jusqu'au menton, accusait, sans les emprisonner, les contours de sa taille, et se prêtait à ses mouvements sans les contraindre. Sa main petite, et dont les doigts s'effilaient avec grâce, était soigneusement gantée. Il y avait dans cet homme un cachet de distinction tout à fait spécial, et qui devait nécessairement le placer au-dessus de tous ceux qui le nommaient leur ami.

— Du champagne, garçon ! dit Ferdinand Duthé qui, malgré sa curiosité naturelle et son penchant à la raillerie, ne pouvait mettre son audace d'exécution au niveau de ses intentions; buvons à pleins verres, messieurs, l'enfant prodigue est de retour. Émile, tu nous feras raison.

Malgré l'aplomb que Ferdinand affectait, il était évident qu'il venait de donner le change à l'interrogatoire qu'intérieurement chacun des convives avait espéré, sans oser le provoquer directement. Aussi la conservation, suspendue un instant, s'établit-elle sur un terrain neutre, enchevêtrant ses fils capricieux sans méthode et sans ordre. Ce furent alors des exclamations confuses; des phrases brèves et brisées; ces nouvelles insignifiantes que le dandysme parisien affectionne, remplacèrent le plan d'attaque qui dormait au fond de toutes les pensées. On se jeta à la tête des cancans du monde que les oisifs de Tortoni se renvoient du soir au matin, ainsi qu'un volant ou une balle de longue paume. On parla de chevaux, de chiens, de *steaple-chase!* de toutes ces futilités enfin qui préoccupent exclusivement certains cercles désœuvrés de bavards, certains hommes affaiblis, natures usées, estomacs échauffés, qui ne supportent plus les aliments solides.

— Savez-vous, dit l'un, la grande nouvelle? Notre ami Frédéric vient d'acheter une danseuse de l'Opéra.

— Combien?

— Trente mille francs de pot-de-vin et mille francs par mois, plus le sucre, le savon et les brouilles.

— Encore un qui se met la corde au cou, observa l'intrépide Ferdinand, qui peu à peu reprenait sa verve accoutumée. Savez-vous bien, mes très-chers, que la sottise humaine est un fonds

inépuisable? Acheter une danseuse trente mille francs! quand on pourrait avoir pour le même prix un cheval de course, ou une jument arabe pur sang.

— Que voulez-vous, observa un autre, ce pauvre diable de Frédéric vient d'hériter de 50,000 livres de rente, et il a voulu, comme on dit, avoir une femme à lui...

Comme notre intention en écrivant est autant de mouler des types que de grouper des faits; comme il nous semble, qu'en dehors de l'observation, les combinaisons du romancier ne sont que des jeux puérils, bons tout au plus à piquer la curiosité des petites filles et des écoliers, nous nous devons à nous-mêmes de donner des renseignements plus positifs sur les quatre jeunes gens que nous avons réunis à dessein dans un même cadre, comme la représentation exacte d'une fraction de cette misérable société qui s'en va de toutes parts, et se déchire en tristes lambeaux.

Ferdinand Duthé, Ernest de Sérigny, Octave Mathis et Félicien de Morny étaient tous quatre des enfants de famille, riches, si non en réalité, du moins en espérance, et tous quatre on les eût dits jetés dans le même moule, tant leurs manières et leur langage se ressemblaient; on les eût pris pour les différentes faces d'une même idée, pour les variations d'un thème unique, pour les nuances d'un même fond de couleur; car il semble qu'à notre époque, les esprits ont leur mot d'ordre comme les soldats, et que, sous le niveau négatif d'une influence perfide, les natures les plus diverses se confondent. ainsi que des recrues au commandement d'un officier. D'où l'impulsion première est-elle partie? D'où vient ce souffle glacial qui courbe toutes les têtes, corrompt tous les germes, altère tous les instincts? Ce serait là pour la physiologie un ample et magnifique sujet de méditation. Il y a en France des bandes de jeunes gens qui, comme les compagnies franches d'autrefois, marchent dans la vie sans discipline et sans ordre, sans autre règle que leurs caprices, sans autres pensées que des pensées stériles, sans autre langage qu'un jargon convenu, sans esprit et sans franchise, espèce de ballon gonflé de vent, et qui crève au contact d'une épingle. Il s'est fait dans tous les esprits une effrayante révolution, qui ne ressemble pas aux révolutions précédentes, et qui pourtant participe d'elles toutes à la fois. Le gros rire de la gé-

nération qui s'éteint a été remplacé par un ricanement aigu, sans franchise et sans entraînement, tristes convulsions qui ressemblent aux grimaces de nos comédiens, et qui cachent peut-être d'âpres douleurs et de latentes blessures. Nous voyons passer devant nous, ainsi que des mascarades débraillées, une foule d'existences problématiques et sans noms, écume bouillonnante qui blanchit un instant la cime des flots, et se dissipe en fumée pour faire place à une écume nouvelle, qui se dissipera comme la première. Il semble qu'il y ait parmi nous un parti pris de désordre et d'ignorance; on systématise le non sens, on déifie le vide, on poétise le néant; et, parmi cette cohue de jeunes gens empressés à vivre, il n'en est pas un qui ne se fasse gloire de sa déraison, et n'érige son impuissance en système.

Les quatre convives que nous avons vus assis à la même table, en étaient au plus fort de cette frénésie qui trouble tant de jeunes âmes; leurs vies se passaient dans une continuelle ivresse qui ne laissait pas à la raison le temps de se faire jour, et étouffait, comme l'opium, leurs pensées intimes et leurs secrets instincts.

Parmi cette troupe d'athées imberbes, Émile de Gournay s'était fait une sorte de place à part et de réputation anticipée par l'autorité de son cynisme et l'incroyable hardiesse de sa parole. Il était, pour ainsi dire, l'âme de ce corps galvanisé qui ne se remuait que par des soubresauts fébriles, et dont la vie ressemblait à la tumultueuse agitation de la fièvre. C'était lui qui, dans cette lutte du délire contre la raison, poussait les recrues en avant, et donnait le signal de la bataille; à cette brigade indisciplinée il servait de professeur et de chef; sa conduite passait pour un enseignement, son nom faisait drapeau. Dans toutes les réunions où il assistait, on l'écoutait avec ce respect que dans le bien, comme dans le mal, on accorde au plus avancé et au plus intrépide; chacun de ses mots faisait brèche, et on n'eût pas osé contredire une seule des opinions qu'il émettait avec une imperturbable assurance. C'était depuis trois mois seulement que, suivant les accusations de ses amis, il était soupçonné de s'être *dérangé*. On comprendra donc facilement combien une pareille défection devait paraître étrange à de jeunes fous habitués à le reconnaître pour leur chef, à marcher sous ses ordres. Depuis son arrivée, il avait gardé le silence; et en

ce moment encore, malgré les provocations indirectes du regard qui lui furent adressées, il persista obstinément à se taire.

Lorsqu'Octave Mathis termina son récit par ces mots : Il a voulu avoir une femme à lui, ce fut Ferdinand Duthéqui, cette fois comme les autres, releva le gant en ces termes :

— Avoir une femme à lui ! s'écria-t-il en haussant les épaules, voilà qui est bien aussi niais qu'un roman du moyen âge. Avoir une femme à soi, c'est-à-dire marquer à son coin une pièce de monnaie banale qui circulera de main en main sous l'effigie qui la couvre, jusqu'à ce qu'elle soit usée comme une médaille étrusque ou une miniature de la renaissance. Habiller une poupée de pied en cap pour que le premier goujat venu vienne laisser sur sa robe l'empreinte de ses sales doigts; en vérité, notre ami Frédéric a perdu la tête ! Ne se rappelle-t-il plus l'axiome de toutes les courtisanes du monde depuis Laïs et Aspasie jusqu'à Sophie et Clémentine, charmantes créatures que vous connaissez tous : Tu payes, donc je ne t'aime pas ! Avoir une femme à soi ; autant se faire l'éditeur responsable de toutes les infamies qui peuvent passer par la tête d'une femme; autant ouvrir une barraque en plein vent et dire à tous les passants : Venez voir la grande farce qui se joue ici, il ne vous en coûtera pas un denier, c'est le directeur du spectacle qui paye !

Un rire universel accueillit ces paroles débitées d'une voix de charlatan qui veut faire croire à l'infaillibité de ses drogues.

Émile de Gournay seul ne partagea pas l'hiralité générale. Son aspect, grave au premier abord, s'était converti en une sorte de mélancolie morne et de tristesse ouvertement prononcée. Pendant que Ferdinand se livrait contre les femmes à ces déclamations que les jeunes gens de notre siècle ont rendu triviales à force de les emprunter à certains romans, échos exagérés des déclamations sceptiques du dix-huitième siècle, vous auriez vu la lèvre supérieure d'Émile se gonfler avec un mélange de pitié et de dédain qui exprimait la double face de ses sensations.

— Décidément, notre ami de Gournay se dérange, dit celui qu'on appelait Octave; ne remarquez-vous pas son air grondeur et sa figure tristement dédaigneuse ? Sur ma parole on dirait Socrate au milieu d'une troupe de débauchés, ou le Christ parmi les vendeurs du Temple.

Le jeune homme qui, quelques instants auparavant avait avancé cette hardie proposition qu'Émile était amoureux, lança un regard significatif à l'interrupteur, comme pour lui donner une affirmation nouvelle de l'hypothèse qu'il avait émise.

— Dans le fait, dit Ferdinand, sais-tu, notre cher Émile, que tu es silencieux comme la tombe et triste comme le dernier ballet de l'opéra.

Émile regarda en face celui qui l'interrogeait, et d'un ton calme, quoiqu'une sorte d'ironie amère y perçat malgré lui, il répondit ces mots :

— C'est que tes paroles, Ferdinand, me font dégoût et pitié.

Malgré l'effervescence produite dans les esprits par la mousse du champagne et l'alcool du punch qui commençait à briller, ces paroles formaient un si étrange contraste avec les antécédents de celui qui les prononçait, que tous les convives en ressentirent une espèce de froid, semblable à la commotion assoupissante de la torpille.

— Tu as une mère, Ferdinand, une bonne mère, continua Émile avec un accent imprégné de tendresse qu'on ne lui avait pas connu encore. Et comment peux-tu parler aussi mal d'un sexe à qui tu la dois ! Ne sais-tu donc pas tout ce qu'il y a de saint et de doux à la fois dans ce mot : une mère ! et que Dieu ne nous eût-il accordé que cet unique bienfait, nous devrions encore le remercier à genoux de sa libéralité. Ne te rappelles-tu donc pas ce que tu dois à la tienne, et les soins qu'elle a prodigués à ton enfance, et ses caresses de tous les jours, et son inépuisable indulgence pour tes folies ? N'éprouves-tu pas du bonheur, lorsqu'après tes nuits de débauche, tu trouves en rentrant ta mère pour te gronder doucement, et t'embrasser en se plaignant des inquiétudes que tu lui as causées ? Quand tes maîtresses t'abandonnent, n'est-ce pas une consolation pour toi de retrouver toujours la même, toujours égale, l'affection de ta mère ? Crois-moi, un jour viendra où tu placeras les femmes un peu au-dessus des chevaux, parce que tu te souviendras toujours que ta mère est femme. Une mère ! je donnerais....

Il s'arrêta. Les pommettes de ses joues s'étaient couvertes d'une légère rougeur, et ses yeux se voilaient. Dans les derniers accents da sa voix, il y avait eu de ces vibrations pleines d'un at-

tendrissement douloureux. Jusque-là sans doute, et dans sa vie de surexcitation et d'étourdissement, ce jeune homme avait caché, sous une apparence de folie, un de ces tristes secrets qui finissent par s'échapper de la poitrine, en l'inondant de sanglots.

— Or ça, dit Ferdinand, que les vapeurs d'une demi-ivresse commençaient à gagner, te voilà devenu prédicateur, et j'ai lu dans les contes de M. Bouilly des tirades sur l'amour maternel moins éloquentes que la tienne. Avec ce que tu viens de dire, on ferait une *poésie* fort agréable :

Tu béniras un sexe à qui tu dois ta mère!

Par exemple, tu as pillé celui-là. Voyons notre ami, tout ceci est-il sérieux? C'est qu'en vérité je finirais par croire ce qu'Ernest nous disait tout-à-l'heure.

— Que disait-il? demanda Émile de Gournay.

— Il disait, et je commence à le croire, car vraiment tu deviens capable des folies les plus invraisemblables, que tu étais amoureux.

Une rougeur plus vive que la première colora les joues du jeunes homme. Sa lèvre se plissa une seconde fois, mais avec une sorte de frémissement colérique. Il se leva, et regardant les quatre jeunes gens, étonnés comme étourdis de son attitude :

Si quelqu'un de vous, messieurs, a des questions à me faire, vous savez mon adresse, et au besoin je vous enverrais ma carte de visite.

En même temps il sortit précipitamment, sans saluer même du geste ses anciens compagnons.

Après son départ ; ce fut une seule exclamation : Il est fou!

— Conçoit-on une pareille extravagance, dit Ferdinand Duthé, s'emporter pour un mot comme un bœuf qu'une mouche a piqué!

— Allons, ne parlons plus de cela, dit Octave Mathis en frappant sur la table. Garçon, des cigarres.

Et les quatre jeunes gens quittèrent un instant après les salons du Rocher de Cancale, sans s'occuper autrement de la sortie déplacée qui avait terminé le repas.

II.

Au milieu de la débauche et des orgies de toute nature qui défigurent la jeunesse de nos jours, il est un sentiment qui se développe et augmente de susceptibilité : je veux dire le sentiment du point d'honneur. L'observation que nous faisons peut s'appliquer du reste à toutes les époques corrompues ; à mesure que tous les grands principes de morale s'effacent, on y substitue je ne sais quelle délicatesse jalouse qui s'attache particulièrement aux petites choses, et tel qui souillerait sans remords le nom d'un père honorable par une action honteuse, mettra intrépidement sa vie au service d'une opinion, si illogique qu'elle soit, et répondra à un sarcasme par un coup d'épée. Les duels n'ont jamais été si fréquents que dans les cours corrompues ; l'histoire se souvient encore des mignons de Henri III, ces hardis ferrailleurs qui n'avaient pas assez du soleil pour vider leurs querelles intestines ; et les combats à outrance des raffinés du temps de Charles IX ont donné au pré-aux-Clercs une célébrité douloureuse. Ferdinand Duthé s'était senti blessé au vif de la brusque sortie du compagnon ordinaire de ses folies ; et le lendemain, lorsque les fumées du vin de Champagne se furent dissipées, il ne conserva de son impression de la veille qu'une amère pensée de ressentiment et de vengeance. Contrairement à ses habitudes paresseuses, il se leva donc avant huit heures, et après s'être habillé à la hâte, il se dirigea vers la rue Saint-Georges, qu'habitait Émile de Gournay.

L'appartement de celui-ci était un de ces petits réduits divisés en plusieurs pièces, dont les jeunes gens se plaisent à encombrer tous les compartiments de mille bagatelles empruntées au moyen-âge, brimborions poétiques qui, des usages de la littérature, ont passé dans les usages de la vie. L'entrée extérieure de cet appartement donnait sur un palier parqueté et ciré avec soin, qui recevait le jour d'en haut. Une étroite antichambre servait d'introduction aux visiteurs que leurs relations d'intérêt ou du cœur conduisaient dans le sanctuaire du jeune homme à la mode. A la suite de ce vestibule en miniature, où, comme dans toutes les maisons parisiennes, l'architecte avait économisé le terrain, venait un petit salon de forme ovale, et dont le pla-

fond s'arrondissait à la manière d'une tente, souvenir des goûts militaires de l'empire qui contrastait avec les accessoires et la physionomie générale de l'appartement. L'espace laissé libre par les meubles qui surchargeaient tout le pourtour était occupé par un divan circulaire, dont l'hémicycle ne renfermait pour tout ornement qu'une petite table d'acajou à plusieurs étages, supportant une boîte à cigares, une petite lampe en bronze et des allumettes parfumées, attirail nécessaire d'un fumeur, qui, tout en savourant les délices du tabac, a besoin de conserver pures les senteurs de son haleine. Sur les parois du mur se groupaient, avec une irrégularité que certains écrivains appelleraient chatoyante, divers petits tableaux de genre empruntés aux scènes de la vie flamande, et des aquarelles de maîtres contemporains, délicates enluminures retraçant toujours comme les diverses variations d'un même thème, un jeune homme et une jeune femme dans des attitudes variées, tantôt assis, tantôt debout, ici réunis dans un étroit baiser, à la façon de deux époux pendant la lune de miel, là séparés de quelques pas et les yeux fixés au parquet d'un air boudeur comme un amant et une maîtresse qui viennent de se brouiller, mais jamais assez chaudement pour qu'on ne puisse pressentir le raccommodement sous la brouille. Les morceaux de choix de ce musée, qui ressemblait assez, dans l'ordre de la peinture, à ces collections de coquillages que les petits filles aiment tant à former, étaient tout au plus deux ou trois pochades signées D. C. : un vieux mendiant tenant entre ses jambes le caniche qui le conduit, ou un gamin de Paris, l'oreille au vent, le nez retroussé, aspirant les moindres bruits qui retentissent dans l'espace, et flairant avec un inexprimable ardeur le grand mot de ralliement : *Un quatrième au bouchon !*

Lorsque Ferdinand Duthé se présenta à la porte du logement dont nous venons de décrire une partie, un petit groom, à la mine éveillée, glissa discrètement à travers l'entre-bâillement de la porte, ses deux yeux brillants comme ceux d'un chat, et à la vue de Ferdinand Duthé, il secoua la tête d'une façon presque familière pour signaler la reconnaissance.

— Mon maître, dit-il, ne peut recevoir personne.

— A-t-il quelqu'un avec lui? demanda Ferdinand, de ce ton significatif qui, entre jeunes gens, peut se traduire par ces mots : A-t-il une bonne fortune ?

— Non, monsieur, répondit le groom, mais ma consigne n'en est pas moins sévère.

— Et la consigne s'étend-elle jusqu'à ses amis? Dis-lui donc que je ne suis pas un créancier, quoiqu'à vrai dire je pourrais me considérer comme tel, et annonce-moi ; car pour certain il faut que je lui parle.

Le groom ne se crut pas obligé à une plus longue résistance. Il avait l'habitude de voir Ferdinand Duthé librement admis chez son maître, et il le précéda de quelques pas dans le petit salon qui servait de tabagie, et remplaçait ainsi cette pièce autrefois indispensable, que nos ancêtres nommaient un boudoir.

Pendant que le groom allait porter à son maître les ordres dont il était chargé, le *vireur* émérite prit un cigarre, et se mit en devoir d'attendre le plus commodément possible la réponse du messager. Son attente ne fut pas longue ; le groom ouvrit doucement la porte par laquelle il était disparu, et se rangea respectueusement de côté, comme un huissier de la cour qui fait les honneurs de l'audience royale à un ambassadeur nouvellement arrivé.

La chambre à coucher d'Émile de Gournay était recueillie et calme. Les volets soigneusement fermés à l'extérieur interceptaient les rayons du soleil, et ne laissaient arriver qu'un demi-jour encore affaibli par la teinte sombre des rideaux et de la tenture en cachemire qui serpentait en dessins bizarres jusqu'à la frise du plafond. Une armoire à glace, et cinq ou six fauteuils composaient tout l'ameublement, moins remarquable par son élégance moderne que par sa richesse intrinsèque. Le lit du jeune homme était bas et étroit, et sur la couchette d'acajou sans dorure flottait simplement un rideau de mousseline retenu vers le haut par un bâton d'ébène à pomme d'or. Dans cette disposition de la chambre à coucher on sentait l'intelligence d'un homme qui avait compris l'importance de la libre circulation de l'air, et craignait d'obstruer sa chambre en la surchargeant d'ornements. Il y a cette différence entre les gens habitués à bien vivre et les parvenus, que ceux-ci veulent à tout prix faire montre de leurs richesses, tandis que les autres recherchent avant tout la commodité et le bien-être, sans avoir besoin de fasciner la vue.

Émile de Gournay s'était déjà levé à la hâte et avait passé

une longue robe-de-chambre en étoffe de laine rouge, garnie à l'endroit des parements et des revers de velours noir, et retenue un peu au-dessus des hanches par une torsade moitié rouge, moitié noire. Sa figure pâle et sérieuse comme elle était la veille, accusait ce penchant à la mélancolie, qui, depuis quelque temps, lui était habituel, mêlé d'une expression de volonté ferme, d'idée arrêtée qui imprimait à ses traits ce caractère de résolution virile que Velasquez a prêté à ses portraits d'homme. Pour tous ceux qui avaient connu les phases aventureuses et libertines de sa vie, c'eût été un notable sujet de réflexion que cette révolution soudaine dans son allure, et ce brusque changement qui de ses mœurs avait passé dans sa physionomie. A la vue de Ferdinand Duthé, son visage n'exprima ni étonnement, ni colère; il resta froid et digne devant lui, avec l'autorité d'un homme accoutumé à dominer ses sensations et à subir toutes les conséquences d'une conduite longuement calculée d'avance, et d'un plan mûrement réfléchi.

Quel mystère s'était accompli dans sa destinée? on n'aurait pu le dire; mais à coup sûr il y avait eu mystère. Les fils capricieux, qui jusque là l'avaient conduit dans la vie, semblaient s'être réunis à un lieu solide et ne former plus qu'un tout compact et homogène. Les ressorts divergents et mobiles de son organisation s'étaient-ils tout à coup soudés au contact de quelque grande passion ou de quelque grande idée? Avait-il enfin trouvé le point d'appui qui lui manquait? Les caprices de son imagination s'étaient-ils transformés et confondus en une seule et grave image, comme ces ombres légères qui, pendant la nuit, se mêlent et s'incarnent en une personnification distincte? On aurait pu le croire; car c'est là le propre des sentiments humains, que cette complexité, qui nous frappe en eux, disparaît tout à coup, lorsque la base, qui leur faisait faute, vient à se rencontrer. L'homme ressemble à ces trombes du désert qui, formées d'abord de parcelles sablonneuses et de débris, prennent un corps sous le souffle de l'ouragan, et bientôt envahissent l'espace.

Émile de Gournay se contenta d'indiquer du doigt un fauteuil à son visiteur matinal, en lui faisant seulement de la tête un signe familier, et dont il eût été difficile de démêler la signification précise. Ferdinand Duthé, malgré son aplomb, ne put

se défendre d'une impression qui ressemblait presque à du respect à la vue de la physionomie grave de son ami. Aussi, son ton, habituellement dégagé, parut-il emprunter à la nouveauté de cette situation une apparence plus raisonnable que d'ordinaire.

— Je te demande pardon, dit il, et peut-être, devrais-je dire *vous,* de me présenter à huit heures du matin ici, comme un tailleur à l'affut et qui veut surprendre son débiteur au gîte. Mais l'affaire dont je veux t'entretenir était assez importante en elle-même pour faire excuser un léger manque de convenance. Hier, au rocher de Cancale, tu t'es laissé aller à une sortie que j'étais loin d'attendre. A tout prendre, tes motifs d'emportement t'appartiennent, et je les respecte. Seulement, malgré la frivolité de mon caractère, frivolité que tu partageais autrefois, j'ai compris qu'à un homme *grave* (il appuya sur le mot) il fallait parler *gravement,* et que dans les choses sérieuses la plaisanterie n'était pas de mise.

Le jeune homme, en parlant, semblait allonger à dessein chaque membre de sa période comme s'il eût été embarassé d'arriver directement au but réel de sa visite. Il regarda un instant son auditeur, qui, la tête penchée sur le dossier recourbé d'un fauteuil où il s'était jeté, paraissait plutôt absorbé dans quelque méditation intime, que préoccupé des paroles qui frappaient son oreille. Aussi, avant de reprendre le fil de ses idées, Ferdinand hocha-t-il la tête d'une façon assez expressive pour qu'on pût l'interpréter par les mots suivants : il faudra pourtant bien qu'il m'entende.

— Émile, dit-il, je vais te faire une seule question, une question décisive, et à laquelle, malgréton air de distraction rêveuse, tu voudras bien répondre catégoriquement. Hier, au Rocher de Cancale, tu nous as jeté pour adieu des paroles qui peuvent très-facilement passer pour une provocation, si tu n'en détournes pas la portée ; parle franchement : voulais-tu nous jeter le gant ? oui ou non ?

Celui à qui cette interpellation s'adressait releva un instant la tête pour la laisser retomber presque immédiatement ; et, du ton d'un homme à moitié endormi qui s'éveille pour un moment, il dit ces mots avec une insouciance inexprimable :

— Ce sera comme il te plaira.

— Il me plaît alors, répondit Ferdinand Duthé, que la colère commençait à gagner. d'interpréter tes paroles comme un défi, et de ramasser le gant que tu nous a jeté si arrogamment.

— A la bonne heure, dit Émile avec le même sang-froid qu'il avait montré jusque-là. Autant un duel qu'autre chose ; et je suis à tes ordres.

Il se fit un moment de silence. Le calme d'Émile avait quelque chose de mystérieux et de triste, qui piquait la curiosité de Ferdinand avant d'émouvoir sa sympathie. C'était la résignation d'un homme qui, ne sachant plus où se prendre dans la vie, s'abandonne à la merci des flots, sans se donner la peine de lutter contre leur effort. Probablement cette remarque que nous exprimons, Ferdinand la fit comme nous, car sa curiosité se changea presque en intérêt. Outre le désir qu'il avait de connaître le mot d'une énigme entrevue, il se sentit pris de cette compassion mêlée de surprise, que les grandes infortunes ou les grandes passions ne manquent jamais d'exciter. Si, dans le ton et les réponses d'Émile, il n'avait remarqué que le dédain de l'orgueil, son parti eût été choisi plus vite; mais le jeune homme semblait plutôt subir les chances d'une destinée mauvaise que servir le ressentiment de sa passion. On eût dit que, pour Émile, ce duel n'était pas une lutte, mais un suicide.

Ces réflexions, qui se succédaient rapidement dans l'esprit de Ferdinand Duthé, produisirent peu à peu un attendrissement involontaire. Sous le vernis de scepticisme dont il affectait de se couvrir, son âme était encore trop jeune pour être fermée à tout sentiment de générosité. Chez lui, comme chez la plupart des jeunes gens de ce siècle, l'épiderme seul était endurci, et sa sensibilité native sommeillait plutôt qu'elle n'était morte. Le dépit de l'orgueil froissé céda bientôt au contact de l'instinct compatissant qui s'éveillait en lui. Il regarda son ami qui, toujours dans la même attitude, semblait absorbé plus que jamais par le travail intérieur de sa pensée; et, après quelques moments d'hésitation donnés encore aux derniers conseils de la rancune, sa figure se dépouilla complétement du caractère âpre et obstiné qu'elle avait pris, pour s'épanouir en une expression de pitié sincère, de bonne et loyale amitié. Il s'approcha du fauteuil où Émile de Gournay se tenait à demi-renversé, et lui tendant la

main avec une cordialité à demi-empreinte d'une certaine vénération :

— Émile, dit-il, tu souffres, n'est-ce pas ? Tu es malheureux?

Pour la première fois, depuis le commencement de cette conversation, le héros principal de notre histoire parut y prendre une part active. Soit que son esprit commençât à se détendre, soit que la question indiscrète de Ferdinand eût touché en lui une corde qui ne manquait pas de vibrer, il regarda son interlocuteur d'un air d'intelligence, mais il ne crut pas pourtant devoir lui faire une réponse; et de nouveau il laissa retomber sa tête indifféremment.

— Émile, continua Ferdinand Duthé, qui se décidait à suivre franchement les impulsions de son cœur, oublie mes imprudentes paroles et ma provocation insensée. La vie dissipée que je mène et la fumée de la débauche ont obscurci mon jugement, sans quoi, au lieu de te défier, je t'aurais plaint, sinon consolé. Oublie que tu parles à un professeur de cynisme, à un incrédule avoué. Nous avons beau faire, vois-tu, il n'est pas en notre pouvoir d'étouffer complétement les instincts de la nature; et le *champagne* n'empêche pas le cœur de battre, et les yeux de s'attendrir. Traite-moi en ami; le veux-tu? Donne-moi ta confiance : sur mon honneur, tu ne l'auras pas indignement placée. Raconte-moi tes souffrances, ton amour même, et je t'écouterai aussi sérieusement qu'un médecin son malade; et je ne chercherai pas même à te guérir; car il est des maux dont un fou seul peut vouloir tenter la guérison.

Il y avait dans cette dernière phrase une finesse de perception dont on aurait cru un *viveur* comme Ferdinand incapable. C'est que les facultés intellectuelles du jeune homme ne s'étaient pas éteintes sous le masque du matérialisme grossier qu'il leur avait imposé, et que, comme nous l'avons déjà dit, la débauche, chez presque tous les jeunes gens, est plutôt un mot d'ordre qu'une conviction.

Émile de Gournay avait prêté à ces paroles plus d'attention qu'il n'en avait montré jusque là. Son front s'éclaircit, et sa physionomie sembla s'ouvrir comme si une main amie eût écarté le rideau qui la couvrait. Il se leva à son tour, pressa affectueusement la main à son hôte, et ne lui dit pour réponse que ce mot seul :

— C'est bien !

Ainsi par une même impulsion, les aspérités diverses de ces deux natures s'étaient effacées en même temps, et la franchise de l'un avait réveillé la faiblesse de l'autre.

— Il y a au fond de tes paroles, reprit Émile après un instant de silence, une pensée vraie et triste à la fois. Nous portons tous un masque sur le visage et un déguisement sur le corps. Nous tâchons en criant bien haut d'étourdir nos sentiments et de nous les dissimuler à nous-mêmes ; mais, quoi que nous fassions, la nature s'éveille en nous et nous trahit toujours. Crois-moi, Ferdinand, notre forfanterie ne ressemble pas plus à la vérité que l'ivresse ne ressemble au bonheur. Tiens, tu es un bon garçon, et je te veux tout dire.

Émile de Gournay avait repris un ton naturel et dégagé de toute emphase. Séduit à son tour par le ton cordial et ingénu de son interlocuteur, il se résignait à ne plus se draper dans sa douleur, à redevenir un bon jeune homme, triste sans affectation, et à dépouiller cette exagération que les types de lord Byron ont mis à la mode.

— Voilà parler, dit Ferdinand en s'établissant commodément dans le fauteuil qu'il avait quitté, avec le soin tout particulier d'un homme qui se dispose à écouter un récit. Allons, commence.

— Il faut d'abord une petite préparation préalable, dit Émile avec l'aisance dont il avait repris décidément l'habitude, et en même temps il appela d'une voix forte le groom dont nous avons entrevu la physionomie au commencement de ce chapitre

— Que veut Monsieur ? demanda celui-ci en se présentant à la porte de la chambre à coucher avec une agilité qui eût fait honneur au lutin que Walter Scott donne pour valet à l'étudiant Lowestof.

— Écoute, petit, dis au portier que je n'y suis pour personne. Si l'on vient me demander, il répondra que je suis déménagé, parti à la campagne, mort, tout ce que bon lui semblera, pourvu qu'il ne se présente ici aucun visage humain. Je veux être invisible pour tout le monde, entends-tu, je veux être muré.

Le groom sortit.

— Diable ! observa Ferdinand d'un air de sagacité souriante,

il paraîtrait, cher, qu'outre vos chagrins, vous avez des créanciers.

— Et des créanciers très-intraitables, répondit Émile sans embarras, des créanciers qui me relancent tous les matins, et ne me laissent ni trêve, ni merci. Aussi, vous voyez, pour rester tranquille, il faut que je barricade mes portes.

— Hélas! murmura Ferdinand avec une expression de tristesse comique, je vous plains de tout mon cœur, car j'ai le droit comme vous de détester ces maudits *anglais*, qui, vis-à-vis de nous, représentent l'actif d'un négociant en regard du passif :

..... Penitus toto divisos orbe Britannos.

— Or, maintenant je commence, dit Émile en quittant le ton de plaisanterie qui avait fait diversion à la tournure sérieuse de la conversation ; et souviens-toi bien que tu m'as promis de ne pas rire.

« Il y a quatre mois, c'était vers l'époque du carnaval.... »

Ici Ferdinand étouffa un sourire provoqué sans doute par le début tant soit peu emphatique du récit de son ami.

« Je sortais du Café Anglais où nous avions soupé ensemble, je me trouvais dans l'état habituel qui couronnait ordinairement nos soirées, c'est-à-dire que les réverbères vacillaient tant soit peu devant mes yeux, et que je marchais dans une atmosphère légèrement confuse. A quoi je pensais, je ne saurais trop le dire, et ceci d'ailleurs importe peu à la suite de ce récit ; je n'ai pas l'intention de faire une analyse autopsycologique, à la manière des romanciers d'aujourd'hui. Il pouvait être une heure du matin, et je regagnais mon logis. lorsqu'à la hauteur du carrefour Taitbout, j'aperçus une femme qui filait le long du trottoir d'un pas discret et presque furtif, comme si elle eût voulu dérober sa marche à tous les regards, et s'envelopper d'un voile protecteur. A peine si de loin en loin on entendait quelques bruits étouffés par l'espace : des rires confus, des vociférations assourdies, dominées de temps en temps par un cri aigu, espèce de mot de ralliement pour tous ceux qui battent le pavé pendant les jours de carnaval, et dont nous parodions parfaitement nous-mêmes les diverses modulations. »

— Ohé!.... interrompit Ferdinand en achevant du geste la phrase commencée; mais continue.

« Quoique le pas de cette femme fût assez rapide, je n'avais pourtant pas trop de peine à régler mon allure sur la sienne. Je la suivais sans trop m'expliquer le but de ma poursuite, ou peut-être par ce vague instinct qui attire les papillons vers la lumière. Son ombre prenait à mes yeux une de ces formes déliées et fantastiques que la magie du vin de champagne se plaît à évoquer. Il me semblait que ses pieds touchaient à peine le sol, et de temps en temps, avec le bruissement de sa robe, je croyais percevoir une traînée odorante, et comme un parfum voluptueux. »

Émile s'arrêta, il avait surpris sur la figure de son auditeur un sourire ironique, quoique sans âcreté; et sa susceptibilité s'entrouvait froissée.

— Allons, allons, dit Ferdinand, calme-toi, je t'ai cru un instant noyé dans ta description parfumée comme une mouche dans un flacon d'eau de Portugal, et je m'apprêtais à te tendre une ancre de sauvetage, voilà tout. Mais dès à présent, je veux être aussi sérieux que l'ombre de Biancho au banquet d'Hamlet.

« Elle suivait son chemin tout droit, lorsqu'à l'angle de la rue de la Victoire son oreille fut probablement frappée comme la mienne d'un éclat de voix enrouée, entrecoupé de rire, qui retentissait dans la nuit comme une provocation insolente adressée par la débauche au sommeil paisible des honnêtes citadins. Par un sentiment d'effroi instinctif, elle s'arrêta un instant, en se dressant contre la muraille comme pour cacher sa trace. Par malheur la précaution fut inutile, trois ou quatre jeunes gens, couverts de costumes fanés, passèrent à côté d'elle en la rasant, et peut-être eût-elle échappé à leur remarque, si le dernier venu, un grand gaillard plus enroué et plus débraillé que les autres, n'avait frôlé en passant l'extrémité de son schall croisé sur sa poitrine. — Une femme! cria-t-il à ses compagnons qui l'avaient déjà devancé de quelques pas; une femme, ohé! venez donc voir la figure qu'elle fait, et comme elle s'allonge sur la muraille pour s'y cacher. Allons la belle, continua-t-il, de ce que vous êtes à deux heures du matin dans la rue, ce c'est pas une raison de vous aplatir de la sorte, nous sommes gens à vous servir d'escorte, et à vous conduire en bon lieu.

» Les trois autres libertins revinrent sur leurs pas, et alors commença une série d'interpellations que je qualifierais sévère-

ment, si je n'avais bien des fautes de ce genre à me reprocher. »

— Il est vrai, interrompit Ferninand, que la chair est faible, et cette fois encore il termina sa phrase, en modulant avec une hypocrisie grotesque un *hélas* prolongé.

Émile reprit :

« — Madame, dit celui qui avait commencé la conversation, nous permettra-t-elle de lui demander d'où elle sort; est-ce du bal Julien ou du théâtre de l'Opéra-Comique?

» — Allons, parbleu, dit un autre, répondez-nous, mon enfant, les *débardeurs* sont célèbres par leur loyauté, et voici un postillon de Lonjumeau, connu pour sa galanterie dans l'*univers et dans mille autres lieux*. »

— Commis marchands en goguette, interrompit encore Ferdinand d'un ton méprisant, littérature de vaudeville.

« La pauvre dame ne répondait pas; et de l'enfoncement où je m'étais blotti pour observer la scène et l'arrêter si on la poussait trop loin, je pouvais reconnaître aux ondulations de sa robe flottante, le tremblement nerveux qui l'agitait.

» — Viens avec nous, la belle, dit un des jeunes gens que le silence de la promeneuse nocturne enhardissait sans doute, viens, nous souperons ensemble; viens avec nous, viens!

» Et un troisième hurla d'une voix chevrottante :

Entre dans ma tartane,
Jeune fille aux yeux noirs....

» — Viens donc, sultane, s'écria le premier en essayant de lui saisir le bras.

» — Parbleu, m'écriai-je, c'est assez; et je m'avançai vers le groupe braillard, la tête haute et décidé à tout. M'adressant au plus grand et à celui qui paraissait le plus déterminé de la troupe :

» — Monsieur, lui dis-je, trouvez-vous bien loyal d'insulter une femme seule, et que le carnaval soit une excuse assez suffisante pour une paraille lâcheté. Si cela est votre avis, ce n'est pas le mien; et je déclare que celui de vous qui touchera du bout du doigt madame, prendra l'engagement d'échanger une balle avec moi.

» Celui auquel je m'étais adressé parut déconcerté par la fermeté de mes paroles et l'assurance de mon attitude ; il essaya bien de balbutier une réplique insolente, mais l'audace lui manqua. Les autres suivirent l'impulsion de celui-ci, et ils s'éloignèrent en murmurant quelques sarcasmes contre l'*être* qu'ils appelaient le protecteur des filles égarées, le chevalier servant des beautés errantes, le patron des demoiselles en péril ; et peu à peu leurs voix s'affaiblirent, et je n'entendis bientôt plus et d'une façon à peine perceptible, que le fameux refrain :

Oh ! oh ! oh ! qu'il était beau !....
Le postillon de Lonjumeau, eau, eau !....

» La jeune dame (à la légèreté de sa démarche et au vernis de sa chevelure, qui de temps en temps avait brillé sous les échappées de lumière des réverbères, j'avais conclu qu'elle était jeune) se tenait toujours étroitement serrée contre le mur, comme si elle eût été encore sous l'émotion d'un péril imminent. Un voile noir rabattu sur son visage la dérobait entièrement à mes yeux, et le pli d'un long cachemire français dissimulait les contours de sa taille. Le seul symptôme qui pût trahir en elle une femme aristocratique, c'était une odeur assez prononcée d'eau de Mousseline que la brise m'apportait par bouffées. Lorsque la voix des masques se fut entièrement éteinte, je m'approchai d'elle ; et alors seulement je remarquai qu'elle tremblait de tout son corps. Je préparai en moi-même une de ces belles phrases dont vingt fois j'avais vu le modèle, et qui servent à tous les jeunes gens vis-à-vis de toutes les femmes. Je me rappelle que j'y entremêlai fort habilement de magnifiques invectives contre les infâmes qui l'avaient insultée, une allusion fort ingénieuse au bonheur que j'éprouvais de l'avoir protégée, enfin une question indirecte (où la curiosité ne trouve-t-elle pas sa place), à l'effet de savoir par quel hasard elle se trouvait attardée dans les rues et par une nuit de carnaval. Malheureusement mon éloquence ne put parvenir à sa floraison. Je sentis tout mon esprit étouffer en germe, et je ne dis rien. »

Ici Ferdinand Duthé, qui probablement souffrait d'avoir gardé si longtemps le silence, ne put retenir une exclamation amicalement sardonique :

— Bravo, s'écria-t-il, étais-tu donc déjà amoureux?

— Je le croyais presque.

— Mais, mon ami, en médecine on appelle cela un coup de sang.

« Tout ce que je sais, continua Émile de Gournay, sans répondre à la savante observation de son ami, c'est que je lui présentai mon bras, à peu près comme je lui aurais présenté un patère pour la débarrasser de son manteau. Elle le prit sans mot dire, sans me remercier, et avec un mouvement nerveux qui attestait la frayeur puissante qui la dominait encore. Nous marchâmes ainsi côte à côte, en silence; vingt fois je voulus balbutier une phrase nettement arrêtée dans ma pensée, et vingt fois ma langue trompa mes efforts; j'étais muet, paralysé, imbécile. J'éprouvais un charme indicible à me sentir le protecteur nécessaire de cette femme, sans lui parler, sans la connaître, sans savoir rien d'elle, si ce n'est qu'elle était bien chaussée, et qu'elle sentait bon. Lorsque son bras, par un reste d'agitation, imprimait une secousse au mien, j'en ressentais le contre-coup au cœur; j'aurais voulu qu'elle me parlât, et pourtant je désirais presque qu'elle gardât le silence. Mon imagination lui prêtait des qualités et des grâces qu'il lui eût été difficile de soutenir, et je craignais que ce diamant si pur ne s'altérât au creuset. Nous remontâmes ainsi la rue de Provence dans le silence le plus profond; moi, modérant mon pas sur le sien, la protégeant avec un instinct qui tenait de la devination, contre les moindres accidents du terrain, lui signalant l'affaissement d'un pavé, l'embranchement de deux ruisseaux, les saillies ou les cavités du trottoir; elle, inquiète, inattentive, presque dénuée de tout sentiment vital, suivant passivement tous mes mouvements, et obéissant à mon impulsion comme un enfant qui vient pour le première fois à Paris, et s'attache au pan d'habit de son père.

» Lorsque nous arrivâmes à la rue Montmartre, et vis-à-vis la rue Richer, elle s'arrêta tout à coup; je fis un dernier effort pour lui parler, effort vain comme les autres. »

— Ah! bah! dit Ferdinand, décidément le vin de Champagne t'avait rendu la langue pâteuse.

Émile de Gournay regarda gravement son interrupteur; il y avait de la tristesse dans sa figure; la plaisanterie de Ferdinand l'avait blessé.

— Ferdinand, répondit-il, crois-moi, quand un homme te racontera les circonstances insignifiantes qui ont causé son amour, ne le plaisante jamais. L'amour, vois-tu, est une chose sainte et dont il ne faut pas rire; et pour ma part, j'estime plus Rousseau pour avoir poétisé Thérèse Levasseur, et fait de rien quelque chose, que M. Dorat pour tous ses dixains à l'eau de rose et son attelage des Cinq maîtresses. Comme toi, tu le sais, j'ai raillé pendant un temps ces coups de foudre sentimentals qui consument un cœur; et pourtant, sur mon honneur, je donnerais toutes mes nuits de débauche pour cette soirée passée dans le silence à côté d'une femme inconnue que je rêvais belle, et qu'on venait d'insulter misérablement.

— Allons, dit Ferdinand, je vois bien qu'un de ces matins je serai pris aussi d'un vertige, et je ne désespère pas de me voir adresser des sonnets, un jour, à quelque femme voilée et muette.

Émile fit un geste de mauvaise humeur.

— Calme-toi, ajouta Ferdinand, je t'ai promis le sérieux, je tiendrai ma parole; seulement, tu m'avais promis une histoire, et je m'aperçois que tu me fais un poëme. Veux-tu continuer : nous en sommes, je crois, à la rue Montmartre; continue donc, vrai, je ne rirai plus.

Émile fut quelque temps avant de reprendre sa narration; il fallut, pour l'y décider, que la physionomie de son auditeur se montât par degré au diapazon d'une gravité presque doctorale.

« Le tremblement de la jeune femme redoublait d'intensité; je sentais sa poitrine gonflée battre par intervalle mon coude gauche, et parfois agité par le vent, l'extrémité de son voile caressait ma figure : elle me serra la main, et je compris qu'elle faisait des efforts pour me parler, mais les mots expirèrent aussi sur sa bouche :

— Merci, monsieur, me dit-elle avec un accent que je ne pourrais pas rendre; et ce fut tout. Puis se détachant avec une sorte d'autorité peureuse de mon bras qui la retenait, elle précipita sa marche, et disparut bientôt dans l'ombre.

» Je restai là, immobile, sans penser, comme un automate qui vient d'accomplir le mouvement prescrit par une force supérieure. Quelques instants se passèrent ainsi, avant que j'eusse retrouvé la conscience de ma volonté; alors je me mis à courir

dans la rue, sans savoir trop où je voulais aller. Je ne vis rien. Toutes les portes étaient fermées, toutes les fenêtres obscures; et je rentrai chez moi, n'emportant de ma soirée qu'une vague émotion semblable à l'ivresse agitée que produit l'opinion, et sans autre souvenir distinct que le seul mot qu'elle m'avait laissé pour adieu : Merci. Mais dans ce mot il y avait eu tant de tendresse, tant de reconnaissance, tant d'effusion caressante et passionnée, que le moins poétique des hommes en eût conservé ainsi que moi la mémoire. Aussi toute la nuit ce mot magique reflua-t-il incessamment des oreilles au cœur. J'en commentai chaque syllabe, chaque lettre, en l'accompagnant des modulations qui l'avaient imprimé dans mon souvenir; et jusqu'au matin je crus entendre un bourdonnement confus qui me répétait le mot bienheureux, et jusqu'au matin ma main frémit sous le serrement de main qui l'avait si vivement émue. »

Peu à peu la voix d'Émile de Gournay, grave et froide au début, s'était élevée jusqu'aux notes les plus vibrantes de la passion. Insignifiant au fond, ce récit avait pris dans sa bouche une physionomie doucement nuancée, graduée merveilleusement, auquel, à défaut de la phrase, l'accompagnement prêtait un charme véritable. Quand il eut fini, il passa la main sur son front avec ce sentiment de bonheur idéal qui nous saisit le soir, au souffle de la brise, et rafraîchit nos âmes échauffées. L'amour nous remplit d'une béatitude inexprimable, seulement par le souvenir, et même quand on n'est plus aimé, ou qu'on craint de ne pas l'être, on se sent heureux lorsqu'on peut prononcer ce mot magique qui dore les souvenirs éteints, et réveille les espérances endormies.

— Et c'est là tout? demanda Ferdinand Duthé en prenant cette fois un accent d'une sévérité irréprochable; l'aventure en est-elle restée là? as-tu revu ta protégée? sais-tu si elle est la femme d'un agent de change, d'un notaire; ou d'un marchand de vin en gros? J'en ai tant vu de ces beaux romans finir aussi platement qu'un conte de Perrault. Voyons, *cher,* tâche d'en venir à la conclusion et à la moralité.

Émile de Gournay allait répliquer, lorsque le groom dont le lecteur a déjà été à même d'apprécier la sagacité, ouvrit avec précaution la chambre à coucher, et se tint immobile, les yeux

fixés sur son maître, attendant qu'on lui accordât la permission de parler.

— Qu'y a-t-il, Tobie? demanda Émile à l'enfant; vient-on nous interrompre malgré ma défense? Cet imbécile de portier a-t-il laissé forcer sa consigne?

— Il y a là, dit le groom dont la physionomie éveillée et l'intelligence précoce attestaient une origine parisienne, un *charabia* qui demande à parler à Monsieur.

— Renvoie-le, dit Ferdinand vivement et substituant son autorité à celle de son ami; nous ne voulons recevoir personne.

— Il a une lettre pour vous, répliqua le groom en singeant l'accent auvergnat, et prétend qu'on lui a recommandé de ne la remettre qu'à vous-même.

— C'est un créancier qui t'écrit, dit Ferdinand; à la porte le messager de malheur.

— Il est de fait, observa Émile en soupirant, que depuis quelque temps je ne reçois que des visites intéressées; il faut que le diable aime bien ma bourse pour y demeurer si longtemps.

— Renvoyez-moi ce *charabia*, Tobie, est-ce qu'un garçon comme toi ne devrait pas sentir, rien qu'au flair, un message de créancier.

Le groom se redressa avec une sorte de fierté, et prenant le ton important d'un écolier certain de sa supériorité et qui n'écoute qu'avec impatience les remontrances de son professeur :

— J'ai examiné la lettre *moi-même*, ajouta-t-il en appuyant sur ce dernier mot, elle est sur beau papier et sent bon.

Après avoir ainsi parlé, il reprit sa position immobile ainsi qu'une sentinelle qui attend qu'on la relève de sa faction.

— Diable, murmura Ferdinand, voici qui change la thèse, et je crois que nous ferons bien de nous en rapporter à l'expérience de M. Tobie. Voyons, M. Tobie, croyez-vous que cette lettre soit adressée à votre maître par une femme.

Le groom sourit d'un air significatif, et se contenta de hocher la tête en signe d'assentiment.

— Je ne connais pas de femme, dit Émile de Gournay, qui puisse m'écrire en ce moment. Mes dernières relations de cette nature datent d'un an :

Les morts après un an sortent-ils du tombeau?

Mais fais entrer, Tobie, à tes risques et périls.

Presqu'au même instant un commissionnaire se présenta, introduit par Tobie, avec le respect pesant qui caractérise les enfants de l'Auvergne, et remit entre les mains d'Émile de Gournay la lettre qui lui était confiée.

— Monsieur s'appelle-t-il Émile de Gournay? demanda-t-il avec l'air de défiance d'un homme qui tient à s'acquitter scrupuleusement de sa commi sion.

— Oui, dit celui-ci; y a-t-il une réponse à ce billet?

L'Auvergnat fit un signe négatif, et sortit à reculons en roulant sa casquette de loutre entre ses mains.

Lorsque les deux amis se retrouvèrent seuls, Émile passa à Ferdinand la lettre qu'il tenait, et avec un ton de négligence qui prouvait son ignorance profonde au sujet de la mystérieuse mission:

— Lis toi-même, dit-il; lettre de femme ou de créancier, je suis sûr que tu reconnais ces écritures-là.

Ferdinand, avant de répondre, porta la lettre à son nez comme pour constater par lui-même la vérité de la conjecture émise par le groom.

— Ma foi. Tobie a dit vrai, dit-il, la lettre sent bon; et Dieu me pardonne elle sent l'eau de mousseline. N'est-ce pas l'odeur de la rue Taitbout? Tiens, cher, j'imagine que voilà un dénouement qui t'arrive. C'est un *merci* commenté, une reconnaissance à sa dixième puissance. Je me déclare un grand niais si je n'ai point deviné.

— Nous sommes au mois de juin, répondit Ferdinand rompant l'enveloppe de la lettre; et le carnaval était en mars.

— Voyons, dit Ferdinand en dépliant entre ses doigts un petit papier plié en quatre et qui ressemblait à du papier de soie, voilà qui promet, et il faut une plume bien légère pour ne pas faire d'accroc sur un pareil tissu, même en y traçant des paroles d'amour.

Mais lorsqu'il eut déplié tout à fait le papier, une stupéfaction étrange se peignit dans ses traits.

— Un billet de mille francs, dit-il, un vrai billet de banque, ma foi! et rien que cela, pas un mot, pas une ligne de commentaire.

— Un billet de mille francs, répéta Émile avec l'accent d'un profond étonnement.

— La Fortune, continua Ferdinand, est bien galante envers toi, et je défie tous les Auvergnats du monde de m'apporter de pareils billets doux.

Émile ne répondit pas : il regardait le billet de banque étalé sur la cheminée avec l'égarement d'un homme qui cherche à formuler une pensée indécise, et à renouer les fils d'une tradition interrompue.

Pour Ferdinand, il se reprit à sourire, car, malgré lui, les soupçons qu'il avait conçus sur Émile lui revenaient en mémoire; les questions qu'il avait entendu faire, et qu'il avait faites lui-même sur le compte de son ami, il se les adressait de nouveau, et la solution qu'il leur donnait ne semblait pas très-favorable pour celui qui en était l'objet. Le mot qui exprimait sa pensée, après avoir germé sourdement et grandi peu à peu, prit tout à coup un développement redoutable, et surgit au grand jour comme la pointe d'un glaive. Cette lettre parfumée, l'air d'étonnement d'Émile en la recevant, ce commissionnaire pris au coin de la rue avec l'ordre de parler à de Gournay lui-même, tout cela confirma les anciens soupçons de Ferdinand. Un autre que lui se fût indigné; mais comme il était d'une morale assez facile, il se contenta de murmurer à part lui :

— Après tout, il est joli garçon!

Peut-être Émile de Gournay entrevit-il les suppositions fâcheuses qui se faisaient jour dans la pensée de son ami? Crut-il en ce cas qu'il était au dessous de sa dignité de se disculper d'une pareille accusation? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il qu'après quelques instants de silence, il se rassit avec un calme qu'on eût pu croire affecté; et, comme un homme interrompu par une circonstance sans portée, il se contenta de dire :

— Écoute la fin de mon histoire, je veux te faire toute ma confession.

— Par ma foi, tu as raison, répondit Ferdinand, cet Auvergnat nous a interrompus dans le plus beau moment, je commençais à me sentir vivement épris de ton inconnue; l'as-tu revue depuis? Octave nous disait hier que tu te promenais tous les jours aux Tuileries, à la suite de deux mantilles : cela est-il vrai?

— Vrai, dit Émile.

— Il est décidé que je me tromperai en tout, observa Ferdinand, et je serais très-mauvais tireur de cartes; car, jusqu'à présent, tout ce que je prévois n'arrive pas, et tout ce que je ne prévois pas arrive. Parmi ces deux mantilles tu as donc reconnu celle...

Il s'arrêta comme si la fin de sa phrase lui eût échappé.

— Tu as donc reconnu, reprit-il, celle.... que tu ne connais pas?

— Encore une fois, ne ris pas, dit Émile d'un ton suppliant. Tout ceci est grave pour moi, et tu devrais savoir qu'en fait de cœur, il n'y a pas de *bobos*. Il y a à peu près un mois, je me promenais aux Tuileries, lorsque j'aperçus deux femmes seules, toutes deux vêtues de blanc avec une mantille noire, taillée exactement sur le même patron. Je ne sais comment il se fit qu'entre toutes les femmes qui se croisaient, je remarquai celles-là de préférence aux autres.

— Tu les avais devinées par l'odorat? demanda Ferdinand toujours incorrigible.

— Peut-être; car, vois-tu bien, et ceci n'est pas une plaisanterie, les amoureux ont un sixième sens, une seconde vue que les autres hommes n'ont pas.

— Très-bien, dit Ferdinand, qu'on reconnaise une femme entre mille, cela se voit; mais qu'on reconnaisse une femme qu'on n'a pas vue, voilà qui est fort, à moins que l'amour ne fasse des miracles.

— Libre à toi de plaisanter, dit Émile; mais je gagerais pourtant qu'entre ces deux femmes, toutes deux vêtues de la même façon, toutes deux jeunes, toutes deux belles, mon cœur ne s'est pas trompé. Oui, je l'ai reconnue sans l'avoir vue jamais, je l'ai reconnue au gonflement de ma poitrine quand je passais près d'elle, à la fascination que son regard exerçait sur le mien, à cette espèce d'attraction indéfinissable que j'appellerais volontiers le magnétisme de l'amour.

— Il serait drôle, dit Ferdinand, que si véritablement ton inconnue est l'une de ces deux femmes, tu eusses précisément choisi celle qui ne l'est pas.

— Impossible.

— Cela s'est vu.

— Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

— J'ai pour garant contraire mes pressentiments qui me trompent toujours; pourtant, je veux essayer encore. Parions que je devine; ton inconnue est brune.

— Elle est blonde.

— Elle a de grands yeux noirs, fendus à l'espagnole, et de longs cils, semblables à ceux de sainte Cécile, la grande musicienne du ciel.

— Elle a des yeux bleus, et des cils transparents comme une goutte de rosée.

— Bravo, dit Ferdinand; j'ai décidément un talent fort remarquable pour l'art devinatoire; il s'agit tout simplement pour arriver à la vérité, de prendre le contre-pied de ce que je dis, c'est une règle d'équation. Et l'autre femme! celle qui n'est pas ton inconnue.

— Elle est brune avec des yeux noirs.

— Eh bien, cher, dit Ferdinand d'un air victorieux, c'est toi qui te trompe et moi qui ai raison. Il n'y a qu'une brune qui puisse avoir des serrements de main à vous faire pâmer d'aise; et jamais une blonde ne dira merci, de façon à vous faire tressaillir.

Ferdinand, malgré lui, se laissait emporter à son instinct railleur; mais quand il vit la physionomie de son ami se rembrunir, la promesse qu'il avait faite lui revint à la mémoire, et calmant Émile de Gournay avec la main, comme une mère flatte un enfant grondeur:

— Pardonne-moi encore pour cette fois, dit-il, vrai, c'est la dernière! Ainsi, tu n'as jamais parlé à cette femme?

— Jamais, dit Émile d'un ton où perçait un reste de dépit.

— Et tu ne sais pas sa demeure?

— Non; quoique j'aie fait tout pour la savoir.

— Très-bien; et au bout du compte, mon ami, sérieusement et sans phrases, quel dénouement prévois-tu à cette intrigue? où veux-tu en venir? Ce n'est plus maintenant l'étourdi qui raille, c'est l'ami, l'ami véritable qui conseille. Est-ce une maîtresse, est-ce une femme que tu veux?

Une légère rougeur colora les joues d'Émile de Gournay, il était évidemment sous le coup d'une impression pénible; cette question avait fait vibrer dans son âme une corde douloureuse.

— Ni maîtresse, ni femme, répondit-il; je ne voudrais pas être son amant, je ne pourrais pas être son époux.

Malgré le ton de gravité habituelle et de mélancolie qui caractérisaient les paroles du jeune homme, il avait prononcé les derniers mots d'une voix si émue, que Ferdinand se sentit ému lui-même. Aussi, eut-il assez de tact pour ne pas risquer, en ce moment, une observation déplacée; le silence, cette fois, était un devoir, il se tut et attendit.

— Je t'ai promis de te confesser tout, dit Émile; je veux tenir ma parole. Je soulèverai pour toi le voile qui couvre ma destinée, je te découvrirai le mystère de mon existence, et en récompense de ma franchise je ne demanderai qu'une chose, une franche et cordiale poignée de main.

— Je paie ma dette d'avance, dit Ferdinand en tendant avec affection la main à son ami. En ce moment tu me réconcilies avec moi-même, et je commence à croire que je suis meilleur que je ne me l'imaginais.

Émile passa la main sur son front; ses yeux étaient humides; il souffrait visiblement. Cette fois le silence dura plus longtemps qu'il n'avait duré jusque-là.

Au moment où Émile de Gournay allait continuer ses aveux, la voie de Tobie se fit entendre une seconde fois: il venait prévenir monsieur qu'un visiteur demandait expressément à lui être présenté, et en même temps, on entendit à la porte une voix nasillarde qui prononçait ces mots:

— Dites à votre maître que je désirerais lui parler un seul petit moment.

— C'est la voix de mon créancier le plus acharné, s'écria Émile en se levant.

— Laisse-le-moi recevoir, dit Ferdinand, tu vas voir comme je le traiterai.

— C'est inutile, il nous romprait les oreilles de ses balivernes. Voilà trois fois qu'il vient me demander le payement d'un maudit compte.

— Laisse-le venir, je referai la scène de M. Dimanche.

— Faut-il faire entrer? demanda Tobie.

— Fais entrer, dit Émile de guerre lasse; mais du diable s'il obtient un sou de moi.

Un petit homme sec, vêtu d'un habit bleu rapé, et empreint

sur toute sa personne de ce cachet de propreté mesquine qui caractérise l'usurier ou le fournisseur, glissa timidement sa figure à travers la porte entrebaillée.

— Entrez, monsieur, dit Ferdinand.

Le petit homme s'inclina jusqu'à terre devant les deux amis, avec la civilité obséquieuse d'un solliciteur admis à l'audience du ministre.

— Votre petit mémoire... dit-il en se relevant.

— Mon ami de Gournay, dit Ferdinand en prenant vivement la parole, est désolé de vous faire revenir tant de fois pour une pareille misère ; mais il est gêné en ce moment, ses rentrées se font difficilement, ses fermiers sont en retard.

— Mon petit mémoire... continua sur le même ton le petit homme.

— On vous le paiera, votre petit mémoire, dit Ferdinand qui commençait à s'impatienter.

— Il est payé, répondit le petit homme, et je venais en porter la quittance à M. de Gournay.

Comme s'ils eussent été mus par le même ressort, les deux amis firent en même temps un geste de surprise.

— Payé ! dit Émile.

— Payé ! dit Ferdinand ; nous sommes dans le pays des fées en plein !

— Un Auvergnat, continua le créancier, m'en a apporté ce matin le montant de votre part.

— Encore un Auvergnat, dit Émile ; et s'adressant à Ferdinand qui le regardait d'un air de stupéfaction comique : — Il faut que je retrouve cet homme, il y va de mon bonheur, de mon avenir, de l'intérêt de toute ma vie ; nous le chercherons, n'est-ce pas ? nous le trouverons ensemble.

Le créancier s'était retiré en saluant les deux amis avec un redoublement de respect.

— Tu m'aideras, n'est-ce pas ? ajouta Émile, tu m'aideras à débrouiller cet imbroglio qui me fatigue et qui dure depuis trop longtemps, car maintenant j'ai foi à ton amitié.

III.

— Tu es maintenant de moitié dans le secret de ma vie, et

les confidences que je t'ai faites m'imposent la nécessité de te faire ma confession tout entière. Je veux que tu me juges complétement, et que tu puisses asseoir sur mon compte une opinion fondée sur des faits. Aussi bien, ce que tu as vu, ce que tu sais de moi, ouvrent un champ trop vaste aux conjectures, et je ne dois point te laisser plus longtemps flotter dans le vague des suppositions. Dans le cercle où j'ai demeuré jusqu'ici, je sais que bien des fois on a dû s'adresser cette question : De quoi vit-il ? Et quelqu'amitié que je te suppose à mon égard, tu t'es adressé cette question comme les autres. Le monde est ainsi fait, que toutes les positions mal définies préoccupent sa curiosité et éveille sa malice. Dès l'instant qu'il y a place au doute, le doute existe avec son cortége de réticences caustiques, d'allusions perfides, d'inventions diffamantes. Tout homme qui n'a pas une étiquette à son front, une enseigne qui le désigne clairement et l'annonce pour ce qu'il est, est nécessairement soumis à des jugements rigoureux, presque toujours faux ou pour le moins au-delà de la vérité. Ceux qui m'ont vu passer dans la vie, jetant au vent ma jeunesse et dépensant mes jours sans les compter, se sont demandé : Qui est-il ? d'où sort-il ? quel est son nom ? sa famille ? D'où vient sa fortune, ou du moins l'argent qu'il prodigue et qui semble renaître entre ses doigts, à mesure que ses doigts l'épuisent ? Ces questions, Ferdinand, j'y puis répondre moins que personne. Moi aussi, et c'est là le grand malheur de ma vie, je me suis demandé vingt fois : que suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? et le secret de mon avenir m'a toujours échappé comme le secret de mon passé. Je n'ai ni nom, ni propriété, ni famille.

Émile de Gournay s'arrêta après cette dernière phrase, qui résumait en une conclusion formelle ses aveux pressentis plutôt qu'indiqués.

C'était un matin, vers onze heures, le soleil commençait à chauffer les toits parisiens et les dalles granitées des trottoirs. C'était l'heure où ces dandies, dont nous avons déjà esquissé la physionomie, commencent en baillant leur vie routinière et secouent les souvenirs confus de la veille pour songer aux projets du jour, aux caprices nouveau-nés que la matinée leur apporte. Paris est une mosaïque où toutes les nuances se confondent, où toutes les couleurs changent et se décomposent d'instant en in-

stant. Depuis quatre heures du matin jusqu'à onze dix populations différentes se succèdent dans ses rues et mesurent la longueur de ses boulevards. Les dandies sont le dernier anneau de cette chaîne. A eux est réservé le soin de clore la série de ceux qui s'éveillent, après avoir clos la série de ceux qui s'endorment. Leur vie à eux commence au moment où la vie des autres finit; il semble qu'ils veuillent renverser la marche logique du temps, et se créer une distinction à leur manière, en révolutionnant l'emploi naturel des heures. L'ouvrier se lève avec le soleil, et travaille pour gagner son repas du midi; le dandie se couche quelquefois avec l'aurore, et ne songe à vivre qu'au moment où le soleil s'éteint. On dirait deux types contrastants entre eux, destinés à reproduire sous la forme humaine cet éternel mouvement de bascule de la nature, cette perpétuelle alternative du jour et de la nuit, de la marée qui monte et de la marée qui descend.

Les Tuileries étaient traversées par de rares promeneurs; les uns marchant à pas pressés, hommes actifs qui apprécient toute chose au point de vue de leur utilité, et entre une allée ombreuse et une rue mal pavée, ne faisant de différence que d'une ligne droite à une ligne courbe; les autres nonchalants, insoucieux, avec ce regard curieux, cette démarche moitié gasconne, moitié naïve, qui caractérise le flâneur parisien. Çà et là sur les bancs, s'échelonnaient des bonnes d'enfants, ces locataires habituels de tous les jardins publics, autour desquels gravitent sans cesse, comme les satellites autour des planètes, des myriades de pantalons garance, emblêmes nauséabondes de ces natures bestiales qui commencent à la sensualité et finissent à l'héroïsme.

Sous les arbres touffus qui longent l'allée dite du *beau monde*, et du côté de la terrasse des Feuillants, Émile de Gournay se promenait depuis une heure environ avec celui dont tout nouvellement il s'était presque fait un confident, Ferdinand Duthé. Les deux jeunes gens n'avaient plus cet air évaporé, cette allure sautillante et niaisement fanfaronne qui fait ressembler certains habitués de Tortoni à un soleil d'artifice toujours en mouvement. Leur physionomie était sérieuse, comme si, décidément, le mal de la raison les eût pris, comme si les accès lucides, qui jadis ne leur venaient qu'à de rares intervalles, avaient

pris tout à coup un caractère chronique et continuel.

Quand Émile de Gournay eut terminé son discours par cette phrase caractéristique : *Je n'ai ni nom, ni propriété, ni famille,* Ferdinand Duthé se contenta de le regarder d'un air triste et en hochant la tête; les idées sérieuses de son ami commençaient à le gagner, et les éclairs de sa gaieté passée devenaient d'instant en instant moins nombreux et moins vifs.

Ce fut Émile qui crut devoir tempérer un peu ce penchant à la mélancolie. Fait depuis longtemps à sa position, il avait essayé ses forces dans la lutte, et avait appris mieux que son ami à se dompter.

— Je te remercie, dit-il, tu m'écoutes avec une gravité qui te fait honneur. Vraiment, je crois que je serai obligé maintenant de te prier d'être moins grave, moi qui t'ai prié tant de fois d'être moins fou. Voyons, déride-moi un peu ce front sérieux, ne me regarde pas comme on regarderait un héros de mélodrame, ou un personnage frénétique des romans modernes. Je ne porte pas une barbe en pointe au menton et un poignard à ma ceinture ; vois-tu, la niaiserie n'est pas autre chose que l'exagération, et *Antony* m'a toujours semblé une caricature. Un accident de naissance n'est pas un crime qu'il faille reprocher à la société tout entière; on peut se plaindre de son sort, sans vouloir, à propos d'un hasard personnel, bouleverser toutes les notions reçues et révolutionner la société. Chacun pour soi : la vie est une loterie où ceux qui gagnent sont heureux, où ceux qui perdent sont malheureux, et rien de plus. J'ai eu un mauvais numéro, voilà tout.

Malgré le ton de plaisanterie qu'Émile de Gournay affectait, la contrainte perçait dans ses paroles; et sous l'expression presque riante de son fatalisme, on découvrait ce sentiment de tristesse profonde, de mélancolie enracinée qui se trahit plus souvent par le rire que par les larmes. Émile de Gournay était un de ces esprits droits et bons que les déclamations de certains sophistes imberbes n'ont pas flétris. Quoique dans une position exceptionnelle, quoique son point de départ prêtât merveilleusement à la mise en œuvre de ces idées de scepticisme outré, de cette amertume furibonde que les élucubrations des poëtes du boulevard ont mis à la mode, il s'abstenait, comme d'une folie impardonnable, de toute réflexion systématiquement amère, et

de ces formules de répulsion qui s'attaquent à tout pour ne savoir précisément où se prendre. Il souffrait comme un homme, et non pas comme un enfant ; il avait en lui la dernière puissance qu'il soit donné à l'intelligence humaine d'atteindre, la puissance de se taire.

— Tu m'attristes, dit Ferdinand Duthé, et la gaieté que tu affectes me fait plus mal encore que tes paroles. Écoute, Émile, tes aveux ont éveillé en moi un écho que je croyais assoupi, et cet écho a murmuré à mon oreille un mot sacré : une mère ! Voilà pourquoi je suis triste ; je songe à la mère que Dieu m'a donnée. et je plains du fond du cœur ceux qui n'en ont pas.

En achevant ces mots, Ferdinand pressa affectueusement la main de son ami : il y avait des larmes dans cette étreinte.

Émile baissa la tête. Quand il la releva, il se contenta de dire :

— Tu m'as compris !

Entre les deux jeunes gens, le même embarras qui les condamnait en ce moment au silence se prolongea quelques instants encore. Le mot, le dernier mot de cette confidence d'ami à ami était maintenant prononcé, et les détails ultérieurs ne pouvaient que l'affaiblir : une mère ! tout était dit.

Par suite de sa vie continuellement aux prises avec la même pensée, et de ses habitudes de tristesse incessante, Émile maîtrisa le premier son émotion ; et, du ton naturel qu'il savait prendre dans les occasions même les plus difficiles, preuve d'un esprit distingué assurément, il reprit ainsi :

— Voilà le fait : je n'ai jamais connu ma mère. Tout ce que je sais de mon passé, c'est que mon enfance s'est écoulée dans un collége de Paris ; aux frais de qui ? Je l'ignore. Ma pension était religieusement payée, et toutes les semaines je recevais d'une main étrangère une petite somme destinée à subvenir à mes besoins d'enfant. De ce qui constitue le bien-être ordinaire, rien ne me manquait ; j'avais dans ma poche autant d'argent que mes camarades, quelquefois plus. Seulement le jeudi, quand ceux-ci sortaient, et allaient réchauffer au foyer paternel leurs pauvres petits cœurs flétris par la discipline sévère de nos études, je ne sortais pas, moi. Le quartier, et dans l'hiver le poêle, que l'on nous chauffait outre mesure, c'était là ma seule patrie. A cette époque, et quoique bien jeune, je ressentis déjà le malheur de ma position. Le vendredi matin, quand les autres élè-

ves, le front encore chaud des caresses de leurs mères, me disaient d'un ton moitié railleur, moitié compatissant : Pourquoi ne sors-tu pas? où est donc ta mère ? je rougissais , et, pour me tirer d'embarras, je ne trouvais d'autre moyen qu'un mensonge : Ma mère est aux colonies, disais-je ; je ne la verrai que lorsque je serai grand.

» Ainsi se passa mon enfance. Quand le temps fut venu de sortir du collége, le proviseur me fit venir , et me remettant dans la main un billet de mille francs (je n'avais eu jusque-là que cent sous par semaine), vous en recevrez autant tous les deux mois, et il n'ajouta rien à cela. Ce fut ainsi que je débutai dans la vie, et par suite de cette situation anormale, je demeurai complétement étranger à ce qui d'ordinaire préoccupe les jeunes gens. Quelle carrière suivre ? quelle profession embrasser ? Je ne me souciais guère de cela. Une idée fixe m'absorbait tout entier , et prenait en moi la place de toutes les idées : ma mère ! Cette idée devint en moi une volonté ferme, immuable, invinciblement arrêtée : il faut que je trouve ma mère ! C'était mon unique désir , mon rêve de tous les instants. D'autres désirs et d'autres rêves que celui-là, je ne pouvais point en avoir, il annihilait toute chose. Les femmes les plus belles passaient devant moi , et je ne les voyais pas. Le luxe et les plaisirs de Paris m'invitaient par de riantes promesses ; à ces plaisirs et à ce luxe, je répondais : ce n'est pas vous que je veux. Sais-tu , Ferdinand, à quoi j'employais ma vie? Tous les matins, à huit heures invariablement, je m'habillais, et je sortais comme pour l'accomplissement d'un devoir ; je cherchais ma mère. J'allais dans les rues , dans les promenades publiques, examinant chaque maison , analysant les moindres indices, m'arrêtant tantôt devant une porte, tantôt devant une croisée, comme pour y découvrir quelque signe qui se rattachât à ma pensée dominatrice. Parmi les femmes , les plus jeunes étaient les seules que je ne regardasse pas , car j'avais établi dans mon esprit des calculs approximatifs, et je me disais : ma mère doit avoir trente ans. Si j'allais au spectacle , c'était moins pour le spectacle en lui-même que pour le monde qui s'y trouvait. Je rôdais dans les corridors , collant ma figure aux carreaux des loges, sondant avec une sagacité merveilleuse les angles les plus obscurs , séjournant tantôt à cette place, tantôt à cette autre, toujours

avec la même pensée dans le cœur : elle est peut-être là.

» La promesse du proviseur était fidèlement remplie; tous les deux mois je recevais régulièrement mille francs. C'était un commissionnaire, un Auvergnat comme celui que tu as vu chez moi ce matin, qui me les apportait; mais ce n'était jamais le même, et jamais on ne les avait pris à la même place. Je les interrogeais tous les uns après les autres, mais d'aucun je n'obtenais une réponse satisfaisante. Qui les avait chargés de cette commission? tantôt c'était un domestique, tantôt une cameriste, tantôt une vieille femme. Mais au nom de qui leur avait-on recommandé l'exactitude, on n'en avait rien dit; mais ce domestique, cette cameriste, cette vieille femme, savaient-ils au moins sa demeure; ils l'ignoraient. Plusieurs fois je suivis le commissionnaire qui venait de m'apporter ma pension, avec la persévérance d'un limier qui reconnaît une piste; je ne pus rien découvrir. Ces hommes évidemment n'étaient pas dans la confidence, et on prenait tous les soins possibles pour déjouer leur curiosité, en supposant qu'ils en pussent avoir.

» Deux ans se passèrent en recherches inutiles, en efforts de toute nature, en combinaisons toujours renouvelées et toujours également déjouées. Mes espérances allaient s'affaiblissant; j'étais malheureux. Ce fut alors que je te connus, et une nouvelle vie commença pour moi, la vie du désespoir. Dans ce gouffre de plaisirs où je me suis précipité, dans ces parties de débauches que nous avons faites ensemble, tu as dû me croire de bonne foi, tu le devais; tu as cru que cette vie que je menais était de mon goût, puisque je la menais, que j'obéissais follement à l'instinct aventureux de la jeunesse, et que je cédais comme les autres à une nécessité de l'âge et des passions; en ceci tu t'es trompé, ce n'était pas l'instinct du jeune homme qui me poussait en toutes ces orgies, c'était l'énergie fébrile du malheureux qui, ne pouvant oublier, cherche à s'étourdir. J'étais épuisé de fatigue; las de mes recherches vaines, je voulais me reposer dans la débauche comme le malade qui n'espère plus qu'en la mort, car moi aussi je n'espérais plus.

» Il y a un an, je reçus une secousse si violente que je ne comprends pas encore comment j'y ai survécu. Ordinairement on m'envoyait ma pension avec une exactitude scrupuleuse, toujours le premier du mois, le même jour et à la même heure. Un

jour d'échéance, ma pension ne vint pas ; huit jours se passèrent, rien. Il me sembla qu'un coup de marteau me frappait à la fois à la tête et au cœur, et quand je sortis de cette incertitude épouvantable, une idée horrible se fit jour dans mon esprit comme la pointe acérée d'un poignard : ma mère est morte ! Eh bien, te le dirai-je, dans mon malheur j'éprouvais une sorte de contentement, j'étais débarrassé des avides tourments de ma curiosité ; le nœud de ma vie, me disais-je, n'est soluble que par la mort, Dieu soit loué ! ce nœud-là est tranché. Une seconde échéance vint, puis une troisième, rien encore. Il n'y avait plus à douter. La mort de ma mère m'apparaissait évidente, j'étais orphelin. Et je dois l'avouer, j'éprouvais moins de douleur à pleurer ma mère, que je n'en avais eu à la chercher sans la trouver jamais. Il y eut une interruption à peine sensible dans mes habitudes ; je continuai à vivre comme par le passé, faisant du jour la nuit, et prenant de tous les plaisirs ce que j'en pouvais prendre, avec un redoublement de rage. »

Ferdinand Duthé écoutait son ami silencieusement ; jusqu'alors sa pensée avait dormi, et le récit qu'il entendait venait tout à coup de réveiller son cœur et d'y faire vibrer des cordes jusque là sans élasticité. C'était la première fois qu'une idée lui apparaissait visible, avec ses saillies et ses faces diverses, avec sa lumière et ses ombres. Pour la première fois il se promit d'user de cette faculté d'analyse que tous les hommes possèdent à un degré plus ou moins éminent ; pour la première fois il sondait la vie et en creusait les replis. Sa figure insoucieusement juvénile et toute en surface semblait prendre sous le coup de cette révolution intérieure un aspect déterminé, et pour ainsi parler, rentrant. Sa compréhension était mise à la hauteur des confidences qu'on lui faisait. Il remarqua que l'émotion d Émile de Gournay, dissimulée au début, commençait à gagner en intensité et à s'épandre.

— Ami, dit-il, tu m'achèveras ton récit un autre jour ; les émotions que tu dois éprouver te fatiguent, et je sens en moi le retentissement de ta douleur.

— J'ai fini, dit Émile. Quelques mots seulement termineront mon récit, et je veux achever ce que j'ai commencé. C'est à cette époque que se rattache mon histoire d'amour.

— A la bonne heure, interrompit Ferdinand, voilà qui de-

vient moins sérieux. Peut-être me sera-t-il permis de sourire ; car, vrai. je suis étourdi comme si j'avais bu de l'opium ou lu un conte d'Hoffmann ; j'ai des visions dans les yeux. Seulement, et avant tout, permets-moi une question, je suis un interlocuteur assez complaisant pour que tu me passes une fantaisie. Ce billet qu'on t'a remis ce matin, tu ne m'en expliques pas l'origine? Cette lacune dans ton existence matérielle n'était donc qu'une interruption momentanée, au lieu d'une fin de non-recevoir définitive? Ta mère?...

Émile de Gournay arrêta son ami du geste avant de lui répondre.

— Je t'ai promis l'histoire de mes sensations, accepte-la dans l'ordre que je veux lui donner; aussi bien mon existence intérieure s'est dédoublée. Deux sentiments, frères quoique différents, se sont fait jour en moi, et se mêlent dans mon esprit au point de se confondre; l'amant a réveillé le fils, la femme que j'aime m'a rappelé la mémoire de ma mère. Après ma rencontre de la rue Taitbout, mes regrets filials, qui s'étaient amortis pour ainsi dire, et comme couverts d'un crêpe, se ravivèrent tout d'un coup avec une énergie nouvelle. Je n'avais désiré jusque-là ma mère que pour moi, et il me semblait alors que je la désirais pour une autre; deux femmes m'étaient chères, et je mettais la seconde sous le patronage de la première. En même temps mes espérances se ranimèrent; je m'abandonnai involontairement à une confiance dont je ne me croyais plus capable, et je me dis : Qui sait? ma mère n'est peut-être pas morte, et Dieu me la rendra. Maintenant tu comprends tout : ce billet que j'ai reçu ce matin n'est-il pas un avertissement du ciel? et n'est-ce pas un présage certain qui renoue mon avenir à mon passé? J'en suis sûr maintenant, je la trouverai! Ma mère m'est nécessaire auprès de la femme que j'aime; sans nom, sans famille, que pourrais-je espérer d'elle? Et j'espère!

Un léger sourire, triste à la fois et incrédule, plissa la lèvre de Ferdinand Duthé pendant qu'il écoutait ces dernières paroles. La réa ité lui apparaissait dans toute sa sécheresse positive, et la théorie des calculs de la probabilité le désenchantait des chimères de son ami.

Pendant ce long récit, le soleil était devenu ardent, et ses rayons projetaient par intervalle des échappées de lumière à

travers l'épais couvert des maronniers. Il était deux heures. Une population différente avait succédé à la population première dont nous avons esquissé les principaux caractères. Les passagers de cette hôtellerie en plein air, qu'on nomme les Tuileries, s'étaient renouvelés; déjà on commençait à apercevoir dans la contre-allée qui sert spécialement de promenade, et entre les deux rangées de chaises, vides encore, une vingtaine de jeunes gens, représentants un peu trop matinals peut-être de la *fashion* parisienne. et cinq ou six femmes que ceux-ci saluaient en passant d'un sourire équivoque, et qu'on aurait pu interpréter ainsi : Il n'est permis à une femme comme il faut de venir aux Tuileries qu'à quatre heures.

— Asseyons-nous, dit Émile, que sa longue narration avait fatigué, je n'ai plus rien à te dire, et je t'écouterai volontiers. Parle-moi un peu, Ferdinand, comme autrefois, de tes plaisirs, de tes folies nouvelles; n'as-tu rien d'inédit à me conter?

— Très-bien, dit Ferdinand en riant, tu as besoin de te distraire les oreilles, et tu m'en charges; autant vaudrait payer un orgue de Barbarie à l'heure; si j'avais des castagnettes, je te chanterais la *cachucha*.

Ferdinand avait deviné le véritable motif qui faisait parler son interlocuteur. Il essayait de faire diversion à sa pensée, mais malgré lui son idée fixe l'emporta, et il y revint un instant après.

— Ferdinand, dit-il, tu m'as promis de m'aider dans tout ce que j'entreprendrais désormais.

— Et je tiendrai parole.

— Tu te dévoues à moi?

— Oui.

— Tous les renseignements que tu pourras obtenir, tu me les donneras; tu te mettras de moitié dans mon entreprise; j'ai partagé avec toi mon secret en frère, partage en frère mes fatigues et mes espérances.

— Convenu, dit Ferdinand avec cordialité, mais sans emphase.

Ici comme dans toutes les positions nettement formulées, les ampoules du langage devenaient impossibles. L'enflure des mots vient de l'obscurité des choses.

Les deux amis restèrent quelque temps silencieux et pensifs.

De moment en moment le nombre des promeneurs augmentait. Les femmes commençaient à se risquer, et déjà autour des arbres on apercevait deux ou trois groupes de jeunes têtes enfouies dans d'immenses chapeaux de paille surmontés de plumes ou de fleurs. Tout à coup Émile de Gournay pressa le bras de son ami à la hauteur du poignet, comme s'il eût reçu la commotion de l'étincelle électrique.

— Qu'as-tu donc, dit celui-ci, tu bondis sur ta chaise ainsi que sur un tremplin; qu'as-tu, voyons?

Deux femmes venaient de passer devant les deux jeunes gens; toutes deux de la même taille à peu près, et sauf quelques légères différences, habillées de la même façon. Elles portaient toutes deux une robe de mousseline blanche avec une mantille noire, retombant en pointe sur le devant et garnie d'une blonde dentelée. Leur tournure avait ce cachet de laisser aller mondain, d'aplomb aristocratique qui donne aux femmes du monde ce caractère de hardiesse que les bourgeoises n'ont pas, et que peut-être elles rougiraient d'avoir. Leurs chapeaux étaient en paille d'Italie tous deux, preuve presque certaine de goût et d'opulence; seulement celui de l'une n'était orné que d'un ruban, ce qui aurait fait supposer celle-ci toute jeune; tandis que le chapeau de l'autre, au contraire, balançait orgueilleusement une plume blanche, qui retombait en forme de saule sur le côté droit de la passe, signe ostensible de la beauté qui s'avoue, de la coquetterie féminine qui se proclame. Elles avaient passé prestement devant les deux jeunes gens sans les regarder, sans même donner à leur tête ce mouvement oblique que les grisettes ne savent pas réprimer en face d'une jolie figure et d'une tournure distinguée. Il n'y a que de certaines femmes rompues depuis longtemps aux usages du monde, pour savoir dominer leurs sensations les plus fugitives, et imposer en toute occasion à leur visage un masque uniforme d'insouciance ou d'ignorance orgueilleuse. Peut-être, après tout, n'avaient-elles pas de raisons pour distinguer Émile de Gournay, il venait assiduement aux Tuileries pour les rencontrer, mais jamais il ne leur avait adressé la parole. Il les suivait quelquefois à distance, mais sans jamais oser, comme font les officiers de cavalerie, devancer leur marche, afin de les regarder fixement en détournant la tête.

Lorsque Ferdinand Duthé réitéra en souriant sa question : Qu'as-tu donc ? Émile de Gournay se contenta de tendre sa main dans la direction que les deux femmes avaient prise.

— Diable, les mantilles, murmura Ferdinand ; c'est bien, je les vois; mais retire donc ta main, il y a assez longtemps que le signal dure, et tu ressembles à une vigie qui signale un navire à l'horizon. Viens avec moi.

En même temps il lui prit le bras pour l'entraîner.

— Où me mènes-tu, dit Émile en résistant faiblement, et avec la timidité d'un enfant qui craint de faire un faux pas.

— Parbleu, ne crois-tu pas que le gibier va venir trouver le chasseur au gîte ? En allant de ce côté, nous croiserons nécessairement les deux mantilles, et je ne suis pas fâché pour ma part d'apercevoir ton héroïne en face.

Émile, cette fois, se laissa faire; la résolution de Ferdinand l'enhardissait, il se sentait soutenu.

Les deux jeunes femmes avaient parcouru l'allée jusqu'au Méléagre. Arrivées là elles se retournèrent. La rencontre devenait donc impossible à éviter, et Ferdinand, étendant à son tour sa main dans la direction déjà signalée, se contenta de dire, en poussant le bras d'Émile qui tremblait :

— Les voilà !

La physionomie des deux femmes, objet d'une pareille poursuite, offrait plus de différence que leur mise. L'une était maigre, presque toute en profil, et le plus grand charme de sa personne consistait dans un caractère de légèreté gracieuse, de douceur mélancolique, et presque maladive. Sa peau, d'une blancheur éblouissante, accusait les soins continuels de cette science féminine, de cette recherche du corps qui constitue presque toute la beauté de certaines femmes. Des cheveux blonds, soyeux et fins encadraient harmonieusement un front uni, satiné, et coupé çà et là par de petites veines bleues qui convergeaient vers le sourcil. Ses yeux, d'un blond tendre, lui donnaient cette expression de mélancolie vaporeuse que Lawrence a prêté à ses types de jeune fille. A la vue de cette femme, il était impossible de ressentir ces mouvements charnels que les beautés plus matérielles inspirent. En la regardant on n'éprouvait que cette sorte de volupté timide et douce qu'on éprouve le soir, dans les grands bois, à se sentir le front ca-

ressé par la brise. Toute sa personne était empreinte d'une exquise délicatesse, et un peintre eût admiré la forme frêle et effilée de la main, étroitement emprisonnée dans un gant de Suède.

L'autre femme, quoique petite aussi, avait des formes plus saillantes et une physionomie plus prononcée. Elle avait la peau blanche aussi, mais légèrement grenue, avec des teintes bistrées vers les tempes, et des ombres doucement accusées vers les angles de la bouche. Dans la cambrure de sa taille et dans l'épanouissement de sa poitrine, il y avait quelque chose de formé, de fait, qui accusait la possession entière de la vie, et le libre développement des facultés de la femme. On n'aurait pas pu dire précisément son âge, car il y avait en elle tant d'éclat et de fraîcheur qu'au premier abord on en était ébloui; mais sous cet éclat et sous cette fraîcheur on aurait pu découvrir je ne sais quelle trace de travail secret, d'émotion antérieure, qui dénonçaient, pour nous servir d'une expression devenue peut-être ridicule à force d'être triviale, la femme de trente ans. Ses yeux étaient noirs, et de longs cils, presque italiens par la couleur et le velouté, n'en voilaient qu'à demi la vivacité. Cette femme était plus belle que l'autre pour tout homme ayant passé vingt ans.

En arrivant face à face à la rencontre des deux amis, cette dernière seulement baissa les yeux, mais sans aucun signe de reconnaissance ou d'émotion visible. Pour l'autre elle passa à côté des jeunes gens avec le regard vague, et la distraction rêveuse qui lui étaient habituels.

L'émotion d'Émile de Gournay fut si forte en ce moment qu'il entraîna son compagnon hors de l'allée qu'il venait de parcourir.

— Pas un mot, s'écria-t-il, je t'en supplie, ne me dis pas que tu la trouves belle.

— J'aime mieux la brune, dit Ferdinand; et tu es bien sûr que cette petite blonde qui semble ne tenir à la vie que par un fil est celle dont tu t'es fait le chevalier?

— Sûr comme de moi-même.

— Toujours par suite de ta théorie des pressentiments. Lui as-tu parlé?

— Jamais.

— Sais-tu son adresse?

— Impossible.

— Son nom?

— Pas davantage.

Ici Ferdinand Duthé prit un air moitié important, moitié goguenard, comme un homme qui s'apprête à jouer un beau rôle, et se prépare à occuper dignement une position supérieure.

— Je suis donc plus avancé que toi, dit-il, car je peux te dire son nom.

— Son nom, interrompit Émile en frémissant et en faisant involontairement un écart ; tu le sais, apprends-le-moi ? parle vite, vite !

— Un instant, tu prends feu comme la poudre ; permets-moi de rappeler mes souvenirs. J'ai vu cette femme au bal de l'ambassadeur d'Angleterre, bal très-agréable, par parenthèse, quoiqu'un peu mêlé, et où j'ai trouvé de petites wighs parfaitement jolies.

— Après ? demanda Émile ; tu me fais mourir !

— J'ai peur, mon ami, dit Ferdinand qui commençait à reprendre sa gaieté disparue depuis quelque temps, de te donner une commotion trop forte en te disant tout d'une seule fois ; je crains les coups de sang. Un de mes amis, Octave Mattis, que tu connais, me montra, appendue au bras d'un vieux bonhomme couvert de croix et de rides, une petite femme blonde, frêle et délicate, en me disant : Voilà ce qu'on nomme une pairesse d'Angleterre.

— C'était elle !

— Oui, mon ami, mariée depuis deux ans environ à lord Derby. Tu vois que tu as du malheur : rencontrer une femme dans la rue Taitbout, à deux heures du matin, et cette femme se trouve mariée et pairesse.

Émile ne répondit pas. Les paroles de Ferdinand Duthé l'avaient étourdi.

— Mariée, murmurait-il, femme d'un pair d'Angleterre !

— Ne vas-tu pas te désespérer, reprit Ferdinand ; un pair d'Angleterre ressemble exactement à tous les maris. La constitution anglaise ne le protège pas plus que tous les autres contre certains accidents conjugaux.

Ch ! silence ! dit Émile d'une voix étouffée, tes plaisanteries me font mal ! Sais-tu son adresse?

— A la bonne heure, voilà parler, voilà comment j'aime te voir; je ne peux pas souffrir un amoureux pleurard qui tourne sans cesse autour du but, et soupire au lieu de marcher.

— Son adresse? répéta Émile.

— Je ne la sais pas, répondit Ferdinand.

Émile poussa un profond soupir, comme si sa dernière espérance venait de s'évanouir.

— Je la saurai, reprit Ferdinand, je te le promets.

Les deux amis, par un détour, étaient arrivés à la porte la plus rapprochée du château, qui débouche sur la rue de Rivoli. En mettant le pied sur le trottoir extérieur, Ferdinand leva les yeux vers une voiture brillante qui passait devant eux. Une tête de femme se pencha un instant à la croisée de cette voiture; elle était brune, avec de grands yeux et de longs cils noirs.

— Tiens, c'est l'autre, dit Ferdinand, la brune; un de ces jours je deviendrai amoureux de cette femme-là.

IV.

Ferdinand Duthé avait exprimé, plus légèrement qu'il ne la ressentait en réalité, une de ces vagues pensées qui, dans le cœur des jeunes gens, se succèdent comme des feuilles aux jours du printemps. Jusque-là sa vie s'était passée au milieu d'un cercle de femmes frivoles, espèce d'aventurières qui errent à la surface des grandes villes, ainsi que des papillons autour d'une bougie; et trompé longtemps par de fausses amorces, il avait cru qu'à jamais son cœur était fermé à une émotion profonde, à un sentiment épuré. Accoutumé au laisser-aller sans souci de ces bohémiennes de l'amour, troupe errante qui passe dans la vie sans savoir d'où elles viennent, sans se demander où elles vont; par suite de ces habitudes sans fatigues et sans durée, ses instincts primitifs de jeune homme s'étaient détournés de leur cours naturel; et ne connaissant des femmes que leur humeur capricieuse et leur insaisissable mobilité, il avait pris le parti de se faire capricieux et mobile comme elles.

Nous ne voudrions pourtant pas dire que la pensée de la beauté aristocratique, qui avait fui devant lui dans un équipage armorié, eût envahi subitement ses facultés et absorbé son être. Nous croyons peu pour notre part à ces apoplexies du cœur,

qui frappent comme la foudre et ne laissent point à l'homme le temps d'hésiter un instant entre le repos et l'agitation, entre la paix de l'indifférence et la commotion électrique de la passion. L'amour est un composé de nuances subtiles, de gradations infinies, qui traverse toutes les phases de l'enfance et de la jeunesse, avant d'arriver à sa maturité. Les seuls sens possèdent cette spontanéité que certains écrivains ont pris pour l'expression du sentiment ; on désire une femme quand on la voit, on l'aime quand on la connaît. Ferdinand Duthé ne se rendit pas compte de toutes les sensations que nous détaillons en ce moment; il n'essaya pas de démêler en lui-même l'origine du sentiment confus qu'il éprouvait; soit que les aveux d Émile de Gournay et son langage convaincu, quoique sans emphase, l'eussent préparé à quelque révolution intérieure; soit que son temps fût venu, soit enfin un de ces coups de fortune qu'on nomme des coups de hasard, toujours est-il que l'image de la belle à la mantille, avec ses yeux noirs et sa carnation d'Espagnole, se grava dans sa pensée, et s'y dessina nettement. Aussi le lendemain, Émile de Gournay ne se trouva plus seul à sa promenade ordinaire; et lorsque, vers les deux heures, il y arriva suivant son habitude, Ferdinand vint au-devant de lui, et lui tendit la main en souriant.

— Voilà qui est bien ! dit Émile, Pylade n'abandonne pas Oreste : je puis me nommer ainsi, car moi aussi je suis le jouet de la fatalité.

— Je ne sais pas, répondit Ferdinand, si je dois accepter un pareil éloge; j'ai peur que l'égoïsme, qui entache toutes les choses humaines, ne germe déjà au fond de mon esprit.

— Es-tu amoureux? demanda Émile.

— Pas précisément. Quoiqu'à vrai dire je ne sache quel sens on attache à un pareil mot; mais il est certain que je suis venu ici pour te voir, et non-seulement toi, mais aussi pour la voir, *elle !*

Émile regarda son ami avec l'étonnement d'un homme qui contemple quelque phénomène, et avec l'accent d'une plaisanterie tempérée ou d'une incrédulité involontaire :

— *Elle !* dit-il ; tu prononces déjà le grand mot des amoureux; tu deviens poëte.

— Quand on ne sait pas le nom, reprit Ferdinand avec un

demi-sourire, on est bien forcé d'être poëte, et de dire *elle*, faute de mieux.

— Je ne serais pas étonné, continua Émile, de voir un de ces jours une magnifique pièce de vers adressée à *elle :* Diogène se fait troubadour.

— Moque-toi à ton tour, dit Ferdinand en faisant la petite moue d'un enfant grondé par son précepteur; tu en as le droit.

— Sérieusement, elle te plaît beaucoup?

— Beaucoup. Il y a dans ses grands et beaux yeux plus de passion et de vie que je n'en avais rêvé. J'aime ses cheveux noirs et les teintes bistrées de sa peau; j'aime la cambrure de cette taille si ferme à la fois et si souple. Il me semble que l'amour de cette femme me fortifierait! Avec son amour je deviendrais un homme!

— Caprice d'un instant, dit Émile; instinct des sens.

— Qu'est-ce donc que l'amour? murmura Ferdinand.

Les deux jeunes gens se turent un instant, comme s'ils eussent obéi au même mot d'ordre. Émile souriait intérieurement, et avec cet orgueil propre aux amoureux, il ne pouvait croire qu'un autre que lui pût éprouver un sentiment de la même nature que le sien. Car c'est là un des priviléges de la passion, d'exalter notre grandeur au détriment des autres, et de rapetisser ceux qui nous entourent pour nous hausser à leurs dépens.

— A la bonne heure! reprit-il d'un ton demi-railleur; toi, la brune, moi la blonde. Nous avons tous les deux notre bannière comme les anciens chevaliers; seulement, tu as un écusson, toi!

Cette dernière phrase, qui résumait pour Émile les deux faces de sa situation, termina pour le moment la conversation. Les deux amis se contentèrent de marcher côte-à-côte en silence. Celui-ci, la tête penchée, absorbé par sa pensée mêlée de crainte et de regret; celui-là, le front haut, l'œil aux aguets, semblable à un chasseur qui épie le gibier et flaire une piste impatiemment espérée.

— Les voilà! dit-il tout d'un coup en poussant légèrement le coude de son compagnon; elles sont fidèles au rendez-vous.

Deux mantilles noires venaient de se dessiner au bout de l'al-

lée, et les deux femmes dont nous avons décrit les principaux traits arrivaient avec la même insouciance que la veille à la rencontre d'Émile et de son ami. En passant auprès d'eux, leur figure n'exprima ni émotion, ni même cette espèce de légère surprise qu'une femme éprouve d'ordinaire en rencontrant sur son passage toujours la même physionomie. Elles allaient, immobiles et silencieuses, avec cet air de distraction hautaine que donne l'habitude d'être admiré. Aussi, fut-ce avec un accent profond de désappointement et de douleur, que Ferdinand, en hochant la tête, s adressa à son compagnon.

— Cher! dit-il, tu t'es décidément trompé. Cette petite blonde, que nous venons de voir, n'est pas la femme que tu as rencontrée rue Taitbout. Si elle te connaissait, malgré le talent de dissimulation que j'aime à lui supposer, je m'en serais aperçu rien qu'aux ondulations de sa robe. J'affirme que cette femme ne t'a jamais vu.

Émile baissa la tête. Malgré lui, il partageait les craintes de son ami, et quoiqu'il fît pour le nourrir, son espoir se dissipait peu à peu.

— Depuis que tu viens ici, dit Ferdinand, as-tu saisi au passage quelque signe de reconnaissance? quelque légère mais sûre indication?

— Jamais, dit Émile accablé, et pourtant j'espérais toujours.

Pour toute réponse, cette fois, Ferdinand se contenta de balancer la tête de droite à gauche, avec une expression de certitude douloureuse, et comme un médecin qui condamne le malade confié à ses soins Au même instant une robe de femme frôla son bras, et il aperçut les deux promeneuses qui se dirigeaient d'un pas précipité plus que de coutume vers la porte de sortie.

— Adieu, dit-il à Émile en s'échappant brusquement, il faut que je sache le mot de cette énigme. Adieu.

Et pendant que celui-ci commençait une interpellation, il disparut rapidement.

— Que va-t-il faire? se demanda Ferdinand lorsqu'il fut resté seul. Que peut-il espérer quand je n'espère plus! Évidemment cette femme ne me connaît pas ou ne veut pas me connaître, et dans ce dernier cas, comment vaincra-t-il une obstination que je n'ai pas pu vaincre?

A ces réflexions d'Émile s'en joignaient d'autres d'une nature plus inquiétante. — Si cet étourdi, ajouta-t-il, allait me compromettre, s'il me jetait de moitié dans quelque entreprise inconsidérée! Si son audace allait jusqu'à compromettre deux réputations !

En parlant ainsi, il était arrivé à la grille qui fait face à la rue des Pyramides, et en levant les yeux, il aperçut dans un cabriolet de remise, lancé au galop, un jeune homme qui lui faisait de la main un signe d'adieu ; il reconnut Ferdinand Duthé. En effet, la détermination de celui-ci avait été bientôt prise, lorsque les deux inconnues étaient montées dans une calèche découverte, attelée de deux chevaux anglais, il s'était jeté à la hâte dans le premier cabriolet qu'il avait rencontré.

— Mon brave, dit-il au cocher, tu vois bien cette calèche peinte en noir avec une couronne de duc surmontée de deux léopards, et cette inscription (*God save the king*), il faut la suivre à tout prix. C'est une lutte de la France contre l'Angleterre; une course au clocher. Crève ton cheval, s'il le faut, et marche.

La course commença. La calèche partit avec vitesse, et remonta la rue de Rivoli jusqu'à la place Louis XV.

— Bien, dit Ferdinand ; une promenade au bois de Boulogne, cela me va. On peut avoir la fantaisie de se promener à pied dans une allée ombreuse, et je serai là. Suis toujours, ajouta-t-il en s'adressant au cocher.

Les deux voitures parcoururent ainsi l'allée des Champs-Élisées jusqu'au rond-point à quelque distance l'une de l'autre; le cabriolet réglant sa marche sur la calèche et pressant le pas de son cheval quand les chevaux de celle-ci précipitaient leur train. Pendant ce court intervalle, Ferdinand s'occupa à détailler l'équipage aristocratique que ses espérances poursuivaient. Il éprouvait un singulier plaisir à analyser dans ses plus petits détails la livrée des valets, la coupe de la voiture, et ses mille accessoires qui forment une différence si tranchée entre une voiture de luxe et ces ignobles véhicules bourgeois, qui, le dimanche, servent à transporter aux environs de Paris une famille tout-entière. Chaque fois qu'une petite main étroitement gantée se posait sur le bord de la calèche, sa tête se penchait en avant comme pour distinguer à qui appartenait cette main dont

il admirait l'élégance. Sa curiosité s'en augmentait d'autant plus. Dominé à la fin par un désir qu'il ne pouvait plus dompter.

— Marche! dit-il au cocher; passe-les.

Le cocher obéit. Et en passant près de la calèche, Ferdinand tourna la tête de côté avec la précipitation d'un enfant qui craint de laisser échapper un bonheur longtemps envié.

— Vous êtes amoureux, notre bourgeois? dit le cocher, qui parlait pour la première fois.

— Fais attention à ton cheval, interrompit Ferdinand en se tournant tout à fait de côté pour regarder derrière lui, à travers la lucarne du fond.

Et tout à coup il bondit comme sous la pression d'un ressort.

— Elle tourne, s'écria-t-il en entrecoupant ces mots, la calèche tourne, et ses chevaux partent au grand trot Tourne donc, malheureux, nous allons la manquer!

Excité par ces injonctions, le cocher cingla un coup de fouet à son cheval, qui partit au galop.

— Bien joué, dit Ferdinand qui comptait sur le succès de ses efforts; elles m'évitent, c'est qu'elles m'ont remarqué.

— Mon maître, observa le cocher, si ça dure un quart-d'heure, mon cheval ne tiendra pas, je vous en avertis. Ces maudits Anglais filent comme le vent, et ma jument a déjà dix ans de pavés.

— Va toujours, répondit Ferdinand se penchant en avant comme un jockey sur le col de son cheval.

— Nous sommes distancés, dit le cocher.

Les chevaux de la calèche avaient pris un tel élan, que malgré les coups de fouet redoublés qui la sillonnaient, la jument du cabriolet de remise perdait du terrain à chaque seconde. A chaque seconde aussi, l'exaspération du jeune homme augmentait; de grosses gouttes de sueur lui découlaient du front, tant les facultés de son esprit étaient en ce moment tendues sur un seul point, tant l'échauffement intérieur rejaillissait au dehors.

— Faut-il arrêter, notre maître? demanda le cocher.

— Va, va toujours, répondit Ferdinand d'une voix étouffée et en brandissant sa canne, comme s'il eût voulu la faire servir de levier.

La calèche avait pris décidément une avance trop prononcée pour qu'on pût espérer la regagner. A peine le cabriolet de remise arrivait-il à l'angle de la rue de la Paix, que Ferdinand vit l'équipage enfiler le guichet du Carrousel et disparaître.

— Va toujours, répéta encore Ferdinand presque machinalement cette fois, et sans attacher de pensée à ses paroles.

La jument fit un dernier effort. Et lorsqu'elle eut franchi le guichet du Carrousel et dépassé le milieu de la place, elle s'arrêta tout court, la poitrine en avant et les jambes tremblantes, comme si elle eût été atteinte d'épilepsie.

— Ma bête refuse, dit le cocher en enfonçant sa casquette sur ses yeux, d'un air honteux et désespéré.

— C'est fini, dit Ferdinand, se rejetant en arrière.

Il avait mis tant d'activité dans sa poursuite et pris tant d'intérêt à l'espèce de lutte qu'il venait de soutenir, que toute sa vigueur y était restée. Ses yeux étaient couverts d'un nuage, et ses membres semblaient rompus comme par la fièvre. Pour un instant, le désappointement moral qu'il éprouvait fit place à un malaise physique, et la pensée qui lui vint à l'esprit fut celle ci :

— J'ai soif !

Près du guichet qui conduit au pont de Saints-Pères, il existe une maison carrée, encadrée aux deux angles par un cabaret d'une part, et de l'autre par une boutique de curiosités. C'est une petite maison à porte bâtarde, dont les volets sont presque toujours fermés, et où l'on n'aperçoit jamais ni habitants le jour, ni lumières le soir. Au milieu de Paris et sur une place bruyante, cette maison a un aspect de mystère et de silence qui éveille la curiosité et frappe l'imagination. C'est en face de cette maison que le cabriolet de remise s'était arrêté. En ce moment, Ferdinand Duthé était peu propre à se lancer gratuitement dans le champ des conjectures, et à bâtir sur la physionomie d'une pareille retraite un roman plus ou moins vraisemblable; les romans d'ailleurs ne lui réussissaient pas. La seule chose qui le frappa comme se rattachant plus directement à ses idées, ce fut la boutique peinte en rouge du marchand de vin qui brillait sous les rayons du soleil. Faisant signe au cocher de le suivre, et oubliant ses habitudes d'élégance et les préjugés qu'il avait coutume de respecter, il entra résolument dans une petite salle attenante au cabaret, où le cocher s'assit bientôt en face de lui.

Un garçon vint à eux et leur demanda ce qu'il fallait leur servir.

— Je veux boire, dit Ferdinand, sans songer à la signification indécise de sa réponse, et sans remarquer l'air stupéfait de celui qui les écoutait.

— Une bouteille à quinze, dit le cocher qui comprit son embarras.

La petite salle où l'habitué de Tortoni venait de s'attabler, était tapissée de papiers peints représentant des chasses de tous les pays : chasse à l'éléphant, chasse au tigre, chasse au cerf, rien n'y manquait. C'était évidemment le salon de réception de l'endroit, le divan où se réunissaient les hommes de loisir du quartier. Cinq ou six tables, couvertes de toiles cirées à carreau, occupaient l'emplacement et laissaient à peine entre elles un étroit passage; en un mot, c'était la représentation exacte de tous les accessoires qui dénoncent un débit de vin : c'était le cabaret personnifié.

Dans la confusion d'idées où la fatigue l'avait jeté, Ferdinand ne faisait aucune remarque; et pour le retirer de sa stupeur, il ne fallut rien moins que cette interpellation du cocher :

— Maître, à votre santé.

Alors seulement, le jeune homme revint à lui; et, en sentant le petit vin de cabaret, qui lui grattait en passant le gosier, le sentiment de sa position lui devint complet et distinct. Il s'essuya le front, et regarda pour la première fois autour de lui avec un air de crainte et de stupeur, et comme embarrassé de se trouver en un tel endroit. Vis-à-vis de lui étaient attablés deux hommes, qui, en le voyant entrer, avaient interrompu leur conversation commencée, et semblaient le regarder avec étonnement. L'un était une espèce de commissionnaire qu'à son costume de velours, quoiqu'on fût en été, à ses traits épatés et à sa physionomie épaisse, il était facile de reconnaître pour un de ces enfants de l'Auvergne dont la probité et l'économie presque fabuleuse sont passées en proverbe. L'autre portait une culotte courte en étoffe noire et soyeuse comme en portent d'ordinaire tous les domestiques anglais; une redingotte brune bordée d'un galon noir et un chapeau surmonté d'une cocarde noire complétaient ce costume ou plutôt cette livrée. En jetant les yeux pour la première fois sur ces deux hommes, la physionomie de Ferdinand

Duthé exprima cette sorte de surprise que cause habituellement une rencontre imprévue ou une brusque reconnaissance. L'Auvergnat qui en ce moment se trouvait attablé auprès de lui, était celui qui, quelques jours auparavant, avait apporté chez Émile la mystérieuse lettre qui avait tant excité la curiosité des deux amis. Le premier mouvement de Ferdinand fut d'interpeller l'Auvergnat et de le questionner, car en le voyant ses idées avaient naturellement pris le change; il avait oublié sa poursuite aux Champs-Élysées, et la disparition des deux inconnues pour ne plus songer qu'à la grande pensée qui préoccupait Émile de Gournay, la recherche de sa mère. Il réfléchit que cet homme n'était probablement dans l'intrigue qu'un instrument secondaire et ignorant, une sentinelle perdue, n'ayant qu'une consigne à écouter sans même savoir le mot d'ordre. D'ailleurs, la livrée du commensal de l'Auvergnat lui suggéra d'autres réflexions : n'était-il pas possible que ce domestique touchât de plus près à ce mystère que lui, Ferdinand, avait tant à cœur de découvrir? Interroger l'Auvergnat, c'était éveiller les soupçons du domestique, et par conséquent compromettre sans profit la partie. Par toutes ces raisons, Ferdinand jugea à propos de se taire et d'attendre, espérant que peut-être le hasard lui livrerait une ouverture favorable, et il tint l'œil fixé sur les deux buveurs, comme pour découvrir par induction de quelle nature pouvaient être leurs relations. Les deux hommes ainsi observés, après avoir été distraits un instant par l'arrivée de Ferdinand, avaient repris le cours de leur entretien, et, aux manières du domestique, il paraissait se résumer en quelques ordres que celui-ci donnait à l'autre. En prêtant attentivement l'oreille, Ferdinand put même surprendre des paroles qui le confirmèrent dans cette opinion.

— Tu entends bien, disait le domestique à voix basse ; rue St-Georges.

Rue Saint-Georges ! pensa Ferdinand en redoublant d'attention.

— Si le jeune homme n'y est pas, tu laisseras l'objet au portier. Sois discret ! va.

L'Auvergnat se leva, et portant la main en signe de respect à la visière de sa casquette, il quitta la salle à boire en articulant pour toute réponse un seul mot : « Oui, mon bourgeois », comme un soldat eût dit : « Oui, mon général. »

Rue St-Georges! laisser l'objet au portier si le jeune homme n'y est pas! Ces paroles étaient de nature à lancer l'esprit naturellement conjectural de Ferdinand dans le champ des hypothèses. Il se sentait avec plaisir jeté au milieu d'un imbroglio dont le nœud, en lui échappant, piquait de plus en plus sa curiosité. Émile de Gournay l'avait initié à sa vie, et il mettait presque de l'amour-propre à s'acquitter dignement de sa mission.

— A votre santé, notre maître, répéta le cocher de cabriolet qui se fatiguait sans doute d'être resté si longtemps silencieux.

— Bois, dit Ferdinand, et retourne à tes affaires; il n'est pas juste que tu perdes pour moi ta demi-journée.

Le cocher vida son verre, et partit.

Ferdinand, resté seul dans la salle à boire avec le domestique, objet de ses observations, ne s'occupa plus qu'à imaginer un moyen d'arriver à son but et d'engager la conversation le plus adroitement possible. Après le départ du commissionnaire, celui-ci s'était penché en arrière avec l'insouciance d'un homme qui, débarrassé du soin d'une affaire importante, ne songe qu'à jouir tranquillement des douceurs du *far-niente*. Devant lui apparaissaient deux pots bruns à cols évidés dont l'Auvergnat l'avait aidé à faire disparaître le contenu. C'était un homme dans la force de l'âge, haut en couleurs et offrant tous ces signes de santé replète et de paresse hautaine qui caractérisent les valets de bonne maison. Sa figure rebondie et encadrée par un collier de favoris noirs, attestait des habitudes de vie confortable, et proclamait glorieusement la supériorité de l'office auquel il appartenait. Un instant son regard se porta rapidement sur le jeune homme, et s'en détourna aussitôt comme s'il eût craint par une investigation trop soutenue d'éveiller la susceptibilité du dandie.

— Monsieur, dit Ferdinand en tournant son verre entre ses doigts avec l'hésitation et l'embarras d'un homme d'affaires qui va commencer une explication difficile, vous parliez tout-à-l'heure...

Il s'arrêta. Malgré son peu d'expérience en diplomatie, il avait compris que le plus mauvais moyen d'arriver à son but était d'y marcher en droite ligne; et que pour se rendre maître d'une position, il fallait nécessairement la tourner. Après tout, la science diplomatique n'est autre chose qu'un instinct fondé

sur l'égoïsme et l'observation, et il n'est pas un homme qui, lorsque ses intérêts sont en jeu, ne pressente le biais à prendre pour les satisfaire.

Pendant que le domestique le regardait d'un air moitié insouciant, moitié étonné, attendant avec impatience la fin de la phrase déjà commencée, il se ravisa, et frappant sur la table avec plus de détermination qu'il n'en avait montré jusque-là :

— Holà! garçon, dit-il, une bouteille de vin sucré, et s'adressant au domestique, il ajouta, vous me ferez le plaisir d'en accepter un verre.

Celui-ci jeta sur son interlocuteur un regard de côté comme s'il eût voulu sonder ses intentions et pressentir le secret de sa marche. A la fin, satisfait sans doute du résultat de ses observations, et de l'air d'un joyeux convive qui ne repousse jamais une invitation cordiale :

— Ce n'est pas de refus, dit-il en s'attablant sans façon vis-à-vis du dandie.

— Garçon! du *chenu,* cria Ferdinand descendant son langage au niveau de la situation.

L'attaque commençait. Mais comme il arrive dans les combats de cette sorte où l'on ne peut procéder que par des voies détournées, les commencements en furent froids et embarrassés, et on échangea réciproquement de ces questions banales qui ressemblent à des coups de fusils perdus, avant d'en venir plus directement au fait. Ce ne fut qu'après quelques instants d'observation, et lorsque la bouteille eut été vidée à moitié, que Ferdinand risqua une première escarmouche.

— A quelle maison appartenez-vous? demanda-t-il au domestique en affectant le laisser-aller de l'indifférence.

— Quel intérêt pouvez-vous prendre à savoir cela? répondit le domestique avec l'accent d'une défiance malicieuse.

— L'intérêt de savoir avec qui je prends un verre de vin.

— En ce cas, dit le domestique en faisant mine de se lever, le verre de vin que je viens de boire avec vous sera le dernier, car si vous tenez à me faire des questions, je tiens, moi, à n'y pas répondre.

Ferdinand comprit que l'occasion allait lui échapper s'il n'essayait pas de renouer les fils de sa trame.

— Allons donc, dit-il, pour une question pareille à la mienne

ne voulez-vous pas prendre la fuite? Foi d'honnête homme, je ne vous questionnerai plus. Buvons.

— A la vôtre, dit le domestique en choquant son verre contre celui du jeune homme.

— Demeurez-vous loin d'ici? demanda Ferdinand qui regardait sans doute la bouteille comme un auxiliaire à lui dévoué, et comptait sur son influence amollissante.

— Je peux vous dire cela; car après tout vous pourriez le demander au marchand de vin, et ma discrétion deviendrait inutile. Je demeure ici près, dans la maison qui touche à ce cabaret.

— Alors, dit Ferdinand en riant, il est aussi inutile de me cacher le nom de la personne que vous servez. En interrogeant le marchand de vin, ne pourrai-je pas le savoir?

— Peut-être, dit celui-ci en souriant à son tour d'un air significatif; la maison que j'habite, quoiqu'en plein soleil, est aussi difficile à connaître qu'une caverne de roman. Et quant au nom de madame....

— C'est une femme? interrompit vivement Ferdinand.

Le domestique baissa la tête d'un air de confusion, comme s'il se fût reproché un aveu indiscret.

— Jeune homme, s'écria-t-il en se levant de nouveau, vous voulez me faire causer, et j'en ai déjà plus dit que je n'aurais dû en dire.

— Garçon! une seconde bouteille! cria Ferdinand en frappant de nouveau sur la table.

Le domestique hésita quelque temps indécis et flottant entre la crainte d'une indiscrétion et l'attrait naturel du plaisir. Il ne fallut rien moins que la vue d'un vin étincelant et mousseux pour le déterminer : il se rassit.

Pendant quelques instants, Ferdinand Duthé ne jugea pas à propos d'essayer une nouvelle manœuvre; il se contenta de remplir avec soin le verre de son interlocuteur chaque fois qu'il se faisait vide.

— Au fait, reprit le domestique, qui semblait avoir réfléchi, et que l'influence du vin commençait à dominer, vous m'avez l'air d'un bon enfant; et il faut que je vous fasse une question à mon tour : connaissez-vous un jeune homme appelé Émile de Gournay?

En entendant prononcer ce nom, Ferdinand Duthé ne put réprimer un geste de satisfaction et de surprise. Il hésita avant de répondre, comme si à son tour il eût entrevu un piége tendu à sa bonne foi.

— Je ne le connais pas, dit-il.

— En ce cas, n'en parlons plus.

— Pourquoi me faisiez-vous cette question? demanda Ferdinand qui ne voulait pas laisser tomber la conversation.

— Intérêt de curiosité seulement; prenons que je n'ai rien dit.

Ferdinand en savait maintenant assez pour que les aveux ultérieurs qu'aurait pu faire le domestique ne l'intéressassent que médiocrement. Mais quelle était cette femme qui enveloppait toute sa vie de mystère? Par quels liens secrets la destinée d'Émile était-elle attachée à cette destinée brillante et obscure à la fois?

En ce moment, un seul mot lui vint à l'esprit comme explication de cet imbroglio énigmatique.

— Sa mère!

— Monsieur Bernard, dit le garçon marchand de vin en entrant dans la salle à boire, on vous demande.

Le domestique se leva précipitamment en raffermissant ses jambes.

— Jeune homme, dit-il à Ferdinand, songez qu'une indiscrétion de votre part me perdrait. Nous avons bu ensemble, ce serait un crime de me trahir!

Et il sortit.

Ferdinand Duthé le suivit quelques instants après; et en passant devant la petite maison que nous avons décrite, il en remarqua, avec une attention curieuse, l'aspect véritablement mystérieux, les volets soigneusement fermés, l'air de solitude et de silence profond.

— Demain, murmura-t-il en s'éloignant, Émile saura le secret de sa vie.

Lorsque les deux jeunes gens se retrouvèrent, il y eut de la part de l'un un mouvement de curiosité, et de la part de l'autre une affectation d'assurance mystérieuse et triomphale avec ce mélange de forfanterie enfantine qui caractérisait toutes les actions de Ferdinand. C'était le matin, et un jour après la scène que nous venons de décrire : Émile de

Gournay était assis dans le fauteuil à dossier recourbé, confident ordinaire de ses inquiétudes et de ses méditations ; il avait cette attidute pensive qui lui était habituelle, et sa tête penchée en arrière semblait alourdie sous le poids de quelque préoccupation irritante. A la vue de Ferdinand Duthé, sa physionomie exprima, comme nous l'avons dit, un sentiment de curiosité, mais non pas sans partage; il était inquiet plus que jamais, et son esprit, suivant à la fois deux traces perdues, ne s'arrêtait exclusivement à aucune ; les rêves de son amour et les désirs de son instinct filial le partageaient également par moitié.

— Eh bien ! dit Ferdinand, quoi de nouveau ? Avons-nous été hier aux Tuileries ? avons-nous revu nos inconnues ?

— Non, dit Émile, ton imprudente poursuite les aura fait envoler, et je parierais que nous ne les reverrons plus.

— Peut-être, dit Ferdinand ; du reste, les deux charmantes personnes volent, c'est le mot, et il faudrait un cheval de course pour les atteindre. Leur calèche brûle le pavé, et à moins de prendre la poste, je renonce à savoir leur adresse par ce moyen.

— Ainsi tu n'as rien su ? demanda Émile.

— Rien, répondit Ferdinand avec un demi-sourire qui cachait une arrière-pensée.

La conversation fut interrompue quelques instants. Émile se leva et fit quelques pas dans sa chambre, comme si par suite d'une agitation intérieure il eut éprouvé le besoin de la locomotion. Il semblait combattu et flottant entre des idées contradictoires ; quelquefois sa bouche s'ouvrait pour commencer un aveu, puis se refermait aussitôt par hésitation ou par crainte. Ferdinand l'observa avec une attention minutieuse, et souriant encore avec la même malice joyeuse que nous avons déjà signalée :

— N'as-tu rien à me dire ? demanda-t-il.

Émile prit son parti, et ouvrant une armoire à la façon de boulle qui faisait face à la cheminée, il en tira une petite boîte soigneusement cachetée quoique l'empreinte de la cire à demi-brisée attestât que le cachet avait été une fois rompu.

— Qu'est-ce ceci ? dit Ferdinand ; il me semble que cette petite boîte a un air de mystère qui m'intrigue au dernier point ! Est-ce une mèche de cheveux qu'on t'envoie, ou un talisman magique ?

Émile, sans répondre, rompit le cachet. Et déchirant le papier de soie qui enveloppait un objet mince et plat, il exhuma aux yeux de son ami une montre d'or plate et brillante, suspendue à une chaîne à facettes.

—Voilà qui est étrange ! dit Ferdinand de l'air émerveillé d'un enfant qui écoute un conte de Perrault; et décidément je crois que tu as quelque bonne fée qui veille sur toi, et je ne serais pas étonné que cette montre cachât une amulette ou un anneau magique.

— En effet, cela est étrange, répondit Émile en hochant la tête; on devine tous mes secrets, on s'initie à tous les mystères de mon existence ! Écoute, Ferdinand; pendant l'année qui vient de s'écouler, j'ai dépensé beaucoup d'argent. j'ai fait des dettes; il y a un mois à peu près, je me suis vu forcé de recourir à certains moyens....

— Ne rougis pas, dit Ferdinand; je vois ce que c'est, et ces choses-là peuvent arriver à tout le monde.

— Comment se fait-il donc, demanda Émile, qu'on ait pu savoir un secret que je n'ai jamais confié qu'à l'intimité? En m'envoyant cette montre, a-t-on voulu remplacer celle que j'ai...

— *Lavée!* interrompit l'intrépide Ferdinand qui ne reculait jamais devant une expression technique, si triviale qu'elle pût être.

— Il y a en tout ceci, continua l'autre, un mystère qui me confond et m'accable; ma tête se perd à vouloir le pénétrer, et chaque fois que je me crois sur la trace, un incident imprévu vient bouleverser mes prévisions et déjouer mes calculs. Si ce n'est ma mère, quelle personne au monde peut prendre à moi un intérêt aussi actif, aussi intelligent ! Pourquoi ne se fait-elle pas connaître ! Pourquoi ne se nomme-t-elle pas ! Quand mon cœur l'appelle, quand mon bonheur dépend d'un mot, quand je souffre, et qu'il serait si facile de me rendre le repos !

— Et tu as reçu cette montre hier? demanda Ferdinand.

— Hier.

— Et par ce même Auvergnat que nous avons vu et interrogé ensemble ?

— Je l'ai interrogé de nouveau, dit Émile, et toutes mes questions sont restées sans réponse.

En ce moment il y avait dans l'attitude et la physionomie de Ferdinand, une expression de satisfaction intérieure ; c'était la malicieuse retenue d'un homme qui connaît le mot d'une énigme, et n'est pas fâché qu'on le cherche pendant quelque temps. Tout à coup, rompant le fil de la conversation, il regarda fixement son ami ; et s'adressant à lui avec l'autorité d'un maître qui impose ses volontés à un disciple soumis :

— Habille-toi, dit-il, et prépare-toi à me suivre.

Émile tressaillit. Il balbutia quelques mots en forme d'interrogation. Était-ce une plaisanterie? Pourquoi cette injonction si formelle et si brusque?

— Habille-toi, répéta Ferdinand d'un ton plus brusque qu'il ne l'avait fait la première fois.

Émile était une de ces natures molles et indécises que la volonté des autres domine infailliblement ; sans répliquer, il obéit. Quand il eut à la hâte achevé sa toilette et donné un dernier coup d'œil à son miroir, précaution que certains jeunes gens n'oublient jamais, même dans les circonstances les plus importantes de leur vie, il prit l'attitude d'un soldat au port d'armes qui s'apprête à exécuter les commandements de son chef, et il dit : je suis prêt.

— A la bonne heure! répondit Ferdinand; et maintenant partons.

Les deux jeunes gens s'acheminèrent ensemble vers le boulevard en gardant le silence. Ferdinand semblait jouir de son triomphe; sa figure était radieuse, et il regardait en passant les femmes jeunes et parées qui les croisaient dans leur route, comme si une première découverte eût été pour lui la garantie infaillible d'une seconde. Arrivé au passage du panorama :

— Il ne faut pourtant pas, dit-il en riant, que les affaires nous fassent oublier de déjeûner ; entrons au café Véron d'abord.

Émile le regarda avec un commencement de colère, et la pensée d'une mystification lui vint à l'esprit.

— En croyant à ton amitié, lui dit-il, me suis-je trompé? Veux-tu te jouer de moi ? Pourquoi m'as-tu fait sortir si précipitamment? Tes airs d'autorité et de mystère ne sont-ils qu'une plaisanterie?

— La, la ! dit Ferdinand en apaisant son ami de la main, ne

vous emportez pas ainsi ! et, comme don Quichotte, ne prenez pas des moulins à vent pour des géants ! Nous ne nous aviserons jamais de plaisanter avec un homme qui a deux ans de salle, et que Grisier proclame un de ses meilleurs élèves ! Parce que vous n'avez pas faim, vous voulez nous condamner à la diète; à la bonne heure ! et marchons.

—Et je déclare, moi, dit Émile, que le badinage de Ferdinand irritait de plus en plus, que je ne ferai plus un pas si tu ne me dis franchement les motifs qui te font agir, et où tu me conduis en ce moment.

— Je déclare à mon tour que lorsque je rends un service, je me crois en droit de le rendre à ma manière, et comme il me plaît. Si monsieur Émile doute de moi, libre à lui de repousser mon amitié et de refuser mon intervention bonnes ou mauvaises. j'ai mes idées et j'y tiens. Mon cher Émile me suivra aveuglément, parce qu'en tout ceci c'est de son intérêt qu'il s'agit et non du mien. Il exécutera mes ordres et se conduira d'après mes vues, parce que j'ai l'énergie qui lui manque, et que c'est au plus fort à guider le plus faible. Ainsi, pas un mot, pas une question, ou séparons-nous à l'instant. Est-ce dit ?

Émile hésita : d'un côté, la susceptibilité de son caractère était froissée de la légèreté que Ferdinand affectait; de l'autre, il se croyait sûr de son amitié, et, malgré lui, ses paroles voilées, ses demi-confidences provoquaient sa curiosité. Ce fut Ferdinand qui reprit, et cette fois d'un ton sérieux :

— J'ai remarqué, dit-il, que tu déclamais souvent au lieu d'agir, et, comme je sais la valeur du temps, j'ai voulu l'employer et non le perdre. Or maintenant les déclamations sont inutiles; suis-moi, voilà tout ce que je te demande, sans m'interroger, sans te torturer l'esprit pour découvrir un mystère que tu sauras bientôt.

— Marchons donc, dit Émile en reprenant le bras qu'il avait quitté.

— Marchons, dit Ferdinand; et surtout :

Observe exactement la loi que je t'impose.

Pas un mot : rien.

Les deux jeunes gens continuèrent leur route. A deux ou trois

reprises, Émile essaya bien de solliciter une explication plus ouverte; mais, à chaque provocation de sa part, Ferdinand se contentait de rappeler, comme Auguste à Cinna, la loi de discrétion et de silence qu'il avait imposée.

Lorsqu'ils furent arrivés à la place du Carrousel, et devant la petite maison dont nous avons décrit l'aspect extérieur, Ferdinand s'arrêta; et, quittant le bras de son compagnon :

— Nous y voici, dit-il d'un ton moitié sérieux, moitié emphatique; maintenant écoute-moi : depuis que tu te connais, tu es à la recherche d'un secret jusqu'ici insaisissable, ton existence est guidée par un fil mystérieux dont tu ressens les effets sans connaître la main qui le conduit; comme un montagnard de l'Écosse, on croirait, et moi-même je l'ai cru un instant, qu'une fée mystérieuse, un esprit, quelque dame blanche bienveillante et propice veille sur tes pas et te sert de patrone.

— Achève ! dit Émile qu'une émotion indéfinissable commençait à gagner.

Ferdinand continua :

— Depuis ton enfance, on s'occupe de toi, on pourvoit à tes besoins!

— Mais qui donc? interrompit encore une fois Émile.

— Qui serait-ce, sinon une femme? dit Ferdinand. Et cette femme qui devine tes secrets, qui répare les torts de ton imprudence ou de ton mauvais génie, qui hier encore, et pour remplacer un joyau...

— Achève ! au nom du ciel !

— Elle demeure ici, dans cette maison ; et tu n'as qu'un pas à faire pour te trouver en sa présence.

L'agitation d'Émile était à son comble; ses yeux se couvrirent d'un voile, ses membres tremblèrent comme si une étincelle électrique les eût frappés ; ses lèvres s'entr'ouvrirent plusieurs fois pour livrer passage à des exclamations sans signification distincte. Au sortir d'une longue suite d'incertitudes, il se trouvait à la fin en face d'une situation nette, précise, décidée. Le dénouement devenait imminent et inévitable; pareil à un homme habitué à l'obscurité de la nuit, et qui verrait le jour subitement, il était ébloui, aveuglé, sa tête tournait, mille pensées s'entrechoquaient dans son cerveau, il avait le vertige. Une seule parole, quand le premier échauffement fut calmé, parvint

à se faire jour ; ce fut un cri d'enthousiasme à la fois et de bonheur, semblable à l'énergique salut que l'exilé adresse à la patrie longtemps abandonnée :

— Ma mère !

Puis, peu à peu et après ce premier épanchement du cœur qui déborde et éclate à son insu, ses idées reprirent leur cours naturel. Fallait-il se fier aux paroles de Ferdinand ? N'avait-il pas pu être trompé par de faux indices ? Si cette espérance entrevue devait aboutir à une déception ! L'homme est ainsi fait que ses sentiments ont toujours une double face, et qu'il n'existe pas de certitude au monde sans altération et sans mélange. Notre mauvaise destinée place à côté des rêves les plus doux l'incertitude et la crainte ; et nous ne jouissons qu'à moitié de nos bonheurs, prévoyant que nous sommes près du moment fatal qui doit à jamais nous les ravir.

— Et ce que tu viens de me dire, en es-tu bien sûr au moins, demanda Émile avec une hésitation pleine d'angoisses. Quels indices as-tu découverts ? Quelles preuves me donneras-tu ?

— Je suis sûr de ce que j'avance, dit Ferdinand ; maintenant tu n'as plus qu'à me croire et à m'obéir. La femme qui t'a envoyé une montre, hier, par un Auvergnat, demeure ici, dans cette maison, et se nomme madame de Villiers. Est-ce clair ? Quant au reste du secret, je n'ai pas dû m'en occuper ; tu as le fil conducteur entre tes mains, suis-le.

Émile demeurait immobile et pensif. On eût dit que son esprit s'était pétrifié tout d'un coup, et que ses facultés agissantes s'endormaient dans la stupeur et sous le coup d'une subite paralysie.

— Eh bien ! reprit Ferdinand qui, en toutes choses, aimait les résolutions instantanées, et possédait à un degré élevé cette qualité éminente qu'on nomme l'action, ne vas-tu pas rester là à méditer sous cette fenêtre, comme un amant Espagnol ?

— Que faut-il faire ? demanda Émile qui tremblait encore.

— Je vais te le dire. Mais, d'abord, promets-moi d'exécuter un à un les commandements que je vais te faire.

Émile inclina la tête en signe d'assentiment.

— Tu vois bien ces trois ou quatre marches qui servent de péristyle, continua Ferdinand ; il faut les franchir, comme si tu montais à l'assaut.

Émile fit quelques pas en avant, mais non sans hésiter.

— Marche, dit Ferdinand.

Émile avança.

— Du courage donc, dit Ferdinand qui le suivait par derrière, et le poussait presque le poing dans les reins.

Arrivé à la dernière marche, Émile tourna la tête en arrière, comme pour s'assurer un moyen de retraite.

— Frappe, dit Ferdinand en lui montrant la porte; frappe donc!

Émile frappa, et la porte s'ouvrit.

— Bonne chance, ajouta Ferdinand en faisant à son ami un signe d'adieu : nous nous reverrons ce soir au café Véron.

Émile, en montant l'escalier qui conduit au premier étage, sentit son cœur se resserrer, comme il arrive ordinairement à l'approche d'un événement qui décide du sort d'une existence entière. Quel serait le résultat de la démarche qu'il allait faire? Malgré l'assurance que Ferdinand avait essayé de lui inspirer, il se sentait troublé en s'adressant cette question; et, lorsque parvenu au pallier du premier étage, il se trouva en face d'une petite porte qui communiquait dans les appartements, il sentit un frisson lui parcourir tout le corps, et il lui fallut se rappeler la dernière exhortation de son ami « du courage » avant de se décider à sonner.

La petite maison avait une apparence modeste, et n'offrait aucune trace de luxe; l'escalier était propre, mais rien de plus. La rampe d'acajou, qui servait d'appuie-main, tournait rapidement en forme de colimaçon; et les seuls ornements qui la distinguaient étaient deux boulles en cuivre aux deux extrémités. Une toile cirée, clouée sur les marches et aboutissant au pallier, servait de tapis, et semblait destinée à amortir le bruit des pas, plutôt qu'à singer un air de richesse et de *confortable* élégant. Cette maison ressemblait plutôt à un pied-à-terre de campagne qu'à une maison parisienne : on n'y voyait pas de portier.

— Allons, pensa Émile, le sort en est jeté; il faut courir l'aventure jusqu'au bout, reculer ce serait lâcheté.

En même temps, il pressa légèrement la sonnette. Un domestique entre-bailla doucement la porte, et lui demanda, selon la formule consacrée, ce que monsieur désirait?

— Madame de Villiers est-elle visible? dit Émile d'une voix

émue; prévenez-la qu'un étranger demande à lui parler ; il s'agit d'une affaire importante et sérieuse.

Le domestique regarda le jeune homme moitié surpris, moitié questionneur, soit qu'il eût reçu des ordres précis de discrétion et de contrôle, soit qu'il se livrât à cet examen pour le compte de sa curiosité personnelle. A la fin, il se détermina à aller prendre les ordres de *madame*, et en revenant, il prévint seulement Émile par un geste, que *madame* consentait à le recevoir. Le jeune homme traversa deux petites pièces proprement meublées, avec goût, mais sans ostentation ; l'une était une antichambre dont l'ameublement consistait en quelques fauteuils couverts en moquette, et en quelques aquarelles au bas desquelles on distinguait la signature de Devéria. L'autre servait de salle à manger ainsi que l'indiquait un buffet d'acajou à dessus de marbre, et une de ces tables rondes à étage que les bourgeois, dans leur langue, nomment, je crois, une servante. Au bout d'un corridor, à peine éclairé, qu'Émile traversa sur les pas du domestique, celui-ci ouvrit une petite porte qui, en tournant sur ses gonds, fit à peine le bruit d'une pelotte de laine tombant à terre; et se rangeant de côté pour laisser passer le jeune homme :

— Madame est là, dit-il à voix basse.

Émile entra.

L'appartement était sombre comme le reste de la maison ; et ce ne fut qu'après quelques minutes d'hésitation, qu'il distingua, dans l'enfoncement d'une croisée, voilée par de doubles rideaux, la forme indécise d'une femme qui se souleva à demi sur son fauteuil en l'apercevant. Malgré l'obscurité, il put toutefois reconnaître que tout le luxe de la maison semblait s'être réfugié dans l'espèce de sanctuaire où il venait d'être introduit. C'était un petit salon carré, bas de plafond, et ressemblant assez à une bonbonnière. Les murs en étaient tapissés de soie bleue, coupée, en intervalles égaux, par des galons d'argent qui en cachaient les coutures, et tranchaient sur le fond comme des lignes d'un blanc mat sur un manteau azuré. Une petite cheminée blanche se dessinait au milieu du salon, et vis-à-vis la croisée et au-dessous d'une grande glace qui ne reflétait que les teintes sombres des rideaux, apparaissaient deux grands vases de porcelaine à jour, couronnés de fleurs qu'on devinait à leurs

parfums. Un tapis moelleux et gris de couleur couvrait le parquet et faisait un marcher si doux, qu'on eût dit un tapis de mousse. Du reste, on ne voyait ni tableaux, ni aucun de ces petits meubles qui servent à occuper la vue des femmes ; tout était calme, uni, silencieux et parfumé. Dans cet ensemble moitié mondain, moitié religieux, il y avait à la fois un air de recherche fashionnable et de discrétion claustrale. Une pensée secrète semblait avoir présidé à l'arrangement de ce reposoir où rien ne manquait de ce qui constitue le bien-être de la vie, que le mouvement et le soleil.

Émile resta quelque temps sans avancer et sans même essayer une de ces phrases banales qui servent de formule à toutes les introductions. A la fin pourtant il s'aperçut que son silence devenait ridicule, et voulut sortir de la position gênante qui mettait son esprit à la torture.

— Madame, dit-il, je voulais....

En ce moment un jour vif et inattendu éclaira l'appartement. Une main blanche était posée sur les coulisses des rideaux, et les rayons du soleil arrivaient à travers les persiennes. Dans le premier moment et par l'effet de cette transition subite, le jeune homme ne vit rien ; mais peu à peu les lignes, un instant confondues, se rétablirent, les couleurs s'accusèrent plus nettement, les contours se dessinèrent, et une figure de femme, belle et éclatante, quoique mélancolique et comme encore enveloppée d'un nuage, apparut aux yeux du jeune homme dans toute sa pureté.

Cette femme était brune avec des cheveux noirs ; à la fraicheur de son teint, à la fermeté de ses chairs, on n'eût jamais osé lui donner plus de vingt-cinq ans, quoiqu'en examinant plus attentivement les méplats des lèvres et l'angle des yeux, un observateur expérimenté eût peut-être risqué cette conclusion : trente ans ! Elle portait un peignoir de mousseline blanche, garnie de dentelles, et qui, décolleté par le haut, laissait voir l'embauchement d'un col joli et blanc comme une statuette d'ivoire, et la naissance d'une gorge qui saillissait doucement sous le voile transparent dont elle était couverte. Cette femme réalisait la beauté idéale des formes unie à cette maturité qui la perfectionne et l'achève pour ainsi dire ; mais rien en elle n'accusait cette délicatesse excessive, cette élégance morbide des Parisien-

nes qui les fait ressembler à des roseaux toujours prêts à se courber au moindre souffle de vent, ou à ces petites images coloriées que les pensionnaires conservent précieusement dans leurs missels. Son pied, quoiqu'étroit et effilé, rebondissait vers la cheville et accusait des muscles souples et hardis. Raphaël eût dédaigné un pareil modèle comme indigne de lui, mais Murillo l'eût adoré.

A la vue de cette femme, une révolution soudaine sembla s'opérer dans les traits du jeune homme ; l'effroi et la surprise succédèrent à sa timidité. Toutes ses incertitudes, tous ses doutes pénibles l'assaillirent de nouveau : il reconnaissait cette femme ; c'était une de ces deux inconnues qui le suivaient depuis deux mois aux Tuileries ; c'était la compagne de cette jeune femme si frêle et si blonde qu'il s'était pris à aimer sans la connaître.

— Oh ! Ferdinand ! Ferdinand ! murmura-t-il intérieurement avec colère.

Par l'effet d'une superposition d'idées dont il ne pouvait s'expliquer la coïncidence, le soupçon lui était venu que Ferdinand se servait de lui comme d'un instrument, et que cette scène était une comédie préparée à l'avance. Pourtant il essaya de remonter son esprit et de chasser ses pressentiments ; il voulut se convaincre avant de se prononcer ; l'examen fut plus fatal encore que le premier mouvement. Cette femme est jeune, belle, se disait-il ; elle m'a à peine précédé de quelques années dans la vie, et dans son désespoir il maudissait cette jeunesse et cette beauté ; il souffrait à la fois et des espérances qui lui échappaient, et de la honte qui lui restait à subir. Un instant sa détermination fut prise, il voulut fuir ; mais l'assurance que Ferdinand avait montrée lui revint en mémoire ; il ne put croire à tant de légèreté ou à tant de perfidie. Il n'y avait donc pas là matière à équivoque, ou alors comment expliquer une pareille série de quiproquos ? comment croire, comment penser que Ferdinand eût donné une affirmation positive sans une certitude matérielle, sans une conviction invincible ? il se raffirmit et resta.

Ce n'était là pourtant que les prolégomènes de la scène qui commençait ; la figure de l'inconnue était demeurée froide et presqu'impassible à la vue d'Émile ; elle n'avait trahi, au moins

le croyait-il, ni émotion ni surprise ; seulement ses yeux se tenaient obstinément baissés ; ses deux bras pendaient à ses côtés dans une attitude de laisser-aller ou d'affaissement ; elle était calme et attendait. Émile chercha vainement dans son esprit par quel moyen il pouvait convenablement ouvrir la série d'explications qu'il avait l'intention de provoquer ; il demeura muet.

Le silence dura quelque temps ainsi ; et ce fut l'inconnue qui prit le parti de le rompre la première.

— Monsieur, dit-elle sans trop d'hésitation, on m'a prévenue que vous aviez à me parler d'une affaire importante et sérieuse : j'attends que vous vous expliquiez.

Le début était direct ; tout le sang du jeune homme reflua au cœur et il frissonna. La voix qu'il venait d'entendre était douce et mélodieuse ; il croyait avoir remarqué cette sonorité et ce velouté juvénile que l'art n'imite pas.

— Oh ! c'est impossible, disait-il.

Cependant cette position ne pouvait se prolonger dans de semblables termes. Il fallait prendre un parti et sortir de cette incertitude : comme font tous les hommes timides qui ne savent pas ménager de transitions entre la crainte excessive qui paralyse d'ordinaire leur volonté et une certaine audace qui tient presque du désespoir, il voulut en sortir tout d'un coup sans ménagement, sans réserve aucune. Fixant donc ses yeux sur madame de Villiers avec la curieuse attention d'un chasseur à l'affût qui épie le moindre bruit et scrute les profondeurs du taillis, il risqua un mot qui devait, selon lui, amener immédiatement une solution :

— Madame ! dit-il, je me nomme Émile de Gournay.

Et de l'air d'un homme qui vient de tout dire, il s'arrêta et attendit.

La physionomie de madame de Villiers n'exprima pourtant ni embarras, ni surprise ; elle continua à tenir les yeux baissés, mais sans affectation et avec une apparence de tranquillité profonde ; ce laisser-aller mêlé de retenue eût convaincu le plus intrépide sceptique, l'observateur le plus sûr de lui-même ; il n'y avait pas moyen de croire que ce fût là un rôle joué. Aussi, Émile de Gournay vit-il avec désappointement son coup de partie manquer son effet ; et en même temps le ridicule d'un pareil

début lui apparut si nettement que son amour-propre en fut vivement blessé.

— Monsieur, dit madame de Villiers d'un ton ferme quoique bienveillant et doux, je vous avouerai que je ne comprends pas beaucoup l'explication que vous venez de me donner. Vous vous nommez Émile de Cournay, c'est bien ; mais je ne vois pas comment un nom que j'ignore peut servir de prétexte et de commentaire à la visite que vous me faites.

Le jeune homme rougit en entendant ces paroles. Plus que jamais sa position devenait insoutenable ; il maudissait en lui-même l'assurance gasconne de Ferdinand qui l'avait jeté en un tel embarras.

— Si vous ne me connaissez pas, madame, il est inutile de prolonger plus longtemps cet entretien. Dans l'explication que je voulais vous demander, il était indispensable d'établir d'abord ceci que je n'étais pas pour vous un étranger ; et maintenant, il ne me reste qu'à obtenir le pardon de l'ennui que je vous ai causé.

En disant cela, Émile se leva ; sa voix était altérée, ses yeux presque humides ; les folles espérances qu'il avait conçues se changeaient en autant de déceptions amères où le ridicule se mêlait au sentiment sérieux. Il ne lui vint pas seulement un instant l'idée de croire que cette femme pût vouloir le tromper, et d'ailleurs, il y avait à ses yeux un obstacle insurmontable entre ses désirs et leur réalisation ; au premier coup d'œil qu'il avait jeté sur madame de Villiers, il s'était dit avec amertume : Ce n'est pas ma mère !

Outre le mélange de regret et de honte que nous signalons, le seul instinct qui se fît place en lui en ce moment, était donc un instinct de curiosité pure, dénué de l'intérêt romanesque qui auparavant l'avait agrandi et comme poétisé. Si son courage eût été au niveau de ses désirs, peut-être eût-il osé interroger l'inconnue, mais sans espérer le précieux résultat, but élevé de tous ses rêves. Sûr de ne plus trouver une mère comme dernier mot de l'énigme, que pouvait-il donc trouver ?

Lorsque le jeune homme s'était levé, madame de Villiers tourna légèrement la tête, et pour la première fois ses yeux rencontrèrent ceux d'Émile ; comme nous l'avons dit, les yeux de celui-ci étaient tellement troublés, il y avait dans tous ses traits

une telle expression de regret et d'embarras, de contrainte et de douleur, que la femme la plus indifférente n'eût pu s'empêcher de la remarquer. Peut-être madame de Villiers obéit-elle, en ce moment, à cette pitié que provoque presque toujours la vue d'un malheur, mais, pour certain, ses traits froids et impassibles jusque-là s'animèrent doucement; on eût dit que le voile qui couvrait sa figure, venait de tomber, et qu'après un temps d'immobilité complète, elle ressuscitait au mouvement et à la vie.

— Cependant, disait Émile, il est impossible que cette femme ne m'ait pas remarqué sur ses traces aux Tuileries! or, pourquoi affecte-elle à ma vue une ignorance si profonde? Ceci est-il naturel? N'y a-t-il pas là exagération, et par conséquent invraisemblance? Cette femme porte-t-elle un masque? Veut-t-elle me donner le change?

Ainsi pensant, il s'était arrêté sur le seuil de la petite porte, et lorsque madame de Villiers lui dit d'une voix douce, et où perçait peut-être une émotion intérieure :

— Quoique je ne vous connaisse pas, monsieur, il me semble pourtant que je vous ai vu quelque part.

Celui-ci tournant la tête et revenant sur ses pas :

— Aux Tuileries, dit-il vivement, et du ton d'un homme qui embrasse avec ardeur la voie qu'on lui ouvre, c'est là aussi que je me rappelle vous avoir vue.

— Vous y allez assiduement?

— Oui, dit Émile avec un soupir; et j'ai bien peur que mon assiduité soit vaine.

Avec la mobilité qui le caractérisait, les idées du jeune homme avaient changé subitement; il songeait en ce moment à la douce et frêle image de femme que depuis trois mois il idéalisait chaque jour dans son esprit; dans son imagination comme dans un miroir magique, se réflétaient les traits suaves et purs de la blanche vision qui le poursuivait comme un songe; il y eut un moment d'hésitation.

— Votre assiduité aux Tuileries a donc un but? demanda madame de Villiers en balbutiant presque, et avec une anxiété qui n'était plus de force à dissimuler, et quel est ce but, monsieur?

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix si basse,

qu'ils arrivèrent à peine à l'oreille d'Émile; il tressaillit. Par quelle fatalité heureuse ou malheureuse, les deux grands intérêts de sa vie se trouvaient-ils si étroitement liés, qu'il lui fût impossible de les séparer jamais : de ces deux amours également vagues et indéterminés qu'il nourrissait dans son cœur, pourquoi l'un venait-il nécessairement à la suite de l'autre, comme si une connexion intime les eût inévitablement accouplés? La question de son interlocutrice l'avait ému et l'embarrassait. Il était venu pour interroger, et on l'interrogeait. Sa position avait changé, au lieu d'avoir des comptes à demander, il craignait d'avoir des comptes à rendre.

— La visite que vous me faites, demanda madame de Villiers, se rattache-t-elle donc à ces fréquentes promenades que vous avouez vous-même?

— Non, madame, dit vivement Émile.

— Mais comment avez-vous su mon adresse?

Émile garda un instant le silence; puis, raidissant son corps, comme un soldat qui s'apprête à soutenir un choc :

— Je vais tout vous avouer, dit-il : permettez-moi seulement de parler librement, sans réserve, sans ménagements hypocrites. Si ma franchise a quelque chose de blessant, promettez-moi, madame, de me la pardonner. L'imbroglio de mon existence est si bizarre que j'ai le droit d'en chercher le nœud sans fausse pudeur. Promettez-moi aussi, si je vous adresse une question, d'y répondre franchement, la main sur le cœur, quelle qu'elle puisse être, et quelque impression qu'elle vous cause. Il y a deux jours, un homme est venu chez moi, un commissionnaire, un auvergnat; il m'apportait une lettre, et cette lettre contenait un billet de mille francs : vous voyez que je ne déguise rien, madame. Hier, le même commissionnaire est revenu, et m'a remis (je ne dois rien vous cacher) une montre en or. Qui lui avait donné ces deux lettres? Le commissionnaire n'a rien pu ou rien voulu me dire à cet égard. Je vous ai parlé d'imbroglio, vous voyez que c'en est un, étrange assurément et presque inexpliquable. De pareils cadeaux, une seule personne au monde pourrait les faire, et d'elle seule je pourrais les accepter sans rougir; cette personne est ma mère, que je ne connais pas, et que je voudrais connaître au prix de ma vie.

Pendant qu'Émile de Gournay parlait, l'émotion de madame

de Villiers allait croissant ; ses joues s'étaient colorées, sa poitrine, en se gonflant, soulevait la frange de dentelle qui garnissait son peignoir ; les doigts de sa main crispée, s'agitaient fébrilement, comme les cordes d'une harpe trop longtemps tendues, et l'ombre de ses cheveux noirs faisait ressortir le bleu mêlé de rouge des veines qui se gonflaient vers les tempes.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle d'une voix presque étouffée.

Il y avait dans cette interruption si courte toute une vie d'émotions contradictoires, d'angoisses mal comprimées, d'inquiétudes, de craintes mortelles. Ce masque d'indifférence et de froideur dont elle avait si habilement soutenu le poids pendant les premiers instants de l'entrevue, s'était déchiré tout-à-coup, et Émile continua.

— Or, ces deux lettres, madame, on m'a affirmé qu'elles étaient de vous. Par quel moyen j'ai su votre nom, votre adresse, ceci maintenant ne vous importe guère, il suffit que je sois devant vous, vous conjurant, vous suppliant de répondre franchement à la question que je vais vous faire ainsi que vous me l'avez promis, et que j'ai peut-être le droit d'espérer.

Madame de Villiers était tremblante ; les couleurs de ses joues avaient disparu, et une pâleur mortelle succédait à cette animation passagère. Sa tête, penchée vers le parquet, semblait affaissée, et ainsi que d'une fleur qui s'étiole, on eût dit que la vie venait de l'abandonner, et que le cœur ne battait plus sur sa poitrine. A force d'émotions, elle en était revenue à son immobilité première ; la violence de l'irritation avait produit la paralysie.

En contemplant cette magnifique image de la stupeur et de l'effroi, un poëte eût cru voir une personnification de la Niobé antique. Émile lui-même fut frappé de ce spectacle ; tout à l'heure il se plaignait d'avoir un nuage devant les yeux, maintenant la lumière l'inondait au point de l'éblouir. Ferdinand avait-il dit vrai ? Et cette vérité une fois admise, à quel dénouement pouvait-elle aboutir ? Ainsi, au sortir d'un abîme, il en entrevoyait un autre ; et le nœud qu'il venait presque de trancher embarrassait sa pensée au lieu de la satisfaire, obscurcissait son horizon.

— Ces lettres, dit-il gravement, ont-elles été envoyées par vous ?

Madame de Villiers ne répondit point; seulement elle leva les yeux sur le jeune homme. Il y avait dans son regard tant d'humilité douce et suppliante, tant de tendresse craintive et timide, c'était une prière si touchante, une demande en grâce si pleine de larmes et de sympathie, qu'Émile se sentit ému involontairement.

— Vous avouez donc? demanda-t-il.

Madame de Villiers baissa la tête en signe de résignation et de muet assentiment.

Madame de Villiers n'avait peut-être pas compris toute la portée de l'adhésion qu'elle venait de donner. Poussée en avant par la force des circonstances, il lui avait été impossible d'échapper à une conclusion redoutée; et eût-elle voulu se retourner en arrière, les issues lui étaient désormais fermées; elle se contenta de s'envelopper de sa résignation comme d'un manteau, et attendit passivement le résultat de la scène étrange qui se passait. Pour Émile, il observa de nouveau avec le soin le plus minutieux la femme belle et jeune encore qui se troublait sous son regard. Il avait rêvé sa mère moins brillante et moins mondaine; et l'instinct du cœur lui manquait pour se conduire dans cette route d'incertitudes et de doutes où il s'égarait de plus en plus.

— Vous avouez! reprit-il d'une voix inquiète; mais ce premier aveu en nécessite un autre, et je l'attends de vous. Par quels motifs avez-vous pu vous intéresser à un jeune homme obscur, sans mérite, sans naissance? Par quels liens mystérieux votre destinée se trouve-t-elle attachée à la mienne? Dites, madame; et songez qu'un seul mot peut me rendre au bonheur ou me livrer pour jamais à la honte et au désespoir.

Madame de Villiers jeta sur lui un regard rapide où se peignait une tendresse plus inquiète et plus suppliante qu'il ne l'eût désiré. C'était plutôt le regard d'une maîtresse qui s'apprête à faire à son amant l'aveu d'une faute, ou d'une femme luttant contre sa pudeur naturelle avant de laisser échapper le secret de son amour, que celui d'une mère heureuse en retrouvant son fils et goûtant dans toute sa plénitude un bonheur inespéré.

— Il est vrai, dit-elle, que j'ai des aveux à vous faire; et quoiqu'il m'en coûte, je vous les ferai, dussé-je en mourir. Aussi

bien il n'y a qu'une explication franche qui puisse me réhabiliter à vos yeux, et si vous saviez, monsieur, combien je tiens à votre estime ! Si vous saviez comme je me trouverais malheureuse d'avoir blessé votre délicatesse, froissé votre fierté ; soyez indulgent, monsieur, et ne m'accusez pas avant de m'avoir entendue.

La voix de madame de Villiers tremblait et ses yeux semblaient humides. Il y avait à la fois dans ses traits une ardeur passionnée qui se trahissait par des éclairs, et un abattement profond accusé par les accents demi brisés de sa voix.

— Parlez donc, je vous en supplie, dit Émile.

— Avant tout, reprit madame de Villiers, permettez-moi de vous faire une question et de revenir sur un sujet que vous avez à peine effleuré. Ces promenades continuelles aux Tuileries, dites-moi, monsieur, quel en est le but? Accordez-moi votre confiance en échange de la mienne. Si je m'attache à un dernier espoir, suis-je coupable en cela ! Vous ne voudriez pas forcer une femme à rougir avant d'avoir employé tous les moyens de salut qui lui restent. Ne voulez-vous pas me répondre? monsieur.

Émile se taisait. Était-ce donc une fatalité qui jetait ainsi entre ses désirs et leur satisfaction un continuel obstacle ! Ne pouvait-il suivre une route sans qu'un accident vînt aussitôt l'en détourner ! Et par quel hasard l'instinct de l'amant semblait-il contrarier toujours les sentiments du fils.

— Je vais vous répondre, dit-il, prenant son parti avec la résolution d'un homme qui veut en finir à tout prix, et se sent las des équivoques d'une position mal définie. Il y a une femme au monde que j'aime sans la connaître, et dont la vue a réveillé en moi mille pensées inconnues ou endormies. Toute la part de mon cœur qui n'appartient pas à ma mère, c'est à cette femme que je l'ai donnée. Voilà pourquoi depuis deux mois je suis aux Tuileries, toujours à la même heure, suivant la trace de ses pas, épiant au passage le son de sa voix, m'enivrant d'un bonheur qu'elle ne peut pas m'envier puisqu'elle l'ignore, et m'endormant chaque soir sans espérance et pourtant sans regrets, en répétant : demain. Il serait inutile, madame, de vous cacher toute ma pensée; cette femme, vous la connaissez, c'est votre compagne ordinaire, et je ne puis m'expliquer par quel hasard

vous vous trouvez mêlées toutes deux à mon existence et accouplées à ma pensée comme je vous ai vues accouplées à la promenade.

— Lucie ! dit madame de Villiers en tressaillant et en fermant les yeux comme pour échapper à une vision funeste ; c'est elle qu'il aime !

Le jeune homme continua :

— Ne me demandez pas quels sont mes projets, je n'en ai pas ; ne me demandez rien, je n'espère rien ; je l'aime sans but, et parce que je l'aime. C'est un instinct fatal qui m'attache à ses pas et pousse mon cœur sur la trace du sien. Je sais qu'elle n'est pas libre, qu'un engagement d'honneur enchaîne sa destinée : mais qu'importe, je me laisse aller au courant de mon amour sans essayer de le remonter. Mes forces s'useraient à lutter contre le sentiment qui m'absorbe : c'est un chemin sans issues, je le sais, mais le chemin est doux et la pente glissante. La voir tous les jours est mon seul désir, et je serai bien malheureux lorsque les premières feuilles des arbres tomberont ; mais je l'aimerai toujours ; et de loin je lui adresserai un adieu qu'elle n'entendra pas : Au revoir, jusqu'au printemps !

La voix d'Émile était émue. Avec la facilité d'impressions qui le caractérisait, il se laissait aller sans réfléchir à son besoin d'épanchement.

— Vous l'aimez bien? dit madame de Villiers avec un accent plein d'angoisses; c'est un grand bonheur pour une femme d'être aimée ainsi! Lucie est bien heureuse !

— Ne le mérite-t-elle pas? dit Émile ; vous qui la connaissez, vous devez le savoir. Racontez-moi tout ce que vous savez d'elle, madame ; dites-moi si ces grandeurs qu'on lui a imposées sans doute au prix du sacrifice de son âme, ne lui pèsent point parfois, et si elle ne se plaint pas du rang que son mariage lui a imposé? Dites-moi si la couronne de pairesse d'Angleterre n'est pas un fardeau trop lourd pour son front, et si elle ne regrette pas quelquefois d'avoir échangé sa destinée de jeune fille douce et calme contre une existence toute en relief où le chagrin se cache sous les plis du cachemire et sous le tissu de la soie? Dites-moi son nom, madame, son nom de jeune fille?

— Lucie Thompson, répondit madame de Villiers.

— Et avant d'être la femme d'un homme riche et titré, quelle

était sa vie, quels étaient ses goûts, ses distractions journalières, ses occupations favorites?

Le jeune homme s'arrêta attendant une réponse qui tardait trop au gré de son impatience.

— Quels étaient les plaisirs de sa jeunesse? ajouta-t-il avec une vivacité croissante.

— Elle dansait, dit madame de Villiers sèchement.

Il y avait dans ce mot seul, et dans la manière dont on le prononçait, toute une passion malheureuse et tourmentée; la lèvre de madame de Villiers s'était plissée avec cette amertume d'une rivale qui parle de sa rivale. Peut-être, après tout, obéissait-elle seulement à cet instinct de jalousie générale qui n'abandonne jamais les femmes; peut-être enviait-elle vaguement et sans motif cet amour qu'on accordait si généreusement à une autre. En matière d'amour, les femmes sont profondément égoïstes : non-seulement elles voudraient être aimées, mais elles voudraient l'être exclusivement. Les hommages qu'on leur rend leur font moins de plaisir que ceux détournés d'elles ne leur font de mal. Que l'homme le plus insignifiant dise à une femme que sa compagne est jolie, et elle sera irritée, jalouse, souffrante; peut-être ne voudrait-elle pas d'un pareil éloge pour elle, mais elle n'en vondrait pas non plus pour une autre.

Le mot qui avait servi de réponse aux questions d'Émile était-il jeté à dessein pour produire un effet de surprise et de désappointement? Il serait difficile de le dire. Si l'amertume y perçait, c'était doucement et sous ce voile de laisser-aller que les femmes savent si bien prendre. Le premier mouvement avait été vif et prompt, et peu à peu la physionomie de madame de Villiers se recomposa. Sa belle et ardente figure redevint calme, toutefois avec cette expression de souffrance comprimée qui ne la quittait plus. Et lorsque, avec un étonnement dont il ne se rendait pas compte, Émile de Cournay demanda en bulbutiant :

— Que voulez-vous dire? que signifie?...

— Rien que de bien simple; répondit madame de Villiers. Il y a trois ans environ, j'étais à Londres, lancée dans les plaisirs, suivant toutes les modes, prenant ma part de toutes les fêtes; c'est une époque que je ne me rappelle pas sans tristesse, car ces plaisirs, monsieur, dont tout à l'heure vous peigniez le vide, je l'ai senti, moi, et bien douloureusement! Vous avez raison,

ce n'est ni l'éclat, ni l'opulence qui donne le bonheur! Et bien souvent au milieu des agitations d'une existence rassasiée, j'ai désiré quelque cond tion obscure et tranquille, une petite maison soigneusement fermée au soleil et surtout aux hommes, un bonheur calme et à huis clos, une vie cellulaire loin de tout ennui. de tout bruit, un repos complet sans autre accompagnement que la satisfaction du cœur.

Madame de Villiers leva en ce moment les yeux sur le jeune homme qui l'écoutait froidement et presque avec impatience.

— Pardon, monsieur, j'oubliais que c'est d'une autre qu'il s'agit: vous parler de moi, c'est vous voler, n'est-ce pas? Parlons d'elle. Un soir donc, j'étais au théâtre de Drury-Lane, j'assistais à une représentation extraordinaire dont la solennité avait attiré tout le monde fashionable; tous les journaux avaient prôné à l'avance les talents précoces d'une jeune fille qui devait débuter ce soir-là, tous les dandies étaient à leur poste, la lorgnette braquée sur le théâtre, la main sur la poche de leurs gilets, car vous savez, monsieur, comment se traduit l'admiration anglaise. Lorsque la débutante parut de nombreuses salves d'applaudissements et de bravos répétés l'accueillirent à son entrée. C'était une jeune fille petite, frêle et blonde; il y avait dans toute sa personne une finesse et une légèreté incroyable; malgré toute l'émotion qui la dominait et la rendait plus séduisante encore, elle dansa à merveille. Après la chute du rideau, on la redemanda, et ce fut alors que j'appris son nom: Lucie Thompson.

— Danseuse! murmura Émile de Gournay.

Il y a en France certains préjugés qui s'effacent difficilement, et qui ont plus de prise sur nous, peuple insouciant et léger, comme nous disons, que sur des races d'hommes plus graves et plus sévères. Un Anglais, soumis d'ailleurs aux lois rigoureuses de l'étiquette, donnera volontiers son bras dans la rue à une danseuse et la recevra au besoin chez lui; un gentleman n'est pas déshonoré pour avoir donné son nom à une femme de théâtre, et de l'autre côté du détroit ces sortes d'alliances ne sont pas rares. C'est en Angleterre surtout, que la danse s'est élevée véritablement au rang de puissance, et on a vu des personnages les plus haut placés, descendre du haut de leur orgueil, et s'humilier aux genoux d'une jolie coryphée. En France, au con-

traire, pays d'égalité soi-disant, et révolutionnaire, il n'y a pas un bourgeois qui voulût donner la plus sage et la plus estimable des danseuses à son fils; que voulez-vous, dans notre pays, le vaudeville fait loi, et le vaudeville a décrété que les danseuses sont *légères*.

Sous le contre-coup de cette fausse pudeur et de cet orgueil déraisonnable qu'on nous imprime dès notre enfance, Émile de Gournay avait éprouvé au récit de madame de Villiers une sorte de désappointement et comme de désillusion. Cette femme qu'il aimait, il s'était plu à l'environner de tous les prestiges, de toutes les grâces, de toutes ces conditions, qui en France donnent ce qu'on nomme la considération. Il ne l'avait pas faite riche, car il tenait à se rapprocher d'elle par quelque point, mais elle devait avoir une famille honorable. Son enfance s'était passée dans quelque petit château, à quelques dix lieues de Londres, au milieu de la verdure et des fleurs. Enfant, elle courait sur les pelouses et venait se rejeter toute essouflée dans les bras de sa mère qui la baisait au front; jeune fille, elle avait mené cette existence toute calme et toute reposée des demoiselles anglaises : ses journées s'étaient passées entre les petits soins du ménage et les courses à cheval poétiquement entremêlées de douces et naïves rêveries. Et au lieu de ce tableau si suave et si pur qu'il avait entrevu, c'était un tableau brillant d'un faux éclat qui s'offrait à sa vue : le théâtre avec ses prestiges menteurs, ses pompes sans dignité, son cortége de fard, de décorations grossières et de paillettes. Cette blanche figure de femme qu'il avait aperçue jusque là à travers un nuage de gaze, il la voyait maintenant sous les mille reflets des lustres et des bougies; cette taille si fine et si chaste qu'il avait admirée, il la voyait se cambrer et se tordre devant un public enthousiaste; ces petites mains s'étaient arrondies en signe de prière et avaient quêté des bravos; ses yeux avaient eu des regards de commande, cette bouche des sourires payés; cette gracieuse vision, qu'il avait revêtue dans son esprit d'un voile de grâce naissante, venait de s'évanouir devant une réalité douloureuse.

— Danseuse! répéta-t-il en pâlissant; puis, après une pause de quelques instants, il ajouta :

— Madame, c'est à mon tour de vous demander pardon ; je ne suis pas venu ici pour vous entretenir de mes folies de jeune

homme et vous initier aux rêves insensés d'une imagination. Cette explication que vous m'avez promise, je ne la retarderai pas plus longtemps. En me comblant de vos bienfaits, vous avez pris une grande responsabilité, madame; et certainement il faut que vous connaissiez le secret de mon existence; ce secret ne peut être le vôtre, j'en suis certain, ainsi vous n'aurez pas à rougir. Vous connaissez ma mère sans doute, madame, et c'est elle qui vous a commis à ma garde; dites-moi son nom, vous me devez bien cela en récompense du mal que vous venez de me faire.

Madame de Villiers hésita. Elle avait tressailli aux paroles d'Émile, comme si au sortir d'un songe elle eût été rappelée au sentiment d'une position pénible :

— Et si en tout ceci, dit-elle à voix basse et à peine intelligible, je n'avais consulté que mon cœur! si je n'agissais pas au nom de votre mère!

Le jeune homme la regarda fixement. Il y avait dans cette supposition, jetée subitement et comme par mégarde, quelque chose qui bouleversait toute sa raison et confondait toutes ses pensées; il eut peur et n'osa pas pousser plus loin cette analyse; le résultat d'une déduction trop sévère l'épouvantait malgré lui.

— Eh bien, monsieur! ajouta madame de Villiers en se cachant la figure entre ses mains.

— Je ne vous reverrais jamais, dit Émile.

— Jamais! jamais! murmura madame de Villiers, c'est un mot bien dur!

— Au nom du ciel, reprit le jeune homme, que tant de réticences irritaient, expliquez-vous clairement, je vous en supplie; je l'exige! Ne comprenez-vous pas les angoisses qui me torturent? ne voyez-vous pas que vous me tenez suspendu à un fil sur le bord d'un abime? perdez-moi ou sauvez-moi, madame; mais la vérité, la vérité toute entière, vous me la devez!

Madame de Villiers se laissa tomber sur le dossier du fauteuil où elle était assise; et en se relevant :

— Allons, dit-elle avec un tremblement dans la voix, vous le voulez donc?

— Je l'exige, dit Émile.

— Que votre volonté soit faite : le sort en est jeté.

Il n'y avait plus d'hésitation, plus de retardement possible; le jeune homme attendit.

En ce moment, la petite porte du salon s'ouvrit avec aussi peu de bruit que la première fois, et une femme se glissa dans l'appartement comme une ombre.

—Qui est là? demande madame de Villiers en se levan avec effroi.

Une petite main blanche et effilée se posa sur la sienne, et une voix harmonieuse murmura un seul mot à son oreille.

— Lucie.

— Quoi ! c'est vous, chère, dit madame de Villiers en pressant la main qu'on lui tendait. Savez-vous que c'est bien aimable à vous de me ménager de pareilles surprises, je ne vous attendais pas.

A la vue de Lucie Thompson, Émile de Gournay avait tressailli. Il passa la main sur ses yeux comme pour s'assurer de la réalité de cette vision, et ce ne fut qu'après quelques instants d'hésitation qu'il reconnut bien distinctement la jeune femme des Tuileries. En ce moment, les idées qui l'avaient obsédé un instant auparavant, lui revinrent à l'esprit; et malgré le charme inneffable répandu sur toute la personne de la nouvelle venue, il ne put se défendre d'un mouvement de colère et d'un sourire plein d'amertume. Pourtant, et peu à peu, son irritation passagère fit place malgré lui à l'admiration; la jeune femme était plus séduisante que jamais. Par un bizarre contraste, elle qui jusque-là avait semblé vouée au blanc, était toute vêtue de noir; une robe de satin unie découpait les formes gracieuses de son corps et flottait presque sur l'extrémité d'un soulier verni, qui brillait sur les teintes sombres du tapis; ses blonds cheveux descendaient sur ses joues en boucles allongées et ressemblaient à une de ces auréoles lumineuses qui entourent la tête des vierges d'Holbein.

— Oh ! qu'elle est belle, pensa Émile.

— Ne voulez-vous pas sortir aujourd'hui? dit la jeune femme, et m'accompagner au bois?

— Je suis souffrante aujourd'hui, dit madame de Villiers en détournant vers Émile un regard significatif; et le médecin m'a ordonné le repos.

Pour la première fois Lucie sembla apercevoir le jeune

homme dans un coin du salon, qui se tenait immobile et rêveur.

— Monsieur est-il votre docteur? dit-elle d'un ton si insouciant, qu'il eût été impossible de soupçonner en elle une intention de curiosité ou de malice.

Madame de Villiers fit un signe négatif.

— Un de vos parents, peut-être? ajouta-elle.

Madame de Villiers ne répondit pas.

— Si voulez voulez, chère, monsieur nous accompagnera; et, en vous enveloppant bien, je vous promets que l'air ne vous fera pas de mal.

— Je ne sortirai pas, dit madame de Villiers.

Il se fit un instant de silence.

— C'est donc à moi, dit Lucie, ou pour lui donner le nom qui lui convient, lady Derby, à vous demander pardon du dérangement que je vous ai causé. Soignez-vous bien surtout, chère; par ce temps de pluie et de soleil, la moindre indisposition peut devenir grave; tenez-vous chaudement, et couchez-vous de bonne heure : je suis un peu docteur aussi, moi.

Lady Derby se laissait aller à une de ces interprétations malicieuses que les femmes se permettent assez souvent entre elles; madame de Villiers le supposa, et son embarras devint visible.

— Madame, dit Émile de Gournay en s'inclinant, il est trop juste que je me retire et que je vous épargne l'ennui d'une visite déjà trop longue : recevez mes excuses, et pardonnez-moi de vous avoir importunée.

En même temps il se dirigea vers la porte.

Madame de Villiers se leva, et profitant du moment que la porte entre-baillée ne laissait qu'un étroit passage à sa voix :

— Merci! dit-elle à voix basse; à demain.

Lorsqu'Émile de Gournay se trouva dans la rue, il était sept heures du soir; le crépuscule commençait à tomber, et déjà scintillaient d'espace en espace quelques lumières précoces, présageant la prochaine splendeur d'une nuit parisienne. Les événements de la journée, les mille retours de la scène se croisaient en tous sens dans son esprit, et tourbillonnaient à lui donner le vertige. Il sentit avec bonheur l'air frais qui lui fouettait le visage; et l'échauffement de sa tête s'apaisa. Ce ne fut qu'après

quelques instants de repos qu'il songea au rendez-vous que Ferdinand lui avait donné. Une idée l'arrêta : A toutes ses questions, que répondre? à quoi bon lui dérouler toutes les phases d'un roman dont le dernier mot manquait!

Au total, qu'avait-il appris? que savait-il? Cette femme, qu'il avait vue, ne pouvait pas être sa mère, telle était la seule conclusion qu'il eût tirée de son entretien avec elle. Mais qui pouvait-elle être? Il l'avait vue tour à tour rougir, pâlir, hésiter, tantôt jeter sur lui un regard sympathique et doux, tantôt baisser les yeux, comme un coupable devant son juge. A demain! avait-elle dit. Ne valait-il donc pas mieux attendre le lendemain pour satisfaire la curiosité de Ferdinand. D'ailleurs, il se sentait gêné, mal à son aise, suffoqué : il se sentait un poids sur le cœur. Il entrevoyait dans sa situation, telle qu'elle venait de se produire, quelque chose de louche et d'équivoque qui l'affligeait. Au lieu des éclaircissements qu'il attendait, il n'avait recueilli que des demi-mots, des confidences empreintes de réserve, des questions déguisées sous la forme de l'hypothèse, des aveux toujours commencés et toujours interrompus; un seul point de ce qu'il nommait l'imbroglio de son existence était suffisamment clair. Madame de Villiers lui avait en effet écrit deux lettres; et il était bien positivement son obligé. Mais pourquoi? à quel titre? De qui cette femme avait-elle reçu sa mission? Le connaissait-elle? et d'où et comment? Il avait beau évoquer tous ses souvenirs, il ne se rappelait pas l'avoir jamais rencontrée; un seul mot, dans toute sa conversation, avait vaguement éveillé en lui un écho confus. c'était le dernier : *merci*.

Il s'était souvenu de la rue Taitbout.

Cette pensée, du reste, ne s'arrêta qu'un instant dans son esprit, et sans même qu'il s'en rendît compte; son oreille avait été instinctivement émue, comme au bruit d'un refrain d'enfance oublié depuis longtemps, et c'était tout. L'éclair avait disparu; la nuit passait de nouveau sur son âme.

Il parcourait la place du Carrousel, avec agitation, sans savoir la route qu'il tenait et le but où tendaient ses pas, lorsqu'une légère pression le réveilla en sursaut, et il reconnut la voix d'Octave Mathis.

Celui-ci n'avait plus l'allure évaporée que nous avons signalée au commencement de cette histoire. Depuis le dîner au Rocher

de Cancale, où nous l'avons vu s'ériger en professeur de scepticisme, et proclamer, à la suite de Ferdinand Duthé, ses maximes d'incrédulités railleuses et de forfanteries pyroniennes, une révolution assez remarquable s'était opérée en lui, il était devenu sentimental et rêveur; sa bouche, d'ordinaire amèrement contractée, s'entr'ouvrait doucement aux brises du soir, comme le calice d'une fleur. Ses yeux ne dardaient plus sur les femmes ces regards orgueilleusement dédaigneux, dont il avait poussé si loin la vanité. On le rencontrait seul et mélancolique; et quand on lui parlait de joyeuses parties, de soupers au Café anglais, il hochait la tête en signe de mépris. Chose monstrueuse! ses amis le soupçonnaient de faire des vers, et se demandaient entre eux si le nouveau Byron n'avait pas rencontré sa comtesse Guiccioli. En abordant Émile, son accueil, quoique cordial, n'eut rien de cet empressement bavard, qui caractérise les amitiés du boulevard de Gand.

— Voilà, dit-il, une rencontre assez romanesque et sur laquelle je ne comptais guère; où vas-tu?

— Je ne sais, dit Émile; et toi?

— Je n'en sais pas davantage, dit Octave.

Au fond, Émile n'était pas fâché d'une rencontre qui faisait diversion à ses pensées irritantes. Il y a des moments dans la vie où les accidents les plus insignifiants sont un besoin pour nous, en ce qu'ils nous reposent, semblables à ces courts instants de sommeil que nous laissent les agitations de la fièvre. Malgré la préoccupation d'Émile, le changement qui s'était effectué dans les manières d'Octave Mathis était trop frappant pour lui échapper. Aussi résolut-il de profiter de l'occasion qui se présentait, en donnant le change à son imagination.

— Eh bien, demanda-t-il, que sont devenus tous nos amis, nos anciens compagnons de folie? Félicien, Ernest, Albert, que sais-je, tout le calendrier des viveurs?

— Je ne les vois plus, dit gravement Octave.

— Et le Café anglais, et Tortoni; et ce Rocher de Cancale, ce dernier refuge de cette sainte que notre siècle fait martyre, la gastronomie?

— Je n'y vais plus.

Émile marchait d'étonnement en étonnement.

— Pauvre héros! dit-il, tu t'expatries!

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,

déclama Octave avec emphase.

— As-tu l'intention d'y retourner?

— Écoute, dit celui-ci. peut-être te rappelles-tu mes railleries sur ton compte, et m'en gardes-tu rancune? Tes continuelles promenades aux Tuileries m'ont paru dans le temps un charmant sujet de plaisanterie, et j'ai osé calomnier l'amour.

— Que veux-tu dire? demanda Émile, qui ne comprenait rien à ce ton de gravité et à ces remords déclamatoires.

— Et moi aussi, dit Octave, je suis amoureux.

— En vérité! dit Émile qui ne put retenir un sourire; enfants que nous sommes tous, nous voulons faire les esprits forts, tourner en dérision les vieilles croyances, nier les dieux qu'ont adorés nos pères, et nous ne sommes après tout que de pauvres petits bons hommes, prêts à plier comme des roseaux au moindre souffle, et à tomber aujourd'hui les mains jointes et à deux genoux devant l'idole que nous voulions briser la veille.

— Elle est si belle! dit Octave, cédant à ses propres inspirations, et sans tenir tête à son interlocuteur. J'ai fait hier un sonnet pour elle.

— Tu fais des vers? demanda Émile.

— *Anch io son pittore* :

Mon cœur est un miroir où son cœur se reflète,
Avec ses doux pensers et ses rayonnements,
Tout pour elle! ma voix est l'écho qui répète
Les sons harmonieux.....

— Très-bien, dit Émile, et où as-tu rencontré cette femme dont tu t'es fait l'écho et le miroir à la fois?

— Au bal, chez Lady Crawfort. Mais écoute donc la fin de mon sonnet.

— Volontiers, dit Émile que la nécessité d'une trop longue attention eût fatigué peut-être; mais si tu le veux, passe aux trois derniers vers, c'est là qu'est le trait et nous n'y perdrons rien.

Octave reprit :

Parle-t-elle, on croirait que sa voix vient des cieux,

Elle est, comme une fleur, parfumée et mi-close,
Et comme un ange, elle est blonde avec des yeux bleus.

Dans tout autre moment, Émile n'aurait pu voir, sans rire, les mouvements grotesquement expressifs de son interlocuteur, et ses élancements d'yeux, et ses poses empreintes à la fois de tendresse et de ridicule. Mais Émile, à tout prendre, avait-il le droit de railler une folie des autres? dans un hospice de fous, Neptune se moque-t-il de Jupiter? Aussi, se contenta-t-il de dire du ton le plus sérieux qu'il put prendre :

— Sais-tu le nom de cette femme?

— Lady Derby, dit Octave.

— Lady Derby! répéta Émile, en quittant brusquement le bras de son ami; et tu dis qu'elle est blonde, avec des yeux bleus?

Octave déclama de nouveau :

Elle est comme une fleur parfumée et mi-close,
Et comme un ange, elle est blonde avec des yeux bleus.

Émile avait cherché une diversion, et voilà qu'un incident imprévu le jetait de nouveau dans le champ des hypothèses. Comme il arrive toujours lorsqu'un obstacle se présente au-devant de nos désirs, sa passion. affaiblie naguère, se réveilla au contact d'une passion étrangère. La blanche figure de Lucie Thompson passa devant ses yeux avec son cortége de grâces et de séductions. Il oublia un instant la danseuse pour ne songer qu'à la femme de ses rêves, à la femme qui lui avait laissé au cœur une trace aussi profonde et aussi opiniâtre.

Octave Mathis le regarda quelque temps en silence comme s'il eût interrogé le jeu de sa physionomie. A la fin le penchant naturel des amoureux au bavardage prit le dessus; et avec un accompagnement de gestes déclamatoires, il continua ainsi :

— Oh! si tu l'avais vue au bal, avec sa robe blanche qui l'entourait comme un nuage de vapeur, et les fleurs jetées çà et là dans ses cheveux! Si tu l'avais vue effleurant à peine le parquet pendant la valse, et suspendue au collet de son cavalier comme un flocon de neige à la cîme d'un pin! Si tu savais combien elle est douce et toute charmante et toute mélancoliquement affable! Combien sa voix est sauve, son langage décent avec un mélange

d'ironie tempérée et de badinage semi-enfantin ! Si tu savais tout cela, j'en suis certain, tu l'aimerais comme moi.

Octave Mathis, en parlant, modulait chacune de ses phrases à la façon des comédiens du boulevard; tantôt baissant la voix, comme un homme que le trop plein de son émotion étouffe, tantôt l'enflant et la lançant à la volée avec ces grands élans de poitrine que M. Dumas a pris pour l'invention d'un nouveau système dramatique.

Émile se contenta de hocher la tête, et dit :

— Elle doit bien danser.

— Comme un ange! dit Octave Mathis; et la première fois que je l'ai vue, je lui ai appliqué ces deux vers :

Tu t'élèves dans l'air comme l'oiseau qui vole,
Tu ne retombes pas, tu descends comme lui.

— Et tu as dansé avec elle? demanda Émile.

— Une fois. Et j'avais écrit un petit quatrain au crayon, que je voulais lui glisser dans son bouquet; mais au moment d'exécuter mon projet, la tête m'a tourné, le cœur m'a failli; j'ai gardé le quatrain pour mon compte, et c'est dommage, il était joli!

— Et maintenant, que comptes-tu faire?

— Ce que je compte faire, reprit Octave avec feu, je veux la voir, lui écrire, lui parler; c'est que je l'aime, vois-tu, comme un insensé. Je me présenterai chez elle; et il faudra bien qu'elle m'écoute.

— Tu as vu quelque mauvais mélodrame hier, dit Émile, que son bon sens naturel préservait de ces exagérations forcenées, empruntées aux exagérations de la scène. Ne crains-tu pas de la compromettre par de folles démarches, et de nuire à son bonheur en l'obsédant de ton amour?

— Comment la compromettrais-je! dit Octave; n'est-elle pas libre, maîtresse d'elle-même!

— Libre, maîtresse d'elle-même! murmura Émile, qui pensait au brillant mariage de Lucie Thompson, et à son titre de pairesse d'Angleterre.

— Sans doute, continua Octave, elle est veuve depuis dix-huit mois.

Ce mot prononcé par Octave Mathis, avec l'assurance d'un homme convaincu, produisit sur Émile de Gournay un effet subit.

— Veuve!

Il avait parlé d'elle à madame de Villiers, et celle-ci ne lui avait rien dit de ce veuvage. Madame de Villiers avait donc intérêt, en ceci, à lui cacher la vérité. Pourquoi, lorsqu'il accusait les obstacles qui le séparaient de l'objet de ses rêves, pourquoi ne lui avait-elle pas dit : Lucie est veuve, et vous pouvez espérer. Était-ce discrétion? était-ce réticence calculée? Émile pouvait se permettre ces deux suppositions; et soit instinct, soit logique, il pencha vers la dernière.

Le bavardage d'Octave Mathis devenait insipide pour Émile rappelé à des idées plus sérieuses.

— Je te demande pardon, lui dit-il, de te quitter sitôt; mais je suis quelque peu pressé, et puis d'ailleurs tu n'as plus besoin de moi, tu t'es dégonflé le cœur.

— Adieu donc, dit Octave en pressant la main de son ami, sois discret, au moins.

Et quand il fut à quelques pas :

— A propos, ajouta-t-il, veux-tu que je te dise mon quatrain?

— Merci, dit Émile, un autre jour.

Et les deux jeunes gens se séparèrent.

Émile se remit en marche agité de mille pensées confuses. Tantôt il se laissait aller à ces vagues espérances de la jeunesse, sans fondement quelquefois, quelquefois même sans but; tantôt le découragement le prenait au cœur : il se voyait l'objet d'une cruelle raillerie, d'une déception amère; il lui semblait qu'un mauvais génie s'était attaché à sa poursuite et le poussait dans la vie de faux pas en faux pas. La figure de madame de Villiers, mélange de passion ardente en même temps que honteuse et comme comprimée, apparaissait à ses yeux à côté de la figure calme et indifférente de Lucie Thompson, et toutes deux semblaient rire en le regardant. Émile, comme nous l'avons dit, était un de ces esprits faibles qui croient facilement aux impressions de leur cerveau, et n'ont pas assez de puissance pour soumettre froidement les événements à l'examen d'une discussion rigoureuse; sans avoir cette tension d'esprit factice dont Octave Ma-

this vient de nous donner un exemple, il était naturellement enclin, comme tous les jeunes gens actuels, par suite de l'éducation qu'ils reçoivent, à fausser les objets en les grossissant.

La nuit était noire, et d'épais nuages voilaient la clarté des étoiles; Émile se laissa aller un instant à ces émotions nocturnes dont les poëtes seuls prétendent avoir le secret. Il imagina un roman à l'appui de sa mystérieuse existence; seulement il se trouva que vingt autres avaient inventé avant lui le roman qu'il inventait maintenant : Un amour mystérieux, une jeune fille contrainte à un mariage contre ses goûts, un enfant dérobé la nuit. Émile fut effrayé lui-même de la trivialité de ses inventions; et pressant le pas pour secouer les rêves de son cerveau malade :

— A quoi bon rêver, dit-il; demain je saurai tout.

La nuit pourtant lui parut longue. Vingt fois il appela le sommeil, et le sommeil ne vint pas, en vain espérait-il chasser ces visions en en signalant lui-même l'absurdité. Les mêmes idées bizarres qui l'avaient assailli l'assaillirent de nouveau; l'homme voit ses blessures sans pouvoir les guérir, et souvent nous ne reconnaissons nos fautes de la veille que pour les recommencer le lendemain.

Lorsque le jour vint, le jeune homme éprouva un moment de satisfaction. L'attente est un fardeau qui nous accable, et l'incertitude est le pire des maux. Il était six heures du matin, Émile retournait pour la millième fois dans son esprit toutes les combinaisons possibles du dénouement qui s'approchait, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre à la porte de sa chambre à coucher.

— Qui est-là? demanda-t-il.

— Moi, dit Ferdinand Duthé en entrant et en venant se placer debout à côté du lit de son ami, moi qui viens te demander raison de ta conduite d'hier?

Malgré le ton de plaisanterie que Ferdinand voulait affecter, un observateur attentif eût distingué en lui les signes d'une inquiétude sérieuse, et d'une tristesse visible, quoique combattue.

— Eh bien, voyons, que sais-tu? ajouta-t-il.

— Rien, dit Émile.

— Et moi je sais malheureusement beaucoup de choses; mais rassure-toi, ces choses-là ne regardent que moi.

— Qu'est-ce donc? demanda Émile étonné du ton grave que

prenait son ami; es-tu aussi amoureux comme Octave Mathis que je viens de rencontrer?

— Tu sais bien que je l'étais déjà, dit Ferdinand. Ah! c'est une belle chose que l'amour!

Il s'arrêta comme pour composer sa figure et reprendre le sourire qui lui était habituel.

— Vous faites des rêves! vous élevez une image de femme sur un piédestal! vous l'entourez de toutes les séductions, de toutes les grâces! vous lui bâtissez un palais en l'air, à l'instar des palais magiques dont parlent les mille et une nuits! vous entourez son trône de parfums et de diamants! vous l'encensez comme les séraphins encensent Dieu dans le ciel! au besoin vous feriez des vers pour elle, accident ridicule entre tous les accidents qui peuvent arriver à un honnête homme; vous la fêtez, vous la choyez, vous la caressez dans votre imagination, vous lui faites un trône dans votre cœur, et vous la conviez de tous vos vœux à venir prendre place dans votre empire; et tout d'un coup, crac; l'illusion s'envole, le trône manque, les palais s'évanouissent, et vous restez le cœur sec en face de l'idole brisée. Au lieu d'un temple, vous avez une masure; au lieu d'un Dieu, une de ces grossières images que les Indiens adorent.

— Où veux-tu en venir? demanda Émile avec une anxiété visible; de qui veux-tu parler?

— Rassure-toi, dit Ferdinand; tu peux aimer encore au moins pendant quelque temps ta blonde inconnue; ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

— Et de qui donc? demanda Émile avec effroi.

— De qui serait-ce, sinon de sa compagne?

— De madame de Villiers?

— Tiens, tu sais son nom aussi, demanda Ferdinand; il paraît que nous nous sommes rencontrés dans nos recherches. Et sais-tu quelle est cette dame de Villiers?

— Non, dit Émile à voix basse, et semblable à un condamné qui entend sonner l'heure du supplice.

— Une femme entretenue et rien de plus, dit Ferdinand.

Émile garda le silence : sa figure était pâle, ses traits bouleversés.

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances? demanda-t-il après quelques instants d'hésitation.

— Sûr comme de mon existence, dit Ferdinand : c'est l'ancienne maîtresse d'un pair d'Angleterre; et il y a un an à peine qu'elle l'a quitté.

Émile se leva sur son séant; un nuage avait passé sur sa vue.

— Heureusement! heureusement! pensa-t-il, cette femme n'est pas ma mère!

En ce moment, le groom d'Émile entra et lui remit une lettre cachetée avec soin et couverte d'une double enveloppe que le jeune homme déchira en tremblant.

Pendant qu'il lisait cette lettre, ses traits déjà altérés prirent une expression étrange de désespoir et de rage.

— Qu'as-tu? demanda Ferdinand effrayé.

— Lis, dit Émile, en lui remettant la lettre.

Ferdinand la parcourut à son tour avec une émotion visible. Lorsqu'il en fut venu à la signature :

— Madame de Villiers! dit-il d'une voix étouffée, *ta mère! !*

La lettre de madame de Villiers était ainsi conçue :

« En dix-huit cent quatorze, sur la route de Vienne à Paris, une famille d'émigrés que le retour des Bourbons rappelait en France, courait en poste, traînée par quatre chevaux, dont les coups de fouet d'un postillon pressaient la marche; sa famille se composait d'un homme déjà âgé, dont les cheveux blanchis et la figure sillonnée de rides attestaient moins encore la trace des années que celle des souffrances et des agitations de toutes sortes : il avait vieilli avant le temps. A ses côtés, une femme belle encore, quoique maigre et pâle; sur le devant de la voiture enfin, une jeune fille de dix-huit ans, jolie et fraîche, bien que le nuage de douleur qui semblait peser sur toute sa famille commençât aussi à obscurcir son front. Les émigrés parlaient peu; la tête penchée à la portière, le vieillard était entièrement absorbé par la contemplation du pays qu'il parcourait. Quelquefois, au contact d'un de ces riants souvenirs que la brise natale nous envoie, sa bouche contractée par une longue habitude de résignation et de silence s'épanouissait doucement et dessinait un vague sourire; mais c'était là tout. Sa physionomie reprenait bientôt son caractère de gravité habituelle, et, par intervalle, il secouait sa tête blanchie, comme s'il eût craint de s'abandonner trop crédulement à des espérances

prématurées, et prévu dans l'avenir de nouvelles catastrophes. Sa femme avait cette expression de douleur intime, d'accablement profond et sans remède que la révolution a laissé comme un sceau ineffaçable au front de toutes celles qui l'ont traversée. Ses cheveux, noirs encore dans leur ensemble, grisonnaient par place, et sous sa capotte de voyage on distinguait dans l'ombre deux yeux ternes environnés d'un cercle bleuâtre, symptôme d'une blessure mal cicatrisée. Pour la jeune fille, elle était distraite et visiblement préoccupée ; on eût dit d'elle, non pas une exilée qui rentre dans sa patrie, mais une infortunée proscrite, fuyant vers la terre étrangère; ses regards se portaient quelquefois sur la route que la voiture parcourait, et alors une larme furtive brillait à l'extrémité des scils ; larme honteuse, essuyée aussitôt, et qui semblait contenir un mystère d'angoisse et de réprobation.

» Je vous demande pardon, monsieur, d'appuyer aussi longuement sur ces détails ; mais j'imagine que vous ne vous plaindrez pas de leur longueur; c'est de vous qu'il s'agit, c'est votre passé que j'explique ; vous me pardonnerez de m'abandonner au courant de ces souvenirs qui vous touchent de si près. »

C'était Émile qui, après avoir lu une première fois la lettre mystérieuse, la relisait ainsi à mi-voix, en interrogeant le sens secret de chaque phrase, en commentant chaque mot qui lui paraissait équivoque; malgré lui, un doute dont il ne pouvait se rendre compte obsédait son esprit, et il cherchait la lumière avec l'obstination d'un homme perdu dans les catacombes, sans fil conducteur. Revenu de sa surprise et de l'espèce d'étourdissement qui l'avait saisi au premier moment, Ferdinand avait repris son assurance ordinaire et son privilége de libre examen. C'était lui qui faisait tout haut les commentaires qu'Émile faisait tout bas ; lui qui se chargeait de dégager les ombres, de faire ressortir les contradictions, de mettre en relief les équivoques.

— Pourquoi, demanda-t-il interrompant la lecture à l'endroit où nous nous sommes arrêtés, pourquoi dit-elle *ces* souvenirs et non pas *mes* souvenirs? Elle y a eu pourtant une assez grande part pour qu'elle les puisse regarder comme sa propriété. Elle parle de l'intérêt que tu dois y prendre, mais de son intérêt per-

sonnel, pas un mot; et cependant en ceci, la mère doit-elle être plus désintéressée que l'enfant?

Émile fronça le sourcil; une pareille franchise de langage choquait toutes ses idées. Les procédés ordinaires de la discussion, appliqués à un pareil sujet, lui paraissaient une monstruosité et presqu'un crime. Jusque-là il avait souffert les observations de son ami, et cette fois elles allaient trop loin. Les paroles qu'il venait d'entendre avaient fait vibrer douloureusement les cordes les plus délicates de son âme. Les hommes, en général, ont peur de voir trop clair; ils tiennent à se tromper eux-mêmes le plus longtemps possible, et quiconque les désabuse est un ennemi plutôt qu'un conseiller sincère. Émile était de ces hommes-là. Jamais il n'avait osé prendre sur lui de creuser une question jusqu'aux entrailles, et de peser froidement le total des vraisemblances; son cœur était en hostilité permanente contre sa raison; comme tous ceux qui sentent vivement, il ne savait ni analyser, ni conclure.

— Silence! dit-il; ton sang-froid me fait mal, et ta logique de réquisitoire me dégoûte. On dirait à t'entendre un juge instructeur qui classe et apprécie les pièces de conviction d'un procès; il y a en toi du procureur.

— Merci, dit Ferdinand. Voilà la récompense de mes bons et loyaux services. Parce que je n'ai ni la sottise ni la faiblesse de nier ce qui est et de voir ce qui n'est pas, on m'accuse, on me blâme, on m'injurie presque! Adieu, Émile; je tiens à mon franc parler, et quand on me l'ôte, je renonce à la parole.

En disant ces mots, il fit quelques pas pour sortir; Émile le retint.

— Ferdinand, dit-il, je te demande pardon de mes saillies de mauvaise humeur; mais ne vois-tu pas qu'en lisant cette lettre, mes yeux s'obscurcissent, mes mains tremblent? Ne vois-tu pas que je suis moi-même sous le coup d'une perplexité accablante? Ce moment est sans doute un moment solennel et décisif dans ma vie! Les doutes que tu exprimes, je les partage peut-être! Mais que veux-tu, je crains les mots; n'est-ce pas assez des choses?

— Je me tairai, dit Ferdinand; continue.

Émile reprit :

« La jeune fille dont je vous parle, laissait aux lieux qu'elle

quittait la meilleure part de son cœur. Depuis son enfance, elle avait habité l'Allemagne et avait vécu dans un petit village tranquille et reposé comme tous les villages allemands ; les habitudes de son esprit s'étaient pliées à cette vie toute d'obscurité et de silence, elle aimait ses journées uniformes, remplies d'occupations d'intérieur et de menus détails. La petite maison qu'habitait son père, le petit enclos qu'il cultivait, sa chambre à elle avec ses meubles brillants de propreté et son luxe domestique ; les grandes prairies qui environnaient le village, et où le soir, dans l'été, elle allait errer seule et pensive, tout cela lui formait un monde d'images sereines, de rêves suaves et purs qu'elle embellissait encore dans l'avenir. Aussi, lorsqu'un soir on la mit dans une chaise de poste, en lui disant : nous partons pour la France, elle pencha la tête et pleura amèrement. En traversant le village, on remarqua qu'elle n'osait regarder ni à droite ni à gauche; seulement à quelque distance du village et sur la grande route, en passant devant une petite maison tapissée de lierre, sa poitrine se gonfla, ses larmes redoublèrent, et depuis ce moment elle ne pleura plus. »

— C'est pourtant bien ainsi que devait être ma mère! dit Émile les yeux humides; c'est ainsi que je l'ai rêvée? il me semble que ce portrait est une réalité; mon cœur le reconnaît.

— Continue donc, dit Ferdinand qui avait encore présentes à l'esprit les observations tant soi peu aigres de son ami, si tu parles, je parlerai; tes commentaires provoquent mes commentaires; l'affirmation autorise la négation; et quand on appelle la discussion, il faut la soutenir.

La lettre continuait ainsi :

« Il y avait dans cette maison un jeune Allemand mélancolique et grave; quoique ses parents fussent pauvres, il avait reçu une éducation, sinon brillante, du moins saine et profitable. Il connaissait la jeune fille depuis son enfance. En grandissant, l'amitié des deux enfants s'était changée en une mutuelle sympathie. Willem, c'était son nom, ne pensait qu'à Magdeleine; bouquets, vers, œillades échangées à l'église, conversation le soir, aucun bonheur ne manquait à cet amour naissant qui devait être, hélas! si malheureux. Voilà pourquoi la jeune fille avait pleuré en passant devant la petite maison tapissée de lierre : elle songeait à Willem. »

Ces détails produisaient sur les deux amis un effet tout différent. Émile était ému, attendri; sa main retenait à peine la lettre dont il faisait lecture; tandis que Ferdinand, clignottant l'œil, et le sourire à la bouche, donnait tous les signes d'une incrédulité railleuse.

— La fin de tout ceci, dit-il, est trop facile à prévoir? et à la place de ... de madame de Villiers j'aurais abrégé les détails; sans avoir lu sa lettre, je la finirais.

— Oh! silence, dit Émile; par amitié pour moi, par pitié!

Et il continua sa lecture à voix basse.

La lettre se terminait ainsi :

« On arriva à Paris. L'émigré habita une maison splendide; il y eut des fêtes somptueuses, des bals resplendissants; on parla à la jeune fille de mariage, d'avenir brillant; on voulait la produire à la cour, la présenter au roi; à tout cela, la jeune fille ne répondait pas; et quand elle était seule, elle songeait encore à Willem.

» Les choses durèrent ainsi jusqu'aux cent jours. L'émigré fut obligé de fuir de nouveau, mais non pas pourtant à l'étranger; il se contenta de se réfugier à quelques lieues de Paris dans une campagne isolée et tranquille; la jeune fille était plus triste que jamais. Lorsque le roi rentra en France, l'émigré reparut de nouveau à Paris; Magdeleine s'obstina à rester à la campagne avec une vieille gouvernante qui avait élevé son enfance.

» Cette vieille gouvernante eut son secret, et le garda.

» Six mois plus tard, les insistances de l'émigré devinrent si pressantes, que Magdeleine, quoiqu'elle en eût, fut obligée d'y céder. On la maria. Elle devint une grande dame riche, titrée, et malheureuse, car elle pensait toujours à ce pauvre enfant qui n'avait pas de nom.! »

Émile s'arrêta pour essuyer une larme.

— Tout cela, murmura-t-il n'est-il donc qu'un mensonge? qu'une amère déception! et regardant son ami : Ferdinand, ajouta-t-il, si tu m'avais trompé! Cette femme que tu m'as peinte sous de si noires couleurs, si tu l'avais calomniée!

— Quelle est la dernière phrase de la lettre, dit Ferdinand froidement, et comme s'il eût exprimé d'un seul mot le résultat d'une longue suite de déductions préliminaires.

— « Dois-je vous dire maintenant le nom de la jeune fille? »

répondit Émile, les yeux fixés solennellement sur le mystérieux papier.

— Et c'est tout ! dit Ferdinand ; remarque qu'elle n'a pas osé signer : « Ta mère ! »

— Émile avait fait la même réflexion que Ferdinand, avec son stoïcisme d'analyse ordinaire, lui opposait en ce moment ; il avait été frappé de cette forme narrative appliquée à l'aveu le plus important qu'une femme puisse faire ; et surtout de cette dernière phrase, qui semblait cacher dans ses plis un remords plutôt qu'une confession sincère : « Dois-je vous dire maintenant le nom de la jeune fille ? » Était-ce là le langage d'une mère à son enfant ? La tendresse naturelle n'avait-elle pas des accents plus expressifs et plus touchants ? Si pénible qu'eût pu être une pareille confidence, la pudeur de la femme ne devait-elle pas s'effacer devant la dignité de la mère ? Est-il puissance au monde qui doive étouffer ce cri de la nature, gravé en traits ineffaçables dans les entrailles même de l'humanité : mon enfant ! Et puis, avec une fidélité cruelle, sa mémoire lui rappelait les renseignements que Ferdinand lui avait donnés sur les antécédents de madame de Villiers. Cet amour, qu'elle peignait si franc et si naïf, avait-il donc disparu subitement, comme un songe d'été que le matin emporte ? Comment la grande dame était-elle devenue une femme équivoque et déconsidérée aux yeux du monde ? Comment avait-elle laissé imprimer à son front ce stygmate d'infamie : maîtresse d'un pair d'Angleterre ! L'amante dévouée de Willem était-elle bien la même que celle dont Ferdinand avait dit : C'est une femme entretenue ! Il y avait en tout ceci un mystère incompréhensible ; une énigme indéchiffrable. Vingt fois Émile retourna le problème sous toutes les faces, et vingt fois la solution lui en parut impossible. Mais si madame de Villiers n'était pas sa mère, dans quel but, par quel mobile si irrésistible avait-elle été amenée à prendre un titre qui ne lui appartenait pas, à oser un mensonge aussi odieux ? Que pouvait-elle lui vouloir ? Et s'il allait se jeter à ses genoux en lui disant : ma mère ! aurait-elle le courage de soutenir jusqu'au bout son imposture et de braver les avertissements intérieurs de sa conscience ? Au milieu de ce conflit de pensées contradictoires, nul moyen d'échapper à ce dilemme rigoureux : ou madame de Villiers était sa mère, sa mère déshonorée, ou elle avait

menti : et pourtant la certitude lui était acquise qu'elle avait survenu à ses besoins, et qu'il était le débiteur d'une étrangère. Les deux tranchants de cette double hypothèse blessaient également son orgueil, et pourtant il fallait choisir. Quelquefois, et par suite de son penchant naturel, de ses rêves constamment dirigés dans la même voie, il s'abandonnait à croire qu'en effet madame de Villiers avait dit la vérité, et qu'il n'y avait pas de femmes assez audacieuses au monde pour s'approprier illégalement ce titre, le plus saint de tous, le titre de mère. Mais aussitôt sa raison combattait son instinct; il se rappelait les hésitations, les péripéties de l'entrevue qu'il avait eue avec elle, il la revoyait pâle et tremblante comme une jeune fille qui hésite avant de prononcer le dernier mot qui doit l'enchaîner à jamais. Sa mère! oh! ce n'était point ainsi qu'il l'avait rêvée! Il voulait une femme qui, en le voyant, n'eût pas d'autres forces que celle de se jeter dans ses bras, et de lui dire en pleurant : Mon fils! Et cette jeunesse, cette beauté qu'il avait remarquée lui-même, comment la concilier avec ce millésime de 1814 qui datait son origine? De toutes parts, abîmes, contradictions, impossibilités. Et cependant cette femme le connaissait! c'était bien d'elle qu'il avait reçu ces deux dernières lettres dont il s'était servi comme de point de départ pour arriver à la connaissance entière de la vérité. Et cette vérité lui échappait perdue au milieu des obscurités d'un imbroglio inexplicable! Toutes ses pensées, tous ses soupçons tournaient dans un cercle perpétuellement vicieux : il se sentait acculé, pressé entre des barrières infranchissables; il se repentait presque de l'obstination qu'il avait mise dans ses recherches; fatigué d'ouvrir les yeux, il aspirait à les fermer. La réflexion de Ferdinand avait ravivé et résumé pour ainsi dire ses impressions, sa pensée avait trouvé une formule.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il; suis-je donc réduit à douter de ce j'ai de plus cher! quand la lumière me vient, faut-il nier la lumière! Écoute, Ferdinand : les renseignements que tu m'as donnés sur Madame de Villiers, à quelle source les as-tu pris? Es-tu certain de ce que tu avances? Madame de Villiers est-elle bien la femme dont on t'a parlé?

— Émile, répondit le jeune homme, songe un peu, avant de m'adresser de pareilles questions, que j'avais un intérêt direct à savoir la vérité avant que tu en eusses un toi-même. Car enfin,

je suis aussi en position, moi; je ne figure pas seulement pour la forme et comme un comparse; mon rôle est secondaire, peut-être, mais en définitive, c'est un rôle : j'agis sur le second plan, soit; mais j'agis.

— Où veux-tu en venir? demanda Émile qui ne comprenait rien à ce style chargé de métaphores empruntées aux théories dramatiques.

— M'y voilà, dit Ferdinand. J'ai autant d'intérêt que toi à ne pas m'être trompé puisque ce matin encore j'aimais...

— Oh! silence! dit Émile en l'interrompant.

— Allons donc, reprit Ferdinand, pas de fausse honte. Puisque nous sommes ici pour tout dire, nous dirons tout. Cette lettre que tu commentes n'est pas sans action sur moi, j'ai une part dans toute cette intrigue; je suis un des fils de cet imbroglio où le dénouement seul manque. Si elle est ta mère, enfin.....

— Silence encore une fois, dit Émile, que ce mot mettait à la torture chaque fois qu'il était prononcé. Les renseignements que tu m'as transmis sont-ils exacts? voilà tout ce que je te demande; réponds sans phrase. Qui t'a dit sur Madame de Villiers les choses que tu me répètes? Ne crains-tu pas qu'on ne l'ait calomniée! Une réputation à Paris est chose si fragile, si dépendante du caprice!

— Et moi aussi, je me suis dit tout cela, interrompit Ferdinand; car enfin il est désagréable d'avoir bâti un édifice glorieux et superbe pour le voir s'écrouler et tomber en poussière. Cette femme de mes rêves, j'ai été fâché d'apprendre qu'elle était moins idéale et moins pure que je n'aimais à la supposer.

— Dis donc ce qui est, sans détour, sans circonlocution; ce sont des faits que je te demande, et non pas des mots.

Émile avait prononcé ces paroles d'un ton bref et plein d'impatience. Ferdinand répondit ainsi :

— Lorsque j'ai appris l'adresse de Madame de Villiers sans la connaître encore, et sans prévoir les combinaisons romanesques qui devaient résulter de cette découverte, ce fut par un domestique à elle; ce domestique, je l'ai rencontré ce matin. Il n'est plus à son service, elle l'a renvoyé. Et comme tous les domestiques renvoyés sont causeurs, celui-là a causé. C'est de lui que je tiens ce que je t'ai rapporté, à savoir que Madame de Villiers

avait été entretenue (tranchons le mot) par un pair d'Angleterre; il m'a raconté comment depuis six mois seulement, elle l'avait quitté brusquement comme par un coup de foudre sans vouloir rien entendre, ni instances, ni supplications, ni reproches; et comment depuis ce temps aussi, elle envoyait bien mystérieusement, par la voie d'un commissionnaire, des lettres quelquefois chargées à Monsieur Émile de Gournay.

— Depuis six mois! dit Émile; six mois seulement! Et avant cette époque, ce domestique n'avait jamais entendu prononcer mon nom par sa maîtresse!

— Jamais, dit Ferdinand; aussi ne se faisait-il pas faute de suppositions et de commentaires; M. Émile de Gournay, pour lui, n'était pas un fils que sa mère soutient, mais un amant caché exploitant avec intrépidité la morale de cet axiôme, qu'en amour tout le monde donne, et personne ne reçoit.

— Oh! assez; murmura Émile en se couvrant la figure de ses mains; assez sur une semblable matière.

— Ne me demandais-tu pas toute la vérité? dit Ferdinand.

Pour toute réponse, Émile se contenta de baisser la tête; tout ce qu'il entendait l'accablait. Il avait des éblouissements dans les yeux; son pouls battait avec violence. Le silence dura ainsi quelques instants. Émile n'osant plus faire de questions, Ferdinand ne voulant plus par insouciance ou par discrétion prendre l'initiative. A la fin pourtant ce fut celui-ci qui reprit la parole. Passant la main dans les mèches bouclées de ses cheveux, comme pour dégager son front et se donner l'air d'assurance qu'il se croyait nécessaire.

— Tiens, dit-il, décidément, cette femme n'est pas ta mère.

— Et qui est-elle donc? demanda Émile.

— Voilà précisément, continua Ferdinand, où l'auteur s'embarrasse : voir des mères qui cachent leurs titres vis-à-vis d'un enfant et le protègent sans se montrer, cela se rencontre tous les jours; et avant que M. Hugo n'eût renouvelé le drame et inventé Lucrèce Borgia, vingt auteurs de contes, de romans, de drames, avaient imaginé cette situation-là. Mais une femme qui prendrait à faux ce titre de mère, voilà qui serait bizarre, je l'avoue, et je ne saurais comment l'expliquer. Il me semble pourtant que ton histoire tourne un peu dans ce cercle-là.

— Tu crois donc que madame de Villiers aurait menti ? demanda Émile.

— Très-bien ; dit Ferdinand. Écoute-moi, mon pauvre ami, il y a assez longtemps que nous ressemblons tous les deux à deux personnages de tragédie enveloppés dans un grand manteau, et se faisant incessamment des confidences boursoufflées. Revenons au vrai, et voyons un peu. Tu rencontres aux Tuileries deux femmes, dont l'une brune et l'autre blonde. Tu aimes la blonde, et il se trouve que le hasard te conduit justement chez la brune qui te connaît déjà, et t'envoye de temps en temps, tantôt une montre, tantôt un billet de mille francs. La-dessus tu t'échauffes : ma mère ! dis-tu, qui me rendra ma mère ! Cette femme (la brune) te fait à ce propos une petite histoire romanesque qui ressemble à toutes les histoires du monde, et dans une phrase équivoque, elle en appelle à ta sagacité. Eh bien, mon ami, si tout ceci n'était qu'une petite aventure galante, à la manière des passe-temps de la régence ; si cette femme...

Émile fit en ce moment un geste d'impatience qui suspendit sur les lèvres de Ferdinand la phrase commencée.

— Voilà bien, dit-il, la supposition la plus absurde qu'un fou comme toi puisse faire ; cette femme ne m'a jamais vu ; ne m'a jamais parlé.

— Alors, dit Ferdinand, explique le tout comme tu l'entendras ; ou cherche un meilleur Mathieu Lansberg que moi ; je me perds dans les brouillards.

Il se tut un instant, et sembla bouder comme un enfant à qui on refuse l'objet de ses caprices ; puis, relevant tout à coup sa tête avec cette expression d'illumination soudaine que donnent les certitudes acquises :

— Une idée ! dit-il. Si cette femme n'agissait pas pour son compte, si elle n'était qu'un prête-nom officieux !

— J'y ai songé, dit Émile. Mais ne l'est-elle donc que depuis six mois seulement ? Avant cette époque, ma mère n'avait pas besoin d'intermédiaire.

— Et qui te dit que ce personnage d'emprunt cache ta mère ? Te souviens-tu de la rue Taitbout ?

Émile rougit et baissa la tête.

— Et de cette jeune femme, continua Ferdinand, que tu protégeas si généreusement contre les insultes d'un magasin de

nouveautés en goguettes. Si cette femme avait voulu reconnaître tes bons offices ! Si cette jolie blonde que tu poursuis de tes rêves, et que tu reconnais très-bien pour ton héroïne en péril, prenait elle-même un tendre intérêt à toi !

— Cela ne se peut pas, dit Émile avec un peu moins d'incrédulité pourtant qu'il n'en avait montré jusque-là.

La conscience se fait facilement complice du cœur. Les invraisemblances choquent moins quand elles semblent nous conduire à des résultats désirés. Et tel qui repousse une vérité triste fondée sur des faits positifs, l'acceptera volontiers pour établir et démontrer une conclusion évidemment fausse si elle entre dans ses plans et sert ses vœux.

— Lucie, murmura Émile.

— Oui, Lucie, dit Ferdinand; les Anglaises, vois-tu, sont de petites personnes très-sentimentales qui filent quelquefois dans l'ombre des romans assez bizarres. Tu ne lui as pas sauvé la vie, c'est vrai, mais tu lui as épargné des injures, une de ces blessures d'amour-propre, qui, chez certaines femmes, saignent quelquefois longtemps. Qu'elle ait de la reconnaissance pour son libérateur, je ne vois pas qu'il faille s'en étonner.

— Elle aurait choisi, dit Émile, qu'une objection secrète de sa conscience troublait malgré lui, un mauvais moyen de me témoigner sa reconnaissance.

— Les habitudes anglaises ! dit Ferdinand; ne sais-tu pas qu'en Angleterre tout se réduit en livres sterling.

— Infâmie ! dit Émile, qui, au sortir d'un premier mouvement de joie, retombait dans une perplexité nouvelle; allons, pas un mot de plus.

Les deux amis se turent de nouveau.

Après quelques instants de silence, Émile prit vivement son chapeau.

— Où vas-tu? lui demanda Ferdinand.

— Chez madame de Villiers, dit-il ; il est temps à la fin que tout ceci finisse.

Sa marche fut rapide ; sa figure était inquiète et enflammée ; ses pensées l'aiguillonnaient et lui fouettaient le sang. En arrivant devant la petite maison de la place du Carrousel, il s'arrêta ponr reprendre haleine, et recueillit toutes ses impressions qui s'éparpillaient en tous sens; à force d'émotion, de

curiosité sans cesse irritée, sans cesse inassouvie, d'espérances continuellement en désaccord avec la réalité, il en était venu à un état de fièvre mêlé de mouvements nerveux, et d'une sorte de rage intérieure qui commençait à se déborder.

Il se faisait dans la petite maison un mouvement inaccoutumé. Contre l'usage quotidien, les persiennes étaient ouvertes, et la porte qui donnait sur la rue, entrebaillée. A trois pas de là, devant le seuil du marchand de vin, Émile remarqua un de ces grands chariots spécialement consacrés aux déménagements parisiens. Soit instinct aveugle, soit pressentiment rationnel, il prit l'alarme, et son inquiétude redoubla lorsqu'il vit sortir de sa maison un domestique chargé de plusieurs paquets qui furent à l'instant casés dans la voiture de déménagement.

— Elle part! murmura-t-il, elle fuit! elle se sauve! Elle a donc peur! elle a donc menti! Ferdinand avait raison; mais Lucie!

Il s'arrêta à cette dernière pensée. Il avait peur de compromettre celle qu'il aimait, et de mêler à tort son nom à une intrigue qu'il commençait à soupçonner honteuse. Arrivé au premier étage, il sonna résolument à la porte des appartements intérieurs.

On ne lui répondit pas.

— Partie! dit-il, partie!

Un second coup de sonnette fit vibrer violemment les solitudes parfumées du mystérieux reposoir. Cette fois, une femme-de-chambre entrebailla doucement la porte, ne laissant juste assez de jour que pour placer deux petits yeux gris et perçants.

— Madame de Villiers, dit Émile avec une sorte de colère.

— Madame est partie pour la campagne, dit la caméristé.

— Partie! répéta Émile avec un redoublement de violence. Partie aujourd'hui, ce matin! Ceci est donc un jeu! une comédie, où l'on me destine le rôle de dupe! Partie! après la lettre qu'elle m'a écrite; quand elle devait compter sur ma visite, et m'attendre! Ce n'est pas un départ, c'est une fuite! Où est sa campagne, mademoiselle? Il faut que je trouve votre maîtresse, que je lui parle.

— Madame est partie pour Fontainebleau, dit la femme-de-

chambre, avec cette espèce de clignottement d'yeux presque imperceptible, qui, aux yeux d'un observateur habile, trahit l'astuce et le mensonge.

Émile, malgré la véhémence des sensations qui l'agitaient, fut frappé comme par instinct de ce signe particulier.

— Ta maîtresse est ici, dit-il; j'ai lu cela dans tes yeux qui clignottent et dans ta bouche qui sourit.

En même temps il tirait la porte à lui, et repoussait du bras la femme de chambre qui s'opposait à son passage en répétant :

— Mais je vous dis, Monsieur, que Madame est sortie !

Un instant après, il ouvrait une seconde porte comme il avait ouvert la première : c'était celle du petit salon où il avait été reçu.

Lorsqu'il entra, un cri de femme se fit entendre, plaintif et étouffé, comme le cri d'une mésange qui fuit blessée à travers les taillis.

— Je le savais bien, murmura Émile.

Madame de Villiers était en effet devant lui. Sa toilette était simple et presque négligée; elle portait un chapeau de paille, sans autre ornement qu'un ruban faisant le tour de la passe et se nouant sur le côté; un long schal, croisé sur sa poitrine, dissimulait la cambrure élégante de sa taille et la finesse voluptueuse de ses proportions. Ses cheveux, lissés en bandeau sur les deux côtés du front et s'arrondissant sur ses tempes, donnaient à sa physionomie, en la dégageant, une expression de laisser-aller juvénile ou de négligence caractéristique. Rien qu'à voir cette toilette, on eût deviné que madame de Villiers était sous le coup d'une émotion grave, et qu'elle se débattait dans une situation difficile.

— Vous alliez partir, madame? dit Émile dissimulant mal l'aigreur qui fermentait dans son esprit. Je vois avec plaisir que votre femme-de-chambre ne mentait qu'à moitié; elle avait tout simplement pris le futur pour le passé.

Madame de Villiers se tenait immobile et les yeux baissés devant le jeune homme. La pâleur de sa figure et les lignes bleues qui se croisaient à l'angle des yeux et de la bouche accusaient cette agitation interne qui consume le sang au dedans sous une surface de glace et d'atonie apparente.

— J'avais en effet prévenu, balbutia-t-elle, que je ne voulais recevoir personne avant mon départ.

— Personne, dit Émile en appuyant sur chaque mot de sa phrase avec une intention marquée; ne recevoir personne ! pas même moi ! pas même....

Il s'arrêta pour considérer l'effet de ses paroles, ainsi qu'un homme qui suit à la surface des eaux les cercles nombreux qui tracent un caillou en l'effleurant. Il essayait ses armes avant de frapper; il voulait être sûr que la pointe de son glaive était assez exercée.

— Pas même..... dit madame de Villiers d'une voix si basse qu'à peine pouvait-on l'entendre à deux pas.

— Eh bien, oui ! reprit Émile, cela peut se dire, au fait; pas même votre fils !

En prononçant ce dernier mot un sourire amère plissa ses lèvres, et il fixa un regard perçant sur madame de Villiers; la pauvre femme tremblait.

Cette situation se prolongea ainsi pendant quelques instants. Émile, l'œil toujours fixé sur elle; elle, toujours tremblante devant lui. A la fin, elle fit un mouvement en avant comme si d'un bond elle eût voulu se précipiter dans un abîme entr'ouvert, et en finir avec les déchirements d'une douleur aiguë et rentrante :

— Monsieur, dit-elle, oubliez tout ce qui s'est passé ! Oubliez tout comme un rêve, comme une mauvaise vision, et laissez-moi partir ! Oh ! par pitié, laissez-moi partir sans m'interroger !

En même temps elle joignait les mains comme une suppliante; ce n'était plus la femme belle et sûre de sa beauté, qui trônait aux Tuileries et se faisait un cortége d'admirateurs; c'était l'image de quelque pauvre veuve délaissée et humble, conjurant un créancier d'épargner le modeste héritage de ses enfants.

La physionomie d'Émile s'assombrit, comme si un nuage eût passé sur elle. Ses traits, ordinairement doux et fins, avec une expression d'indécision et de mollesse, devinrent en un instant anguleux et durs. Tout ce qu'il avait éprouvé depuis quelque temps d'incertitudes, de fluctuations, lui retombait sur le cœur et l'écrasait. Il entendait des voix moqueuses qui ricannaient à ses oreilles; il se croyait le jouet d'une fatalité railleuse, qui

s'acharnait à lui, et le lançait incessamment à la poursuite d'une ombre qui fuyait sans cesse.

— Non, Madame, dit-il, ni pitié, ni retard ; vous ne partirez pas ! Depuis que je vous ai vue, c'est assez d'hésitation, de confidences, aussitôt rétractées, que vous faites ! Vous laisser partir, sans avoir l'explication de la lettre que j'ai reçue, serait l'acte d'un niais ; vous en ririez, et je ne veux pas vous apprêter à rire. Cette explication, vous me la devez, et je l'exige.

Émile s'était assis. Sa voix était sourde et saccadée ; son pied agaçait le tapis ; sa main froissait le gant à demi-déchiré qu'elle tenait.

— Asseyez-vous aussi, Madame, reprit-il ; nous serons mieux ainsi pour causer. Cette lettre, voyons Madame, cette lettre !... Mais parlez donc ?

— Je donnerais ma vie, dit madame de Villiers en hésitant, pour n'avoir pas écrit cette fatale lettre ! Pour en éviter les conséquences, je veux fuir, Monsieur ; j'allais m'expatrier, quitter la France !

— Pourquoi alors l'avez-vous écrite ?

— Que vous dirai-je, Monsieur ? J'étais folle, insensée, j'avais le délire. Pour mettre à couvert votre délicatesse, pour autoriser les... comment appellerai-je cela ? les services que j'avais osé vous rendre, il n'y avait qu'un moyen. Il n'y avait qu'une femme à qui vous voulussiez devoir de la reconnaissance au monde ! Quand je vous ai demandé comment vous traiteriez une femme, autre que votre mère, en récompense de l'intérêt qu'elle vous aurait porté : Je ne la reverrais jamais ! m'avez-vous dit. Jamais ! C'est ce mot là qui m'a effrayée. Mes yeux se sont troublés ; ma tête s'est égarée ; ma raison a faibli. J'ai pris un titre qui ne m'appartenait pas ; j'ai menti. Maintenant, méprisez-moi et laissez-moi partir. Je pourrais vous dire que les remords ont suivi immédiatement la faute ; qu'aussitôt cette lettre partie, j'aurais voulu la ressaisir ; qu'en ce moment même j'allais m'exiler, parce que je ne me sentais par la force de supporter le poids d'un mensonge. Mais que vous importe tout cela, n'est-ce pas ? Je le sais ; vous userez largement du droit de mépris que vous vous êtes acquis : faites, Monsieur ; je n'ai pas même le droit de me plaindre.

Pendant qu'elle parlait, de grosses larmes tombaient lente-

ment le long de ses joues et sillonnaient son schal ; sa poitrine était gonflée et haletante. Tous les sentiments de cette âme ardente débordaient à la fois ; le trop plein de son cœur n'avait pas assez des paroles pour s'échapper, il lui fallait les larmes.

— Ainsi, dit Émile les bras croisés et hochant douloureusement la tête de même qu'un homme qui rêve assis sur des ruines, ainsi tout ce récit, si dramatiquement combiné, ce vieil émigré qui revient en France, cette douce jeune fille qui pleure en quittant le hameau natal et retourne sa tête pour voir une dernière fois la petite maison de son Willem ; cette jeune fille enchaînée contre ses goûts, sacrifiée aux considérations du monde, et engloutie vivante dans l'abîme des préjugés, ce pauvre enfant condamné avant de naître, et qui ne connaît pas sa mère, parce que sa mère est une grande dame ; tout cela mensonge, roman, comédie! J'userai, madame, du droit de mépris que vous m'avez donné.

Madame de Villiers baissa sa tête ; ses larmes s'étaient arrêtées tout d'un coup ; sa poitrine était immobile, elle avait les yeux secs comme au plus fort de la fièvre, la respiration oppressée et brûlante.

Ce silence dura quelques instants. Un sanglot le rompit.

— Adieu, monsieur, dit madame de Villiers ; votre mépris ne m'atteindra plus désormais en votre présence. Adieu!

— Restez, dit Émile en se levant, d'une voix sèche ; votre explication n'est pas assez complète ; je veux savoir tout, ligne par ligne, mot par mot, je veux boire le calice jusqu'à la lie. Allons, madame, j'aurai du courage pour tout entendre, ayez donc du courage pour tout avouer ! Seulement, et avant tout, j'ai une restitution à vous faire.

Il s'arrêta. Un sourire imperceptible glissa d'un coin à l'autre de sa bouche, et, détachant de son col la chaîne d'or qui retenait une montre plate et brillante :

— Ceci est à vous, dit-il en la déposant sur une petite table encombrée de paquets. Grand merci de votre générosité, madame, si un homme m'infligeait le quart d'un pareil affront, je le souffleterais.

— Au nom du ciel, monsieur, dit madame de Villiers d'une voix suppliante, épargnez une pauvre femme qui s'avoue coupable! Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu la pensée de vous

offenser un moment ! Réfléchissez-y, monsieur, si par le fait d'un hasard qui je n'ai pu prévoir, vous n'aviez pas découvert mon nom et mon adresse, votre fierté serait sauve encore, et il vous serait permis de croire que votre mère seule a des droits à votre reconnaissance.

— Ma mère ! dit en frémissant le jeune homme, dont ce dernier mot faisait saigner la plaie, expliquez-vous donc ? madame, ce que vous avez fait, dans quel but l'avez-vous fait ? Comment vous est-il venu à l'esprit assez de hardiesse pour offrir vos bienfaits à un homme qui ne pouvait les accepter sans rougir ?

Madame de Villiers essaya de se lever de nouveau, mais les forces lui manquaient.

— Que voulez-vous donc que je vous explique? dit-elle, j'ai eu recours au mensonge, à la ruse; je me suis rendue méprisable à vos yeux, qu'exigez-vous encore? Et pourtant, oui, je veux tout vous dire. Seulement, promettez-moi, c'est une dernière prière que je vous adresse, une grâce dernière que je vous demande, promettez-moi de m'écouter en silence, sans m'interrompre, me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, dit Émile.

— Il y a six mois, reprit madame de Villiers, une femme revenait seule la nuit à sa demeure.

Ce début réveilla comme en sursaut l'attention un peu amortie du jeune homme; il releva la tête et regarda madame de Villiers.

Elle continua :

— On était en carnaval, et il y avait certes imprudence à se risquer nuitamment dans les rues de la ville. Cette imprudence reçut sa punition. Elle fut insultée, et elle l'eût été plus cruellement encore sans un jeune homme.....

— La rue Taitbout ! murmura involontairement Émile que ses souvenirs assaillaient.

— Vous connaissez cette histoire? dit madame de Villiers à voix basse et en rougissant.

— Continuez, dit Émile.

— Cette femme se sentit d'abord pour son libérateur de la reconnaissance plein le cœur; puis peu à peu, cette reconnaissance devint un intérêt plus vif, plus puissant; ce jeune homme qu'elle avait vu par hasard, elle s'y intéressa. Elle voulut con-

naître sa position, son existence, son origine, elle l'aimait. Vous dire combien de démarches elle fit pour atteindre à ce but, ce serait chose impossible; tout ce qu'elle voulait apprendre, elle l'apprit. Le jeune homme ignorait le secret de sa naissance, elle le sut!

Émile fit un mouvement de surprise qu'il réprima aussitôt; cette dernière phrase ouvrait une nouvelle voie à son imagination.

— Elle apprit une histoire à peu près semblable à celle de tout à l'heure; l'histoire que contient ma lettre. Ce jeune homme était sans fortune; mais sa mère en secret subvenait à ses besoins depuis sa naissance. A cette femme, rien bientôt ne fut caché; le nom, l'adresse de sa mère lui furent connus.

— Ma mère! dit Émile en se levant impétueusement; car c'est bien de moi dont vous voulez parler, n'est-ce pas, madame? Dites-moi sa demeure?

Madame de Villiers hésita un instant.

— Vous m'aviez promis, dit-elle, de ne pas m'interrompre; tiendrez-vous votre promesse? Un jour cette femme apprit que la mère du jeune homme.... (souvenez-vous, monsieur que je n'ai nommé personne) avait cessé de vivre.

— Morte! dit Émile en retombant pesamment sur sa chaise comme un corps un instant galvanisé qui rentre dans son néant.

Il se fit un silence. Madame de Villiers semblait frappée du même coup qu'Émile, et, comme lui, elle était pâle et sans mouvement.

— Continuez! dit à la fin le jeune homme d'une voix étouffée et basse.

— J'ai peu de chose à ajouter, dit madame de Villiers; le jeune homme se trouvait désormais sans fortune; celle qu'il avait sauvée d'une injure conçut le projet de se substituer à la mère qu'il venait de perdre; de sa part, c'était de la reconnaissance, c'était de l'amour! Un amour bien sincère, bien profond qui retrempait son âme et lui faisait regretter bien cruellement les erreurs de sa vie passée; hélas! elle n'était plus assez pure pour se croire digne de lui, et elle pleurait; elle l'aimait toujours.

Émile n'écoutait plus; il avait sa tête appuyée sur ses deux mains, et semblait plongé dans d'amères réflexions.

— Cette femme, monsieur, dit madame de Villiers d'une voix altérée, la méprisez-vous encore?

— Le jeune homme se leva; et, contemplant un instant la figure de madame de Villiers baignée de larmes :

— Je la plains! dit-il.

Une heure après cette conversation, quatre chevaux de poste entraînaient madame de Villiers sur la route d'Italie. Depuis six mois, il n'est pas question d'elle dans le monde; et il n'y a guère que Ferdinand Duthé qui parle quelquefois encore de la brune des Tuileries.

Au dernier bal de l'ambassade d'Angleterre, Émile de Gournay a dansé avec lady Derby.

Jules-A. David.

(*Chronique de Paris.*)

SCÈNES

DE LA VIE DALMATE ET VÉNITIENNE.

LES TROIS AMOURS

D'UN PHILOSOPHE VÉNITIEN (1).

Imaginez un homme grand et brun, à la figure pâle, à l'œil fixe, au regard perçant, à la démarche lente; il porte, vers l'année 1780, la majestueuse perruque de 1735, les boucles d'or d'un vieux sénateur, et le rabat à l'antique. Il habite un palais ruiné dans cette ruine de république qui porte le nom de Venise, et ne sort que pour aller rendre visite à ses acteurs et à ses actrices. Paraît-il dans les coulisses? Tout ce petit monde est à ses pieds; l'Arlequin se prosterne, la première femme s'humilie, le directeur fait apporter des sorbets, et les rivalités des dames se taisent ou se dissimulent. Admirez cette grande figure sévère et mélancolique, et la vénération qu'elle inspire à toute la famille de Tartaglia et de Pantalon! D'où vient ce grand respect? Vous allez le savoir.

Relever un théâtre, alimenter des acteurs, attirer la foule, exciter la curiosité, faire couler l'argent et l'or des poches du public dans celles des artistes, c'est beaucoup sans doute; un auteur qui possède ces titres, peut prétendre à la considération du peuple dramatique. Mais donner ses drames, et non les ven-

(1) Voyez les divers articles que *M. Philarète Chasles* a publiés dans la *Revue de Paris*, sur *Carlo Gozzi*, ses œuvres, ses mémoires et sa vie.

dre ; ne prélever aucun tribut sur des produits qui font germer l'or dans les poches des autres ; les enrichir et ne prétendre à rien ; c'est vouloir être Dieu. Le capricieux bonhomme dont j'ai parlé tout à l'heure, en agissait ainsi. Carlo Gozzi était adoré : son théâtre était à lui, corps et âme, acteurs et actrices, décorateurs et coulisses, souffleurs et musiciens.

Les hommages qu'il recevait de sa troupe, n'eussent pas été aussi obséquieux s'il eût été nonce du pape, ou membre de la Quarantie. Ses cinquante drames, qui composent douze volumes assez rares, avaient non-seulement exhumé la pauvre troupe Sacchi, fait vivre une infinité d'orphelins et de petits enfants attachés à ce respectable corps, donné des ressources à ces dames, un public à ces messieurs, mais ranimé les languissants plaisirs de Venise, qui s'éteignait dans le pharaon, la bouillotte et les Casini. Ces pièces, la plupart écrites en beaux vers, que Gœthe daignait admirer, n'avaient pas accru d'un denier le petit revenu de l'auteur ; il avait tout juste assez pour acheter des rabats, des plumes, de l'encre, vivre en ermite dans un coin de son palais ruiné, et faire quelques petits cadeaux à la troupe Sacchi.

S'il avait suivi son penchant, s'il l'avait osé, je crois qu'il aurait soldé volontiers ce groupe d'acteurs et d'actrices, tant il était charmé de se trouver dans leur ruche, de les voir de près, de les observer curieusement, de les confesser, de se sentir nécessaire et de rire en dedans, ce qui était son plus grand plaisir. Il n'avait pas de besoins, pas d'enfants, pas de vices, pas de travers, et dans ce singulier monde il trouvait, comme il nous l'apprend lui-même, « des cœurs si enveloppés de mystères, couverts de tant de voiles tellement usés par la crainte, l'intrigue, les voyages, les chances, les hauts et les bas de la vie, les rivalités mordantes, les poignantes jalousies, les *affres* de l'amour-propre et les nécessités toujours renaissantes, » qu'il aurait vainement cherché une meilleure école d'observation. Il se tenait donc là, philosophe rêveur, comme l'araignée au milieu de sa toile, maître de ce qui l'entourait et parfaitement heureux. Il savait tous les amours, pénétrait toutes les menues scélératesses, écoutait les ardents soupirs des actrices qui toutes régulièrement tombaient malades d'amour pour sa personne, en riait comme un fou, leur promettait une dot, c'est-à-dire un

rôle fait à leur taille, les mariait à quelque bourgeois de Venise, et reprenait son métier de *rieur mélancolique*, métier d'Aristophane et de Molière, et qui est peut-être, hélas ! le dernier point de l'humaine sagesse.

Cette analyse philosophique n'était pas sans quelques dangers pour le cœur et pour les sens ; mais le philosophe avait vu le monde et s'était cuirassé de bonne heure contre toute séduction. Il restait froid au milieu de ces femmes (1) pétries d'amour (*impastate d'amore*), comme cet Espagnol dont le corps endurci bravait les flammes qui le pressaient sans l'atteindre. Il voyait venir par tous les courriers des lettres de Milan, de Parme, de Vicence, de Venise ; et quand il demandait ce que pouvait signifier cette grande correspondance, on lui répondait que c'étaient de jeunes commerçants, de riches citoyens, quelquefois des cavaliers de Turin, de Milan, de Parme, de Modène, de Gênes, qui professaient le plus honorable désir de contracter mariage avec les susdites dames ; que d'ailleurs ils attendaient tous le décès, qui d'un oncle, qui d'une mère, quelques-uns d'une femme, pauvres êtres à l'agonie, moribonds, et qui allaient céder le pas à la jeune épouse aussitôt que l'hydropisie, l'étisie ou l'apoplexie les aurait envoyés de ce monde dans l'autre (2).

Le philosophe demeurait, nous l'avons dit, froid comme marbre dans ce tourbillon d'ardeur romanesque. C'était alors que, pour lui inspirer une jalousie qu'il ne voulait pas se laisser inoculer, on lui communiquait à plaisir la volumineuse correspon-

(1) « S'ingana chi crede di poter praticare con delle comic he senza far all'amore. Convien farlo, o fingere di farlo. Questa è la via di ridurle al lor bene. Esse sono impastate d'amore. Amore comincia ad essere la lor guida principale da loro cinque o sei anni d'età, e da questa parte conobbli ben tosto, che l'austerità della compagnia del Sacchi era infruttuosa come aveva veduta inutile, sopra a tal punto, anche la rigidezza delle private famiglie. »

(2) Protestavano che le lettere che avevano ricevute, e alle quali rispondevano, erano di giovani moreanti, o di ricchi cittadini, e talora di cavalieri torinesi, milanesi, parmigiani, modenesi, genovesi, ec., i quali avevano una viva onorata intenzione di sposarle, ma che quelli attendevano la morte chi d'un zio, chi d'un padre, chi d'una madre, chi d'una mogli, tutti presso che agonizzanti d'apoplesia, d'etisia, d'idropisia.

dance de ces messieurs ; les uns céladons, les autres poétiques, tous ridicules et dupes (1).

Ainsi, Charles Gozzi se donnait la comédie dans les coulisses; je ne doute pas que Molière et Shakspeare n'en aient fait autant. Mais sa situation indépendante lui assurait un pouvoir, une autorité, un sang-froid qui n'avaient pas appartenu à ces grands maîtres. Tous les intérêts n'avaient que lui pour centre. Le directeur s'abaissait en sa présence. De lui seul tout ce monde attendait la vie. Indépendant, railleur, possesseur d'une royauté sans limites et sans contrôle, ne relevant que de lui seul, tenant quarante destinées dans ses mains, il vécut longtemps de cette manière dans un vrai paradis d'observations philosophiques ; et lorsque la rivalité de deux actrices et les prétentions d'un fat eurent dispersé la troupe Sacchi et mis fin à cette singulière existence ; le voilà dans la solitude, pendant que les armes de Bonaparte achèvent la destruction du lion de saint Marc, écrivant les charmants Mémoires que j'ai essayé de faire connaître. Il ressuscite ses aventures et mésaventures théâtrales ; il introduit le lecteur dans les petites passions vénitiennes du XVIIIe siècle ; il double son ancien plaisir en griffonnant ses *Mémoires inutiles*, écrit, dit-il par humilité. Là se trouveraient, sur l'état moral de Venise en décadence, les renseignements les plus précis, ceux qui serviraient le mieux à une histoire des mœurs nationales de l'Europe moderne, si quelqu'un avait la patience de rechercher ces documents et la conscience d'exécuter ce travail.

Il nous explique, dans les *Mémoires inutiles*, tous les détails de son caractère, et nous dit surtout par quel progrès singulier il a fini par atteindre la froideur glaciale, égide contre la licence vénitienne, qui lui a permis de traverser, en conservant la santé de son cœur et le flegme de ses sens, l'atmosphère de voluptés qui était devenue l'air vital pour ces bienheureux enfants du nord de l'Italie. De là l'histoire de ces trois uniques amours, qu'il raconte avec un sang-froid ironique et le plus calme mépris de ces folies. Certes, je ne m'amuserais pas à vous redire des contes purement grivois ; ce serait trop peu de chose.

(1) Nuova sorgente di divertimento per me. Legeva le lettaere amtorie a loro dirette. Trovava i loro amanti o caloandri, romancieri, o libertini, e con mio stupore, di lombardi ipocriti beccarellisti.

Mais ces détails recèlent quelques grains d'or, un filon vraiment historique, de l'instruction et de la nouveauté. Vous y trouvez la gondole, le casino, la vraie femme de Venise, qui n'est pas celle des romans.

Gozzi, le philosophe, est tout honteux des historiettes qu'il raconte ; je m'empare de ses excuses et je les présente en mon nom à ceux qui me lisent. « Je vais vous dire en rougissant, moi, vieux barbon, et avec toute la sincérité possible, comment il est arrivé que je me suis dégoûté de l'amour. De bonne heure, ma sympathie pour les femmes les offrait à mes regards comme des déités terrestres. Je n'ai pu retomber de ce céleste et magnifique empyrée, jusqu'aux réalités et aux fragilités de la vie, sans que le cristal de mon illusion se brisât. Voici comment.

« Oh ! quelle grande, quelle haute idée ne me faisais-je pas de ce sexe ! Sa vertu me plaisait et m'enivrait. Je rêvais les langueurs suaves d'une affection pure; je ne concevais la passion que comme l'entraînement des âmes ; je ne pardonnais aux transports des sens qu'en faveur des platoniques douceurs, qui me semblaient seules dignes d'un homme sensible. J'aurais déchiré mes entrailles et versé mon sang pour la femme qui aurait partagé mes sentiments à cet égard. Les raffinements de ma métaphysique amoureuse me donnaient, à seize ans, un sérieux, une gravité, une mélancolie apparente, qui ne laissaient pas que de contraster avec l'âge où le sang est de feu, et avec le pays sauvage qui fut l'écueil de ma vertu puérile.

» Ce pays fut la Dalmatie. Que les gens graves me pardonnent l'ingénuité de ce que je vais dire, en faveur de la moralité que mes historiettes renferment; que les gens qui ne sont pas graves me pardonnent mon platonisme en faveur de mes jeunes erreurs.

» J'avais beaucoup souffert à mon arrivée à Zara : mais ma santé s'était par degrés raffermie. Mon petit logement, situé sur les remparts de la ville, dominait un point de vue magnifique, et celle des fenêtres qui ouvrait sur la rue voisine se trouvait faire face aux fenêtres d'un logis habité par trois jeunes filles nobles, très-pauvres, qui recevaient quelques rares secours d'un jeune frère officier, et vivaient du travail de leurs mains. L'une, l'aînée, aurait été jolie, sans deux yeux à la chinoise, que je ne pouvais souffrir, et dont le cadre rouge me déplaisait. La se-

conde était réellement un de ces *diablotins* de l'autre sexe qui sont faits pour être détestés et adorés. Petite, bien prise dans sa taille, brune de peau, les cheveux noirs tombant jusqu'à terre, et les yeux du noir le plus étincelant. Une troisième petite fille n'était encore qu'une promesse ou une menace, un joli prélude dont il fallait attendre la suite.

» Ces trois grâces m'apparaissaient seulement lorsque j'ouvrais la fenêtre de la rue, et que leurs fenêtres étaient ouvertes. Elles me saluaient en baissant doucement et décemment la tête, mouvement que j'imitais comme il convenait à un jeune homme enflammé par la beauté idéale, la vertu personnifiée dans la femme. Je remarquai pourtant que la seconde, le *diablotin* aux yeux noirs, ne manquait jamais d'entr'ouvrir sa fenêtre quand je paraissais à la mienne, et que ce beau visage s'abaissait en rougissant, et que ces magnifiques yeux noirs paraissaient avoir quelque chose de particulier à me dire. Il y avait de quoi faire rêver un platonicien de cet âge. Mais hélas ! tout ce qui touchait au corps, tout ce qui ne se rapportait pas à l'âme seule, m'était devenu odieux; je me repliais dans le centre de mes réflexions austères; et, sans manquer de politesse, j'affectais la plus civile et la plus grave indifférence.

» Voici qu'un jour ma blanchisseuse génoise m'apporta mon linge dans la petite corbeille accoutumée, et sur ce linge le plus bel œillet du monde.

— Pourquoi cet œillet ? lui demandai-je.

— Il s'adresse à monsieur; il a été cueilli par une fort jolie personne, voisine de monsieur, qui a la cruauté de ne pas s'occuper d'elle.

— Dites-lui que je la remercie infiniment, mais que ses fleurs s'adressent mal, répliquai-je en prenant mon air le plus grave.

» Déjà ma fermeté était attaquée, et la tête commençait à me tourner. Je le sentis, et le fantôme du mariage vint m'effrayer; je crus devoir fuir le danger et les deux yeux du diable, en ne me faisant plus voir à la fenêtre. Inutile retraite, remède pire que le mal !

» Jean Apergie, officier, mon camarade, d'une bonne famille, avec lequel je m'étais lié, et qui m'avait dirigé dans mes études militaires, ne partageait pas le moins du monde le platonisme de mes goûts, et devait à son système, mis en pratique d'une façon

trop assidue, la goutte et plusieurs calamités qui le retenaient au lit. Il me pria de venir le voir. Il demeurait à peu de distance, chez la femme d'un notaire, d'un âge déjà raisonnable.

» J'y allai. Je trouvai la dame assise dans la chambre de mon ami. Elle m'accueillit comme un vénérable ecclésiastique accueille un pécheur qu'il veut ramener à la morale et à la vertu. D'un ton grave, maternel et un peu amer, elle me reprocha mon impolitesse, mon peu d'usage, le ridicule de parodier à seize ans la gravité d'un homme de cinquante ans; et divisant son sermon en trois points, elle finit par une péroraison dans laquelle elle me représentait pathétiquement l'adsurdité que je commettais en sacrifiant à mes dédains et réduisant au désespoir les jeunes personnes honnêtes et belles qui avaient du goût pour moi. Ce n'était rien (disait-elle éloquemment) qui ressemblât à de la sagesse, mais grossièreté pure, folie et tyrannie évidente.

» Quant à l'officier étendu sur son lit de douleur et poussant de temps à autre un soupir, un gémissement, quelques cris aigus, que lui arrachait non le remords, mais la douleur, il accompagnait de beaux commentaires le sermon moral de la femme du notaire, s'exclamait sur ma folie, sur ma niaiserie, sur le tort que j'avais, sur la nécessité d'aimer, et ne s'arrêtait qu'au moment où une angoisse imprévue le faisait bondir sur sa couche.

» Je m'apprêtais à répondre de mon mieux, lorsque deux petits coups frappés à la porte annoncèrent l'arrivée d'un nouveau personnage, et je vis entrer la périlleuse beauté qui venait savoir des nouvelles de mon ami l'officier. Je crois que cette visite au malade s'adressait à l'homme en santé. On était venu seul, la servante avait été obligée de garder à la maison une sœur qui avait la fièvre. On parla modestement, doucement, de choses indifférentes, mais de manière à me prouver que l'on avait de l'esprit et du sens. Les yeux noirs me disaient éloquemment que j'étais un ingrat. L'entretien fini, elle ne pouvait partir seule; je m'offris. La jeune Dalmate résista un moment par convenance. Je pris son bras, qui trembla violemment; c'était au cœur de juillet; la traversée n'était pas longue, et nous nous en allâmes muets comme des statues. Nous voici devant la porte de sa maison : d'une voix humble et

timide, « Vous ne me refuserez pas, me dit-elle, d'entrer et de vous reposer quelques moments !

» Tout respirait l'indigence dans ce malheureux asile. Dans la chambre où je me trouvai bientôt, la sœur aux yeux chinois était couchée et souffrante. Pour ne pas réveiller la malade, on parle bas. Je m'assieds sur un petit sopha jaune et ridé, et la Dalmate, prenant son ouvrage, se met à travailler à l'aiguille. Les yeux baissés, à demi-voix, elle me dit alors que depuis quelques mois elle a conçu pour moi la plus grande estime; mais qu'elle craignait bien de ne pouvoir mériter de ma part le plus léger sentiment de gratitude en échange d'un sentiment très-vif. Je lui répondis aussi à demi-voix, mais en fixant sur elle un regard assuré, que ne pas croire à ses paroles eût été une insulte, mais que j'étais curieux de savoir comment avait pu naître une partialité de cette nature en faveur d'un jeune homme tout-à-fait inconnu, et qui ne méritait, certes, pas l'honneur insigne qu'on lui faisait. Elle répliqua, en relevant les yeux vers moi, qu'elle était fort sincère, que l'émotion dont elle me parlait avait commencé au théâtre en me voyant jouer un rôle de soubrette, et que cette émotion était devenue plus vive en me voyant jouer au ballon. — O Dieu ! est-il possible; quelle honte ! Ce qui lui a plu en moi, ce qui a fait naître une passion dans son cœur, c'est une partie de ballon et un pauvre rôle de soubrette. Mobiles frivoles ! Une femme civilisée les eût dissimulés, et la Dalmate les avouait ingénument. Ils m'humiliaient si fort, que je l'écoutai d'un air tout-à-fait farouche, et je repris en disant :

— J'aurais pensé qu'une jeune personne distinguée ferait moins d'attention aux niaiseries dont vous me parlez, et beaucoup plus aux qualités intérieures.

— Je vous rends compte sincèrement de ce j'éprouve, répondit-elle toute mortifiée et avec une naïveté fine; il m'a semblé d'ailleurs que j'étais de l'avis de tout le monde, et à force d'entendre dire du bien de vous, je me suis habituée à en penser. Les continuels éloges que l'on a faits de vous ont accru ma préférence, et si je me vois méprisée, je ne sais à quoi me réduira mon désespoir.

» Ses yeux se mouillaient de quelques petites larmes qu'elle cherchait à me cacher, mais que j'apercevais. L'amour-propre

était flatté, la sensibilité émue, et la beauté du diablotin brun avait produit son effet. J'appelai toute ma raison à mon secours, et je fis remarquer à la Dalmate, que je ne voulais pas me marier, que je ne le pouvais pas, que j'étais pauvre, et que son affection me touchait; qu'en la voyant plus souvent je pourrais nuire à sa réputation et à sa fortune, et que je la priais de regarder comme une preuve d'estime et de dévouement, le soin que je mettrais à m'éloigner d'elle.

» Elle laissa tomber à terre la toile et l'aiguille qu'elle tenait. Elle prit une de mes mains et l'approcha de sa poitrine; puis elle pleura amèrement en appuyant une de ses belles joues sur mon épaule parlant toujours à demi-voix, pour ne pas réveiller sa sœur, et cessant d'employer la troisième personne, comme le cérémonial italien l'exige, pour me tutoyer à la dalmate :

— Ami de mon âme, me dit-elle, tu ne me connais pas; la délicatesse et la sagesse de tes paroles augmentent encore mon amour. Crois-tu donc que ma pauvreté tend des embûches à ta jeunesse? Me juges-tu vicieuse, ou supposes-tu que je cherche un mari? Tout cela pourrait être. Mais tu te trompes, et je te pardonne. Par pitié, tâche de me connaître, accorde-moi quelques instants de ta conversation qui m'est délicieuse; si tu n'es pas un tigre, tu n abandonneras pas à une douleur insupportable une âme pleine de toi.

» Ses larmes coulaient abondantes. Pour moi; j'étais ravi. Le voilà donc trouvé, le rêve de mes jeunes pensées; voici la femme qui aime mon âme, et qui veut être aimée avec une ardeur idéale et métaphysique. Je me livrai sans crainte à ce sentiment qui me charmait, et nos mains serrées, et nos regards remplis de passion, et nos tendres discours, étaient dignes, en vérité, des bergers du Lignon et de l'Astrée.

» Pourquoi rire de ce paradis qui coûte si peu? N'est-ce pas le bonheur! Causeries folâtres, gaies, savoureuses, échange de sentiments, soupirs qui partaient du fond du cœur, langueurs adorables, longues confidences, regards tremblants, pâleur soudaine, nous épuisâmes toutes ces délices innocentes, que je regarde encore, moi, vieillard, comme les plus délicates et les plus durables délices de l amour. Un sentiment de pudeur semblait nous retenir l'un et l'autre; était-il réel chez tous les deux! C'est ce dont on jugera tout à l'heure.

» Un soir, la femme du notaire, qui faisait de si beaux sermons, mon ami le goutteux et la jeune Dalmate, allèrent se promener avec moi sur les remparts. Il marchait lentement parce qu'il avait la goutte et d'autres peines. Je marchais lentement aussi, parce que le petit diable brun se trouvait suspendu à mon bras. Aussi notre procession était-elle assez majestueuse. Je restais le plus loin possible du couple qui nous précédait. La nuit tombait, le ciel devenait obscur, mon ami se plaignait de sa goutte; il rentra en boitant et nous laissa seuls.

» Il n'y eut pas de conversation entre nous; c'étaient des exclamations interrompues et à peine formées, et nous marchions sans nous apercevoir que nous marchions. Nous nous aperçumes du danger que courait notre platonisme, et le frais de la nuit n'exerçant sur nous aucune influence heureuse, nous résolûmes de cesser une promenade trop périlleuse. Mais pour la reconduire chez elle, il nous fallait passer tout près de chez moi.

— Fais-moi une grâce, dit le diablotin brun, laisse-moi voir ton logement?

» Je tirai la clé, j'ouvris, nous entrâmes. Une petite veilleuse brûlait sur un guéridon, près de mon lit. La jeune fille s'assit sur le lit.

— C'est donc là que tu dors seul? me dit-elle.

» Les deux cœurs battaient, à rompre les poitrines. Cette solitude, la nuit, la débile lueur de la veilleuse, tout semblait devoir nous perdre, mais nous résistions à cet entraînement, et nous demeurions muets. Les imbéciles! les niais! diront quelques sensuels vicieux, ils nous font pitié; que de scrupules et de lenteurs! O stupides et fous que vous êtes; vous ignorez, je le jure, ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans l'amour.

» Mais la jeune Dalmate, rompant la première le silence, et cachant dans mon sein son beau visage enflammé :

— Tu es plus sage et plus cruel que moi, me dit-elle; je t'aime davantage et je dois te sacrifier jusqu'au secret de mon honneur. Ce que tu respectes en moi, cette innocence que tu aimes m'est étrangère; ton colonel m'a trompée, et trois jours après avoir été séduite, ou plutôt victime d'une violence exécra-

ble ; je me suis vue abandonnée. Ah ! pourquoi tous les hommes ne te ressemblent-ils pas ! Je regarderais comme un crime de te rien cacher, et il me semble moins honteux encore d'être sincère et déshonorée que de mentir et te tromper. Ne m'abhorre pas, ou tue-moi.

» Mes vêtements étaient tout mouillés de ses larmes. Je n'ignorais pas l'abus que le colonel avait toujours fait de son pouvoir en Dalmatie, et les nombreuses violences qui lui étaient reprochées. Je restais frappé de stupeur, et la jeune fille, levant vers moi ses yeux humides :

— Tu me détestes ! tu me détestes ! Tue-moi ! tue-moi ! s'écria-t-elle.

» Je me baissai pour la consoler, ne sachant ce que je faisais ni ce que je disais. Son souffle me brûlait. Je n'étais plus à moi, la lumière s'éteignit, les nymphes gémirent.

» Ce que le lecteur aura peine à croire, c'est qu'elle avait menti, menti contre son propre honneur. Aucune liaison n'avait existé entre elle et le colonel. Ce premier phénomène de l'âme féminine me frappa de la manière la plus étrange, et me fit beaucoup réfléchir, tout jeune que j'étais, sur la route bizarre que suivent les passions. Mais le dénouement de l'aventure me mit au courant d'un phénomène nouveau que les métaphysiciens de l'amour expliqueront s'ils le peuvent.

» Pendant deux mois, deux mois entiers, nous cédâmes à cette influence, et notre barque vogua sur cet océan de délices qui, en dépit des précédents, furent toujours beaucoup plus platoniques que sensuels. Elle était pauvre, je le savais, et j'en souffrais mille peines. Je la priais de me laisser partager ma pauvreté avec elle ; ressources faibles sans doute, mais qui, enfin, pouvaient être de quelque secours. Mes prières et mes arguments étaient repoussés. Elle raisonnait là-dessus comme un véritable docteur ; elle prétendait qu'elle voulait garder son amour et non faire un trafic ; qu'il y avait, selon elle, antipathie invincible entre les rapports du cœur et toute espèce d'intérêts. Ma métaphysicienne avait raison ; elle argumentait très-bien, de même qu'elle avait très-bien raisonné en se prétendant coupable d'avance pour me rendre coupable à mon tour. Son instinct lui disait que l'amour est libre, et que la plus légère chaîne de l'intérêt l'écrase. Mais, hélas ! écoutez ce

qu'il en advint, quelles sont les chances de la vie, et comment se termina tant de bonheur idéal, par un dénouement auquel personne ne se serait attendu.

» Il fallut faire, dans les montagnes, un voyage de quarante jours. Nous nous quittâmes; Dieu sait avec quelle tristesse. Chaque journée me parut un siècle. A peine débarqué, ce fut elle que je cherchai. Mais je rencontrai sur la plage un de mes amis, qui me tira à part et me parla avec précaution. — « Gozzi, me dit-il, je sais que vous avez de l'affection pour une des plus belles personnes du pays; mais je dois vous avertir que votre absence vous a été funeste. L'intendant militaire, qui était depuis longtemps épris d'elle, a saisi le moment favorable et vous a supplanté. Soyez-en sûr, et croyez à ce que je vous dis ! »

» L'idée seule de cette infidélité me révolta. Me voilà plongé dans la rêverie la plus triste et la plus profonde. Non-seulement je n'allai plus la voir, mais je fermai ma fenêtre, et j'évitai toutes les occasions de la rencontrer. En vain la porteuse d'œillets fut chargée de plus d'une ambassade, je repoussai toutes les avances, je renvoyai les billets. Mais la vérité, comment la connaître? Lecteur, qui que vous soyez, vous ne l'imaginerez pas, vous ne la devinerez pas, vous ne l'inventerez pas. J'aurai tout à l'heure, je le crois, le plaisir de vous faire rire aux dépens de ce même amour qui peut-être vous a fait pleurer.

» Comme je passais un jour devant la maison du notaire, la femme aux sermons me vit et m'appella. Bientôt introduit dans une chambre, j'y vis assise dans un canapé, et baignée de larmes celle que j'avais tant aimée. On nous laissa seuls, et je demeurai immobile en face de cette beauté qui me charmait encore. Ce furent d'abord, de sa part, les reproches les plus vifs et les plus sanglants. Je l'arrêtai :

— Ah çà ! et l'intendant militaire? lui dis-je.

Elle pâlit en m'écoutant, et s'écria :

— Quel est le calomniateur infame...

— Oh! ne vous fatiguez pas à vous justifier; je ne suis ni ingrat, ni injuste : je sais tout.

» Ce ton décidé l'attéra d'abord; puis, baissant la tête, comme honteuse d'être aperçue, soupirant à chaque mot et interrompant ses phrases par de longs sanglots:

— Tu as raison... Je suis indigne... indigne de toi... Deux sacs de farine !... Ma scélérate de sœur !... Elle ma priée... j'ai résisté longtemps... Mon aversion était horrible..... Maudite sœur ! .... Maudite farine ! Maudite indigence !...

» Ses larmes l'étouffaient.

» O philosophes ! ô rêveurs, ô platoniciens, ne seriez-vous pas tombés, comme frappés de la foudre, sous le poids de cette farine. Un tel dénouement réduisait mon cœur métaphysicien et platonique à un état d'angoisse et de fureur que je ne saurais exprimer. Je restai muet. J'avais une vingtaine de ducats dans mon escarcelle ; je les laissai tomber l'un après l'autre dans son sein et je me sauvai à toutes jambes, en pleurant et criant comme un damné : Maudite sœur ! maudit intendant ! maudite farine ! »

Ce fut la première expérience du philosophe amoureux.

Passons au second amour. Notre héros, auquel cette première aventure avait donné quelques lumières sur la vie et le monde, vivait dans l'intimité d'un autre officier nommé Maxime, avec lequel il s'en alla loger lorsqu'il plut au provéditeur-général de disposer du logement où le petit diable brun était venu lui rendre visite. Les deux amis commencèrent par aller se percher au sommet des murailles, dans une espèce d'observatoire d'où ils bravèrent Borée et la tempête, mais qu'ils abandonnèrent bientôt, fatigués d'être exposés à tous les vents. Maxime avait pour ami un boutiquier de Zara, dont la maison était commode, vaste, et dont la femme, comme s'exprime Gozzi, était *grassotte* et fraîche (*grassota e fresca*).

— « Je crois, que Dieu me pardonne, dit-il, que Maxime avait encore plus d'amitié pour la femme que pour le mari, et cette bonne famille nous loua sans peine deux chambres, en nous donnant, moyennant un petit salaire, la table et le logement. Pour faire une action chrétienne et charitable, le marchand, qui n'avait pas d'enfants, avait adopté une jeune fille pauvre, qui était *fille d'âme* (figlia d'anima), comme on dit en Italie avec une tendresse si délicate, et qui mangeait à la même table que nous. Elle pouvait avoir treize ans, avait les cheveux blonds, les yeux grands et bleus, le regard suave et languissant ; le visage pâle, avec une légère teinte d'incarnat au milieu de cette blancheur de cire ; d'ailleurs modeste, avec peu d'embonpoint,

mais svelte, élégante, gracieuse, et d'une taille bien prise qui joignait la délicatesse à la majesté.

— » Lorsqu'il était question de remplir mon rôle comique, c'était cette jeune personne qui me servait de femme de chambre, qui m'arrangeait les cheveux, qui les bouclait, les frisait, les couvrait du *zendaletto ;* elle jouait comme une jeune chatte, riait en me regardant. M'échappait-il quelque plaisanterie sans conséquence? elle riait de plus belle. Enfin un soir, après m'avoir bien coiffé, elle s'avisa tout à coup de m'accorder trois ou quatre baisers petits, jolis. Elle m'étonna : je la croyais la plus insouciante du monde. C'était une vraie sainte.— « Sans doute, me dis-je, elle me prend pour une femme ; mon costume la trompe.» — Mais tous les jours le même manége recommençait, et de profonds soupirs témoignaient hautement contre l'innocence que j'attribuais à la belle. Je respectais les droits de l'hospitalité ; à ma sagesse naturelle se joignait l'expérience que je venais d'acquérir; je lui fis observer, d'un ton bien grave, que le confesseur défendait absolument ces sortes de choses ; ce qui n'aboutit qu'à la faire rire. « Taisez-vous, me dit-elle, et ne faites pas de bruit ; laissez seulement la porte de votre chambre entr'ouverte ce soir, quand tout le monde sera endormi : que je puisse vous dire un secret. »

» La curiosité, et surtout le singulier contraste qui se trouvait entre sa sainteté apparente, le profond sérieux qu'elle affectait, et ses manières nouvelles me déterminèrent. La moitié de la nuit se passa en contes folâtres et innocents et en paroles enfantines, et je commençais à sommeiller lorsque, m'arrachant à cet insolent sommeil :

— » Pauvre petit imbécile, me dit-elle, tu crois donc que le maître de la maison est mon père adoptif, parce qu'il me prêche toute la journée, et qu'il m'ordonne d'avoir l'air grave et de bien me tenir? C'est tout simplement un vieux pendard, qui, sous ombre de charité, m'a recueillie dans sa maison ; je ne suis pas *sa fille d'âme*, mais la fille de ses plaisirs. Sa bonne femme d'épouse croit tout ce qu'il veut, et lui, jaloux comme un tigre, me tourmente horriblement. Tu me plais et je t'aime avec passion (*innamorata morta*); console-moi un peu de l'ennui que me cause ce misérable : j'espère que tu me veux du bien? »

» Elle ne me laissa pas le temps de la réflexion. Cet esprit fol-

let qui avait, comme on le voit, les manières assurées, à peine vêtu, audacieux, ardent, et se moquant de ma froideur, força bientôt tout mon platonisme de s'évaporer; étourdissement, ivresse, délire, entraînement, composèrent d'une manière exclusive le second chapitre de mes amours, Adieu, chère métaphysique! Il faut que vous disparaissiez toujours en face des réalités! je ne pouvais revenir de mon étonnement. Le matin, mon farfadet vainqueur redevenait sainte, les yeux baissés, l'air grave et contrit, le visage composé, à lui donner le bon Dieu sans confession.

» Mon platonisme était bien déchu, et le plaisir étendit son voile complaisant sur des délits qui ne laissaient pas que d'exciter en moi quëlques remords. J'allais partir pour Venise, et j'avoue que l'idée de renoncer à ces conversations intéressantes me coutrariait singulièrement, lorsque, trois jours avant mon départ, un accident comique vint me guérir subitement de ma seconde maladie et me fit bénir ce départ que je n'avais pu voir sans terreur.

» Pour raconter cette aventure, il faut d'abord que je décrive la maison habitée par nous. Un grand escalier de marbre conduisait à une vaste salle; de cette salle on passait à la chambre à coucher des deux époux, et de là, dans une autre chambre à coucher, habitée par mon ami Maxime. En montant l'escalier, on trouvait, à main gauche, la porte de ma chambre, et tout à côté un second escalier, ou plutôt une échelle de bois fort longue, qui conduisait à un étage supérieur. C'était au bout de ce second escalier que se trouvait la porte de la chaste cellule où reposaient mes amours. A côté de cette porte s'ouvrait une fenêtre extérieure, qui servait à monter sur le toit lorsqu'il fallait réparer les ardoises ou la charpente de la maison.

» Le charitable père adoptif, qui avait tant de complaisance et une âme si chrétienne pour les jeunes filles de treize ans, ne me soupçonnait pas le moins du monde; nous avions tous deux quelque chose de si posé dans la démarche et le regard, et le rôle que je jouais était si bien calqué sur le modèle qu'elle m'offrait, qu'il était difficile au marchand de concevoir le moindre ombrage. Mais, ainsi que me l'avait dit la demoiselle, notre homme était jaloux jusqu'à la rage; il lui était venu dans la pensée qu'un jeune voisin, qui la lorgnait depuis longtemps,

pouvait bien entrer la nuit par l'ouverture que j'ai décrite, et s'approprier l'usufruit du bien qu'il s'était réservé. Quelques indices l'avaient mis sur la voie, et la jalousie, industrieuse comme les autres passions, lui fournit un moyen d'éclaircir ses doutes. Il ferma la fenêtre, mais de manière à ce qu'on pût l'ouvrir du dehors. Un énorme bloc de pierre, placé à l'intérieur, devait rouler le long de l'escalier, si l'on essayait d'ouvrir la fenêtre en son absence. Au moyen de cette invention, le père gardien espérait que les coupables seraient dévoilés, et s'apprêtait à les rendre victimes de sa colère, rendue féroce par la jalousie.

» En effet, un soir que j'avais fermé ma porte, et que n'ayant pas reçu du démon nocturne le signal auquel j'obéissais, je dormais du sommeil le plus savoureux, un bruit infernal m'éveilla en sursaut. L'escalier de bois se trouvait placé tout à côté de la cloison à laquelle était adossé mon lit ; et vous pouvez imaginer le tapage que faisait en descendant une énorme pierre qui dansait sur les degrés. Me voilà qui sors du lit en chemise, et qui, saisissant mon flambeau, m'empresse d'aller secourir la pauvrette, que je croyais en danger. Le premier personnage que j'aperçus fut le père gardien, le bougeoir d'une main, un cimeterre de l'autre, et qui, tout furieux, montait l'escalier à grands pas, pour se venger du séducteur. Derrière lui, sa femme, légèrement vêtue, le tirait de toutes ses forces, pour l'empêcher d'accomplir ses funestes desseins ; et Maxime enfin, dans le même équipage, brandissant son épée, criait : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? laissez-moi faire ! » Au pied de la fenêtre, on apercevait la jeune fille, vrai démon cette fois, mais démon vaincu, agenouillée, racoquillée, et comme frappée de la foudre. Le crime était évident. Nous eûmes tous les trois grand'peine à retenir ce père adoptif, devenu furieux, et qui voulait couper la tête de son honorable fille. Alors ce furent menaces sur menaces, gémissements, douleurs, supplications ; et en fin de compte, l'enquête, dans laquelle on ne pensait pas à me mêler, aboutit à nous faire comprendre que la jeune et modeste vierge, non-seulement ouvrait la fenêtre tous les soirs à un personnage qui courait les toits, mais qu'elle descendait la nuit, ouvrait la porte de la rue, et commençait je ne sais quelle Odyssée nocturne d'assez mauvaise apparence. On pria, on pleura, on gronda ;

la jeune sainte changea de chambre et tout fut dit. Quant à moi, je gardai dans ma mémoire le souvenir de cette terrible fille de treize ans.

» Il y avait, comme vous voyez, de quoi prendre en dégoût l'amour platonique, après ma première aventure, dont le dénouement fut provoqué par un sac de farine, et raison de répudier l'autre amour terminé par un coup de tonnerre sous la forme de cette grosse pierre roulant à travers les escaliers. Mais l'affection, la sympathie, le bonheur de l'âme, les délices de ce paradis des fous, ont quelque chose de si attrayant, qu'il m'a fallu, lecteurs, le croiriez-vous? une troisième et dernière expérience pour me désabuser. J'ai promis ma confession complète et mon histoire véritable. Voici donc la troisième et dernière épreuve à laquelle furent soumis les sublimes sentiments de mon âme et la métaphysique délicate qui remplissait mon cœur. Boccace aurait fait de ce petit drame un conte excellent, et je vais le raconter avec une complète exactitude.

» Je revins à Venise singulièrement désillusionné; j'allai habiter le vieux palais paternel, et ce fut dans l'étage le plus élevé de ce palais que je fis mon cabinet d'étude. Là je préparais mes frivoles chefs-d'œuvre, là je passais des journées entières. De temps à autre une voix sonore et mélancolique se faisait entendre; des ariettes tristes, chantées avec le goût le plus pur et une expression à fendre l'âme, parvenaient jusqu'à moi, et il n'était pas étonnant que j'en entendisse toutes les paroles, car la personne qui les prononçait se trouvait aussi rapprochée que possible de ma fenêtre. On sait combien sont étroites les rues de Venise qui ne sont pas traversées par des canaux; une de ces rues séparait notre habitation de celle où logeait la cantatrice. En effet, en m'approchant un jour de ma croisée, j'aperçus une figure triste, blanche, couronnée d'une forêt de cheveux très-noirs, retenus par un ruban ponceau, avec un œillet rouge sur le côté. Il était impossible d'être plus belle qu'elle ne l'était, difficile de mêler plus de gravité et de majesté à une physionomie plus agréable et à des traits plus réguliers.

» Une taille moyenne, un bras arrondi et potelé, une poitrine qui annonçait fraîcheur et fermeté, un regard calme, suave et languissant; tout cela aurait pu s'emparer de mon cœur, sans les deux bonnes leçons que j'avais reçues et qui m'avaient

donné une certaine expérience. Instruit par ces accidents, je ne m'avançai donc pas; seulement lorsque j'ouvrais ma fenêtre et que je la voyais occupée à travailler auprès de la sienne, je lui disais quelques-uns de ces mots qui servent de conversation à ceux qui n'en ont pas; il s'agissait du siroco, du beau temps, du mauvais temps, de la neige, de la pluie; et cette causerie insignifiante nous laissait croire à tous deux que nous devions passer pour absurdes aux yeux de la voisine et du voisin. Je lui demandai donc un jour pourquoi tous les airs qu'elle chantait étaient si tristes, et d'où venait qu'une si belle voix se trouvait ainsi consacrée à des paroles lugubres et à une lugubre musique. Elle me répondit que son tempérament était mélancolique, qu'elle chantait pour se distraire, et que son goût particulier lui faisait préférer les airs tristes et les paroles tristes.

— Quoi! si jeune, et vous qui me semblez dans une situation heureuse, vous dont la physionomie annonce de l'intelligence et de l'âme! comment se fait-il que vous ne puissiez dominer la tristesse que je lis toujours dans vos regards et qui cause mon étonnement?

— Je ne prétends pas, me répondit-elle avec un demi-sourire à rendre fou le plus sage; je ne prétends pas, moi, qui suis femme, deviner les sentiments et les impressions des hommes. Faites de même, et n'imaginez pas pénétrer les sentiments et les idées des femmes.

» Cette réplique avait quelque chose de presque philosophique qui me toucha le cœur. Ce n'était plus la barbare naïveté dalmate; si je condamnais mes premières erreurs, je ne pouvais en comparer la cause à celle qui s'offrait à mes yeux : une jeune Vénitienne bien élevée, modeste, observatrice, sérieuse, honnête. O chimère de mon esprit romanesque! te voilà donc trouvée! Tout me porte à le croire. Voilà la femme pure, idéale, le phénix que je désespérais de rencontrer!

» Cependant une foule de réflexions venaient m'assaillir, et le résultat définitif de ces réflexions, fut que je devais ouvrir la croisée le moins souvent possible et rendre mes causeries les plus brèves possible. Quant à elle, il paraît que le nombre de ses travaux à l'aiguille augmentait chaque jour, et elle ne quittait plus son poste; sans cesse je la voyais assise à sa fenêtre, d'un air mélancolique et sérieux. Je ne pouvais m'em-

pêcher de réfléchir que c'était chose tout à fait incivile de ne pas lui adresser quelques paroles de consolation; et mon pauvre cœur attendri cherchait à la soulager par des récits philosophiques, par des réflexions sur la vie et les hommes, causeries plus graves qu'amusantes et auxquelles elle ne répondait que par un doux et léger sourire. Il y avait toujours de la réserve, un tour ingénieux et une grâce parfaite dans ses réponses; et souvent lorsque la discussion était établie entre nous, elle quittait l'aiguille, me regardait fixement et écoutait ce que j'avais à lui dire comme si elle eût étudié un livre. Des idées que je jugeais folles me traversaient le cerveau; je voulais les étouffer et restreindre encore le nombre et l'étendue de nos conversations charmantes, honnêtes, mais périlleuses, et qui avaient duré un mois. J'avais grand soin de ne parler que de choses générales. Un jour que je reprenais la conversation qui nous avait intéressés trois jours auparavant, je la vis rougir tout à coup et baisser les yeux d'un air distrait.

— Vous êtes occupée d'autre chose, lui dis-je, et je ne veux pas vous être à charge.

» Elle se leva toute troublée :

— Un moment! me dit-elle; n'avez-vous pas reçu, il y a deux jours, de moi, un billet et un portrait en réponse à votre lettre?

— Quel billet? quel portrait? Je ne sais ce que vous voulez dire.

» Elle pâlit.

— Quoi! vraiment!

— Je vous assure, sur mon honneur, que je ne puis deviner à quelle circonstance vous faites allusion!

» Elle tomba sur sa chaise à demi pâmée, poussant un grand soupir :

— O Dieu! malheureuse que je suis! perdue et trahie!

» Puis, après une pose de profonde douleur, se levant :

— J'ai grand besoin de conseil, me dit-elle; j'ai obtenu de mon mari la permission d'aller ce soir chez une de mes tantes, religieuse à la Giudecca. Soyez, à la vingt-unième heure, sous le *Ponte Storto* de Saint-Apollinaire, vous y verrez une gondole; et, à la fenêtre de cette gondole, un mouchoir blanc; vous y entrerez et j'y serai; vous saurez à quel péril mon imprudence

m'a exposée ; vous êtes la seule personne qui puisse me donner conseil ; si vous croyez que je mérite votre pitié, ne manquez pas de vous trouver là ; je suis persuadée que ma confiance est bien placée.

» A ces mots, elle s'envola et disparut. Je restai comme un homme de stuc, mon cerveau tournant comme une roue de moulin et bien déterminé à pénétrer le mystère de la gondole. Je dînai avec tant de précipitation, que je pensai m'étouffer. Me voilà sous le *Ponte Storto*, et bientôt après dans la gondole. J'y trouvai cette beauté resplendissante sous le *zendale* avec beaucoup de brillants aux oreilles, au cou et aux doigts.

— Fermez le rideau, cria-t-elle au gondolier, et dirigez-vous vers la Giudecca. Mille pardons, dit-elle de la manière la plus douce, pour la peine que j'ose vous donner. Je vous en supplie, n'allez pas prendre une mauvaise opinion de mon caractère, à cause de ce rendez-vous qui semble en effet fort équivoque de la part d'une femme d'honneur, femme mariée! Je n'aurais pas eu recours à votre conseil, si je n'avais, monsieur, très-haute opinion de votre sagesse, de votre prudence et de vos mœurs. Je me trouve aujourd'hui dans le plus grand embarras, et je vais vous en dire la cause. Ne connaîtriez-vous pas un homme et une femme qui habitent le rez-de-chaussée de notre maison, gens mariés et très-pauvres ?

— Pas le moins du monde.

— Allons ! reprit-elle en fermant avec angoisse les paupières et les lèvres. Ce personnage m'a cependant dit positivement qu'il vous connaissait, qu'il avait toute votre confiance, et que le billet que voici était de vous.

» Elle tira de son sein un papier à lettre plié et me le présenta. Je ne savais où j'en étais. J'ouvris le précieux papier dans lequel je trouvai des protestations d'amour absurdes, des *hélas* et des soupirs ridicules, le tout lardé de vers de Métastase. On disait à la dame qu'on l'aimait avec passion, et que, ne pouvant la voir sans cesse, on lui demandait son portrait, remède contre les tourments de Cupidon, » cataplasme d'amour, disait l'épistolographe, que l'on ne manquerait pas de porter tout près du cœur pour en affaiblir les souffrances. »

— Ah ! ça, lui dis-je en terminant la lecture de ce beau billet, c'est donc la lecture de ce chef-d'œuvre qui vous a donné,

madame, une idée si favorable de ma sagesse et de ma prudence.

— Mon Dieu ! nous autres femmes, nous ne pouvons guère, toutes tant que nous sommes, nous dépouiller de cet amour-propre effréné, qui nous rend folles ou aveugles. J'ai peur que l'imprudence que j'ai commise ne me coûte bien des larmes ; croiriez-vous que j'ai répondu d'une manière assez civile à cette déclaration prétendue et que j'ai ajouté à ma réponse l'envoi de mon portrait garni de diamants ?

» Cette narration, mêlée de larmes abondamment versées par la dame, m'apprit à n'en pouvoir douter, que le ménage des coquins logés au rez-de-chaussée avait convoité la garniture de diamants qui entouraient le portrait ; que la jeune femme ayant fait à l'épouse du fripon confidence de je ne sais quelle inclination pour moi, cette dernière avait, de concert avec son mari, inventé l'admirable moyen dant j'ai parlé, pour confisquer au profit du ménage diamants et portrait. Je donnai à l'imprudente femme les meilleurs conseils du monde ; je lui recommandai de ne plus se montrer à la fenêtre, de continuer à traiter sa confidente avec tous les égards imaginables, de lui dire en grand secret que le commencement d'inclination qu'elle avait pour moi s'était complétement effacé ; enfin de regarder le portrait volé comme tout à fait perdu. J'ajoutai que le meilleur moyen de se tirer de ce mauvais pas était de tromper les fripons par de fausses confidences, de leur sacrifier même quelques ducats dans l'occasion; de leur apprendre surtout qu'on avait de mes nouvelles, que j'étais un fort mauvais sujet et que l'on renonçait pour toujours à moi.

» Tout réussit comme je l'avais prévu; les billets reparurent avec leur caricature accoutumée d'amour et de sentiment, et la jeune femme, suivant mes conseils, s'en débarrassa par quelques sacrifices. Bientôt le mari et la femme, enhardis par un premier vol, fouillèrent le secrétaire du mari, y trouvèrent quelques sequins et furent chassés à jamais de la maison. Tous ces événements, assez heureux pour la dame, elle-même me les apprenait pendant nos voyages en gondole ; car nos promenades continuaient toujours. A la fin de la troisième de ces promenades, nous étions arrivés à l'église de Sainte-Marguerite qui en était le but; elle tenait ma main serrée dans une des plus belles mains

du monde. Je voulus baiser cette main ; elle la retira, prit la mienne, en voulut faire autant, et j'imitai son mouvement. Quand je quittai la gondole, toutes mes idées étaient brouillées ; cette beauté de dix-sept ans, cette amitié toute platonique, cette résolution de sagesse, cette simplicité, cette force d'âme, me plaisaient infiniment ; les rendez-vous au *Ponte Storto* continuaient : un billet lancé par elle et attaché à une pierre m'arrivait par la fenêtre : gondole de marcher, conversations d'aller leur train, toujours plus gaies qu'amoureuses, sans autre crime qu'un échange de sentiments tendres et respectueux, sans autre inconvenance qu'un serrement de mains plus ou moins passionné. Les choses durèrent ainsi, parfaitement niaises, et d'une niaiserie délicieuse. Je ne sais pas combien de visites de toute espèce elle eut à rendre à ses parentes et à ses amies ; mais à chaque nouveau rendez-vous elle changeait de gondole et de gondolier, et ce que nous faisions de plus coupable, c'était d'aller ensemble à Murano ou à la Giudecca faire un petit repas bien simple, accompagné de rires joyeux, de protestations d'amitié, de soupirs quand on se séparait, quelquefois même d'une audace qui allait jusqu'à poser la main sur le cœur de l'un et de l'autre. Cependant la troisième personne de la conversation italienne s'était transformée en *vous,* et le vous s'était changé en *tu*. La familiarité croissait. Je lui demandai un jour l'histoire de son mariage.

— Tu vas ms rire au nez, me dit-elle; mais je suis fille de noble. Mon père, dissipateur et qui ne manque pas de vices, n'ayant pas un sou de dot à nous donner, accepta les propositions d'un négociant assez riche qui s'était épris de moi. J'avais quinze ans lorsque je l'ai épousé ; il y a deux ans de cela, et bien qu'il soit austère et à la vieille mode, je suis parfaitement heureuse avec lui.

— Et depuis deux ans vous n'avez pas d'enfants ?

» Cette réponse parut la blesser; elle rougit, je crus lui avoir fait peine, et je lui en demandai pardon. Quand on aime, on craint souverainement.

» A son tour elle pensa m'avoir offensé, et me serra la main.

— A un ami tel que toi, je ne dois pas cacher la situation douloureuse où je me trouve; mon pauvre mari est phthysique, en proie à une fièvre continue, et ne fait que pleurer toute la nuit

en me demandant pardon de m'avoir enchaînée à un cadavre. Il y a tant de cœur dans ces paroles, qu'elles me font pleurer aussi, moins à cause de ma peine que de la sienne. J'essaie de le consoler et de lui donner l'assurance d'une guérison impossible. Si tout mon sang pouvait le sauver, je le verserais avec plaisir. Il a voulu me constituer un douaire de huit mille ducats que j'ai refusé. Chaque jour ce sont des pièces d'or, des diamants, des perles, des bijoux, dont il me fait présent, « afin que je ne le déteste pas, me dit-il ; » ou des étoffes coûteuses, des ornements de prix, du linge très-fin qu'il veut que j'accepte. « Mettez cela en réserve, chère fille, me dit-il, vous serez bientôt veuve. Puisse Dieu vous donner des jours plus heureux que ceux qui vous enchaînent à un mariage fatal ! »

— Je crains, continua-t-elle en me regardant fixement d'un air grave, que l'aveu que tu viens de m'arracher ne fasse naître dans ton esprit des soupçons injurieux pour moi, et que tu ne penses que j'ai recherché ton amitié dans des vues déshonnêtes. Si je pouvais te croire capable de me juger ainsi, je perdrais bientôt le sentiment qui me fait t'aimer, et notre amitié serait brisée à jamais.

» Rien ne pouvait mieux me convenir que de telles dispositions chez une femme ; aussi nos sentiments mutuels ne faisaient-ils que s'accroître, bien que nous ne leur donnassions pour aliment que quelque petit sonnet platonique qu'elle regardait comme une perle et qu'elle plaçait entre sa robe et une poitrine plus belle que le sonnet.

» Hélas ! pourquoi dois-je raconter la dégénérescence de ce bel amour idéal ? Les historiens doivent être fidèles, et quiconque a vu le monde doit bien penser qu'entre un jeune homme de vingt ans et une belle personne de dix-sept, qui se sont fait l'aveu d'une passion mutuelle, la vertu ridige ne peut se maintenir longtemps. Il faut cependant achever cette narration, tout en avouant que ce qui me reste à dire, est loin de valoir ce que j'ai dit.

» Nous étions au milieu du mois d'avril, mois dont le souvenir restera gravé dans ma mémoire ; nous nous voyions un jour ensemble dans la gondole, moi et la jeune femme, vêtue de rose avec une négligence délicieuse. Nous nous rendîmes, comme à l'ordinaire, à Murano, où se trouvaient un petit jardin et une

maison qui nous servaient de lieu de repos. Là, nous avions coutume de prendre quelques aliments; tout était propre, soigné, silencieux. Nous collationnâmes, comme à l'ordinaire, mais avec plus de gaieté de part et d'autre et une vivacité de reparties qui nous charmait tous les deux, Que dire au lecteur? Un amour ardent, une attraction irrésistible, la solitude et le charme du lieu; un *non* qui pouvait passer pour le plus beau *oui* du monde; tout nous perdit. Je ne parlerai pas de ce mélange de pudeur et de transport, dont ma dernière vieillesse est encore émue. Toutefois je ne puis guère me rappeler sans rire le singulier débat qui s'éleva entre nous :

— Je suis coupable! s'écria-t-elle; pardonnez-moi, ô mon ami! C'est moi, moi seule qui vous ai séduit. Ne m'ôtez pas votre estime?

— Ah! c'est moi seul qui suis criminel, m'écriai-je à mon tour; ne me haïssez pas!

» A six mois de platonisme qui avaient charmé mon âme succédèrent six mois de plaisirs non moins vifs, dont nos cœurs n'eurent pas tout le bénéfice. La maladie du mari suivit son cours ordinaire. Bientôt les médecins désespérèrent de lui, et furent obligés de lui faire quitter Venise et de le conduire à la campagne. Une intimité plus douce et plus vive perpétua nos rapports. Hélas! qui aurait pu croire à la fin de cette nouvelle aventure? Celle-ci dépassa, en vérité, le sac de farine, quelque beau que le sac de farine pût être. Que ceux qui se fient du soin de leur bonheur à la plus faible créature de la terre reçoivent, comme moi, une dernière leçon. On a beaucoup péroré contre le mariage; mais, en vérité, les dangers qu'il entraîne sont encore au-dessous des périls et des angoisses attachés aux liaisons illégitimes.

» Un de mes amis vint me voir et logea chez moi. Plus âgé que je n'étais, mais vif et ardent, Lovelace accompli, fort incrédule quant à la vertu des femmes, et singulièrement hardi dans l'attaque, il m'enleva celle-ci, et il ne lui fallut pour cela qu'une soirée. Bacon aurait tout dit; je n'ose aller plus loin. »

. . . . . .

Ainsi s'essayait à l'observation des hommes et des passions cet esprit sagace, mais non ironique, cette âme douce et capable

de comprendre toutes les émotions. En croyant reproduire seulement les erreurs de sa jeunesse, Gozzi a fait la peinture la plus exacte de la vie vénitienne, de ses mœurs puériles et de ses faiblesses passées non-seulement en coutume, mais en loi. Que l'on juge ce pays et sa décadènce, en réfléchissant que ces historiettes rapportées par nous et souvent adoucies dans l'expression, affaiblies quant à la couleur, sont sorties de la plume la plus philosophique et la plus grave qui ait honoré Venise à la fin du XVIIIe siècle.

PHILARÈTE CHASLES.

VOYAGES.

TANGER ET GIBRALTAR.

En rade de Tanger, 30 juillet.

C'est en face de la riante et jolie ville de Tanger, avec ses maisons blanches étalées en éventail au milieu des jardins d'orangers, et sous les canons de sa redoutable *Kasaubah,* que je suis réduit à vous dépeindre de loin cette cité africaine, que je ne verrai probablement que du pont de mon navire. Comme l'ange à l'épée flamboyante qui fermait à nos premiers parents l'entrée du paradis, le choléra et la quarantaine, plus redoutable encore, nous ferment les portes de l'Afrique. Le choléra, disent quelques rumeurs bien vagues, bien incertaines, aurait éclaté à Fez, à six journées de marche de Tanger, et la seule crainte d'une quarantaine qui pourrait être établie à Gibraltar nous décidera probablement à repartir demain, comme l'hirondelle de mer, sans avoir même posé le pied sur la plage.

Et c'est dommage cependant, car notre voyage avait si bien commencé! Sortis ce matin à midi des passes de Cadix, sur le beau brick de guerre *le Griffon,* qui allait montrer aux Maures les couleurs de la France, nous avions longé, avec une brise constamment favorable, toute la côte de l'Andalousie, presque aussi nue et aussi désolée que la plage de Cadix. J'avais passé, le cœur serré, à quelques milles de ce cap Trafalgar, si tristement célèbre, sur ces flots où sont ensevelis tant de braves,

Espagnols et Français, réunis dans un même tombeau avec les glorieux débris de ces bâtiments qu'ils firent couler plutôt que de les rendre. Le matin même nous avions vu encore dans la baie de Cadix des bateaux espagnols occupés à repêcher les canons du *Bucentaure*, navire français échoué sur ces roches, à l'entrée du port où il venait chercher un asile après cette sanglante journée. Mais bientôt ces tristes impressions s'étaient effacées à mesure que fuyait devant nous ce cap de mauvaise augure, et l'Afrique, la redoutable Afrique, s'était enfin montrée à nous, parée de tous ces charmes qui la rendent, comme la syrène de la fable, douce et terrible à la fois au voyageur.

On me pardonnera cette comparaison toute classique, car, en conscience, il est impossible de se trouver en face des colonnes d'Hercule sans que tous les souvenirs de l'ancienne mythologie ne ressuscitent tout d'un coup, et que l'Olympe tout entier ne défile devant vous. Peut-on, en effet, se décider à donner à cette belle montagne qui se dresse, blanche et verte, à la pointe africaine du détroit, l'ignoble nom moderne de *Montagne des Singes*, tandis que l'antiquité vous prête le nom sonore d'*Abila?* De l'autre côté, quelque illustre que soit le nom donné par Thareck, le conquérant de l'Espagne, à la roche massive et carrée qui domine Gibraltar (*gebel Thareck*, la montagne de Thareck), le nom de Calpé vient de lui-même se placer sur vos lèvres en contemplant la moins haute et la plus fameuse des deux colonnes d'Hercule.

Au reste, il suffit d'un coup d'œil jeté sur ce détroit fameux où finit si longtemps le monde pour s'assurer que la menteuse antiquité a dit vrai cette fois en prétendant que naguère l'Europe fut unie à l'Afrique par cette étroite langue de terre, que la pression des deux mers allait rétrécissant chaque jour. Une série d'auteurs anciens que j'ai cités ailleurs atteste que le détroit, aussi loin que remontent les souvenirs de l'antiquité, avait été de siècle en siècle s'augmentant de largeur, depuis deux milles jusqu'à douze et quatorze qu'il compte aujourd'hui.

Maintenant, la rupture de l'isthme fut-elle brusquement opérée par quelque grande commotion du globe, ou peu à peu effectuée par la lente action des flots; ou l'homme aida-t-il à l'œuvre de la nature et traça-t-il sur cet isthme ruiné de toutes parts une voie aux flots qui cherchaient à se réunir? Hercule,

c'est-à-dire ces hardis navigateurs de la Phénicie qui se sont eux-mêmes chargés de leur apothéose, n'ont-ils ouvert la voie à des conquêtes nouvelles que pour la fermer à tout autre qu'à eux? et ces immortelles colonnes dont parlent tous les vieux auteurs, et qu'aucun d'eux n'a vues, ont-elles jamais existé autrement que dans le cerveau des poëtes et sur les sommets déchiquetés de Calpé et d'Abila?.... Sur toutes ces questions l'histoire est muette, et la science ne nous en apprend guère davantage. Tout ce que celle-ci a établi, c'est que les gisements géologiques des deux grands promontoires qui terminent les deux continents, et leur végétation, offrent des caractères d'identité tellement frappants, qu'on ne peut douter que l'Europe et l'Afrique ne se soient touchées naguère, comme la France et l'Angleterre, comme l'Italie et la Sicile.

Mais qu'ajouteraient les doutes et les conjectures des savants à ces vives et confuses sensations qui vous assiégent en présence de ces lieux à la fois célébrés par la fable, par l'histoire et par la poésie; de cette grande route du genre humain où tout a passé, depuis Tyr jusqu'à Albion, depuis l'Hercule phénicien jusqu'au vainqueur de Trafalgar, enterré là sous sa victoire? Là ce n'est pas seulement l'Europe, c'est la civilisation, c'est le christianisme qui finit, ce sont les mœurs douces et la vie molle et élégante des cités; c'est la vieille Europe qui s'arrête à la limite extrême de ses domaines, et regarde d'un œil de méfiance cette terre d'Afrique, sœur et ennemie à la fois, dont sept lieues à peine la séparent. Franchissez ces sept lieues qui suffisent pour diviser deux mondes, et hors le ciel, toujours le même pour tous deux, tout a changé en un instant. Une autre religion, d'autres lois, d'autres mœurs, une autre race d'hommes habite sur ce sol africain que la mer a bien fait de séparer de l'Europe, comme l'en séparent à jamais les haines de ses habitants.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes enfin sous les canons du fort babaresque qui ferme l'entrée de la rade de Tanger et dérobe la vue de la ville. Ce fort n'est lui-même qu'une dépendance de la *Kasaubah* ou *Casbah*, vaste et massive citadelle qui sert de résidence au gouverneur, et contient dans son enceinte une ville presque entière. Ce premier coup d'œil jeté sur une plage africaine n'était pas sans charme, surtout pour des yeux fatigués encore des stériles plaines de sable et des coteaux brû-

lés de l'Andalousie. Les montagnes qui ceignent la petite base semi-circulaire à l'entrée de laquelle est situé Tanger, sont entièrement couvertes d'une végétation peu élevée, mais touffue et vivace; de larges guérets couronnés d'épis et semés comme des plaques d'or sur ce vert tapis, attestent les penchants agricoles de leurs habitants. Mais aucune habitation isolée n'apparaissait sur toute la côte : aux portes de la ville était le désert, mais un désert cultivé et qui n'avait rien de repoussant ni d'aride. Partout où les champs de blé ne jaunissaient pas les croupes des coteaux, d'épais buissons, semblables aux *maquis* de la Corse, les revêtaient d'une couche épaisse de verdure; ça et là cependant, s'étendaient, comme pour nous rappeler que nous étions en Afrique, quelques plages de sable, où se dessinaient tantôt quelques cavaliers maures, revêtus de leurs *bournous* éclatant de blancheur, tantôt quelques chameaux chargés qui cheminaient à pas lents. Derrière les coteaux qui entouraient la baie, s'élevaient d'étage en étage les cimes du petit Atlas; dont les plus distantes et les plus hautes dressaient dans le lointain leurs têtes grises et vaporeuses, tandis que leurs derniers gradins descendaient en pentes douces jusqu'à la mer.

Après avoir doublé la pointe de la *Kasaubah* dont nous n'apercevions que les longs murs, imposants de loin et à moitié ruinés de près, malgré la chaux blanche qui cachait leurs cicatrices, comme le fard cache les rides d'une vieille coquette, nous découvrîmes enfin Tanger. La vue d'une ville arabe que l'on aperçoit pour la première fois a réellement quelque chose qui sort tout à fait de vos sensations ordinaires. Ces maisons éclatantes de blancheur, mais petites et basses, avec des terrasses au lieu de toits, et des bouquets de verdure sombre, où chacune d'elles s'enchâsse comme un brillant au milieu de cette noire monture; les tours massives des mosquées, qui remplacent le minaret dans les états barbaresques; le contraste que forment avec cette fourmilière de toits bas et carrés les hautes maisons à l'européenne des consuls, avec les tours qui les surmontent, est des plus agréables à l'œil. Tous les pavillons de l'Europe, rapprochés l'un de l'autre dans un court espace, flottent au haut de ces tours, et semblent régner en maîtres sur la ville musulmane.

A droite et entièrement séparée de la ville s'élève la *Kasau-*

bah, qui, s'étalant jusqu'au sommet de la colline sur un immense espace, laisse voir dans son enceinte, au lieu de casernes, une foule de petites maisons ou cases isolées, qui servent sans doute à loger la garnison. Le drapeau rouge de l'empereur de Maroc flotte sur ce fort gigantesque, mais en ruine, hérissé comme les batteries basses du port, de vieux canons rouillés sur des affûts pourris, et qui seraient, en cas d'attaque, plus à redouter pour leurs artilleurs que pour l'ennemi. Tanger d'ailleurs, bien qu'un peu mieux défendu du côté de la mer, étant partout dominé, à portée de fusil, par les hauteurs qui l'entourent, n'est pas susceptible, du côté de la terre, d'une défense sérieuse. Un bataillon et quelques obusiers en auraient bientôt raison.

Le quarantaine, cet autre fléau qui marche à la suite de la peste et qui empoisonne tout le plaisir d'un voyage dans le Levant, faillit, comme je l'ai dit, nous priver de descendre à Tanger, la seule ville vraiment mauresque que je pusse rencontrer sans me détourner de ma route. Cependant, sur l'assurance que l'on nous donna, le lendemain matin, que tous ces bruits de choléra n'étaient qu'une fausse alarme, et qu'il n'y avait pas de quarantaine établie à Gibraltar, nous nous empressâmes de descendre, et je mis le pied, le lundi 1er août, sur le sol africain.

J'ai, en voyage, une étoile qui me protége et à laquelle j'ai foi. J'ai fait, dans ce petit coin du globe qu'on appelle l'Europe, quelques douze ou quinze mille lieues, sans éprouver jamais un accident sérieux, ni sur terre ni sur mer. Si je n'ai qu'un jour à passer dans un endroit, ma bonne étoile arrange les choses de manière que, dans ce court espace de temps, quelque circonstance heureuse mette en relief, tout exprès pour moi, la population que je veux étudier, ou anime le paysage que je viens voir. C'est ainsi que, le jour même où je débarquai à Tanger et le seul que je dusse y passer, l'empereur avait jugé à propos de changer le gouverneur de la province, qui réside dans cette ville, et d'y envoyer un nouveau pacha, avec deux ou trois mille hommes des troupes plus ou moins régulières de l'armée de sa majesté marocaine.

Au moment même où nous débarquions, Son Exellence le nouveau pacha débouchait sur la plage étroite qui s'étend au sud de

de Tanger, le long de la mer, à la tête d'une division de son petit corps d'armée, campé à un quart de lieue. Quand les canons du fort n'auraient pas salué le nouveau gouverneur, les coups de fusil et les cris plus bruyants encore des hommes de l'escorte nous eussent annoncé son arrivée. Les mieux montés de ses cavaliers, pour lui faire honneur, couraient en avant bride abattue, en tenant leur fusil à bras tendu, et finissaient par le tirer au moment où leur bras fatigué n'en pouvait plus supporter le poids. Leur agilité, leurs cris sauvages, leurs gestes convulsifs, la vive allure de leurs chevaux, qu'ils arrêtaient quelquefois tout court au plus fort de leur carrière, l'éclat mat de toutes ces draperies blanches ondoyant sous les feux du soleil levant, formaient un ensemble fantastique et bizarre, mais dont la distance malheureusement diminuait pour nous l'effet. Rien de plus gracieux à l'œil que cette longue troupe de cavaliers défilant à la suite du pacha, sur une ligne sinueuse qui suivait les courbures de la plage, ou s'élançant au-devant de lui dans le plus pittoresque désordre. Mais le cortége se perdit bientôt dans les rues étroites de la ville, qui dut faire alors l'effet d'une fourmilière envahie par une tribu ennemie, et nous nous dirigeâmes à notre tour, à travers ces tortueux labyrinthes, vers la demeure du consul de France, malheureusement absent de Tanger.

Les sensations sont toujours vives en raison de leur nouveauté. Pour moi, qui vis en quelque sorte depuis six mois avec ces farouches Berbères dont j'essaie d'écrire l'histoire, j'éprouvais une impatience, que l'on comprendra sans peine, de contempler de près cette race indomptée et sans foi qui conquit l'Espagne pour le compte des Arabes, et arracha deux fois à ses maîtres la proie qu'en chien fidèle elle avait déposée à leurs pieds. Aussi ai-je rarement, dans ma vie, été plus vivement ému qu'en apercevant pour la première fois, sous les draperies bouffantes du bournous, ces figures haves et basanées, au regard fauve, à l'œil jaune et aux dents blanches, perçant sous leurs lèvres épaisses, que semble entr'ouvrir un ricanement sauvage.

On aurait tort de se figurer cependant l'ensemble de ces physionomies si énergiquement dessinées comme désagréable à l'œil: somme toute, c'est une forte et belle race d'hommes que celle qui habite Tanger et la pointe nord-ouest de l'Afrique. Ici, comme

sur toute la côte de Barbarie, le sang est mêlé, mais les types (on me pardonnera, je l'espère, ces éternelles préoccupations de physiologie historique), les types peuvent se réduire à trois principaux, sans compter les métis. D'abord, les Maures proprement dits, ou habitants de la côte, de haute taille pour la plupart, piétons et cavaliers agiles, à l'ovale allongé, aux cheveux noirs sans être crépus, et au teint au moins aussi blanc que les Andalous; c'est avec eux que se sont fondus probablement les Arabes et les Maures d'Espagne, lorsqu'ils ont été, il y a peu de siècles, expulsés de ce pays par l'imprévoyante politique des souverains de la Castille. Quant aux femmes, enfermées dans leurs étroites casines, presque sans fenêtres sur la rue et ouvertes seulement sur une petite cour intérieure, nous n'avons pu juger que d'après la noble démarche et les traits expressifs des hommes, de la beauté du moule où ils ont été formés. Les seules femmes que nous ayons rencontrées dans les rues étaient des Juives, des esclaves mauresques ou nègres, ou appartenant aux classes inférieures. Une ample couverture blanche, d'une étoffe de laine souple et légère, nous cachait, d'ailleurs, tous leurs traits et ne laissait que les yeux à découvert. Une seule fois, j'entrevis à une fenêtre, dans une maison un peu plus belle que les autres, une femme de trente ans environ, d'une beauté mâle et sévère, et d'un admirable caractère de tête, le front haut, l'œil perçant et le nez aquilin. Comme elle était sans voile, je dois penser qu'elle était Juive, bien que l'ineffaçable empreinte de la race hébraïque ne fût nullement gravée sur ses traits.

La seconde race, qu'un heureux hasard m'a mis à même d'étudier, est celle des montagnards de l'Atlas ou *Djebaly*, race plus grossière et moins bien traitée de la nature que celle des habitants de la côte. L'empreinte africaine est ici bien plus visible : le visage est plus rond, le nez plus épaté, les lèvres plus gonflées; un air de férocité sans intelligence règne sur toutes ces figures basanées qui cessent complétement d'appartenir au noble type caucasien répandu sur notre Europe et dans le nord de l'Afrique. On m'a expliqué cette prédominance du type africain parmi les montagnards des environs de Tanger, par les habitudes arbitraires de l'empereur de Maroc, qui a déplacé des populations tout entières et réparti dans les villes du nord un

grand nombre d'habitants des parties méridionales de l'empire.

Cette race, d'un caractère plus sauvage que les habitants de Tanger, est cependant énergique et belle; j'en ai vu défiler devant moi plus d'un millier, et j'ai rarement aperçu une réunion d'hommes d'un aspect aussi martial. J'étais dans la maison consulaire de France, ne pouvant me consoler de n'avoir pas vu de plus près l'entrée du pacha et de son escorte, lorsque des cris bruyants et des coups de fusil, tirés sous nos fenêtres même, nous apprirent que les cérémonies de l'inauguration du pacha n'étaient pas encore terminées. Je me hâtai de monter sur la terrasse, et je vis de là défiler, au son d'une musique barbare composée d'un mauvais tambour et de deux hautbois criards et fêlés, la plus étrange procession à laquelle j'aie assisté de ma vie. La cavalerie s'avançait la première, sans aucun ordre apparent, sur deux files où l'on ne distinguait ni chefs, ni soldats; l'uniforme, si l'on peut donner ce nom au sauvage mais élégant costume de ces enfants du désert, était invariablement le même, quant à la forme, et ne variait que par la couleur. Pour la plupart, c'était une longue couverture blanche, d'une étoffe semblable à l'étamine, admirablement drapée, et qui tombait en plis pleins d'ampleur et de grâce qu'un sculpteur eût pu étudier. C'était le costume oriental dans toute sa simplicité antique et tel qu'on se le figure porté par les enfants d'Israël, sur leur terre natale. Un pli léger de ce manteau, plus simple et plus gracieux que le *bournous*, natif des environs d'Alger, enveloppait la tête et le léger turban blanc qui la recouvrait. Ces fronts basanés, aux yeux expressifs, à la barbe noire, ressortaient en tons d'une vigueur admirable, sous cette blanche et flottante draperie, si légère que la moindre brise en faisait voltiger les plis.

Chez quelques cavaliers, et même chez une bonne partie de la population de Tanger, cette belle draperie blanche était remplacée, à mon grand regret, par une vilaine couverture rayée noire et grise, d'une étoffe lourde et sale, qui formait l'ensemble le plus disgracieux que l'on puisse imaginer. Quant aux armes, elles consistaient dans un de ces longs fusils qui sont, d'un bout à l'autre de la côte nord de l'Afrique, l'arme classique des Bédouins, plus un yataghan court et droit, sans aucun ornement et caché sous les plis du manteau. La selle, haute et

étroite, comme toutes les selles arabes, emboîtait le cavalier de manière à rendre une chute presque impossible. On connaît la forme des étriers arabes ; mais ceux de Tanger, au lieu d'être tranchants à l'extrémité, étaient armés d'une longue et formidable pointe en fer de six pouces environ, qui labourait sans pitié les flancs du cheval de manière à y laisser un sillon sanglant. Les chevaux, sans être d'une race bien fine, étaient en général vigoureux et agiles, et leurs cavaliers les maniaient avec beaucoup de dextérité. Le costume et les armes des fantassins étaient exactement les mêmes, et dans cet Orient où rien n'a changé depuis l'âge héroïque d'Antar jusqu'à nos jours, je suis convaincu que, au fusil près, les Berbères que j'avais sous les yeux étaient exactement les mêmes que ceux qui conquirent l'Afrique avec Thareck, et décidèrent, sur les bords du Guadaleto, du sort de l'empire gothique.

Tout d'un coup des cris de joie plus sauvages et des coups de fusil plus fréquents m'annoncèrent l'arrivée du pacha. Au milieu d'un groupe pressé de cavaliers, que pouvait à peine contenir cette rue étroite et montueuse, j'aperçus le nouveau gouverneur, monté sur un beau cheval gris, et s'avançant avec une gravité orientale qui contrastait vivement avec les bruyantes démonstrations de la foule. C'était un gros vieillard à barbe grise et à l'œil sévère, simplement vêtu, et qu'on n'eût pas distingué du reste de son cortége sans l'espace vide que le respect avait tracé autour de lui. Au moment où il passa devant la maison de France, sans daigner même y jeter un coup d'œil, les salves et les cris de joie devinrent plus fréquents et plus animés. Les milices marocaines, sans doute pour pouvoir se vanter ensuite d'avoir effrayé ces *chiens de chrétiens*, dirigeaient toutes sur nous le bout de leurs longs fusils au moment où elles les déchargeaient. Probablement ces fusils étaient chargés à poudre, mais on ne nous engagea pas moins à nous retirer prudemment, de peur qu'un oubli, peut-être involontaire, ne nous fît faire connaissance avec les balles barbaresques.

Lorsque enfin le tumulte fut un peu apaisé, nous pûmes nous rassasier à l'aise du ravissant spectacle que présente, du lieu élevé où nous la dominions, cette ville musulmane, vue à vol d'oiseau, avec ses petites maisons blanches, aux formes carrées, aux toits plats, s'élevant comme ces forteresses de bois blanc

qui servent de jouet aux enfants, au milieu d'épais massifs de verdure. Ces maisons, presque sans fenêtres sur la rue, avaient toutes une cour intérieure, comme les maisons de Pompeïa, avec lesquelles elles offrent la plus frappante ressemblance. C'est là que se passe, loin des regards et du soleil, cette vie toute cachée du musulman, toujours pressé de dérober à l'œil jaloux du maître le peu qu'il possède. C'est là qu'il vit dans une molle indolence couché avec ses femmes sur ses nattes de jonc, au pied de la vigne ou du figuier héréditaire ou s'abrite cet asile de fraîcheur et de paix, qui est pour l'homme du Midi ce qu'est pour nous le foyer domestique. C'est là seulement qu'il échappe à cette inquiète surveillance du despotisme, qui partout ailleurs entrave tous ses pas, et pèse sur toutes les actions de sa vie; c'est là qu'il vit obscur et résigné, jouissant de ses richesses, s'il en a, comme d'un larcin qu'il dérobe à son maître, et attendant patiemment l'heure où il faudra les lui restituer peut-être avec sa vie.

La troisième race que l'on trouve à Tanger est celle des Juifs, qui y forment au moins un bon quart de la population, et ont attiré à eux, là comme partout, le monopole du commerce et de toutes ces petites et lucratives industries qui naissent du rapport des Européens avec les indolents sectateurs d'Islam. Leur costume, comme celui des juifs d'Orient, est riche et de couleurs variées. Mais l'emblème caractéristique de la race juive en Barbarie est la calotte de drap noir, à laquelle on les reconnaît tout d'abord. Leur type de figure, complètement distinct de celui des Juifs de France et d'Allemagne, m'a paru, chose étrange! beaucoup moins méridional. On n'y trouve pas ce nez aquilin, ces yeux fendus et cet ovale allongé avec le bas du visage maigre et proéminent, qui semblent les traits distinctifs de la famille d'Israël. La figure est plus arrondie, les cheveux moins noirs et moins luisants. Les femmes juives de Tanger ne démentent pas la réputation de beauté qui appartient à cette moitié privilégiée de la race juive; leur beau costume oriental fait encore ressortir le caractère énergique et fier de leur figure, et la blancheur mate de leur teint. La langue dont les Juifs se servent entre eux est l'espagnol corrompu, bien qu'ils sachent aussi l'hébreu qu'ils parlent rarement.

Après avoir rassasié notre curiosité du piquant aspect de cette

ville, ramassée à nos pieds comme une fourmilière bruyante et affairée, nous nous mîmes en route pour aller faire à tous les consuls notre visite officielle. Nous circulâmes, guidés par le juif-interprète de l'ambassade, à travers un labyrinthe de petites rues tortueuses, étroites, montueuses, mais parfaitement appropriées au climat; car le soleil n'y parvenait guère, et une brise fraîche circulait sans cesse dans leurs étroits défilés. Nous traversâmes le marché de la ville, qui présentait le spectacle le plus pittoresque et le plus étrange : les femmes, bien entendu, en étaient bannies, et, dans ce bazar tout masculin, les marchands, accroupis à l'ombre d'une toile, devant leurs piles de fruits amoncelés, attendaient patiemment les acheteurs sans les provoquer de la voix ou du regard. Nous nous arrêtâmes quelque temps auprès de la fontaine, où des cavaliers altérés venaient rafraîchir eux et leurs montures; des femmes esclaves et de jeunes garçons à moitié nus et la tête rasée, sauf une touffe de cheveux qu'ils laissent croître pour que l'ange gardien puisse les saisir au jour du jugement, venaient puiser de l'eau pour les besoins du ménage. L'uniforme des officiers qui m'accompagnaient était pour eux tous l'objet d'une curiosité muette et respectueuse, mais nullement bienveillante. Quant à moi, mon pacifique frac bourgeois était loin de leur inspirer le même respect, et, s'ils daignèrent s'occuper de moi, ce fut sans doute pour me considérer comme le domestique ou tout au plus comme le secrétaire des hommes d'épée que j'avais l'honneur d'accompagner.

La petite colonie européenne que les consuls forment à Tanger, se ligue de son mieux contre les Maures et contre l'ennui, et réserve sans distinction à tous les voyageurs que le hasard y amène l'accueil le plus gracieux. L'union la plus intime règne entre tous ces consuls et les console de la monotonie d'un exil qui, pour être situé sur le seuil de l'Europe, n'en est pas moins pénible à supporter. Il y a vraiment un charme piquant à retrouver, dans ces belles maisons consulaires et au milieu des aimables familles qui les habitent, l'élégance et les arts de l'Europe, dont chaque nation a envoyé à Tanger un représentant. Nous n'avons pu qu'entrevoir, dans un rapide passage, quelques-unes de ces familles, mais nul de nous n'oubliera à coup sûr l'accueil tout fraternel de l'excellent consul de Suède, M. Eh-

renhof, ni l'admirable jardin où il a rassemblé tous les végétaux les plus rares des deux continents, et où nous passâmes, au milieu de sa famille, quelques-unes de ces douces heures qui font oublier tous les ennuis du voyage.

Malheureusement, les portes de Tanger ferment à la nuit, et il nous fallait retourner à bord, opération qui, par la brise d'est carabinée qui s'était mise à souffler depuis quelques heures, n'était pas sans difficultés. Nous mîmes une grande heure à franchir les quelques centaines de pas qui nous séparaient de notre maison flottante, et nous l'atteignîmes enfin, trempés comme si nous y étions venus à la nage.

Mais ce n'était là que le prélude de nos peines. Le lendemain, à trois heures du matin, je dormais paisiblement, lorsqu'un bruit inusité sur le pont m'apprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire : l'ancre qu'on levait alors venait de casser, engagée sans doute dans les vieilles ancres rouillées qui pavent le fond de la baie, et attestent les dangers de ce détestable mouillage. La brise d'est, qui soufflait avec une violence toujours croissante, nous avait fait culer vers les roches, dont nous n'étions plus qu'à dix-huit brasses, quand nous parvînmes à mouiller une seconde ancre. La position, cette fois, n'était plus tenable : un pilote que nous avions à bord nous décida à en sortir au prix de notre seconde ancre, avant que le flot en montant nous poussât sur les roches. Quelques minutes qui nous restaient à peine ne suffisaient pas pour retirer notre ancre; il ne nous restait donc plus qu'à l'abandonner, ce que nous fîmes à notre grand regret, heureux encore de ne laisser que nos deux ancres dans cette baie maudite, où le bâtiment avait été si près de rester.

Gibraltar, 3 août.

Si ce détroit fameux est la porte du monde ancien, cette porte, il faut l'avouer, est plus souvent fermée qu'ouverte, et le vent d'ouest et les courants la gardent beaucoup mieux que les colonnes d'Hercule. Ce n'est pas moi, ignorant, qui chercherai à expliquer par quelle force inconnue les eaux de l'Océan sont incessamment entraînées à se déverser dans le bassin de la Méditerranée, dont le niveau pourtant ne s'est élevé que de quelques

pouces depuis des siècles. Le seul fait que je puisse attester, c'est que, malgré un fort vent d'est, nous avons pu, grâce au courant qui nous aidait, gagner la baie de Gibraltar, tandis qu'avec le vent opposé, les bâtiments restent souvent, en hiver, emprisonnés plusieurs semaines devant ce redoutable détroit. Au reste, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre du vent contraire, puisqu'il m'a fourni l'occasion de comparer successivement l'une à l'autre, dans toute leur longueur, les deux rives d'Afrique et d'Europe, qui se regardent à sept lieues de distance, éternellement séparées l'une de l'autre, comme deux ennemis sous les armes.

J'en suis fâché pour l'Espagne, mais elle ne gagne pas à la comparaison. A voir ces montagnes nues et désolées, et ces landes jaunâtres qui s'étendent de Tarifa au cap Trafalgar, on ne se croirait certes pas en face de cette fabuleuse Bétique, tant chantée par les poëtes ; on la chercherait bien plutôt sur l'autre rive, au milieu de ces coteaux verdoyants, demi-sauvages, demi-cultivés, qui courent en une longue et sinueuse ligne de Tanger au vieux cap d'Abila. Je doute qu'il soit au monde un plus beau promontoire que ce noble pic, moitié d'une montagne restée debout, et fendu dans toute sa hauteur par quelque grande convulsion du globe. Comme un rempart écroulé, mais inaccessible encore, cette colonne gigantesque, qui semble avoir fléchi, comme Atlas fatigué sous le poids du ciel, élève encore à six mille pieds de hauteur sa tête chauve et blanchie, où flotte, même sous le ciel limpide de l'Andalousie, une brume éternelle. Ce mur colossal, semé sur une partie de sa hauteur d'une splendide végétation, alternant avec les flaques grisâtres de granit qu'on voit percer çà et là, contraste avec la roche aride et pelée de Calpé au pied de laquelle s'abrite Gibralter, comme une nichée d'alcyons dans le creux de la lame. A peine avez-vous doublé la pointe derrière laquelle se cache la geolière du détroit, que vous êtes frappé du coup d'œil de misère et de désolation que présente la côte de l'Espagne. Sauf Algesiras et la petite ville de San-Roque, située au fond du golfe sur une éminence peu élevée, vous ne voyez devant vous que le désert. Ce désert est-il cultivé? Je l'ignore, mais aucun arbre, même aux portes d'Algesiras, n'en couvre l'aride et monotone surface.

Cette affreuse nudité du sol, nudité volontaire qui tient à je

ne sais quelle superstition populaire que les siècles affermissent, au lieu de la déraciner, s'harmonie profondément avec le caractère espagnol, morne et triste comme le sol qui l'entoure. Point de campagnes; point d'habitations isolées; de gros bourgs ou des villes constituées, non pas pour la société, mais pour la défense, et à leurs portes le désert, où le laboureur va, le fusil à la main, confier aux champs une semence qu'il n'est pas même sûr de recueillir. A voir cette triste côte de l'Andalousie, on se croirait en face d'une de ces *pobalciones,* jetées naguère par les premiers rois de Castille et de Léon, sur le terrain arraché aux Maures, en attendant qu'ils vinssent le reprendre; sortes de forteresses agricoles, où l'homme naissait à la fois cultivateur et soldat, où l'état normal de la société, c'était l'état de guerre, et où la moisson avait rarement le temps de mûrir avant que les chevaux du Berbère ne vinssent la fouler aux pieds. De là cette dignité fière du paysan espagnol, habitué à ne se reposer que sur lui et sur ses co-bourgeois (*vecinos*) du soin de la défense commune; de là cet amour étroit du municipe qui tue si souvent en lui l'amour de la patrie; de là ce penchant à se réfugier, comme l'oiseau en danger, sous l'aile de sa cité natale, et cette haine instinctive pour la campagne ouverte, qui n'a pour lui que des dangers, et un abri que pour ses ennemis. Aujourd'hui même, à quoi serviraient au riche habitant des cités, des *villas* qu'il n'oserait habiter? Pour qui embellirait-il ce frais asile où il craindrait d'aller reposer sa tête, quand toutes les routes sont infestées de bandits, décorant leurs brigandages du nom de guerre civile, et prenant, en quelque sorte, comme des corsaires terrestres, leurs lettres de marque au nom du prétendant, pour courir sus à leurs malheureux concitoyens?

Au reste, une conviction que partagera avec moi quiconque étudie l'histoire d'Espagne autre part que dans Mariana et dans Ferreras, c'est que les Arabes n'avaient pas trouvé et ne laissèrent pas l'Espagne dans cet état de nudité où on la voit aujourd'hui, sans une feuille même de figuier pour la voiler, comme nos premiers parents exilés de leur paradis. A coup sûr, il y a loin de cette aride Andalousie, où les poëtes seuls peuvent rêver encore des bois de citronniers, à cet Eden enchanté que Monza, de l'autre côté du détroit, regardait d'un œil de convoitise, en demandant au khalife Yezid la permission de conquérir

cette terre « semblable à l'Yemen par ses parfums, à l'Égypte par sa fertilité, et à la Syrie par la beauté du ciel. »

On sait le penchant des Goths pour l'agriculture, où la vie pastorale les avait amenés par une transition insensible ; les savantes traditions d'irrigation et de culture que les Arabes ont laissées après eux dans les *huertas* de Murcie et de Valence prouvent que l'héritage des Goths était tombé dans des mains qui ne devaient pas le laisser dépérir. Les pompeuses descriptions que les auteurs arabes nous font des campagnes de Cordoue, de Séville, de Tolède, et de presque toutes les villes habitées par eux, leur poésie où se reflètent, comme dans un miroir, les vives images de cette nature luxuriante, attestent assez quel fut sur ces ardentes imaginations l'effet des riches paysages de l'Espagne. Comment s'est flétrie toute cette moisson de fleurs et de poésie? Comment se sont dépouillés ces champs naguère si richement vêtus, ces monts dont la nature a dessiné à si larges traits les lignes fières et hardies ? Comment?... Huit siècles de guerre, et trois de despotisme plus flétrissant encore, sont là pour répondre à cette question du voyageur et de l'historien, et il est plus facile d'expliquer comment s'est étendu sur la face de l'Espagne ce désert fait de main d'homme, que de prévoir l'heureux concours de circonstances et l'influence vivifiante qui pourraient seuls la faire disparaître.

Des Maures à Gibraltar la transition est toute naturelle, car on sait que c'est dans cette baie fameuse que débarquèrent Thareck et ses Berbères, sur la petite île verte qui est au sud d'Algesiras (*al sjezirat al ghadra,* l'île verte). Mais bientôt, avec la conscience de leur petit nombre et de la faiblesse de leur position, ils se retirèrent sur le mont de Gibraltar, forteresse naturelle que la mer cerne de tous côtés, comme Ceuta, son pendant, sur la rive opposée. C'est du haut de ce nid d'aigle qu'ils se répandirent sur toute la côte d'Andalousie, se multipliant par leur rapidité et par leur audace, et qu'ils ouvrirent la voie, par leurs incursions hardies et la terreur qu'elles répandaient, à la conquête de l'Espagne. Mais combien a changé depuis onze siècles cette côte enchantée dont la fraîche végétation avait tant de charmes pour ces yeux fatigués des sables du Sahara? Un monotone désert sans arbres, sans habitations, sans verdure, cerne maintenant tous les contours de ce golfe où s'élève soli-

taire la ville d'Algesiras. Les belles lignes des montagnes subsistent toujours, mais comme la charpente dépouillée d'un corps où la vie a cessé de circuler, et la roche pelée de Gibraltar garde, comme une sentinelle immobile, tout ce rivage frappé de mort.

Et pourtant, c'est sur ce golfe étroit que l'histoire a vu dérouler quelques-unes de ses pages les plus sanglantes. C'est dans cet espace resserré que trois grandes nations, la France, l'Angleterre et l'Espagne, ont dépensé, pour conquérir et pour défendre une roche aride, plus d'or et de sang qu'il n'en faudrait pour changer le sort d'un empire. Cette mer si calme et si bleue a vu des flottes entières disparaître dans ses abîmes, et au lieu des paisibles bâtiments marchands qui y dorment à l'ancre, sous les canons de la citadelle, l'œil cherche encore ces fameuses batteries flottantes, effort inutile de science et de courage qui vint échouer devant l'imprenable rocher que l'art et la nature ont fortifié à l'envi. Ici, il n'y a pas un coin de terre, pas un pouce de rocher qui n'ait été labouré par les boulets et par les bombes ; le vieux château moresque à demi ruiné, qui s'élève à mi-côte de la montagne, porte partout sur ses flancs noircis les cicatrices du combat, et cependant l'indestructible ciment, qui forme du tout une masse compacte, a résisté aux boulets comme aux siècles. Ses immenses débris ont servi à construire des batteries échelonnées l'une sur l'autre à triple et quadruple étage, et que domine la tour massive dominée elle-même de quelques centaines de pieds par les parois à pic de la montagne.

A vrai dire, le mont de Gibraltar tout entier n'est de la base au sommet, surtout du côté qui fait face à l'Espagne, qu'une gigantesque citadelle. En le regardant de ce côté, on voit serpenter sur le flanc de la montagne les longues lignes des chemins creux, péniblement taillés dans le roc ; on voit s'ouvrir les gueules béantes de ces cavernes que la mine a creusées, et dont chacune renferme une bouche à feu prête à vomir la mitraille sur l'étroite langue de terre qui unit seule Gibraltar à l'Europe. Deux grandes galeries couvertes, l'une de 1500, l'autre de 1200 pieds de long, découpent dans toute sa hauteur ce mur presque perpendiculaire ; et cet immense travail, postérieur au siége, a été achevé en six ans.

A côté de ces batteries voûtées, destinées surtout à battre la mer devant Gibraltar et l'isthme étroit qui en ouvre l'entrée,

s'élèvent, sur des plateformes, de vastes batteries découvertes, dont les longues pièces portent au loin dans la campagne jusqu'aux anciennes lignes espagnoles, dont on nous montra les limites. D'énormes mortiers de douze pouces, échelonnés en batteries jusque sur la plateforme qui domine le mont, complètent ce système de défense, le plus formidable que l'art ait jamais inventé. La côte ouest, la seule habitée, n'est qu'une batterie continue qui s'étend sur une longueur de trois ou quatre milles, hérissée partout de canons et de parcs d'artillerie qui se mêlent d'une façon étrange et pittoresque aux arbres et aux sentiers de la promenade, jetés, à force de travail et de dépense, sur ce sol ingrat. Le port, à lui seul, est dominé par quatre étages de batteries superposées l'une à l'autre. Le chiffre total de toutes ces bouches à feu s'élève, dit-on, à près de huit cents; et l'Angleterre, qui se repose pour défendre Gibraltar sur sa vieille réputation d'*imprenable*, le laisse se garder tout seul, et n'y entretient pas, nous dit le sergent anglais qui nous conduisait, quatre cents artilleurs, c'est-à-dire un homme par deux canons.

Maintenant, en cas de siége régulier et sérieux, ce dispendieux système de défense atteindrait-il le but qu'on s'est proposé? Il est permis d'en douter, au moins quant aux galeries couvertes creusées dans une roche qui s'élève par écailles, et à laquelle manque le solide ciment qui lie la maçonnerie arabe. Les détonations répétées de l'artillerie sous ces voûtes profondes les ébranleraient bientôt, et entraîneraient des éboulements plus dangereux cent fois que tous les boulets de l'ennemi. Des accidents graves, que les Anglais dissimulent, ont déjà eu lieu, m'assure-t-on, pendant l'exercice à feu. Ensuite la fumée, en s'engouffrant dans ces voûtes, malgré toutes les issues qu'on a cherché à lui ménager, ne tarderait pas à rendre toute manœuvre impossible. Enfin, si l'on suppose huit hommes seulement employés au service de chaque pièce, on peut se faire une idée du nombre immense d'artilleurs qui serait nécessaire pour défendre Gibraltar, que, heureusement pour l'Angleterre, personne en ce moment, et l'Espagne moins que tout autre, ne songe à attaquer.

J'ai peu de chose à dire de la ville, poudreux et populeux amas de maisons, dont la teinte jaunâtre affecte désagréable-

ment un œil habitué aux blanches maisons de Cadix. La grande rue, qui la traverse toute entière par une ligne longue et tortueuse, n'offre pas un édifice remarquable; mais ce n'en est pas moins un spectacle curieux que celui que présentent les rues de cette ville, véritable bazar de commerce du monde qui entre et sort librement de ses murs, espèce de caravansérail situé sur le seuil de l'Europe et de l'Afrique, entre deux continents et deux mers. Ici ce sont les barbaresques avec leurs faces basanées et leurs yeux étincelants sous ces longues draperies blanches que la main du sculpteur semble avoir disposées; là le juif, en costume oriental aux couleurs tranchantes où dominent le jaune et le rouge; plus loin, des Grecs avec leurs larges pantalons flottants, leurs petites vestes étroites et leurs figures expressives que relève une épaisse moustache. Puis, au milieu de toute cette foule bigarée, causant affaires dans toutes les langues et tenant sa bourse en plein vent, vous voyez passer un peloton de soldats anglais avec leur allure raide et guindée, leurs figures immobiles et leurs joues rosées, que le soleil même de l'Afrique ne parvient pas à brunir. De jeunes et frigants officiers, dandies tout étonnés encore d'avoir changé les trottoirs de *Bond-Street* pour ceux de Gibraltar, passent sur leurs longs chevaux anglais à côté du *majo* andaloux, à la face cuivrée, au costume étroit qui dessine ses formes nerveuses, et montant, sur la selle haute et les larges étriers que lui ont laissé les Arabes, son étalon andaloux, mal dressé, mais plein de feu. Les femmes indigènes, couvertes de leur mante de drap brun et rouge, à peu près aussi bien appropriée au climat que le manteau des femmes de Lisbonne, se croisent avec la jeune miss anglaise, portant invariablement le costume comme les habitudes de son pays natal sous le ciel brûlant de Gibraltar.

En sortant de la ville par la porte qui fait face à l'Afrique, vous trouvez à chaque pas des traces de la patiente industrie de ce peuple, qui, à force d'or et de travail, a su fertiliser un rocher, ou le rendre du moins habitable. La terre végétale y a été transportée à grands frais; et, soutenus par des terrasses péniblement échafaudées jusqu'à mi-hauteur de la montagne, de beaux arbres étalent leur verdure grise, mais vivace, au milieu des flots de cette poussière jaunâtre qui se mèle, dans Gibraltar, à l'air que l'on respire. Malheureusement les tempêtes

de l'équinoxe enlèvent de temps en temps à cette promenade, véritable triomphe de l'art et de la patience sur une nature ingrate, quelques-uns de ses plus beaux ornements ; et des bandes de singes, seuls habitants indigènes de cette roche, dont on n'a jamais pu les chasser, viennent la nuit dépouiller les vergers de leurs fruits, qu'ils emportent de l'autre côté de leurs retraites inaccessibles.

A un quart de lieue de la ville se trouve l'arsenal, nom pompeux dont on décore une darse étroite et quelques modestes bâtiments qui l'entourent. Plus loin s'élève une magnifique caserne, récemment construite , et entourée d'un village ou plutôt d'une petite ville , presque toute composée des maisons des officiers. Ces maisons, entourées de jardins qui leur donnent l'aspect le plus pittoresque, s'élèvent par gradins jusqu'aux deux tiers de la hauteur du mont ; et le jardin de l'amiral , le plus élevé de tous, étale sur une vaste étendue de terrain ses noirs massifs de verdure. Ce serait vraiment un lieu de délices, si la roche, calcinée par les feux d'un soleil africain , ne gardait la nuit , pour vous la renvoyer, toute la chaleur qu'elle a reçue le jour. A minuit, en me promenant sous ces épais ombrages , une chaleur sèche et dévorante sortait encore, comme de la gueule d'un four, de ce roc aride, que couvre, au lieu de terre, une poussière épaisse. La brise même de la mer, toute fraîche qu'elle fût, ne pouvait rafraîchir cette atmosphère brûlante , qui brûle et dessèche les poumons qui la respirent.

Aussi tous les arbres des tropiques croissent-ils sur ce sol vraiment africain. Le poivrier (*piper falsus*) qui en quatre ans atteint trente pieds de hauteur ; le dragonnier, arbre étrange et effrayant à voir, avec sa couronne de feuilles hérissées et pointues, ramassées par pelotes, comme les dards d'un porc-épic ; d'énormes cactus dressant comme des fers de lances leurs cierges épineux ; des nopals, des agavés gigantesques avec leur svelte et gracieuse tige, s'élançant jusqu'à vingt pieds de hauteur ; enfin toute cette aride et forte végétation de l'Afrique, qui n'a besoin pour croître ni des pluies du ciel, ni des rosées de la nuit, croît là comme sur son sol natal, et n'attend pas même la main de l'homme pour germer. Au lieu de la pluie, presque inconnue sous ces climats, d'épaisses brumes enveloppent souvent toute la crête de la montagne, et l'humide vent d'est qui

les amène semble détendre les ressorts qui font mouvoir tous vos nerfs. Ce vent, malheureusement assez fréquent, est le fléau le plus redouté des habitants de Gibraltar : vient-il à souffler, tous ceux que vous rencontrez ne vous parlent plus que de lui ; le corps semble devenir un baromètre douloureux, et annonce, plusieurs heures à l'avance, ce vent maudit, qui, après avoir passé sur les sables de l'Afrique, vous en apporte la brûlante haleine.

Cette brume, présage assuré du vent d'est, m'a empêché de jouir de l'admirable vue qu'on trouve au sommet de cette roche isolée, haute à peu près de trois mille pieds, et qui domine à la fois le détroit, la pointe de l'Afrique depuis Ceuta jusqu'au cap Spartel, l'Andalousie depuis la *pointe d'Europe* jusqu'à Cadix, et la côte de Grenade jusqu'à Malaga avec les belles montagnes de Ronda, et ce sommet arrondi en forme de bosse qu'on appelle la *Tête du Maure*. A cette distance où les détails s'effacent, et où disparaît l'affreuse nudité de la Péninsule, ce doit être un magique spectacle, surtout sous ce beau ciel, et sous cet air transparent qui dessine les moindres objets et rend les couleurs si nettes et si tranchées. Mais je ne décrirai pas ici ce que je n'ai pas vu, bien qu'après avoir passé en revue tous les détails du tableau, il ne me fût peut-être pas impossible d'en deviner l'ensemble.

Gibraltar, grâce à la franchise de son port, est le centre d'un commerce assez animé, et le point de départ de cette immense contrebande qui inonde toutes les côtes de l'Espagne. Maintenant les fruits de ce commerce valent-ils pour l'Angleterre les frais énormes que lui ont coûtés les fortifications de Gibraltar et que lui coûte encore leur entretien ? C'est là matière à controverse; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'importance de ce point comme position maritime et militaire. Clef de la Méditerranée, Gibraltar en livre réellement l'entrée à l'Angleterre, et la porte est si étroite, qu'il est facile au geolier, le vent d'ouest aidant, de le fermer à qui bon lui semble. Mais Ceuta, sur sa roche isolée comme celle de Gibraltar, pourrait, dans d'autres mains que dans celles des Espagnols, devenir pour Gibraltar un redoutable pendant. L'empereur de Maroc, qui probablement ne comprend pas grand'chose à la politique européenne, paraît du moins avoir senti l'importance dont serait pour lui la possession de

Ceuta, et la honte de laisser aux mains de ses voisins de l'autre côté du détroit ce Gibraltar espagnol, qui pourrait devenir presque aussi redoutable que l'autre. Sans doute aussi, en voyant l'état d'abaissement où se trouve réduite cette grande nation espagnole, sa majesté marocaine aura voulu donner au lion malade le coup de pied de l'âne. La garnison que l'Espagne entretient à grands frais dans Ceuta pour y garder son bagne, a été resserrée dans les murs de la ville et insultée par les milices de l'empereur. Un instant aussi on a pu avoir quelques craintes sérieuses, et l'on parlait déjà d'une expédition contre la ville avec toutes les forces de l'empire ; mais Ceuta, heureusement, en a été quitte pour la peur, et l'on parle même déjà de détacher une partie de sa garnison et de la faire venir à Cadix et à Malaga pour appuyer le ministère qui se fait en ce moment à Madrid, et le parti modéré dans les élections qui se préparent. Il est du reste assez douteux que ces nouveaux hôtes soient bien reçus à Cadix, où il n'y a pas en ce moment un soldat, et où la milice nationale règne en maître. Mais je m'arrête de peur d'entamer la politique, car ma lettre est déjà bien assez longue.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LES INCONVÉNIENTS

D'UNE

FAUTE D'IMPRESSION.

« Puisse-t-il (le typographe détestable !) tomber de l'abomination dans la désolation, et de la désolation des désolations dans l'éternelle damnation. !... »

Mais cette formule d'imprécation, qui pouvait suffire au docteur Sloop, dans sa colère contre Obadiah, serait trop vulgaire pour l'indignation d'un auteur offensé dans ce qu'il a de plus sensible ! J'aime mieux en emprunter une autre à Belzébut lui-même, quoique celle-ci ne soit pas consacrée par le rituel.

Tout le monde sait que les innocentes victimes de l'indigne prêtre Gaufridy, brûlé comme Urbain Grandier, quelque soixante ans avant Urbain Grandier, et coupable comme lui, furent exorcisées par le révérend père Sébastien Michaëlis, inquisiteur pour la foi dans le pays de Provence ; tout le monde sait qu'en cette occasion solennelle, Belzébut, ou Béelzébub qui vaut mieux, quoi qu'en disent les jésuites de Trévoux, fut vaincu à outrance par le bon dominicain, et réduit à évacuer honteusement son dernier fort retranché, lequel était une certaine Verrine, la plus jolie brune du diocèse. Ce que tout le monde ne sait pas, et qui peut tout savoir ? c'est que la force de l'exorcisme contraignit Béelzébub à confesser en partant le principal secret de son empire, et à l'exécrer lui-même. C'est à cette dernière imprécation que je m'en tiens, comme je le disais, avant d'entrer dans cette longue parenthèse.

« Maudit soit celuy qui premier commença d'escrire! Maudit soit l'imprimeur qui premier l'imprima ! Maudits soient les docteurs qui examinèrent le contenu du premier livre imprimé! Maudits ceux qui le mirent en œuvre! Maudit qui inventa l'art détestable d'imprimer! Maudit le pape qui l'approuva! Maudits les cardinaux, archevesques et évesques qui l'assistèrent, parce que depuis le monde commencé iusques au iour du iugement, iamais n'est arrivé ni n'arrivera chose plus abominable! »

Ceci se lit dans l'*Histoire admirable de la possession et de la conversion d'une pénitente,* imprimée à Paris en 1614, in-8°, page 81, et ce sont les propres paroles de Béelzébub qui ne montra jamais plus de bon sens et plus d'esprit. Je pose en fait que le révérend père Sébastien Michaëlis était incapable de les inventer.

De tels préliminaires semblent annoncer un acte d'accusation complet contre l'imprimerie, et je me réserve bien de le dresser un jour, si j'en ai le temps. Je ne parlerai aujourd'hui que de la plus innocente de ses peccadilles, *la faute d'impression,* cette élucubration n'ayant point d'autre fin que de prouver, par des exemples, combien la funeste industrie dont les moindres erreurs ont de pareilles conséquences, est digne de l'animadversion des hommes. Je m'en tiendrai même à la faute d'impression pure et simple, qui prouve seulement dans le compositeur barbare une profonde ignorance de la valeur des noms et des mots, et qui mérite à la vérité plus de pitié que d'horreur. *La faute d'impression intelligente,* dont Dieu veuille vous préserver, est celle du compositeur narquois qui raffine à dessein sur le texte de sa copie, et qui prête malignement à son auteur les grâces mystérieuses du non-sens et l'audace romantique du barbarisme. Vous avez tous connu cette fameuse Mme Saqui, citoyenne énergique et fière qui, pendant quinze ans, avait sauté pour la branche aînée sur la corde périlleuse des *acobrates*; mais en faisant des vœux secrets pour la chute de la monarchie dont l'équilibre constitutionnel l'empêchait souvent de dormir. La monarchie tomba en essayant un tour de force, et son heureuse rivale s'associa sans balancer aux triomphes du peuple (je prie l'imprimeur de ne pas mettre, *sans balancier*). Elle dédia sa première affiche *aux journées mémorables de juillet.* L'intention était bonne, sans doute, et Mme Saqui doit en être louée,

mais elle avait malheureusement affaire à un compositeur d'imprimerie plus zélé qu'elle-même, et aussi habile qu'homme qui vive à forger un néologisme. Il trouva *mémorable* trop mesquin pour le sujet, et avisa, dans sa prudente cervelle, de le pousser au superlatif par quelque paragogisme ingénieux, si bien qu'on lut le lendemain, à la porte du théâtre, en lettres cyclopéennes ou atlantiques, cette belle inscription : AUX JOURNÉES IMMÉMORABLES, etc., épithète saugrenue qui leur restera peut-être. Voilà ce que j'appelle une *faute d'impression intelligente*.

Je reviens maintenant à l'autre. Il n'est personne, parmi les innombrables faiseurs de riens, qui parcourent à leurs risques et périls la scabreuse carrière des lettres, dont la réputation et la fortune n'aient failli trébucher cent fois contre une faute d'impression. A quel homme d'esprit, grand Dieu, l'imprimerie n'a-t-elle pas prêté une bêtise? Je n'en veux pour témoin que ma dernière brochure philosophique, publiée à Pont-Saint-Maxence.

J'avais jugé à propos de rappeler à mon lecteur (je mets toujours *lecteur* au singulier pour être plus sûr de mon fait), j'avais trouvé convenable, dis-je, de lui remettre en mémoire que Virgile et Horace étaient, de leur temps, bien accueillis de Mécène; et j'aurais, en vérité, aussi bien fait de m'en taire, car cette particularité d'histoire littéraire n'offre pas, à beaucoup près, le mérite de la nouveauté; mais, enfin, cela était écrit, *quod scriptum, scriptum*, il fallait que cela fût imprimé. Savez-vous ce que fit mon Elzevir? Le traître lut *Horace*, car j'écris fort lisiblement, mais il imprima *Homère*. Voyez-vous d'ici Mécenas, le *presidium* et le *dulce decus* d'Homère, ce qu'Homère ressuscité aurait tout au plus dit, en grec, de Pisistrate ou d'Alexandre! Cependant, je suis de bonne composition, de meilleure composition, grâce au ciel, que les feuilles de mon typographe, et je cherchai un motif de consolation jusque dans l'énormité de sa balourdise. « Passe encore pour Homère! m'écriai-je, on ne s'y méprendra pas; mais si le bourreau s'était pris à Stace ou à Lucain, comment me serais-je lavé d'un anachronisme d'un demi-siècle, dans ce temps de belle érudition et de graves études historiques, où Pradon serait inexcusable d'ignorer sa chronologie? »

Je commençais donc à me rassurer, sur la foi de mon impeccabilité, et il n'y a pas un grimaud des petites écoles qui n'eût fait comme moi, quand un journal doucereux, qui va, furetant par circonstance dans les chiffons de la littérature infime, ramena ma triste brochure au bout de son crochet, y promena sa lanterne délatrice, et parvint à y épeler la faute fatale. Elle ne lui échappa point, car on peut poser en fait qu'elle n'échapperait à personne. A cet aspect, un zèle tout nouveau pour les belles études, enflamma subitement le critique patriote, et il se hâta de soumettre à qui de droit l'importante question de savoir si les intérêts d'une partie notable de l'enseignement pouvaient être confiés sans danger au malencontreux écrivain qui prend Homère pour un poëte latin du siècle d'Auguste. Sa dénonciation héroïque éveilla la pâle envie qui ne dort jamais qu'à demi. L'université en frissonna dans ses fourrures, et maintenant, *sub judice lis est*. J'attends ma destitution d'un jour à l'autre.

N'est-ce pas une destinée bien fâcheuse pour un homme qui a pâli quarante ans sur les difficultés les plus ardues de l'histoire littéraire, que de se voir mis à la porte des colléges pour s'être mépris sur la langue que parlait Homère? C'est cependant le produit net d'une faute d'impression.

Je n'y perdrai toutefois que les avantages très-bornés d'une doctrine de peu de valeur, dont j'aurais fait bon marché d'avance à la postérité. Il faillit en coûter davantage à Rabelais; et nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la délicatesse des casuistes qui, parmi tant d'impiété, allèrent se prendre à celle-ci. C'est dans les plaisants chapitres où Panurge s'indigne avec tant de verve contre le poëte Raminagrobis : « Son âme, dit-il, s'en va à trente mille panerées de diables... Au moins, s'il perd le corps et la vie, qu'il ne damne pas son âme. » L'imprimeur écrivit *son asne;* pure ânerie typographique, qui passa pour un sacrilége en Sorbonne. La censure ecclésiastique, trop indulgente jusqu'alors pour les bouffonneries libertines de l'épopée pantagruélique, ne crut pas devoir tolérer une équivoque indécente en matière si sérieuse. Elle jeta feux et flammes, et, en ce temps-là, cette expression figurée se traduisait par le sens propre. Les bûchers allaient s'allumer, quand le bon roi François 1er conçut l'heureuse idée d'appeler la cause de-

vant lui, en sa qualité de grand justicier du royaume, et de se faire lire les pièces du procès « par un docte et fidèle anagnoste », messire Pierre Chastelain, évêque d'Orléans, homme consommé aux bonnes études, et notamment aux arcanes exquis du pantagruélisme. François 1er n'était vraiment pas dégoûté; il s'amusa comme un roi, et renvoya l'accusation au terme que Panurge assignait à ses créanciers, c'est-à-dire, aux calendes grecques. Bien en prit à Rabelais et à nous-mêmes, car, sans cet équitable appointement, nous n'aurions ni Dindenaut et ses moutons, ni Grippeminaud et ses chats fourrés, ni Papefiguière et ses diabletaux; et je vous demande en conscience, mes amis, si nous pourrions nous en passer?

L'incroyable maladresse d'un typographe étourdi faillit être plus fatale encore au gracieux poëte Jean Bonefons. Tout son crime était cependant d'avoir apostrophé, en termes trop véhéments, une de ses propres dents qui avait offensé le beau sein de sa Pancharis :

O Dens improbe, dire, ter sceleste,
Dens sacerrime, Dens inauspicate,
Tun' tantum scelus ausus, ut papillas
Illas Pancharidis meæ papillas,
Quas Venus veneratur et Cupido,
Feris morsibus ipse vulnerares?

Ce passage, un peu vif à la vérité, n'a rien toutefois qui sente l'hérésie; et si quelqu'un avait droit d'y mordre, ce n'était certainement pas la Sorbonne. Cependant l'honnête M. Jean Vogt, érudit fort distingué du XVIIIe siècle, n'hésite pas à dire, en le citant: *Blaspheme, et plus quam blaspheme, hæc dicta sunt.* Je vous laisse à juger de l'effet qu'il dut produire deux siècles auparavant; et si le sens impie qu'il présente à la pensée ne vous a pas frappé encore, je vous expliquerai l'énigme en deux mots. L'imprimeur, que le ciel confonde, avait lu *Deus* où Bonefons avait mis *Dens,* et c'était le nom sacré du Seigneur qui se trouvait accolé à ces abominables épithètes : *inauspicatus, sacerrimus, ter scelestus, dirus, improbus,* auxquelles on peut déjà trouver, dans leur application à une dent amoureuse, tout le luxe de l'hyperbole. Bonefons s'était enfui à la première nouvelle du scandale qu'excitait son crime

involontaire; il avait délaissé son siége de lieutenant général du bailliage de Bar-sur-Seine, car l'élégant rival de Catulle sacrifiait à Thémis comme aux Grâces. Nos gens de robe sont moins aimables. Heureusement pour lui, son manuscrit n'était pas perdu. Il fut soumis, par les soins du président Achille de Harlay, à la faculté de théologie, qui le lut, sans doute, *cum summâ voluptate*, et le censeur pour la foi daigna écrire sur la dernière page ce judicieux *erratum* :

Deus, leg. *Dens* : *idque rectissime juxta contextum.*

Si le feuillet incrimé ne se fût pas retrouvé dans ce chaos de papier, monstrueux *caput mortuum* des imprimeries, le lieutenant général du bailliage de Bar-sur-Seine était brûlé en Grève.

Le pauvre abbé Martini, doyen d'Asello en Calabre, joua moins gros jeu que Bonefons à la loterie des erreurs typographiques, mais il y perdit davantage. C'était, en son temps, un poëte qui savait l'orthographe et la ponctuation, genre d'érudition que la plupart des poëtes modernes ont jugé surabondant; mais il faut avouer que cette science lui avait nui en quelque chose, et que le bonhomme qui avait foi dans le point et dans la virgule, leur confia trop aveuglément la destinée de sa poésie et de sa logique. Une virgule causa sa ruine. Parmi ses vers léonins, imprimés je ne sais où, se trouvait celui-ci qu'il avait composé pour servir d'inscription à la porte de son abbatiale :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Ce vers n'est pas fort remarquable sous le rapport de l'invention et du style; mais on conviendra du moins qu'il serait irréprochable sous le rapport de la morale, si la morale la plus pure était à l'abri d'une faute d'impression. Le compositeur et le prote en décidèrent autrement, et il ne leur fallut pour cela qu'un des *sbagli* les plus communs de leur industrie infernale, le déplacement de cette virgule vertueuse et hospitalière qui était, en son lieu, un titre incontestable au prix Monthyon; de sorte que la pieuse inscription de l'abbaye d'Asello, fut changée, sans y modifier d'ailleurs un seul mot, en cette boutade impertinente et grossière :

Porta patens esto nulli, claudatur honesto.

Le sens était complet et horrible; la virgule le voulait ainsi, virgule scélérate que l'abbé Martini ne put effacer avec ses larmes. Que dirai-je, hélas! le pape qui était alors de loisir, tomba par malheur sur le monostique fatal, et, indigné contre l'égoïsme cynique du poëte, il le dépouilla de son abbaye d'Asello. Martini se consolait de tout avec des monostiques. Il improvisa celui-ci qui est plus célèbre que l'autre :

Pro solo puncto, caruit Martinus Asello.

C'est ce que nous avons fort élégamment traduit en français par ce proverbe qui enrichit depuis tous les trésors de la sagesse des nations : *Faute d'un point, Martin perdit son âne ; Asellus* et *Asello* ayant la même signification qu'*âne* ou *ânon* dans leurs langues respectives.

De notre temps, on ne compte plus les fautes d'impression dans les livres. Un honnête libraire déclarait dernièrement à la barre d'un grave tribunal, qu'il ne savait pas lire; j'y attends un compositeur à la presse qui avoue qu'il ne sait pas signer. Quelques-uns de ces non-sens typographiques dont les ouvrages modernes sont remplis, décèlent le mécanisme aveugle d'une main illettrée. On ne serait pas étonné de voir éclore des phrases pareilles du simple caprice d'une combinaison fortuite. C'est de la littérature aléatoire. Quand on reproche aux imprimeurs une de ces effroyables bévues, ils ne manquent pas de s'en prendre aux auteurs eux-mêmes, et d'accuser la mode qui le veut ainsi. C'est étrange, mais il ne faut jurer de rien.

La plus innocente des erreurs de composition, c'est ce qu'on appelle la *coquille*, c'est à-dire le faux emploi de certaines lettres qu'une *distribution* étourdie a mal placées dans le cassetin et dont un prote, plus étourdi encore que le *distributeur*, n'a pas reconnu l'usurpation. Cette complication de maladresse a quelquefois des conséquences incalculables; heureux et mille fois heureux quand elle ne dénature pas complétement l'idée en substituant un sens apparent au sens de l'écrivain. *Ame* pour *âne*, *Deus* pour *Dens*, pourraient n'être que des *coquilles* involontaires; il ne faudrait pour cela qu'un *m* ou un *u* égaré dans le cassetin de l'*n*. Voltaire mit sur la scène, sous le nom de *Fréron*, un journaliste de son temps qui s'appellait *Fréron*. C'est une *coquille* intelligente.

Qui se souvient aujourd'hui de mon ancien ami Joseph Despaze, poëte toulousain? c'était cependant le Juvénal du directoire. *Sic transit gloria mundi.* Joseph Despaze était un jeune homme de talent, le compatriote et l'émule de Lormian, son maître et le nôtre; il eut le malheur de critiquer dans ses *Cinq Satires* des écrivains et des artistes d'un mérite supérieur; il eut le malheur de louer dans ses *Cinq Hommes* des méchants et des sots, et ses *satires,* d'abord bien accueillies des lecteurs, furent tuées par ses panégyriques. Je citerai quelques vers de la *Satire des Arts,* non parce qu'ils sont les meilleurs, il s'en faut de beaucoup, mais parce qu'ils se rapportent à mon sujet. Le poëte parle du salon de peinture :

En effet, j'oubliais qu'un ordre d'Apollon
Vient d'ouvrir au public les portes du salon.
M'y voilà. Dieu des arts! quel horrible mélange!
Quoi! l'on vénère ici l'ombre de Michel-Ange!
Et l'on y laisse entrer Laurent, Le Doux, Mirvaut,
Petit, Lucas, Gensoul, Colas, Dubos, Ravault,
Absurdes écoliers, sans goût, sans élégance,
Débiles en talents, mais forts en arrogance,
Qui, pressés, entassés dans le même chemin,
Se disputent la palme, une croûte à la main!

Il faut savoir, pour l'éclaircissement de cette historiette, que Paris possédait alors deux peintres presque homonymes, le bon Dabos, peintre renommé de *trompe-l'œil* qui faisaient l'ornement des salles à manger, et le brillant Dubos, petit-maître français, perfectionné à l'école des *fashions* anglaises, célèbre en ce temps-là par le bon goût de sa toilette, par la beauté de ses chevaux, par sa petite maison des Champs-Élysées, par ses bonnes fortunes et par ses duels. Dubos était absorbé tout entier par la peinture *équestre*, et les excellentes manières dont il faisait profession ne lui auraient pas permis d'exposer au salon le portrait de ses maîtresses. Il n'y avait exposé que le portrait de ses juments, qui réunissait les suffrages de tous les amateurs de l'équitation. Despaze ne pensa pas à lui. Je suis caution qu'il écrivit *Dabos*, mais un démon ennemi avait fait tomber un U dans le cassetin de l'A, et tout Paris fut dupe de cette *coquille* fatale dont il était trop facile de prévoir les résultats, car Du-

bos n'était pas homme à perdre l'occasion d'une rencontre meurtrière, et Despaze était Gascon. Le poëte a raconté le dénouement de cette affaire dans la *Satire à Sicard :*

. . . . . Dabos voulut punir l'audace,
D'un U qui, dans mes vers, d'un A surprit la place,
Et, pour ce grand forfait, atteint d'un plomb brûlant,
Sur un lit de douleur je fus jeté sanglant.

On voit par là que l'imprimerie vend quelquefois bien cher ses *coquilles*.

Ce qu'il y a de prodigieux dans cette erreur typographique, c'est qu'elle s'est perpétuée dans toutes les éditions postérieures, nonobstant les réclamations de l'auteur, deux ou trois fois répétées dans les *notes*. Il semble qu'un *erratum* contresigné par une balle de pistolet devait tenir avertie l'attention du compositeur ; mais on peut dire de la plupart de ces gens-là ce que disait de son secrétaire un habile diplomate : « L'homme dont je me sers est si bête qu'il ne comprend pas même ce que je lui dicte maintenant. »

Il n'en était probablement pas ainsi du temps où Lascaris, Érasme, Badius, Turnèbe, Henri Estienne, Casaubon, daignaient donner leurs soins à la correction d'un texte, comme de simples ouvriers ; cependant, dès le premier âge de l'imprimerie, elle a porté dans son sein, comme la boîte de Pandore, le germe de tous les vices honteux qui devaient en faire un fléau pour le genre humain, et la faute typographique n'y manquait pas. Croirait-on qu'il y a jusqu'à trois volumes connus qui démentent, par l'antériorité de leur date, les notions établies sur l'époque de son invention ? Ces dates anticipées sont des fautes d'impression, sans doute; mais les livres empreints, par la fourberie ou par la sottise de ce faux matériel, subsistent encore ; mais je me flatte, dans ma colère, qu'ils survivront peut-être à toutes nos fastidieuses recherches *De Originibus et incunabulis typographiæ ;* mais j'espère qu'ils iront convaincre de mensonge, devant la postérité, les apothéoses et les monuments de Guttemberg, et qu'il ne restera pas même à sa mémoire la hideuse célébrité d'Érostrate. *Deus omen non avertat.*

Je n'ai pas besoin de dire que cette dissertation, écrite *ab*

irato, pouvait devenir un ouvrage énorme; il ne fallait que feuilleter quelques volumes pour la grossir indéfiniment, et j'y serais facilement parvenu si j'avais tiré à la page, comme cela se pratique dans la littérature marchande. Tout réfléchi pourtant, j'imagine qu'elle doit paraître assez longue pour un *errata.*

CH. NODIER.

SOUVENIRS D'ESPAGNE.

II.

Route de Saragosse à Madrid.

Il y a un service de diligence de Saragosse à Madrid, qui correspond avec la ligne de Barcelone, et qui dépend d'une compagnie catalane. Je n'avais trouvé de place que dans la rotonde, encore n'avait-ce pas été sans peine. Voici le colloque que j'eus avec l'un des administrateurs; en Espagne, tout le monde est administrateur.

— Je voudrais une place pour Madrid.

— Il n'y en a plus.

— Comment, pas une pauvre petite place !

— Pas une.

— Et pour quand y en a-t-il ?

— Je ne sais pas.

Mon laconique interlocuteur n'avait pas daigné lever une seule fois les yeux sur moi. Je fus illuminé comme d'une soudaine révélation, un voile tomba de mes yeux; je compris.

— Est-il possible, répétai-je, qu'il ne vous reste pas une seule place? Et en disant cela, je tirai de ma poche une piastre que je posai sur le bureau de manière à ce que mon homme l'entendît.

— Au fait, répondit-il en ayant l'air de consulter son registre, je crois me rappeler qu'il en reste une dans la rotonde. Je vais m'en assurer. Ah ! vous avez du bonheur; il y en a encore une, en effet, mais c'est la dernière.

— Ce n'est pas trop mon affaire ; il me serait indifférent d'être dans la rotonde, si seulement j'avais un coin.

— Impossible.

— Veuillez vous en assurer, continuai-je en tirant une seconde piastre que je posai sur la première en ayant soin de lui faire rendre un petit bruit argentin.

— Au fait, voyons. Mieux vaut regarder deux fois qu'une. Tiens ! comment donc avais-je vu ? *Si señor,* vous aurez un coin ; ce n'est pas la dernière place de rotonde qui est libre, c'est la première.

Quand je payai, il se trouva dans le compte deux piastres de plus. Personne n'eut l'air de s'en apercevoir ; seulement, quand je sortis, l'administrateur leva son chapeau, ce qu'il n'avait pas fait quand j'étais entré, et il m'accompagna jusqu'à la porte.

— *Muchas gracias, caballero.*

— *Caballero, le beso la mano.*

Et j'allai faire ma malle pour le lendemain. Un honnête Flamand, qui n'avait pas le secret, fut retenu près de quinze jours à Saragosse ; il n'y avait jamais de place.

Selon l'usage, nous étions sur la grande route longtemps avant le jour, qui nous prit au milieu de la Sierra de la Muela. La première chose que je vis en mettant la tête à la portière fut un *milagro* entouré d'un tas de pierres ; chaque passant en jette une en prononçant un *ave* pour l'âme du trépassé (1). La croix paraissait fraîchement plantée et annonçait un assassinat récent. Ce pays n'est plein que d'images funestes.

Le théâtre est bien fait pour éveiller à lui seul des idées tragiques ; la montagne est aride et solitaire, et la plaine qui suit est non moins inculte, non moins stérile, non moins dépeuplée. Le soleil se leva morne et pâle sur ces déserts désolés. La campagne ne s'anime un peu qu'aux approches de la Xiloca ; les oliviers commencent à revêtir les vallées, la culture s'empare des champs, et, le relai d'Almunia passé, le pays devient successivement champêtre, pittoresque, grandiose ; une large montagne se présente, on la franchit, et l'on descend comme une avalanche au Frasno. C'est la première étape marquée depuis Saragosse.

(1) J'ai plus tard retrouvé le même usage au Maroc.

On met pied à terre, on déjeune; soudain un grand bruit d'hommes et de chevaux se fait entendre; le tocsin sonne et tout le village est bientôt sur pied criant à tue-tête : *los facciosos! los facciosos!*

Un parti de carlistes venait de paraître sur la montagne, et, au premier avis, la milice urbaine du village en masse, fantassins et cavaliers, avait pris les armes pour leur donner la chasse. Elle se mettait en campagne à l'instant même. Les factieux s'étaient montrés dans la direction que nous devions suivre, il s'en était fallu d'un quart d'heure tout au plus que nous ne les rencontrassions. C'est peut-être à nous qu'ils en voulaient; car indépendamment des voyageurs, la diligence portait de l'argent et les dépêches du capitaine-général de Saragosse. Condamné au lazaret à Gerone, reçu à Barcelone par le choléra, dévalisé par les brigands, arrêté par les christinos à Saragosse, il ne me manquait plus que de tomber aux mains des carlistes pour compléter l'histoire de mes mésaventures. C'était prendre, en vérité, bien mal son temps que de choisir un moment pareil pour courir l'Espagne; mais c'est dans ces jours de crise et de passions qu'on apprend à connaître les peuples, et le voyage, d'ailleurs, n'en est que plus riche d'émotions.

Nous repartîmes quelque temps après les urbains; quoiqu'ils couvrissent notre marche et balayassent la route devant nous, nous n'étions pas, cependant, sans quelques appréhensions, car ils pouvaient être repoussés; nous pouvions, nous, être pris par derrière, et, dans tous les cas, nous risquions de tomber au milieu d'un engagement. Il y avait dans la rotonde un jeune Catalan, qui faisait partie de la milice urbaine de Barcelone, et qui portait la moustache afin de se donner un air plus martial. Il avait parlé fort lestement des factieux toute la matinée et professé pour eux un mépris profond. Mais ce n'était plus cela. L'alerte du Frasno avait opéré chez lui une révolution complète; de bavard il était devenu muet, il était pâle, inquiet, et ne cessait de regarder par la portière; il avait peur.

Nous roulions depuis une demi-heure environ, et rien n'annonçait une fâcheuse rencontre; mais voilà que le mayoral jette tout d'un coup l'alarme. Une grande masse d'hommes est arrêtée sur la route à deux cents pas de nous; elle est immobile, elle nous attend, ce sont les factieux, il n'y a pas à en douter, le

passage est intercepté. Que faire? On arrête, on tient conseil; chacun veut donner son avis; tout le monde parle à la fois. Aller en avant? quelle imprudence! Retourner en arrière? il est trop tard. Cependant le temps presse, l'ennemi est là, il faut prendre un parti.

L'alarme était au camp, mais nul n'était plus effrayé que le petit urbain de Barcelone; il était vert, il tremblait, tous ses traits étaient renversés; il mit la tête à la portière comme pour reconnaître la position; quand il la retira les moustaches avaient disparu. Il avait craint que ce signe trop guerrier ne trahît sa qualité d'urbain, et il sentait déjà le plomb carliste dans sa cervelle.

Enfin, comme on était là, délibérant à creux sans prendre aucune détermination, le postillon prit sur lui la responsabilité de l'événement. Il piqua des deux, lança ses mules au grand galop, et nous tombâmes comme la foudre au milieu du groupe tant redouté.

C'était un bal champêtre. Des musiciens ambulants passaient sur la route en jouant de la guitare, de la musette et du tambourin; quelques filles dispersées dans les champs s'étaient rassemblées autour d'eux; les garçons les avaient suivies, et le bal avait commencé au beau milieu du chemin. Nous arrivâmes au moment le plus animé; c'était une scène charmante, plus charmante encore par le contraste et l'imprévu, et j'en garderai un long souvenir. Les musiciens ne s'épargnaient pas, et la poussière du chemin volait sous les pas des danseuses. Elles y allaient de si bon cœur, que cela faisait plaisir à voir, sans compter que dans le nombre il y en avait de fort jolies. Il est dommage que leurs charmes fussent ensevelis dans le costume le plus disgracieux et le plus ingrat de toute l'Espagne. Je fus frappé de la bonne grâce des hommes et de leur galanterie. Il y avait de la liberté sans licence, de l'entrain sans grossièreté, et les *boleros* se succédaient sans interruption; d'abord le *bolero* simple à un seul couple, puis l'*alza pilili* à trois, puis le *cachucha*, puis les *habas verdes* de Salamanque, danse à six, comme l'*alza pilili*, mais bien plus piquante, bien plus passionnée et à la fin passablement vive, car elle se termine par un dos-à-dos plus qu'indiqué. La danse qui avait les honneurs du bal était la *jota aragonese*: on y revenait toujours, car c'est la danse nationale,

et on le voyait bien à la manière dont la dansaient les belles Aragonaises. La *jota* est tout à fait rustique; elle n'en est que plus amusante et plus originale.

Tandis que la musique et la danse allaient leur train, des fusils brillaient sur la colline qui domine la route. C'étaient les urbains du Frasno qui s'étaient arrêtés au milieu de leur battue pour contempler le bal à leurs pieds; plus d'un même, posant ses armes, était venu s'y mêler, et les factieux, ma foi, auraient eu beau jeu. Mais qui sait si, arrivant là, ils ne se seraient pas mis eux-mêmes à danser? O pays de contrastes et de contradictions! peuple élégant et féroce qui fait marcher ensemble le bal et la guerre civile, et pour qui le meurtre et la danse ont un charme égal! Si je repasse jamais en cet endroit, j'y ferai planter en guise de *milagro* un poignard couronné de myrte.

Ce gracieux épisode m'a fait faire un pas de plus dans la connaissance du caractère espagnol; j'ai compris comme par intuition que le sentiment révolutionnaire n'était pas encore descendu dans ce peuple; qu'il ne s'était pas encore mêlé à sa vie, à son sang; que, sous ce rapport, l'Espagne actuelle est profondément dissemblable de la France de 1789. Si on cherche des analogies entre les deux pays, et qu'on veuille juger l'un par l'autre, on ne comprendra rien à ce qui se passe ici, et l'on tombera dans des erreurs grossières.

Nous atteignîmes Calatayud sans rencontre. C'est une ville suspecte et mal bâtie, à l'endroit où la Xiloca se jette dans le Xalon, fleuve excellent, à ce que dit Pline, pour la trempe des armes. Calatayud est l'ancienne Bilbilis, patrie du poëte Martial, et les modernes habitants s'appellent encore aujourd'hui Bilbilinos, comme ceux de Cadix se nomment Gaditanos, de l'ancien nom de leur ville, Gadès. L'édifice le plus apparent de Calatayud est la maison des jésuites, immense bâtiment de briques d'un caractère assez sévère.

Une des infirmités de la diligence espagnole est la longueur des relais; il faut tant de cordes et de palonniers pour atteler six mules, que ce n'est jamais fini. Toute la population, selon l'usage, s'était attroupée autour de nous, et elle eut tout le temps de nous inspecter à son aise. Ces inspections sont toujours dangereuses, car il est rare qu'il ne se trouve pas parmi les curieux des espions de la bande prochaine ou des bandits

eux-mêmes, qui prennent les devants pour attendre la diligence au premier détour. Il y avait là d'assez mauvaises figures pour que la supposition ne fût pas calomnieuse. Nous avions, il est vrai, pour nous escorter deux gardes, *escopeteros*, juchés au haut de la voiture au milieu d'une demi-douzaine d'escopettes, chargées et braquées sur l'impériale comme des pièces de siége aux créneaux d'une forteresse. Ces *escopeteros* sont fort bien payés; ce sont assez souvent des voleurs en retraite ou en activité. Dans le dernier cas, leur présence est une rançon déguisée que l'administration paye à la bande, et vaut un sauf-conduit; et puis ils sont toujours bons contre les *rateros*, petits voleurs isolés, qui font le métier selon l'occasion et pour leur compte particulier. Les voleurs en bandes, ou *caballistas*, comme ils s'appellent eux-mêmes, professent pour les *rateros* un profond mépris, et les fusillent partout où ils les rencontrent; car en Espagne, pays d'étiquette, il y a une hiérarchie des grands chemins.

En sortant de Catalayud on passe devant un couvent de capucins. Un troupeau de gueux en guenilles était accroupis à la porte, attendant la soupe, et se roulant dans l'ordure au milieu des pourceaux et des bœufs qui bivouaquaient sur la place. Je ne saurais dire quels étaient les plus brutes des brutes ou des hommes. Faites donc résonner aux oreilles de pareilles êtres les saints mots de patrie, de gloire, de liberté; ils vous répondront par ce mot animal, mais sans réplique : *Comer*.

A Ateca, le relai suivant, nouveaux mendiants, nouvelles scènes de dégradations et de misère. Un garçon à tête de singe (1) battait du tambour sur son menton avec un gros caillou; c'était un bruit affreux; un vieillard faisait la roue; une vieille femme chauve chantait des *coplitas* amoureuses; une jeune fille, que ses haillons laissaient à demi-nue, nous faisait des gestes obscènes, tout cela pour obtenir l'aumone d'un *cuarto*. Essayez de rappeler ces âmes dégradées à la dignité, à la pudeur, au respect de soi, elles vous répondront, elles aussi : *Co-*

(1) Plus tard, quand je visitai le musée de Madrid, je retrouvai trait pour trait la même figure dans le tableau des *Muchachos* de Villa-Vincenzio, disciple de Murillo. C'est le petit voleur de droite, et sa ressemblance est si frappante, qu'on dirait que mon singe d'Ateca a posé pour le peintre.

mer. Hélas ! hélas ! combien de siècles faudra-t-il pour guérir des plaies de tant de siècles ?

Traversant ces groupes immondes, une jeune femme en mantille et d'une démarche élégante alla s'asseoir sur un banc de pierre au bord de la route, à l'ombre d'un olivier. Elle agitait son éventail d'une main dolente, et son grand œil noir, fixé sur nous, nous suivit mélancoliquement jusqu'à ce qu'elle nous eût perdu de vue. Victime de l'absence, attendait-elle quelque être chéri ? Est-ce l'attente trompée qui répandait sur ses traits cet air de tristesse qui m'avait frappé ? Peut-être était-ce une femme supérieure et passionnée qui se mourait de langueur et d'ennui dans ce misérable village, et qui aspirait à briller sur quelque grand théâtre, comme l'aigle aux fers aspire au soleil. Condamnée au repos et à la captivité, elle venait chercher là peut-être des émotions de voyage, elle s'envolait par la pensée dans cette voiture qui fuyait loin d'elle ; et consolée par ce moment d'illusion, la belle captive rentrait moins triste dans son cachot.

Tandis que j'échafaudais tout un poëme sur cette rapide apparition, j'aperçus le zagal qui marchait en ce moment à côté de la portière.

— Quelle est cette femme ? lui demandai-je.

— Quelle femme ?

— La femme qui est venue voir passer la diligence à la sortie d'Ateca.

— Ah ! ah ! vous avez donc remarqué la conchita.

— Elle est assez jolie pour cela.

— En effet, elle est *muy gitana*, littéralement, très-bohémienne, c'est-à-dire très-avenante.

— Mais qui est-elle donc ?

— Votre merci ne devine pas ?

— Non.

— Eh ! c'est une...

— Allons donc ! m'écriai-je en l'interrompant, que viendrait-elle faire là ?

— Elle jette ses filets sur sa route, cela lui a réussi quelquefois.

Je me renfonçai dans mon coin, désolé d'avoir interrogé le rustre ; d'un souffle il venait de renverser tout mon roman.

Réalité, sèche et dure pédante, que de fois tu nous fais regretter les belles et poétiques visions de l'erreur ! Sur la branche où notre imagination mettait un rossignol, tu nous montres, toi, un reptile.

En ce moment, une forte odeur de soufre me prit si violemment au nez, que je pus me croire un instant dans le cratère de l'Etna. Un volcan venait-il de s'ouvrir sous nos pas? ce n'était rien d'aussi tragique; il arrivait tout simplement que nous passions devant les eaux sulfureuses d'Alhama, lesquelles descendent comme des ruisseaux de lait des flancs d'un mont aride et bouillonnent au milieu des rochers. Le lieu est sauvage, la route fait à chaque pas des coudes brusques et inattendus; le Xalon que l'on côtoie depuis Calatayud, roule avec fracas au fond de la gorge; les montagnes qui la ceignent sont nues et grises; et tandis que les lieux bas étaient déjà plongés dans les ombres du soir, toutes les crêtes étaient embrasées par les feux ardents du soleil couchant. Ces teintes rouges, unies à l'odeur du soufre, donnaient au site quelque chose d'infernal, et Dante en eût fait, sans nul doute, une de ses *bolges* fantastiques.

Nous arrivâmes de nuit à Ariza; c'est là qu'on soupe et qu'on couche. La posada est tenue par un Maltais qui passe pour le plus grand empoisonneur de toute la route et qui mérite sa réputation. Le *comedor,* ou salle à manger, est assez propre, la table est ornée de fleurs; mais tout cela n'est qu'une infâme déception; le souper est un meurtre; tout nage dans l'huile rance, et le vin pue le bouc à plein gosier. Malheur à qui touche à ce banquet d'Atrides !

Quand on arrive à onze heures du soir et qu'il faut être sur pied à deux heures du matin, il ne vaut pas la peine de se mettre au lit; j'attendis l'heure du départ assis sur une chaise au coin du feu; et gagnant le coche avant tout le monde, j'étais blotti dans mon coin que le reste de la compagnie dormait encore à moitié. Cela me permit de me mettre à mon aise et de m'adjuger la part du lion. On n'est nulle part plus égoïste qu'en diligence, et je recommande comme une bonne recette de monter toujours le premier.

Cette fois la précaution ne me servit guère; à peine étions-nous en route, que je fus obligé de descendre; j'étais malade du

souper de mon empoisonneur d'Ariza, quoique je l'eusse à peine effleuré du bout des dents; et puis la diligence montait alors une côte longue et rapide, il avait plu, la route était glissante, et malgré un renfort de mules, la voiture se mouvait à peine, et s'arrêtait court, vingt fois par minute, comme un omnibus, menaçant à chaque pas de s'en aller à reculons; il n'en fallait pas davantage pour me rendre malade, alors même que le Maltais de malédiction n'eût pas pris les devants. Je descendis donc malgré la nuit qui était profonde et la pluie qui était froide, et je gravis la côte à pied.

J'arrivai au haut de la montagne bien avant la diligence, et j'entrai pour l'attendre dans une auberge isolée, la venta de San-Martino. Quel fut mon étonnement en entendant une voix invisible m'adresser la parole en français! C'était le *ventaro* qui me faisait les honneurs de sa maison du fond de son lit. Encore une de ces existences violemment déplacées par le tremblement de terre de l'empire. Mon hôte avait été lancé jusqu'en Russie; au retour de cette campagne désastreuse et à la suite de tous les autres désastres qui l'avaient suivie, il avait jeté le casque aux orties, et il était venu planter une auberge sur cette montagne. Il se leva pour m'en faire mieux les honneurs, il alluma un grand feu de bruyères tout en me contant ses aventures, et il fallut boire à la santé de la France un grand verre d'eau-de-vie exécrable, qui, à entendre mon vétéran, ne m'en devait pas moins servir d'antidote contre les poisons du Maltais. Jointe à la marche et au grand air, la médecine agit en effet, elle me guérit.

Sur ces entrefaites, le jour s'était levé, la diligence m'avait rattrapé, et je repris ma place au grand désespoir de mes voisins. Nous venions de quitter l'Aragon et nous entrions dans la Castille-Vieille. Nous voyageâmes toute la matinée dans un pays sauvage à travers des montagnes arides sillonnées de gorges étroites, profondes, arrosées toutes par le Xalon. Quelques villages, qu'on prendrait d'en haut pour des rochers éboulés, sont jetés pêle-mêle au fond des précipices, et les hauteurs sont couronnées de ruines féodales, dont la présence est un démenti au vieil adage, qu'il n'y a pas de châteaux en Espagne. La ville de Medinaceli reste à droite, égarée dans la sphère des orages; et plus loin, du même côté, est Siguenza, cette fille de Sagonte.

conquise sur les Maures par un évêque français, don Bernard d'Angers. Mais de la route, on n'aperçoit ni l'une ni l'autre ville; le temps d'ailleurs était nébuleux, le soleil invisible, la nature morne, et la route est détestable.

Nous étions à l'étape d'Alcolea del Pinar, au milieu du jour. La table était dressée, mais le dîner me parut trop proche parent du souper d'Ariza pour que j'y voulusse toucher; l'un m'avait fait trop souffrir pour me risquer à l'autre. C'était bien le moins que la leçon me servît, je l'avais payée assez cher; je dus donc me contenter d'un morceau de pain comme un écolier en pénitence.

D'ailleurs ces repas en commun sont peu engageants. En Espagne, on n'y regarde pas de si près : indépendamment de plusieurs autres inconvénients que je tais, tout le monde met la fourchette au plat; c'est tout au plus si on ne boit pas dans le même verre et si l'on ne mange pas dans la même assiette.

On sort de la Castille-Vieille en sortant d'Alcolea del Pinar, et l'on entre dans la Castille-Nouvelle. La première chose qui me frappa fut une forêt de *carrascas*, yeuses. La rencontre, en effet, est assez remarquable, car c'est le premier bois que je rencontrai depuis mon départ de France. L'Espagne est le pays le plus nu de l'Europe. Les paysans ont une superstition contre les arbres. Les arbres, disent-ils, attirent les oiseaux, et les oiseaux mangent le blé. Forts de ce bel axiome, ils coupent tout sans pitié; c'est tout au plus s'ils font grâce aux oliviers et aux arbres fruitiers, et il a fallu des peines sévères pour les empêcher d'abattre les ormeaux et les charmes que Charles III a fait planter sur quelques grandes routes; encore n'ont-ils pas tous été respectés.

Sorti de ce vestibule, on retrouve l'Espagne tout entière avec sa désespérante nudité. On est là sur ce vaste plateau de Castille, qui s'étend jusqu'à la sierra Morena. Une bruyère triste, solitaire, se déroule devant nous à perte de vue. Un troupeau de moutons noirs y pâture en silence; un berger les garde; il est seul et debout; son chien noir dort à ses pieds; le soleil darde à plomb sur le chapeau qui couvre son front basané (1); le vent

(1) Le chapeau castillan a la forme ronde et basse comme le chapeau

soulève les plis de son manteau. Immobile comme un terme antique ou une colonne milliaire, il s'appuie nonchalamment sur sa houlette ; cette houlette est une carabine. Il nous regarde passer d'un air indifférent et sans faire un mouvement. Aussi insouciant que le maître, le chien se réveille à peine au bruit des mille sonnettes de nos mules, il soulève à demi la tête, entr'ouvre un œil paresseux, le referme et se rendort. Voilà la véritable idylle espagnole, prise sur nature.

Un voyageur aborde un de ces pâtres taciturnes ; il l'interroge sur ces troupeaux, et l'accable de questions. — Combien donnent-ils de laine? Combien valent-ils la pièce ; Comment vivent-ils? Que mangent-ils en hiver? Que mangent-ils en été? A quelles maladies sont-ils sujets? En meurt-il beaucoup?

— *Señor*, répond froidement le pâtre à l'intarissable interrogateur, *aqui nacen, pacen, mueren* (1).

Cette vie immobile convient à l'oisiveté séculaire de ce peuple indolent qui hait par-dessus tout la fatigue et qui s'est fait, comme les Hindous, un dieu du repos. Un officier français était logé chez un paysan à son aise ; le toit de la cabane était crevé, les murs lézardés, une mare infecte croupissait devant le seuil. Le maître du logis ne s'en apercevait pas ; à peine levé, il allait s'asseoir sur un banc de pierre à la porte de la maison, et il fumait là toute la journée, son escopette à côté de lui.

— Mais enfin, lui dit un jour l'officier, si, au lieu de passer votre temps comme vous le faites, vous vouliez vous occuper un peu, vous dessécheriez cette mare, vous raffermiriez votre mur et boucheriez votre toit.

— Seigneur français, lui répondit le paysan en ôtant la pipe de sa bouche avec un flegme imperturbable, l'homme est sur la terre pour ne rien faire et pour adorer Dieu.

La diligence m'emporta tout le reste du jour à travers ces plaines taciturnes sans qu'un village, un arbre, aucun mouvement du sol vint rompre la monotonie de l'horizon. Sur le soir, cependant, nous entrâmes dans un pays moins uniforme ; le terrain s'accidente ; le ligne droite du chemin se brise entre une

aragonais, mais il a les ailes deux fois moins larges. Le manteau et la chaussure sont les mêmes.

(1) Ici ils naissent, ils paissent, ils meurent.

chaîne de collines et le vaste château ruiné de Torija qui commande au loin la route, anime le paysage devenu tout d'un coup pittoresque et le peuple des belliqueux souvenirs du moyen âge. Les turbans maures couronnent les créneaux, les chevaliers chrétiens sont au pied, les échelles sont dressées ; l'assaut commence, grands coups de lance, grands coups d'épée, cris confus, voix terribles, *vive Allah! Gloire à Christ!*.....

Au premier détour du chemin la vision s'évanouit.

J'oublie une scène d'un autre genre, à laquelle j'ai asisté à l'un des relais de la route, je ne me rappelle plus lequel. Une chaise de poste dételée était arrêtée à la porte, et le voyageur, qui était étranger, se fâchait pour avoir des chevaux.

Quand je vous dis que je n'en ai point, disait le maître de poste avec un grand calme.

— Comment, point! Et ces quatre qui sont à l'écurie?

— Ils sont fatigués. Demain matin ils seront reposés et pourront marcher.

— Et vous vous imaginez donc que je veux passer la nuit ici? je vous dis que je suis pressé.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Je payerai double poste s'il le faut.

— Cela ne donnera pas des jambes à mes chevaux.

— Savez-vous bien que je suis secrétaire d'ambassade?

— Je vous crois sur parole.

— Et que j'ai un ordre du ministre pour avoir des chevaux partout où je passe? En disant cela, il tira une circulaire ministérielle de son porte-feuille et la mit sous les yeux du maître de poste.

— Très-bien, dit celui-ci après l'avoir lue, mais le ministre ne dit pas qui me remplacera mes chevaux si on me les tue ; d'ailleurs je ne vous en refuse pas ; demain vous en aurez tant que vous voudrez. Ce soir, c'est impossible.

— Je te donne un louis si tu veux doubler la poste, reprit le voyageur en se tournant vers le postillon qui l'avait amené.

— Je ne peux pas, répondit le postillon en allumant sa cigarette de papier Valence ; mes chevaux sont tués, *mis cabalos son matados*. Là-dessus il remonta tranquillement en selle et s'en retourna à petits pas sans s'inquiéter de ce qu'allait devenir le voyageur. Celui-ci était exaspéré, mais sa colère, ses menaces

venaient se briser contre cette force d'inertie qui est la puissance de l'Espagnol ; le maître de poste était impassible.

— Chien d'Espagnol ! s'écria le voyageur hors de lui, je te forcerai bien à obéir, et il sauta sur un pistolet. Ce mouvement fut suivi de l'apparition immédiate de deux ou trois palfreniers armés de fourches, dont la présence imposa à l'étranger, car il était là seul avec un valet qui n'avait pas l'air martial, et il jouait évidemment sa vie. Quant au maître de poste, il n'avait pas sourcillé ; il ne dit que trois mots : *Hombre, no te incomodes !* l'ami, ne nous fâchons pas ! mais il les accompagna d'un regard dont je n'oublierai jamais l'expression puissante et terrible ; on voyait bien qu'il n'aurait pas ajouté un mot de plus, mais qu'à la première démonstration du secrétaire d'ambassade, l'imprudent était mort.

Les négociations étant rompues de manière à ne pouvoir plus être renouées, toute conciliation était devenue impossible. Le maître de poste rentra chez lui avec ses garçons, et le voyageur demeura seul sur la grande route. Il dut s'estimer heureux qu'un meunier voulût bien consentir à lui louer sa mule pour tirer sa chaise au pas jusqu'au premier relai.

— Tout cela vient, me dit le *mayoral*, de ce qu'il a mal pris le maître de poste; car, au fond, c'est un bon enfant. L'Espagnol veut qu'on le respecte et il ne souffre pas qu'on le maltraite ; on obtient tout de lui par les bons procédés, rien autrement ; vous autres étrangers, vous ne mesurez pas assez vos paroles, et vous vous faites souvent ainsi de mauvaises affaires. Il y a quelques jours qu'il est arrivé une aventure de ce genre dans un des villages que nous avons traversés ; trois ou quatre de vos compatriotes qui retournaient chez eux s'y arrêtèrent pour y passer la nuit ; ils étaient de belle humeur et disposés à rire ; ils voulurent plaisanter avec la servante, et l'un deux l'embrassa de force ; la fille qui, à ce qu'il paraît, a son *novio* (1) dans la maison, prit la chose au sérieux et alla se plaindre au *posadero* de l'outrage qu'on lui avait fait. Le posadero est un Espagnol de la vieille roche, fort délicat sur le point de l'honneur (*muy pundonoroso*), et il n'entend pas qu'on prenne sa maison pour autre chose que ce qu'elle est. Il monta dans la chambre des jeunes

(1) Fiancé.

gens avec son grand couteau de cuisine : « Quel est le coupable? dit-il en entrant ; qu'on me le désigne, je veux le savoir ; où est-il ? que je lui coupe l'oreille ! je la clouerai à la porte de ma posada, et j'écrirai dessous : ceci est l'oreille d'un Français insolent. » On eut beaucoup de peine à l'apaiser, et j'espère que vos compatriotes profiteront de la leçon ; car, voyez-vous, je le connais le vieux loup, il l'aurait fait comme il le disait. Et, quant au voyageur de ce soir, il doit remercier la Vierge de s'en être tiré à si bon marché : il pouvait lui arriver pis que de courir la poste avec la mule d'un meunier.

En arrivant à Guadalaxara, nous avons trouvé une grande confusion dans la cour de l'auberge ; la diligence de Madrid arrivait en même temps que nous, elle était pleine ; j'ai compris le péril du premier coup d'œil : les lits, me suis-je dit, vont être rares, et fatigué d'une nuit blanche, je n'étais pas fâché de reposer quelques heures, Je n'ai donc fait qu'un saut de la voiture dans la meilleure chambre de la posada, et je m'y suis installé en vertu du droit naturel de premier occupant. Mais à peine étais-je en possession de ma conquête que la *posadera*, grande et grosse brune à moustaches, vint me prier de vouloir bien la céder à une dame qui arrivait par la diligence de Madrid. — Ma foi ! lui dis-je avec humeur, il n'y a pas de dames en voyage, il n'y a que des voyageurs. Mais, apercevant dans le corridor la dame en question, je me suis exécuté de bonne grâce ; c'était Judith Grisi.

Je l'avais connue à Florence, à l'époque où elle était la reine du Cocomero ; elle revenait de Madrid, après une campagne qui, à ce qu'il paraît, l'a peu satisfaite, quoique sa voix vivifiée et rajeunie aux feux inspirateurs du soleil méridional, y eût repris toute sa fraîcheur et son éclat. Mais elle n'a pas été comprise : Madrid est la ville du monde la moins musicienne. Elle retournait en Italie avec son mari le jeune comte B., de Milan.

Il va sans dire que, pendant nos pourparlers, tous les lits avaient été envahis ; à moins de partager celui d'un inconnu, il fallait me résigner encore aujourd'hui à passer la nuit dans mon manteau ; mais au lieu de la passer dans l'air enfumé de la posada, j'aimai mieux la passer à la belle étoile ; tandis que tout le monde allait chercher son lit ou sa moitié de lit, je sortis pour

courir la ville, *embossé* dans mon manteau, ni plus ni moins qu'un hidalgo qui s'en va en bonne fortune.

Guadalaxara est une vieille ville qui fut conquise sur les Maures par un cousin du Cid, don Alvar Fañes. Bien des siècles auparavant, Sertorius avait illustré par sa présence le site qu'elle occupe; son nom veut dire en arabe, fleuve pierreux; il serait plus exact si, au lieu de fleuve, on mettait rues, car elles sont si pierreuses, qu'il faut avoir le pied montagnard pour n'y pas trébucher à chaque pas; sans compter qu'elles sont escarpées au point que quelques-unes en sont inaccessibles et tellement tortueuses, tellement étroites, qu'on s'y coudoie en passant deux, et qu'on s'y perd quand on n'a pas le fil de ce labyrinthe inextricable. Jetées au hasard les unes par-dessus les autres, sans plan, sans ordre, les maisons sont dignes des rues; vu la nuit, au clair de lune, tout cela a une physionomie étrange, mystérieuse; c'est bien la vieille ville du moyen âge. Je n'ai pas besoin de dire qu'elle n'est éclairée que par les lampes des madones; mais une lune resplendissante rendait peu sensible la privation des réverbères.

Malgré la lune, je me perdis. Un homme en capuchon, armé d'une lanterne et d'une pique, s'approcha de moi, c'était le *sereno* (guet); il me tira d'affaire et me mit dans le bon chemin, car le *sereno* ne sert pas seulement à crier les heures et le temps qu'il fait, cet enfant de la nuit cumule bien d'autres fonctions. Pour une piécette, il accompagne chez lui le citadin attardé, et le rassure contre la crainte des voleurs; il réveille avant le jour les voyageurs et les chasseurs; il tue les chiens errants dont les hurlements troublent le sommeil du quartier; il fait la garde aux portes galantes et protége les amours hasardeuses.

— *Caballero!* me dit le *sereno* en s'arrêtant devant un grand bâtiment, voilà ce qu'il faut voir : c'est le palais de son excellence le duc del Infantado.

L'édifice est en effet grandiose et d'un haut style; les pierres extérieures sont taillées en diamant, comme le palais de Florence, mais la galerie supérieure et les balcons sont murés, et l'harmonie de l'ensemble est détruite par cette œuvre de barbarie. La couleur, qui joue un si grand rôle dans l'architecture, me parut magnifique, autant que j'en pus juger à la clarté de la lune; ce sont ces fortes teintes jaunes qui ajoutent tant de

prestige aux monuments de Rome. On vante la cour du palais et les fresques du peintre florentin Romulus Cincinnatus. Voilà deux bien grands noms réunis pour un peintre médiocre.

C'est d'ici que partit la première protestation de l'infant don Carlos contre l'abolition de la loi salique; c'est donc ici qu'est née la guerre civile, ce monstre à la gueule béante qui dévore depuis quatre ans les hommes et les trésors de la monarchie espagnole.

— C'est dommage, me dit le *sereno* resté muet à côté de moi, que votre merci ne puisse pas voir le Panthéon.

— Le Panthéon à Guadalaxara! Qu'est-ce donc que cela?

— C'est la sépulture héréditaire de cette illustre famille del Infantado. Il est tout de marbre et rivalise en magnificence avec le Panthéon de l'Escurial, où dorment les rois nos seigneurs qui sont en gloire.

En Espagne, on n'écrit jamais, dans les actes officiels, le nom d'un roi mort sans le faire suivre des quatre majuscules sacramentables (Q. E. E. G.) *qui est en gloire*, c'est-à-dire dans le paradis. S'il s'agit du roi régnant la formule est (Q. D. G.) *que Dieu garde!* Il ne faut pas oublier que le *sereno* est un fonctionnaire public.

O orgueil castillan! me disais-je en rentrant dans la posada, orgueil de Titan! Il faut venir en Espagne pour voir une famille sans génie et sans gloire se décerner aussi naïvement l'apothéose et faire de sa bière un Panthéon.

Quand nous partîmes de Guadalaxara, la lune était couchée et le soleil n'était pas encore levé; nous avons fait les premières lieues à la clarté des étoiles. Au soleil levant, je vis étinceler au bout de la plaine une forêt de clochers, de dômes, de coupoles, qui me rappelèrent tout d'un coup les campaniles de la Terre d'Otrante, dont ils ont les formes pittoresques et la physionomie orientale; les uns sont de pierre, les autres en faïence peinte comme les minarets maures. Des croix brillaient sur toutes ces crêtes. Cette ville, étincelante comme une cité des *Mille et une Nuits*, est Alcalà de Henarès. Nous n'y entrâmes point; la diligence est dans l'usage de la tourner et de passer au pied de ses murailles. Je regrettai vivement de ne pas m'y arrêter; car ce lieu, deux fois illustre, mérite les honneurs d'un double pèlerinage: Cervantès y naquit, Ximenès y est enseveli.

Nés l'un et l'autre dans la pauvreté, ces deux grands hommes furent les enfants de leur génie ; seulement la gloire eut pour eux des fruits bien différents, la vie de l'un fut une longue épreuve, la vie de l'autre une longue prospérité ; obscur camérier d'un cardinal italien, soldat à Lépante, esclave à Alger, et au retour, pauvre percepteur de bulles en Andalousie, Cervantès mourut comme il avait vécu, dans la misère et l'abandon. Il n'a pas même un tombeau dans son ingrate patrie. Ximenès, au contraire, repose dans le mausolée le plus magnifique qu'il y ait en Espagne, et l'on conserve comme une relique sa crosse épiscopale à côté d'un crucifix d'ivoire sorti de l'oratoire de Sixte-Quint, autre grand homme de ce grand siècle.

La vie de don Francisco Ximenès de Cilneros est écrite dans ce distique de son épitaphe :

PRETEXTAM JUNXI SACCO GALEAMQUE GALERO
FRATER, DUX, PRÆSUL CARDINEUSQUE PATER.

Simple franciscain d'abord, puis provincial de l'ordre, il fut successivement confesseur d'Isabelle-la-Catholique, cardinal, archevêque de Tolède et grand-inquisiteur. Il fonda l'université d'Alcalà et fit la conquête d'Oran en personne et à ses frais. Régent du royaume pendant la minorité de Charles-Quint, il conserva la couronne à ce prince à force d'habileté, et pour prix d'un pareil bienfait, il mourut en disgrâce, quelques-uns disent empoisonné ! Il avait quatre-vingts ans, n'avait jamais quitté sa robe de moine et ne laissa rien. Malgré la haine et l'envie qui s'attachent aux grandes positions politiques, il conserva tant de prestige sur l'imagination des peuples qu'il passa jusqu'à son dernier jour pour posséder le don des miracles. C'est bien certainement le seul ministre qui soit mort avec cette réputation.

Ximenès est le plus grand homme d'État qu'ait eu l'Espagne; plus que tout autre, il a contribué au grand œuvre de son unité politique. A peine cette unité était-elle constituée par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle et par la conquête de Grenade, qu'elle fut compromise par la mort du mari de Jeanne-la-Folle ; la Péninsule fut menacée alors d'un démembrement, et Ximenès la sauva de cette catastrophe imminente en maintenant le trône à cet ingrat monarque qui ne tarda pas à abuser de cette unité en la

tournant au profit d'un despotisme jusqu'alors sans exemple.

Venu un demi-siècle après Ximenès, l'auteur de *Don Quichotte* fit une œuvre tout autre; en réagissant contre cette chevalerie qui, jointe au génie chrétien, dont elle était fille, voire même à l'inquisition, avait tant contribué à l'unité péninsulaire, il brisait un instrument devenu inutile après la victoire. La chevalerie n'avait plus de raison d'être; c'était une institution désormais sans objet, et partant puérile et souvent ridicule. Allah était vaincu, la croix triomphait, l'Espagnol était maître chez lui. L'esprit de conquête et d'aventure avait changé de forme; n'ayant plus de cités maures à conquérir, comme le Cid, on allait chercher des mondes sur les pas de Cristophe Colomb.

Seulement une question délicate reste à résoudre, un doute à éclaircir; c'est de savoir si la réaction de Cervantès n'a pas été trop forte, si en arrachant violemment du cœur de sa patrie ce vieux levain chevaleresque qui avait sa grandeur et sa poésie, il ne l'a pas jetée d'un excès dans l'autre, et précipitée dans le grossier égoïsme, dans les intérêts cupides et matériels où croupirent depuis, l'une après l'autre, tant de générations. La chevalerie était un fleuve dévié qu'il ne fallait peut-être pas tarir, mais seulement diriger vers un nouveau but.

La plaine d'Alcalà est coupée par le fleuve Henarès et toute semée de chapelles; là haut, sur ces collines à gauche, était un ermitage bâti en mémoire d'une croix miraculeuse qui apparut dans le ciel à l'évêque Bernard pour lui annoncer la prochaine destruction des Maures. *Hoc erat signum Dei.* Quel nouveau talisman viendra annoncer à l'Espagne la fin de la guerre civile?

Le pays est toujours plus laid à mesure qu'on approche de Madrid; c'est le plus insignifiant et le plus nu de toute l'Espagne. Il faut ajouter à cela que le chemin devient sablonneux, et que forcé d'aller au pas, on n'a pas même la ressource d'échapper par la vitesse des chevaux à cette affreuse nature. On est condamné à boire le calice à fond.

Torrejon est le dernier relai avant d'arriver à Madrid. Toutefois, rien n'annonce la capitale; le pays est aussi nu, aussi solitaire que si l'on était à cent lieus de toute ville. Seulement, on aperçoit à quelque distance la fabrique de San-Fernando, et, de l'autre côté, une maison de campagne, l'Alameda, qui

appartient à la famille Osuna, et qui est une véritable oasis dans le désert. Mais tout cela est aride ; l'eau manque partout. De temps en temps passe un calesse enluminé comme ceux de Naples, ou quelque vieux berlingot à cinq mules enharnachées comme des chevaux à la foire. Ce sont là les seuls signes précurseurs de la capitale des Espagnes et des Indes.

La diligence est dans l'usage de s'arrêter à Torrejon, et les voyageurs font toilette afin d'entrer à Madrid décemment. Aussi n'en finit-on pas. L'heure passe, la halte se prolonge ; le mayoral s'impatiente ; mais il a beau faire retentir la posada du cri de : *Bamos! bamos ! Al coche, caballeros ! Al coche, señoras !* personne ne paraît, personne ne bouge ; les hommes se rasent, les femmes se chaussent, premier soin d'une Espagnole, et le mayoral, poussé à bout, menace de partir seul ; le postillon est déjà en selle et fait claquer son fouet ; alors seulement l'armée retardataire commence à s'ébranler. Dans les petites choses comme dans les grandes, ce peuple est toujours et partout le même, ajournant tout, remettant tout, comme s'il craignait de compromettre sa dignité en arrivant trop tôt.

Enfin, l'on part, et deux heures après on est à la porte de Madrid.

CHARLES DIDIER.

SALVADOR.

Il y a aux environs de C... une petite maison de campagne dont les derniers arbres de la forêt abritent le toit. Un rosier grimpant étend ses rameaux tout le long de la façade et couronne d'une fraîche guirlande la porte cintrée. La maison est entourée d'un jardin capricieusement planté ; l'érable et le cerisier ombragent ses allées; le noyer mêle son feuillage noir aux bourgeons argentés des saules qui bordent la fontaine ; l'humble liseron serpente sur des ronces, et, à côté de ses touffes agrestes, s'épanouissent de belles et délicates fleurs, l'œillet couleur de pourpre, le jasmin d'Espagne et l'immense famille des géraniums odorants. Personne, point de bruit sous ces mystérieux bosquets ; les persiennes vertes de la maison restent toujours fermées, et les hirondelles suspendent leurs nids sous le balcon. Si quelque promeneur égaré hors du vaste parc de C... s'arrête en passant devant cette grille qui tourne en criant sur ses gonds rouillés, s'il jette un regard dans ces allées désertes, il entrevoit, parmi les saules, un mausolée de marbre blanc surmonté d'une urne cinéraire. Alors un vieux jardinier en habit de deuil s'approche lentement et raconte, sans se faire prier, une lamentable histoire, l'histoire de deux amants qui, après avoir mis fin à leur vie par un double suicide, reposent réunis pour toujours dans cette tombe. Une lettre tracée de leur main et trouvée près d'eux, manifesta cette dernière volonté, que les exécuteurs testamentaires ont religieusement accomplie.

Depuis cinq ou six ans, l'honnête jardinier, toujours en grand deuil, cultive les fleurs, sable les allées de ce jardin funèbre, et raconte aux passants curieux l'histoire des deux amants et

l'exemple mémorable qu'ils ont laissé de leur fidélité, exemple touchant et auquel il ne manque rien que d'être vrai : le dénouement de ce drame terrible fut un mensonge fait en face de la mort.

Cette jolie maison de campagne, ce jardin semé de tant de fleurs, ces riants bosquets appartenaient, il y a quelques années, à une jeune femme qui venait y passer les mois d'été. Mme de Laudon était restée veuve à vingt ans avec une assez belle fortune; elle n'avait point de famille ni personne auprès d'elle qui eût le droit de conseil et de surveillance. Dès lors elle jouit de l'indépendance et des avantages de sa position dans toute leur plénitude; elle arrangea sa vie selon ses goûts, ses caprices, ses passions, et fit, avec le moins de bruit possible, des fautes qui eussent ruiné la réputation d'une femme honnête. La sienne resta à peu près intacte, grâce à son habileté, à ses charmes, et surtout à l'inconstance de son cœur. C'était un type unique peut-être que Mme de Laudon; elle pratiquait l'amour comme heureusement peu de femmes l'entendent; ce sentiment était le but et l'unique occupation de sa vie; pour elle, ce n'était point un jeu; elle y allait toujours de bonne foi, avec des transports, des douleurs, des joies et des larmes véritables; mais sa passion n'avait de durée que le temps de rendre un homme fou. Elle s'emparait du cœur, l'enivrait, le brûlait, le déchirait, le tordait et le rejetait sans calcul, sans méchanceté, par instinct, comme le renard étrangle les poules. Elle avait au cœur des trésors d'amour et de dévouement qu'elle donnait sans réserve, et qu'elle reprenait sans miséricorde. Beaucoup d'hommes l'avaient aimée; jamais nul ne l'avait quittée, et, chose inouie, tous étaient restés ses amis à la vie et à la mort. C'est qu'elle entendait merveilleusement la péripétie de ces drames dont elle jouait de verve toutes les scènes. Quand son cœur s'était épuisé dans tous les emportements d'une passion, quand une mortelle lassitude succédait à ses transports, lorsqu'un amant devenait impuissant à ranimer ses flammes éteintes et qu'elle avait tout à redouter de sa douleur et de son ressentiment, elle déployait des ressources miraculeuses Le dénouement s'opérait sans cris et sans secousses; ce n'était pas une rupture, c'était un adieu. Elle trouvait toujours de si grandes raisons, des motifs de fierté, d'honneur, de délicatesse si puissants pour faire ce sacrifice,

que l'amant désespéré la quittait en jurant à ses genoux de l'aimer jusqu'à son dernier jour, et s'en allait un peu consolé par la ferme persuasion qu'il n'aurait point de successeur. L'impression que laissait cette femme était indélébile ; ceux qui l'avaient aimée ne pouvaient plus aimer ailleurs, et jamais ils ne se retrouvèrent en face d'elle sans émotion, sans regrets, sans retours vers l'immense bonheur qu'elle leur avait donné. Elle n'avait point l'air de ce qu'elle était, et elle passait aux yeux des indifférents pour une femme froide, indolente et même un peu prude. Son parler était doux et voilé, ses manières nonchalantes, sa conversation fine et naïve. Elle était d'une beauté frêle et languissante qui ne frappait point au premier abord, mais dont on découvrait une à une toutes les perfections : pour ceux qui l'avaient aimée, nulle autre femme n'était belle.

Mme de Laudon était veuve depuis quatre ans, et elle commençait à sentir cette fatigue, cette impuissance de l'âme qui suit les émotions coup sur coup renouvelées, lorsqu'elle rencontra un homme à la vue duquel son cœur se réveilla avec les transports et les illusions d'un premier amour. C'était un Espagnol nommé don Salvador de la Vega. Les événements politiques de la Péninsule l'avaient jeté en France avec les débris de sa fortune; il y vivait dans la situation humble et précaire d'un proscrit que les rancunes du pouvoir poursuivent jusque sur un terrain neutre.

Salvador n'était point beau, il n'avait pas non plus un esprit très-remarquable, mais quelque chose en lui révélait une âme courageuse, énergique, emportée dans son amour et dans sa haine. Il avait la dignité fière, l'air noble, les manières froides et polies d'un Espagnol de bonne race, et sa réserve dissimulait assez ce qui lui manquait de grâce et de culture d'esprit. Son attitude dans le monde frappa Mme de Laudon ; elle devina sous ces formes graves et à travers cette tenue impassible une âme ardente, des passions inquiètes, flottantes, cherchant un but et ne sachant où le prendre. Elle comprit que la femme aimée de cet homme deviendrait sa religion, son dieu, l'arbitre souverain de sa vie et de sa mort, et elle n'eut pas peur d'un tel amour. Alors, avec toutes les grâces, tout le laisser-aller de sa coquetterie, elle vint à lui ; elle recommença son rôle ; elle fut faible, ingénue, timide et passionnée de bonne foi, comme à son premier

amour, et, comme tous les autres, Salvador y fut trompé, il l'aima et il fut heureux.

Les commencements de cette liaison ne ressemblèrent à rien de ce qu'avait expérimenté Mme de Laudon; elle était aimée avec des transports de bonheur, de jalousie, de fureur, de repentir et de tendresse qui ne lui laissaient nul repos, nulle trève entre des scènes effroyables et les heures d'extase que Salvador passait à ses genoux. Il la subjugua autant par ses défauts que par son amour ; elle avait besoin de ces émotions violentes ; il fallait à son âme blasée les luttes incessantes d'une passion aussi orageuse.

Tout cela durait depuis six mois ; on était au commencement de l'été. Mme de Laudon vint habiter sa maison de campagne; Salvador s'établit à C... Alors ils vécurent pour eux seuls. L'amour de l'Espagnol était d'une trempe à résister longtemps au repos de ce continuel tête-à-tête ; mais Mme de Laudon ne tarda pas à ressentir les premiers symptômes de cet allanguissement qui la prenait au cœur dès qu'elle allait cesser d'aimer.

D'abord elle avait été heureuse de faire tous les sacrifices qu'exigeait la jalousie effrénée de son amant; elle s'était sans regret éloignée du monde, elle avait renoncé, d'un cœur plein de soumission et de joie, à ses relations, à ses amitiés; elle avait consenti à ne plus vivre que pour son amour; mais le moment était venu où tout ce qu'elle avait donné, elle allait le reprendre. L'ennui l'avait gagnée; les exigences de Salvador lui semblaient exorbitantes; elle sentait son joug, et elle était près de s'y soustraire avant que l'Espagnol eût seulement soupçonné ce qu'elle avait au cœur d'indifférence et de dégoût.

Un soir, Salvador l'avait menée jusqu'à la lisière du bois de C... ; ils marchaient lentement, lui, heureux des émotions que donne un amour exalté, plein de dévouement et de foi; elle, languissante et silencieuse. Le soleil venait de disparaître à l'horizon ; l'air était calme et transparent. Les plaines unies et verdoyantes du Valois se déroulaient vers le nord, jalonnées de clochers dont la flèche hardie dominait quelques humbles villages cachés entre les quinconces de pommiers ; la forêt élevait ses cimes touffues et secouait l'ombre et la fraîcheur sur le sentier bordé de saxifrages et de grandes scabieuses.

— Que cette soirée est belle! qu'il fait doux ici, près de toi,

ma Flavie! s'écria Salvador en passant un bras autour de la taille souple de Mme de Laudon.

Elle pressa faiblement la main qui tenait les siennes, soupira et ne répondit rien.

Un moment après, elle dit dans un élan de sincérité :

— Que la vie est une chose stupide! Qu'il est difficile d'être heureux!

Salvador s'arrêta inquiet et surpris.

— Eh quoi! dit-il, notre bonheur ne te semble-t-il pas désormais assuré? Que peux-tu désirer ou craindre? Penses-tu que je cesserai jamais de t'aimer? As-tu quelque jalousie au cœur, quelque doute? Mon Dieu! parle-moi... D'où vient ta tristesse? Pourquoi n'es-tu pas heureuse?

Elle soupira encore plus profondément et baissa la tête sans répondre. Elle était bien décidée à manifester tout ce qu'elle éprouvait d'abattement et de souffrance, mais elle n'en pouvait pas avouer le motif; elle se contenta de dire avec une franchise qui gardait la moitié de ce qu'elle avait dans le cœur :

— Mon Dieu! je suis triste jusqu'à la mort! L'avenir m'effraie.

— Que faut-il donc pour te rassurer? répondit Salvador; ne sommes-nous pas l'un à l'autre maintenant? Le monde n'est plus entre nous; nous n'y retournerons jamais; c'est pour nous seuls que nous avons juré de vivre. Quel bonheur est comparable au nôtre? Cachés dans ce paradis et pour toujours ensemble, pour toujours! il y a dans ce mot la promesse de tout une vie d'amour et de bonheur! Ne le sens-tu pas, mon âme?

Elle s'appuyait distraite au bras de l'Espagnol et réfléchissait aux moyens de se soustraire à cette passion obstinée. Salvador crut comprendre ce silence; il sentait que les paroles manquent aux émotions intimes et profondes; heureux, plein de ferveur et d'amour, il murmura en pressant Mme de Laudon contre son cœur :

— C'est pour la vie !... Oui, mon bonheur est grand! Peu m'importe ce que j'ai perdu! Ma fortune, mon pays, ma famille, je ne regrette rien; tu as tout remplacé, tu es tout pour moi... Auprès de ton amour, que sont les autres biens de ce monde!

A ces mots, Mme de Laudon sembla se réveiller, elle entrevoyait un moyen d'en finir avec cet amour opiniâtre, et entrant aussitôt dans son rôle, elle dit avec un accent triste et ferme :

— Mon ami, voici déjà longtemps qu'un affreux souci me ronge...

— Toi, Flavie? interrompit Salvador avec une surprise pleine de douleur et de reproches, tu as une peine que j'ignore?

— Oui, j'ai un grand chagrin, un remords...

Et comme il l'interrogeait d'un regard défiant et triste, elle ajouta :

— Tu as reçu hier des lettres d'Espagne!

— Je les ai là, répondit-il rassuré. Veux-tu les voir?

— Pourquoi? tu m'as dit tout ce qu'elles contenaient. Hélas! quelles tristes nouvelles!

— Il est vrai, tous mes biens sous le séquestre; mais en ceci que te reproches-tu? Je ne te comprends pas.

— Hélas! j'aurais dû plus tôt accomplir la résolution que me dictait mon dévouement, s'écria Mme de Laudon; ta générosité veut en vain le dissimuler; tu m'as fait un sacrifice immense et que je ne devais pas accepter; j'ai été un obstable dans ta vie... Il est temps que tu reprennes dans le monde la position que tu n'aurais jamais dû perdre, et dont je t'ai privé...

— Que veux-tu dire? interrompit-il avec véhémence; que parles-tu de rang, de fortune? Ce n'est pas toi qui me les a ôtés!...

— Non, mais je t'empêche de les reprendre. N'est-ce pas pour moi que tu as refusé d'épouser ta cousine, dona Inès! Toi, le marquis de la Vega, toi, le petit-fils d'un grand d'Espagne, tu végètes dans l'exil, tes titres sont abolis, ta fortune confisquée, tu vis obscur et pauvre... ce mariage aurait changé ton sort, toi-même me l'as dit...

— Je l'ai refusé, interrompit-il, je l'ai refusé sans hériter; ne l'as-tu pas voulu?

— Dieu me pardonne de n'avoir pas pris alors la résolution que je prends aujourd'hui! Salvador, il faut que tu épouses dona Inès de la Vega, il faut que le grand majorat, la belle fortune dont elle est l'héritière ne sortent pas de ta famille...

— Ainsi, tu penses que je devrais renoncer à toi! s'écria Salvador; tu penses que pour une misérable ambition d'argent, je pourrais étouffer les sentiments les plus chers et les plus profonds de mon cœur? Et quelle femme, grand Dieu! épouserais-je avec cette magnifique fortune! Sais-tu bien ce qu'est dona

Inès? Une pauvre créature dont la plus riche dot ne saurait couvrir les difformités. Voici tantôt deux ans qu'elle est entre les mains des médecins de Montpellier qui travaillent à redresser son cou de travers et ses épaules inégales; elle est laide, contrefaite; non, non, ce n'est pas moi qu'elle fera duc de la Vega...

— Ainsi, quand même nous ne nous serions pas aimés, Salvador, vous auriez refusé la main de dona Inès? dit Mme de Laudon en le regardant en face.

L'Espagnol ne mentait jamais; il réfléchit un moment; puis il répondit :

— Je crois que non.

— Vous vous trompez, Salvador; l'ambition, la nécessité, eussent fait taire les répugnances de votre cœur. Si nous ne nous étions pas connus, vous seriez aujourd'hui duc de la Vega, vous seriez riche et puissant, vous feriez envie à vos ennemis.

— Eh bien! laisse-moi le bonheur de t'avoir tout sacrifié. Oui, je pouvais me faire une fortune plus grande, une situation plus élevée que celle dont on m'a dépouillé; j'ai préféré ton amour.

Ce mot était une arme dont Mme de Laudon devait se servir sans miséricorde. Elle fit un étalage immense de douleur et de dévouement; elle persista dans son sacrifice. L'Espagnol le refusait avec des transports de reconnaissance et d'amour; mais cette femme, qui fut si faible pour celui qu'elle aimait, avait une volonté de fer contre celui qu'elle n'aimait plus. A l'abri d'un si beau prétexte, elle ne craignit plus le désespoir de Salvador, elle se sentit à l'abri de ses soupçons et de sa vengeance; dès lors rien ne l'arrêta pour en finir.

Ils rentrèrent. Salvador était triste, effrayé, et Mme de Laudon très-fatiguée. Ils s'assirent sous les tilleuls de la terrasse, et la jeune femme appuya sa tête sur l'épaule de l'Espagnol. Le vent du soir déroulait les boucles soyeuses de sa chevelure; elle se voila de l'écharpe transparente qui tombait autour de ses épaules, et demeura immobile aux bras de Salvador.

— Quelle cruelle preuve d'amour tu voulais me donner, ma Flavie! dit-il en la baisant au front à travers le léger tissu qui couvrait ses beaux yeux.

Et longtemps il lui parla tout bas avec une tendresse, un bon-

heur, des larmes indicibles ; mais cette voix n'avait plus d'écho. En vain elle murmurait émue et frémissante, nulle autre voix ne lui répondait, et le doux bruit du feuillage et des eaux soupirait seul à l'oreille de Salvador : Mme de Laudon s'était assoupie en l'écoutant.

Enfin, après un silence, il dit doucement en la serrant contre son cœur :

— Tu ne me parles pas ; à quoi penses-tu, mon amie?

Ce mouvement la réveilla.

— A toi, répondit-elle avec un long soupir; à toi, toujours.

— Mais tu ne veux plus que j'épouse dona Inès? tu renonces à tes résolutions?

— Tu verras de quels sacrifices je suis capable.

— Va, je saurai les refuser! s'écria-t-il heureux et inquiet ; je renonce à ma fortune, à ma carrière politique, à tout ce qui n'est pas toi; je t'appartiens pour toujours ; mon avenir, ma vie, je te donne tout!

— Mon Dieu ! qu'en ferais-je? pensa Mme de Laudon.

Puis, elle dit en se levant :

— Adieu, Salvador. Voyez, il se fait tard; minuit déjà, et demain vous devez vous lever avec le soleil pour cette partie de chasse.

— J'ai bonne envie d'y renoncer.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle durera jusqu'à la nuit, et que je serais de retour trop tard près de toi.

— Ah! dit Mme de Laudon, vous ne reviendriez que le soir?

Puis elle reprit après réflexion :

— Eh bien! cela vaut mieux. Depuis tantôt trois mois, nous ne nous sommes pas quittés un seul jour ; j'ai renvoyé d'une semaine à l'autre quelques visites de voisinage que je ne pouvais faire avec vous...

— Des visites ! interrompit Salvador avec un sourd mécontentement. Ah! Flavie, vous voulez donc que nous ne soyons plus seuls?

— Il faut que j'aille voir la sœur du curé, reprit-elle sans s'émouvoir ; c'est une vieille fille paralytique qui, depuis trois ans, n'est sortie de la chambre que pour se faire porter à l'église le jour de Pâques. Il faut que je fasse aussi une visite à la

femme du percepteur, une bonne dame à laquelle j'ai mille obligations. C'est fort mal de ma part de l'avoir tant négligée.

— J'irai donc chasser, dit l'Espagnol en soupirant.

Elle lui tendit la main avec un petit geste d'adieu.

— A demain soir, dit-il. Que je serai heureux de te retrouver après cette longue journée! Ma Flavie, adieu!

Elle se laissa emmener jusqu'à la grille du jardin. Là, ils se quittèrent. Elle suivit l'Espagnol du regard jusqu'au détour de l'allée; puis, quand il eut disparu, elle murmura :

— Ce pauvre Salvador! s'il pouvait se consoler sur le champ!... Allons, il faut en finir. Dans un mois, dans un an, cette situation serait ce qu'elle est aujourd'hui. Il vaut mieux couper court à tous ces tiraillements et prendre une résolution.

Mme de Laudon rentra sur le champ pour donner ses ordres; il n'y avait pas un moment à perdre.

— Je retourne demain à Paris, dit-elle; je n'emmène que Juliette. Nous irons par la diligence.

— Madame veut prendre la voiture qui passe au bout de l'allée à sept heures? dit la femme de chambre étonnée.

— Oui; il y a toujours des places. Je l'attendrai sur le chemin. Faites ma malle pour un voyage de quelques semaines; nous irons plus loin que Paris peut-être.

Mme de Laudon passa le reste de la nuit à écrire une longue lettre pour Salvador. Elle arrangea laborieusement trois pages de regrets, de protestations, de vœux sincères et d'adieux pathétiques, toutes phrases banales, saupoudrées de points d'exclamation : « Mon sacrifice sera complet, disait-elle en finissant. Je n'emporte pas même l'espoir de vous revoir; je vais m'ensevelir dans quelque retraite où votre nom même ne saurait arriver. Salvador, je vous en supplie à genoux, aidez-moi à accomplir cette cruelle résolution; je me dévoue à votre avenir, à votre bonheur. Ne me rendez pas cet effort plus douloureux et plus difficile par une persistance qui ferait beaucoup de mal à tous deux, sans ébranler ma détermination. Mon ami, vous ne m'écrirez point, vous ne chercherez pas à savoir ce que je serai devenue; ce n'est qu'après plusieurs années d'absence que nous pourrons nous revoir. Partez sur-le-champ pour Montpellier; accomplissez votre destinée, comme j'accomplis mon devoir,

avec fermeté. Adieu pour longtemps, mais non pas pour toujours peut-être ! adieu, mon Salvador ! »

Mme de Laudon avait raison de compter sur un premier mouvement de douleur pour être obéie sur-le-champ. Le lendemain, lorsque Salvador ne la trouva plus, lorsqu'il eut achevé de lire cette lettre d'adieu, il devint comme fou. Pendant deux jours, il ne prit point de repos ; il vint à Paris, il retourna encore à C... Il chercha partout Flavie, et personne ne put lui dire où elle était allée. Le troisième jour, il se jeta dans la malle-poste, et partit pour Montpellier.

Environ six mois plus tard, Mme de Laudon revint à Paris, après un voyage en Angleterre ; elle en rapportait les impressions les plus pâles et les plus insignifiantes que son cœur eût jamais éprouvées. Elle était languissante, éteinte, à bout de toute puissance d'émotion, telle enfin que quand Salvador avait donné une si vive impulsion aux facultés émoussées de cette étrange organisation.

Mme de Laudon n'avait eu aucune nouvellle de l'Espagnol ; elle ne savait pas, même indirectement, ce qu'il était devenu, et d'abord elle s'en inquiéta peu. Elle se souvenait pourtant de lui dans ses moments de désœuvrement et d'ennui, quand elle se trouvait en face d'un certain Anglais qui l'avait suivie sur le continent pour lui prouver le dévouement d'un amour dont elle n'avait pu venir à bout de se soucier. Lord Wilson était un de ces hommes peu embarrassants qu'il n'est jamais urgent de congédier. Il n'était ni susceptible, ni exigeant, ni jaloux; il ne regardait pas en dehors de lui-même, ne demandait la raison de rien, et ne sourcillait pas devant les plus étranges caprices ; il s'en allait, revenait, restait, à la volonté de Mme de Laudon, et sans jamais solliciter l'explication d'une foule de réticences et de contradictions évidentes dans les procédés et les sentiments de la jeune femme. Elle était si sûre de le congédier d'un mot, sans secousse et sans effort, qu'elle n'en prenait pas la peine. Lord Wilson semblait comprendre tout ce qu'il y avait de provisoire dans cette situation ; car, après s'être hasardé à faire quelques propositions de mariage, il avait dit fièrement :

— Ma chère, vous ne me répondez ni oui ni non ; eh bien ! je ne vous en parle plus. Si quelque jour vous vous décidez, vous me le ferez savoir.

Mme de Laudon finit par éprouver une certaine curiosité d'apprendre ce qu'était devenu Salvador, et un jour qu'elle était encore plus ennuyée que de coutume, elle songea à aller dans la maison où elle l'avait vu pour la première fois ; c'était chez une de ses amies de pension.

— Bonjour, ma pauvre belle ! s'écria Mme D.... en la voyant ; mais d'où viens-tu donc? voilà des années que tu as quitté Paris. Tu n'es pas mondaine comme moi ; la retraite, la vie des champs, voilà ce que tu aimes ; tu es bien heureuse d'être si sage.

— J'ai voyagé, dit languissamment Mme de Laudon, je ne me porte pas bien ; les médecins m'avaient conseillé d'aller en Angleterre.

— Allons donc ! tu es comme une rose, tu as quelque chose de frais, de serein dans le teint et la physionomie, qui repose la vue de ceux qui te regardent ; la quiétude, la douce mélancolie du veuvage respirent en toi ; tu fais bien de ne pas te remarier ; tu ne serais pas si jolie avec tous les soucis que donnent ces abominables maris, surtout quand on les aime un peu. Tu es bien heureuse de ne rien aimer.

— Tu crois ? dit Mme de Laudon entre un soupir et un sourire ; puis elle reprit : Donne-moi donc des nouvelles de ce monde qui a pu me croire morte et au milieu duquel je vais arriver comme un revenant ; tes soirées étaient charmantes ; te rappelles-tu cet Espagnol ?...

— Don Salvador de la Vega? il avait pour toi une passion malheureuse, je m'en suis douté tout d'abord. Il ne t'en a sans doute jamais rien dit. C'est passé maintenant. Il a voyagé, mais depuis deux mois le voici de retour à Paris ; il vient me voir souvent.

— Ah ! et n'est-il pas marié ? demanda Mme de Laudon ; on disait qu'il devait épouser une de ses cousines.

— Tu savais cela ? Je croyais qu'il n'en avait pas été question avant ton départ : il paraît que la négociation a fort traîné en longueur ; mais c'est décidé à présent, tu arrives à point pour assister au bal de noce ; M. de la Vega se marie après la quinzaine de Pâques.

— Tant mieux ! s'écria du fond de l'âme Mme de Laudon.

— C'est un fort grand mariage ; il doit être tout étourdi de son bonheur.

— Mais il me semble qu'il y a là tout un système de compensations ; un beau titre, une grande fortune et une femme...

— Une femme charmante, belle comme un ange !

— Comment ! interrompit Mme de Laudon stupéfaite, elle est bossue !

— Mais ce n'est pas la bossue qu'il épouse, répliqua Mme D... Tu ne sais pas toute cette histoire ; c'est un roman. Je vais t'expliquer cela. Le duc de la Vega avait deux filles ; l'aînée, qui a hérité du majorat, est, dit-on, une pauvre petite créature laide et mal faite ; sa sœur dona Theresa, celle qui n'avait rien qu'une dot assez mince pour entrer au couvent, est au contraire une belle jeune fille. On l'avait laissée en Espagne, et Mlle de la Vega était venue depuis quelques mois à Montpellier pour sa santé, lorsque don Salvador entama les négociations de mariage. Tout était décidé lorsque la duchesse de la Vega prit subitement une grande résolution. Elle considéra les disgrâces de son chétif individu, les petites chances de bonheur qu'elle aurait dans le monde, et le peu de place qu'elle occuperait dans le cœur de son mari ; soit frayeur, soit grandeur d'âme, elle renonça à tout, et déclara fermement qu'elle allait prendre au couvent la place de sa sœur, à laquelle, par acte public et authentique, elle voulait céder sa fortune et son titre. Il fallut l'agrément du roi d'Espagne pour cette espèce d'abdication ; ensuite les deux sœurs vinrent à la frontière. Leur entrevue a été fort touchante ; elles ont passé quelques jours ensemble ; puis l'une est allée s'enfermer dans son couvent, et l'autre, accompagnée d'une vieille parente qui lui sert de dame de compagnie, est venue à Paris où M. de la Vega l'avait précédée de quelques jours. Je lui ai fait une visite ; elle ne parle pas français, elle a l'air fort espagnol ; mais elle a des yeux... et puis seize ans ; son fiancé doit en être amoureux.

— Tu crois ? dit Mme de Laudon avec une sorte de malaise.

— Il me paraît fort heureux d'épouser avec ce beau titre et cette grande fortune une belle jeune fille, qui vaut encore mieux que sa dot.

— Il mérite son bonheur, et je désire fort le revoir pour lui faire mon compliment.

— Tu le verras ce soir même si tu veux ; il vient toujours à mes samedis ; tu resteras à dîner avec moi.

— Mais je suis dans un négligé à faire peur ! s'écria Mme de Laudon en jetant un coup d'œil sur la glace.

— Quel scrupule de coquetterie ! Tu es fort bien ainsi, je t'assure. Va, nous n'aurons que des gens qui ne valent pas tant de frais. Je ne sais où se tiennent les dandies, les beaux fils, qui venaient jadis à mes samedis ; j'ai pourtant toujours mes jeunes femmes, mes jolies veuves, mes nobles douairières ; mais cela ne suffit pas pour faire un salon ; il faut des hommes, de jeunes hommes, et nous n'avons plus que de vieux garçons ; M. de la Vega seul nous est resté fidèle.

— Je te présenterai un Anglais, lord Wilson ; il n'est pas beau, mais il n'a que vingt-huit ans.

—Bon ! répondit Mme D..., j'aime les Anglais ; ils font très-bien dans un salon. Leur tenue est parfaite; s'il manque un quatrième au whist ou à la bouillotte, ils sont toujours prêts. A la vérité, ils ne causent pas ; mais il faut de ces hommes qui font tapisserie ; on les a pour l'ornement, comme ces fleurs sans parfum qu'on met dans les jardinières.

Après le dîner, Mme de Laudon s'établit dans une causeuse au fond du salon, et resta là livrée à une préoccupation profonde. Elle s'étonnait de l'espèce d'émotion qui s'éveillait en son cœur ; elle était distraite, animée, elle tressaillait chaque fois que la porte s'ouvrait. Quelque chose du passé venait de renaître ; mais une certaine amertume dominait toutes ces impressions.

Il y avait beaucoup de monde déjà quand on annonça Salvador; Mme de Laudon se retira dans l'angle de la cheminée, à l'abri d'une table de jeu ; d'abord l'Espagnol ne la vit point ; c'était bien lui, tel qu'elle l'avait aimé, toujours grave et fier, avec son beau regard et sa noble physionomie : seulement il semblait plus animé, plus empressé de répondre à l'accueil qu'on lui faisait ; il était mieux dans le monde. Mme de Laudon devint tremblante quand il s'approcha ; elle sentit les battements de son cœur se réveiller au son de sa voix. Il passait devant elle sans la voir, alors elle quitta sa place et se montra subitement à lui. L'Espagnol s'arrêta, nul mouvement ne décela son étonnement et sa profonde émotion ; mais il devint excessivement pâle et put à peine balbutier quelques mots. Mme de Laudon avait repris un peu de sang-froid.

— Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer ici ce soir, dit-elle; vous avez voyagé?

Il ne répondit que par un geste affirmatif.

— J'arrive aussi, reprit-elle, j'ai passé quelques mois en Angleterre; je comptais y demeurer un an, mais j'y serais morte de consomption; il a fallu revenir. Vous avez fait, vous, monsieur, un plus heureux voyage?

— Je vous ai obéi, répondit-il en espagnol.

Mme de Laudon s'appuya au coin de la cheminée; et jetant un coup d'œil rapide autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'observait, elle dit avec mélancolie :

— Oui, parlons cette belle langue que vous m'avez apprise. Combien ces accents me sont doux! Qu'il y a longtemps que je ne les entends plus! Dites-moi tout ce qui vous est arrivé pendant cette longue absence. Vous êtes heureux, Salvador, plus heureux encore que je ne l'avais espéré....

— Oui, très-heureux, interrompit-il vivement; Mlle de la Vega est un ange de beauté, d'innocence. Quel cœur misérable, flétri, déchiré, ne retrouverait un peu de bonheur en face d'une si pure et si charmante créature! il faudrait être maudit pour ne pas l'aimer. Oh! oui, je suis heureux!

A ces mots, Mme de Laudon leva sur l'Espagnol un long regard, et répondit avec un soupir :

— Hélas! tant mieux!..... Vous viendrez me voir, Salvador?

Il ne répondit que par une inclination de tête, et s'éloigna, comme s'il eût craint de prolonger cette situation. Mme de Laudon ne tenta point de se rapprocher de lui, et le reste de la soirée ils ne se parlèrent plus.

Il y a dans certaines organisations un besoin d'émotions si effréné, qu'elles ne souffrent véritablement que du repos où parfois elles tombent par impuissance. Comme les plantes qui croissent aux lieux élevés, elles ne vivent que battues par le vent et les orages; elles résistent aux peines cuisantes, à la douleur qui ronge, et entre toutes les tortures morales, l'ennui seul est capable de les tuer. Mme de Laudon avait l'âme ainsi trempée; il lui fallait les agitations, les larmes, les joies amères que donnent les passions; depuis longtemps elle ne s'était trouvée si heureuse que pendant cette nuit qu'elle passa tout entière à

pleurer après avoir revu Salvador. Le passé revenait à sa mémoire avec ces alternatives de désespoir et de bonheur qui, pendant longtemps, avaient fait un drame dans chaque jour de sa vie. Elle était encore sous l'influence de ces souvenirs lorsque lord Wilson se présenta le lendemain matin. En apercevant cette figure débonnaire et souriante, encadrée dans de grands cheveux blonds symétriquement bouclés, la jeune femme éprouva un mouvement d'impatience. Elle prit d'une main distraite l'inévitable bouquet que l'Anglais lui apportait chaque jour depuis cinq mois, et lui fit signe de s'asseoir sans le regarder ni lui sourire. C'était un importun qui venait se jeter au travers de ses préoccupations ; la veille, il l'ennuyait ; ce jour-là, il la gêna, et elle résolut d'en finir. Mais ce n'était pas chose aussi aisée qu'elle l'avait pensé d'abord ; lord Wilson n'offrait aucune prise, aucun prétexte ; tout en lui était si uni, si poli, qu'on ne savait de quel côté saisir l'occasion d'une rupture ; tout glissait sur cette inaltérable surface. Mme de Laudon vit bien qu'il n'y avait pas deux moyens de se débarrasser d'un tel amant ; et prenant sur-le-champ son parti, elle se décida, pour la première fois de sa vie, à faire une espèce de confidence. En ceci, elle fut poussée d'abord par le désir de changer une situation qui lui pesait, ensuite par le besoin d'épancher son cœur et de parler de Salvador.

Elle était si sûre de la discrétion et du dévouement de l'Anglais, qu'elle n'hésita pas.

— Mon cher George, lui dit-elle après un silence, voici bien longtemps que j'ai sur les lèvres un aveu pénible, douloureux, un aveu que je ne puis faire qu'à mon meilleur ami... Vous êtes mon meilleur ami, George?..

Il s'inclina en ouvrant de grands yeux étonnés, et Mme de Laudon reprit :

— Avant de vous connaître, George, j'avais rencontré un homme que j'aimais avec toute la tendresse, tout le dévouement dont le cœur d'une femme est capable, comme on n'aime qu'une fois...

— Est-il possible ! s'écria lord Wilson avec une grande bonne foi.

Puis, comme il s'aperçut que Mme de Laudon avait les larmes aux yeux, il se hâta d'ajouter :

— Ne pleurez pas, ma chère, c'est un malheur ; qu'y faire à présent? Dites-moi comment cela s'est passé.

Alors Mme de Laudon raconta ses amours avec Salvador, leur séparation, qu'elle expliqua comme un grand acte de dévouement de sa part, et la rencontre de la veille. Elle parlait avec ferveur et les larmes aux yeux, car tout cela était vrai pour le moment. Qui n'aurait cru que cette femme avait au cœur un amour constant et profond, une de ces passions qui peuvent sommeiller, mais qui ne meurent jamais? Ce long récit était entremêlé de distinctions subtiles et de profonds raisonnements adressés à lord Wilson, pour lui prouver que son bonheur avait été l'erreur d'un moment, et qu'il devait se résigner, sans rancune et de bonne grâce, à son rôle d'ami. Le pauvre homme écoutait d'un air consterné, et murmurait de temps en temps en hochant la tête :

— Je comprends, je comprends très-bien !... Ah ! je ne m'en étais pas douté !

— Que je suis malheureuse ! dit Mme de Laudon en finissant; c'en est fait, il va se marier ! Je l'ai voulu... Hélas ! où trouverai-je la force de supporter une si grande douleur !...

— Il faut voyager, ma chère, dit vivement l'Anglais ; quand on a des peines, le meilleur moyen de les soulager, c'est de les fuir. Je vous accompagnerai.

— Non, mon cher George, répondit-elle, je veux boire le calice jusqu'à la lie, je veux connaître celle que va épouser Salvador; je veux voir leur mariage. Mon Dieu ! donnez-moi la force et le courage dont j'ai tant besoin !

Dès ce moment, George Wilson devint le confident patient et discret de tout ce que voulut bien lui dire Mme de Laudon ; il oublia avec une grande générosité son rôle d'amant, et fut pour elle un ami tout dévoué. Elle y avait compté, car son habileté consistait surtout à tirer parti de ces crises qui perdent, en général, les autres femmes.

Le lendemain, Salvador se présenta chez Mme de Laudon ; elle savait bien qu'il viendrait; elle était seule, et sans arrière-pensée, sans plan arrêté; elle s'était environnée de tout ce qui pouvait rappeler le passé. Elle reçut l'Espagnol dans son boudoir ; tout y était comme un an auparavant, quand elle l'y attendait chaque soir. Les fleurs qu'il prenait plaisir à effeuiller sur les

beaux cheveux de Flavie s'épanouissaient encore dans cet air tiède, tout imprégné des parfums qu'elle aimait; le livre où ils avaient souvent lu ensemble, était ouvert sur le pupitre, et elle était là comme naguère, languissante et belle.

Salvador se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme ; les heures les plus douces, les meilleures de sa vie, revinrent à son souvenir ; ce fut comme un éclair qui illumina tout le passé et le lui rendit un moment. Éperdu, tremblant, il regarda, les larmes aux yeux, tout ce qui l'environnait; puis, tendant les bras à Mme de Laudon, il la serra contre sa poitrine avec une sorte de fureur et s'écria : Flavie, que de mal nous a fait ton dévouement!... Ah! malheureux que je suis!

Alors elle pleura, appuyée sur lui, en l'appelant son Salvador.

— Et ma parole est donnée! dit-il avec désespoir.

— Tu la tiendras! s'écria-t-elle avec énergie, tu épouseras Mlle de la Vega ; mais tu m'aimeras toujours.

— Quel sort tu nous a préparé! Ah! Flavie, ton malheur, le mien, celui de cet ange que je vais tromper!...

— Elle t'aime? demanda Mme de Laudon.

— Je ne sais, répondit-il ; elle est si fière, si timide! Songe quelle a été la vie de cette enfant, élevée loin du monde, dans la solitude et les austères habitudes d'un couvent ; elle ose à peine ever les yeux sur moi ; son innocence ignore jusqu'à ce mot d'amour. C'est un ange, et je l'eusse adorée si ton souvenir n'eût toujours été là!...

Ces mots firent mal à Mme de Laudon, un subit retour sur elle-même l'humilia; elle eut la conscience de ce qu'elle valait en comparaison de cette haute vertu, de cette innocence virginale. Elle éprouva la sombre jalousie, l'envieuse haine de l'ange déchu qui voit planer au-dessus de lui les voiles blancs et la lumineuse auréole des séraphins.

— Hélas! dit-elle, notre destinée va s'accomplir : à toi, Salvador, les joies de la vie ; à moi d'éternels regrets...

— Crois-tu que je me consolerai jamais de t'avoir perdue? répondit-il d'une voix sourde; j'épouserai Theresa, mais c'est toi que j'aime, c'est toi que j'aimerai jusqu'à mon dernier jour. Il y a entre nous des liens que rien ne peut rompre; ce fatal mariage auquel tu m'as poussé ne te rendra pas ta liberté; tu

ne seras plus à moi, mais tu ne seras jamais à un autre : jures-le, Flavie....

— Je le jure ! répondit-elle sans hésiter. Les serments ne lui coûtaient rien ; elle en avait tant fait en sa vie qu'elle n'avait pas tenus !

Il n'entra point dans l'esprit de Mme de Laudon de rompre ce mariage ; elle se connaissait trop bien pour accepter la responsabilité d'un tel sacrifice ; mais elle triompha d'avoir retrouvé le cœur de Salvador, et elle s'abandonna, sans réserve et sans prudence, aux chances d'une si périlleuse situation. Elle se fit une joie cruelle du trouble qu'elle allait jeter dans cette union qu'elle voyait maintenant avec un affreux dépit. Certainement elle n'eût pas voulu épouser elle-même cet homme qu'elle trompait, qu'elle avait toujours trompé, et, par une étrange inconséquence, elle ne pouvait souffrir qu'une autre l'aimât et le rendît heureux.

Ce fut à une soirée de Mme D.... que Mme de Laudon vit pour la première fois la fiancée de Salvador. Dona Theresa de la Vega, l'héritière d'un des plus beaux majorats de la principauté de Catalogne, était une belle jeune fille de dix-huit ans. Le costume espagnol, qu'elle n'avait pas voulu quitter, prêtait à sa physionomie sérieuse, à sa taille élevée, quelque chose de prestigieux ; sa beauté avait une grâce austère qui n'appartenait à nulle autre femme ; son sourire était fier, sa contenance froide ; mais la douceur infinie de son regard révélait une âme triste et timide. Mme de Laudon fut frappée, à son aspect, du sentiment le plus pénible qu'elle eût jamais ressenti ; c'était une sorte de jalousie envieuse, une douloureuse curiosité ; c'était une humiliation intime dont elle ne pouvait se relever à ses propres yeux. En ce moment elle douta de son empire sur Salvador, elle comprit qu'il aurait pu aimer Mlle de la Vega et qu'elle devait se croire aimée.

— Oh ! non, pensa-t-elle en levant sur lui un regard fixe, non ! qu'il l'épouse, j'y consens ; mais qu'elle m'ôte son amour, jamais !....

Dès ce jour, Mme de Laudon ne laissa plus échapper une occasion de se mettre entre Salvador et sa fiancée; elle attisa, sans pitié pour lui et pour elle-même, cette passion désormais sans espoir. Le malheureux s'imposait une contrainte qui trompa

tous les yeux ; mais il était dévoré de chagrin et de remords. Cent fois il eut la pensée de se jeter aux genoux de Mlle de la Vega, de lui dire que ne pouvant l'aimer il renonçait à elle : le respect qu'il avait pour sa parole donnée le retint.

Theresa ne se doutait point de ces tristes combats ; elle aimait avec toute la confiance d'une âme chaste et fervente. L'éducation austère du couvent, les idées où on l'avait élevée lui avaient laissé des habitudes réservées qui dissimulaient un caractère exalté, des passions ardentes. D'abord elle avait vu, avec plus d'étonnement que de joie, sa nouvelle situation. Enfermée depuis sa naissance dans l'étroit horizon du cloître, elle ignorait ce qu'elle allait trouver dans le monde ; mais dès qu'elle eût respiré l'air libre, dès qu'elle eût connu Salvador, elle comprit à quelle nouvelle vie on l'avait rendue : elle aima avec toute la puissance d'une âme jeune, pleine de chaleur et d'illusions. Mme de Laudon vit, du premier coup d'œil, jusqu'au fond du cœur de sa rivale, et elle lui disputa, sans miséricorde, l'amour de son fiancé : elle se livra à l'instinct de sa jalousie, sans songer que, dans cet effroyable jeu, il y allait du bonheur de Theresa, de l'avenir de Salvador et de sa propre tranquillité.

On était au commencement d'avril ; les soirées devenaient courtes et horriblement vides ; on s'ennuyait les samedis chez Mme D..., où ne venaient plus que les amis intimes et quelques étrangers. Le printemps commençait si serein, si doux, qu'on songea à aller jouir des premiers beaux jours à la campagne. Mme D... avait une jolie terre aux environs de Fontainebleau; elle invita une partie de sa société à l'y accompagner. On dressa un magnifique programme : il était question de s'amuser comme à Paris, d'avoir de la musique tous les soirs, de danser, et de jouer la comédie. Mme D... tint conseil avec Mme Laudon avant de faire ses invitations.

—Je suis d'avis de convier Mlle de la Vega, dit-elle, elle viendra avec sa vieille dame de compagnie et son fiancé ; sa maison sera fort agréable l'hiver prochain, nous y serons très-bien, et je ne suis pas fâchée de trouver d'avance l'occasion de lui faire quelques politesses, d'autant plus que je suis invitée au mariage; toi aussi, sans doute ?

— Mais je pense que oui, répondit négligemment Mme de Laudon ; M. de la Vega compte inviter tout le monde à ses noces.

— Il est étrange ! on dirait que son bonheur lui a tourné la tête. Je l'ai vu hier, ce n'est plus le même homme ; il parle sans se soucier de ce qu'il dit ni de ce qu'on lui répond ; il a l'air de ne pouvoir tenir en place, lui qui était autrefois si mesuré, si grave. Tiens, je crois que cet homme est un peu fou : il a parfois une physionomie, un regard...

— Quelle idée ! dit Mme de Laudon, je le trouve comme tout le monde.

— C'est que tu ne le vois pas souvent ; mais observe-le pendant les trois ou quatre jours que nous allons passer ensemble ; tu le trouveras au moins fort original. A propos d'original, j'ai invité lord Wilson !

— Je ne vois pas ce que nous en ferons.

— Il nous manquait un souffleur pour notre comédie, et puis il sera ton chevalier. Honni soit qui mal y pense !

— Oh ! certainement, fit Mme de Laudon avec un sourire.

— Tu es véritablement une femme sage, dit Mme D... avec conviction ; ah ! si toutes te ressemblaient, il n'y aurait pas tant de scandale dans le monde ; tu n'as jamais eu de peines, tu n'as jamais aimé...

— Qui sait ! répliqua Mme de Laudon en hochant la tête ; quelque jour, quand nous serons vieilles, je te dirai cela.

Mlle de la Vega se laissa emmener chez Mme D..., parce que Salvador y venait aussi ; mais elle se trouva tout d'abord mal à l'aise dans cette société qui lui était si étrangère, et elle garda dans le laisser-aller de la campagne son attitude réservée et timide. Là, comme ailleurs, elle ne voyait que Salvador, et tout ce qui n'était pas lui n'obtenait de sa part qu'une attention indifférente et distraite. Sa confiance était si grande, sa sécurité si complète, qu'elle resta sans jalousie et sans soupçon en présence d'une rivale qui avait repris ses anciens droits. Il y a des choses qu'une âme jeune et chaste ne saurait comprendre.

Salvador était dans une de ces situations violentes où l'on s'épuise en inutiles combats. Mme de Laudon mettait une habileté cruelle à se rapprocher de lui ; sans cesse il la retrouvait à côté de Theresa, elles semblaient inséparables. Cette espèce d'intimité parut naturelle à tout le monde ; lord Wilson seul s'en étonna ; il n'entendait rien à cette façon d'aimer, et il crut tout

à fait convenable, dans son rôle de confident et d'ami, de hasarder quelques conseils.

— Ma chère, dit-il à Mme de Laudon, voilà une passion qui vous cause de grandes peines; à votre place, j'y renoncerais; je partirais, ne fût-ce que pour ne pas être témoin de ce mariage qui vous met au désespoir...

— Non, non, s'écria-t-elle en pleurant, je suis bien malheureuse, mais, n'importe, je resterai; je l'aime, je l'aimerai toujours!

A quoi George Wilson répondit d'un air convaincu :

— Voilà une raison!

Au bout de huit jours, on n'avait encore ni dansé, ni joué la comédie; mais on avait joui de la campagne et fait de longues promenades. La veille du départ, on sortit de bonne heure pour aller faire une dernière course dans la forêt, où déjà fleurissaient des tapis de violettes. Theresa marchait appuyée au bras de Salvador; Mme de Laudon allait seule : elle était d'une gaieté étourdie et contrainte, qui dissimulait mal les amertumes de son cœur. Ils suivaient de loin les promeneurs, qui couraient joyeusement sur la lisière de la forêt.

— Si nous les laissions aller? dit Mme de Laudon en s'arrêtant. Concevez-vous rien d'insipide comme de courir ainsi pendant deux heures, à travers les taillis, comme des limiers découplés? Il fait si bon ici.

Le lieu où ils se trouvaient était parfaitement solitaire; d'un côté s'élevaient de grandes futaies dont le jeune feuillage commençait à poindre; les rayons du soleil se jouaient entre les rameaux d'un vert naissant et formaient sur le gazon un réseau de délicates ombres. Un petit étang roulait ses flots indolents jusqu'au pied de la forêt; ses bords, où voletaient quelques bergeronnettes, étaient plantés de saules, et de grands joncs balançaient au-dessus des eaux leurs têtes flexibles. On n'apercevait aux environs nulle trace humaine; ces lieux semblaient inhabités; seulement, une barque amarrée au pied d'un grand saule qui baignait ses branches chevelues entre les roseaux, annonçait que l'on se promenait parfois sur ces ondes endormies.

Theresa s'assit sur le tronc renversé d'un peuplier, et jetant autour d'elle un long regard qu'elle reporta sur Salvador, elle dit :

— Que cette solitude est riante et belle ! Je comprends les saints qui allaient vivre au désert.

— Eh quoi ! interrompit Mme de Laudon, vous croyez qu'il est possible d'être heureux quand on est seul ?

— Quand on est seul, non, répondit-elle ingénument ; mais si l'on était deux dans un ermitage, au milieu de ces bois ! Là, mieux qu'ailleurs peut être, on serait heureux, n'est-ce pas?

En disant ces mots, elle se tourna vers Salvador en baissant la vue ; il ne l'avait pas entendue ; il regardait Mme de Laudon, qui, pensive et le front incliné, semblait perdue dans quelque profond souvenir. La jeune fille ne devina rien; elle était si heureuse en ce moment ! L'aspect de cette nature fraîche et rajeunie l'impressionnait vivement ; elle respirait comme enivrée le souffle des bois, et son regard errait ravi sur l horizon immense ; pendant toute sa vie, la pauvre enfant n'avait vu de ce monde qu'un coin du ciel au-dessus des murs du couvent. Elle posa sa petite main au bras de Salvador, et dit timidement :

— Nous demeurerons à la campagne cet été ? N'est-ce pas que vous le voudrez bien ?

Il fit un geste affirmatif. Mme de Laudon se leva brusquement ; elle avait besoin de mouvement, d'agitation ; en ce moment, elle eût voulu trouver quelque péril à affronter, quelque terrible chance à courir ; elle eût volontiers passé sur un abîme. Deux ou trois fois elle se suspendit hardiment aux branches du saule pour cueillir entre les roseaux quelques fleurettes pâles et inodores. Salvador frémissait de la voir se jouer ainsi, et elle jouissait de ses frayeurs,

— Il fait beau pour une promenade sur l'eau, dit-elle tout à coup en sautant légèrement sur le batelet amarré aux saules ; allons !

— Ah ! s'écria la jeune fille craintive, l'eau est profonde, peut-être...

— Et qui sait si nous serons en sûreté sur cette coquille de noix ! observa Salvador.

— Vous avez peur ! dit Mme de Laudon avec un certain sourire.

— Non pas pour moi ! s'écria-t-il vivement, je sais nager. Et il sauta dans la barque, où Theresa le suivit aussitôt en disant :

— Alors, moi non plus, je n'ai pas peur.

Salvador prit la rame, et ils voguèrent jusque vers le milieu de l'étang, bercés par ces flots si calmes. Theresa fermait les yeux et frissonnait.

— Mon Dieu! vous n'êtes pas bien! s'écria l'Espagnol en s'apercevant qu'elle pâlissait.

— C'est que la tête me tourne, répondit-elle en essayant de sourire; je n'étais jamais allée sur l'eau.

— Mais il n'y a pas le moindre danger! dit Mme de Laudon, qui avait vu avec un mortel dépit l'inquiétude de Salvador.

Comme elle achevait ces mots, un homme, qui avait l'air d'un garde-chasse, parut sur la lisière du bois :

— Ohé! ohé! la barque! cria-t-il avec des signes d'effroi, ohé! revenez à terre! vous allez vous noyer!

Sans comprendre précisément quel danger les menaçait, Salvador ressaisit la rame. Au même instant, le bateau toucha contre un pieu qui s'élevait à fleur d'eau, et sa coque pourrie craqua et s'enfonça sous le poids de ceux qu'elle portait. Les deux femmes jetèrent un cri terrible et plongèrent ensemble...

— Flavie! cria Salvador en la saisissant, Flavie, n'aie pas peur! Je te sauverai! Laisse-toi aller!

Il la soutint d'un bras et nagea de l'autre, avec des efforts désespérés, à travers les roseaux et les grandes herbes, où il faillit périr. Ce trajet dura dix minutes, un siècle d'horreur, de désespoir, d'agonie; enfin ils abordèrent.

Mme de Laudon tomba inanimée sur le rivage; Salvador haletant, les yeux hagards, les cheveux hérissés, regarda avec épouvante derrière lui; il n'y avait plus personne, plus rien sur ces eaux immobiles à la surface desquelles bruissaient plaintivement les feuilles sonores des roseaux.

— Theresa! cria Salvador, Theresa!.... et aussitôt il se rejeta à l'eau.

— Sainte Vierge! quel malheur! c'est fini! s'écriait le garde-chasse arrêté sur l'autre rive; mon bon monsieur, ne vous risquez pas ainsi pour rien!... Elle est au fond; elle est noyée!...

Salvador nageait toujours vers l'endroit où la barque avait coulé; là, il plongea à plusieurs reprises; chaque fois il disparaissait pendant deux ou trois minutes. Enfin, après de longs efforts, il ramena, par les cheveux, un cadavre. Cet horrible

malheur s'était accompli dans l'espace d'un quart d'heure; il n'avait pas fallu plus longtemps au destin impitoyable pour frapper tant de beauté, d'innocence, de jeunesse, pour fermer ce long avenir que semblait éclairer tant d'espoir de bonheur! Mais l'infortunée avait compris peut-être à cette heure suprême le cœur de Salvador; elle était morte en entendant ce cri : Flavie, je te sauverai!...

Après cet affreux malheur, l'amour seul de Mme de Laudon pouvait rattacher Salvador à la vie; il n'oubliait qu'en sa présence les regrets qui le poursuivaient depuis le jour funeste où il n'avait pu sauver de la mort qu'elle seule. Sa passion s'exaltait de tout ce qu'il avait souffert par cette femme dont l'amour lui avait été si fatal; comme aux premiers temps de leur liaison, il ne la laissait pas respirer sous le coup de sa jalousie, de sa tendresse; il la gardait avec la sollicitude inquiète et sordide de l'avare assis nuit et jour à la porte de son trésor. Mais depuis longtemps il aimait seul, et il n'était encore heureux que parce qu'il était trompé. Mme de Laudon se mourait d'ennui et de satiété; c'était la jalousie qui avait réveillé l'amour dans son cœur : dès qu'une mort funeste l'eut délivrée de sa rivale, dès qu'elle se retrouva seule en face de Salvador, elle retomba dans les profonds dégoûts auxquels elle était sujette. En vain elle s'épuisait à chercher les moyens de rompre encore cette lourde chaîne; l'Espagnal la poursuivait d'une de ces passions implacables auxquelles on n'échappe pas deux fois.

Cependant, au bout de quelques mois, les événements politiques vinrent au secours de Mme de Laudon; une révolution s'était accomplie dans la Péninsule, et la mort de Ferdinand ramenait au pouvoir les hommes qu'il avait persécutés; don Salvador de la Vega fut des premiers rappelé en Espagne. Il ne voulait point partir, mais Mme de Laudon l'y décida; elle invoqua son patriotisme, l'honneur, le devoir, qui lui commandaient d'obéir aux ordres de sa souveraine; elle s'engagea par les serments les plus solennels; elle jura de n'appartenir jamais qu'à lui, et parvint ainsi à s'en séparer sans secousses et sans danger.

La jeune femme respira alors, elle jouit avec une sorte d'emportement de ce retour à la liberté; elle rentra dans le monde dont Salvador l'avait tenue longtemps éloignée; elle alla,

insouciante du passé, au devant d'une nouvelle chaîne. Plusieurs hommes l'aimèrent; mais son cœur était las, aucun ne lui plut; elle resta sans amant. L'Espagnol lui écrivait fort régulièrement des lettres passionnées, il vivait dans l'espoir de la revoir, il croyait à sa fidélité, à ses promesses; elle lisait tout cela, et ne se dispensait pas encore d'y répondre.

Au milieu de cette singulière existence, un grave souci vint préoccuper Mme de Laudon. Toute sa fortune lui venait de son mari, il la lui avait léguée en mourant; elle en jouissait sans contestations depuis son veuvage, et elle était dans une complète sécurité, lorsqu'un neveu attaqua le testament de M. de Laudon. La jeune veuve ne s'effraya pas, mais elle éprouva un vif ressentiment contre celui qui venait lui susciter les embarras d'un procès. Il arrivait du Mexique où il était resté pendant plusieurs années, elle ne l'avait jamais vu, à peine savait-elle son nom. Bien qu'elle fût désintéressée et même insouciante pour les choses d'argent, il fallut s'occuper de cette affaire dont dépendait toute sa position; pour se soustraire à la fatigue, à l'ennui, aux chances d'un procès, elle se résigna à faire un sacrifice, et dès que la procédure fut entamée, elle envoya son avocat proposer un arrangement à ce terrible parent. Elle attendait avec une certaine anxiété le résultat de cette démarche.

— Eh bien! dit-elle en allant au devant de l'avocat, avez-vous vu ce bon monsieur qui veut me ruiner? Y a-t-il moyen de s'entendre avec lui?

— Je ne l'espère pas, madame; c'est un homme très froid, très-entier, à cheval sur ses conclusions. Il croit avoir un bon procès; certes, il se trompe!

— J'aurais mieux aimé ne pas plaider, dit-elle avec dépit. Quel souci! Que je hais cet homme-là! Je veux le lui dire en face.

— C'est une satisfaction que vous pourrez vous donner peut-être aujourd'hui même; il a l'intention, madame, de vous faire une visite.

— Bien! s'écria-t-elle, je vais le traiter...

Elle s'interrompit subitement, et, jetant un coup d'œil sur la glace, qui réfléchissait sa gracieuse figure, une pensée soudaine la fit sourire.

— Oui, reprit-elle, je le traiterai fort mal, il se repentira

d'avoir entamé ce procès ! Comment est-il ce M. de Charlevanne ?

— Comme tout le monde. Je ne lui ai rien trouvé de saillant que la parole ; c'est un de ces raisonneurs subtils et serrés qui sont capables de répondre en quatre paroles à une plaidoirie de deux heures. Il tiendrait tête à dix avocats.

— Nous verrons s'il sera aussi fort devant une femme, dit Mme de Landon avec un petit sourire fin et vaniteux.

Le lendemain, M. Alfred de Charlevanne se présenta chez elle. L'avocat s'était trompé en disant qu'il ressemblait à tout le monde ; il avait, au contraire, une de ces figures qu'on n'oublie pas. C'était un homme de trente ans environ, d'une belle tournure et de fort bonnes manières. Ses cheveux étaient de cette rare nuance blonde dont les reflets sont comme bronzés ; il avait l'air spirituel et froid, la parole un peu lente et un son de voix rempli de douces et sonores inflexions. On l'eût volontiers écouté sans se soucier de ce qu'il disait et pour le seul plaisir de l'entendre.

Mme de Laudon l'attendait sous les armes ; elle déploya ces miraculeuses ressources de coquetterie qui lui avaient valu tant de triomphes. Jamais elle n'avait été si animée, si naturellement spirituelle et gracieuse. A peine s'il fut question de ce triste procès ; les deux adversaires parlèrent de tout, excepté de leur différend.

Dès cette première entrevue, Mme de Laudon demeura livrée à ces agitations qui déjà tant d'autres fois avaient remué son cœur. Sa morte saison était passée, elle sentait revenir toutes ses illusions ; son cœur se ravivait au souffle d'un nouvel amour, semblable à la terre, dont l'éternelle jeunesse renaît à chaque printemps. Bientôt elle rompit avec tous les souvenirs du passé ; elle oublia Salvador et ce qu'il avait été pour elle, comme elle avait déjà oublié d'autres joies, d'autres peines et d'autres amants. Elle n'eut plus qu'une volonté, qu'une espérance, c'était d'être aimée d'Alfred de Charlevanne. Elle recommença pour lui ces habiles manœuvres auxquelles nul n'avait résisté ; elle employa le plus puissant attrait, celui d'une passion ardente et contenue. Mais cette fois, elle avait trouvé son maître ; M. de Charlevanne resta coquet, réservé, parfaitement maître de lui-même, tel enfin qu'il avait été le premier jour.

L'amour de Mme de Laudon s'accrut de cette indifférence. Elle devint alors réellement malheureuse. Elle se soumit, elle attendit, elle aima presque sans espoir, en s'imposant une dissimulation absolue, car sa fierté voulait du moins cacher ses douleurs humiliantes. Malgré les détestable habitudes de son cœur, elle avait conservé une certaine dignité de caractère; elle serait morte plutôt que d'avouer sa faiblesse à l'indifférence ou à la pitié d'un homme dont elle n'avait pu obtenir l'amour. Elle passait sa vie à attendre les rares visites de M. de Charlevanne, à écrire de longues lettres qu'il ne devait jamais lire, à pleurer, à se souvenir de lui. Elle subit avec patience les souffrances d'une telle situation; elle se contenta des chastes sentimentalités de cette passion malheureuse, comme si elle n'eût pas connu jadis un autre bonheur. Pourtant elle écrivait encore de temps en temps à Salvador quelques lettres menteuses.

Tout cela durait depuis environ deux mois, lorsque George Wilson revint de son voyage d'Italie.

— Ma chère, s'écria-t-il en voyant Mme de Laudon triste et abattue, je sens vos peines... Ce pauvre Salvador ne revient donc plus? A sa place rien ne pourrait me retenir là-bas... Il est bien heureux d'être aimé avec tant de constance. Voilà une passion! Mais, enfin, il ne faudrait pas en mourir.

— Hélas! ne parlons pas de cela! s'écria Mme de Laudon avec un profond soupir; certainement je suis bien malheureuse!

— Oui, c'est fini, ma chère, je ne vous parlerai plus de lui; je vois bien que vous l'aimez toujours : si cet amour vous tourmente trop, il faudra voyager, cela distrait beaucoup.

L'honnête George Wilson ne vit pas plus loin que cela dans le cœur de Mme de Laudon, et il s'attendrissait fort sur le sort de cette femme qui languissait, et succombait sans se plaindre, comme une victime de l'amour et des peines de l'absence. Elle lui avait vaguement parlé de ce procès dont elle semblait attendre l'issue avec une complète indifférence; en réalité, elle ne s'en occupait que parce que c'était une occasion de voir M. de Charlevanne, de lui écrire, d'avoir de ses nouvelles.

Un soir, elle était dans sa chambre en triste tête-à-tête avec lord Wilson, qui depuis deux heures s'épuisait à lui donner des consolations indirectes; elle écoutait toutes ses banalités, languissante d'un mal que rien ne pouvait guérir. Depuis dix jours,

M. de Charlevanne n'était point venu ; il n'avait pas répondu à son dernier billet, elle ne l'attendait presque plus. George Wilson avait commencé une de ces périodes qu'il débitait d'une voix monotone et sourde comme le rouet d'une vieille femme, lorsqu'un bruit dans l'antichambre lui coupa la parole et fit tressaillir Mme de Laudon. C'était tout simplement un domestique porteur d'une lettre.

La jeune femme frissonna en reconnaissant l'écriture, et brisa le cachet d'une main tremblante. Apparemment elle lut toute cette lettre d'un seul regard. car après y avoir jeté les yeux, elle mit une main sur son cœur dont les battements l'étouffaient, et s'écria :

— Mon Dieu ! est-il possible ?

— Qu'est-ce donc ? dit George Wilson en se levant, une lettre de Salvador ?

Elle ne répondit rien et lut attentivement ; ensuite elle posa la lettre sur le guéridon, et la pressant sous ses deux mains jointes, elle demeura recueillie. On voyait battre son cœur ; était-ce de joie ? était-ce de peine ? Elle avait pâli, des larmes roulaient dans ses yeux ; mais il y avait un sourire d'orgueil et de joie sur sa bouche.

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc ? répéta George Wilson inquiet et curieux.

— C'est une proposition de mariage, répondit-elle froidement ; vous savez ce procès dont dépend toute ma fortune ? Eh bien ! M. de Charlevanne m'offre de le terminer en m'épousant.

— Au diable, quelle idée ! s'écria lord Wilson fort étonné.

— Mon procès est mauvais, reprit Mme de Laudon ; je suis à peu près sûre de le perdre, et alors il ne me restera absolument rien. Ce mariage me rendrait tout ; il n'y a que ce moyen de sortir d'une position si critique ; c'est un grand sacrifice, je le sens, mais il faudra s'y résigner...

— Dieu du ciel ! et qui annoncera ceci à Salvador ?

— Vous, mon ami.

— Moi ! et comment ?

— Vous lui écrirez la vérité, vous lui direz qu'une affreuse nécessité me force à ce sacrifice, que si je fusse restée riche, c'est lui, lui seul, que j'aurais voulu épouser ; mais à présent que je suis pauvre, absolument ruinée, des motifs de délica-

tesse, d'honneur... Vous m'entendez, mon ami; ce n'est qu'à M. de Charlevanne que je puis porter en dot les chances de ce malheureux procès.

— Oui, je comprends, je comprends bien, dit George Wilson. C'était son mot chaque fois qu'il ne voyait pas clair dans quelque chose.

Ceci se passait vers le milieu du carême. Le mariage fut fixé à la seconde fête de Pâques. Mme de Laudon avait donné sa parole sans hésiter : elle allait avec joie au devant de ce lien éternel, qu'elle avait tant d'autres fois repoussé. Elle aimait avec tout l'emportement d'une passion que rien n'avait assouvi. M. de Charlevanne avait les procédés galants. les complaisances d'un fiancé, rien de plus; il se laissait aimer, mais il n'était pas amoureux; il épousait par arrangement, par convenance, parce que son avocat lui avait dit que son procès ne valait rien, et qu'il n'avait que ce moyen de le gagner.

Un matin, trois ou quatre jours avant le mariage, George Wilson entra tout effaré chez Mme de Laudon :

— Ma chère, lui dit-il, je viens vous annoncer que Salvador est ici; il est arrivé cette nuit; je l'ai vu... il ne m'a rien dit, il va venir...

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme de Laudon en pâlissant, je ne veux pas le voir!...

— Il arrivera jusqu'à vous... quel moyen de l'en empêcher? dans un moment, peut-être, il sera ici...

— Il ne m'y trouvera plus! répliqua-t-elle en sonnant vivement; mon cher George, attachez-vous à lui... ne le quittez pas; surtout cachez-lui bien où je vais... Je pars pour C... M. de Charlevanne viendra m'y rejoindre; c'est là que nous nous marierons... Calmez Salvador; dites-lui bien que je me sacrifie; encore une fois, qu'il m'oublie, qu'il soit heureux!

Une heure plus tard, elle était partie, après avoir écrit à M. de Charlevanne de venir, le même soir, la rejoindre à C...

Ce soir, la lune se levait sereine au-dessus des bois; il faisait doux sous les tilleuls de la terrasse; les violettes et les primevères commençaient à fleurir dans le parterre, et l'air tiède emportait au loin leurs faibles parfums. Nul bruit ne troublait le silence de cette belle nuit; les vents et les eaux se taisaient endormis.

Mme de Laudon attendait appuyée au balcon; ses frayeurs étaient calmées; M. de Charlevanne allait venir. Jamais, même au plus beau jour de sa vie, au temps de ses premières amours, elle n'avait éprouvé des espérances si vives, un trouble si doux, un si complet bonheur.

Tout avait un air d'attente et de fête autour d'elle; son boudoir était éclairé d'une lumière douce; partout des fleurs, un charmant désordre; sur le divan était la riche corbeille que M. de Charlevanne lui avait envoyée, sur la table où elle venait d'écrire, le livre d'heures qui portait déjà le nom qu'elle allait prendre.

Tout à coup, le galop d'un cheval fit battre son cœur, elle regarda un moment le long de l'avenue, ensuite elle rentra dans le boudoir, et attendit, une main sur la porte.

— C'est lui! dit-elle en entendant des pas sur l'escalier; ah! c'est lui!

Puis, avant que la porte se fût ouverte, elle se rejeta au fond du boudoir avec un cri sourd; elle venait de reconnaître les pas qui s'approchaient. Par un mouvement instinctif, elle se mit à genoux au moment où Salvador entrait.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, dit-il en s'arrêtant devant elle, les bras croisés. Et comme il la vit défaillante, il ajouta : Ah! vous avez peur de moi!...

Elle essaya de soutenir son regard, et dit avec une apparence de fermeté : Salvador, que venez-vous faire ici? ne savez-vous pas le malheur qui nous sépare?... N'avez-vous pas pitié de moi?...

— Pitié de vous! interrompit-il; pitié de vous, qui m'avez trompé!

— Salvador! s'écria-t-elle, non! je le jure.

— Oh! oh! dit-il en regardant autour de lui, vous le jurez en face des préparatifs de votre mariage!... Voici la parure que vous devez mettre, le livre qui déjà porte le nom de Flavie de Charlevanne! Mais devant tout cela, comment ne vous êtes-vous pas souvenue d'un autre serment; comment ne vous êtes-vous pas souvenue de cette jeune fille que j'ai laissé mourir!...

— Par pitié, interrompit-elle, par pitié, Salvador! assez! éloignez-vous!...

— Je ne suis pas venu pour vous quitter si tôt! répondit-il violemment.

Alors elle se releva, et dit avec énergie : Monsieur, je suis ici sans défense, vous abusez de cette position, c'est une lâcheté... Sortez sur-le-champ si vous voulez que je vous tienne pour un homme d'honneur, sortez, monsieur !

— Pour faire place à un autre?...

— Il va venir, il me défendra contre vous !...

— C'est celui qui vous aime et que vous aimez, madame ! interrompit l'Espagnol, les lèvres blêmes et serrées et en mettant une main sous son habit; c'est celui que vous trompez comme vous m'avez trompé ! A tout cela il faut une fin digne de vous, il faut que votre mort mente comme votre vie...

— Salvador, interrompit Mme de Laudon épouvantée, si vous faites un pas, je crie au secours, j'appelle les domestiques...

Il s'approcha de la table sans lui répondre, et tandis qu'elle le menaçait encore d'une voix qui démentait la fermeté de ses paroles, il écrivit quelques lignes.

— Signez, madame ! dit-il en lui présentant la plume.

— Sans lire ! s'écria-t-elle, soit !...

Elle signa rapidement; puis, regardant l'Espagnol en face, elle leva la main vers la fenêtre. Une voiture roulait dans l'avenue.

— C'est Alfred ! dit-elle.

— Oui, cria Salvador, mais tu ne le reverras pas !

A ces mots, il l'atteignit au cœur d'un coup de poignard; elle tomba sans jeter un seul cri; puis il tourna son arme contre sa poitrine et se frappa à mort.

M. de Charlevanne arrivait avec George Wilson; ils trouvèrent les domestiques au bas de l'escalier; on avait entendu quelque bruit, et personne n'osa monter.

En entrant dans le boudoir, l'Anglais et M. de Charlevanne virent les deux corps sanglants étendus devant la table. Salvador avait un bras passé au cou de Flavie. Un papier posé sur le livre d'heures contenait ces lignes, signées par Salvador de la Vega et Flavie de Laudon : « Ne pouvant vivre l'un pour l'autre, nous allons mourir ensemble. Notre dernier vœu est qu'on nous ensevelisse sous la même pierre, dans ces lieux témoins de notre

bonheur passé. Nous chargeons notre ami George Wilson de faire exécuter ces dernières volontés. »

— Pauvres amants! s'écria l'Anglais avec des sanglots, les voilà réunis pour toujours! oui, ils auront un magnifique tombeau!..

M. de Charlevanne avait reculé, saisi d'étonnement et d'horreur; il jeta un dernier regard sur Flavie, et froissant convulsivement le livre d'heures où elle avait déjà pris son nom, il murmura : Nul ne comprendra jamais le cœur des femmes!

H. ARNAUD.

(Mme CHARLES REYBAUD.)

CROQUIS.

II.

M. LE DUC DECAZES.

Au temps le plus brillant de l'empire, dans une chambre toute parée encore pour les fêtes nuptiales, un jeune homme restait immobile, agenouillé devant un cercueil; une belle femme, de dix-huit ans à peine, venait d'expirer au bout de six mois d'un mariage d'amour le plus doux et le plus intime. Le jeune homme était plongé dans un profond désespoir; on ne pouvait l'arracher à ce lit funèbre; il baignait de ses larmes ce corps touché par la mort; sa famille, ses amis, cherchaient en vain à l'éloigner de ce spectacle de douleur. Ce jeune homme se nommait Élie Decazes; cette femme étendue là dans la bierre était Marie, fille du comte Muraire, premier président de la cour de cassation, jurisconsulte froid et méthodique de l'école de Merlin de Douai.

Élie Decazes est né à Libourne, dans cette province du Bordelais si fertile en orateurs, depuis les Girondins, de poétique et sanglante mémoire, jusqu'à l'école des Martignac et des Lainé. Sa famille sortait de race bourgeoise, de ces bons capitouls qui tenaient un rang si élevé dans la société compassée du moyen âge. Quand, plus tard, toutes les destinées du jeune Decazes s'accomplirent, et quand le roi de France l'appela son *ami,* on voulut lui trouver une noble parenté; on fouilla, on rechercha, et un beau matin le ministre put dire à Louis XVIII qu'un de ses aïeux

avait été anobli par Henri IV, généalogie quelque peu plaisante, que Louis XVIII, si fort en blason, n'admit que comme une maligne anecdote qu'il pourrait jeter dans ses entretiens moqueurs avec les gentilshommes de sa chambre.

Élie Decazes, tout jeune encore, avait plaidé au barreau de Libourne avec assez d'éclat pour être remarqué; il avait toute la sévère beauté d'un homme fait pour dominer les hommes et pour plaire aux femmes; il portait en lui-même cette élégance de la jeunesse qui persuade l'esprit en touchant le cœur; il vint à Paris, poussé par le désir de faire sa fortune, non pas à l'aide de sa bonne épée, comme les braves cadets de Gascogne, mais avec les grâces de sa personne, la généreuse ambition de ses vingt ans, beaucoup d'âme, beaucoup de feu, beaucoup d'esprit, et de l'espérance tant qu'un homme en peut contenir. Il commença par les rudes commencements des obscurs employés du ministère de la justice. Déjà, dans ces travaux sans gloire, il portait la justesse éclairée d'un esprit supérieur; il était déjà devenu un homme important lorsqu'il épousa Mlle Muraire, cette femme qu'il regretta tant, et dont le souvenir laisse encore une trace si profonde dans son cœur, car il se lie à sa première émotion dans la vie.

Deux ans plus tard, M. Decazes était conseiller à la cour royale de Paris; jamais personne ne remplit son devoir avec plus d'exactitude; homme du monde, et en même temps magistrat assidu, il faisait les charmes de cette société brillante de la cour impériale. Il avait alors vingt-huit ans; sa taille était bien prise, sa tête était belle; de beaux cheveux noirs ornaient son front, il se présentait avec noblesse, sa conversation était attentive; il avait un besoin de conciliation, une douceur de manières, qui le mettaient bien avec tout le monde. Tandis que la jeunesse brillante et fougueuse était à l'armée, les salons de Paris conservaient encore quelques rares jeunes hommes, auditeurs, conseillers, petits poëtes, qui faisaient les délices des femmes et absorbaient les bonnes fortunes de salons, en l'absence des glorieux dandies de la grande armée.

M. Decazes gagna toute la confiance de Louis Bonaparte, caractère si malheureux, roi éphémère de la Hollande, tristement agité par sa royauté chancelante, et par des douleurs domestiques qui remontaient jusqu'à Napoléon. Un des côtés

saillants du caractère de M. Decazes, c'est qu'il s'attache fortement; ses amitiés anciennes peuvent varier et se surcharger d'amitiés nouvelles, mais pourtant il reste toujours un ami dévoué, et tant qu'il se dit votre ami, il l'est en effet. Il eut donc pour Louis Bonaparte un dévouement sans bornes, qui lui valut plus d'une fois les bouderies de Napoléon. Néanmoins, il devint secrétaire des commandements de Mme Lœtitia, cette femme si pleine de sens et d'expérience, la seule qui ne se laissa point éblouir par tous ces brillants oripeaux de royauté, et par ces diadèmes qui décoraient les fronts bourgeois de ses enfants. Mme Lœtitia était bienfaisante, elle aimait les pauvres, elle protégeait les sœurs hospitalières, et M. Decazes eut plus d'une fois le bonheur de la seconder.

A la première restauration, M. Decazes était resté conseiller à la cour royale de Paris; il accepta franchement les Bourbons, et lorsque l'empereur, déchaîné encore une fois dans ce monde plein de sa gloire, quitta l'île d'Elbe, son premier tombeau, M. Decazes organisa une compagnie de volontaires royalistes dans le barreau de Paris, pour marcher contre l'homme que le congrès de Vienne avait mis au ban de l'Europe. Cette conduite d'un royalisme si ardent le fit signaler dans les cent jours; il avait tenu, en pleine cour royale, des propos hostiles au gouvernement impérial. Un jour, on parlait devant lui, pour prouver la légitimité de Napoléon, de la marche rapide de l'empereur du golfe Juan à Paris; il répondit : « Je n'avais jamais pensé que la légitimité fût le prix de la course. » Ces propos furent rapportés au ministre Fouché, qui lui fit donner un ordre d'exil à quarante lieues de la capitale.

M. Decazes se retira dans sa terre natale; il y vécut tranquille en apparence, mais en effet s'agitant beaucoup au milieu de ce cercle de royalistes qui de la Guienne s'étendait jusqu'à la Vendée et la Bretagne. Le canon de Waterloo retentissait encore que M. Decazes accourut à Paris pour reprendre son poste à la cour royale. Sa conduite dans les cent jours avait été trop favorable aux Bourbons pour ne pas être récompensée; le ministère lui fit offrir la préfecture de police. C'était l'habitude, sous l'empire, comme cela fut pratiqué également par la restauration, de toujours choisir les préfets de police parmi les magistrats. En effet, dans plusieurs des accidents de l'instruction, le

préfet de police exerce un véritable pouvoir de magistrature ; il faut nécessairement qn'une autorité aussi discrétionnaire que celle d'un préfet de police soit placée dans les mains d'un homme habitué à la gravité des fonctions judiciaires. C'était comme issu de race parlementaire que M. Pasquier avait été fait préfet de police par l'empereur, en 1811. Ce même motif fit désigner M. Decazes, conseiller à la cour royale, pour exercer la grande édilité de Paris.

Les temps étaient alors difficiles. Il faut se rappeler Paris occupé par les Anglais et par les Russes après la bataille de Waterloo ; les débris de l'armée de la Loire murmuraient contre les trahisons et imposaient leur solde à coups d'épée ; les officiers étaient irrités ; on n'entendait que des rixes violentes avec l'étranger, maître et vainqueur. Paris, perdu dans cette défaite à laquelle il ne pouvait rien comprendre, était accablé de contributions arbitraires ; les soldats de l'alliance campaient insolemment sur les places principales, avec leurs canons tout chargés, comme à la veille d'une bataille. Un jour, Blücher demandait qu'on lui livrât les caisses publiques ; le lendemain, il voulait faire sauter le pont d'Iéna et fondre l'airain de la grande colonne. Les devoirs du préfet de police étaient immenses. Il y avait aussi, au-dessous de ces barbares, une réaction de partis, une effervescence d'opinions, qui ne permettaient par l'impartiale administration de la police.

M. Decazes partagea, en le contenant quelque peu, l'impitoyable esprit de réaction qui partout se manifestait. Les royalistes avaient souffert dans les cent jours ; ils triomphaient alors, et les partis ne savent pas pardonner. Ce fut M. Decazes, préfet de police, qu'on chargea de l'application de la liste des proscrits dressée par Fouché après les cent jours ; Benjamin Constant et M. de Montalivet eurent l'insigne honneur d'être inscrits sur cette liste. M. Decazes obtint de Louis XVIII qu'ils en seraient rayés. Lorsque M. Decazes parla au roi de M. Benjamin Constant : « Je ne puis consentir à proscrire M. Constant de Rebec, dit le roi ; c'est un écrivain distingué, et sa prose, quoique un peu nouvelle, m'a fait trop de plaisir pour que je le sacrifie à messieurs les ultrà. » On se rappelle toutes les prétentions littéraires de Louis XVIII, ce bel-esprit couronné.

M. Decazes était alors bien peu connu ; je trouve la preuve

même que M. de Talleyrand savait mal son nom, car j'ai eu sous les yeux une lettre qui porte en suscription : *A M. Caze, préfet de police.* Était-ce petit mépris aristocratique du premier ministre d'alors ? Était-ce une de ces inadvertances qui arrivent toujours, et toujours à propos, à M. de Talleyrand? Et ce qu'il y a de curieux, la même faute se reproduit dans une lettre que M. de Richelieu écrivit à M. Decazes, devenu ministre de la police, pour laisser reparaître le journal *l'Indépendant* devenu depuis *le Constitutionnel.*

Survint alors le lamentable procès du maréchal Ney, le héros de 1812, la gloire impérissable de notre defaite de Moscou. M. Decazes fut chargé de l'interrogatoire du maréchal Ney, en sa qualité de préfet de police! Douloureux et inquiétant épisode dans la vie politique d'un fonctionnaire! Ces interrogatoires, que la postérité devait rendre si solennels, ne durèrent que deux jours! Les premières conversations furent tout entières en échange de politesses et de souvenirs. Ney raconta à M. Decazes le désastre de Waterloo; il en était vivement préoccupé. Il lui parla longuement en soldat de *la fatale journée*, c'est ainsi qu'il appelait le 13 mars : « J'ai perdu la tête un moment, j'ai été entraîné. » Le maréchal repoussa l'accusation d'avoir reçu de l'argent de Louis XVIII. Ney rappela ses souvenirs avec précision : « J'ai en effet, dit-il, baisé la main du roi, Sa Majesté me l'ayant présentée en me souhaitant un bon voyage. Le débarquement de l'empereur me paraissait en effet si extravagant, que j'en parlais avec indignation, et que je me servis de cette expression, *je le ramènerai dans une cage de fer.* Dans la nuit du 13 au 14 mars, époque jusqu'à laquelle je proteste de ma fidélité au roi, je reçus une proclamation toute faite par Bonaparte; je la signai. Avant de lire cette proclamation aux troupes, je la communiquai aux généraux de Bourmont et Lecourbe. De Bourmont fut d'avis qu'il fallait se joindre à Bonaparte, que les Bourbons avaient fait trop de sottises, qu'il fallait les abandonner. C'était le 14, à midi, que je fis la lecture de cette proclamation à Lons-le-Saulnier; mais elle était déjà connue. Avant le 15, je n'écrivis ni ne dépêchai personne à Bonaparte; j'avais même envoyé des gendarmes déguisés recueillir des renseignements sur la marche, les forces et les dispositions de ses troupes. J'avais rassemblé les officiers de chaque régi-

ment, et, après leur avoir rappelé leurs devoirs, j'ajoutai que si je voyais de l'hésitation, je prendrais moi-même le fusil du premier grenadier pour m'en servir et donner l'exemple aux autres. » — « Comment, demanda alors M. Decazes, pouvez-vous donc expliquer le changement qui s'est opéré en vous; et comment justifier votre conduite du 14 mars ? Vos devoirs n'étaient-ils pas toujours les mêmes ? » — « C'est vrai, répondit le maréchal ; j'ai été entraîné, j'ai eu tort, il n'y a pas le moindre doute. »

Cet interrogatoire intime n'est pas connu; il révèle mieux encore que le procès public les véritables sentiments du maréchal. M. Decazes avait de l'ardeur royaliste dans son dévouement; mais il avait contracté de longues habitudes de magistrat. Devant lui était une grande gloire de l'empire; devait-il partager toutes ces passions des partis qui grondaient autour de la seconde restauration ? Hélas ! la vérité est que M. Decazes s'associa à toutes les rigueurs de cette époque.

Quand M. de Talleyrand fut obligé de quitter la présidence du conseil, dans l'impuissance de traiter avec les alliés, M. le duc de Richelieu fut chargé de former un ministère, et M. Decazes remplaça Fouché dans l'administration de la police du royaume. Le nouveau ministre avait peu vu Louis XVIII, et il n'est pas sans intérêt de voir commencer cette faveur royale, qui plus tard fut si grande et si retentissante. Il faut rappeler que le parti royaliste s'était rapproché du préfet de police. A cause même des méfiances que Fouché inspirait, cette police, dans les mains d'un régicide, n'était pas propre à calmer les terreurs monarchiques. Fouché et M. Decazes ne s'aimaient pas. Dans le mois d'août 1815, un ministre d'État, alors en grand crédit à la cour, M. de Vitrolles, écrivit à M. Decazes : » Le roi n'a pas confiance en Fouché; il désire que vos rapports lui arrivent directement. Ayez la bonté de me les adresser, pour les mettre sous les yeux de Sa Majesté. « M. Decazes s'y engagea. Quelque temps après, M. de Talleyrand manda le préfet de police, et lui annonça qu'il y avait eu une tentative d'empoisonnement sur l'empereur Alexandre. « Le roi est fort inquiet, dit le ministre; je désire que vous lui rendiez compte de vos démarches. Vous serez admis dans son cabinet. » M. Decazes alla chez M. de Nesselrode. L'alarme était dans la maison de l'empereur; on décou-

vrit, d'après l'analyse, qu'une bouteille laissée dans l'office du czar contenait une substance pour nettoyer les meubles. La cour d'Alexandre fut ainsi rassurée, et M. Decazes se rendit au château. Il fut introduit immédiatement dans le cabinet, et rapporta au roi le résultat de sa mission. Louis XVIII, qui aimait les bonnes nouvelles, en fut enchanté : « Je suis charmé, monsieur, d'avoir un préfet de police aussi intelligent. Vous viendrez dorénavant me rendre compte des événements importants de ma capitale. » M. Decazes lui fit connaître ce que lui avait écrit, de la part du roi, M. de Vitrolles. « Non, et je vous le répète, point d'intermédiaire ; quand vous aurez une affaire grave, vous me la communiquerez. » Puis le roi, avec un ton de familiarité charmante, demanda quelques renseignements sur la famille de M. Decazes : « Êtez-vous parent de la belle Mme Case, femme du fermier-général ? » — « Non, sire. » — « Eh bien ! dit le roi en souriant, on n'a pas besoin d'être le parent d'une jolie femme pour être un excellent préfet de police. » Depuis ce moment, M. Decazes chercha par son zèle et par son esprit plein d'urbanité et d'à-propos à conquérir tout à fait l'amitié du roi. Louis XVIII aimait la popularité : M. Decazes préparait les paisibles promenades. Jamais aucun accident n'inquiétait le roi ; de petits rapports allaient souvent l'égayer, car Louis XVIII, comme tous les rois impotents, aimait les révélations de la police.

Alors s'agitait la plus vive des réactions ; le parti royaliste ne pardonnait pas la défection des cent jours. Après avoir fait son procès au maréchal Ney, on fit le sien à M. de Lavalette ; le jury du département de la Seine avait prononcé un verdict de culpabilité contre l'ancien directeur général des postes, qui avait refusé des chevaux à Louis XVIII. Le dévouement de Mme de Lavalette est bien connu ; je ne rappellerai pas cette belle et lamentable histoire d'une femme qui brava tout pour sauver le père de ses enfants ; cette sublime action appartient tout entière à Mme de Lavalette ; M. Decazes, ministre de la police, n'y fut pour rien. La chambre de 1815 se montra furieuse contre le ministre de la police ; on l'accusa d'une noble complicité. Aujourd'hui que nous rachèterions à tout prix le sang versé dans ces misérables questions politiques, M. Decazes pourrait sans doute se vanter d'avoir prêté la main à Mme de

Lavalette ; c'eût été un mérite : eh bien! il rend à César ce qui appartient à César; à Mme de Lavalette il laisse tout entière cette gloire qu'elle a achetée assez cher.

Les fonctions du ministre de la police étaient plus actives et plus absolues que celles d'un simple préfet. Sous l'empire, Fouché leur avait donné une grande importance ; le pouvoir du ministre de la police s'étendait sur toute la France, il s'exerçait dans chaque département par commissaires extraordinaires. Une haute partie des attributions qui dépendent aujourd'hui du ministère de l'intérieur, était placée dans les devoirs du ministre de la police ; comme à toutes les époques exceptionnelles, on avait enlevé au pouvoir paisible de l'administration régulière toute l'action politique du gouvernement, pour la confier au ministre de la police. Revêtu de ce pouvoir extraordinaire, M. Decazes se trouvait en présence de toutes les exigences des partis et de toutes les opinions agitées ; le parti royaliste avait en France une organisation complète et remarquablement forte. Le comte d'Artois présidait une sorte de gouvernement occulte, qui avait ses agents, ses fidèles, presque toujours en lutte avec les fonctionnaires publics désignés par le roi. M. Decazes, heureusement pour lui, n'était pas à la hauteur de ce dévouement-là, et, quoique fortement prononcé dans le sens des opinions d'alors, il ne partageait pas cette ardeur de principes, cette pureté blafarde du drapeau blanc de 1815, à un assez puissant degré pour que les comités de M. le comte d'Artois l'adoptassent comme un des leurs.

Louis XVIII, d'ailleurs, était en hostilité ouverte avec son frère ; le ministre de la police connaissait ses devoirs ; il était trop animé du désir de plaire pour ne pas se mettre souvent en opposition avec les comités de M. le comte d'Artois, dont M. de Vitrolles était le ministre en titre. De là l'opposition invincible que M. Decazes trouva dans la chambre des députés de 1815, opposition qui amena l'ordonnance du 5 septembre.

Avant d'arriver à cet acte si tranché de politique ministérielle, il faut parler d'une fatale affaire qui pèse sur la vie administrative de M. Decazes; je veux parler du mouvement insurrectionnel de Grenoble, de la triste insurrection de Didier, dont le fils, si honorable d'ailleurs, a occupé, depuis la révolution de juillet, un poste important au ministère de l'intérieur. Le 5 mai, le

ministre de la police reçoit une dépêche télégraphique ainsi conçue : « Dans la nuit du 4 au 5, un rassemblement d'environ quatre cents hommes a attaqué Grenoble de tous côtés ; les insurgés ont été battus sur tous les points ; on a fait un grand nombre de prisonniers ; on est à la poursuite des fuyards dans les montagnes. » Le 6 mai, autre dépêche : « Chaque heure nous apporte de nouvelles découvertes ; nous connaissons déjà plusieurs chefs qui devaient s'emparer des principaux postes de la ville ; ces chefs sont des officiers supérieurs en retraite ou en demi-solde ; bientôt, j'espère, ils seront en notre pouvoir : une prompte justice en sera faite. A l'instant, on me donne avis qu'il se forme des projets dans la campagne de venir enlever les prisonniers et de mettre le feu à la ville ; je prends toutes mes mesures pour que ces complots soient déjoués. »

En réponse à cette nouvelle télégraphique, M. Decazes fit parvenir la courte dépêche suivante : « Le département de l'Isère doit être regardé comme en état de siége. Le roi est content des magitrats et des militaires ; des troupes sont en mouvement sur différents points pour occuper le département de l'Isère et assurer la punition des rebelles. »

Des ordonnances royales élevaient le général Donnadieu au titre de vicomte ; il recevait le grand cordon de la Légion-d'Honneur ; plusieurs officiers obtenaient des décorations et de l'avancement. Un conseil de guerre, présidé par le colonel de la légion de l'Isère, condamna vingt-un individus à la peine de mort ; cinq furent recommandés à la clémence du roi ; deux dépêches émanèrent encore de M. Decazes ; elles étaient courtes et significatives : « Aucune grâce ne peut être accordée qu'à ceux qui auraient fait des révélations importantes ; les vingt-un condamnés doivent être exécutés ainsi que David ; l'arrêté du 9, relatif aux recéleurs, doit être exécuté à la lettre ; 20,000 francs sont promis à celui ou à ceux qui livreront Didier. »

Est-il quelque chose de plus triste que cette sanglante dépêche de M. Decazes ? Didier fut livré en effet, et mourut sur l'échafaud. Depuis, une vive discussion s'est élevée entre le général Donnadieu et M. Decazes, sur l'impitoyable sévérité déployée contre la population de Vizile et de Grenoble. Le ministre a soutenu que le général Donnadieu l'avait trompé sur la gravité du mouvement ; le général a dit, au contraire, que, chef de la force

armée, il n'avait fait qu'exécuter les ordres que M. Decazes lui avait envoyés par le télégraphe. Ces récriminations eurent une grande publicité; hélas! lorsque la révolution de juillet a porté le fils du malheureux Didier aux affaires, il a dû être affreux pour M. Decazes de se trouver en présence du fils de l'homme que le ministre de 1816 avait livré à l'échafaud; la fureur aveugle des temps réactionnaires pouvait être invoquée comme une excuse, mais non comme une justification. — Voici, du reste, une anecdote peu connue, et qui fait honneur à M. Decazes. En se rendant à Grenoble, Didier s'arrêta à la Grange, sur les bords de la Loire, chez M. de Montalivet, l'ancien ministre de Napoléon, et lui demanda de lui avancer 12,000 francs dont il avait besoin. M. de Montalivet, qui ignorait les projets de Didier, lui donna une traite de 12,000 francs sur Lyon, où elle fut payée. Après l'échauffourée de Grenoble, il arriva à Paris une dénonciation en forme qui représentait M. de Montalivet comme un des chefs de la conspiration. Louis XVIII voulait qu'on procédât sur-le-champ à l'arrestation de l'ancien ministre; M. Decazes s'y opposa : « Montalivet est un impérialiste sans doute, mais ce n'est pas un conspirateur, et je réponds de lui. » La fermeté de M. Decazes arracha ainsi le généreux protecteur de Didier aux aveugles persécutions de ce temps-là.

Le grand œuvre de M. Decazes fut l'ordonnance du 5 septembre qui mit un terme aux réactions du parti royaliste. Le ministre avait pris un grand ascendant sur Louis XVIII; il travaillait tous les jours avec le roi, lui communiquait toutes choses. Il faut savoir que, durant son ministère, M. de Talleyrand initiait à peine le prince aux affaires administratives; il soumettait les actes en masse à la signature royale, se contentant de quelques explications générales. M. Decazes prit une méthode contraire; il dit tout au roi, il lui soumit les moindres actes, les plus petites nominations. Louis XVIII avait pris un goût décidé pour son jeune ministre, qu'il considérait comme son élève; il avait succédé dans son cœur comme dans son esprit au *tendre* d'Avaray, mort aux îles Canaries, au *cher* Blacas, disgracié depuis 1814. Le roi avait toujours eu besoin d'un favori, dans l'exil comme sur le trône : la soumission respectueuse de M. Decazes lui plaisait; son jeune et chaleureux dévouement faisait reluire un rayon de bonheur pour le roi souffrant et fatigué.

M. Decazes lui avait présenté sa sœur, Mme Princeteau, aussi douce que son frère, d'une causerie aimable et facile ; elle visitait souvent Louis XVIII, qui aimait à l'entretenir de sa famille, de ses tout gracieux enfants qu'il comblait de caresses et de bonbons.

Cette faveur subite de M. Decazes, une aussi rapide fortune, avaient ameuté contre lui toutes les plumes spirituelles du parti royaliste, les méchantes et gracieuses langues des grandes duchesses du faubourg Saint-Germain ; on chantait les couplets les plus mordants contre le favori. Qui ne se rappelle encore les petites épigrammes de MM. de Salaberry et de Castel-Bajac, champions ardents de la majorité royaliste ? On n'épargnait même pas à la sœur de M. Decazes de perfides insinuations, quand on se rappelait surtout les platoniques tendresses de Louis XVIII. Les partis n'ont-ils pas toujours des calomnies à leur aide ? M. Decazes n'était pas de ces hommes que la petite vengeance des grandes dames du faubourg Saint-Germain pût facilement immoler à ses innocentes épigrammes, mais Mme Princeteau n'échappait pas à leurs traits malins. Comme elle était fort pâle et le visage souffrant, les grandes dames avaient adopté une couleur jaune qu'elles nommaient jaune-Princeteau, comparaison impertinente qu'elles se permettaient à la face même du roi.

Aussi Louis XVIII, qui savait toute l'opposition de sa cour à son favori, lui rendait mystification pour impertinence. Voici une anecdote qui fit alors causer beaucoup de salons. Chacun sait que le roi avait des habitudes de promenade ; l'étiquette voulait que le gentilhomme de service et le capitaine des gardes montassent dans la voiture du roi ; il se trouvait que ces deux grands dignitaires, M. le duc d'H..... et le comte de G....., étaient des plus irrités contre M. Decazes et sa sœur. Le roi fait mettre les chevaux au galop comme de coutume ; mais sur l'avenue des Champs-Élysées, il aperçoit la voiture de Mme Princeteau ; alors, de sa toute petite voix criarde, il se met à dire : « Cocher, arrête ; fais vite signe à la voiture de Mme Princeteau d'approcher. » Quand les deux voitures furent bien proches, le roi ordonna que les portières s'abaissassent ; il prit les jolis petits enfants de Mme Princeteau avec lui, les caressa, puis s'écria avec une surprise affectée : « Ah ! mon Dieu, mon cher

duc, j'ai oublié aux Tuileries des joujoux que je destinais à ces enfants, prenez ma voiture de suite, et allez chercher ce que je leur ai promis. » Le pauvre duc fut obligé de subir la loi du maître, et s'en revint, tout murmurant, rapporter les joujoux aux enfants de la favorite si détestée.

Louis XVIII aimait ces petites oppositions à ses courtisans. Lorsqu'il voulait faire passer une loi à la chambre des pairs, il usait d'un moyen aussi ingénieux qu'infaillible. Tous les grands officiers du palais, en opposition avec M. Decazes, étaient membres de cette chambre; ils pouvaient donner dix ou douze voix contre le système ministériel; savez-vous ce que faisait Louis XVIII? Il leur écrivait un petit billet, tout juste à midi, pour leur dire qu'il avait besoin de leurs services pour le reste de la journée; il les rassemblait autour de lui, leur récitait quelques vers de Virgile ou d'Horace, si bien qu'ils ne pouvaient aller à la chambre des pairs et donner leur vote contre M. Decazes. Le roi était joyeux comme un enfant de ces petites malices, et il les contait, avec une gaieté folle, au ministre de sa prédilection.

Louis XVIII aimait beaucoup à écrire de petits billets, et, en effet, il en écrivait de charmants; son écriture était l'écriture d'une femme bien élevée; ses lettres avaient quelque chose d'ambré qui se ressentait de l'école des gentilshommes du XVIIIe siècle; il écrivait habituellement deux fois par jour à M. Decazes, le matin et le soir; il lui donnait les titres de *mon enfant, mon ami*. Le roi mettait un grand amour-propre à cette correspondance. Il fallait lui répondre sur-le-champ, le tenir au courant de tout ce qui se passait, recueillir les petites anecdotes, les gracieux scandales de sa cour, les aventures amoureuses et galantes; il était malheureux lorsqu'il ne savait pas tout ce qui se faisait autour de lui. Cette faveur toujours croissante permit à M. Decazes d'obtenir, de concert avec le comte Pozzo di Borgo, l'ordonnance du 5 septembre, petit coup d'État contre les royalistes et la chambre introuvable.

C'est ici que commença le système de bascule dont M. Decazes fut le véritable inventeur; ce système consistait à aller de droite à gauche, en faisant des concessions à chacun, tout juste pour ne mécontenter personne. M. Decazes donna, dès ce moment, une certaine existence à la coterie qui depuis a pris le

titre de *doctrinaire*. M. Royer-Collard en était le pontife, Camille Jordan le plus fervent adepte, M. de Serre la plus éloquente parole. M. Guizot, réputation naissante, qui ne s'était essayée jusqu'alors que dans des écrits de peu d'importance; M. Villemain, lauréat de l'Académie, entouraient aussi la fortune de M. Decazes, et le secondaient de leurs talents d'écrivains.

Dans ce mouvement d'une grande faveur, M. Decazes était resté néanmoins avec le simple titre de *ministre de la police*. M. Lainé tenait le ministère de l'intérieur; mais dans la session qui venait de s'écouler, les chambres, par opposition à M. Decazes, avaient, en quelque sorte, décrété l'inutilité du ministère de la police, alors que les partis s'étaient calmés et que le pays se reposait avec confiance dans le gouvernement établi. Il fallait trouver une position à M. Decazes, un ministère qui pût aller aux prétentions de l'homme si complétement agréable à Louis XVIII. Des dissensions s'étaient élevées dans le conseil des ministres, à l'occasion de la loi électorale; le duc de Richelieu s'en revenait d'Aix-la-Chapelle, fort mécontent de la tournure qu'avait prise l'opinion en France; les choses allèrent si loin que les ministres donnèrent leur démission. Le roi, ainsi délaissé, arriva au désir de son cœur; il confia à M. Decazes la formation d'un nouveau cabinet. Le jeune ministre n'osa point prendre la présidence, il la fit conférer, pour la forme, à M. le marquis Dessoles, et se réserva pour lui le ministère de l'intérieur, comme l'action et la vie de tout le gouvernement politique.

Dans son administration de l'intérieur, si ses idées manquaient d'étendue, M. Decazes se montra actif et habile. Dénué d'une grande et sérieuse instruction, il la remplaçait par une attention de tous les moments à toutes ces petites choses qui brillantent un système. Il n'était pas un très-habile littérateur, et pourtant il protégeait, il aimait les lettres; il n'avait pas à un haut point le sentiment des arts, et il fit du bien aux artistes; toutes les branches diverses du système administratif furent encouragées; des conseils d'agriculture, de manufacture et de commerce, furent organisés sous la présidence du ministre. M. Decazes montra une grande sollicitude pour toutes les sources de la richesse publique. Sa conversation n'était pas ce qu'on appelle

une conversation spirituelle, mais elle était spéciale, c'est à dire qu'il disait bien tout ce qu'il fallait dire. Il vous écoutait; il s'enquérait de toutes choses; il avait le grand art d'obtenir un vote complaisant par des moyens honorables. Son esprit était d'une conciliation extrême. Il voulait fondre les nuances d'opinions, et cela exigeait une extrême souplesse de principes. M. Decazes usa honorablement de son crédit sur l'esprit de Louis XVIII; il fit rentrer des proscrits, il répara les tristes actes de son administration de la police en 1815, ce qui faisait dire à une femme d'esprit « que son système était comme la lance d'Achille, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.»

Une union brillante vint couronner la faveur de M. Decazes; le roi demanda pour lui la fille de M. Saint-Aulaire, jeune personne de dix-huit ans alors (1818). Les Saint-Aulaire étaient d'une grande famille princière par les femmes. Le père de la jeune fiancée avait accepté une préfecture sous l'empire. C'était un esprit de bonne compagnie, un peu affecté dans sa politesse aristocratique, excellent au fond, et qui ne résista pas le moins du monde à la volonté du roi. Sa fille devint Mme Decazes, et ce fut l'époque brillante de la vie du ministre. Mme Decazes fut présentée au roi Louis XVIII, et le prince traita avec une magnificence pleine de galanterie la toute frêle personne qui est devenue depuis Mme la duchesse Decazes.

Cependant une opposition formidable grondait contre le ministre : les royalistes étaient plus que jamais soulevés contre lui, et M. Decazes ne pouvait aller assez loin pour contenter la gauche. De tous côtés on semait des alarmes. La loi de 1819 rendit la liberté à la presse; cependant les journaux n'épargnaient ni le ministre, ni la dynastie. La presse fermentait; les brochures de M. de Châteaubriand, ses articles dans *le Conservateur,* secouaient profondément ce favoritisme qui blessait le parti royaliste. Les élections de 1819 avaient jeté dans la chambre un grand nombre de membres de la gauche, l'abbé Grégoire à leur tête; combien de tels choix ne devaient-ils pas exciter les plaintes du parti royaliste ! Louis XVIII s'alarma, et M. Decazes lui-même vit le danger. Ce fut alors qu'il songea à une modification dans la loi électorale. M. Dessoles offrit sa démission, et M. Decazes prit la présidence du conseil.

Il s'était formé chez le ministre un petit comité particulier,

célèbre alors sous le nom du *canapé de M. Decazes*. Dans ce salon si brillant, si plein de luxe et de goût, on voyait une large causeuse sur laquelle s'asseyaient habituellement le grave M. Royer-Collard, Camille Jordan, M. Guizot, M. de Serre, aréopage babillard, dont M. Villemain était le spirituel secrétaire. C'était sur ce canapé que se délibéraient les questions de gouvernement ; on y examinait les grandes théories politiques. Il était convenu qu'on ne pouvait plus aller avec les nouvelles élections, et le canapé doctrinaire délibéra une immense addition à la charte, dont j'ai copie, et qui ne contient pas moins de cinq cent quarante articles : je crois même savoir que les deux rédacteurs principaux furent M. Guizot et M. de Serre. Cet acte additionnel aurait exigé trois ou quatre années de discussion. Il embrassait un système municipal et départemental, une organisation de le société telle que l'entendait la parti doctrinaire. Ce fut un enfant mort-né ; le conseil des ministres le repoussa : de là les premiers dissentiments entre M. Decazes et les doctrinaires.

A la fin de 1819, le ministre était parlementairement perdu. Détesté par les royalistes, son projet de modifier la loi des élections l'avait complétement séparé de la gauche ; les doctrinaires, de leur côté, ne voulaient plus de M. Decazes; le roi seul lui restait.

Le 13 février, à onze heures et demie. le commissaire de police de l'Opéra arrive tout haletant au ministère de l'intérieur, il pousse un seul cri : » Le duc de Berry vient d'être assassiné! » Quelles douloureuses pensées durent agiter le ministre! Quel parti les royalistes n'allaient-ils pas tirer de cet événement! N'était-ce pas les mauvaises doctrines qui avaient préparé cet attentat? Les ennemis si nombreux de M. Decazes n'allaient-ils pas le dénoncer à la face du monde? Le ministre courut chez le roi, qui déjà se préparait à partir pour l'Opéra. Il trouva Louis XVIII le visage tout en pleurs, qui lui dit : « O mon enfant! quel malheur pour nous et pour vous ! « M. Decazes se rendit à l'Opéra pour assister aux premiers actes de l'instruction contre Louvel, et il put juger, sur son passage dans les antichambres pleines de royalistes, l'orage qui se préparait contre lui. Il fut accablé d'épithètes injurieuses et d'accusations outrageantes. A son retour au château, le roi lui dit affectueusement : « Mon

ami, ils veulent nous séparer, mais ils n'y réussiront pas. »

Paroles vaines! Louis XVIII n'était plus maître de la position; le comte d'Artois en pleurs et la duchesse d'Angoulême elle-même étaient venus demander le remplacement du ministre qui, disait-on, avait favorisé les doctrines régicides. Le lendemain matin, le *Journal des Débats* publiait ce fameux article dans lequel M. de Châteaubriand disait de M. Decazes : » que le pied lui avait glissé dans le sang! « M. Clauzel de Coussergue l'accusa également de haute trahison. Le soulèvement fut tel que le ministre se crut obligé d'apporter sa démission aux Tuileries. « Ils le veulent, mon cher ami, lui dit le roi; je ne puis plus résister, mais je veux vous montrer que je vous aime toujours. » Et il le nomma duc; M. Decazes était déjà duc de Glukesbourg par sa femme; de plus, le roi lui donna l'ambassade d'Angleterre, au traitement de 300,000 francs. Il lui fit entendre que la séparation n'était que momentanée : « Je vous écrirai tous les jours sur mes affaires, et vous me répondrez exactement. » Le lendemain, une ordonnance du *Moniteur* nomma M. le duc de Richelieu président du conseil des ministres. J'ai entendu raconter au noble duc que les premières paroles que le roi lui dit, en lui montrant le portrait de M. Decazes, furent celles-ci : « Je vous avoue, mon cher duc de Richelieu, que c'est avec douleur que je me sépare de lui; vous ne vous en fâcherez pas, car vous savez que j'aime qui m'aime. »

Dans son ambassade à Londres, M. Decazes se montra fort libéral et très-éclairé; il étudia avec ardeur les grands progrès de l'industrie, le vaste mouvement des capitaux; il prit goût pour les usines, pour la protection aristocratique du mouvement commercial, tel que l'entend l'Angleterre; il s'éclaira beaucoup sur diverses branches d'économie sociale. Bientôt le parti royaliste, qui n'avait rien pardonné, le fit remplacer à Londres, et lui envoya pour successeur son adversaire, M. de Châteaubriand. Les études qu'il avait faites en Angleterre, loin de profiter à sa fortune, jetèrent M. Decazes dans des combinaisons hasardeuses; il n'avait pas vu la différence des pays, la dissemblance de l'esprit public. En Angleterre, une vaste aristocratie jette et multiplie les capitaux, féconde toutes les industries, tandis qu'en France nous avons aboli toutes les grandes fortunes; un amour indéfini d'égalité et de démocratie a morcelé la

terre, les existences ; nous n'avons encore qu'imparfaitement l'esprit d'association. M. Decazes ne comprit pas exactement cette différence ; de là, ses spéculations malheuseuses sur les usines, sa création de *Cazeville* et des mines de l'Aveyron.

Louis XVIII avait passé à d'autres affections ; son amitié chaleureuse pour M. Decazes n'était plus qu'un souvenir ; des mesures avaient été prises par les royalistes pour l'écarter du palais ; il venait rarement aux Tuileries , et lorsque le vieillard couronné fut près de la mort , M. Decazes insista vainement pour le voir ; il ne put obtenir cette dernière faveur. Un jour pourtant , c'était le 16 septembre 1824, le dernier bulletin venait d'être publié , le roi était mort ! l'huissier , selon la vieille coutume, ouvrait les deux battants pour annoncer que Charles X régnait ; un homme simplement vêtu fend la foule des gardes , se précipite au pied du lit de parade sur lequel reposait le roi défunt ; il s'agenouille , saisit la main décharnée et à peine refroidie du monarque , il la couvre de larmes , manifestant un muet désespoir. Le capitaine des gardes reconnaît M. Decazes ; il le laisse aux devoirs d'une religieuse reconnaissance. M. Decazes, en quittant cette chambre de mort , serra la main du capitaine des gardes. « Monsieur le duc , lui dit-il , vous me pardonnerez ce manque d'étiquette ; car ce roi vénérable m'a fait ce que je suis ; on ne dira pas que je viens mendier des faveurs auprès d'un cadavre. »

Depuis la mort de Louis XVIII , M. Decazes vint rarement aux Tuileries ; tout entier à ses vastes établissements industriels, à ses devoirs de la chambre des pairs , il n'avait plus d'autre espoir de faveur que dans M. le dauphin ; entouré de cinq ou six pairs qui lui étaient restés fidèles , il faisait partie du petit comité tout d'opposition à M. de Villèle. Il parlait rarement à la chambre des pairs, et toujours sur les questions spéciales et administratives , avec une clarté remarquable ; il votait avec l'opposition qu'on appelait *cardinaliste,* du nom du cardinal de Beausset ; il rendait à M. de Villèle le mal politique que celui-ci lui avait fait lors de sa présidence du conseil. Quand le ministère Martignac vint au pouvoir , M. Decazes reprit quelque faveur ; il avait acquis un certain ascendant sur M. le Dauphin ; il soutenait à la chambre des pairs le système ministériel contre les *ultra* royalistes, qui préparaient silencieusement le ministère Po-

lignac. A cette époque, il put pousser quelque-uns de ses amis, et particulièrement M. d'Argout, au conseil d'État. Cette faveur s'éclipsa une fois encore sous le ministère Polignac. Cependant il fut question un instant de M. Decazes pour former un ministère mixte, qui aurait adopté le système de droite et de gauche. Le roi Charles X n'en était pas alors très-éloigné.

Survint la révolution de juillet. Dans cet immense bouleversement de la société politique, M. Decazes devait-il, pouvait-il trouver une place ? Il est des esprits qui ne peuvent rester en dehors de la vie active des affaires ; c'est ce qui explique le passage rapide de M. Decazes sous le drapeau de la monarchie nouvelle.

Le salon de M. Decazes devint encore une fois un salon politique. Après la révolution de juillet, il concourait à rattacher les esprits aux faits accomplis. Un député était-il mécontent ? un écrivain murmurait-il ? Aussitôt on cherchait à l'apaiser par les plus douces manières, par les plus agréables concessions ; on le faisait trouver avec le ministre qu'il attaquait, on prévenait ses désirs, on allait au-devant de toutes les nécessités de sa vie politique, et tout cela avec des formes si gracieuses qu'il fallait avoir un bien grand stoïcisme pour repousser de si entraînantes avances.

C'est, dit-on, au patronage de M. Thiers que M. Decazes dut la place de grand référendaire ; il la remplit avec dévouement. C'est un des traits saillants de certains caractères, comme je le disais en commençant, de se dévouer successivement, et avec un cœur et une ardeur sans pareils, à tout ce qui est *fait accompli*. Il y a des existences ainsi faites : elles pleurent ce qui s'en va, elles adorent ce qui vient ; elles se préparent pour ce qui viendra, et toujours avec un sentiment exalté, avec une tendresse enthousiaste et vraie. Ce sont de ces existences dont parle La Bruyère, ces corps qui ont dix cœurs, et qui, bon gré, mal gré, doivent se faire nécessairement aimer. Au reste, M. Decazes est un des hommes les plus attentifs à leurs devoirs, les plus prévenants ; d'une obligeance noble et facile, ses rapports, dans la vie privée, sont aimables ; son salon est un amusant pêle-mêle de toutes les couleurs, de tous les esprits, de toutes les conditions. A une époque comme la nôtre, c'est un peu l'image de notre société politique.

Depuis sa nomination au poste de grand référendaire, M. Decazes a eu plus d'une épreuve à subir ; je ne parle pas seulement des mordantes épigrammes de M. de Sémonville, sorte de calamité de salon presque inévitable : je veux parler du procès d'avril et de l'affaire Fieschi. On ne peut dire l'activité que déploya M. Decazes dans ces tristes circonstances ; il s'est usé au service de la justice, il en a contracté des infirmités, et puis il faudrait être sans entrailles pour ne pas être frappé à l'aspect de ces ardentes opinions qui venaient battre ces bancs de la pairie où siégent tant de vieillards politiques et tant d'existences molles et usées.

M. Decazes n'est plus appelé à un rôle ministériel ; il appartient à une époque finie ; sa vie n'est plus qu'un grand épisode à l'histoire de la restauration !

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

IVe ÉPOQUE. — VIIe ARTICLE.

Gardel et Gossec mettent *la Marseillaise* en action sur la grande scène de l'Opéra ; cet intermède, ayant titre *Offrande à la liberté*, est accueilli avec transport. Le chant de Rouget de l'Isle, le fameux hymne des Marseillais, qui avait retenti dans toute la France, triomphe d'une manière moins éclatante, il est vrai, mais plus brillante et plus correcte au théâtre. « L'amour de la patrie, première et sublime vertu des Français républicains, devait assurer le succès de cette scène ; elle est majestueuse, imposante, digne du sujet qu'elle traite, dit un écrivain de ce temps. Quelques artistes se plaignent de ce que le citoyen Gossec s'est arrogé le privilége exclusif des fêtes civiques. Ces préférences blessent l'égalité et la liberté ; c'est une aristocratie digne de l'ancien régime que d'étouffer les talents de ses frères. Le citoyen Gossec, homme libre, doit savoir que les succès que l'on obtient imposent l'obligation de se prêter à ceux de ses semblables. »

Voici l'analyse de l'œuvre républicaine de Gardel. Une foule de guerriers, de femmes et d'enfants, accouraient à l'appel des trompettes. On se préparait au combat, on préludait à la victoire par des danses ; des groupes variés et d'un effet pittoresque se formai ent après chaque couplet. *Amour sacré de la patrie*, le dernier de l'hymne, était chanté lentement, à demi-

voix, comme une prière. Acteurs, spectateurs, tout le monde était à genoux, sur le théâtre comme dans la salle, devant la Liberté représentée par Mlle Maillard, et placée au sommet d'une petite montagne ajustée avec art. Une montagne était un accessoire de rigueur pour de semblables cérémonies. Les voix et l'orchestre s'arrêtaient, expiraient en arrivant au dernier point d'orgue, suivi d'un long silence. On entendait alors les trompettes appeler les défenseurs de la patrie ; on sonnait le tocsin, vingt tambours battaient la générale, le canon retentissait au loin, les acteurs se levaient les armes hautes, une foule immense se précipitait sur la scène, portant des haches, des piques, des flambeaux, et tous attaquaient en chœur le vigoureux refrain : *Aux armes, citoyens!* Cet effet dramatique était admirable.

Décret de l'assemblée nationale, du 22 juillet 1791, qui ordonne que toutes les affiches de spectacles seront imprimées sur papier de couleur. Ce décret ne fut mis à exécution que le 15 janvier suivant.

Les rois, les reines, les princes, supprimés par les sans-culottes, n'avaient plus le droit de paraître sur la scène; on défendit même de les nommer dans les coulisses et quand le rideau était baissé. Les machinistes désignaient la gauche et la droite du théâtre par ces mots : *côté du roi, côté de la reine;* les loges de l'un et de l'autre étaient ainsi placées à l'avant-scène.

A droite, à gauche, termes dont on aurait pu se servir en tout autre lieu, n'avaient point assez de précision sur un théâtre où la droite et la gauche sont prises d'après la position du spectateur assis au parterre, et par conséquent en opposition avec la droite et la gauche du machiniste qui manœuvre sur la scène. On disait donc : *poussez au roi, portez à la reine; châssis du roi, grille de la reine*, etc. Cette manière de parler séditieuse fut prohibée, et l'on dit, en se réglant sur la position du théâtre des Tuileries relativement à la cour et au jardin de ce palais : *côté jardin, côté cour,* et plus souvent *jardin, cour*, pour marquer la gauche et la droite du théâtre. Cet usage, adopté généralement alors, est toujours suivi.

Mlle Maillard était royaliste, et pourtant elle a joué plus d'une fois le rôle de la Liberté, qu'elle représentait à merveille. Mlle Aubry, actrice subalterne de l'Opéra, figura sous les traits

de cette déesse dans les promenades civiques des sans-culottes.

Ses acolytes ordinaires étaient Mme Duchamp et Mlle Florigny, jeune, belle, spirituelle et bonne fille, que Chéron avait enlevée aux matrones du Palais-Royal, pour la placer dans les chœurs de l'Opéra. Ces deux actrices représentaient l'Égalité et la Fraternité.

La ville de Paris dirigeait son premier théâtre, et les membres de la commune exerçaient un pouvoir absolu, discrétionnaire, sur les acteurs et les employés; ils les gouvernaient aussi par le régime de la terreur. L'Opéra marchait merveilleusement; quoique l'on ne payât personne, tout le monde était à son poste à l'heure précise. On attaquait la note à voix pleine, on gambadait avec agilité, malgré les rhumes et les entorses. Hébert, Henriot, Le Roux, qui s'occupaient de ce théâtre avec plus de sollicitude que leurs collègues, n'admettaient aucune excuse, et l'acteur indisposé, malade même d'après la déclaration des médecins, eût été porté sur la liste des suspects, comme fauteur de conspiration, en privant les chefs suprêmes de la république de leurs divertissements ordinaires, les sans-culottes du spectacle qu'on leur offrait souvent gratis.

Lefèvre, ténor qui figurait au sixième rang sur les états du théâtre; Lefèvre, le dernier de tous, et qui l'était depuis cinq ans, voulut absolument se placer au premier. Il enlevait les rôles de ténor à Lainez, à Rousseau, à Renaud, les menaçant d'une dénonciation et de la guillotine. Lefèvre n'en était pas plus heureux; ses frères et amis le sifflaient. Ce ténor désappointé se replia sur les parties de basse, usurpa les rôles de cet emploi; si les règlements lui avaient été opposés, il les aurait condamnés au feu; Lefèvre chanta la basse et fut bafoué de plus belle. Dans sa fureur, il invoquait la fusillade pour le venger d'un parterre liberticide et contre-révolutionnaire.

Ce ténor était un des douze chefs de la garde nationale de Paris, et commandait à son tour la place; aucune autorité militaire ne le dominait alors. Son pouvoir était immense; ce n'était pas seulement l'Opéra qui tremblait, se prosternait devant Lefèvre. Le public était libre de prendre sa revanche au parterre, et c'est là que les Parisiens, opprimés par l'autorité militaire, allaient se venger de leur commandant. Lefèvre

avait une barbe noire, épaisse, qui lui couvrait toute la figure; il se rasait au moment d'entrer en scène et n'en était guère plus blanc. Cet autre Barbe-Bleue voulut absolument jouer le rôle de l'eunuque Calpigi à la reprise de *Tarare*. Rousseau, Renaud, qui étaient en possession de cette partie, la lui cédèrent. « Gare la guillotine! » leur avait-il dit; mais les sans-culottes, qui ne craignaient point une telle menace, rirent au nez du singulier Calpigi.

Une liste de vingt-deux personnes de l'Opéra, que l'on se proposait d'envoyer à l'échafaud, avait été rédigée avec un soin particulier par Hébert. Il se plaisait à la montrer aux chanteurs, aux danseurs, aux danseuses, dans ses moments de gaieté et d'aimable abandon. « Je vous enverrai quelque jour à la guillotine, leur disait-il, pour vous donner une leçon de civisme. Deux choses m'ont arrêté jusqu'à présent : c'est que vous n'en valez pas la peine, et que j'ai besoin de vous pour m'amuser. » Ces raisons ne rassuraient pas précisément les vingt-deux inscrits sur son catalogue. Beaupré, danseur comique d'un grand talent, parvint, à force d'arguments burlesques et de plaisanteries adroitement dirigées, à tirer la liste fatale des mains d'Hébert, que de nombreuses libations avaient attendri, et qui la lui livra. Beaupré s'empressa de la détruire, mais il ne pensait pas que le représentant serait assez malin et aurait assez de mémoire pour en faire une autre parfaitement semblable, le lendemain, après avoir cuvé son vin; Beaupré se fit encore donner celle-là. Hébert en écrivit une troisième, qui, fort heureusement, ne fut qu'un épouvantail, et n'amena aucune catastrophe au sein de la tragédie-lyrique.

Lainez avait toujours la place d'honneur dans ces listes de proscription; son nom était en tête, et celui de la citoyenne Maillard le suivait de près. On ne pouvait pardonner à Lainez la vigueur d'expression, le brillant éclat qu'il avait donnés à l'air d'*Iphigénie en Aulide : Chantez, célébrez votre reine!* et l'effet prodigieux qu'il avait produit aux dernières représentations de cet opéra. Lainez chanta *la Marseillaise* en costume de sans-culotte, le bonnet rouge en tête; il la chanta mieux que ses camarades ne l'avaient fait encore : cette action le réhabilita. Hébert, Henriot, l'invitèrent solennellement à un banquet civique, offert par les frères et amis, à la maison commune,

et le proclamèrent sans-culotte en lui donnant l'accolade républicaine.

Lainez continua de chanter *la Marseillaise* et toutes les chansons patriotiques apportées chaque jour au théâtre. Or, il advint qu'un soir il en récite une qui déplaît à un habitué des coulisses, dont l'opinion paraissait avoir beaucoup d'influence. Cet individu frappe rudement sur l'épaule du chanteur qui rentrait, et lui dit : « Citoyen, ta chanson ne vaut pas le diable ! tu ne l'as pas faite, je le sais ; mais à l'avenir, avant de chanter de telles bêtises, je t'invite à me les soumettre, parce que j'entends la coupe des vers. — Oui, il entend la coupe, dirent tous ses voisins, et mieux qu'un autre encore. — Et pour te le prouver, je t'apporterai demain des *tropes* (strophes) de ma façon. — Citoyen, répondit Lainez, ce sera avec le plus grand plaisir que je les ferai entendre au public. — Et que l'exécution soit ferme, brillante; je tiens à l'exécution. » La figure du rimeur sans-culotte avait un singulier caractère ; le chanteur ne pouvait s'empêcher de frissonner en la voyant. Des visages atroces, d'horribles physionomies venaient pourtant se montrer tous les soirs au milieu des groupes des nymphes de l'Opéra. Lainez voulut connaître l'officieux coupletier ; un danseur s'empressa de le satisfaire. Ce rimeur était le bourreau! oui, le bourreau, qui avait ses entrées dans la salle et sur le théâtre comme fonctionnaire public !

Je citerai les titres de quelques hymnes qui furent exécutés alors sur le théâtre de l'Opéra, pour l'ébattement du public et le plus grand plaisir des frères et amis.

Le tombeau des imposteurs. — La Nouvelle au camp, ou le Cri des vengeances. — Le Champ républicain. — L'Arbre de la Liberté. — La Journée du 10 août. — L'Hymne à la Victoire, ou le Retour des guerriers. — L'Hymne à la raison. — La Prise de la Hollande. — Le Réveil du peuple (qu'il ne faut pas confondre avec un autre chant d'un esprit tout différent dont je parlerai plus tard). — Le Triomphe des Martyrs de la liberté.—Roland à Roncevaux.— Le Cri de guerre. — Les Thermopyles. — Le Chant de Vengeance. — L'Hymne sur la mort des Girondins. — Hymne sur la prise de Valenciennes. — Hymne sur la prise de la Bastille. — Hymne sur la bataille de Fleurus.

Les chefs de la république une et indivisible aimaient à se ra-

fraîchir le grosier. Henriot, Danton, Hébert, Le Roux, Chaumette, avaient à peine fait quelques tours de coulisses et de foyer, qu'ils s'adressaient à un acteur, à une actrice, et lui disaient : « Nous allons à ta loge ; fais que l'on nous y reçoive convenablement. » On s'empressait de porter une superbe collation. Le repas fini, les bouteilles vidées, la convention nationale battait en retraite sans s'inquiéter de la dépense. Vous croyez peut-être que le chanteur ou la danseuse payaient pour les représentants du peuple ? point du tout ; le limonadier du théâtre, le brave Mangin, savait parfaitement que les acteurs de l'Opéra, n'étant pas payés, n'avaient ni sou ni maille : il se dévouait ; par délicatesse, il ne réclamait point aux artistes ce qu'il n'aurait osé demander aux sans-culottes, dans la crainte de l'échafaud.

Par acte reçu le 8 mars 1792 par les citoyens Giard et Badenier, notaires, la commune de Paris cède l'entreprise de l'Opéra pour trente années, à partir du 1er avril 1792, aux citoyens Francœur, ancien directeur de ce théâtre, et Cellérier, architecte. Cette cession est faite sur le rapport de J.-J. Le Roux, membre de la commune, chargé de la surveillance de ce théâtre. Les dettes de l'Opéra s'étaient accrues dans une progression énorme pendant l'administration des sans-culottes Henriot, Hébert, Le Roux.

Le nouveau calendrier qui divise les mois en décades augmente le nombre des représentations de l'Opéra : au lieu de trois par semaine, ce théâtre en donne cinq, et quelquefois six par décade. *De par et pour le peuple,* on lit ces mots sur l'affiche des spectacles offerts par le gouvernement au peuple souverain. Ces mots y figurent souvent.

Didelot, Laborie et la citoyenne Roze, quittent l'Opéra pour aller danser au Théâtre-Montansier, rue de la Loi (Richelieu). Chardini meurt à l'âge de trente-huit ans. C'était un chanteur fort habile ; Sacchini l'avait préféré à Lays, chef d'emploi, pour le rôle de Thésée dans *OEdipe à Colone.* Chardini était un Italien de Rouen, et s'appelait Chardin.

Nous voilà maintenant en pleine république. Sextidi, 6 brumaire an II (27 octobre 1793), l'Opéra donne son spectacle sur le boulevart, à la lumière du soleil, pour l'inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier, faite par la section de Bondy.

La façade de l'Opéra représentait un montagne, sur laquelle s'élevait le temple des Arts et de la Liberté. Les tombeaux de Marat et de Lepelletier étaient à gauche, et les bustes des deux martyrs sur un autel placé devant le portique du temple. La montagne s'étendait jusqu'au milieu du boulevart, et portait un second autel entouré d'arbres funèbres ; les images des deux Brutus y figuraient. En face était une autre montagne destinée à recevoir les députés de la convention, ceux des autorités constituées, des sociétés populaires, des sections, etc. Quand le cortége fut arrivé, et que chacun eut pris sa place, le char qui voiturait la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, s'arrêta au pied de la première montagne ; et ces divinités chéries montèrent au temple, dont les portes s'ouvrirent pour les recevoir. L'orchestre exécutait, pendant cette introduction, la marche religieuse d'*Alceste*. Une foule de jeunes filles, vêtues de tuniques blanches, couronnées de fleurs, ceintes de rubans tricolores, et portant des guirlandes, des palmes, des urnes, des coupes, des cassolettes, sortirent du temple : elles formèrent une marche figurée, et vinrent se placer autour de l'autel sur lequel reposaient les bustes. La Liberté, l'Égalité, la Fraternité, reparurent tenant des palmes civiques, dont elles firent hommage aux deux Brutus. Apollon et les Muses formèrent un groupe en déposant des lauriers immortels sur les images de Marat et de Lepelletier.

Je ne rapporterai point ici les strophes que l'on chanta en chœur comme en récits. Après ces vers :

> Célèbres montagnards, que le peuple révère,
> Disciples fameux de Rousseau,
> Venez parer de fleurs leur modeste tombeau.

les montagnards *célèbres*, les disciples *fameux* restèrent sur leur montagne sans bouger, mais les jeunes filles voltigèrent pour attacher leurs guirlandes aux bustes, aux arbres, aux rochers. Les sans-culottes se précipitèrent sur l'autel de Marat et de Lepelletier, et le chœur d'*Ernelinde* retentit avec ces paroles composées pour la fête :

> Jurons sur nos glaives sanglants
> D'exterminer les hordes des rebelles!
> Divinité des cœurs fidèles,
> Liberté ! reçois nos serments!

Les Muses, Apollon et les enfants des arts emportent dans le temple les images des deux victimes immolées par le despotisme; ce brillant cortége chante et forme des groupes charmants. Le citoyen Gardel avait dessiné cette fête; tous les artistes de l'Opéra s'empressèrent d'y concourir.

Ils figuraient toujours, quand il s'agissait de réjouissances ou de deuils publics. Dans les promenades civiques, les cortéges qui sillonnaient Paris, toutes les décades, on voyait de grands chariots à la suite, voiturant chanteurs, danseurs et symphonistes. A chaque repos, sur chaque place, après que l'orateur avait fait sa harangue, les musiciens exécutaient un chœur, les danseurs formaient des groupes, et l'on remontait en omnibus pour aller renouveler, un peu plus loin, la même parade.

Le ballet qui court les rues, le ballet ambulatoire, inventé par Bacchus, adopté par le roi David, qui dansait devant l'arche sainte avec ses courtisans et les filles d'Israël; perfectionné par les Grecs et les Romains, qui le firent servir aux pompes de leurs fêtes; rajeuni par le roi René d'Anjou, qui s'empressa de l'ajouter à sa procession d'Aix; renouvelé des Grecs par les révérends pères jésuites, moines guerriers, qui célébrèrent la canonisation d'Ignace de Loyola en donnant une représentation magnifique du siége et de l'incendie de Troie; le ballet ambulatoire reparut en France, lors de la révolution de 1789. Les fêtes de la république étaient autant de ballets de ce genre, où les acteurs de l'Opéra, vêtus en Grecs, en Romains, marchaient ou cabriolaient au milieu du cortége, figuraient sur des chars, et mêlaient leurs gestes élégants, leurs danses régulières, aux gambades rustiques des sans-culottes, dont les voix brutales et discordantes troublaient trop souvent la belle harmonie des chœurs du Conservatoire. La fête à l'Être suprême est le plus remarquable de ces ballets. Robespierre en avait promis un en l'honneur d'Agricol (1) Viala et de Barra; mais, cette fois, l'affiche trompa l'at-

(1) La plus grande partie de la France a cru que ce prénom *Agricol*, que les journaux du temps ne manquaient pas de changer en *Agricola*, était un nom romain que le jeune Viala s'était donné. Viala était Avignonnais, et portait le prénom d'Agricol, commun aux neuf-dixièmes des habitants de cette ville, dont saint Agricol est un des premiers évê-

tente du public. Ce spectacle était annoncé pour le 10 thermidor an II ; mais comme l'ordonnateur des fêtes républicaines eut la tête coupée le même jour, ce petit accident priva les Parisiens du divertissement qu'ils attendaient. Ils acceptèrent de grand cœur une compensation que Robespierre ne croyait pas leur donner dans le cas où des circonstances particulières l'obligeraient à changer son spectacle, à mettre une bande sur l'affiche. Le peintre David avait fait le programme de la fête à l'Être Suprême. On trouvera cette pièce très curieuse dans un ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *la Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à mademoiselle Taglioni*. J'emprunterai à un journal du temps le compte qu'il rendit de son exécution.

« Le 20 prairial de l'an II doit être noté en lettres indélébiles dans les fastes de notre histoire. Le nom de l'Être Suprême retentissant au même jour, à la même heure, d'un bout de la France à l'autre! Vingt-cinq millions d'hommes assemblés à la fois sous la voûte du ciel, adressant à l'Éternel des hymnes, des chants d'allégresse! quel spectacle plus grand! quel plus sublime concert!

» Toutes les portions de la république se sont efforcées de donner à cette cérémonie nouvelle tout l'appareil, tout l'éclat qu'elle demandait : mais nous ne pouvons rendre compte que de celle dont nous avons été les témoins. Nous tâcherons de la décrire en philosophes et en artistes.

» A Paris, depuis quelques jours seulement, on faisait les préparatifs de cette superbe fête. Quelques jours avaient suffi pour construire une vaste estrade au-devant du palais où siégent les représentants ; pour placer, dans le Jardin National (celui des Tuileries), au milieu d'un bassin, une statue colossale de la Sagesse ; pour élever au milieu du Champ de la Réunion (le Champ-de-Mars) une montagne solide.

» Ce fut un spectacle ravissant, lorsque, le matin du 20 prairial, on vit toutes les portes, toutes les fenêtres de chaque citoyen ornées de guirlandes de fleurs, de rameaux de chêne. Ces riches tentures, dont on couvrait autrefois les portes, ne

ques et le patron. S'il était né à Carpentras, à Cavaillon, à Apt, à Novas, il est probable qu'on l'eût appelé Siffrein, Véran, Elzéar, Raudile, noms aussi peu connus du reste de la France que celui d'Agricol.

valaient point, aux yeux du philosophe, de l'homme sensible, ces décorations élégantes, simples, fraîches, gaies, dont la nature seule avait fait les frais.

» Le tambour appelait tous les habitants à leurs sections. Tous s'y rendirent, les hommes sans armes, les femmes, les jeunes filles, presque toutes vêtues de blanc, des couronnes de pampre sur la tête, des roses à la main.

» Chaque section se rendit en ordre dans le Jardin National. Tout cet espace si vaste fut bientôt couvert d'une foule innombrable, qui chantait, dansait sous ces arbres antiques, qui plus d'une fois avaient vu les tristes réjouissances ordonnées par les despotes lorsqu'il naissait un petit monstre de leur race. Quelle différence ! une joie pure et sincère brillait dans tous les yeux.

» Le fâcheux système de l'athéisme n'avait pu faire de nombreux prosélytes. Quand naguère on voulait l'établir par la force, le déiste intimidé n'avait trouvé son salut que dans le silence: mais dans ce jour qu'on proclamait hautement l'Être Suprême, tous les cœurs semblaient se rouvrir à l'espérance. On croyait voir une nombreuse famille à qui l'on venait de rendre un père, un consolateur, un appui.

» Au son des trompettes, la convention parut sur l'estrade qui lui était destinée. Tous les yeux se tournèrent sur elle. Le président adressa au peuple un discours plein de pensées saines et fortes. Quand il eut cessé de parler, les artistes de l'Institut national (1) entonnèrent des hymnes à l'Être Suprême. Le président descendit de l'estrade, s'avança, une torche à la main, vers la figure hideuse de l'Athéisme; elle fut bientôt dévorée par les flammes, et laissa voir la statue de la Sagesse, qui d'une main montrait le ciel, et de l'autre tenait une couronne formée d'étoiles. — Le président prononça un second discours ou plutôt une espèce d'hymne en prose pleine d'enthousiasme et de patriotisme.

» La musique exécuta de nouveaux chants. — La convention se mit ensuite en marche pour se rendre au Champ de la Réunion. — Elle avait pour cortége le peuple rangé sur deux lignes, les hommes à droite, les femmes de l'autre côté.

(1) C'était alors le nom de notre école de musique; elle le céda bientôt à la première société savante de Paris, et prit alors celui de Conservatoire.

» Au milieu de la Convention roulait un char qui avait la forme d'un piédestal recouvert d'une très-belle draperie. Il soutenait la statue de la Liberté assise à l'ombre d'un arbre. Autour d'elle on voyait placé une gerbe de blé et tous les instruments de labourage. Sur les gradins, le marteau, l'enclume, une presse d'imprimerie, tous les attributs des arts utiles. Un petit trophée sur le devant, formé d'un violon et d'une flûte, indiquait que les arts agréables contribuent aussi au bonheur de l'homme, et ne doivent point être négligés sous le régime de la liberté. Tous les ornements de ce char étaient d'une exécution très-soignée et du meilleur goût. Il était traîné par des taureaux vigoureux à cornes dorées. — Tout, dans cette marche, rappelait ces fêtes antiques dont l'histoire nous a conservé le souvenir dans ses pages, que notre imagination embellit peut-être, et que nous ne pouvions jamais espérer de voir imitées ni surpassées. — L'artiste cependant eut à regretter que les Français ne fussent point alors vêtus du nouveau costume qu'on leur prépare. L'aspect de la fête eût été bien plus imposant et d'un goût antique.

» Nous n'oublierons point de faire mention d'un autre char simplement orné qui suivait la Convention. Il portait des aveugles. On lisait sur les côtés cette inscription simple et touchante : *La république française honore le malheur.*

» On arriva au Champ de la Réunion, qui, ce jour-là, méritait bien son nom. Nos représentants se placèrent sur le sommet de la montagne, et bientôt elle fut couverte de citoyens et de citoyennes de tout âge, qui élevaient leurs mains et leurs voix vers l'Éternel. Les citoyens qui remplissaient l'immense plaine sur laquelle dominait la montagne, répondaient par des cris d'allégresse. Cette scène sublime était éclairée par un soleil brillant, et l'azur du ciel n'était voilé par aucun nuage.

» Là se termina cette fête dont nous ne connaissons point d'autre exemple chez aucun peuple, une fête instituée par la philosophie, non à des divinités absurdes, non à des attributs, à des symboles de l'essence divine, mais à l'auteur de la nature lui-même, à la cause des causes, à l'être infini, immuable, éternel. »

Cette cérémonie eut lieu dans toutes les sections de Paris.

Voici le programme musical de celle des Gravilliers ; il a été rédigé par Le Roux, membre de la commune de Paris.

« Au citoyen Lefèvre, bibliothécaire de l'Opéra National.

» Ton camarade Le Roux jeune, nommé par la commission des Gravilliers, chargé de tout ce qui regarde la fête de Lepelletier et de Marat, te prie de vouloir bien lui faire préparer :

» La symphonie en *ut* de Gossec.

» *Puissant moteur, etc.*, de *Miltiade.*

» L'hymne de Chénier du *Camp de Grand-Pré,* avec les nouvelles paroles.

» La marche de Châteauvieux du *Camp de Grand-Pré.*

» C'est pour demain matin à dix heures.

» Tu obligeras ton citoyen et ton égal en droits,

» Le Roux (1). »

Le Camp de Grand-Pré, opéra républicain, paroles de J. Chénier, musique de Gossec, réussit complètement, le 23 janvier 1793. La ronde, *Vous, aimables fillettes*, est venue jusqu'à nous : ce petit air est encore chanté sur les théâtres de vaudeville.

L'Apothéose de Beaurepaire, de Lebœuf et Candeille, devait être bien mauvais, puisqu'il déplut dans un temps où les ouvrages de ce genre étaient accueillis avec enthousiasme.

L'Opéra fait trève un instant à ces farces républicaines pour donner *le Jugement de Pâris,* ballet-pantomime en trois actes de Gardel. 6 mars 1793. Grand succès ; A. Vestris se signale de nouveau dans le rôle de Pâris ; on applaudit Mlles Saulnier et Aubry qui représentaient Vénus et Junon. Mlle Aubry était la favorite des amateurs qui la voyaient se promener en char dans les fêtes publiques, sous le costume très-dégagé de la Liberté. Mlles Coulon, Duchemin, Colomb, Saint-Romain, Aimée, se distinguent dans ce ballet ; Mlle Clotilde y paraît, et triomphe dans le rôle de Pallas. Mlle Delisle, encore enfant, est un Amour aussi malin que gracieux ; Mlle Chevigny fonde sa double réputation d'excellente mime et de danseuse charmante en représentant Œnone. Les belles femmes abondaient alors dans les ballets de l'Opéra.

Iphigénie en Tauride, Orphée, Armide, échappent presque seuls à la proscription qui vient frapper les anciens ouvrages.

(1) Ce billet fait partie de ma collection d'autographes.

Les autres « ont été, à juste titre, retranchés du répertoire, comme présentant des rois, et propres à blesser les oreilles et les yeux des républicains qui fréquentent maintenant les spectacles (*maintenant* est d'une précieuse naïveté). Il est temps, en effet, d'oublier ces vieilles chimères de nos pères, et de ne plus offrir, sur nos théâtres, que des modèles d'un patriotisme ardent et d'un amour brûlant pour la patrie, la liberté et l'égalité. »

Le Mariage de Figaro, de Mozart, ridiculement traduit en français par Notaris, est joué le 20 mars 1793, à l'Opéra. Lays était le Figaro le plus lourd qu'on puisse imaginer; la musique ravissante de Mozart, mal exécutée, ne fut pas comprise; les acteurs, qui ne savaient point parler en scène, débitant la prose de Beaumarchais que l'on avait conservée sans avoir recours au récitatif, étaient grotesques au dernier point. L'admirable chef-d'œuvre n'eut aucun succès. *Le Siége de Thionville, Fabius, Miltiade à Marathon,* voilà ce qu'il fallait au public de ce temps! Il abandonna Mozart pour se régaler de ces pastiches républicains. *Le Mariage de Figaro* n'eut que cinq représentations.

Francœur et Cellérier s'étaient refusés à faire représenter gratis *le Siége de Thionville;* l'administration de la commune de Paris rendit, le 19 juin 1793, l'arrêté suivant :

« Considérant que depuis longtemps l'aristocratie s'est réfugiée chez les administrateurs des différents spectacles;

» Considérant que ces *messieurs* corrompent l'esprit public par les pièces qu'ils représentent;

» Considérant qu'ils influent d'une manière funeste sur la révolution;

» Arrête que *le Siége de Thionville* sera représenté gratis et uniquement pour l'amusement des sans-culottes, qui, jusqu'à ce moment, ont été les vrais défenseurs de la liberté et les soutiens de la démocratie. »

Des réclamations s'élevèrent encore contre l'Opéra; plusieurs tendaient même à demander la suppression de ce théâtre. Le 7 septembre 1793, Hébert, le farouche Hébert, le trop fameux père Duchesne, alors procureur général de la commune de Paris, prit hautement sa défense. « L'Opéra, dit-il, a été le foyer de la contre-révolution; mais néanmoins on doit l'encourager, parce qu'il nourrit un grand nombre de familles et fait fleurir les arts

agréables. » En conséquence, il propose, et la commune arrête : « qu'elle encouragera l'Opéra et le défendra contre les persécutions de ses ennemis. » *Moniteur*, 1793, 2e *semestre*, *n*o 253.

Le conseil général de la commune, dans son arrêté du 17 septembre suivant, s'exprime ainsi : « Considérant que, dans le projet de règlement présenté par les artistes de l'Opéra, ce spectacle doit acquérir un nouveau lustre et prospérer pour la révolution, d'après l'engagement formel que prennent les artistes de purger la scène lyrique de tous les ouvrages qui blesseraient les principes de liberté et d'égalité que la constitution a consacrés, et de leur substituer des ouvrages patriotiques..... Arrête, etc.....

» Le conseil arrête en outre, comme mesure de sûreté générale, que Cellérier et Francœur administrateurs de l'Opéra, seront arrêtés comme suspects. »

Un mandat d'arrêt, lancé par la commune de Paris, contre Francœur et Cellérier, dépossède ces entrepreneurs ; l'intrigue et la jalousie les avaient signalés comme suspects. Francœur est mis en prison à la Force, le 16 septembre 1793, et n'en sort qu'un an après ; Cellérier est assez heureux pour échapper aux poursuites de ses ennemis. La commune reprend l'Opéra à son compte, et le fait diriger par un comité choisi parmi les artistes du théâtre dont l'opinion républicaine lui présentait le plus de garantie à cause de son exaltation, tels que Lays, Rey, Rochefort, De La Suze.

L'Opéra s'était montré en plein jour sur le boulevard ; le 10 décembre 1793, il figure à Notre-Dame ; il conduit ses chœurs de chant et de danse à la fête de la Liberté et de la Raison, qui a lieu à la ci-devant église métropolitaine. Il rentre le 12 dans sa demeure ordinaire, et donne la première représentation du *Triomphe d'Apollon*, ballet.

La Fête de la Raison, opéra en un acte, de Sylvain Maréchal, musique de Grétry, est annoncée pour le 1er janvier 1794. On peut juger de l'effroyable licence de cette pièce par l'ordre qui en arrêta la représentation et fit rendre l'argent. D'après ce qu'il permettait, jugez de l'infamie des choses qu'un tel gouvernement frappait de réprobation !

Le représentant du peuple, Léonard Bourdon, que plusieurs appelaient Léopard Bourdon, voulut prendre place parmi les

auteurs qui travaillaient pour l'Opéra. Ce montagnard était bien puissant, et pourtant son crédit échoua devant les oppositions du comité de salut public. Sa pièce, intitulée *le Tombeau des Imposteurs,* fut imprimée aux frais de la république, mais on ne la mit point en scène. En voici le sujet : l'auteur y a mis son cachet ; il s'y est peint au naturel. Il s'agit, dans cet opéra, de montrer un effrayant tableau de la superstition religieuse. Le théâtre représente une église dont les colonnes sont construites avec des crânes humains; une fontaine de sang coule dans le sanctuaire ; dans les chapelles latérales, l'auteur fait violer une jeune fille par un prêtre sur les degrés d'un confessionnal. Tout ce drame lyrique est rempli de ces gentillesses. Léonard Bourdon assiégeait les directeurs, les acteurs, les actrices, et les menaçait de faire dresser une guillotine sur l'avant-scène de l'Opéra, s'ils ne se hâtaient de représenter ce chef-d'œuvre.

Toute la Grèce, ou ce que peut la Liberté, opéra en un acte, de Beffroy de Reigny, musique de Lemoine, tableau patriotique mis en lumière le 5 janvier. Je vais donner ici l'affiche de l'Opéra du 25 du même mois.

De par et pour le Peuple,

Gratis,

EN RÉJOUISSANCE DE LA MORT DU TYRAN,

L'OPÉRA NATIONAL.

Donnera aujourd'hui, 6 pluviose, an II de la république,

MILTIADE A MARATHON, — LE SIÉGE DE THIONVILLE, — L'OFFRANDE A LA LIBERTÉ.

Horatius Coclès, acte lyrique, espèce d'intermède, réussit complétement. Les paroles sont d'Arnault, la musique de Méhul. Ce drame républicain ne dut pas ses succès à la circonstance; on y reconnaît encore le mérite du poëte et du musicien. Nous voyons maintenant des opéras en cinq actes qui ne sont précédés que par une introduction de quelques mesures ; Méhul écrivit une de ses plus belles symphonies pour *Horatius Coclès.* Un caractère noble, mais sévère, des effets pompeux d'harmonie, une vigueur de style peu commune, se font remarquer dans cette ouverture. Sa péroraison demanderait aujourd'hui plus de

développements ; le compositeur ne répéterait pas aujourd'hui le même trait sans y introduire de nouvelles ressources d'harmonie et des jeux d'orchestre différents ; n'importe, l'ouverture d'*Horatius* n'en est pas moins un beau morceau, que l'on exécute encore aux concerts du Conservatoire.

Le livret d'*Horatius* était peu favorable pour le musicien. L'uniformité des sentiments, la nullité de l'action, l'absence des femmes (elles ne figuraient que dans les chœurs), s'opposaient à la bonne structure de la musique, et surtout à la diversité des couleurs, si nécessaire à l'effet général d'une œuvre lyrique. Les adieux du jeune Horatius à son père, duo qui finit en trio, le chœur, *Si dans le sein de Rome,* sont des productions pleines de force dramatique, et dans lesquelles on trouve un rhythme bien établi, dont les résultats agissent vivement sur l'auditoire. Le passage du pont Sublicius, l'action d'Horatius arrêtant l'ennemi tandis que l'on coupe une arche du côté de Rome, tout cela s'exécutait sous les yeux du public, sur la vaste scène de l'Opéra.

Toulon soumis, opéra en un acte, impromptu républicain, précède *la Réunion du* 10 *août* ou *l'Inauguration de la république française,* sans-culottide en 5 actes, de Bouquier et Moline, musique de Porta, 5 avril 1794. Rien de plus plat, de plus misérable n'avait été donné sur le théâtre de l'Opéra national ; les paroliers comme le musicien ont lutté d'ineptie, et tous les trois ont mérité le prix dans ce galimatias dramatique appelé sans-culottide. Il faut lire ces vers, cette prose ridiculement emphatique, car il y avait aussi de la prose ; il faut voir cette partition, premier œuvre dramatique du citoyen Porta, et l'on pensera que ce n'est point à tort que je leur décerne cette récompense.

Le 26 juin 1794, au point du jour, la convention nationale reçoit la nouvelle de la victoire remportée à Fleurus par le général Jourdan. Cette bataille mémorable délivrait nos frontières, et la défaite des Autrichiens assurait la conquête de la Belgique. La convention décréta sur-le-champ qu'un grand concert terminerait les réjouissances votées pour célébrer cet heureux événement. Un immense amphithéâtre avait été dressé devant le château des Tuileries pour la fête dédiée à l'Être Suprême ; on décida qu'il serait rempli par une armée de musiciens. La clô-

ture de tous les théâtres est ordonnée, et l'on met en réquisition tous les chanteurs et symphonistes de Paris, hommes et femmes; plus de douze cents se rendirent à l'appel. Chaque directeur de spectacle se trouva sur les lieux à l'heure précise, avec sa troupe et son bagage instrumental.

Les morceaux choisis se rapportaient à la circonstance, et leur effet musical était éprouvé. Après avoir attaqué d'une manière triomphante les chœurs d'*Armide*, de *Tarare*, d'*Ernelinde*, de *la Caravane*.

Poursuivons jusqu'au trépas
L'ennemi qui nous offense.
Brahma, si la vertu t'est chère...
Que l'ennemi triste, abattu,
A son aspect déjà vaincu,
Sous nos coups morde la poussière!

Jurons sur nos glaives sanglants.
La victoire est à nous!
Jourdan, par son courage,
De la mort, du pillage,
Nous a délivrés tous.

Après ces chœurs et d'autres encore, l'armée chantante et sonnante finit ses exercices par *la Marseillaise*, dont le dernier couplet, *Amour sacré de la patrie!* fut dit lentement et avec expression par les femmes seules, tous les auditeurs à genoux et la tête découverte. Au repos qui précède le refrain : *Aux armes, citoyens!* la grande fenêtre du pavillon principal s'ouvre, et trois cloches énormes que l'on y avait suspendues sonnent le tocsin, cent tambours roulent avec fracas, tandis que cent autres battent la charge, sonnée en même temps par un escadron de trompettes; douze pièces de canon, soutenues par un régiment d'infanterie, font un feu de file, un feu d'enfer continuel, qui se mêle au chœur, *Aux armes, citoyens!*

Cet effet musical prodigieux devait électriser trois cent mille personnes qui se pressaient dans le jardin et ses entours, on l'espérait du moins. Point du tout. L'auditoire ne s'attendait pas à la réserve foudroyante qui vint tout à coup s'unir à l'orchestre, aux chanteurs, en éclatant sur un point d'orgue plein d'onction

et de suavité. Tout le monde fut à l'instant frappé d'une terreur panique; on se précipita vers les portes du jardin; les vagues de la foule renversèrent les barrières, et, fort heureusement, elle put se répandre au milieu des enclos de gazon. On s'imaginait que la contre-révolution était sur le quai des Tuileries et mitraillait le peuple souverain au moment où il chantait victoire. Le canon était inoffensif, mais l'irruption de cette multitude épouvantée fit beaucoup de victimes.

La république avait des moyens puissants pour assembler les masses et les porter en avant; jamais, depuis lors, pareille réunion de musiciens ne s'est fait entendre dans la capitale. Rey, chef d'orchestre de l'Opéra, dirigeait tous ces virtuoses; les tambours, les canonniers même, obéissaient à son bâton de commandement.

La fête votée par la convention nationale en l'honneur de Barra et de Viala devait être célébrée le décadi 10 thermidor. Le comité de salut public avait invité les citoyens Gossec, Cherubini, Méhul, à composer des airs patriotiques pour cette solennité. On voulait que tout le monde fît chorus. D'après la même invitation, ces illustres musiciens se promenèrent dans Paris le violon à la main; montés sur une chaise ou sur une borne, chantant et jouant de toutes leurs forces; ils apprenaient leurs airs au peuple souverain, rangé en cercle auprès de chaque troubadour, dont les soins furent inutiles. Ces maîtres, faisant répéter, endoctrinant de tels disciples, ne devaient pas être médiocrement comiques.

« Le comité de salut public arrête :

» L'Opéra-National sera transféré sans délai au Théâtre-National, rue de la Loi; le spectacle qui occupait ce théâtre sera transféré sans délai à celui du faubourg Saint-Germain; des commissaires seront nommés pour régler les frais nécessaires à la translation et aux indemnités légitimes, ainsi que pour préparer au comité le travail sur la liquidation des propriétaires et des créanciers de ces deux théâtres. » 27 germinal an II.

Comme cette mutation ne s'opérait point avec la diligence deux fois réclamée par cet arrêté, le comité de salut public fit incarcérer le citoyen Bourdon-Neuville et la citoyenne Brunet-Montansier, qui avaient fait construire sur l'emplacement de l'hôtel de Louvois, rue de Richilieu, la salle dont on voulait

s'emparer. Leur théâtre fut provisoirement confisqué. L'Opéra-National s'y établit, et fait son ouverture le 20 thermidor suivant (7 août 1794), par *la Réunion du* 10 *août,* sans-culottide en cinq actes, qui jouissait de toute la faveur du public. En entrant dans cette nouvelle salle, l'Opéra prit un nouveau nom, et s'appela *Théâtre des Arts.*

Les habitués du parterre trouvèrent des siéges à l'Opéra, pour la première fois, à cette représentation. « Ce changement était commandé par le bon sens et le respect dû au peuple. On ne conçoit pas comment, depuis la révolution, il existait encore des théâtres où l'on eût l'insolence d'entasser des citoyens français debout et à la gêne, dans un bas-fond, le tout pour les amuser! Au moins le public pourra-t-il écouter de belle musique sans être au supplice, et voir de magnifiques ballets sans tendre le cou... On a repeint la majeure partie de la salle, et notamment les ornements des loges. Mais le tout a peut-être encore conservé ce ton de couleur rosé, ce genre d'ornements frivoles et accumulés, si fort en vogue vers le milieu de ce siècle, et qu'on pourrait appeler *à la Pompadour...* » Voilà un mot que les romantiques pensaient avoir trouvé : *la Décade philosophique* l'imprimait en l'an II de la république.

Denis-le-Tyran, maître d'école à Corinthe, opéra en un acte de Sylvain Maréchal et de Grétry. Une foule de danseuses, habillées en écoliers de ce roi devenu pédagogue, sautaient pardessus les épaules de leur maître, et jouaient au cheval fondu. Voilà ce que les paroles et la musique de cette opérette offraient de plus remarquable. 23 août 1794.

La Fête de la Raison avait été arrêtée au moment où l'on allait la jouer; les auteurs firent disparaître les scènes dont le comité de salut public condamnait la licence; ils rajustèrent leur pièce, qui fut représentée sous le titre de *la Rosière républicaine.* Vestris, en sans-culotte, dansait un pas avec deux religieuses, représentées par les citoyennes Adeline et Pérignon. Le public se montra plus sévère que les représentants du peuple; il fit justice de cette infamie revue et corrigée. *La Rosière républicaine* était annoncée pour le 31 août; l'explosion de la poudrière de Grenelle, qui eut lieu ce jour-là, fit renvoyer cette première représentation au 2 septembre suivant.

L'action se passait devant une église fermée; des femmes ve-

naient pour entendre la messe, et, ne pouvant entrer, récitaient à genoux le *Pater*, l'*Ave*, le *Confiteor*. Le chœur, où toutes ces prières se croisent, est d'un assez joli dessin. La porte de l'église s'ouvre enfin, et l'on y voit, sur l'autel, la statue de la Raison ; l'amant de la rosière Alizon chante un hymne en l'honneur de cette déesse ; l'orgue l'accompagne. C'est la première fois qu'un orgue a sonné dans la salle de l'Opéra. Le curé, que l'on croyait endormi, vient se mêler aux républicains en goguettes ; il ôte sa soutane, jette son bonnet, et paraît vêtu en vrai sans-culotte. Le voilà prêt à partir pour Rome, tenant en main le bonnet rouge dont il veut coiffer le pape. Le citoyen Lays représentait ce curé.

Le ballet qui terminait *la Rosière républicaine* durait aussi longtemps que cet opéra ; les sans-culottes dansant auprès de l'autel de la Raison avaient bien des gambades, des pirouettes à faire. A Bordeaux, un baladin eut l'insolence, la malice, de donner un croc-en-jambe à la statue de la liberté, qui tomba sur son nez ; jugez du scandale ! de l'effroyable explosion du parterre à la vue de sa Liberté chérie tombant *tout à plat !* car cette statue, figurant la ronde bosse, n'était qu'une planche peinte. Le danseur criminel eut beau se cacher dans la foule qui tournait en rapides moulinets, il fut reconnu, signalé ; ses jambes le sauvèrent de la fureur populaire qui l'eût mis en pièces.

Les faiseurs d'opéras travaillaient avec ardeur pour les sans-culottes ; pourquoi donc les chorégraphes se bornèrent-ils à composer les divertissements de ces pièces, à mettre en scène des airs patriotiques ? pourquoi n'y eut-il pas au moins un grand ballet républicain ? En voici la raison. A la demande générale de tous les hommes du pouvoir, de tous les hommes libres, le citoyen Gardel avait composé le ballet pantomime de *Guillaume Tell*, ballet en trois actes, d'un grand mérite sous le rapport du drame, de la variété des tableaux, des danses, des costumes, des décors, et que son auteur a toujours préféré à ses autres ouvrages. Le livret en fut soumis au comité de salut public, aux membres de la commune, qui le reçurent avec des transports d'enthousiasme. Sa mise en scène exigeait une dépense de 50,000 francs ; on s'empressa de mettre cette somme à la disposition de la municipalité directrice. Il était impossible d'agir avec plus de prestesse et de libéralité. Mais, hélas ! quand il fallut prendre

ces fonds pour bâtir le palais de Gessler, le châlet de Guillaume, on ne trouva plus rien dans la caisse; les 50,000 francs avaient disparu. On les remplaça, les mêmes mains les enlevèrent, et nul ne fut assez curieux, assez indiscret, pour en chercher la trace, et les poursuivre dans le nouveau gîte qu'on leur avait donné. Plus d'argent, plus de Suisses, plus de ballet : *Guillaume Tell* rentra dans le portefeuille de Gardel, et n'en sortit que pour être présenté à l'empereur des Français. Tout en approuvant le choix du sujet, en faisant l'éloge de la conduite du drame, Napoléon sut l'éloigner de la scène, et fit mettre en scène l'*Enfant prodigue* du même auteur.

Le Chant du Départ, de J. Chénier et de Méhul, est exécuté pour la première fois, le 29 septembre 1794, après *Iphigénie en Tauride.* Ce bel air national est reçu avec enthousiasme; il figure pendant six ans à presque toutes les représentations du Théâtre des Arts.

Une fête avait été instituée en l'honneur de J.-J. Rousseau : le 20 vendémiaire an III, jour de cette solennité républicaine, *le Devin du Village, le Chant du Départ, Télémaque,* sont offerts au public; ce spectacle est terminé par l'*Éducation de l'ancien et du nouveau régime, hommage à J.-J. Rousseau,* hymne de Désorgues et Jadin. 11 octobre.

Le 2 pluviôse an III, de par et pour le peuple, on donne gratis *la Réunion du 10 août,* pour l'anniversaire de la mort de Capet.

On était fatigué, ennuyé, saturé des parades républicaines, les sans-culottes eux-mêmes n'en voulaient plus. Ces dégoûtantes rapsodies n'avaient dû leur succès qu'au délire révolutionnaire; ce délire n'était point calmé, bien s'en faut, et pourtant les pièces qu'il avait inspirées déplaisaient au public. Afin de le ramener au Théâtre des Arts qu'il abandonnait, on eut recours aux anciens opéras, bannis du répertoire comme entachés de royalisme. Des arrangeurs furent à l'instant chargés de revoir ces partitions, et d'en faire disparaître tout ce qui pouvait blesser des oreilles républicaines. Les rois devinrent des chefs; les princes, les ducs, des généraux, des représentants du peuple; les seigneurs, des maires; les mots de *trône, couronne, sceptre, roi, reine, prince,* etc., tous ceux qui se rapportaient à la tyrannie furent changés, et les opéras anciens, épurés de

cette manière, vinrent reprendre la place que les pastiches républicains leur cédaient.

En vain un frère ingrat vous ravit la couronne,
Prince, mon peuple et moi reconnaissons vos droits ;
La nature et la loi vous appellent au trône,
Le droit de Polynice est la cause des rois.

Ce début d'*OEdipe à Colone* réunissait bien des mots proscrits. Voici comment on l'arrangeait :

En vain un frère ingrat ravit votre héritage,
Garant de vos traités, je soutiendrai vos droits;
L'affront qu'on vous a fait, Athènes le partage,
Je venge en vous servant la nature et les lois.

Au lieu de ce vers :

Tremble, tremble, devant ton roi,

Polynice disait :

Tremble, tremble, frémis d'effroi.

On substituait :

Ce droit de commander dont j'étais trop jaloux. —
Les pères investis de vos droits les plus saints,

aux anciennes paroles :

Cette couronne, hélas! dont j'étais trop jaloux. —
Les pères et les rois, arbitres souverains.

Les versions nouvelles, faites à l'Opéra-Comique, étaient plus burlesques encore; *la loi* remplaçait si bien *le roi* pour la rime et pour la mesure, que l'on s'empressa de chanter :

La loi passait, et le tambour battait aux champs.

Ces variantes étaient encore adoptées en 1801.

Mlle Guimard reparaît dans une représentation donnée au bénéfice des artistes vétérans, le 23 janvier 1796.

Les représentations données à la fin de l'année pour la capitation des acteurs, et dont ils se partageaient la recette au marc

le franc de leurs appointements, sont supprimées. L'arrêté du 30 fructidor an IV les gratifie d'un demi-mois pour les indemniser.

J'ai parlé plusieurs fois de cette capitation sans dire ce que c'était; une partie de mes lecteurs l'ignorent peut-être, je vais donc le leur expliquer. Les guerres que Louis XIV avait à soutenir contre toutes les puissances de l'Europe, les persécutions dirigées contre les protestants, avaient épuisé la France au point que le roi fut obligé de recourir à des moyens extraordinaires pour se procurer des hommes et de l'argent. En 1694, on divisa les Français en vingt-deux classes pour établir un impôt payable par tête qui fut nommé *capitation*. On autorisa l'Académie royale de Musique à donner par an trois représentations extraordinaires, dont la recette, partagée au marc la livre entre tous les artistes, les indemnisa largement de l'impôt en leur produisant une gratification équivalente à un mois de traitement. Les premiers sujets ne partageaient que sur un taux de 1,500 livres, base de leur pension. L'article 45 du règlement de 1714 ne supprima point les représentations de capitation; mais elle les fit dépendre de la volonté de l'autorité, afin que les acteurs ne prissent pas l'habitude de les considérer comme un droit, et ne prétendissent pas s'en faire payer la valeur, si quelque circonstance empêchait de les donner. Néanmoins elles eurent lieu tous les ans jusqu'au mois de fructidor an IV. On les remplaça plus tard par des représentations à bénéfice accordées aux premiers sujets seulement.

Si vous me demandez quelles pièces nouvelles ont été jouées sur le Théâtre des Arts depuis le 16 fructidor an II jusqu'au 28 nivôse an V, je vous répondrai : Aucune. Ainsi depuis le 2 septembre 1794 jusqu'au 17 janvier 1797, pendant deux ans quatre mois et demi, néant.

Si l'Opéra goûtait les douceurs d'un parfait repos, les chefs de l'État ne s'endormaient pas comme lui; toujours attentifs à l'amélioration des établissements publics, ils veillaient sur notre première société chantante. Voici la lettre que le ministre de l'intérieur adresse aux administrateurs du Théâtre des Arts, le 14 pluviôse an V :

« L'intention du directoire exécutif, citoyens, est que le théâtre

dont vous êtes administrateurs porte désormais le titre de *Théâtre de la République et des Arts;* vous voudrez bien, du jour même où vous recevrez cette lettre, ne plus employer d'autre dénomination.

» Salut et fraternité,

» Pour le ministre de l'intérieur, le ministre de la police générale pour absence,

» COCHON. »

Ces administrateurs étaient les citoyens La Chabeaussière, Mazade, de Parny et Caillot, qui, le 13 messidor an IV, avaient été substitués au comité des acteurs.

Le 13 prairial an V, ce comité rentre en fonctions, et les administrateurs sont congédiés. Ginguené, chef de division à l'instruction publique, est désigné pour correspondre avec le ministre et le comité comme agent intermédiaire. Le comité obtient la permission d'emprunter 240,000 francs pour acquitter ses dettes. 21 messidor an V, 9 juillet 1797. Le citoyen Mirbeck est nommé commissaire du ministre auprès du Théâtre de la République et des Arts. Six mois après, Mirbeck est renvoyé; Francœur, Denesle et Baco lui succèdent, avec le titre d'administrateurs provisoires.

Le 20 décembre 1796, on avait rétabli les bals de l'Opéra; mais il n'était pas permis de s'y présenter masqué. Ces bals ne réussirent pas : la première recette fut de 5,325 francs; la seconde tomba à 1,155 francs.

L'Opéra sort enfin de sa léthargie, et donne, le 17 janvier 1797, *Anacréon chez Polycrate,* opéra en trois actes de Guy, musique de Grétry. Sans être un bon ouvrage, *Anacréon* ressemblait du moins à un opéra. Succès brillant : 9,334 francs de recette à la première représentation. Cela prouve la légitimité du triomphe; la troupe des claqueurs ne remplissait pas la salle comme aujourd'hui. Lays, Rousseau, Adrien, Mlle Henry, se distinguèrent dans les rôles d'Anacréon, d'Olphide, de Polycrate, d'Anaïs.

Larrivée reparaît dans deux représentations, et se fait applaudir encore. Il joue le rôle d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide.* 29 avril.

Les vieillards couronnés, le 10 fructidor an V, dans les muni-

cipalités assistent au spectacle dans des loges décorées ; l'opéra d'*Alceste* est donné pour compléter les divertissements de la fête des vieillards. 27 août.

Châteauneuf, que de nombreux succès dans les départements avaient fait connaître avec avantage; Châteauneuf, qui a laissé des souvenirs en Provence, où plusieurs le citent encore en l'appelant *Sateauneuf,* débute avec succès par le rôle de Polynice. Darius paraît dans celui de Panurge, et n'a pas moins de bonheur; ce chanteur a tenu ensuite le premier emploi de basse, en province, d'une manière très-remarquable.

L'Opéra s'était reposé trop longtemps, il ne pouvait reprendre tout à coup son ancienne activité. Jouer *Anacréon*, trois actes en un an! c'était peu de chose, sans doute, mais c'était beaucoup pour lui. Je ne compterai point comme un opéra *la Pompe funèbre du général Hoche,* de J. Chénier et Chérubini, représentée le 11 octobre 1797. L'année suivante ne fut pas plus fertile. Je ne parlerai de la reprise d'*Orphée* que pour signaler le succès de Rousseau, qui chanta dans la perfection le rôle principal.

Le 10 thermidor an VI, relâche à cause de la fête de la Liberté et de l'entrée triomphale des objets d'art recueillis en Italie. 28 juillet 1798. L'Opéra tout entier figurait au cortége.

Apelle et Campaspe, opéra en un acte, paroles de Dumoustier, musique d'Eler, ennuie prodigieusement les amateurs qui s'étaient réunis au Théâtre de la République et des Arts, le 15 août 1798. Il paraît que ces mêmes amateurs désappointés eurent soin d'en avertir leurs amis et connaissances : la salle était déserte le second jour.

Olympie, opéra en trois actes de Guillard et Kalkbrenner. tombe tout à plat, le 18 décembre 1798. *O l'impie!* disait-on en parlant du musicien tudesque. Ce n'était point alors qu'il fallait crier au sacrilége ; faire un opéra lourd, aride, soporifique, cela peut arriver aux plus honnêtes gens, aux personnes les mieux constituées ; mais lacérer, rajuster, tripoter le chef-d'œuvre des chefs d'œuvre, le sublime *Don Juan*..... Je m'arrête, n'anticipons pas sur les événements. Je vous conterai plus tard ce forfait musical ; il ne fut commis que sept ans après.

Mlle Chevalier fait ses premières armes avec beaucoup d'éclat dans le rôle d'*Antigone,* rôle favori, rôle adopté par toutes les

débutantes. 6 décembre 1798. Elle se signale dès ce premier jour, et promet ce qu'elle a tenu d'une manière si brillante. Mais pourquoi donc annoncer ainsi l'apparition d'un nom aujourd'hui inconnu? Beaucoup de mes lecteurs sont prêts à me faire cette demande. Je les arrêterai, en leur disant que Mlle Chevalier s'unit ensuite en légitime mariage avec le danseur Branchu. Voilà notre virtuose qualifiée, et comme dit un vieux couplet d'opéra-comique :

Notre demoiselle a dit : Oui ;
La v'la donc madame.

Vestris le père fait fureur en dansant le menuet à la reprise d'*Annette et Lubin,* ballet de Noverre, remis en scène le 16 janvier 1799. Garat, Rode, F. Duvernoy, se font entendre dans trois concerts donnés à l'Opéra, suivis d'un ballet. Succès fou, recettes admirables. « Mais ce Garat n'a qu'un filet de voix, disait un amateur du vieux chant français. — Tudieu! vous appelez cela un petit filet, qui pêche 15,000 francs d'un seul coup dans la poche des Parisiens ! »

Le 4 juin 1799, première représentation d'*Adrien,* en trois actes, paroles de Hoffman, musique de Méhul. En écrivant un ouvrage qu'il destinait au Grand-Opéra, ce maître ne songea point à changer le système de musique de ce théâtre. L'auteur d'*Euphrosine* avait fait une révolution à Favart en y portant des partitions fortes de musique ; notre grande scène lyrique avait été régénérée par Gluck depuis vingt-cinq ans; Méhul pensa qu'elle était arrivée à son plus haut degré de perfection, et qu'il fallait se contenter de marcher sur les pas des illustres compositeurs qui l'avaient précédé. Gluck, Piccini, Sacchini, étaient alors les modèles qu'il fallait imiter. La manie de la déclamation musicale ne trouvait alors que des fanatiques et des appropateurs.

En composent *Adrien,* Méhul n'a rien innové; c'est de la musique bien faite, dans un système détestable. On remarque dans cette partition cinq airs de femme d'une facture et d'un caractère uniformes, deux beaux chœurs; mais peu de mélodie. L'ouverture, qui est le meilleur morceau de cet ouvrage inédit, était déjà gravée en tête d'*Horatius-Coclès.* C'est à la première

représentation d'*Adrien* que les intéressants quadrupèdes endoctrinés par Franconi firent leur début sur la scène de l'Opéra; on les avait attelés au char de l'empereur romain. C'est la seule nouveauté que les amateurs de ce temps eurent à signaler dans l'opéra de Méhul. Ce maître fit un usage fréquent de l'enharmonie dans les récitatifs, afin d'en varier les formes et rompre ainsi leur tendance à la monotonie. L'auditoire se montra sensible à cette innovation, et remarqua très-judicieusement que les acteurs, peu familiers avec des transitions brusques, hardies, qui dépaysaient leur oreille, chantaient plus faux qu'à l'ordinaire.

Le livret d'*Adrien* était une traduction à peu près fidèle de l'*Adriano* de Métastase. Hoffman puisait depuis longtemps à cette source. Le triomphe d'un empereur romain alarma la politique du directoire exécutif; *Adrien* fut éloigné de la scène après sa quatrième représentation; la recette de la première s'était élevée à 9,905 francs. Le succès d'*Adrien* paraissait encore douteux quand son exhibition fut prohibée.

Le règlement pour le Théâtre de la République et des Arts, du 29 brumaire an VII, fixe le traitement des artistes et des préposés à la somme de 755,250 francs par an; le nombre des parties prenantes est de quatre cent quinze. Le directoire exécutif augmente les droits des auteurs et les appointements des artistes. Les premiers sujets du chant et de la danse reçoivent 12,000 francs de fixe; plusieurs ont, en outre, de fortes gratifications. Elles sont, en l'an VII, pour Lays, de 28,000 francs; pour Chéron, de 11,000; pour Lainez, de 5,000; pour Vestris, de 5,000. 600 francs sont accordés pour chacune des vingt premières représentations d'un opéra formant tout le spectacle; 400 francs pour les dix suivantes, 300 francs pour les dix autres. Après la quarantième, les auteurs se partagent encore une gratification de 1,000 francs, et chaque représentation leur est payée 200 francs.

Les droits pour un opéra en un acte sont, dans les mêmes proportions décroissantes, de 240, 160, 120 francs; la gratification de 200 francs; les représentations données après la quarantième sont taxées à 80 francs, le tout à partager. Ces dispositions ne sont applicables que pour les ouvrages nouveaux, mis en scène après le 29 brumaire an VII. Les premiers qui profitè-

rent de cette amélioration précieuse et depuis longtemps réclamée, sont les auteurs d'*Olympie*.

Le nombre des premiers artistes, car il n'y avait plus de sujets alors, ce nombre était de six pour le chant comme pour la danse : trois homme et trois femmes. Une basse, un baryton, un ténor; un rôle à baguette, un rôle tendre, un rôler léger pour les femmes. Rôles à baguette, c'est ainsi que l'on désignait le premier emploi; l'actrice qui le tenait représentait Armide, Médée, et toutes les enchanteresses, magiciennes et sorcières qui commandaient aux éléments avec une baguette d'or. Les rôles à baguette sont maintenant abandonnés aux actrices du troisième ordre, à cause du peu d'importance qu'ils ont sur notre scène. Les trois premiers danseurs et les trois premières danseuses étaient classés de cette manière : genre sérieux, demi-caractère, genre comique.

Chant : Chéron, Lays, Lainez; Mmes Maillard, Chéron, Latour.

Danse : Vestris, Milon, Goyon; Mmes Clotilde, Gardel, Chevigny.

Adrien, Dufresne, Rousseau, Laforêt; Mmes Henry, Ponteuil, Mullot, Chevalier, Clarisse, figuraient parmi les remplacements du chant.

Catel était alors accompagnateur au Théâtre de la République et des Arts. Rey dirigeait toujours l'orchestre.

La Nouvelle au camp de l'assassinat des ministres français à Rastadt. Tel est le titre d'un petit opéra, d'une scène patriotique exécutée le 14 juin 1799. Un semblable titre, en caractères géants, tels que ceux dont on se sert aujourd'hui, ne pourrait se déployer que sur une affiche de dix pied de haut.

Léonidas ou les Spartiates, opéra en un acte, de Guilbert-Pixérécourt, musique de Persuis et Gresnik, s'éteint après sa troisième représentation.

La Descente en Angleterre, de Saulnier et Kalkbrenner, n'avait pas eu un meilleur sort.

Le 16 septembre, l'Opéra figure à la pompe funèbre du général Joubert.

Le lendemain, Taglioni et sa sœur Louise, élèves de Coulon, débutent dans *la Caravane.* C'est la première fois qu'un nom

qui devait acquérir tant de célébrité dans le monde dansant, paraît sur les affiches de l'Opéra. Le père et la tante de notre sylphide furent si bien accueillis, qu'ils revinrent à plusieurs époques exercer leur talent sur le même théâtre.

Héro et Léandre, ballet pantomime en un acte, de Milon, second maître de ballets, réussit complétement, le 4 novembre. Mlle Ninette Duport débute par le rôle de l'amour. C'est une composition pleine d'intérêt; le spectacle, les danses, l'exécution, furent généralement applaudis. Ce chorégraphe avait déjà donné *Pygmalion.* 4 novembre 1799.

Armand Vestris débute dans *la Caravane;* il est présenté par son père et son grand-père. Nouveau triomphe pour la famille Vestris; *la Caravane,* ce jour-là, produisit 8662 francs. Armand Vestris partit pour l'Italie après ses débuts.

La direction de l'Opéra était revenue à Devismes; Bonnet était son associé. Cellérier, ancien entrepreneur de ce théâtre, leur est adjoint en qualité d'agent comptable.

Les bals masqués sont rétablis; la première recette est de 26,008 fr. La recette des huit bals s'élève à 85,907 fr.

Hécube, opéra en trois actes, de Milcent et Fontenelle; mauvaise pièce, musique *idem.* On y remarque cependant un effet d'orchestre exprimant la colère d'Achille. Une infinité de plagiats excitèrent la mauvaise humeur des artistes, et l'on dit : Les paroles d'*Hécube* sont de Milcent, la musique est de Centmil. 5 mai 1800.

Après la première représentation de cette pièce, Lainez lut une lettre communiquée par le ministre de l'intérieur; elle annonçait une grande victoire remportée sur les Autrichiens par l'armée du Rhin. Cette lettre fut applaudie avec transport, et bien plus qu'on n'avait fait pour le nouvel opéra.

Le 26 floréal an VIII, reprise victorieuse de *Psyché;* ce ballet reparut dans tout son éclat. Le spectacle commença par *Anacréon chez Polycrate.* Je fis mon début à l'Opéra ce jour-là, c'est-à-dire que j'allai m'asseoir sur ses banquettes. J'étais jeune et superbe comme le fils de Laïus; j'aimais la musique avec passion et n'étais pas encore musicien; je touchais à mon seizième printemps; je sortais de ma petite ville, je n'avais encore rien vu, rien entendu, et pourtant je ne fus point émerveillé; je m'attendais à quelque chose de plus beau, de plus saisissant.

Depuis lors, ma façon de voir, de penser, à l'égard de notre premier théâtre lyrique, n'a point changé. C'est quelquefois bien, plus rarement très-bien, mais c'est toujours insuffisant. Les forces vocales et instrumentales indiquent ce que cela pourrait être, sans arriver jamais à l'effet qu'on se promet, à l'effet que l'on devine, que l'on sent, en lisant sur la partition le final de *Don Juan* ou celui de *Moïse*. Ce résultat, je ne l'ai rencontré que dans la petite salle du Conservatoire, en entendant les symphonies de Beethoven, les ouvertures de Weber. Voilà la musique tout entière, la musique agissant sur le cœur et sur la poitrine, vous serrant de tous côtés. Je ne parle que de la symphonie; quand aux forces chorales, je pense que doubler celles de l'Opéra, ce ne serait pas trop pour atteindre le but.

Je pourrais vous faire un feuilleton complet sur la représentation du 26 floréal an VIII; je m'en souviens comme des spectacles de cette semaine; je ne vous parlerai pas plus d'*Anacréon*, de *Psyché*, que du *Chant du Départ*, exécuté par l'orchestre, avant l'ouverture de l'opéra, sans musique sur les pupitres; les symphoniste savaient admirablement leur partie; ils regardaient aux loges, souriaient à leurs amis et connaissances, en jouant la musique de Méhul. Cet air était alors le prélude obligé de tous les spectacles; il n'excitait aucune passion politique, n'éveillait aucun souvenir douloureux; tout le monde pouvait l'applaudir, et la prestesse, la galanterie que l'on mettait à l'offrir au public, l'empêchaient de demander d'autres airs patriotiques. Le premier consul voulait bien ne pas priver les amateurs de leur ration ordinaire, mais il servait leur goût à sa fantaisie. Je vous dirai cependant qu'une rixe violente eut lieu dans le parterre : on s'y battit à coups de sabres, mais on y était si pressé, que les combattants ne purent tirer leurs armes du fourreau; je les vis se frappant sur la tête et sur les épaules avec la monture de leurs glaives recourbés. Cette manière d'espadonner n'en était pas moins dangereuse; le sang coulait; personne pourtant ne se dérangea; les scènes de ce genre étaient si fréquentes que le public y était accoutumé. Des voisins conciliateurs et le premier coup d'archet de l'orchestre, attaquant *le Chant du Départ*, désarmèrent provisoirement les champions.

Me voilà installé au Théâtre de la République et des Arts; maintenant je vais vous parler de ce que j'ai vu de mes yeux,

entendu de mes oreilles. J'ai franchi l'antiquité, le moyen âge de notre Académie royale de musique ; j'arrive au temps moderne, et pourtant j'ai encore à vous conter l'histoire de ses exercices pendant trente-six ans. Je voudrais bien n'en avoir pas tant vu !

CASTIL-BLAZE.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'AVOCAT PATRU.

On n'est pas obligé de savoir aujourd'hui que l'avocat Patru fut un des jeunes gens les plus célèbres de son temps, par sa jolie figure, par son esprit, qui était le plus beau du monde, et par sa pauvreté qui passa en proverbe. Personne n'ignorait cela, dans Paris, il y a seulement deux cents ans. Quand on voulait dire qu'un homme ne faisait rien comme tout le monde, on disait : Celui-là se comporte à la façon de Patru; et, en effet, Olivier Patru agissait toujours au rebours des autres. Quand il s'était mis en tête une idée, le pape ne l'en aurait pas fait démordre. Il était galant à sa manière, et comme il réussissait dans toutes ses entreprises, on pourrait s'étonner qu'il n'eût pas atteint la fortune; mais la fortune est la seule femme à laquelle l'avocat Patru n'ait jamais voulu dire une douceur, et si bienveillante que soit une dame, encore faut-il qu'un joli garçon lui fasse au moins le premier compliment.

Ce jeune homme gagna fort habilement les trois premières causes qu'il eut à plaider au palais; et comme ses trois clients lui firent banqueroute de ses honoraires, il disait gaiement en faisant claquer ses doigts :

— Voilà un beau pronostic! vous verrez que je n'aurai le sou de ma vie! mais je m'en moque, pourvu que j'aie du pain et de jolies maîtresses.

Il touchait à ses vingt ans quand mourut son père, qui était le plus honnête avocat du barreau de Paris. L'héritage se com-

posait d'un mobilier fort simple et d'une somme de huit cents livres que le jeune homme employa utilement à faire un voyage en Italie, ce qui était une chose rare alors et donnait de la considération. Ce fut en 1625 qu'il revint de ce voyage. Comme il y eut, cette année-là, jubilé, M. Patru mit un jour ses plus beaux habits pour aller voir la procession devant le parvis de Notre-Dame où se trouvaient la cour et la ville en grande foule.

On parlait alors, dans la petite bourgeoisie, d'une beauté extraordinaire. C'était la fille du procureur au Châtelet Turpin. Elle s'appelait Marie. Jamais on n'avait rien vu d'aussi parfait que sa taille et ses mains, d'aussi éclatant que la blancheur de son teint, ni d'aussi doux que ses yeux bleus et tout son visage. Elle n'avait que seize ans, et déjà elle était connue de la capitale entière pour la plus belle fille qui fût en ce temps-là.

On savait que Mlle Turpin devait figurer à la procession parmi les vierges ; c'est pourquoi les jeunes gens la cherchaient avec empressement. Un murmure universel d'admiration s'éleva quand elle parut, et les compliments les plus flatteurs parvenaient à son oreille.

—Voilà de si grands yeux, disait l'un, qu'on s'y pourrait mirer quatre amants à la fois.

— Ce sont des puits où l'on se noie, plutôt que des miroirs, disait un autre.

— Non, assurait un troisième, je les tiens pour des arquebuses assassines, qui couchent en joue tous les cœurs.

Mlle Turpin entendait ces propos, baissait avec embarras ses paupières ; mais elle les releva par hasard en passant devant M. Patru, et comme il ne parlait point Phébus, étant instruit et avocat, il porta tout uniment la main à son chapeau et fit un salut auquel on répondit d'un air fort mélancolique.

— D'où connaissez-vous ce jeune homme ? demanda Mme Turpin à sa fille.

— C'est M. Patru, ma mère, ce jeune avocat dont on dit tant de bien, et que mon père nous fit entendre l'an passé.

— Il a si bon air, que je l'aurais pris pour un gentilhomme.

Dans ce moment la foule devint très-épaisse, et la mère, qui n'avait pas le pied léger, se serait laissée choir, si Patru ne l'eût retenue dans ses bras. Mme Turpin était de naissance assez com-

mune ; elle remercia le cavalier avec une politesse familière, en l'appelant dix fois par son nom :

— Vous êtes bien aimable, monsieur Patru ; je vous suis fort obligée, monsieur Patru ; sans vous je m'allais blesser. Mon mari vous ira voir pour vous rendre grâce, monsieur Patru. Je suis madame Turpin, et voici ma fille. Dites donc quelque chose à monsieur Patru, Marie.

Mais la fille rougissait de la sottise de sa mère, et ne voulut dire mot pendant un quart d'heure que dura la conversation. La procession étant entrée dans l'église, le jeune homme s'éloigna, en promettant d'aller rendre ses devoirs à la famille Turpin, et de plus très-amoureux de la demoiselle.

Tout autre que notre avocat aurait fait sa visite dès le lendemain ; mais Patru était un homme singulier, qui raisonnait toujours avec lui-même, et sa première bizarrerie fut de se mettre dans l'esprit qu'il devait bien se garder de paraître chez M. Turpin. En vain le procureur au Châtelet le fit engager à venir par d'autres jeunes gens ; il n'y voulut jamais mettre les pieds, de sorte que Mlle Marie s'imagina qne les ridicules discours de sa mère étaient la cause de cet éloignement, ce qui lui fit beaucoup de chagrin. Cependant Patru passa un jour dans la rue Saint-Jacques où demeurait Turpin, et comme la jeune fille se tenait sur sa porte, il la salua poliment de loin et lui jeta involontairement des œillades fort tendres. Depuis ce jour, notre avocat s'arrangea pour venir souvent près de cette maison.

Ce manége dura plusieurs semaines.

La main de Mlle Turpin était promise à un autre avocat nommé Lévêque. C'était un petit homme laid, bavard et crépu, mauvais plaisant, et qui perdait ses causes, mais grand travailleur et qui avait un peu de bien. Soit que la demoiselle ne vit pas Patru avec indifférence, soit que l'approche du mariage l'eût fait réfléchir, elle ne se souciait plus d'épouser son prétendu. Son père l'y décida pourtant, non sans peine, et on dit qu'elle fut trois jours à pleurer avant de vouloir admettre son mari dans la chambre à coucher, ce qui fit rire les commères.

A peine marié, l'avocat vit sa maison pleine de garçons attirés par la beauté de sa femme. Tout le barreau s'y donnait rendez-vous. Patru seul n'y paraissait point encore, et on s'étonnait qu'il ne voulût pas venir chez son confrère.

— C'est donc un bourru et un sauvage? demanda Mme Lévêque.

— Point du tout, lui répondit-on.

— Alors c'est donc un libertin qui n'aime pas la compagnie des dames honnêtes?

— Pas le moins du monde; c'est l'homme qui sait le mieux vivre et qui a le plus de galanterie; mais il est original et sujet à des manies.

— Parbleu! s'écria M. Lévêque, je veux éclaircir ce point. Je vous invite à souper pour demain, messieurs, et je vous donne ma parole que nous aurons M. Patru, dussé-je le saisir au collet et l'amener de force.

Le lendemain, au Palais, Olivier, suivant sa coutume, se tenait éloigné de M. Lévêque; mais celui-ci vint l'aborder et l'entraînant près d'une fenêtre:

— Monsieur, lui dit-il, je n'y tiens plus, il faut absolument que j'aie l'avantage de vous connaître. On m'a dit de vous toutes sortes de bien. Vous passez pour le convive le plus aimable qui soit à Paris, et de plus vous avez parcouru l'Italie, dont vous parlez à ravir. Je vous supplie d'honorer de votre présence un petit souper que je donne ce soir, et qui sera fort triste si je ne puis remplir l'engagement que j'ai pris de vous y amener.

— Monsieur, répondit notre avocat, je ne mérite pas que vous fassiez un si grand état de moi, et comme je suis ennemi des cérémonies, j'accepte votre invitation.

Le soir, vers sept heures, Patru se présenta donc chez M. Lévêque. Il avait peigné avec soin ses cheveux noirs, partagés sur son front, et portait si bien le simple manteau de laine, qu'on l'aurait pris pour un homme de cour déguisé en costume de palais. De son côté, la jeune dame, piquée au jeu depuis longtemps, avait résolu d'être furieusement séduisante, ne fût-ce que pour faire sentir à Patru tout ce qu'il avait perdu par sa faute. Comme elle était la seule femme de la réunion, la nécessité de tenir tête à une dizaine de jeunes gens l'anima promptement, et la mit si bien en gaieté, qu'elle ne cessa de sourire et de montrer ses belles dents, ce qui lui allait à merveille. Elle s'acquitta des honneurs du repas avec la grâce d'une Circé. On fit chère-lie jusqu'à onze heures. Patru, qui était assis à côté de la maîtresse du logis, recevant toujours les meilleurs morceaux et les plus

grosses rasades, conta des histoires plaisantes qui divertirent fort la société.

Après avoir vidé plusieurs verres de vieux bourgogne, M. Lévêque commençait à s'échauffer. Il aimait les équivoques, et s'écria en frappant sur la table :

— Messieurs écoutez, je vous prie ; je suis le maître de la maison ; écoutez, messieurs, que je fasse une proposition. Mon hôte, M. Patru, a la réputation d'être un expert en affaires de galanterie ; je vote pour qu'il nous raconte l'une de ses amourettes.

La proposition fut appuyée avec grand bruit. Mme Lévêque faisait la mine de vouloir se retirer ; mais le mari déclara que sa femme n'était pas une petite fille, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle fît la mijaurée comme les dames de l'hôtel Rambouillet, ajoutant qu'il lui avait déjà conté plus d'une bonne histoire dont elle ne s'était pas gênée pour rire de bon cœur.

— Messieurs, dit Patru, afin de satisfaire tout le monde en ménageant les oreilles de Mme Lévêque, je vous ferai le récit d'une amourette, qui, pour ne m'avoir conduit à rien, ne m'en a pas moins tenu au cœur plus qu'aucune autre.

Notre avocat commença son histoire par une peinture détaillée des mœurs et de l'aspect pittoresque de la seigneurie de Venise, où il avait demeuré dans son voyage.

— Je regardais, un jour, poursuivit-il une procession qui traversait la place Saint-Marc. J'aperçus au milieu des jeunes vierges une fille plus belle que toutes ses compagnes, et je sentis, à un regard qu'elle jeta sur moi par distraction, mon cœur percé si cruellement, que j'en fus tout bouleversé. Je ne négligeai pas néanmoins de la saluer, et j'en reçus une inclination de tête qui acheva de porter le trouble dans mon âme. La mère de cette adorable personne marchait à côté d'elle...

Le lecteur a déjà deviné que Patru racontait sa première rencontre avec la fille du procureur Turpin. Mme Lévêque seule pouvait comprendre l'intention du narrateur et reconnaître l'exactitude des détails. Patru avait beau jeu pour parler de son amour et de sa discrétion. Il en profita pour se faire valoir le mieux qu'il put. Quand l'histoire fut achevée, le mari prit la parole.

— Est-ce là tout ? demanda-t-il ; n'avez-vous fait que saluer cette belle fille quand elle était devant sa porte?

— Rien autre chose.

— Quoi! vous ne lui avez parlé que cette seule fois ?

— Rien qu'une fois.

— Allons donc ! vous ne dites pas le fond de l'affaire, ou bien, ma foi ! votre histoire n'est pas bonne.

— Je vous la dis comme elle est.

— Elle ne vaut rien.

— Et vous, madame, demanda Patru, la trouvez-vous mauvaise ?

— Elle m'a intéressée ; mais je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas essayé de vous faire recevoir chez la demoiselle.

— Il serait trop long de vous en dire les raisons ; croyez pourtant qu'elles sont bien fortes, puisque je me suis privé d'un si grand bonheur, malgré toute l'ardeur d'un amour qui n'est pas éteint à cette heure où je vous parle.

La dame baissa les yeux et ne fit plus de questions ; et comme le genou de M. Patru effleura imperceptiblement le sien, elle donna le signal pour quitter la table.

En s'en retournant chez lui, vers minuit, Patru repassa dans son esprit tout ce qui s'était dit le soir. Il cherchait à deviner s'il avait produit quelque impression sur l'esprit de la jeune dame. Tantôt il concluait pour l'affirmative et tantôt pour la négative, en sorte qu'il se coucha sans savoir à quoi s'en tenir, ce qui cause toujours une grande fermentation dans la tête d'un amoureux. En effet, il vit dans ses songes les cheveux blonds et le doux sourire de Mme Lévêque, et se réveilla le lendemain tout rempli de l'image de cette aimable femme.

Ce fut sans doute encore par suite de ses fantasques idées que Patru demeura huit grands jours sans retourner chez son confrère. Il ne laissait pas de faire politesse à M. Lévêque lorsqu'il le trouvait au Palais ; il lui donnait des conseils au sujet de ses plaidoiries ; mais il ne parlait point de l'aller voir. Si c'était un calcul, il se trouva bon, car M. Lévêque, loin de se mettre en tête que ce garçon pensât à sa femme, se prit pour lui d'une amitié extrême.

Un matin, notre jeune avocat, n'y pouvant plus résister, s'alla

mettre en faction, le manteau sur le nez, dans les arcades des Mathurins Saint-Jacques, où Mme Lévêque passait souvent pour aller faire ses dévotions à Saint-Séverin. Du plus loin qu'il l'aperçut, il se dirigea vers elle de manière à la rencontrer face à face. S'il eût été moins troublé par l'amour, Patru aurait aisément reconnu dès le premier mot de la conversation qu'on avait pensé à lui pendant ces huit jours. Par une vieille et innocente ruse, que les femmes ne manquent jamais d'employer, la jeune dame, feignant d'avoir pris au sérieux l'histoire de Venise, demanda si Patru avait songé à sa belle inconnue.

— Elle ne m'est pas sortie un instant de l'esprit, s'écria-t-il ; je l'ai vue nuit et jour, et je l'aime avec plus de passion que jamais.

— Pauvre jeune homme ! mais avouez que vous avez agi avec elle d'une façon étrange ! Vous avez justement employé le meilleur moyen de ne pas lui plaire.

— Cela est vrai ; mais je vous jure qu'en agissant ainsi, j'ai cru faire pour le mieux, et accomplir un sacrifice nécessaire qui me coûtera le bonheur.

— Eh ! comment donc l'entendez-vous ? demanda la dame désorientée.

— Je vais m'expliquer tout franchement. Sachez que je ne possède absolument rien, et que cette divine personne n'avait pas de bien non plus ; nous aurions formé le ménage le plus malheureux. En l'épousant, je l'aurais plongée dans la gêne. Le spectacle de sa misère m'aurait assassiné chaque jour, car j'aurais voulu lui donner un royaume. J'ai préféré mille fois être le plus à plaindre des hommes que de lui faire partager mon triste sort. Je me suis toujours dit qu'étant pauvre je ne devais point me risquer près des demoiselles ; et puisque j'ai manqué à mes résolutions, je saurai souffrir seul et avec courage.

Mme Lévêque marcha longtemps en silence d'un air de réflexion, puis elle dit tout à coup :

— A présent qu'elle est mariée avec un autre, vous pourrez du moins la revoir.

— Je ne vous ai pas dit qu'elle fût mariée ! s'écria Patru ; mais, aussi bien, il est inutile de feindre, et, je le vois, vous savez que c'est vous que j'aime.

— Sans doute, répondit naïvement Mme Lévêque en levant ses

yeux bleus sur notre avocat, je l'ai deviné depuis longtemps.

Dans ce moment ils arrivaient ensemble au portail de l'église.

— Monsieur Patru, poursuivit la jeune femme, je me suis trompée sur votre compte; ce que j'ai pris injustement pour de l'orgueil et de l'insolence était de la délicatesse; j'en suis honteuse, et je vous offre mon amitié, ne pouvant vous donner davantage.

On portait alors des mantes blanches, et les mains de Mme Lévêque étaient restées cachées dans ce vêtement de dessus; je ne sais comment il se fit qu'il en sortit une du milieu des larges plis. Patru s'en empara, et la pressant avec ardeur :

— Je suis fier de votre amitié, dit-il; mais si je prends une fois l'habitude de vous aller voir, je ne pourrai plus m'en défaire.

— Venez toujours; mon mari vous estime fort, et je suis obsédée de visites.

Mme Lévêque, retirant sa main de celles d'Olivier, avait disparu par la porte de l'église.

Changeant tout-à-fait de conduite à partir de ce moment, l'avocat, pendant trois ans entiers, ne laissa plus passer un seul jour sans aller voir Mme Lévêque. Le mari en fut charmé : il n'avait à la bouche d'autre nom que celui de Patru. Il est vrai que personne au monde ne savait être aimable comme ce garçon pour ceux auxquels il voulait plaire. Il sut inspirer à Lévêque une confiance si aveugle, que celui-ci lui aurait volontiers donné sa femme à garder, et qu'il ne s'effrayait aucunement de les savoir tous deux ensemble pendant qu'il était hors du logis. Patru profitait de la permission, et si ses visites étaient quotidiennes, elles devinrent aussi fort longues, de sorte qu'il eut tout le loisir désirable pour entretenir la jeune dame de son amour.

En homme bien avisé, il prévit de loin que les petits avocats, qui ne bougeaient du giron de sa belle, chercheraient bientôt à lui nuire par jalousie; cela ne manqua pas d'arriver, mais, au premier qui voulut le mettre en suspicion dans l'esprit de Lévêque, Patru n'eut qu'un mot à dire pour faire chasser la moitié de la bande galante, et il eut soin que la colère du mari tombât sur tous ceux dont il craignait la concurrence. Une fois en cette excellente position, il n'eut pas de peine à inspirer quelque ten-

dresse à sa belle, qui l'estimait déjà plus qu'aucun autre homme.

Les petits avocats congédiés se mirent à croasser de toutes leurs forces par la ville, et à tenir des propos outrageants contre Olivier et Mme Lévêque. Ils désignaient entre eux le mari par un sobriquet que Molière a rendu impérissable en dépit des précieuses, et qui avait alors ses entrées partout, même dans les conversations de cour et la ruelle de la reine. On prononça ce mot, aujourd'hui proscrit, aux oreilles de M. Lévêque ; mais, au lieu de s'en fâcher, il se mit à rire en disant :

— Ceux qui assurent que je *le* suis sont des sots, qui enragent de ce que je leur ai fermé ma porte, parce qu'ils me le voulaient faire. Patru est mon ami et je m'en vante, car c'est un homme qui ira loin, et qui tient ses lettres de noblesse au bout de sa langue.

Les médisances s'en allèrent malgré tout grossissant, et passèrent du Palais dans les salons, si bien qu'elles arrivèrent jusqu'à Mme Turpin. La bonne femme s'en vint fort essoufflée chez son gendre. Elle se plaignit, disant que les choses ne se passaient point comme il faut dans la maison de sa fille ; qu'on jasait par la ville sur les visites de Patru, et elle fit tant de bruit que M. Lévêque finit par se rendre à ses remontrances. Le digne homme consentit à faire prier Olivier de venir moins souvent chez sa femme ; et ne se sentant pas le courage de remplir cette pénible négociation, il en chargea la redoutable belle-mère.

Notre avocat se présenta justement sur ces entrefaites. L'air contraint des assistants à son approche, et un signe que lui fit Mme Lévêque, l'avertirent suffisamment de se tenir en garde. Le mari sortit bientôt et la jeune femme aussi; voyant alors Mme Turpin qui se recueillait en elle-même pour lui tourner son compliment, il résolut d'esquiver le coup. Personne ne connaissait comme Patru le côté faible de chacun ; il savait la belle-mère vulnérable à l'endroit de la vanité.

— Il faut que je vous fasse compliment, madame Turpin, dit-il tout d'abord, de la manière dont vous avez élevé et établi votre fille. Notre ami Lévêque est un homme de talent....

— Vous êtes bien bon, monsieur Patru ; j'ai quelque chose à vous dire...

— On parlait de lui tout à l'heure chez le duc de Montmorency, d'où je viens.

— On y parlait de mon gendre?...

— De lui-même ; et le duc, qui m'honore de son amitié, me demandait ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que le roi ne saurait accorder la permission d'acheter une charge à aucun homme plus digne de la bien remplir.

— Vous avez répondu cela, monsieur Patru?

— Sans doute ; il faut bien servir ses amis quand l'occasion s'en présente.

— Mon gendre vous sera reconnaissant de ce bon procédé ; mais j'ai néanmoins à vous prévenir d'une chose....

— Ce n'est pas tout. Le duc aime fort à m'entendre lire, et comme j'achevais une lecture des vers nouveaux du marquis de Racan : « Mon cher Patru, me dit-il, je donne à danser la semaine prochaine pour la fête du roi, et je réserve douze billets pour des demoiselles (1). Vous êtes en bon pied dans la bourgeoisie, je vous charge de faire la moitié de ces invitations. » Comme vous le devez croire, madame Turpin, je garde un billet pour vous et votre fille.

— Des billets pour nous, monsieur Patru ! vous êtes un homme charmant. Appelons Marie, et donnons-lui cette bonne nouvelle.

— J'aurai soin que vous soyez priée chaque fois qu'il y aura danse chez M. le duc. « Monseigneur, lui dirai-je, si vous n'engagez encore Mme Turpin et sa fille, elles croiront que vous vous repentez de les avoir eues la première fois. »

— Ce que c'est que les amis !

Madame Turpin conçut dès ce jour pour Patru une affection égale à celle que lui portait Lévêque, et notre avocat eut soin de la bien entretenir. Cependant il n'y avait rien de vrai dans ce qu'il venait d'avancer, sinon que le duc de Montmorency donnait le ballet au jeune roi Louis XIII et à la reine-mère ; mais Patru, qui était bien venu chez le duc, courut à l'hôtel Montmorency. Le grand-amiral de France dînait tout seul, et s'ennuyait ; il fit servir une perdrix à notre avocat, et le pria de lui conter une histoire. Patru conta ce qui venait de lui arriver. Le duc prit si gaiement la chose, qu'il voulut envoyer ses gen-

(1) Les grands seigneurs appelaient encore demoiselles les dames qui n'étaient pas nobles.

tilshommes aux deux dames pour les inviter avec autant de cérémonies que si elles eussent été des marquises. Cela fit du bruit au Châtelet, et nos jeunes amants en comptèrent des ennemis de plus. Mme Lévêque fut si belle au ballet de l'amirauté, elle s'y tint si décemment, qu'on n'osa pas rire de sa mère, et que les plus hauts seigneurs lui firent les doux yeux. La reine elle-même la remarqua, et, s'étant informée de son nom, dit, dans son jargon italien, à M. le cardinal : « *Est belle, cette Lévêque ; mi rissemble.* »

Mme Turpin faillit en perdre la raison. Je vous laisse à penser si Patru et la jeune dame rirent de bon cœur ensemble le lendemain, en causant du motif qui leur avait valu tant d'honneur. Ils n'étaient pas encore au bout. La belle-mère, à peine arrivée à ne plus jurer que par Patru, voici le beau-père Turpin qui accourt, frappant la terre de sa longue canne, et secouant sa perruque, crier chez son gendre qu'il fallait être fou pour prêter à gloser aux mauvaises langues comme il faisait. Cette nouvelle botte était cruelle, parce que M. Turpin vivait fort reclus, et qu'étant extrêmement ennuyeux, la tâche de lui plaire n'avait rien d'agréable. Patru y réussit pourtant, à force de soins et de sacrifices, et la famille entière se trouvant ainsi ensorcelée, notre avocat se vit si solidement installé dans la maison, que les jaloux et les médisants qui lui auraient voulu nuire se seraient fait arracher les yeux.

Une autre circonstance vint encore consolider le bonheur de Patru. La jeune bourgeoise avait produit un grand effet aux quadrilles de M. de Montmorency; plusieurs personnages l'avaient recherchée, et s'étaient solennellement rangés sous ses lois. Le président Tambonneau lui faisait sa visite tous les soirs, le conseiller d'état Mesmes venait souvent en son carrosse qui était fort connu dans la ville, et M. de Chandennier, celui qui fut plus tard capitaine des gardes, ne bougeait de chez elle. La dame en devint à la mode. Les seigneurs allaient faire leurs dévotions à Saint-Séverin pour la voir, et son nom fut souvent répété jusque dans les galeries du Louvre. Notre avocat voyait cela sans peine, étant sûr de la constance de sa belle, et M. de Montmorency, qui savait le fond des choses, disait tout haut à la cour que le petit Patru avait trois belles couvertures, l'une d'acier, l'autre de soie, et la troisième de laine, voulant désigner

ainsi M. de Chandennier, qui était d'épée, le conseiller d'état de Mesmes, et le président à mortier Tambonneau. Ils pensèrent enrager tous trois des sarcasmes de M. l'amiral de France; mais ils n'osèrent s'en fâcher.

Un quatrième galant se présenta bientôt, plus ardent que les autres : c'était l'abbé Lenormand. Le père de celui-là avait appartenu au duc d'Angoulême, qui eût été l'un des premiers hommes de son temps, s'il eût pu se défaire de l'habitude de voler, et comme l'illustre prince enseignait lui-même à ses gens la bonne manière de détrousser les passants, les Lenormand avaient toujours conservé de ce patronage une certaine disposition à couper les jarrets. L'abbé était du reste un vantard qui disait encore plus qu'il ne faisait. Un jour qu'il parlait avec exaltation de la belle bourgeoise, devant M. de Chandennier, celui-ci s'écria :

— Je vois bien que nous ne ferons rien qui vaille dans cette maison, tant que le petit Patru y viendra.

— Eh bien! dit l'abbé, je vous en débarrasserai, moi, et je vous demande quinze jours d'avance pour faire ma cour, une fois que j'aurai mis l'importun dehors.

Le marché fut conclu. Notre avocat s'en allait de grand matin au Palais, quand un estafier, traînant sa rapière sur le pavé, se présenta devant lui au détour d'une rue. Patru recula de trois pas, et, mettant l'épée à la main, s'apprêtait à croiser le fer, car il était la meilleure lame du corps peu guerrier des avocats.

— Tout beau! monsieur, dit le spadassin. Ne vous fâchez pas encore. N'êtes-vous pas monsieur Patru?

— Lui-même, et prêt à te jouer la tierce, grand drôle, si c'est à moi que tu en veux.

— Il est vrai que j'ai reçu vingt pistoles pour vous donner un mauvais coup, monsieur Patru; mais si je les ai acceptées, c'était seulement pour avoir le plaisir de regarder en face le plus joli garçon de Paris, celui qui fait tourner la tête à toutes les dames, et non pour lui faire du mal, je vous assure. Je vous estime trop pour cela, monsieur, et suis votre serviteur. Ne craignez rien de moi; je vais percer mon pourpoint, afin de pouvoir dire que nous avons lutté ensemble; soyez assez complaisant pour ne point me démentir, et je tirerai encore cent écus à notre homme sans qu'il vous en coûte une goutte de sang.

A quelque temps de là le traîneur d'épée reparut encore :

— Monsieur Patru, dit-il en ôtant son chapeau, je vous remercie bien ; vos amours m'ont valu cinq cents livres ; vous pouvez, à présent, dire ce qu'il vous plaira. Je me moque de votre ennemi, puisqu'il n'a plus d'argent ; c'est l'abbé Lenormand. Je vous souhaite bonne chance et vous engage à vous méfier de lui. Tête bleue ! si vous le désirez, je vous en délivrerai gratis, pour l'honneur seul d'avoir servi un aussi galant homme que vous.

— Garde-t'en bien, drôle, s'écria l'avocat, on nous pendrait tous deux, je ne suis pas gentilhomme.

— Vous avez raison ; que Dieu vous tienne en joie !

M. de Montmorency, qui était ambitieux, recevait grosse compagnie de jeunes gens. Patru se trouva donc chez lui un jour en même temps que l'abbé Lenormand.

— Eh ! monsieur l'abbé, lui va-t-il dire en face, où donc aviez-vous l'esprit, l'autre soir, de vouloir faire dévaliser un pauvre diable comme moi ? Je n'ai jamais plus de quatre écus en poche, et ce n'est pas de quoi risquer la potence. Je ne pense pas que vous soyez mon ennemi, puisque j'ai à peine l'avantage de vous connaître ?

L'abbé perdit la tête complétement à cette brusque attaque, et tous les rieurs se mettant en cercle, Patru poursuivit la plaisanterie.

— Si l'un de nous avait femme, monsieur l'abbé, ou bien si je vous avais enlevé une maîtresse, je concevrais votre acharnement ; mais je suis garçon, et notre mère l'église est votre seule fiancée. Expliquez-moi donc, je vous prie, quel fut votre dessein en m'envoyant ce grand maladroit tireur qui en voulait à ma peau. Serait-ce pour vous entretenir la main afin de ne pas oublier les leçons de M. d'Angoulême ? — Mais alors il fallait venir en personne. On voit bien que le feu duc n'est plus là pour indiquer les bons endroits ; il ne vous aurait jamais décoché contre un pauvre avocat. Peut-être vous vous imaginez qu'il y a un talisman de cheveux de pendu dans la doublure de mes habits ! Je suis bon prince, monsieur l'abbé ; mon pourpoint est presque neuf, et je vous le veux bailler à l'instant pour huit pistoles, si toutefois nous n'avez pas donné le fond de votre bourse à votre coupe-jarret.

L'abbé, tout éperdu, prit la fuite au bruit des éclats de rire. Le duc de Montmorency se tenait les côtes. La scène fut contée le soir, par Bois-Robert, au cardinal de Richelieu. Dans son récit, Bois-Robert appela Lenormand Don Scélérat, de sorte que le sobriquet en resta pour jamais à l'abbé, qui n'osa plus se montrer chez M. Lévêque.

Trois années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles notre avocat, envié des jeunes gens, caressé par les grands seigneurs et fort recherché des dames, goûta un bonheur parfait dans les bonnes grâces de la plus belle personne qui fût au monde. Elle lui garda une fidélité bien méritoire, car le président Tambonneau lui fit, dit-on, offrir en secret une forte somme d'argent pour adoucir ses rigueurs. C'était l'usage alors que les galants se ruinassent en cadeaux ; mais Patru, qui n'avait rien, se moquait de la mode et n'avait pas besoin de finances pour plaire.

Les amours d'Olivier et de Mme Lévêque auraient duré longtemps si le hasard n'y eût mis fin par un événement qu'on aurait cru de nature à rapprocher davantage les amants plutôt qu'à les séparer. Le mari mourut emporté par une fièvre épidémique.

Quinze jours après le convoi de M. Lévêque, Patru n'avait pas encore remis les pieds chez la veuve. Il reçut une lettre de reproches où la dame le priait de la venir consoler. Il fit cette réponse laconique :

« Je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis vous épouser sans vous mettre dans la gêne, n'ayant au soleil que des dettes. Si je retourne chez vous, je vous perds en vous empêchant de vous remarier. Je renonce à vous ; j'en mourrai, mais il le faut. »

Ce fut bien plutôt la jeune dame qui en pensa mourir, car elle tomba malade de douleur. Elle envoya mille dépêches à l'ingrat pour le supplier de revenir à elle ; jamais il n'y voulut rien entendre. Les jours qu'il plaidait Mme Lévêque se tenait au premier rang, à l'audience, pour l'écouter et le voir à son aise ; tantôt notre avocat en perdait le fil de ses idées, et tantôt il s'en échauffait davantage et parlait avec plus d'éloquence. La veuve pleurait alors, et tout le monde qui comprenait son désespoir, disait :

— Pourquoi ce méchant Patru ne se rend-il pas à tant d'a-

mour ? Quel dommage de voir deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre se tourmenter ainsi !

Mais rien ne put vaincre l'obstination de l'avocat.

La dame, voulant essayer de tous les moyens, imagina, de lui donner de la jalousie. Elle encouragea les amoureux, se laissa baiser les mains par le président Tambonneau, et ne sortit plus en ville sans avoir autour d'elle un essaim de galants. M. de Chandennier lui ayant dérobé un mouchoir, elle lui permit de le porter à son bras durant un jour, à condition qu'il irait ainsi au Palais. Le pauvre Patru en avait les yeux brûlés, et pensait mourir de dépit.

M. d'Ablancourt, qui était son meilleur ami, le trouvant un jour tout pâle et les cheveux mal arrangés, le prit par le bras avec colère :

— Vilain fou, lui dit-il, veux-tu tuer la meilleure des femmes et périr d'ennui toi-même? faut-il t'éclairer sur ta position ? Personne n'ignore que vous vous aimez, personne ne l'ignorait du vivant du mari. Ne crois pas qu'on s'y soit trompé un instant. A quoi donc servent tes sottes idées et ton sacrifice ? je te le demande ?

— Comment ! s'écria Patru , on savait que j'étais son amant ?

— Sans doute ; tout ne se sait-il pas ?

— Eh bien ! il est fort heureux que j'aie renoncé à elle, car tout le monde le saura aussi.

— Si telle est ta résolution, ne te laisse donc pas sécher de chagrin et fais la cour à une autre belle.

Dans ce moment, ils se promenaient sur la Place-Royale, où venait alors la bonne compagnie. Patru s'écriait de temps à autre, en soupirant du fond de son cœur.

— Ah ! que je suis donc malheureux !

Un gentilhomme qui passait s'avança poliment vers notre avocat.

— Monsieur Patru, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? Auriez-vous besoin d'argent ? ma bourse est à votre service. Si vous vous ennuyez, venez chez moi ; nous viderons une bouteille d'excellent vin ; je vous ferai de la musique, et ma fille nous servira.

C'était M. de l'Enclos. Patru accepta l'invitation, et on assure que la belle Ninon, qui devint si célèbre et qui n'avait alors que

quinze ans, le consola de ses malheurs. Cette nouvelle fut le dernier coup pour madame Lévêque; elle se retira en Champagne chez une parente et y mourut.

Ces aventures rendirent M. Patru fort coquet. Il vola de belle en belle, mais il n'aima jamais aussi bien que la première fois.

Comme on en faisait le héros d'une foule d'histoires, et que Richelieu aimait les gaillardises, Bois-Robert parlait souvent de lui. M. le cardinal désira que Patru lui fût présenté. La fortune de notre avocat semblait en bon chemin, lorsque cet étourdi s'avisa de rédiger un mémoire en faveur du poëte Gombauld, qui venait de perdre sa pension pour avoir publié des vers à la louange de la reine-mère, exilée en Flandre.

— Je vois bien, dit le cardinal en faisant ses gros yeux à Bois-Robert, que votre protégé a la tête mauvaise; il viendrait ici me dire en face quelque impertinence. Vous pouvez vous dispenser de l'amener. Que les esprits indépendants se tirent d'affaire tout seuls.

Et en effet, Patru se soutint toujours par ses talents. A trente-cinq ans, s'étant fort amendé dans sa conduite, il prit un peu d'ambition. Ce fut alors qu'il écrivit de très-belles choses que personne ne lit aujourd'hui, mais qui le firent beaucoup admirer de ses contemporains et lui valurent une réputation presque égale à celle du grand M. de Voiture. Il eut l'honneur d'être reçu membre de l'Académie-Française ; mais il eut le travers de ne vouloir pas aller aux samedis de Mlle de Scudéry et de tourner en ridicule l'hôtel de Rambouillet. Il disait en parlant du langage des précieuses.

— Je ne suis pas assez bien né pour comprendre d'aussi beaux discours que ceux-là.

Sur ses vieux jours, il devint l'ami de Despréaux et de Racine, qui lui lisaient leurs vers et l'appelaient le Quintilien moderne, à cause de la grande pureté de son style,

Patru mourut à soixante-dix-sept ans, pensionnaire de M. Colbert et fort estimé.

PAUL DE MUSSET.

L'IRLANDE.

II.

DUBLIN.

A voir quelques rues de Dublin, larges comme de grands fleuves et bordées de trottoirs larges eux-mêmes comme des rues, on dirait que cette ville est faite pour qu'une foule immense et parée l'encombre, jour et nuit, de ses flots majestueux, sans se heurter, et de ses beaux carrosses sans les briser. Lorsqu'arrêté devant ces maisons de briques, si jaunes parfois qu'on les dirait peintes, l'œil est fasciné par l'éclat des vitres qui, dans la hauteur des trois étages, étalent leur poli d'acier ; lorsqu'il s'égare dans les barreaux des longues et hautes grilles de fer ornant les rez-de-chaussées et protégeant la porte de chêne où pend à la gueule d'une Chimère le luisant marteau de cuivre; certes on s'attend à voir ses fenêtres s'abaisser, comme des grilles de loges de théâtre, pour laisser passer des festons de fleurs, de regards, de sourires. Puis, l'étranger est toujours tenté de s'écrier : Où se trouve donc le palais de Périclès ou celui de Sylla, la maison d'Aspasie ou de la mère des Gracques? Quel jour Démosthène, sur l'Agora, raillera-t-il les Athéniens et Philippe de Macédoine ? quel est donc celui que Cicéron a fixé pour accuser Verrès?..... C'est qu'en vérité Dublin a des édifices où colonnes, chapiteaux et corniches ont été jetés, à la base et au couronnement, avec une profusion athénienne. Le *collége de la Trinité,* et en face, la Banque, dans *College-Green;* l'hôtel de la Poste, dans *Shackville-Street,* et la Douane sur le port, for-

ment, sur une étendue de moins de deux milles carrés, le spécimen le plus complet qui se puisse bâtir de l'architecture grecque et romaine.

De quoi donc se plaint l'Irlande, je vous prie? N'a-t-elle pas mauvaise grâce à se lamenter! L'Angleterre ne lui a-t-elle pas fait là une magnifique capitale? La sœur qui a ainsi écrit sur des pages de pierre sa munificence pour sa sœur, a-t-elle pu se montrer avare de libertés, de droits et de franchises qui ne s'écrivent que sur des feuilles de parchemin! Allons donc! L'Angleterre n'a qu'à montrer Dublin à l'étranger pour répondre aux accusations d'égoïsme et de dureté dont l'Irlande ne cesse de la poursuivre; et, certes, la ville de Londres serait en droit de trouver que la réponse a été poussée un peu loin.

Oui, quand il passe à travers le labyrinthe des longues colonnades qui se touchent et se pressent comme si l'espace avait dû leur manquer, l'étranger doit être un peu déconcerté. Il se demande si les Irlandais ne sont pas un peu comme les juifs de l'Orient : en guenilles, et larmoyants devant les étrangers ou sous le bâton spoliateur du maître; magnifiques et sybarites dans leurs somptueuses demeures? Et la pauvresse de King's-Town, cette mère si pâle, si triste, et pourtant si belle avec son petit enfant frais et rose; cette image vivante du peuple d'Irlande qui a remué en vous tout ce qu'il y avait de compassion sainte, ne vous apparait-elle pas comme un de ces êtres surnaturels et repoussants que les enchanteurs plaçaient au seuil des palais de porphyre, pour éprouver la persévérance des voyageurs et le courage des preux chevaliers?

Hélas! non. La pauvresse de King's-Town n'est qu'une image trop fidèle de son pays. Je vous le dis, moi; avec ses larges rues, avec ses maisons propres et luisantes, avec ses monuments grecs, Dublin n'est qu'une outrageuse ironie imposée à l'Irlande : contraste taillé en frontons, allongé en colonnes, déchiqueté en feuilles d'acanthe, que les Anglais, féconds en lourdes facéties, ont élevé un beau jour, pour que le peuple d'Irlande pût comparer éternellement sa nudité à ces magnifiques revêtements d'architecture, sa misère à l'or perdu dans ces amas orgueilleux de pierres inutiles.

A quoi bon, en effet, tant et de si vastes monuments?... Ils sont vides.

L'hôtel de la Poste est fait pour recevoir au débotté tous les courriers de l'Europe à la fois, et l'Irlande ne correspond avec l'Europe que sous le couvert de Londres qui lui distribue les paquets à ses heures, comme à toutes les autres villes du royaume-uni. Allez à la Douane; il y a là de la place pour peser, jauger et fouiller le même jour tous les ballots venus de Cachemir et de Madras, tous les vins venus de France et de Madère, toutes les pelleteries venues de la mer Noire. Passez et repassez un mois entier devant ces larges et hauts péristyles; jamais bureaucrate n'étalera devant vous son importance affairée. A la Douane, toute l'année, c'est jour férié. Eh! je le crois bien, il n'entre pas, dans six mois, trois navires dans le port.

L'Angleterre a poussé la plaisanterie jusqu'à donner à Dublin un *zoological-Garden*. Là! je vous le demande, donner un jardin des plantes à l'Irlande, qui est elle-même un jardin gracieux et verdoyant, une magnifique émeraude, comme l'ont appelée ses bardes et ses poëtes, depuis les Milésiens Amergin et Lugar, jusqu'à Thomas Moore! Si encore il y avait de ces choses rares et belles qui, dans les divers règnes de la nature, intéressent la curiosité ou servent la science! mais non, rien d'utile, rien de précieux, rien qui ne soit partout; force canards dans les bassins, une infecte multiplicité de lapins et de renards; pas la plus petite variété de roses et d'œillets, pas la moindre collection de dahlias; des soucis, des pieds d'alouette, des marguerites à profusion; pas une fleur, pas un arbre exotique; de minéralogie, pas le plus petit fragment; partout l'aspect d'une ferme de la Picardie ou de la Beauce! Et pour compléter la mystification, pour que l'Irlande ne se puisse méprendre sur les sentiments de préférence, de pitié et de moralisation, qu'elle doit attendre de sa bonne sœur, l'Angleterre lui a fait présent de sept ou huit bêtes féroces auxquelles on jette chaque jour soixante à quatre-vingts livres de viande, sous les yeux d'une population livide et affamée qui manque de pain, et que l'on force ainsi, au moins une fois par jour, à porter envie à la destinée des ours nourris dans leurs cages de fer. La manie de tenir toujours au complet le nombre des loges fixé dans la ménagerie est telle, que lorsqu'un des locataires sauvages vient à mourir, sa loge, jusqu'à son remplacement, est occupée par les premiers animaux domestiques qu'on a sous la main.

Mais jamais l'Angleterre, le pays des chemins de fer, des ponts de fer, des machines de fer, n'a fait à l'Irlande une mystification de plus mauvais goût qu'en jetant à Dublin, sur l'étroit et noir Liffey, un pont en fer d'une seule arche. Certainement c'était bien à elle de vouloir que l'Irlande eût dans sa capitale un peu de ce que j'ai trouvé prodigué jusque dans un coin perdu du North-Wales ; mais il n'en fallait pas faire un détestable guet-apens, une sorte de traquenard pour les jambes irlandaises. Imaginez-vous une seule arche, dont le dessus a gardé la forme demi-circulaire du dessous, une arche dont les bases reposent sur les deux rives, sans que l'on trouve, aux deux extrémités, les culées qui, nivelant son milieu avec le sol auquel elle s'appuie, rendraient insensibles la montée et la descente. En sorte qu'aujourd'hui, pour franchir cet arc de fer, il faut gravir avec effort un côté à pic, et courir le risque, pour descendre l'autre, de rouler et de se tordre le cou. Si Mahomet y avait pu songé, il aurait pu donner à un pont semblable, pour conduire à son paradis, la préférence sur le fil de fer dont il impose le passage aux croyants : celui-ci n'est certes pas plus difficile à traverser que celui-là.

Ironie plus sérieuse ! Donner un palais pour maison de banque au pays que l'on s'efforce de tenir sans commerce, sans industrie, sans agriculture ! Pourquoi ne pas lui avoir laissé sa destination première, à ce palais si magnifique? C'était là qu'autrefois, il n'y a pas quarante ans encore, le parlement irlandais tenait ses séances, lords et communes. Ainsi l'Irlande s'est vu enlever le droit national et réel qui était représenté dans *Parliament-House* pour se voir imposer dans *Bank-House* un privilége dont elle n'a que faire ; privilége illusoire, utile seulement à l'Angleterre. La banque dite d'Irlande, soutenue et commanditée par les banquiers anglais, est en réalité la succursale de la banque d'Angleterre, qui n'en accepte ensuite à Londres les billets qu'avec perte pour le porteur, se souciant peu ainsi de souffleter le crédit de l'Irlande sur sa propre joue, pourvu que l'Irlande garde la honte du soufflet. Du moins, avec son parlement, bien que la plupart des membres y fussent d'origine ou d'inféodation anglaise, bien que le culte anglican y fût la représentation presque totale d'un pays presque entièrement catholique, l'Irlande conservait une ombre de nationa-

lité, et de loin en loin, à travers le bâillon des lois anglaises, elle pouvait faire entendre d'énergiques protestations. Aujourd'hui, la transformation de la maison du parlement en maison de banque est venu compléter l'œuvre d'ilotisme dont l'acte de l'union n'était que la première et brutale moitié. La banque est devenu le boisseau sous lequel l'Irlande, bouche close et bras liés, demeure étouffée, à la merci de l'Angleterre.

Écoutez : il y a peu de temps que six mille Irlandais, confiants dans la probité, dans l'intelligence, dans l'activité laborieuse des classes pauvres de la patrie, formèrent une association au capital de six millions de livres sterling, je crois. Le but était de faire des avances aux travailleurs pour le fermage et la culture des terres, afin qu'il n'y eût plus en Irlande un bras qui restât inoccupé, ni une portion fertile du sol qui ne redevînt productive. Bien plus, chaque travailleur, en remplissant de légères conditions, devenait à son tour membre de l'association. Les associés prêtèrent à chaque individu, ou chef de famille, dans la classe pauvre, si méprisée, si raillée, si diffamée, jusqu'à cent livres, environ 2,400 fr. de notre monnaie. Le retour devait s'en faire à la société au moyen du versement d'un shelling par semaine. Quand l'association fut à découvert de la moitié de son capital, elle porta à la banque d'Irlande les obligations souscrites par ses débiteurs, pour une somme de 1,500,000 livres, demandant sur ce dépôt l'emprunt de moitié de la somme. Placée comme elle l'était sous l'influence des banquiers d'Angleterre, qui virent bien où tout cela pouvait arriver, la banque d'Irlande refusa de traiter avec la signature à l'endossement de la grande propriété d'Irlande. Devant un si mauvais vouloir, l'association fut dissoute, après avoir fait honneur à ses engagements. Depuis ce jour, les associés ont été récompensés, dans leur orgueil et dans leur intérêt national, de leur confiance dans le peuple; sans troubles, sans murmures, sans que la moindre poursuite ait dû être exercée, bien plus, sans qu'il y ait eu la moindre envie de profiter de l'abandon qui en avait été pour ainsi dire fait, toutes les sommes prêtées aux pauvres, sans qu'il y manquât un shelling, ont été remboursées par ces pauvres, qui reçoivent ordinairement à coups de bâton les collecteurs des dîmes.

Quelque honorable qu'elle ait été, quelque confiance qu'elle

ait dû établir, je doute que cette première épreuve soit renouvelée. Il y avait bien dans l'arrière-pensée de sa fondation, et sous le manteau de patriotisme dont elle s'affublait, quelque peu d'égoïsme et de vanité. Il est regrettable néanmoins que, même dans ces conditions, l'œuvre ne se soit pas continuée. Le temps, l'éducation, l'instinct populaire, et surtout le droit d'entrer dans l'association, auraient fini par faire avorter une à une les vues personnelles de cette création, pour ne lui laisser que ses avantages de bien-être et de nationalité; et la liberté civile et politique aurait fini par naître de l'aisance et du travail.

Quand l'association se forma, c'était le temps où l'agitation était rondement poussée, où, dans la pensée d'une lutte prochaine, les riches catholiques avaient besoin d'éteindre toute défiance, et de se populariser, afin d'en éviter les contre-coups et au besoin d'en accaparer la direction et les résultats. Avec les voies pacificatrices suivies maintenant par O'Connell, la lutte leur paraît indéfiniment ajournée. Ils se croient dispensés de se mettre en nouveaux frais d'un patriotisme dont ils ne prévoient plus que leur cause personnelle ait un besoin prochain. Aussi leur bourse, où le pauvre laborieux et honnête a déposé jusqu'à son dernier shelling, s'est-elle, je le crains bien, refermée à jamais.

L'Angleterre peut donc se croire assurée à cette heure que, suivant ses desseins, elle a la faculté de donner et de retirer le travail et l'aumône à l'Irlande, et qu'elle a réussi enfin à y créer à perpétuité un peuple d'ilotes et de mendiants, qui n'ont et n'auront des droits et du pain que sous son bon plaisir.

O'Connell, sur les hustings de Dublin, se donnait le nom de *grand rappeleur*. Eh bien ! s'il veut que ce nom ait un sens, s'il veut que le rappel soit entier et profitable, je lui donne le conseil de chasser du parlement d'Irlande la banque anglaise dite d'Irlande; sans quoi elle lui jouera plus d'un méchant tour, et elle aidera l'Angleterre à ressaisir par l'influence financière tout ce qu'elle sera forcée de céder en émancipation politique. Les souverains d'or peuvent faire le même office que des balles de plomb, et O'Connell sait bien que des bank-notes peuvent réduire à rien les plus larges bills de réforme.

Presque tous les monuments de Dublin sont de fondation moderne. Ils ne remontent pas au-delà du règne d'Élisabeth qui

éleva le *Collége de la Trinité* sur le monastère *d'All-Hallows;* la plupart ont été, comme ce collége, superposés à tous les anciens édifices publics ou religieux du moyen âge que la ville possédait. Ces démolitions pour cause de réédification étaient un moyen de tuer, dans les générations futures, tout souvenir de la vieille nationalité irlandaise. L'Angleterre a pensé que, deshéritée d'histoire et d'historiens, l'Irlande, ne trouvant plus de dates certaines sur d'antiques murailles, finirait par ne pas pouvoir faire remonter son existence au-delà du millésime gravé sur les murailles nouvelles.

Dans toute l'Irlande, pas une pierre debout qui consacre la mémoire d'une gloire irlandaise ! pas une où soient inscrits les noms de ses vieux bardes, dont les pêcheurs de l'ouest répètent encore les vers ! pas une statue pour honorer le souvenir des saints évêques qui, dans une époque d'ignorance et de barbarie, firent de l'Irlande un foyer de science, de poésie, de civilisation et de foi ! Il faut enfin qu'un des fils d'O'Connell aille à Paris demander au ministère de la guerre les états de service de la légion irlandaise, pour consacrer quelques pages historiques à cette gloire militaire qui a jeté, en Europe, un si grand éclat sur vingt champs de bataille. Noms et gloire, l'Irlande ne peut rien avoir en propre. L'Irlande ne redevient l'Irlande, ne forme un peuple à part, que lorsqu'il s'agit de la frapper de lois spoliatrices et exceptionnelles.

Au faîte d'une colonne de pierre qui domine tous les édifices de Dublin, le lord lieutenant duc de Richmond plaça, dans Sackville-Street, en 1808, la statue de Nelson. A tout prendre, Nelson a été un grand homme de mer, et les Irlandais peuvent se réjouir de ce qu'à sa place, ou en regard, on ne leur ait pas imposé la gloire plus que problématique et contestable du duc d'York, de ce prince, frère du roi, qui est mort banqueroutier, dont la mémoire n'est pas encore réhabilitée, et auquel cependant, dans sa gloriole, Londres, la ville du crédit, du commerce et de l'industrie, a élevé une statue.

L'Irlande ne pouvait certes pas espérer que l'Angleterre lui ferait grâce de l'accouplement fanatique des noms de Wellington et de Waterloo. Comme Londres, Dublin a ses rues, ses places, et je crois aussi ses ponts de Waterloo et de Wellington.

Du moins cette ville a eu le bonheur de ne pas recevoir le *fac-*

simile de la statue d'Achille que Londres possède dans *Hyde-Park;* héros dont les bras ont conservé, aussi bien que les cuisses, la forme de mortiers ; ce qui rend très-croyable l'inscription du piédestal qui annonce que cette statue a été faite avec les canons pris sur l'ennemi. C'est probablement dans ce but seul que l'artiste les aura soudés sans se donner la peine de les refondre. Cela est bien, c'est sacrifier à la fidélité de la couleur locale. Mais donner un bouclier à Achille? et pourquoi, je vous prie? et sur la tête, encore, à lui qui n'était vulnérable qu'au talon? Ce n'est pas tout : l'artiste, aussi mauvais courtisan, en donnant au héros un bouclier et non une lance, l'arme de la défense et non l'arme de l'attaque, n'a pas songé qu'il faisait une critique sanglante, mais vraie, de la gloire ramassée par Wellington à Waterloo. Tout le jour, en effet, Wellington ne fut que sur la défensive. Il était battu à sept heures du soir, et il ne tenait plus que pour attendre la nuit qui devait favoriser sa retraite. Ce fut alors que le corps prussien de Blücher déboucha sur le champ de bataille, et c'est lui, qui, prenant l'offensive, se rua sur l'armée française. C'est en cela seulement que j'estime fort cette statue d'Achille, si ridicule en tout le reste. L'artiste a pensé que les armes du héros grec devaient être partagées entre l'Angleterre et la Prusse : à Londres, le bouclier; à Berlin, la lance; c'est bien cela. L'artiste anglais n'a pris que la part qui revenait à Londres : ce doit être, en vérité, un fort galant homme que cet artiste!

Le *Wellington testimonial* de Dublin est un lourd obélisque en maçonnerie, dont la large base repose sur l'une des prairies élevées qui conduisent au *Zoological-Garden,* et que, pour le protéger, il a fallu entourer de sauts-de-loup très-profonds, et flanquer jour et nuit d'une sentinelle. Ainsi, à Londres, en face de la statue d'Achille, l'hôtel du noble lord a besoin d'être défendu par des palissades de bronze, hérissées de piques de fer jusqu'à la hauteur du premier étage, et par des contrevents doublés et chevillés en cuivre. Que voulez-vous?

« Triste retour, *milord*, des choses d'ici bas! »

Tant que Napoléon a vécu, Napoléon a été raillé, rapetissé, avili. Avec les pierres qu'on jetait à sa gloire, vous avez élevé

le piédestal de la vôtre. Mais depuis que Napoléon est mort, ces insulteurs sont venus vous prendre une à une les pierres qu'ils lui avaient lancées, et que vous aviez ramassées pour un usage dont ils ont eu enfin quelque honte. Par bonheur, au contraire, vous, milord, vous avez pris soin de vivre assez pour qu'une longue vie (cette grande pierre de touche) ait fait ressortir le mince aloi de votre célébrité d'engouement. Aussi voyez comme on démolit chaque jour l'édifice de votre gloire, si rapide et si haut montée! Hélas! à peine restez-vous, comme dit Daniel O'Connell, un caporal de fortune qui a eu son jour de hasard.

L'Angleterre, au demeurant, a été honteusemenl déçue dans les espérances que, pour sa domination, elle avait fondées sur l'amoncellement architectonique dont elle a écrasé la ville de Dublin. Les Irlandais en ont vite compris l'arrière-pensée et ils se sont dispensés de toute reconnaissance. Ils se sont si peu douté, quelque magnifique qu'il soit, que cet amas de pierres taillées attirerait les étrangers, qu'ils ne se sont pas encore arrangés pour lever une contribution sur une curiosité dont ils ne se soucient guère. Je l'ai déjà dit : l'Irlandais a une sorte de délicatesse nationale qui l'empêchera de faire jamais fortune, à la façon anglaise, par l'exploitation de l'étranger sur une grande échelle. Ceci n'est pas un des moindres côtés par lesquels l'Irlande s'efforce de s'éloigner des usages d'Angleterre, pour se rapprocher de ceux de France.

A Londres, riche et florissante cité, où tout ce qui fait de l'argent est toujours essentiellement bon et social, il n'est pas un moment où l'admission des étrangers ne soit un impôt. Il en est même où cet impôt se renouvelle dans chaque portion de l'édifice. Il ne faut pas dire que c'est là une exigence arbitraire des gardiens; du tout: la taxe avec autorisation et privilége est affichée aux portes en fort lisibles caractères. A Westminster par exemple, il en coûte un shelling pour visiter les bas-côtés de la nef où se trouvent les mausolées du vulgaire des morts illustres, tels que les deux Pitt et James Watt qui a inventé les machines à vapeur. Pour un shelling de plus, vous pourrez admirer l'intérieur de la chapelle de Henri VIII, magnifique dentelle de pierres étalée sur des aiguilles; mais triplez, quadruplez ces shellings, si vous tenez à saluer, à l'état de momie, le grand

roi Charles II, et le magnifique duc de Buckingham en surtout de satin brodé d'argent.

Bien plus, l'Angleterre, qui insulte les mendiants irlandais, fait mendier sans honte ses invalides de Greenwich, qu'elle appelle les illustres débris de sa gloire maritime. Allez donc à Greenwich ; veuillez entrer seulement dans le musée, non pas de marine, mais dans la salle des quelques méchants tableaux, où sont barbouillées des victoires navales. A la porte, assis devant un bureau, un sous-officier prononce le sacramentel *voluntary contribution*. Mais, humilié pour lui de cette consigne de mendiant, ou bien par caprice, essayez un peu d'avoir la volonté de vous soustraire à cette *contribution volontaire* fixée à un shelling, et mille prétextes alors seront inventés pour vous refuser l'entrée d'une porte toute grande ouverte. Insistez, c'est votre droit, et vous serez pris pour un valet de chambre en congé.

Il est encore en Angleterre des édifices, ouverts aux nationaux en tout temps, mais fermés pour les étrangers. A ceux-ci il faut une autorisation spéciale; ainsi pour Wolwich. Mais, dans ce cas, les étrangers savent ce que leur coûte cette faveur ; les sergents de troupes en activité de service se relaient merveilleusement à chaque salle, à chaque coin de l'édifice, pour vous tendre la main. En France, nous entendons autrement les délicatesses de l'hospitalité. Les monuments fermés pour nous durant la semaine s'ouvrent pour l'étranger, sur la déclaration seule qu'il est étranger. A Dublin aussi, ville si pauvre, l'étranger va partout sans autorisation et sans bourse délier, s'il veut; je me trompe, pourtant, l'admission au *Zoological-Garden* coûte un *six pence,* douze sous de la monnaie de France. Mais ponr moi, quand je sortis, je les regrettai peu : il me vint à l'idée que cette petite pièce d'argent allait peut-être fournir quelques grains de maïs de plus à ces petits oiseaux des îles, pour lesquels, vous le savez, j'ai une passion d'enfant, et que je venais de voir, hélas! grelottants et tristes, sans plumes et sans voix, car ils sont sans soleil, et partant sans amours.

Comment les lords lieutenants, ces vice-rois anglais, ont-ils eu la folie de penser que l'Irlande tirerait vanité ou profit des édifices jetés dans sa capitale comme un leurre, comme une moquerie? Quand on leur parle des beautés monumentales de

Dublin, les Irlandais hochent tristement la tête, sans répondre; si on insiste, en s'étonnant de leur indifférence, oh ! alors, leurs pensées intimes s'échappent, et leur douleur, et leur indifférence, si amères qu'elles soient, vous paraissent rationnelles.

« Il se peut, vous disent-ils, que les hommes de l'art ne voient une ville que sous un seul aspect, et se passionnent pour un fronton et pour une cariatide. Ces admirations sont un fanatisme d'artiste, et, sans trop les comprendre, nous les pardonnons. Mais en pleine civilisation européenne, au cœur du royaume britannique si vanté, on ne peut ainsi couper une ville en deux parts, et s'attacher à n'en voir qu'une seule pour l'admirer dans son isolement. Nous autres, Irlandais, nous ne séparons pas ainsi les murs de notre capitale de la population qui les habite. Vous voulez admirer nos pierres, soit, admirez ! Mais ensuite, pour ne pas traverser les cités, comme un voyageur borgne qui n'en verrait que le côté placé sous son bon œil, tournez-vous, ramenez un peu vos regards de la hauteur des chapiteaux et des dômes au niveau des dalles qui en pavent la base; voyez quelles générations passent depuis des siècles sous ces merveilles et ces richesses de l'architecture..... et après cela, dites-nous si nous avons de quoi nous gonfler de vanité; dites-nous ce que nous avons dû faire de nos admirations, et ce qu'un étranger, homme de cœur, fera des siennes. »

Oh ! les Irlandais ont raison. Que le voyageur qui a admiré se repente; voici l'anathème et le remords vivants qui lui arrivent. Honte éternelle à ces portiques audacieux, à ces voûtes ciselées, à ces colonnes coiffées d'acanthe! Tout cela est à l'Irlande ce que le manteau était à la pauvresse de King's-Town. A travers les déchirures du manteau apparaissait le nu des chairs de la pauvresse ; à travers les larges interstices des colonnes vous voyez la nudité de l'Irlande. Comme alors Dublin, cette ville si vaste, si aérée, est triste et déserte ! Où donc est le peuple joyeux, nombreux et paré, fait pour elle? Est-ce que, la veille, les pestes des XIVe, XVe, XVIe et XVIIe siècles, qui l'ont dépeuplée quatre fois, sont venues la visiter encore?... Non ; mais il plane sur elle un mal cent fois pire, une peste plus tenace, qui a des racines plus profondes, qui consume plus lentement, et qui va grandissant toujours de génération en génération : c'est la misère ! La voilà qui se traîne hâve et souffreteuse sur les dalles de ces trot-

toirs que vous avez trouvés si larges; la voilà qui fait la pyramide humaine, étagée sur les marches des hauts péristyles de ces hôtels où le marteau de cuivre est trop brillant pour qu'elle ose y toucher; la voilà qui se suspend en grappes livides aux portiques de ces édifices que vous avez trouvés si gigantesques!

Vous diriez l'Italie, où les *lazzaroni* s'étalent au soleil sur les marches des palais vides; vous vous croiriez aussi transportés à ces époques du moyen-âge où des troupes de bohémiens et de *mauvais garçons* restaient en possession d'une cité dépeuplée par la peur. Mais non; ce n'est point l'Italie, car il n'y a ni soleil ni transparence de l'air, car le vent froid du nord souffle dans ces haillons flottants, car la pluie glacée tombe sur ces fronts nus. Ce ne sont pas des bandits victorieux, car ils sont timides, sans murmure, ils s'éloignent devant les riches et les heureux du jour. Oh! non, ce n'est point l'Italie, car les palais ne sont pas vides. Voyez! poudrée, bien vêtue, en bas de soie, la livrée survient, qui, de la voix et du geste, balaie, à certaines heures, ces immondices de la civilisation, dont l'aspect blesserait l'œil du maître, et troublerait d'une prévision fatale la sérénité de son heureuse fortune.

Cette misère ainsi faite n'a cependant aucun aspect repoussant. Sans doute elle soulève tout ce qu'une âme d'étranger renferme de commisération et de larmes; mais, par cela même, elle attire, elle fait éprouver un charme douloureux à s'appitoyer sur elle. C'est que la misère de l'Irlande, bien qu'elle change d'aspect suivant les comtés, offre partout un caractère uniforme qui en fait un type, et ce caractère, c'est une résignation qui impose. Ce n'est point pour attirer la pitié qu'elle va ainsi, à peine vêtue d'étoffes percées à jour. Non, elle est ainsi vêtue, parce qu'elle n'a pas de quoi l'être autrement; elle est ainsi vêtue, parce que des juifs d'Angleterre, spéculant sur le *penny* des pauvres d'Irlande, comme le torisme protestant spécule sur les dîmes et les libertés d'Irlande, lui ont, il y a quelques années, apporté les haillons ramassés dans tous les royaumes du continent. Les pauvres d'Irlande ont fait leur beaux jours de ces guenilles, dont ne voulaient déjà plus les mendiants de l'Europe, parce que la misère de l'Irlande est de vingt degrés encore au-dessous de toutes les misères européennes.

La misère de Dublin ne pense même pas que les étrangers

puissent prendre garde à son accoutrement si délabré. Elle ne s'en aperçoit elle-même que pour leur céder le trottoir, évitant ainsi de les heurter et de leur rappeler qu'elle est là.

Durant des journées entières, j'ai cherché à pénétrer la cause de cette résignation de la pauvreté, dans une ville où les deux tiers de la population n'ont certainement pas de quoi vivre.

L'aumône n'est point pratiquée dans les rues de Dublin, moins encore, si c'est possible, que sur les routes et dans les solitudes de l'Irlande. Le riche Irlandais donne fort rarement, le riche Anglais ne donne jamais. Que Dieu le leur pardonne et le pauvre aussi! Les pauvres alors, qui, depuis des siècles, sont pauvres de père en fils, sachant que leurs devanciers avaient, durant leur vie, inutilement tendu la main à la charité, et que leurs enfants ne seraient pas plus heureux, ont fini par renoncer à s'humilier en vain.

Il est bien rare même qu'ils cherchent à savoir si le cœur des étrangers est ou non jeté dans le moule égoïste et sans pitié des riches d'Irlande et d'Angleterre; aussi leur visage prend-il un caractère sublime de surprise et de reconnaissance lorsque l'aumône de l'étranger va au devant de leur misère.

Un soir du mois d'août, il était sept heures, et la nuit loin encore. Je venais d'entendre le dernier discours d'O'Connell sur les hustings de *Green-Street,* et je m'en retournais méditant sur cet homme si diversement jugé, qui avait voué sa fortune, son talent, son repos, sa vie, tout ce qui se peut sacrifier ici-bas, à affranchir son pays, à retenir les imprudents, à encourager les timides, à humilier les orgueilleux, à châtier les traîtres, à rehausser les humbles dans leur propre estime, et à relever le moral du pauvre par la dignité de l'homme et du citoyen. Je cherchais à reconnaître ce que pouvait être la grandeur de sa tâche, en la comparant à ce que j'avais déjà dérobé de secrets à l'existence politique et sociale de l'Irlande, et je me trouvais emporté dans cette sphère de pensées qui amènent au cœur la double poésie de la pitié et de l'admiration, de l'admiration pour un grand courage, de la pitié pour de profondes douleurs. Mes regards, suivant le cours de mes pensées, finirent par s'attacher aux objets animés qui m'entouraient, et qui faisaient partie de cette grande misère pour laquelle je me sentais prêt à pleurer. Je remarquai cheminant devant moi une femme longue et mai-

gre, tenant par la main une petite fille de dix à douze ans. Mon attention lui vint à la fois, et de son costume beaucoup moins délabré que ceux qui passaient auprès d'elle, et cependant de l'air de malheur répandu sur toute sa personne, et que ne pouvaient dissimuler entièrement cet arrangement, cette propreté, qui caractérisent les gens pauvres mais laborieux. Rien de ce qu'elle portait n'était neuf; partout, à la coiffure, au châle, à la robe, aux souliers, aux bas, on retrouvait le passage réparateur de l'aiguille. Mais enfin, chose rare en Irlande, elle avait des bas et des souliers. On voyait que, par besoin rigoureux de se montrer, elle avait épuisé toutes ses ressources pour retarder le plus possible l'instant où tous ses vêtements arriveraient à l'état normal de la pauvreté irlandaise. Il ne devait plus lui être rien resté pour son enfant, qu'elle attirait à elle, comme si elle eût voulu lui donner la moitié de ce que la nécessité la forçait à garder pour elle seule. Sa fille, en effet, comme tous les enfants de l'Irlande, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille, avait les pieds et les jambes nues, la tête nue, les bras et les épaules nues. Sa robe, où des déchirures nouvelles s'étaient formées à côté des rentraitures anciennes, était étroite et collée aux formes grêles et aiguës de son petit corps tout anguleux. Mais le dessus de ses pieds, mais ses bras, mais ses épaules, avaient la blancheur et la netteté de la chair qui sort du bain ; mais ces cheveux blonds, taillés en rond et à fleur du cou, à demi bouclés en dedans, ainsi que les portaient les clercs du moyen-âge, étaient propres, lisses et luisants.

Sans doute, cette femme et sa fille, qui partout ailleurs qu'à Dublin auraient paru bien pauvres, pouvaient, auprès de la nudité irlandaise, passer pour avoir quelque aisance, car j'avais vu des artisans, des demoiselles de comptoir et des commis de magasins de nouveautés servir leurs chalands avec des vêtements où l'on n'avait pas même pris la peine de rapprocher avec un peu de fil les béantes et nombreuses solutions de continuité. Mais je ne sais quelle instinctive préoccupation s'empara de moi. Cette petite fille, ainsi serrée contre sa mère, levait souvent les yeux sur elle, et proférait d'une voix éteinte des mots bien courts que je n'entendais pas; alors cette femme abaissait lentement et avec une hésitation marquée sa tête vers sa fille, comme si elle eût craint d'en rencontrer les regards ou

d'en entendre les plaintives paroles; et puis, leur marche à toutes les deux était si timide, si traînante !... Je hâtai le pas, et quand je les eus devancées, je retournai la tête pour les voir au visage. Oh! mon Dieu! ces deux pauvres créatures n'avaient certainement rien mangé, ni de la journée, ni de la veille; et je mis un shelling dans ma main. Mais comment et à qui le donner? A la mère?... Oh! si je me trompais, si cette femme se trouvait humiliée! La petite fille était de mon côté; quand elle passa près de moi, un instinct spontané poussa ma main; je cherchai à saisir la sienne, pour m'éloigner ensuite sans regarder.

Qu'avais-je fait? Un sentiment indicible de terreur émut cette enfant, et elle poussa un petit cri, comme si le froid des anneaux d'un reptile l'avait frôlée. Elle replia ses deux bras sur sa petite poitrine, se recula pâle et tremblante, et ses yeux ayant rencontré les miens, dans lesquels, hélas! elle ne sut pas lire, elle cacha sa rougeur dans les plis de la robe de sa mère, qui, me regardant tout indignée, semblait m'interroger. Ce fut à mon tour de rougir; car je ne sais, en voyant l'indignation de cette femme, quelle crainte d'une interprétation honteuse traversa ma pensée. Je demeurai sans parole, triste et humilié d'avoir éveillé des sentiments qui me confondaient. Cette femme alors dut comprendre mes pensées secrètes; elle vit bien que j'étais étranger, et que mon trouble ne me venait point d'une intention injurieuse. Elle eut donc pitié de moi. Elle adressa, dans le dialecte irlandais, quelques mots à sa fille en lui passant la main sur ses beaux cheveux; et l'enfant revint vers moi, rougissant encore, mais avec un sourire aux lèvres. J'avais déjà songé à sauver par l'étendue et la bonne grâce de l'aumône ce que mon offre avait pu avoir de répulsif; je posai donc une couronne dans la main de la mère, et un baiser chaste sur le front de la fille.

— Merci, merci! monsieur, me dit cette femme plus touchée, je crois, de mon baiser au front de son enfant que de mon gros écu; merci, dit-elle encore en me serrant la main. On a souvent offert de riches aumônes dans les rues de Dublin à la pauvre femme O'Kelly, du comté de Wicklow... Mais voici bien la première fois que nous acceptons... monsieur. Elle baissa les yeux, ses lèvres pâlirent... Elle pressa convulsivement sa fille

sur son sein, comme pour la cacher à tous les yeux. Il y avait là certainement un souvenir blessant qui lui revenait au cœur... Puis me serrant la main de nouveau, elle reprit : Oui, la première fois; car vous êtes étranger, et vous nous avez fait l'aumône pour l'amour de Dieu seulement.

— Et de l'Irlande, ajoutai-je.

Resté seul, j'eus beau tourner et retourner mes pensées, je ne comprenais pas, ou plutôt, je n'osais comprendre d'où venait, dans ces deux âmes, le sentiment qui parlait plus haut que la faim; quelle était cette misère orgueilleuse qui refusait l'aumône, et qui s'étonnait et s'effrayait de trouver un homme qui, sans qu'on la lui eût demandée, osait la faire en plein jour.

Il me tardait que la nuit fût venue. A neuf heures, j'allai en toute hâte chez le gentilhomme avec qui j'avais fait route sur le *rail-way;* il m'attendait dans sa famille pour prendre le thé. Le choix que je fis du moment était peu propre sans doute à justifier la réputation de galanterie qu'on fait aux hommes de notre nation; mais je ne pus m'empêcher, pour avoir au plus vite le mot de mes doutes, de profiter du bruit harmonieux que deux grandes et belles filles, bien gracieuses et bien pudiques, tiraient de leur piano, en jouant à quatre mains les airs les plus jolis de France. Je racontai tout bas au gentilhomme ce qui m'était arrivé, et après lui avoir fait part de quelques-unes de mes idées sur les souffrances irlandaises, une oreille à la musique, une autre à ses paroles, j'attendis sa réponse.

— Comment! me dit-il, vous ne devinez pas pourquoi une femme et sa fille se replient devant la main qui se tend pour donner, et pour donner une pièce d'argent encore, lorsqu'à peine on jette aux pauvres un gros sou? Mais c'est précisément l'étendue de l'aumône qui a fait peur; car elle a peu l'habitude ici d'être faite si large, *au nom de Dieu seulement...* Et le gentilhomme sourit en me regardant entre deux yeux.

— Vous rougissez, mon ami, reprit-il (en effet, j'étais rouge jusqu'aux oreilles); vous commencez donc à comprendre?

— Hélas! répondis-je, j'en ai bien peur, mais j'en ai aussi bien du chagrin... J'étais si heureux de cette aumône ainsi faite, de ce baiser ainsi donné à un enfant; et les deux nobles créatures ont pu avoir l'idée que tout cela était... Je n'osai achever. Les deux jolies Irlandaises ne jouaient plus qu'un faible

andante, et je crus que la curiosité nuisait un peu au mouvement de la mesure. Le silence qui suivit ma réticence, silence qu'elles attendaient peu, dérouta, je le pense, leurs petits calculs, et pour ne les point laisser deviner, elles se rejetèrent plus vivement que jamais dans le pétulant *allegro.*

Le gentilhomme, qui suivait mes idées et ne s'était guère aperçu de l'espièglerie de ses filles, reprit la causerie au point où je l'avais laissée.

— Ne vous l'ai-je pas dit ?... Parce qu'en Irlande le peuple est pauvre, on le croit corrompu, et sans y regarder de plus près, on se donne le droit de l'humilier; parce que les femmes sont si pauvres qu'elles vont nues sur nos places publiques, on s'imagine que nos femmes sont une marchandise qui s'offre et se donne au rabais, corps et âme, sur nos places publiques, comme dans un bazar d'Orient ou à Drury-Lane, ou dans les grandes cités d'Angleterre. Vous l'avez très-bien vu, l'aumône se pratique peu dans les rues de Dublin, et le pauvre, en retour, y importune peu de ses sollicitations. Vous m'en avez donné une raison; elle est vraie, et, quelque triste qu'elle soit, ce n'est pas la plus honteuse. La plus triste, la plus honteuse, la voici : Les étrangers qui croient aux calomnies dont nous barbouille l'Angleterre; les Anglais qui nous méprisent assez pour prétendre que toute pièce d'argent, dépensée chez nous, doit leur donner une joie brutale; les vieillards libertins, qui traînent dans la dépravation une caducité impuissante et cynique, ne font la charité ici que sous condition... L'aumône, pour eux, est un marché d'échange... Assez! Vous savez, à cette heure, pourquoi la mendicité des femmes est si peu importune, et pourquoi elle est si défiante, quand l'aumône qu'elle n'a pas sollicité va d'elle-même la trouver.

Je devins profondément triste et rêveur; à la longue, j'apprenais que j'avais rencontré la misère honteuse d'être la misère, le niant à elle-même, se rajustant, et se tenant debout, la tête et le cœur haut, le plus longtemps possible; qui ne demande rien, qui n'accepte rien, de peur d'être prise pour une infame, et qui, ainsi vertueuse et timide, passe affamée, et se dit chaque jour : Allons, aujourd'hui encore, un peu de courage! il sera bien assez temps demain d'avoir moins de susceptibilité ou moins de pudeur; aujourd'hui encore, allons un peu plus loin sans

manger !... et qui de plus loin en plus loin arrive ainsi à la nuit, et se couche sur un trottoir, entre deux lanternes assez avares de clarté dans les rues de Dublin, pour que le pauvre puisse s'y étendre et mourir de faim sans être vu.

Pour la seconde fois, je me demandai, comme en sortant de King's-Town, si j'aurais le courage de pousser plus loin mon voyage à travers l'Irlande. La bonne grâce que les deux filles de mon hôte mettaient à parcourir leur répertoire de musique de France, le talent vrai et le sentiment exquis de mélodie dont elles faisaient preuve, ne purent changer le cours de mes idées. Elles s'en aperçurent et s'amusèrent un peu de mon embarras à m'en défendre. Je n'eus rien de mieux à faire alors que de leur avouer mes préoccupations, et, pour sauver notre bonne renommée de courtoisie, je les rejetai sur les vives sympathies que j'avais au cœur pour l'Irlande. Leur nationalité l'emporta sur leur amour-propre de musicienne, auquel du reste j'offris une revanche pour le lendemain.

Nos petits comptes ainsi réglés, je me vengeai du gentilhomme et de ses filles en tirant à vue sur leur instructive complaisance.

— Ainsi, dis-je sans contrainte cette fois, mes gracieux hôtes, vous m'apprendrez les causes qui ont répandu sur toute l'Irlande cette misère immense qui la couvre depuis des siècles. Vous me direz encore si, sur le continent, on a tort ou raison de railler les prétentions des mendiants d'Irlande, qui, assure-t-on, se disent presque tous issus de race noble, et affirment que sous leurs haillons il y a plus d'un héritier de sang royal.

— Oui, reprit en souriant tristement le chef de la famille. On se moque un peu de nos pauvres parlant de leur noblesse sous des guenilles, comme on se moquait, en France, des cadets de Gascogne, qui parlaient des meutes et des châteaux de leurs pères en courant le monde avec un petit paquet de perruquier sous le bras. Et pourtant, pauvres d'Irlande et cadets de Gascogne n'en ont point fait accroire. Tant que leur père vivait, les cadets de Gascogne étaient riches dans le manoir paternel, où ils avaient leur part; le père mort, arrivait l'aîné des enfants, qui prenait tous les biens, et les puînés s'en allaient, emportant, en écus de six livres, leur légitime dans leur pochette. Ensuite, lorsque, par habitude d'enfance, ils disaient : « Nos terres! nos châteaux! » vous concevez les doutes rail-

leurs que, par comparaison, faisaient naître leurs habits étriqués. Ainsi des pauvres d'Irlande aujourd'hui. Les confiscations, les exécutions en masse, les guerres de religion et d'indépendance, les donations qui allaient toujours payer le meurtrier spoliateur d'un Irlandais, ont fait chez nous une besogne d'exhérédation plus complète que celle du droit d'aînesse aux bords de la Garonne. Les Irlandais chassés des domaines paternels n'emportaient même pas une chétive légitime ; ils étaient renvoyés meurtris et nus. Et maintenant que tant de siècles ont accumulé tant de misères nouvelles sur nos antiques misères, vous comprenez que ceux qui ignorent, — et ceux-là sont nombreux, — accusent ou raillent nos pauvres, qui ont en eux ce qu'on n'a pu leur voler, même après l'avoir versé, le sang de leurs pères.

— Alors, repris-je en souriant à mon tour, et pour rendre la monnaie du cadet de Gascogne, qui m'arrivait en plein au visage, je commence à croire que je peux très-bien, sans m'en être douté, avoir fait ce soir l'aumône au moins à quelque comtesse et à sa fille.

— Oh ! ne souriez pas, mon ami, vous qui aimez l'Irlande ; vous en seriez fâché après, si vous saviez avoir dit vrai. Cette femme vous a-t-elle dit son nom ?

— O'Kelly.

— Eh bien ! que vous disais-je?

A ce nom, en effet, je surpris entre les deux jeunes Irlandaises un regard d'intelligence et de sensibilité qui me charma.

— Cette femme et son enfant, continua le gentilhomme, frappent quelquefois à notre porte, mais pas aussi souvent que mes filles et moi le voudrions, pas aussi souvent surtout que leur pauvreté l'exigerait. C'est une infortune qui remonte à trois siècles que l'infortune de leur race. Écoutez : nous devons passer quelques jours ensemble dans le comté de Wicklow ; je vous conduirai à une ruine qui s'appelait, avant d'être ruine, *Week-house* (maison d'une semaine), et qui s'appelle aujourd'hui *the Old-Stone* (la vieille pierre). Là, je vous raconterai sur les O'Kelly une histoire qui vous édifiera sur la justice des droits que bien des lords d'Angleterre ont à la possession des grands domaines de nos anciennes familles.

Mais je n'attendis pas notre excursion dans le comté de

Wicklow. L'aînée des filles de mon hôte avait traversé le salon d'un pas rapide. Le père, qui l'avait devinée, venait de dire à peine, moitié riant, moitié fâché : — Allons, voilà Julia qui va encore bouleverser mes livres ! que la porte du salon se rouvrit, et Julia rentra d'un air triomphant, tenant au bout de ses doigts effilés et blancs un manuscrit bien jaune et bien vieux dans le langage et les caractères de l'ancien alphabet irlandais.

Après l'avoir quelque temps feuilleté sur la table, où brûlait une grande lampe à candelabres dorés, elle appuya sa belle tête brune sur l'une de ses mains, et soulevant de l'autre les angles des pages, — tout entière à des pensées de noble pitié et d'indignation sainte, — elle lut, improvisant une traduction simple et naïve que voici :

« Dans l'année 1579, Fergus O'Kelly de Leix épousa la fille d'O'Byrne de Glenmalure, dans le comté de Wicklow. La jeune dame demeura chez son père jusqu'à ce que son époux eût fait construire une maison de pierre pour la recevoir. Il n'y avait alors dans *le comté de la Reine* (*Queen's county*) que fort peu de bâtiments de cette nature. O'Kelly mit à l'œuvre un grand nombre de ses tenanciers. La maison fut commencée le matin d'un lundi de printemps et achevée le samedi suivant. Bientôt après la jeune épousée y fut conduite au milieu de grandes réjouissances. Cette maison fut alors appelée la Maison d'une semaine (*Week-house*).

«Il arriva qu'à la Saint-Michel suivante, un certain Mac-Leod, valet d'O'Kelly, s'était absenté de la maison. A son retour, il vit qu'on ne lui avait point gardé un seul morceau d'oie ; il s'en plaignit à son maître, qui lui dit de débattre cette affaire avec le cuisinier, ou d'aller, dans la cour, tuer une oie pour lui seul, sans le déranger plus longtemps par de semblables bagatelles. Mac-Leod, désappointé et mécontent de cette réponse, se retira avec le dessein de se venger. Il se rendit sur-le-champ au château de Kilkea, appartenant au comte de Kildare ; il y resta jusqu'aux environs des fêtes de Noël, et dit au comte que son maître O'Kelly l'avait envoyé auprès de sa seigneurie pour l'inviter à venir passer à Leix les fêtes de Noël. L'invitation fut acceptée, et le comte partit avec une suite nombreuse pour la résidence d'O'Kelly. Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la montagne, près de la maison, Mac-Leod poussa les trois cris aigus qui

étaient le signal dont se servaient les valets de ces temps-là. Son maître, en les entendant, dit : « C'est la voix de Mac-Leod, s'il n'est pas mort depuis qu'il nous a quittés. » Celui-ci arriva bientôt après, et annonça la venue du comte, qui fut reçu avec tous les honneurs et le respect dus à son rang. Environ douze jours après, le comte se disposa à partir, en exprimant sa satisfaction pour l'aimable accueil qu'on lui avait fait et pour les témoignages d'amitié que lui avait donnés O'Kelly, dont il estimait beaucoup les sentiments hospitaliers et surtout la bonne chère. — O'Kelly fit observer alors que sa table eût été beaucoup mieux fournie, s'il eût pu deviner que sa seigneurie avait l'intention de le visiter. Le comte, un peu surpris, lui demanda s'il ne lui avait point envoyé une invitation. O'Kelly l'assura que non ; mais que, malgré cela, sa seigneurie était la bienvenue, ajoutant que, puisqu'elle avait daigné demeurer douze jours chez lui sur la simple invitation de son valet, il espérait qu'elle lui ferait l'honneur d'y rester jusqu'à la Chandeleur, sur son insistance personnelle. Le comte y consentit ; mais, comme sa suite était nombreuse, il demanda qu'il lui fût permis d'envoyer chercher, de temps en temps, des provisions à Kilkea. O'Kelly répondit qu'aussitôt que sa seigneurie s'apercevrait d'un peu de parcimonie, elle pourrait le faire, mais non auparavant. En conséquence, la profusion de la table augmenta, les festins devinrent plus somptueux que jamais, et lorsqu'arriva la Chandeleur, le comte quitta son hôte en exprimant de nouveau sa reconnaissance et en sollicitant l'honneur d'être le parrain du premier enfant d'O'Kelly, afin de cimenter davantage l'amitié qui existait entre eux. — Mistress O'Kelly, bientôt après, donna le jour à un fils, et sa seigneurie tint l'enfant sur les fonts. Le baptême fut célébré en grande pompe ; la maison se remplit de convives et retentit d'instruments de musique et de cris joyeux. Mais le lendemain de l'arrivée du comte, la pauvre jeune dame et son enfant furent trouvés sans vie. On attribua cette horrible catastrophe à la bombance (*revelry*) et aux éclats bruyants qui les entouraient. — Le bonheur d'O'Kelly se changea en douleur ; cet événement n'était toutefois que le prélude de plus grandes infortunes.

» Kildare demeura pendant quelque temps auprès de son ami pour le consoler, et l'invita à venir à Kilkea jusqu'à ce que les

premiers moments de désespoir fussent passés. Il lui offrit aussi sa sœur en mariage, et l'assura qu'il était disposé à lui rendre tous les services qui lui seraient agréables. Malheureusement, O'Kelly ne refusa point, et il devint victime du nouveau piége qui lui était traîtreusement tendu. Quelques jours après son arrivée à Kilkea, le comte le conduisit sur les terrasses crénelées de son château, sous prétexte de le faire jouir de la beauté des paysages qui l'environnaient. Là, avec l'aide de quelques scélérats qu'il avait apostés, il coupa la tête à O'Kelly. Cette trahison et cet assassinat atroce furent bientôt présentés à la reine Élisabeth comme étant une preuve méritoire de la loyauté de Kildare, qui avait décapité lui-même un Irlandais rebelle. Sa majesté en fut tellement satisfaite, qu'elle adressa de suite au comte ses compliments et une concession en bonne forme de tous les domaines d'O'Kelly. »

— Le comte de Kildare, ajouta la belle lectrice après avoir refermé son manuscrit, était de lignée anglaise, monsieur ; c'est à lui et à son métier de bourreau que l'Angleterre doit quatre vers qu'un des poëtes irlandais du temps improvisa, dans notre vieil idiome, sur la tendresse et la sincérité des amitiés du peuple de la Grande-Bretagne.

Il vous sera peut-être agréable, ajouta-t-elle, de les joindre au récit que je vous ai lu tant bien que mal ; je vais les écrire en irlandais ; vous emporterez ainsi une idée de notre alphabet et de notre langue primitive. Je vous donnerai ensuite la traduction qui en a été faite en anglais, à l'usage des malheureux Irlandais qui ne savent plus parler la langue de leurs pères.

Je pris l'engagement d'envoyer en France l'original et la traduction ; je tiens parole. Le reste est l'affaire de l'imprimeur ; qu'on ne s'en prenne donc qu'à lui si la traduction reste seule.

With one of english race all friendship shun,
For, if you don't, you'll sur'ly be undone ;
He'll lie in wait to ruin thee, when he can ;
Such is the friendscip of an englishman.

Le tout, irlandais ou anglais, signifie : « Avec quelqu'un de race anglaise évitez toute amitié ; si vous ne le faites, vous êtes perdu ; il vous tendra des piéges pour vous ruiner dès qu'il le pourra : telle est l'amitié d'un Anglais. »

Certainement, pendant la lecture de cette tradition, qui consacre une action infâme et atroce, j'avais peu caché mon émotion ; mais l énormité même de l'attentat me laissait des doutes et sur l'authenticité du manuscrit, et sur la foi que méritait l'auteur, dont je demandai le nom.

Je reçus de la jeune patriote irlandaise un regard qui m'annonçait que douter était fort irrévérencieux; mais que, par égard pour ma qualité d'étranger, elle me pardonnait.

— Quant à l'auteur et à l'authenticité, voici tout ce que nous en savons, me répondit alors son père. Ce manuscrit nous a été donné, il y a bientôt dix ans, par la femme O'Kelly, qui le tenait d'un descendant d'un serviteur de sa race, lequel l'avait trouvé lui-même après la mort de Garret-Byrne, vieux et digne Milésien qui demeurait à Falibey, dans la baronie de Ballyadams, théâtre des principaux événements qui y sont racontés.

— Voici, du reste, la suscription de la première page, fut-il ajouté par l'impatiente jeune fille, qui aurait fini par pleurer en voyant douter plus longtemps de ce qu'elle croit, en haine de l'Angleterre :

« Récit traditionnel, mais avéré, des événements survenus » dans Logacurren, ses environs et le reste de la terre d'O'Kel- » ly, — commençant à la vingt-deuxième année du règne d'É- » lisabeth, ainsi que Catherine Mac-James, qui servit sept années » dans la maison d'O'Kelly, le dit au vieil Edmond Corven, qui » me l'a rapporté à son tour ; le reste fut raconté par des per- » sonnes qui ont consulté leurs souvenirs, et moi-même, je me » suis rappelé ce qui arriva depuis l'année 1720 jusqu'à 1780. »

Après quoi l'on mit sous mes yeux la signature de *Garret-Byrne*. Je fus un peu obligé de la retrouver sur parole dans des caractères qui tenaient à la fois du grec et de l'hébreu.

— Eh bien ! monsieur, me dit Julia d'un air triomphant, que je pouvais rendre bien humble, mais je n'en eus pas le courage (d'ailleurs, j'étais convaincu) ; douterez-vous encore ?

— Non, certes, mademoiselle, — et vraiment je le pensais. Il n'y a là ni plus ni moins que ce que dans le monde on est convenu de recevoir comme autorité historique. Beaucoup de faits recueillis, on ne sait comment, dans le passé, et qui servent

aux déductions et aux synthèses des historiens modernes, n'ont certes pas un caractère plus recommandable.

— Ainsi, monsieur, dit alors Julia, avec une animation qui monta par degrés à cet enthousiasme dont j'ai si souvent remarqué, chez les femmes irlandaises, la faculté puissante, que révèlent leur front et leurs sourcils élevés... ainsi, vous pensez qu'on aura foi un jour dans nos traditions populaires ! Que Dieu vous récompense de cette bonne parole, monsieur ! Oh ! parce que nous n'avons eu jusqu'ici que des historiens qui, reculant devant le nombre infini des faits particuliers, se sont bornés à des récits généraux, les spoliateurs de l'Irlande pensent que leurs noms échapperont à la publicité ! parce que nous n'avons plus, à la suite des princes irlandais, des bardes qui étaient les historiens et les poëtes du pays et des nobles familles, consacrant les gloires et les infortunes, les Anglais pensent que nous n'avons pas d'annales touchant leur domination, et que nulle page écrite ne garde la trace du sang versé !!! Vienne le jour de la délivrance ! et alors, du milieu de chaque famille, il sortira des trésors de traditions et d'anathèmes, amassés de race en race...

— Irlande ! Irlande ! que tes femmes sont nobles et belles ! m'écriai-je, car l'enthousiasme m'avait gagné.

Le bon gentilhomme, tout radieux, essuya furtivement une larme de douleur et de joie : douleur pour sa patrie, joie orgueilleuse pour son enfant.

Nous ne pouvions rester ainsi dans l'extase ; je tendis l'échelle pour en descendre.

Certainement, j'aurais pu me tenir pour satisfait sur les causes et les effets de la misère en Irlande ; il y avait de quoi effrayer même un plus grand courage d'observation que le mien ; et un homme moins facile encore à se passionner que je ne le suis, y aurait trouvé de suffisantes raisons pour passer entièrement du côté des pauvres. Mais ce fut cette facilité même qui excita ma défiance. Je me laissai donc aller aux scrupules qui me venaient. Fallait-il tenir pour justes, sans plus ample informé, les propos amers que toute la soirée on avait lancés contre l'indifférence aveugle et sourde, sans foi comme sans entrailles, dans laquelle était tenue la charité dans l'âme des riches ? Je ne pouvais guère admettre que, suivant ce que j'avais entendu raconter sur le

continent, les pauvres ne l'eussent un peu lassé par leur inconduite, et, à la longue, fait ressembler à une sotte duperie.

— Mais, dis-je au gentilhomme, n'y a-t-il pas un peu de vérité dans un proverbe qui dit que les pauvres d'Irlande donneraient pour un verre de wiskey toutes les culottes et les jupons du monde?

— Oui, mon ami, ce proverbe a cours en Europe, en Irlande même, dans l'Angleterre surtout, qui, peut-être, vante en retour la tempérance de son aristocratie de salon et de sa canaille des rues ou des écuries! Mais que voulez-vous? c'est pour l'égoïsme un prétexte tout comme un autre et même meilleur qu'un autre; car il est à la fois une excuse et une calomnie, deux excellentes choses pour qui veut se faire valoir aux dépens d'autrui. Le proverbe n'est pas entièrement faux; on boit beaucoup en Irlande, beaucoup trop! mais point en aussi bas lieu qu'on le dit. Vous avez déjà vu les très-longues séances qu'après la sortie des dames, nos gentilshommes font autour de la table; devant eux se promènent, toujours pleins et toujours vides, les flacons des vins nombreux de France et d'Espagne, flanqués de wiskey, de brandy, de sucre, de cannelle et d'eau chaude. Eh bien! puisque nous en sommes là, je vais vous montrer, à deux pas de chez moi, un lieu où la présence des dames, qu'il faut aller retrouver au salon, n'a besoin d'inspirer aucune retenue. Vous y verrez un large tableau de l'ivrognerie irlandaise, et vous connaîtrez la qualité et des têtes et des jambes qu'elle fait tourner et chancéler. Minuit va sonner, c'est la bonne heure. Venez, venez, tout sera au grand complet.

Nous entrâmes dans Grafton-Street. Devant une maison de belle apparence, éclairée à la porte par quatre becs de gaz brûlant dans d'élégantes lanternes de cristal, il y avait un grand nombre de pauvres, femmes et enfants. La rue était bruyante de gros éclats de paroles confuses. Mais le bruit ne venait point de la foule sombre et muette qui assiégeait la porte si bien illuminée; il partait de la maison même; et, par un long couloir où la lueur des lampes se perdait dans une atmosphère épaisse et chaude, ce bruit semblait, avec des bouffées de fumée, sortir d'un porte-voix et d'une fournaise. C'est là que bouillonne et rugit le soir le *divan* de Dublin, la taverne de la gentilhommerie irlandaise, où tories et whigs, tories surtout,

cherchent la vérité politique au fond des pots qui leur versent le wiskey, le porto et le xérès.

Quel magnifique tableau si j'étais peintre!!! Comme les lambris des salles et les tentures des siéges mêlent et noient leurs couleurs dans les tourbillons de la fumée bleuâtre des pipes et des cigares ! Là, comme les yeux étincellent, comme les cheveux sont épars, comme les poitrines sont débraillées, comme les poings vigoureux font chanceler et choir les verres sous les coups qui ébranlent les tables ! comme les paroles sont incohérentes et pressées! et, ici, comme la vue est troublée, comme les épaules cherchent des appuis, comme les têtes oscillent alourdies et somnolentes, et, un moment relevées en sursaut, s'affaissent sur les bras allongés sur la table! comme les langues sont épaisses et inhabiles, comme les paroles sont stupides et entrecoupées, et comme les jambes s'allongent, entraînant tout le reste du corps! et comme tout cela ensemble est bien l'ivresse, l'ivresse brutale, l'ivresse sans plaisir, sans gaieté, l'ivresse qui n'est de l'ivresse que parce qu'à la même heure, tous les soirs, il est d'usage de se la donner, et que cela est bien la vie d'un *gentleman !*

Tous ces buveurs, qui ne sortiront de là qu'à trois heures du matin, ne sont pas de vrais gentilshommes par naissance ou par fortune ; non, presque tous font partie de cette jeunesse irlandaise, qui ne s'est donné qu'une demi-éducation, et que la politique de l'Angleterre laisse inoccupée le plus qu'elle peut ; vaniteux qui tiennent à grand honneur de figurer dans les festins et dans les chasses que le torysme leur arrange pour les amortir ; — troupe de Falstaffs parasites, croyant être, avec leurs amphitryons qui les enivrent, sur le pied de l'égalité ; — fous, qui dévorent ainsi, de race en race, depuis des siècles, les patrimoines échappés par miracle aux spoliations, et dont, chaque année, ils vendent quelques acres aux parcs anglais qui s'arrondissent ; — jeunes hommes qui arriveront, comme leurs pères sont arrivés, à la vieillesse, avec des habitudes d'intempérance, façonnés au collier anglais ; — trompettes avinées du torysme, qui aboient après les pauvres, parce que les pauvres, n'ayant ni de quoi vivre ni le triste esprit de gagner leur vie à leur manière, persistent à marcher nus et à se nourrir des pommes de terre qu'on leur jette.

Leur dédain tombe sur tout homme qui prêche la tempérance au peuple. Ils maudissent surtout les *rappeleurs*, parce que le rappel de l'union laisserait sans crédit, en Irlande, cet excellent torysme anglais, qui dévore bien un peu l'Irlande, il est vrai, mais non sans jeter quelques miettes et quelques amphores à moitié vides aux gens bien appris qui tournent autour de ses tables et de ses cuisines.

Il m'eût été impossible de voir autre chose dans tous ces hommes déjà ivres, qui, n'ayant rien à perdre, ni terres, ni position, ni fortune, ni commerce, ni industrie, rugissaient contre le choix que les électeurs de la cité de Dublin venaient de faire d'O'Connell, le jour même. Les malheureux ! ils ne songeaient qu'à vivre leur vie présente, regrettant dans ce choix le superflu des vins qu'ils y pourraient perdre, et ne pensant pas au nécessaire que pourrait y gagner la multitude qui attendait à la porte de leur taverne.

Une querelle s'éleva : les tables furent refoulées, et les combattants roulèrent pêle-mêle avec elles, échangeant quelques coups de poing dont heureusement l'ivresse affaiblissait la vigueur d'un côté, et de l'autre amortissait la douleur ! un vrai duel d'Irlande après boire !

Nous en avions assez, mon gentilhomme et moi.

— Eh bien ! mon ami, écrirez-vous que c'est le peuple qui boit le plus ? me dit-il quand nous nous séparâmes.

Ce furent les seules paroles que nous avions pu nous adresser, longtemps après être sortis ; tant nous avions été l'un et l'autre préoccupés de ces scènes d'ivresse ! lui, parce qu'il les retrouvait toujours les mêmes, et moi, parce qu'elles avaient dépassé mes prévisions.

Il avait dit vrai ; ce n'est point le peuple qui boit le plus, ici.

J'étais à Dublin pendant les élections ; je suis arrivé à Limerick l'avant-dernier jour des siennes ; et c'est là une ville bien autrement agitée, où les passions politiques se gonflent de toute la violence des passions religieuses. J'ai donc vu deux populations bien diverses dans le moment où l'Irlande jouait, contre le torysme, une partie d'où va dépendre peut-être son avenir très-prochain. Il y a eu, ici et là, des moments où le peuple a pu croire cette partie perdue ; certes, c'était alors, pour lui, le cas de s'étourdir dans les consolations que, dit-on, lui pro-

cure l'ivresse, ou de chercher dans ses excitations le courage aveugle et désespéré qu'elle donne. Eh bien! je l'affirme à la gloire de l'Irlande, ni le jour, ni la nuit, dans ces deux grandes villes, je n'ai pu trouver un seul homme des rues qui fût ivre... L'ivresse était montée plus haut.

Ainsi le peuple tenait déjà, sans beaucoup de peine, la promesse que, sur les hustings de Dublin, les premiers jours du poll, il avait faite à master Guiness, le fabricant renommé de *stout-porter*.

Master Guiness, qui se dit esquire, avait très-cordialement mis son influence de riche brasseur, grande dans la cité, au service de MM. West et Hamilton, les deux malheureux candidats que le torysme opposait à O'Connell et à Hutton, son ami. S'apercevant de reste que tout son crédit (le crédit d'un homme qui peut en un seul jour enivrer tout le royaume-uni) n'avait pas eu le résultat qu'on s'était promis, craignant d'être accusé par ses amis de n'avoir eu que de la marchandise pour son argent, de petites promesses pour des distributions de petite bière, voulant aussi mettre son torysme, un peu improvisé, à couvert du manteau d'une conviction consciencieuse, chose que tous les partis doivent respecter; poussé plus encore par l'idée qu'une démonstration publique, venue de lui, déciderait quelques hésitations timides de certains *licenciés*, master Guiness, avant de déposer son vote, se tourna vers la foule, et lui dit :

« Je ne me mêle point ordinairement d'élections; mais le moment est venu où tout homme doit remplir son devoir, faire connaître ses sentiments, et déclarer hautement s'il est pour la conservation ou la ruine de la constitution. »

Ce bon master Guiness fut accueilli et renvoyé par les grognements et beuglements des O'Connellistes, c'est-à-dire des pauvres (et ils étaient en force devant le poll), qui lui crièrent :

« *We'll drink no more of your porter, master Guiness!* »

« Nous ne boirons plus de votre porter, master Guiness! »

Master Guiness, voyant d'où la menace lui venait, put en rire sur le moment, parce que son porter, en effet, n'a guère pour débouché les gosiers du peuple, qui n'a pas souvent à mettre à sa bouteille le shelling qu'elle coûte. Mais master Guiness commence, à cette heure, à ne plus rire, je gage; il vient d'apprendre que le peuple, quand il veut, s'arrange tou-

jours, comme les femmes, pour avoir une vengeance prête.

Sachant bien que leur sobriété seule n'était pas une grande perte pour le Guiness, les pauvres ont imposé la sobriété à toute l'Irlande et au reste du royaume-uni. Il ne se boit plus guère que le *stout-porter* qui était en provision dans les celliers; les envois nouveaux n'arrivent plus à leur destination. J'ai vu assaillir et défoncer sans miséricorde, sur bien des routes, et principalement sur celles qui mènent aux ports de mer, les tonneaux et les caisses qui portent la marque bien connue de la maison Guiness. C'est, du reste, une justice à lui rendre, le peuple tient parole; il ne boit pas une seule goutte du *stout-porter* qui tombe de la sorte à sa merci; il le laisse, avec une religieuse fidélité, inonder de ses flots écumeux les chemins et les tourbières.

Certainement c'est pousser loin le droit, déjà un peu problématique, que des hommes peuvent s'arroger d'en inviter d'autres à ne pas boire; certainement c'est assez mal comprendre la liberté de conscience et d'élections... mais, en bonne conscience, à qui la faute?...

Les hommes de l'opinion que M. Guiness vient d'embrasser n'ont-ils point fait pendant huit siècles, ne font-ils pas encore tout ce qu'ils peuvent pour que le peuple d'Irlande soit une bête brute, sans intelligence, toujours torturé par une chaîne qui se raccourcit chaque jour davantage, ayant les instincts et les appétits des pourceaux au milieu desquels il existe? Tout n'a-t-il pas été et n'est-il pas fait par eux pour que la belle et noble Irlande ignore jusqu'au nom de la liberté? Ces hommes-là ont-ils donc bien le droit de se plaindre que le peuple d'Irlande entende si mal la liberté?

— Que faire donc? m'est-il demandé souvent.

Eh! mon Dieu! ce que je ne cesse de dire depuis que je parcours l'Irlande: ne s'inquiéter ni du torysme, ni du whiggisme, ni même du radicalisme; ne pas se préoccuper surtout de ce que pensent, disent ou font en Europe les partis qui voudraient toujours que leurs opinions fussent un collier à toute nation, sans égard à la différence des mœurs, des lieux et des intelligences. Qu'un Irlandais soit Irlandais avant tout, rien qu'Irlandais! Que, retenant la main du pauvre qui voudrait tout prendre (ce que le pauvre appelle une restitution avec intérêts),

mais forçant aussi la main du riche qui veut tout garder, le juste aussi bien que l'injuste (qui s'appelle ici un droit par prescription), il travaille courageusement, sans arrière-pensée d'égoïsme ou d'avidité, à une œuvre inévitable, que nul homme, nul parti, nulle nation, nulle couronne, ne sauraient plus empêcher.

Que l'Irlande donc y prenne garde! L'heure approche, je le crains bien, en dépit même des efforts pacificateurs d'O'Connell, qui en a bien peur, lui aussi. Érin! Érin! *remember!* souviens-toi! La régénération sociale et politique d'un pays profite à tous, et tous y trouvent leur place, lorsqu'elle se fait pour tous et par tous. Elle profite à peine à quelques-uns, lorsqu'elle est réduite à secouer violemment les méchants et les fous, qui, pour la retarder ou la clouer sur place, se font lourds à son bras.

C. Feuillide.

LA

SIGNARRE.

I.

Mme Lussac et sa fille Mathilde étaient allées passer la belle saison, qui touchait à sa fin, dans l'une de leurs propriétés, située au fond du golfe de Provence, sur les bords de la Méditerranée.

Une invariable habitude les ramenait chaque année à cette propriété, où ne manquait pas non plus de se rendre le père de Mathilde, M. Mathieu Lussac, appelé tout simplement Mathieu dans les colonies. Lussac en Europe, il n'était connu que sous le nom de Mathieu en Afrique. Aussi se disait-il souvent en lui-même que le tropique était une ligne qui, en coupant la terre, avait aussi coupé son nom.

M. Lussac, qui consentait volontiers à venir de Gorée en Provence, à parcourir trois ou quatre mille lieues marines pour passer l'automne avec sa femme et sa fille, aurait complétement renoncé à cette joie, s'il lui avait fallu dépasser d'un degré vers le nord la latitude de Marseille. Habitué à la température du Sahara, il accordait quelque ardeur au soleil de la Provence, lequel, disait-il, était parfois aussi chaud que l'ombre du même astre aux colonies. Mais Marseille marquait l'extrême limite de ses migrations : au-delà, M. Lussac ne voyait pour lui qu'engourdissement et mort. « Quand Montmartre aura des oliviers, j'irai passer quinze jours à Paris, marquait-il à sa femme dans

sa correspondance; jusque-là, je ne changerai rien à mon système. »

Un jeune Écossais à qui la Faculté avait, en désespoir de guérison, conseillé l'air du midi de la France et les bains fortifiants de la Méditerranée, avait été admis, cette année, dans la petite société de la famille Lussac, qu'il avait connue à Paris aux dernières réunions d'hiver. Sa douceur, la noblesse de ses manières, l'excellente réputation dont il jouissait dans les cercles étrangers, lui avaient attiré une estime universelle. L'intérêt qu'il inspirait à beaucoup de femmes par son titre de lord et une fortune qui lui permettait de soutenir ce titre, était encore rehaussé par la tendre pitié dont on était saisi en songeant au peu d'années d'existence que la médecine lui laissait espérer. Des circonstances fort naturelles l'ayant rapproché de la famille Lussac, il avait obtenu de l'accompagner dans le Midi. Mme Lussac le regardait comme un fils ; peut-être, en lui donnant ce titre, avait-elle des espérances analogues à la nature de son caractère, mais jusqu'ici du moins avait-elle eu la prudence d'en retenir l'expression au fond de sa poitrine. Sa bonté seule s'était manifestée avec une prodigalité exemplaire autour du jeune lord, qu'elle avait logé dans un élégant pavillon, séparé par une simple cloison de roseau du reste de la propriété ; propriété magnifique, ayant pour bordure la mer, des montagnes couvertes de pins, et un horizon illimité sous un ciel qui touche au ciel d'Espagne et au ciel de l'Italie.

La propriété Lussac est le type des campagnes méridionales. On y arrive de la ville par un chemin poudreux, encaissé entre deux murs de toute hauteur, hérissés à leurs crêtes par des tronçons de verre, et interrompus à de rares intervalles par des portails de fer ou de bois gris semé de clous. Si le propriétaire est riche, les pilastres du portail sont surchargés de deux lions de pierre, hideux d'aspect aussi bien que d'exécution. Si le propriétaire ne jouit que d'une heureuse aisance, expression de la plus grande élasticité dans la pensée d'un méridional, et qui, selon l'humeur de celui qui l'applique, est une qualification protectrice ou une ironie blessante, en ce cas, deux boules à peu près sphériques tiennent lieu des lions absents. De nos jours, où chacun s'efforce de paraître riche, il est probable qu'il y a des lions à chaque portail. Quelques propriétaires

excentriques ont adopté, il est vrai de le dire, en guise de lions et de boules, des corbeilles de pommes et d'abricots en pierre de taille. Mais ceux-là ont bien du goût !

Au-dessus de cette ligne continue de murs se hasardent comme une frange, les têtes d'oliviers et de figuiers dont les feuilles altérées et couvertes d'un duvet de poussière se creusent vainement pour boire la rosée. La poussière est aux campagnes de la Provence ce qu'est la pluie à celles de Paris. Elle étend sa teinte uniforme et mate sur le paysage. Au moindre souffle d'air, la première couche du chemin est soulevée, pour être répandue ensuite, comme par un arrosoir, sur la végétation. Cette cendre dévorante s'attache à tout ce qu'elle touche. Les plus belles couleurs s'effacent sous elle, les fleurs pâlissent, les fruits semblent pétrifiés, les feuilles ont à l'œil la pesanteur du drap. Là où les murs sont désunis, des haies de mûriers sauvages projettent tout à coup leur ombre stérile à vos pieds, et si le regard plonge à travers cette claire-voie de feuilles aiguës, pour découvrir la campagne, la campagne étincelle comme une glace frappée du soleil. On ne soutient pas la vue des larges façades de plâtre de ces maisons, avec leurs contrevents verts qui scintillent, et leurs toits en tuiles rouges en fusion. Un seul arbre, au milieu de ces vignes noueuses, de ces arbres languissants, élève ses branches toujours vertes, c'est le cyprès. Dans le Midi, le cyprès triomphe de la poussière, comme de la neige dans le Nord.

Plus loin, des fumées bleuâtres, qui se dégagent lentement du creux des vallons, annoncent la calcination artificielle de la chaux, unique produit de ces montagnes de pierre, dont la ceinture se dénoue à l'horizon de la mer.

Au versant de ces montagnes et à l'extrémité de ces murs, dont la déclivité devient de plus en plus sensible, c'est la mer. Plusieurs signes la font pressentir. La poussière s'imprègne d'un goût salin ; la terre, plus friable, toute chargée de coquilles brisées et d'un cailloutage poli, crie et s'échappe sous les pieds ; des quartiers de roche, mis à nu par le vent, pointent sous les chemins et en rompent l'égalité ; vous apercevez déjà des touffes de jonc aux baguettes aiguës et saumâtres.

Les champs labourés disparaissent. Aux arbres succèdent les bruyères, aux maisons les cabanes, aux murs de briques les

roseaux. Des flaques d'eau où surnagent des algues marines et des madrépores rendent la voie plus difficile. A chaque pas, le changement devient plus évident. Plus de paysans gagnant leur village à travers prés ; plus de villageoises poussant leurs petits ânes devant elles avec une branche fleurie. La vie des champs n'atteint pas ces parages sablonneux. D'autres peuplades les habitent. Les landes spongieuses qu'on traverse vous montrent des huttes au lieu de maisons, et auprès de ces huttes le regard découvre les trois avirons triangulairement fixés en faisceau, où sèchent les voiles encore humides de la mer, et chiffonnées par la tempête de la veille. A l'abri de ces voiles, des enfants tout nus, huilés par le soleil, sont occupés à redresser des hameçons avec leurs petites dents de chat, leur petites mains brunes, et à ramasser avec une longue aiguille de bois plus longue que leur bras, les mailles échappées des filets.

Plus on avance maintenant, plus on entend un murmure sourd et prolongé; un vent frais circule ; faites encore un pas, et c'est la mer.

Et trois îles devant vous. L'eau qui les baigne est nette comme une belle ligne du burin anglais. Ces trois îles semblent trois baleines endormies, et l'on dirait des oiseaux qui volent près d'elles, à voir ces vaisseaux qui voguent alentour, avec leurs voiles blanches et découpées à grands angles aigus.

D'innombrables maisons de campagne ont pour limite ces plages de Marseille. L'eau salée et l'eau douce, dans leurs empiétements réciproques, dessinent dans l'intérieur même des terres et sur la chaussée de la mer, des petits delta aussi riants que ceux de l'Égypte. A la faveur de cette intimité des eaux, les algues et les fruits de mer viennent se suspendre aux haies vives; les bateaux pénètrent jusqu'au milieu des champs de laitues et de betteraves ; au-dessus des rocs tout bleus de petites moules qui s'y incrustent, tout pourpres des grappes de corail et d'éponges, se penche l'amandier presque déraciné et ployé comme un saule. Partout des ponts moitié pierres, moitié bois ; partout des charrettes dont les roues sont dans l'eau, et des bateaux échoués au milieu des melons et des fleurs. Les chèvres viennent voir sauter les poissons que le filet enveloppe encore dans ses réseaux, tandis que de leurs naseaux curieux et effrayés les chevaux dételés flairent les thons monstrueux qui bondissent sur le sable.

Alors, s'il est midi, si l'on entend dans la campagne un coq qui chante, la cloche d'un village qui tinte, du côté de la mer le canon lointain d'un vaisseau qui appelle le pilote ; alors si l'on hume l'odeur nationale de cette délicieuse soupe au poisson qui se mêle à l'odeur âcre de la mer, alors il n'y a qu'un étranger qui ne puisse rien éprouver dans son cœur.

Mais l'ardeur du jour est tombée. Le soleil se cache derrière les îles, et les pêcheurs rentrent au port.

— Je vous conseille de fermer votre lunette, mon ami, dit en souriant Mme Lussac à son mari ; les vaisseaux que vous attendez n'arriveront pas aujourd'hui. Je me permettrai encore de vous faire observer que vous n'y voyez plus.

— Très-bien, mon amie, vous me rappelez poliment à la conversation. Excusez ma distraction, tous trois ; mais j'espérais avant la nuit faire hommage à ma bonne Mathilde de quelque superbe brick. Un brick est, je pense, une surprise dont on ne jouit pas tous les jours à Paris, des hauteurs de la rue Godot-Mauroy, n'est-ce pas, monsieur Berton ?

Berton fit un signe de tête affirmatif, sans détourner son regard du côté de Mathilde. Le sens qu'avait prêté M. Lussac à la remarque de sa femme n'était pas juste.

Il savait qu'il aurait pu rester trois heures étranger à la conversation, ne s'occupant que de parcourir l'horizon avec sa lunette, sans que pour cela il y eût inconvenance de sa part.

C'est que le plaisir de la lunette représente une des plus essentielles distractions dans un pays où la mer tient lieu de parc. Là où il n'est pas permis de courir, la compensation naturelle à cet obstacle, c'est voir. Et que voir si ce n'est la mer ? Aussi la lunette occupe-t-elle le premier rang dans la collection des plaisirs champêtres, en Provence. Vous l'y trouverez partout pendue en sautoir avec le fusil de chasse, les lignes pour la pêche, et quelquefois aussi avec la guitare.

— Puisqu'il vous est agréable de causer, mon amie, reprit M. Lussac, dites-moi, à quand le mariage de notre Mathilde ? La voilà grande comme un beau palmier.

Extrêmement surprise de cette question, qu'elle n'avait jamais entendu faire par son père, Mathilde laissa tomber son éventail du haut du belvédère sur le chemin.

Berton était à peine descendu pour aller chercher l'éventail,

que M. Lussac, ne voyant plus le jeune Écossais à côté de lui, rompit brusquement le fil du premier propos, et dit :

— Votre M. Berton a un vilain coton ; il n'ira pas loin. En tout cas, je ne lui signerais pas ses assurances.

— Parlez plus bas, mon ami, il vient. Mais non, il n'est pas très-mal, ajouta Mme Lussac de manière à être entendue de Berton qui retournait tout essoufflé à sa place ; le docteur Guérin en répond sur sa tête...

— Votre docteur Guérin...

—N'oubliez pas, mon ami, qu'après ma fille et vous, le docteur est la personne qui m'attache le plus à la vie, car il me l'a sauvée.

— Vous ne pourriez rien me dire qui me fît changer plus tôt d'avis sur son compte, répondit M. Lussac en tendant la main à sa fille, qui y appliqua ses lèvres, et en passant son bras droit autour du cou de sa femme. Chères amies, que ne puis-je toujours rester auprès de vous? Vous désirer et vous regretter, voilà ma vie ! Que je te retrouve plus belle à chaque retour, ma Mathilde ! Mais tu as pâli un peu cette année ; ta figure est plus ovale, n'est-ce pas, Eugénie ? Grandirait-elle encore ? As-tu quelque petit chagrin de cœur ? voyons ; n'attends pas que j'aie mis l'Océan entre nous pour me l'apprendre. Tu t'es pourtant bien amusée, j'en suis sûre, aux bals, cet hiver...

Mathilde tressaillit à ces dernières paroles de son père.

— J'y ai pris quelquefois du plaisir, mais j'y ai rencontré quelquefois aussi de ces ennuis qu'on s'épargne en restant chez soi.

— Des ennuis, Mathilde ! des ennuis au bal, ma fille !

— Le monde, vous le savez, a des obsessions pour chacune de ses joies ; il est plein de visages, de regards acharnés à vous poursuivre.

— Voyons, dit M. Lussac, surprenant un embarras dans les paroles de sa fille ; on t'a adressé des hommages ridicules ; quelques jeunes gens se sont cru plus particulièrement l'objet de ton attention ; un d'entre eux peut-être t'a écrit ?..

— Ma mère aurait lu la lettre ; elle peut dire si j'en ai reçu.

—Je sais ce que tu vas dire à ton père, interrompit Mme Lussac, qui avait eu beaucoup de peine jusqu'ici à deviner un événement sous les palpitations, les détours et les craintes de sa fille.

C'est moins que rien, mon ami ; moins que rien, je vous jure. Ces enfants ont aujourd'hui des manières vraiment étonnantes d'exprimer les choses les plus simples! Tu veux parler de ce beau jeune homme brun, aux cheveux bouclés, qui a des yeux de tigre et une taille si fine que Mme de Bergerabe et moi ne l'appelions que le fuseau d'ébène ?

— Je ne sais s'il est beau, ajouta Mathilde, qui pâlissait par degrés depuis quelques minutes ; mais il est bien reconnaissable à l'espèce de coup de sabre qui lui a fendu les lèvres et sillonné la joue jusqu'à l'oreille.

— Ce qui lui donne du caractère et lui sied tout à fait ; c'était encore l'avis de Mme de Bergerade.

— Et vous appelez ce jeune homme ? s'informa soudainement M. Lussac.

— Tristan, répondit Mathilde.

— Il n'a pas d'autre nom ?

— Je ne lui en connais pas d'autre, mon père.

M. Lussac fermait les poings en regardant sa fille jusqu'au fond des yeux.

— N'a-t-il pas une voix douce comme une femme et de petites mains nerveuses ?

— Tout juste, répondit Mme Lussac. Vous le connaissez donc ?

— Avez-vous appris s'il avait eu quelque duel au pistolet avec des jeunes gens de Paris ?

— Deux, mon père.

— Il a tué ses deux adversaires, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, répondit Mathilde effrayée de ces révélations qu'on ne lui donnait pas même le temps de faire.

— Mais c'est un prodige! s'écria Mme Lussac ; vous savez tout mon ami.

— Je ne sais rien, répondit M. Lussac. Mes suppositions sont si applicables à tous les jeunes gens du monde, qu'elles ne pouvaient manquer de convenir à votre héros. J'ai joué un instant au roman avec vous.

Berton avait remis l'éventail à Mathilde. Comme il avait retenu la question de M. Lussac à sa femme, au sujet du mariage de leur fille, il demanda la permission de se retirer ; il prétexta la fraîcheur du soir.

— La fraîcheur du soir ! s'écria M. Lussac en ôtant son chapeau de paille et en le roulant comme un cigare entre ses grosses mains ; la fraîcheur du soir ! mais c'est le ciel d'Afrique ! Quelle mer ! voyez donc ? quel ciel ! jamais Naples n'eut d'aussi belle soirée. Vous ne nous quitterez pas si brusquement, monsieur Berton ? Serait-ce parce que nous allons causer mariage ? Restez, s'il vous plaît, restez ; nous ne faisons pas de roman ici. Richardson n'aurait pas la plus petite scène à recueillir. Ma fille est belle, elle est bonne, elle est surtout raisonnable, et je veux la voir heureuse le plus tôt possible. On ne doit faire un mystère de cela à personne. Est-ce que toute ma fortune, cette fortune qu'un incendie peut emporter ou quelques mauvaises récoltes de coton, ne sera pas plus sûrement dans tes mains, chère enfant, que dans les miennes ? Ton mari la doublera d'abord, et tu en jouiras, ce qui vaut mieux, n'est-ce pas, ma bonne Eugénie ? dit M. Lussac en se tournant vers sa femme. Donnons à cette enfant ce qui nous a manqué, le bonheur d'être ensemble ; ce qui t'a manqué, Eugénie, un mari qui fût toujours près de toi. Elle aura un mari qui sera tout pour sa femme. Moi, je n'ai pas été ce mari, le serai-je jamais ? J'ai gâté ma vie. L'habitude, le croirez-vous, monsieur Berton ? m'a fait une seconde patrie des colonies, tandis que ma femme et ma fille m'attirent toujours vers la France. J'ai deux existences, deux cœurs, et bien souvent doubles maux ! Ne parlons plus de cela, tenez.

M. Lussac eut l'air de chercher dans sa poche un cigare et son briquet, pour ne pas montrer l'attendrissement de son visage.

— Enfin, revenons à ce que je disais. Je veux marier Mathilde.

— Mon ami, vous traitez les affaires sérieuses d'une manière...

— De quelle manière faut-il les traiter ? A votre avis, j'ai donc mal débuté ? Mais songez que l'an prochain, moi qui vous parle, je serai peut-être mangé par les poissons de l'Océan, en revenant ici pour la vingtième fois. Assurons l'avenir de notre fille, et reposons-nous ensuite sur le sort. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Berton ?

— Auparavant je désirerais être de celui de mademoiselle Mathilde.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Mathilde qui ouvrait et fermait son éventail pour avoir une contenance. Je vois avec reconnaissance que vous partagez un embarras que mon père m'aurait épargné en consultant d'abord ma mère.

Peu flattée apparemment de cette condescendance de sa fille, Mme Lussac lui tira la robe de bas en haut, comme si elle eût voulu dire : *Taisez-vous ! ne me mêlez en rien à tout ceci.*

— Après tout, reprit M. Lussac, je suis peu au courant des mille précautions de formes que la mode des convenances impose à un père bien appris, qui parle mariage à une fille qui se respecte. Quel est le roman qui fait loi en matière de mœurs aujourd'hui ?

— Je ne lis pas de romans, répondit Mathilde fort émue.

— Tant mieux. Le mari que j'avais à vous proposer ne les aime guère non plus... quoiqu'il pût, comme un autre, en inspirer, lui aussi : car il est bien, très-bien.

Saisi d'une petite toux sèche, Berton garda pendant quelques minutes sa figure cachée dans son mouchoir. Il avait porté ses regards du côté où les montagnes descendent avec rapidité vers la mer comme des voyageurs altérés de rafraîchir leurs membres. Derrière l'immense rideau d'un ciel clair de sa propre clarté, car il n'y avait pas encore d'étoiles, il apercevait les bois de pins de l'ancien château d'un roi d'Espagne. La muse du passé imprime à ces forêts un caractère historique comme à chaque montagne de la Grèce. Le jour y a des lueurs qui surprennent l'âme ; et c'est à croire qu'on est une portion de cette nature mystérieuse de solitude, lorsque le vent, en remplissant vos oreilles de murmures magiques, épure la limpidité des yeux, glisse le frisson dans tous les membres et couche vos cheveux comme il le fait de la forêt entière. Alors vous entrez en communication avec la grande âme du monde, et vous vous assimilez aux nuances pourprées du ciel, aux émanations des plantes, aux gémissements éternels des flots ; vous êtes plus qu'un homme, vous êtes tout ce que vous éprouvez, vous êtes dieu.

Berton ne pénétrait que par la pensée et par le regard dans ces épaisseurs de bois imprégnés de mélancolie. Il les visiterait bientôt ; pour le moment, il ne leur demandait qu'une préoccupation à la conversation qu'il était forcé d'entendre.

M. Lussac continua :

— Et il est très-riche aussi, peut-être le plus riche de nos colons.

— Et cet excellent jeune homme aimerait notre fille, mon ami?

— Voilà tout de suite le roman! Comment l'aimerait-il, puisqu'il ne l'a jamais vue? mais il l'estime, d'après mes rapports, comme un caractère parfaitement assorti au sien. Il voit dans Mathilde une bonne directrice de maison. Pendant les premières années du mariage, il sera souvent absent ; mais une fois la liquidation de ses affaires finie, il vivra à Bordeaux, centre de ses opérations. Son projet est de se retirer des affaires.

— Et quelle est la profession de votre protégé? demanda Mme Lussac à son mari.

— Il est négrier.

— Négrier! se récrièrent à la fois Mme Lussac, Mathilde et Berton lui-même. De ceux qui mangent les hommes! ajouta Mme Lussac.

— Je n'ai pas dit antropophage, ma chère Eugénie. Si une maladie n'eût empêché ce jeune homme de me suivre en Europe, il aurait justifié par sa présence la bonne opinion qu'on ne semble pas avoir de lui.

— Ah! si ce n'est pas un antropophage, je vous demande pardon d'avoir confondu, mon cher ami. Il y a tant de métiers sur la terre!

— Celui de négrier n'est pas moins une horrible chose; et ne le pensez-vous pas? murmura Mathilde en posant sa main sur le bras de Berton, presque caché derrière un des piliers de verdure du belvédère. Comment n'avoir pas la conscience troublée en goûtant les jouissances d'une fortune acquise au prix d'un trafic odieux?

Berton regarda avec reconnaissance celle qui parlait ainsi. Il la remercia par un regard d'avoir exprimé une opinion si conforme à la sienne, qu'il avait tue, de peur de blesser les délicatesses de l'hospitalité.

— Allons, la philantropie vous a poursuivis jusqu'ici de son venin, reprit M. Lussac, d'un ton qu'il aurait voulu rendre indifférent, mais où perçait la gêne de la personnalité. Un négrier n'est pas ce que vous vous figurez, mes bons amis. Il ne lui est pas défendu d'aimer son pays, d'avoir des sentiments de fa-

mille, d'être utile à ses amis ; j'en connais beaucoup de très-estimables. Si monsieur Berton avait visité les colonies, il serait guéri des antipathies que je lui suppose contre cette classe d'hommes. Monsieur Berton ne connaît peut-être que la France et l'Angleterre?

Directement interrogé, Berton répondit :

— J'ai été, monsieur, gouverneur d'une partie des Indes pendant cinq ans ; quant à mon opinion sur les noirs, la voici tout entière : je les considère comme mes frères, ni plus ni moins.

— Oui, répliqua M. Lussac, vous les défendez à Londres dans vos ridicules clubs d'émancipation, et au sortir de là, vous courez les vendre mille gourdes à la Jamaïque.

— Monsieur, c'est là une antithèse de petit journaliste. Pourquoi nous accuser tous, nous autres Anglais, des contradictions criminelles de quelques-uns?

— Vous êtes des fous alors.

— Cela vaut mieux que d'être cruels.

— Et vous ne serez contents que lorsque les Européens ne posséderont plus un pouce de colonie. Vous avez déjà armé les noirs contre nous avec vos incendiaires écrits ; votre maxime est toujours celle-ci : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe*. Beau principe, ma foi !

M. Lussac ouvrit sa poitrine à l'air, comme c'était son habitude dès que la discussion s'échauffait.

Mme Lussac avait pris le parti de n'être plus ni pour ni contre l'humanité. Cela lui avait trop mal réussi. D'ailleurs, il s'agissait d'un mari à donner à sa fille, et la considération était délicate.

— Mais pourquoi, dit à son tour Mathilde, les blancs ne cultiveraient-ils pas la canne à sucre aussi bien que les noirs ? On ne perdrait pas les colonies, et l'esclavage disparaîtrait.

— Par la même raison, ma fille, que des noirs ne vivraient pas, s'il leur fallait cultiver des oliviers et des betteraves.

— D'accord, monsieur, reprit Berton ; puisque c'est une nécessité du climat, prenez vos cultivateurs, vos ouvriers, vos matelots parmi les noirs ; mais ne les enchaînez pas, ne les battez pas, ne les tuez pas ; accordez-leur des droits, l'égalité devant la loi.

— Essayez d'abord de l'établir, cette égalité, entre vous au-

tres blancs, puis il vous sera loisible de l'étendre aux noirs de l'Afrique. Vos paysans sont-ils plus libres que nos esclaves? Chassez-les, ils mourront de faim. C'est donc la nécessité qui les soumet, et non la loi. Sophisme! Qui donc fait la loi, n'est-ce pas la nécessité? Vous êtes surtout dans une erreur de fait bien grossière, lorsque vous vous imaginez que nous battons, torturons, estropions, tuons nos esclaves ; le besoin de les conserver nous rend humains autant que vous au moins. Ce n'est pas là de la fraternité, tu me répondras, ma chère Mathilde; mais la possédez-vous en Europe, franchement, cette fraternité? ton cœur n'est-il pas la dupe d'une leçon toute faite?

— J'aimerais, mon père, que vous crussiez à ma sincérité. Votre fille mérite cette confiance.

Mathilde était sur le point de pleurer.

Par un mouvement spontané, Mme Lussac et Berton se levèrent pour l'apaiser.

Mathilde était déjà sur les genoux de son père. Il l'avait attirée sur lui; après l'avoir embrassée à plusieurs reprises pour la consoler du chagrin qu'il lui avait causé, il lui passa une magnifique chaîne d'or autour du cou, et il lui dit :

— C'est pour toi! Et maintenant que la paix est faite, je veux te forcer d'avouer à ton tour que nous ne sommes pas si méchants que tu le prétends.

M. Lussac agita une sonnette.

Un domestique parut.

— Jean, faites venir Narcisse et le premier paysan que vous rencontrerez dans le village.

Narcisse parut le premier.

Narcisse était le domestique noir de M. Lussac; il l'avait accompagné dans son voyage en France.

— Narcisse, lui dit M. Lussac.

— Maître? répondit celui-ci.

— Tu as ta liberté, je te renvoie.

— Où donc, maître?

— Où tu voudras, Narcisse.

— Sans argent, maître, où irai-je?

— Je te donne mille gourdes.

— Mille gourdes, c'est beaucoup, maître ; mais où faut-il que j'aille?

— Encore une fois, où il te plaira ; en Afrique, ton pays.

— Je préférerais rester avec vous, maître.

— Mais je ne retourne plus aux colonies.

— Toujours avec vous, maître.

— Mais tu ne peux plus être mon esclave si je reste en France. Ici, tu es libre.

— Si je suis libre, maître, je me donne encore à vous.

— C'est bien, va-t'en.

— Eh bien! vous avez entendu? Ce noir refuse sa liberté pour rester avec moi. Commencez-vous à être convaincus de l'exagération de vos déclamations?

Ce succès était bien doux pour M. Lussac ; il avait de la peine à ne laisser voir que le triomphe d'une théorie dans ce proverbe social improvisé sous une tonnelle que la lune commençait à blanchir de ses rayons.

Le paysan que Jean était allé chercher se présenta à son tour.

— Bon homme, lui dit M. Lussac, combien y a-t-il que vous êtes au service de notre voisin?

— Quarante ans, mon bon monsieur. C'est bien long, n'est-ce pas ?

— Êtes-vous content d'être à son service?

— C'est la crême des honnêtes gens ; mais il compte les laitues dans le potager et les olives sur les arbres. Une chenille n'est pas plus curieuse.

— Cependant, vous avez huit enfants, m'a-t-on dit, qui vivent avec vous des produits de cette propriété?

— Oui, ils vivent ; mais c'est là tout. Est-ce que tout le monde ne vit pas de la terre, seigneur Dieu !

— Et à combien s'élèvent vos gages?

— A deux mille francs par an ; pas un ogon de plus.

— Et si l'on vous donnait deux mille et cent francs pour vous avoir ; car on m'a assuré que vous êtes laborieux et adroit dans votre partie.

— Ah! monsieur, que de grâce! J'accepterais des deux mains.

— Vous accepteriez !

— Mais tout de suite.

— C'est bien, mon ami ; nous nous reverrons et nous causerons de cette affaire.

— Comparez maintenant, s'écria M. Lussac, et jugez-vous vous-mêmes : l'esclave que je fais libre persiste à me servir comme esclave, et le paysan qui est heureux, qui doit quarante ans d'existence, celle de ses huit enfants, à la générosité évidente d'un bon maître, est prêt à le quitter pour cent francs de plus ajouté à ses gages!

— Monsieur, dit Berton avec une ironie douce, car M. Lussac s'adressait particulièrement à lui, cet exemple n'est pas concluant. Votre esclave noir a rencontré en vous un bon maître, et un bon maître a rencontré un mauvais serviteur dans le paysan que vous avez interrogé ; deux exceptions qui ne prouvent pas que la liberté abrutisse et que l'esclavage relève le caractère de l'homme.

— Oui, mon père, M. Berton a, je crois, raison. Relèverez-vous celle-là ?

— Je la relèverai si peu, répondit M. Lussac avec un mélange de bonté et de soumission feinte, que je me rends à votre raisonnement. Aussi, dès ce moment, tous les noirs de mes établissements en Afrique sont libres ; vous perdez par là cinq cent mille francs sur votre dot et un million sur votre héritage.

Mme Lussac, devenue négrophobe depuis une heure au moins, bondit sur son siége d'osier. Heureusement pour l'embarras de tous, un domestique vint annoncer que le souper était servi.

II.

Onze heures à la pendule. Finie pour les invités, la soirée commence pour les intimes, pour les amis de la maison.

Pour peu qu'on ait fait le vingt-et-un depuis sept heures, ou taillé l'écarté à deux sous, on respire à l'aspect de ces fauteuils de campagne, heureux enfin comme vous d'allonger leurs bras en liberté, et de laisser prendre à l'édredon comprimé de leur ventre de mandarin son développement naturel.

On est peu nombreux ; les siéges sont rapprochés ; les médisances fraternisent ; c'est à qui déploiera le plus de cruauté à immoler les absents dont les places sont encore tièdes. On n'est jamais si lié que lorsqu'on s'entend pour faire le mal, ou pour en dire : c'est une justice à rendre à la société.

M. Lussac n'est pourtant pas méchant; il est simplement railleur, défaut caractéristique chez les personnes obèses. Ceux qui ont perdu la faculté de suivre les autres dans les à-travers-champ d'une conversation nerveuse, qui ne peuvent pas rendre geste pour geste, manœuvre pour manœuvre, à cause du ressort de leurs bras qui s'est rouillé dans l'embonpoint; qui ne sont ni assez humbles pour toujours se taire, ni assez vifs pour répondre aux appels d'un interlocuteur emporté; qui font de la conversation assise, comme certains tireurs font de l'escrime patiente, et dont le système de combat est la défensive et le pied ferme; ces parleurs, et M. Lussac est du nombre, sont railleurs par tempérament. Ils tirent parti de leur masse, à peu près comme les éléphants de la leur : ils débouchent une bouteille de champagne avec la trompe.

M. Lussac a la tête petite, le cou envahi par les épaules, emboîtement physique qui fait refluer le sang avec rapidité du cœur à la tête, et qui donne l'instantanéité de la poudre à la pensée, terrible si elle est mauvaise, sublime si elle est généreuse. A vingt ans, les hommes soumis à cette organisation sont passionnés, à quarante ils sont très-colères, à cinquante ans ils sont railleurs, la raillerie étant le refroidissement de la colère.

On voit monter la passion dans les yeux de M. Lussac, comme on voit passer le mercure dans un thermomètre quand l'air devient plus chaud.

Cette figure jeune sur un corps qui ne l'est plus, se couronne d'un front sans ride et ombragé de quelques cheveux gris, qui ne cachent plus depuis longtemps deux oreilles rouges et très-spirituelles.

Berton s'était retiré bien avant la fin de cette soirée, qui avait réuni comme de coutume quelques voisins de campagne. En s'en allant, il avait laissé dans l'esprit de Mathilde une partie de la tristesse dont il avait été saisi au belvédère pendant la conversation de M. Lussac. Mathilde le vit partir avec regret; elle aurait désiré qu'il fût resté jusqu'au moment où, tout le monde s'étant retiré, elle aurait, par quelques paroles affectueuses, affaibli l'impression d'une peine dont elle s'accusait tout bas. Par la croisée ouverte, son regard distrait suivit Berton tout le long de l'allée de marronniers plantés devant la maison. Elle ne ré-

pondit à la question que lui adressait son père, que lorsque le jeune Écossais eut tout à fait disparu dans l'obscurité des distances.

M. Lussac avait, dans ce moment, prié sa fille de ne pas monter dans ses appartements sur les pas de sa mère, dès que la société serait partie. Il tenait à avoir un entretien seul à seul avec elle.

Ce rendez-vous, demandé par un père à sa fille, fut obtenu aisément on le présume, et il semblait que rien ne devait l'empêcher d'avoir lieu, ni un frère importun, ni un tuteur terrible. Malheureusement la seule personne qui pouvait le déranger par un désir imprévu de prolonger la veillée au-delà des bornes établies, ne se retira pas dans sa chambre ainsi qu'on l'avait espéré. Mme Lussac s'aperçut à peine que Mathilde affectait de lire avec beaucoup d'intérêt un livre nouveau. Elle s'installa en face de son mari, qui l'avait beaucoup plus aimée dans d'autres moments que dans celui-là, et elle dit :

— La soirée est vraiment trop belle pour ne pas en jouir plus longtemps ; je ne me coucherai pas avant une heure.

— Avant une heure! répliqua M. Lussac, qui laissait presque échapper dans cette exclamation le secret d'une conspiration. Mais vous serez indisposée demain.

— Indisposée! mais il n'y a pas six mois que nous passâmes la nuit entière au bal, Mathilde et moi. C'était rue de Grammont, aux noces d'un banquier ; il t'en souvient, Mathilde ?

— Oui, maman, répondit Mathilde sans quitter son livre.

— Te rappelles-tu encore ce jeune homme qui nous reçut? Avec quelle grâce parfaite il fit les honneurs de chez lui! Quelle tournure charmante! Quel beau visage! Je te le fis remarquer; c'était le comte de Saint-Vincent.

— Comme vous en parlez! Savez-vous bien que si Mathilde voyait par vos yeux, je serais effrayé. Heureusement vous êtes bonne mère, et l'on vous permet l'exagération du roman quand on sait que l'histoire a été si pure.

M. Lussac exprima ce compliment sur un ton qui aurait convenu à quelque chose de beaucoup moins flatteur qu'un compliment.

Résigné au contretemps qui le clouait à sa place, il était plutôt couché qu'assis dans une bergère, ses grosses jambes

fixées en ciseaux sur un tabouret. Accroupi à ses pieds, Narcisse veillait à ce que le houca ne s'éteignît point. Le fidèle serviteur noir agitait le tabac embrasé avec des pinces en vermeil.

En entendant les premières paroles de sa mère, Mathilde avait pâli; son sang sembla se retirer de ses veines, dont les rameaux bleuâtres coururent le long de ses tempes; ses lèvres se décolorèrent, ses joues devinrent plus blanches que la dentelle qui en suivait le gracieux ovale; ses bras tombèrent sur ses genoux.

— Je vous disais, poursuivit Mme Lussac, combien nous fûmes enchantées de ce bal. La jeunesse est vraiment admirable aujourd'hui. Figurez-vous, mon ami, que dix jeunes gens au moins me demandèrent, à ce bal, la faveur de se présenter chez moi. En vérité, on est bien malheureuse de n'avoir pas des nichées de filles à marier, on les placerait toutes au bal. Un d'entre eux, quelle folie ! j'en ris encore quand j'y pense, m'invita à danser.

— Pourquoi pas? répliqua M. Lussac, est-ce qu'une mère parisienne vieillit jamais? leurs filles n'ont pas de rivales plus acharnées. Pardon, mon amie.

— Je ne vous pardonne pas, mon ami; vous êtes méchant ce soir.

— Enfin, dansâtes-vous?

— Oui, mais par pure nécessité.

— Une nécessité qui équivaut à un agrément.

— Toujours! alors je ne danserai pas.

— Allons, je me tais; entrez en danse et parlez.

— Il manquait une dame pour compléter la figure, je me dévouai. Pourtant je vous avoue que je ne l'aurais jamais osé, si Mathilde, qui dansait dans une salle voisine, se fût trouvée là. Eh bien! cela n'alla pas trop mal.

— Comment donc! mais je ne connais rien de plus respectable que les générations qui dansent après les générations qui se succèdent.

— Nallez-vous pas voir un événement là-dedans?

— M'empêcherez-vous de le trouver singulier?

— Pas si singulier, mon ami, qu'une histoire beaucoup moins risible qui se rattache à cette soirée, et dont vous avez dû entendre parler. Tous les journaux en ont retenti.

A peine Mme Lussac avait-elle entamé sa narration, que Mathilde, se penchant à l'oreille de son père, lui dit d'une voix éteinte :

— Faites taire ma mère, ou je meurs!

Il n'était pas au pouvoir de M. Lussac de céder au vœu de Mathilde. Sous aucun prétexte, il ne lui était permis d'imposer silence à sa femme. D'ailleurs, cette prière de sa fille de devait pas être accueillie ; que signifiait-elle ?

— Voici cet événement : Une mère et sa fille, fort belle, assure-t-on, s'étaient rendues au bal, à ce bal où Mathilde et moi nous trouvions. Ni leur naissance, ni leur rang, n'ont jamais été connus ; la publicité a eu la pudeur de n'en rien dire : il est probable qu'elle n'en a pas su davantage. La demoiselle était, depuis quelque temps, poursuivie par un baron autrichien, attaché à la légation de Prusse. Fou d'elle, il avait tenté plusieurs moyens pour l'enlever ; aucun n'avait réussi. Le plus puissant, la séduction, n'était pas à sa portée. Cet étranger était fort laid, laid autant que riche ; mais l'or lui avait créé de nombreux amis.

Le baron était à ce bal. Ses amis s'étaient répandus dans la salle ; les uns jouaient, les autres dansaient dans des quadrilles où figurait la demoiselle poursuivie par le baron ; les autres veillaient aux portes, d'autres sur l'escalier, d autres dans la rue ; tous étaient occupés à couvrir de leur présence le coup de main qui allait se faire.

On a rapporté que, ce soir-là, la demoiselle avait paru dans tout l'éclat de la toilette la plus recherchée. Ceux qui sont remontés, à l'aide de leur souvenir, aux plus minutieux détails de cette fête, assurent que six personnes, exactement mises comme la belle inconnue, s'étaient montrées à ce bal. On avait eu recours à cette similitude de costume, afin de donner le change aux attentions trop éveillées. Quant à moi, je n'ai rien vu de tout cela ; car je n'avais des yeux que pour ma fille, que je trouvais la mieux parée et la plus belle.

Mathilde semblait dormir d'un profond sommeil ; sa mère continua.

A la fin d'une contredanse, et tandis que les domestiques faisaient circuler des rafraîchissements, un d'eux inclina un rameau de bougies sur la robe de la demoiselle, et la couvrit de taches

et de feu. La flamme gagna sa mantille. On accourt; on étouffe le feu, on l'éteint, la personne est sauvée, mais comment reparaître dans l'état où cet accident l'a mise? Décontenancée, honteuse, tout en larmes, elle s'abandonne aux soins officieux de deux ou trois femmes qui lui proposent de la conduire dans un hôtel voisin où elle trouvera de quoi réparer en partie le désordre de sa toilette. Elle les remercie, se confie à elles ; une voiture est à la porte, elle y monte ; les chevaux se précipitent, s'arrêtent ; un hôtel s'ouvre ; elle est conduite dans un appartement ; la porte de cet appartement se referme derrière elle : — devant elle, le baron !

Et je crois rêver quand je pense que j'étais là, à ce bal même, et que je dansais, mon ami, tandis que cet enlèvement avait lieu; n'en avoir rien su ! Et Mathilde, non plus, qui dansait aussi à deux pas de la salle où j'étais. Lorsque je l'ai questionnée sur cet événement, je l'ai trouvée muette comme un marbre. Mon Dieu ! que je l'ai serrée avec effroi sur mon cœur en pensant qu'elle aurait pu tout aussi bien être la victime du baron !

Ce qui m'a le plus frappée, moi, ce fut d'apprendre que la demoiselle, ramenée une demi-heure après au bal d'où elle avait été enlevée, y avait reparu avec une robe et une mantille scrupuleusement pareilles à celle qu'elle avait avant le rapt. En vérité, un auteur qui risquerait un semblable épisode dans un livre ne serait cru de personne.

— Permettez, répliqua M. Lussac; cet auteur-là serait cru de ceux qui, comme moi, imagineraient sans peine qu'un baron assez riche pour payer trente amis dévoués, le serait de reste pour acheter le dévouement d'une couturière, qui, sur le même patron et dans une étoffe pareille, aurait taillé deux robes au lieu d'une. D'ailleurs, ne nous avez-vous pas dit que six dames étaient costumées comme cette demoiselle? Notre baron n'était pas un sot. Le misérable !

M. Lussac se leva et alla baiser le front de sa fille.

— La demoiselle reparut au bal. Personne ne s'était aperçu de son absence, personne ne remarqua son retour. Moi-même, qui étais toujours à danser.....

— Vous, moins que personne. Ensuite?

Enfin, on n'a jamais su quelle était cette demoiselle. On apprit

seulement qu'au moment de passer les frontières, le baron avait reçu un coup de pistolet dans le cœur. Je n'en crois rien; ceci est un de ces traits de la clémence divine que les journalistes font toujours intervenir dans leur narration, pour édifier la moralité de leurs abonnés. On ajoutait même que celui qui l'avait tué en duel, ou celui qui l'avait assassiné, car le cas est resté indécis, est ce jeune homme dont Mathilde nous a parlé avant le dîner, ce jeune étranger qui nous plaisait tant à Mme Bergerade et à moi, brun, olivâtre, si fort au pistolet, appelé Tristan, je crois.

— Et vous ne vous en êtes pas assurée! s'écria M. Lussac en marchant sur son domestique et en broyant son houca, renvoyé dix pas au loin.

— Et pourquoi donc? répondit Mme Lussac étonnée de l'emportement de son mari. Quel intérêt avais-je à savoir si c'était ce M. Tristan ou un autre jeune homme qui avait tué le baron?

— Vous avez raison, en effet; cela ne vous touchait nullement! Je vous demande pardon du mouvement d'indignation que je n'ai pu retenir en vous écoutant. Oui, que vous importait que ce fût lui ou un autre?

M. Lussac affecta ensuite un grand calme; il se croisa les bras, et laissa tomber sa tête comme s'il avait eu besoin de dormir.

— Mathilde, dit Mme Lussac en se levant et en frappant sur l'épaule de sa fille, Mathilde, il est temps de monter.

Sans attendre la réponse de sa fille, Mme Lussac prit un flambeau et se retira.

— Mathilde, dit à son tour M. Lussac quand sa femme ne fut plus là, viens, suis-moi. Narcisse, attends-nous.

— Mon père, s'écria Mathilde quand elle fut hors de la maison, mon père! cette jeune fille dont ma mère vous a raconté l'épouvantable histoire, c'est moi!

— Je le savais, répliqua M. de Lussac, écoute-moi maintenant.

III.

— J'aime ta force et tu es bien ma fille. Tu n'as rien dit à ta mère?

—Rien; elle a attribué ma maladie à tout ce qu'elle a imaginé : au changement de saison, à l'absence d'une amie que j'affectionnais.

— Tu as donc été malade après cet horrible guet-apens?

— Beaucoup, mais pendant quelques jours seulement. L'effroi m'avait rendue folle.

— Pauvre Mathilde !

— Il est vrai que l'effroi fut le seul mal que j'éprouvai; car ma mère n'a pu vous dire qu'à peine entrée dans l'appartement du baron, m'étant aperçue du piége, je sautai aux rideaux de la croisée, j'ouvris la croisée et me précipitai.

M. Lussac pressa Mathilde sur son cœur.

— Je ne m'étais pas blessée; j'avais rencontré dans ma chute l'appui flexible d'un tilleul dont les rameaux, en cédant au poids de mon corps, m'avaient presque accompagnée jusqu'à terre, sur le gazon du jardin. Je reparus au bal.

— Maintenant que le baron est mort, dit M. Lussac, ma colère n'a plus de vengeance à espérer. Dans nos mœurs elle s'arrête au tombeau. C'est à Dieu à faire du baron la justice qu'il mérite; j'aime à croire qu'il ne laisse pas aux pères offensés le regret de n'avoir pas pris à temps sa place de juge!

Mais dis-moi maintenant, Mathilde, ce que tu éprouves dans ton âme pour le jeune homme qui a tué le baron. C'est, si je ne me trompe, celui dont ta mère disait qu'il te suivait partout de ses yeux de tigre et de sa figure sombre.

— Je n'éprouve rien pour lui.

— Pas d'amour?

— De l'effroi; une certaine terreur quand il me regarde.

— Pas de reconnaissance?

— Aucune. Quel droit ai-je de croire qu'il a tué le baron dans l'intention de me venger?

En adressant cette question à sa fille, M. Lussac paraissait calme comme s'il eût été question, entre lui et elle, de choses indifférentes. Cependant un feu intérieur le brûlait de veine en veine : il eût voulu briser le tombeau du baron, souffleter son cadavre, et surtout se trouver tout à coup en Afrique et face à face avec une femme dont il mordait le nom entre ses lèvres.

— Écoute, Mathilde, paursuivit-il avec la tranquillité qui ne

l'avait pas quitté depuis qu'il parlait avec sa fille ; écoute, Mathilde, si, lorsque tu retourneras à Paris, tu rencontres dans les salons ce jeune homme, ce M. Tristan, celui qui a tué le baron, ne l'évite pas avec trop d'affectation. Souffre avec patience ses importunités ; puisque tu ne cours pas le danger d'être séduite par ses qualités personnelles, laisse-les lui déployer tout à son aise. Au reste, je ne le crois pas assidu à la manière des Français du continent. Quand les jeunes gens comme lui disent à une femme qu'ils aiment, ils éprouvent pour elle du délire ; jusque-là, ils marchent doucement dans leur passion, sans bruit, sans éclat, vous regardant, non comme dit ta mère, à la façon des tigres, mais des reptiles ; ils fascinent avant de dévorer. Ne le réduis donc pas à s'ouvrir à toi, comme une explosion qu'il serait difficile de comprimer ; qu'il croie que tu ne l'as ni plus ni moins remarqué que tant d'autres jeunes gens aussi assidus que lui.

— Mais il est donc bien dangereux ? s'écria Mathilde.

— Pour toute autre que toi, répliqua M. Lussac, qui s'aperçut enfin de la trop grande curiosité éveillée dans l'âme de Mathilde par ces recommandations mystérieuses. Il n'est pas dangereux pour un esprit aussi sage que le tien. Il cesserait d'ailleurs de l'être à tes yeux, si j'avais besoin d'ajouter que la moindre faiblesse de ta part pour ce jeune homme serait mon arrêt de mort. Pendant que je serai aux colonies, s'il parvenait à s'introduire dans votre maison, vous ne me reverriez plus ici. Ne vous informez plus de moi ; ce serait inutile, je serais mort.

— Mon père, je ne l'aime pas, vos craintes sont chimériques.

— Écoute-moi encore, Mathilde. Si ma vie dépend du soin rigoureux que tu mettras à le tenir éloigné de toi, d'un autre côté, ma fortune, tout ce que je possède, l'avenir de ta mère, le tien, seraient perdus, si avant quelque temps, deux années au plus, tu songeais à te marier. Le bruit de ton mariage serait le signal de ma ruine ; mes riches propriétés d'Afrique passeraient à des étrangers.

— Cette défense, mon père, sera aussi sacrée que la première.

— J'ai besoin de ton serment.

— Vous l'avez, continua Mathilde d'une voix qui hésitait,

mais dont le tremblement ne fut pas remarqué par M. de Lussac.

— Je sais que tu n'as encore aucun penchant sérieux dont je doive m'alarmer. Ce parti que je t'ai proposé hier, avant souper, n'est pas tellement pressant, qu'il ne comporte parfaitement les retards qui sont nécessaires à mes vues. Le jeune négociant dont je désire faire mon gendre est comme toi dans l'âge où les délais ne vieillissent pas.

Mathilde se tut sur les dernières paroles de son père, qui, content du serment qu'il avait obtenu d'elle, l'embrassa, et se retira dans sa chambre.

Le soirée était belle. Les fleurs du Midi, dont la plupart n'ouvrent leur calice qu'à la chute du jour, mêlaient leurs parfums à l'odeur forte et aromatique du thym des montagnes. Privilége des climats chauds, les arbres mêmes ont en Provence leur exhalaison végétale. Au coucher du soleil, les arbres deviennent plantes, les fruits passent au règne des fleurs. Ainsi la vigne a son odeur aigre et poivrée, l'olivier sa senteur amère, le figuier répand dans l'air son goût laiteux et fade, le poirier secoue des nuages invisibles de musc, l'arbre à pin charge le vent de résine. L'eau de la mer fournit aussi ses émanations. Les sables, les algues échouées, les rochers étoilés de coquilles, révèlent le monde maritime, à la grande surprise de l'âme, qui, comme le poisson volant, indécise entre la mer et la terre, plane sur la terre tant que ses ailes sont encore humides, et descend dans les flots quand le vent les a séchées.

Mathilde rentra à pas lents; elle s'était arrêtée à plusieurs reprises pour regarder, au bout de l'allée de marronniers, le pavillon de Berton, et la lampe qui rayonnait du fond de la chambre du jeune malade.

IV.

Berton est né en Écosse; ses cheveux blonds descendraient bien mieux d'une couronne que d'un chapeau. C'est au moins un casque que demanderait ce front. Sa taille doit être celle de sa mère : déliée sans maigreur, elle est haute; il le faut, car dans les batailles c'est au gentilhomme à cacher de son corps

le corps de son roi. Et dans ce mélange de hauteur et de bonté qui se lit encore dans quelques races nobles, on sent que si les aïeux ont donné leur vigueur et leur dignité, les femmes ont légué leur douceur et leurs grâces. Berton doit ressembler à sa mère et à ses sœurs; il a leurs yeux bleus et profonds, et comme lui, elles ont sans doute le teint blanc et calme. Cette ressemblance se constate par des tableaux de famille; et quand l'arrière-petit-fils est en présence du portrait du bisaïeul, il se voit tel qu'il sera dans ses descendants. Ces idées ennoblissent, ces images élèvent, et forcent à être beau et brave pour avoir un jour les honneurs du cadre d'or. Berton est un de ces hommes de race.

Le mal n'avait respecté ni un si beau corps, ni une si glorieuse tige. Berton se mourait. Il ressemblait à ces dauphins empoisonnés qu'on montre au balcon, les jours de fêtes, pour prouver au peuple qu'ils sont encore vivants. Ils ne règneront jamais.

Il avait reçu une éducation digne des emplois qui l'attendaient, soit que ses goûts le portassent vers les armes, soit que ses vastes connaissances en tout lui fissent préférer une existence moins agitée. Une circonstance particulière, lorsqu'il n'avait que vingt ans, décida de sa carrière. La mort d'un de ses parents, gouverneur d'une province des Indes, l'appela à une position des plus hautes en le constituant le successeur au titre et aux fonctions de ce parent. Il partit pour les Indes.

Pendant trois ans, Berton connut cette vie inintelligible pour l'Europe, et dont l'Orient même n'est qu'une fausse image; le véritable Orient, c'est l'Inde. C'est là aussi que Berton respira les germes d'une maladie de foie mortelle aux Européens. Les médecins de Calcutta, effrayés des progrès du mal qui rongeait le jeune gouverneur et de l'inutilité de leurs remèdes, lui conseillèrent l'air le plus méridional de la France; il partit.

C'est au fond de la Provence qu'il avait résolu de se fixer; l'on a vu comment, après avoir connu à Paris la famille Lussac, il en était devenu l'ami et l'hôte.

De la croisée de son pavillon il voyait Mathilde se promener tous les matins dans les allées du jardin, lire ou cueillir les fleurs qu'elle dessinait dans sa journée, et monter ensuite sur la colline pour se perdre dans les massifs de pins qui la boisent.

Le lendemain du jour où Mathilde avait eu un entretien si sérieux avec son père, le vent du nord blanchissait la mer et pulvérisait les vagues en les éparpillant dans l'air en flocons.

L'air est alors sec, transparent; parfois seulement passe, ébouriffé comme une pelisse d'Astracan, un de ces nuages que les marins appellent, dans leur langage, une peau de chat. Ce vent, qui frappe les rayons du soleil et les couche sur un autre hémisphère, fait vaciller sa lumière et la prive de chaleur. Tout revêt, sous cette température qui dessèche, une couleur tranchante et azurée : les arbres se découplent, ils sont plus dessinés, mieux peints, les rochers semblent neufs, les grandes routes balayées. Cette commotion universelle donne au corps qui la partage une surexcitation inimaginable. Les nerfs en souffrent, mais le cœur s'échappe de la poitrine ; l'œil brille clair comme un lac; les narines palpitent, les cheveux participent à cette sensation électrique. Ce vent qui souffle fait aimer, il rajeunit, il enivre, il trouble, il souffle l'ardeur de la colère, du courage, de la dispute ; il n'est pas d'air guerrier capable de lutter avec cette *Marseillaise* aérienne.

Berton, ayant aperçu Mathilde, l'avait suivie sur la colline; longtemps avant de la rejoindre, il vit flotter entre les arbres sa robe de soie noire et les rubans de son chapeau. Elle paraissait et disparaissait. Il aurait désiré que sa présence ne fût pas un coup de surprise pour Mathilde, mais le trop faible bruit de ses pas sans retentissement sur le sable rendit impossible cette attention de délicatesse. Le moyen le plus naturel de mettre du côté de Mathilde le hasard de cette rencontre était pour Berton de faire un crochet dans le taillis et de se trouver en avance sur elle dans le sentier qu'elle parcourait. Berton devait d'autant moins hésiter à user de cet innocent stratagème, qu'au bout de ce sentier, la colline se projetait en sens contraire et confondait son versant avec une vallée cachée dans le plus épais du bois; la campagne se dérobait entièrement.

Mathilde, apercevant Berton qui venait à elle en souriant, le chapeau à la main, poussa un léger cri de surprise, et rougit pour sa toilette, mise par le vent dans un désordre que la chasteté des épingles ne réprimait plus. Le vent était dans ce moment si impétueux, qu'à trois reprises Berton essaya vainement de faire entendre quelques mots. Cette circonstance l'autorisait à offrir

son bras, qui fut accepté pour descendre le revers de la colline. On se parla de plus près.

Ils furent bientôt en pleine forêt.

— J'ignore, dit Berton, si la saison qui touche à ses derniers jours, ce vent d'automne nous en avertit, me fournira encore l'occasion de vous parler de moi. Votre départ pour Paris est si proche.

— De me parler de vous, monsieur Berton?

— De moi, mademoiselle. Vous allez vous marier, du moins votre père le désire instamment?

— Vous n'avez pas oublié, monsieur, le peu d'empressement que j'ai mis à accueillir une proposition dont dépend peut-être mon bonheur.

— Votre premier refus, j'en conviens, a paru déconcerter les projets de votre père; mais l'avenir?

— Me supposeriez-vous plus faible à une seconde attaque?

— Oui, mademoiselle.

— Qui vous porte à le croire?

— Placée entre l'orgueil de faire triompher un moment votre volonté sur celle de votre père, et la nécessité d'obéir enfin à la voix de l'intérêt, qui vous offre un riche mariage, vous résisterez assez pour obtenir, en vous rendant, une honorable capitulation; vous ne vous marierez pas moins à l'époux du choix de votre père.

— Monsieur Berton suppose donc que c'est la première fois qu'une union convenable m'aura été proposée?

— C'est la seule, j'imagine, où l'on vous aura présenté le mariage à cette condition dure et exceptionnelle d'être ou de n'être pas, par votre consentement ou par votre refus, la femme d'un homme extrêmement riche.

— En ce cas, je ne consentirais au mariage, arrangé selon les vues de mon père, que parce qu'en lui obéissant ma fortune se grossirait de la sienne et de celle du mari que je tiendrais de sa main! De toutes manières, d'après votre opinion, c'est l'argent qui doit me décider!

— Je n'ai pas eu cette pensée.

Un silence suivit ces premières explications échangées entre Mathilde et Berton. La forêt devenait de plus en plus épaisse devant eux. En certains endroits, les jeunes pins abaissaient telle-

ment leurs branches, que Mathilde fut obligée d'ôter son chapeau de paille. Ses cheveux flottèrent.

Berton reprit avec beaucoup plus de fermeté qu'à son début :

— Je crois vous avoir prévenue, mademoiselle, que c'était de moi que j'avais à vous parler.

— Et c'est de moi seule jusqu'à présent que vous m'avez entretenue. Je vous remercie de la préoccupation.

— J'étais peut-être plus dans la conversation que je ne le pensais. Je compte retourner à Paris, moi aussi.

—Avec nous, monsieur Berton? Maman en serait enchantée. Est-ce là, ajouta Mathilde, le secret que vous vouliez me confier?

— Votre mère en serait enchantée, dites-vous? Votre père le serait-il également?

— Vous ne craignez pas qu'il vous deshérite, vous? dit Mathilde en souriant.

— Et c'est là mon regret, dit Berton avec amertume.

— Vous êtes inintelligible aujourd'hui, reprit Mathilde, qui n'avait pas saisi le sens de la phrase de Berton, et qui, fort ingénuement, l'obligea à la lui répéter.

— Ne serait-ce pas, répliqua Berton, parce que je serais de moitié avec vous dans votre destinée que la colère de votre père nous frapperait tous les deux? Ne serait-ce pas parce que je serais votre mari?

— J'étais loin, monsieur, de m'attendre à cet aveu, murmura Mathilde.

— C'en est un, mademoiselle, et bien sincère. Oui, je languissais au monde, et depuis que je vous ai vue, sans me promettre de longs jours, je sens que l'occupation heureuse de mon âme soutient plus fermement mon existence que l'espoir.

Berton avait insensiblement ramené vers son cœur la main de Mathilde.

— Ne sommes-nous pas bien condamnables, monsieur Berton, vous de vous expliquer, moi de vous entendre, si loin de ma mère?

— Que mes paroles soient sans danger pour vous, et que mon titre d'étranger ne vous effraie pas. Si vous voulez être Anglaise, demain, dans l'église de ce village, bénis par ce pauvre prêtre que nous avons heurté dans l'obscurité, l'autre soir, je vous donne mon nom; — il est sans tache; — je vous donne en dot un des

plus beaux comtés de l'Écosse; j'abandonne, si vous le préférez, et mon titre de pair, de comte et de seigneur, pour être Français, de votre pays, Mathilde.

— Assez, monsieur Berton, — votre générosité me confond, — l'illusion d'un moment vous trompe; — je ne mérite pas de si grands sacrifices; — que vous donnerais-je en retour?

— Et que voulez-vous que je fasse de ces richesses, de ces titres, qui ne me vaudront pas un jour de plus d'existence, et qui peuvent tant embellir la vôtre? — Parlez; — m'encouragez-vous à m'expliquer avec votre mère?

Ici Berton s'arrêta, et fixant des regards pleins de crainte et de résolution sur les yeux de Mathilde, il y chercha une réponse qu'il n'osait attendre de sa bouche.

Mathilde versa une larme brûlante sur les mains de Berton, et un douloureux non l'accompagna.

— *Non,* dites-vous; *non*, vous ne m'aimez pas; que voulez-vous que je devienne? Ce n'est point chez moi le désespoir factice d'un amour ordinaire, Mathilde; je souffre beaucoup. En me repoussant, vous ne me méprisez point, vous me tuez; me fût-il donné de compter les longues journées de notre séparation, où emprunterais-je du courage pour vous voir revenir au bras d'un autre qui ne vous aimera pas, Mathilde, comme moi, et que vous aimerez peut-être?

Étouffé par ses sanglots, Berton se détacha brusquement du bras de Mathilde, et s'adossa contre un arbre, la tête cachée dans ses deux mains qui ruisselaient de larmes.

— Berton! Berton! mais vous m'avez mal comprise; — vous ai-je dit que je ne vous aimais pas?

Mathilde avait relevé la tête de Berton; et en l'appuyant sur sa poitrine émue, elle ne cessait de lui répéter : Vous m'avez mal comprise, Berton.

Il fut longtemps à douter des paroles bonnes et persuasives que Mathilde murmurait si près de ses lèvres; puis il se laissa aller à cette douce agonie qui succède à la douleur. Il levait ses yeux bleus et humides vers le ciel; il baisait avec effusion, dans une ivresse défaillante, les boucles de cheveux de Mathilde, dont le front touchait son front, et tous ses sens, surpris à la fois par ce retour à la vie, aspiraient les émanations suaves de la résine et des feuilles du chêne, parfum de la solitude.

Ils marchèrent ; mais l'un et l'autre, surpris du progrès qu'avait fait à leur insu la passion, se taisaient, de peur de s'avouer qu'il était temps de sortir de la dangereuse crise de l'exaltation.

— Je parlerai ce soir même à votre mère, n'est-ce pas, Mathilde ?

— Non, monsieur Berton, écoutez-moi ; vous m'avez demandé ma main ; je vous l'ai refusée ; vous avez cru alors que je ne vous aimais pas. Je vous ai détrompé ; — mais c'est tout. Je ne dois pas, je ne puis pas être votre femme.

— Lorsque la pitié vous arrache un mot d'espoir pour qui vous supplie, vous vous hâtez si tôt de le reprendre ! Et que voulez-vous donc que je sois pour vous ? — J'aurais compris toute autre femme qui m'eût tenu cet étrange langage ; mais vous, Mathilde, vous me forcez à vous adresser une question stupidement insensée. Êtes-vous mariée ?

— Non, mon ami, répondit avec un sourire triste Mathilde, non, je ne suis pas mariée ; le serai-je jamais ? Abandonnant le bras du jeune lord, elle ajouta : Que la conversation d'aujourd'hui soit pour toujours finie. Je vous demande encore la grâce de ne pas m'accompagner plus loin ; c'est une prière.

Berton salua Mathilde ; et sans détourner la tête, il reprit seul le chemin de la forêt qu'il venait de parcourir avec elle.

V

On imagine sans peine l'état dans lequel se trouva Berton après l'énigmatique refus de Mathilde. Il cessa de se présenter à la propriété Lussac. Il lui sembla impossible de séjourner plus longtemps dans un endroit où il était venu chercher la santé, et où il n'avait rencontré que le désespoir. Il résolut d'aller en Suisse.

Ses dispositions prises, il pensa qu'il y aurait de l'inconvenance à ne pas faire une dernière visite d'adieu à la famille Lussac, dont il avait été si bien accueilli, et qui, après tout, n'était pas coupable de la passion qui l'obligeait à la fuir. Il était à peine sur le seuil de la porte qu'il pensa au danger de revoir Mathilde.

Rien au monde, une fois que je l'aurai revue, ne m'arrachera plus d'ici, se disait-il. C'est arrêté, je partirai sans me présenter chez la famille Lussac.

On vint l'avertir que les chevaux étaient attelés.

Il s'assit sur sa valise, et jeta un dernier regard sur la campagne.

Le ciel était enflammé ; la mer réflétait le ciel ; le soleil se couchait ; des flocons de nuages marquetaient le dôme céleste comme la ouate un manteau d'hermine ; des vagues cotonneuses battaient sourdement la grève en y déposant une frange d'écume. Sur quelques points du rivage, cette mousse s'était amoncelée, blanche et folle comme la neige, et se balançait avec le vent. Berton ouvrit la croisée pour contempler une dernière fois ce tableau. Le soleil frappa en plein sur son visage malade. Sa tête rayonnait.

La mélancolie avait si impitoyablement dégradé sa noble figure, dévoré la belle teinte du Nord de sa peau, qu'il ressemblait, devant ce soleil qui se mourait comme lui, à un de ces martyrs dont les membres torturés trouvaient encore assez de force pour se ramasser devant l'éclatante hostie.

Insensiblement cette illumination s'éteignit, et la tristesse prit dans l'âme de Berton la place qu'y occupait la lumière. Il resta seul avec la douleur devant des montagnes, masses informes, et la nuit qui l'enveloppait.

Sa tête tomba sur sa poitrine ; elle y resta. Il murmurait faiblement : Si je pouvais mourir comme on s'endort, et m'endormir ici ! N'ai-je pas assez vu, assez goûté de la vie ! Tout enfant, on m'endormait dans un berceau d'ivoire, on me donnait du lait à genoux ; et les petits enfants de mes fermiers disaient, en passant près de moi : Qu'il est heureux !

Je vais dans l'Inde, où je suis presque roi : n'est-ce pas un rêve ? ces esclaves, dont je ne pouvais mesurer la file, ces villes de palais, ces fleuves sacrés, sur lesquels je me promenais dans les pirogues dorées, ces gazes qui m'épuraient le jour, ces femmes qui jonchaient mes nattes, qui se disputaient l'honneur de faire la guerre aux moucherons ou au rayon de soleil importun, quand je dormais ! C'étaient alors les peuples qui disaient : Qu'il est heureux !

Heureux ! J'ai à peine vingt-cinq ans, et j'échangerais mon sort pour celui du fermier ou de l'esclave. S'ils manquent de pain, ils sont aimés ; si le bâton du maître les a meurtris, une femme les soigne, les console ; ils sont aimés.

Mais que suis-je donc pour ne pas être aimée de Mathilde ?

Secouant brusquement sa léthargie, il se leva, ouvrit sa valise, en tira un pistolet et l'arma.

Il le posait sur son cœur, quand Narcisse, le serviteur noir de la maison Lussac, entra, et lui remit un billet où il n'y avait que ces mots :

« A vous ou à personne ! Espérez.

» MATHILDE. »

VI.

Les premiers froids s'étant fait sentir, M. Lussac se prépara à quitter sa femme et sa fille, qui, de leur côté, arrêtèrent leur départ pour Paris.

— C'est la dernière fois que nous nous serons séparés, je l'espère, disait M. Lussac en prenant sa fille sur ses genoux. Mon voyage en Afrique ne sera pas long ; entends-tu, Mathilde ? Je ne vous demande que le temps de vendre mes terres, mes cotons et mes noirs, et je vous reviens pour toujours.

— Mon ami, disait Mme Lussac, voilà dix ans que vous vous promettez d'être heureux, dix ans que vous nous assurez à chaque voyage que ce sera le dernier.

— Et croyez bien que je suis le premier puni de mes mensonges ou plutôt de mes illusions. Mais je te le jure à toi, Mathilde, cette fois je serai exact dans ma parole.

— Je vous pardonne, s'écria Mme Lussac, d'être plus fidèle à votre fille qu'à votre femme, pourvu que vous le soyez.

— Venez ici toutes deux, et que je vous bénisse, pauvres femmes, qui ne savez pas tout ce que je souffre pour que vous soyez les plus riches, comme tu es la plus belle des enfants, Mathilde, et vous la meilleure des mères.

La semaine suivante, la goëlette où s'était embarqué M. Lussac, faisait voile pour Gorée, et une chaise de poste roulait vers Paris. Un jeune homme était assis au bord de la mer : c'était Berton.

VII.

Du haut de son hamac, une jeune signarre (1) regarde les travaux qui s'accomplissent autour de son habitation. Elle ne perd aucun mouvement de ses esclaves noirs. Par les quatre croisées ouvertes de sa case de jonc, elle surveille la tâche de chacun, tout en paraissant endormie sous le poids de la chaleur du jour naissant. Nul ne se fie à ce sommeil clairvoyant. Le pilon tombe avec une activité régulière dans le mortier de bois où s'écrase le grain de millet; et sous des arbres au maigre feuillage, les tisserands ne laissent pas reposer un instant leur navette. Plus loin de petites négresses battent du lait et le préparent pour le porter dans l'île de Gorée. Le fouet ou l'injure ne tiendrait pas plus en haleine l'infatigable colonie que le regard de cette mulâtresse à demi éveillée, et dont la main, depuis quelques minutes, est dans celle d'un homme si attentif à suivre l'expression de son visage, qu'on le croirait son premier esclave, s'il y avait des esclaves blancs en Afrique. Cet homme est M. Mathieu, qui ne s'appelle pas ici Lussac.

— Katy, osa-t-il lui dire enfin, je vous ai apporté d'Europe le collier de corail dont vous aviez envie.

— Merci, répondit la signarre, en jetant sa jambe nue hors du hamac et en se levant à demi.

— Ne me remerciez pas encore, Katy : au collier de corail j'ai ajouté douze robes de mousseline brodée, douze sandales

(1) Nos observations personnelles confirment pleinement l'exactitude de ce portrait qu'on trouve de la *signarre* dans le curieux et intéressant *Voyage pittoresque autour du Monde*, rédigé par M. Louis Reybaud : « Les mulâtresses ou *signarres* sont, la plupart, l'âme des affaires du pays. Plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échanges. Quelquefois la richesse leur arrive autrement : vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de tout l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance. »

(*Voyage pittoresque*, pag. 30.)

à fleurs d'or, six ceintures et trois boîtes de parfumerie.

— Vous êtes galant, mon ami, lui dit la mulâtresse en souriant et sans perdre toutefois de vue les travailleurs ; je remarque seulement que vous avez laissé votre gaieté en France.

— La traversée m'a fatigué ; elle a été longue et pénible.

— Une bonne nouvelle vous rendra la santé. Et cette nouvelle est que nous avons vendu pour deux cent mille francs de têtes de noirs au dernier voyage de *la Galathée*. Poussez ce coffre avec le pied, et vous entendrez sonner les gourdes.

M. Mathieu ne daigna pas même se procurer cette si douce satisfaction de négrier. Deux cent mille gourdes, répéta-t-il machinalement.

— Outre les têtes de noirs, continua la jeune Africaine en allumant un petit rouleau de tabac et en le pinçant avec beaucoup de grâce entre ses lèvres ; outre les têtes de noirs, j'ai revendu trois mille bœufs que j'avais eus presque pour rien à la suite d'un pillage. J'ai été payée en guinées ; jetez les yeux au fond de cette calebasse. Cette graine vous plaît toujours, n'est-ce pas ?

Aucune parole de satisfaction ne sortit des lèvres de M. Mathieu, qui, après une longue pause, se leva du siége de jonc qu'il occupait près du hamac de la signarre, et lui dit :

— Vous ne me parlez que de noirs, de gourdes, de bœufs, de guinées...

— Et de quoi vous parlerais-je ?

— Où est Toby ?

— Je croyais que vous aimiez toujours l'or.

— Où est Toby ?

— Toujours le commerce des noirs.

— Où est Toby?

— Toby ! Toby ! Comme il vous est survenu tout à coup de l'attachement pour Toby ! Vous le regardiez à peine avant votre départ. Toby s'est embarqué pour le haut du fleuve, pour Galam. Il est allé chercher de l'or, puisque c'est ce qui réjouit le plus son père.

— Vous mentez, Katy !

— Faites tomber ces stores, répondit froidement l'Africaine en sortant l'autre jambe de dessous la pagne bleue qui lui servait de couverture. Il n'est pas nécessaire de faire savoir à nos esclaves que nous nous expliquons.

Les stores furent baissés.

— Je mens, dites-vous; et vous avez raison. Toby n'est pas à Galam.

— Il est en France! s'écria M. Mathieu; il est à Paris!

— Est-ce bien là un motif pour vous emporter? Eh bien, soit! Il est à Paris.

— Il a changé de nom; il s'appelle Tristan.

— Vous me l'apprenez, mon cher mari.

— N'est-ce pas vous qui lui avez conseillé ce changement de nom?

— Moi! Et dans quel but?

— Le sais-je?

— Et vous n'avez pas d'autre raison pour vous mettre en colère?

— Vous me faites espionner par votre fils.

— Qui est aussi le vôtre, s'il vous plaît. Allons, vous plaisantez. Vous habitez la Provence, et vous supposez que j'enverrais Toby vous espionner à Paris.

— Pourquoi, reprit M. Mathieu, qui ne voulait pas rompre la conversation et qui se plaçait sur des charbons ardents en la continuant; pourquoi l'avez-vous envoyé à Paris?

— Ne faut-il pas qu'il voie le monde où il figurera un jour? Ne sera-t-il pas votre héritier? avec plus de cinquante mille livres de rente, ne sera-t-il qu'un planteur grossier?

— J'aime mieux qu'il ne soit qu'un planteur grossier, répliqua M. Mathieu, qui avait pâli en entendant Katy appeler Toby son héritier, qu'un libertin, qu'un duelliste en France, à Paris.

Katy eut l'air de glisser avec indifférence sur les remarques philosophiques et morales de M. Mathieu, tandis qu'au fond elle cherchait à former un sens complet de toutes les demi-phrases qu'il laissait imprudemment tomber.

— Après tout, dit-elle en imprimant à son hamac une faible agitation, l'éducation et l'avenir de Toby sont votre affaire autant que la mienne. Je suis fâchée seulement que vous l'ayez traité, dans cette conversation que nous venons d'avoir à son sujet, avec une excessive dureté, mon ami. Je vous pardonne cependant, car vous avez été bien aimable pour moi. Montrez-moi ces jolis cadeaux de France.

Tandis que M. Mathieu se levait pour ouvrir ses malles, Katy sauta en bas du hamac, courut nus pieds à l'une des croisées pour en soulever le store, et fit un signe; ce signe fut compris. Katy s'habilla ensuite en un clin d'œil. Elle passa une robe sous le tissu clair de laquelle elle parut tout aussi peu vêtue qu'auparavant.

— C'est beau! c'est charmant! c'est délicieux! dit-elle en prenant des mains de M. Mathieu les parures qu'il lui avait achetées en France. Elle en garnit ses cheveux, ses mains; elle attacha à ses chevilles des bracelets de perles; elles essaya chaque ceinture; se parfuma, courut à la glace, et laissa voir la joie la plus enfantine, quoiqu'elle eût déjà près de vingt-huit ans. Mais Katy ne différait pas des créoles ou des autres femmes de sa race; toujours enfant jusqu'au moment où la décrépitude arrive, l'âge mûr ne leur est pas connu. Enfance ou vieillesse. Et l'on comprend que par goût elles prolongent le plus longtemps possible la première de ces deux périodes. D'ailleurs, on leur donne si peu le temps d'être enfant avant le mariage, qu'elles ont quelque raison de vouloir l'être après. Elles sont quelquefois mariées à dix ans. C'est à cet âge que Katy avait été mère de Toby qui en avait dix-huit à ce dernier voyage de M. Mathieu en Afrique.

— Vous m'avez fait votre cadeau, voici le mien, s'écria Katy, en ouvrant la porte de la case à un beau jeune homme.

— Toby est ici!

— Oui! mon père, depuis un mois. Je me suis embarqué à Brest.

Le père et le fils s'embrassèrent avec peu d'entraînement, malgré la surprise que leur avait ménagée Katy, la plus intéressée des trois, il est vrai, à ce que la rencontre eût le caractère d'une surprise.

Parmi les Européens établis aux colonies, et obligés pour leur commerce d'avoir deux résidences distinctes, l'une au deçà, l'autre au delà de l'Océan, il en est peu qui n'aient aussi deux ménages particuliers. Mariés légitimement en Europe, ils n'en sont pas moins mariés en Amérique ou en Afrique avec des femmes de couleur. Aux deux bouts de leur existence voyageuse, ils sèment leur paternité et leur fortune. En Europe, ils ont la femme blanche, la filiation légale, l'or réduit en capitaux; dans

les colonies, ils ont la mulâtresse jaune, les enfants mulâtres, les sucreries et les cours pleines d'esclaves. Souvent ces doubles unions s'ignorent réciproquement; mais si d'un côté la loi assure à l'intimité légitime le bénéfice de l'héritage et du nom, de l'autre il est des moyens pour balancer l'absence de cette loi. A la moindre manifestation qu'un Européen laisse échapper, de réaliser sa fortune pour retourner chez lui, la mère et les enfants menacés s'emparent d'un bien que la distance rend toujours illusoire à réclamer.

M. Mathieu était absolument dans cette position. A des conditions différentes, il était marié en Europe et en Afrique, bigamie permise, que ses deux femmes avaient ignorée complétement jusqu'ici.

VIII

Quelques jours après cette explication entre M. Mathieu et Katy, celle-ci pria son fils de l'accompagner dans une promenade sur l'eau. Huit noirs s'attelèrent à une longue corde et firent remonter le fleuve à la pirogue, à travers les détours sans fin qu'il décrit. La mère et le fils étaient tranquillement assis à l'arrière de la légère embarcation. En moins d'une heure ils furent au milieu des solitudes multipliées qu'offre un dédale d'îles peuplées d'oiseaux splendides et silencieux.

— Toby, dit alors avec un ton d'indifférence la langoureuse Katy, votre père n'est pas content de vous. Il m'a demandé ce que vous étiez allé chercher à Paris, au lieu de rester ici à travailler pour lui.

— Je suis assez riche pour n'être pas un régisseur d'esclaves, répondit Toby, et trop fier pour ne pas chercher à savoir si je vaux plus ou moins qu'un Européen.

— Vous avez tort, Toby, de vouloir sortir de votre condition. Ces richesses ne vous appartiennent pas; un jour M. Mathieu les emportera en France, et il ne vous laissera que le regret de les avoir follement désirées.

— Je croyais que nous y avions des droits, vous sa femme, moi son fils. Nous ne sommes donc rien pour lui?

— Peut-être.

— Qui donc a dit cela?

— L'usage. Voyez Aglaë qui a eu six enfants de son mariage avec M. Stephen de la Rochelle. M. Stephen partit il y a dix ans avec tout ce qu'il avait gagné, et il n'est plus revenu. Il vit avec sa femme d'Europe, et il ne songe plus à celle d'ici. Voyez Julia, elle a eu le même sort. J'en aurai un semblable. Les femmes de couleur sont nées pour le plaisir de nos seigneurs les colons.

— Vous ne dites pas que Julia s'est affreusement vengée.

— Abattez donc ce pélican, Toby.

— Mais ma mère il est à une lieue de nous, mon fusil ne porterait jamais si loin.

— Enfant ! la vengeance est trop loin de nous souvent comme ce bel oiseau. Il n'est pas toujours raisonnable d'y penser, ajouta Katy en laissant tomber sa petite main brune dans l'eau qu'elle frôla au courant de la pirogue.

— D'ailleurs, reprit Toby, M. Mathieu n'est pas marié en Europe.

— Vous avez raison, Toby. Mais parlons de vous. Vous avez eu des duels à Paris?

— Qui vous en a parlé? Oui, deux ou trois assez malheureux.

— C'est mal, Toby, car il n'y a pas de duel sans amour à votre âge.

Toby ne répondit pas.

— Vous aimez donc les femmes blanches, vous aussi? Prenez garde, Toby! Et quel âge a celle que vous aimez?

— Je ne l'ai jamais demandé à sa mère.

— Ni à son père, non plus, bel amoureux?

— Je ne connais pas son père.

— Il était sans doute absent?

— Je crois que oui. Je n'ai pas eu le temps de prendre tant d'informations en une seule saison passée à Paris.

— Et dites-moi, Toby, cette jeune blanche est-elle jolie? a-t-elle la taille fine de nos créoles; est-elle fière comme elles?

— Voulez-vous en avoir une idée exacte, répondit Toby, heureux de toutes ces questions que sa mère lui adressait. Elle me ressemble comme une sœur jumelle.

— Ah! vraiment, dit Katy, elle a vos traits?

— Elle est bien mieux, vous le supposez aisément. Mais elle a

ma manière de regarder; elle a mon son de voix, et quelque chose de lent dans toute sa personne comme moi.

— C'est singulier! interrompit Katy, en buvant une calebasse de lait froid que lui tendit une petite négresse. C'est singulier! Vous m'avez apporté là un joli petit roman d'Europe. Vous me redirez tout cela plus en détail, n'est-ce pas, Toby? Maintenant, dit-elle à ses esclaves, descendons le fleuve; embarquez-vous.

Emportée par le courant rapide du fleuve, la pirogue franchit en quelques minutes le trajet qu'elle avait fait en deux ou trois heures et elle s'échoua devant la case même d'où elle était partie.

IX.

M. Mathieu avait résolu de renoncer pour toujours à sa vie de planteur et de négrier depuis qu'il l'avait comparée, la dernière fois qu'il était allé en Europe, avec la vie si douce de sa famille au milieu de laquelle il s'était trouvé si heureux. Les charmes de la société européenne n'étaient pas les seuls motifs qui l'engageaient à prendre cette détermination. Mathilde occupait sa pensée. Il savait que non-seulement il avait promis à sa fille de lui donner un mari qui assurât son avenir, mais il avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne songerait point, pendant son absence, à se lier par une affection qu'il n'aurait point autorisée. Ces difficultés dont il avait entouré la vie de Mathilde lui pesaient sur le cœur. Il rougissait d'amasser tant d'obscurité autour de son autorité paternelle qu'il aurait voulu exercer en faveur de sa fille avec la largesse de ses vastes moyens de fortune et l'élan généreux de son bon naturel. La prudence, la peur, lui liaient les mains. Sa mulâtresse surveillait ses moindres actions; il n'ignorait pas qu'elle bondirait comme un tigre sur son passage, s'il tentait de s'en aller en emportant ses richesses. Parfois il était résolu à tout abandonner, à quitter l'Afrique, pauvre comme il y était descendu, plutôt que d'y passer le reste de sa vie. Cette pensée était chassée par une pensée contraire. Sans fortune, comment marierait-il sa fille? A force de plonger dans cet océan de doutes et de contradictions, il s'arrêta à des demi-moyens qui concilieraient tout, pensait-

il avec confiance. Il ne vendrait que la moitié de ses propriétés, et il abandonnerait l'autre moitié à sa mulâtresse, en lui jurant toutefois qu'il ne retournait en Europe que pour donner quelques soins à sa santé altérée, qu'il reviendrait si tôt quelle serait rétablie.

Katy ne lui donna pas le temps de lui exprimer son projet. Un soir qu'assis devant sa case, il regardait les noirs qui quittaient leurs travaux, pour rentrer dans leurs huttes de paille, elle s'approcha de son banc et elle lui dit en souriant :

— Je sais à quoi vous pensez dans ce moment.

— A quoi donc, Katy ?

— A retourner encore en Europe.

— Pour quelques mois seulement ; cependant je ne vous quitterais pas sans regret, et il faudrait que j'y fusse forcé.

— Je n'en doute pas. D'ailleurs, vous n'avez pas de famille en Europe ; vous n'y êtes pas entouré de soins comme ici. Si nous vous y accompagnions ? qu'en pensez-vous, mon ami !

— Vous ne pourriez pas vivre, Katy, dans le climat si froid de la France.

— Alors vous devriez vous borner à emmener Toby seulement.

— Mais Toby me représentera pendant mon absence.

— Vous retournerez donc bientôt ?

— Mais je l'espère bien, dit M. Mathieu, que toutes ces questions importunaient malgré la douceur avec laquelle elles lui étaient adressées.

— En ce cas, ajouta Katy, puisque vous voulez que votre fils vous remplace, je lui achèterai, avec les gourdes et les guinées qui sont dans mon coffre, des terres à cultiver et deux ou trois cents têtes de noirs dont il ira trafiquer à la Jamaïque l'an prochain.

— Nous risquerions encore tout cet argent ! s'écria M. Mathieu, surpris de cette proposition. La traite est devenue si difficile !

— Mon ami, reprit Katy avec encore plus de bonté, notre métier est de toujours risquer ; nous ayons gagné deux millions pour nous ; mais notre fils n'a encore rien acquis pour son compte ; prêtons-lui cinq cent mille francs, et qu'il travaille, puisque vous ne voulez pas qu'il vive en France de ses revenus.

Aviez-vous le projet de faire valoir cet argent en Europe et de l'emporter avec vous dans ce dernier voyage ? Si cela vous plaisait.....

— Ce ne serait que tout autant que cela vous conviendrait, Katy.

— Eh bien ! vous l'emporterez cette fois.

— Katy, vous ne pensez pas assez à vos intérêts ; si je venais à mourir en route, avant mon retour ? Non, je n'emporterai que la moitié de cet argent. Il me serait pénible de vous laisser sans ressources.

— Que vous êtes bon ! peu m'aurait suffi. Du reste, puisque vous serez bientôt de retour, à quoi bon cette préoccupation ? Cependant, puisque cela vous plaît, vous placerez, en deux voyages, cet argent en France.

— Oui, bonne Katy.

— J'ai une grâce maintenant à vous demander, mon ami ; quand vous serez en France, sachez un peu le rang qu'occupe une famille dans laquelle Toby a remarqué une jeune personne dont il me parle sans cesse. Puisqu'il l'aime beaucoup, pourquoi ne la demanderiez-vous pas pour lui ? Votre fils est un homme admirablement beau, et il sera votre unique héritier ; il y a lieu de le croire.

— Comment voulez-vous, Katy, que je prenne des informations sur une famille dont vous ne me dites pas le nom seulement ?

— La jeune personne s'appelle Mathilde, et sa mère Mme Lussac.

Quand M. Mathieu naviguait sur l'Océan, si on lui eût dit : Les mille noirs qui sont dans la cale de votre vaisseau se sont envolés, il n'eût pas été plus étonné que d'entendre les dernières paroles de sa femme, la signarre.

Il regarda Katy jusqu'au fond des yeux. Elle était calme.

Mais le regard de M. Mathieu, qui n'était pas une réponse, mais une question, avait révélé des abîmes à Katy, qui, prenant la grosse main de M. Mathieu dans la sienne, lui dit :

— Voyons, mon ami, vous avez été jeune, comprenez la jeunesse ; faites cela pour votre fils ; une fois marié, il n'aura plus de passion, et il sera heureux, et nous le serons aussi.

— J'ai d'autres vues sur lui, répliqua M. Mathieu, et je ne

crois pas que votre projet s'y rattache beaucoup. Cependant, je verrai... je pèserai vos raisons, je parlerai à Toby... mais j'ai besoin de repos; nous reprendrons notre conversation demain... un autre jour... quand il vous plaira... Bonsoir, Katy.

—Embrassez-moi donc, s'écria Katy, et pensez à ce que je vous ai dit. Bon sommeil, mon ami.

M. Mathieu s'était à peine retiré dans sa chambre, que Katy courut de case en case, rampa sur une traînée de corps endormis, appelant tout bas : Diane ! Diane !

Enfin une vieille négresse lui répondit : Madame je suis là.

—Bien, suis-moi, Diane, j'ai besoin de te parler.

Diane se leva en silence, marcha sans bruit sur le sable et s'enfonça avec sa maîtresse dans les profondeurs d'un bois de mangliers. Elles allèrent ainsi sans se parler l'espace d'un demi-lieue.

Arrivées au milieu d'un carrefour que la lune éclairait de ses rayons obliques, elles s'assirent toutes les deux dans les hautes herbes, face à face ; et l'esclave attendit que sa maîtresse daignât lui parler. Ses yeux de fée brillaient comme ceux d'un tigre. Elle semblait la personnification de la vieille Afrique, pleine de poisons, de silence et de superstitions.

—Diane ! lui dit la signarre en lui passant au cou le riche collier de corail que M. Mathieu avait rapporté d'Europe, c'est toi qui as vengé Julia de l'abandon de son mari.

—Je te comprends, ma fille, répliqua Diane, et j'en ai vengé bien d'autres. Que te faut-il ? des paroles ou des sachets ?

—Quelque chose de plus actif et de plus sûr. Sais-tu toujours composer cette liqueur de tamarin que les Européens aiment tant ?

—J'en sais distiller une aussi douce que le miel et enivrante comme le rhum.

—Et qui va au but ?

—Comme une flèche.

—Fais ton œuvre, lui souffla dans l'oreille Katy.

—C'est bien, ma fille. Nous avons ici tout ce qui nous est nécessaire ; la lune, les bois de mangliers, et des crocodiles qui dorment dans les mares. Viens voir mon vieil ami.

Katy et Diane firent quelques pas; celle-ci écarta ensuite des joncs plantés au bord d'une eau dormante, et lui montra de son doigt desséché un énorme crocodile couché dans les nénuphars. Maintenant va reprendre ta place et chante pendant que je travaillerai.

Katy s'assit et chanta ainsi que la vieille Diane le lui avait recommandé.

Diane reparut bientôt, et dit à Katy que dans trois jours elle lui remettrait dix flacons de la liqueur de tamarin.

—Et sera-t-elle comme je la désire?

—N'en fais pas l'essai sur toi.

Une heure après Katy reposait auprès de M. Mathieu.

X

Lorsque M. Mathieu se fut convaincu, par neuf mois de séjour en Afrique, qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de Katy s'il tentait de partir pour l'Europe avec la moitié de sa fortune, il songea sérieusement à mettre son projet à exécution. Elle s'était montrée si docile, si facile à croire à l'espérance d'un prochain retour, qu'il commençait à regretter de ne lui avoir pas tout simplement manifesté l'intention d'emporter d'un coup avec lui tout ce qu'il possédait. La réflexion pouvait changer plus tard les dispositions de Katy; et cette autre moitié de sa fortune, laissée comme gage de retour, courrait alors grand risque de ne jamais se joindre à la première moitié. Cependant il fut assez généreux pour ne pas la réclamer tout de suite.

Selon son habitude, M. Mathieu devait passer en Europe sur une des nombreuses goëlettes dont il s'était tant servi jusqu'ici pour faire la traite des noirs. Celle qu'il avait destinée à cette dernière traversée était mouillée en rade tout auprès d'un brick de l'État en station sur la côte pour empêcher le commerce infâme par lequel s'était précisément signalée la goëlette de M. Mathieu. Rien ne la désignant cette fois à la justice répressive des lois, elle achevait ses préparatifs de départ avec la plus grande liberté. Sous sa mâture élégante elle laissait échapper son corps svelte et robuste.

M. Mathieu respirait de joie à chaque réparation nouvelle qui

rapprochait l'heure du départ. Enfin elle arriva. On embarqua l'eau douce ; la goëlette tira au large ; elle mettrait à la voile le lendemain, au point du jour.

Un mois avant cet événement, qui allait séparer M. Mathieu de sa famille de couleur, Katy avait envoyé son fils Toby aux îles du cap Vert, pour faire quelques achats de graines dont elle disait avoir besoin pour sa ferme. Elle avait sans doute mal calculé le temps, car Toby ne se trouva pas là quand la goëlette fut sur le point d'appareiller.

—Je suis fâché, disait M. Mathieu à Katy pendant les quelques heures de la nuit qu'il avait encore à passer avec elle, que Toby soit absent. J'aurais désiré l'embrasser avant de partir.

— Je lui exprimerai ces regrets, répondit Katy, et le pauvre enfant sera encore plus désolé que vous, quoique vous n'ayez pas eu pour lui, avouez-le, toute la bonté d'un père généreux.

—De quelle générosité ai-je manqué?

—Vous savez fort bien qu'il vous a demandé la permission de retourner en France.

—En France ! en France ! pour s'y marier, n'est-ce pas?

—Sans doute.

—Avec je ne sais qui ! avec une femme qu'il a vue une fois. Faire deux mille lieues pour un roman.

—Cependant vous lui aviez promis de l'emmener avec vous, il y a six mois.

—Ma promesse était une défaite. J'espérais qu'avant mon départ il aurait changé d'avis.

—En cela, vous vous êtes trompé, mon ami. L'éloignement et le temps ont accru sa passion. Toby est malade.

—Eh bien ! je lui écrirai, dans quelques mois, de venir me trouver en France, si sa conduite avec vous est satisfaisante.

—Dans quelques mois, n'est-ce pas?

—Oui, Katy, mais pensez plutôt à vous que je quitte malgré moi...

—Je n'en doute pas, mon ami ; mais puisque nous nous reverrons dans moins d'un an, pourquoi ce chagrin?

—Un an, n'est-ce rien, Katy ?

—C'est beaucoup trop, mon ami ; mais je me résigne en pensant que ce voyage est indispensable à notre fortune. Vous la mettrez à l'abri de tout accident.

—Je l'espère, Katy.

—Vous êtes un honnête homme et je vous aime, comme femme, autant que je vous respecterais si j'étais votre esclave. J'ai prévu toutes les incommodités du voyage. Vous aurez sous la main, dans un coffre arrangé par moi, chaque objet dont vous vous êtes créé une habitude. Je veux aussi que vous ayez quelquefois, en France, un souvenir de votre famille. J'ai fait emballer avec soin des bouteilles de la liqueur de tamarin que vous aimez tant.

—Merci, bonne Katy. Comment reconnaître ces attentions...

—En revenant le plus tôt que vous le pourrez.

—Ma foi, dit le négrier en lui-même, je commençais à m'attacher à cette négraille-là. Elle est vraiment intéressante.

Katy était charmante, penchée au bord de son hamac et à la clarté de la lumière qui l'éclairait du fond de la case. Elle se balançait en parlant à M. Mathieu; et à chaque balancement elle regardait, par la porte tout ouverte à la fraîcheur de la nuit, si rien ne se montrait à l'horizon au delà du brik de l'État et de la goëlette en panne pour attendre M. Mathieu.

M. Mathieu s'endormit.

Katy alors sauta du hamac, parut au seuil de la case, et frappa dans sa main.

Diane, la vieille négresse, parut.

—Sont-ils partis? lui demanda Katy.

—Oui.

—Étaient-ils deux cents ?

—Oui.

—Criaient-ils bien fort ?

—Oui.

—Ont-ils pu être entendus par les gens du brick de l'État?

—A coup sûr.

—Va-t'en.

Katy ne cessa toute la nuit de regarder à l'horizon. Dès que l'aube se fit, elle éveilla M. Mathieu, et lui dit :

—Partez ! il est temps ; voilà le jour.

Après les plus sincères embrassements, M. Mathieu quitta le rivage et monta à bord de la goëlette, qui fit voile aussitôt et disparut dans la brume du matin.

— Un qui part ! l'autre qui arrive ! s'écria Katy en distin-

guant parfaitement, à peu de distance de la côte, le petit bâtiment sur lequel son fils Toby revenait des îles du cap Vert.

Allons, j'ai du bonheur, murmura presque en chantant la mulâtresse; le vent, qui est contraire à mon mari, hâte l'arrivée de mon fils. Méchant, qui croyez vous jouer de Katy et me traiter comme Aglaé, moi qui ai été votre esclave avant de devenir votre femme; moi qui ai centuplé vos richesses, qui ai supporté pendant dix-huit ans vos caprices! M'abandonner parce que je ne suis plus aussi jeune et parce que je vous ai fait riche! Mais, en vérité, sa goëlette ne file pas mal. Je crois cependant que le brick de l'État irait encore plus vite.

Tandis que Katy s'entretenait ainsi avec elle-même, Toby arriva et courut vers sa mère.

— Toby, lui cria-t-elle dès qu'il fut à la portée de la voix, avez-vous vu votre père en passant?

— Comment! mon père?

— Eh, oui! puisque vous avez passé bord à bord de son navire.

— Quel navire?

— Celui qui s'en va; là, tenez.

— Mon père s'en va?

— Sans doute.

— En Europe?

— En Europe.

— Et il ne m'emmène pas, comme il me l'avait promis?

— Il vous aura oublié. Ce sera pour le prochain voyage.

— Il ne reviendra plus, c'est moi qui vous le dis.

— Pourquoi avez-vous cette pensée?

— C'est une certitude. Oh! n'avoir pas un vaisseau pour le suivre et le couler bas.

— Vous vous emportez, mon fils.

— J'ai une idée. Je vais faire courir ce brick après lui.

— Enfant! Est-ce que l'État se charge de venger les mulâtresses délaissées et les enfants auxquels les pères manquent de parole?

— Vous avez raison; l'infâme voyagera en toute sûreté?

— Allez plutôt trouver le capitaine de ce brick et dites-lui : Capitaine, cette goëlette qui part a à bord deux cents noirs qu'elle conduit à la Jamaïque.

— Il ne me croira pas.

— Dites-lui : Vous avez entendu des hurlements cette nuit, n'est-ce pas ? Il vous répondra : Oui. C'étaient les noirs qu'on embarquait, vous lui direz à votre tour : au surplus, allez avec vos gens dans la ferme de M. Mathieu, et vous reconnaîtrez que deux cents noirs sont absents.

— Ma mère ! je vous rapporterai cet homme et je vous le jetterai aux pieds comme quand j'ai tué un lion. Adieu.

— Toby ! tâchez d'être de retour demain, mon enfant. Nous avons du monde à dîner.

Toby vola à bord du brick ; il parla au capitaine, il dut le convaincre. Dix minutes après les voiles s'enflèrent, le vaisseau s'agita, partit, et un coup de canon retentit le long de la plage.

En retombant dans son hamac, Katy murmura. Le fils va tuer le père ou bien le frère épousera la sœur. Diane, apportez-moi un verre de rhum.

XI.

L'avance qu'avait la goëlette sur le brick était de cinq lieues au moins, et en mer un pareil avantage est très-grand ; il est si grand, qu'il faut quelquefois plus de trois jours à un vaisseau d'une marche supérieure pour atteindre le vaisseau poursuivi. Ne sachant pas d'ailleurs qu'elle avait à ses trousses le brick de l'État, la goëlette ne ralentissait pas sa marche ; elle profitait, au contraire, de toute sa voilure pour tirer parti du bon vent qui soufflait. Il avait changé depuis quelques heures. La nuit vint, et le brick fut obligé de deviner dans l'ombre les traces du prétendu vaisseau négrier. Au jour, il avait disparu. Alors il fallut soupçonner sa route. On la présuma, et on se dirigea sur des indices. Au bout de trois jours, on crut apercevoir la goëlette. Nouvelles poursuites, nouvelle disparition ; les vents variables ayant soufflé plus tôt que de coutume, le brick se trouva entre Madère et les îles Canaries, mais ayant tout à fait perdu la piste de la goëlette. Tandis que le capitaine était indécis sur la route qu'il tiendrait, sachant bien que le négrier lui était tout à fait échappé, il fut rencontré par une frégate qui allait en Afrique lui porter l'ordre de rentrer en France. Il fit voile sur Brest,

sans se soucier autrement de la rage concentrée de Toby, qui maudissait le sort et aurait voulu pourchasser la goëlette jusqu'au pôle.

De Brest, Toby prit la poste pour Paris, où il apprit que la famille Lussac était partie pour la Provence depuis environ un mois. Il s'y rendit.

XII.

Quand Toby se présenta chez Mme Lussac, il causa aux trois personnes qui étaient réunies au salon d'été une surprise différente. Mathilde pâlit jusqu'aux lèvres. Berton sentit une impression de tristesse et de dépit dont il ne put se rendre compte, Mme Lussac seule se leva avec empressement pour recevoir un jeune homme si profondément gravé, par des actions romanesques, au fond de ses souvenirs de Paris et des charmantes soirées de la Chaussée-d'Antin.

— Monsieur Tristan, s'écria-t-elle, est-il notre voisin de campagne, qu'il a eu la bonté de venir en passant?

— Je mets trop de prix à la faveur de me présenter chez vous, répondit Tristan, pour ne pas vous avouer, madame, que je viens de bien loin pour vous saluer.

— Nous n'avons pas rencontré monsieur Tristan aux réunions d'hiver à Paris.

— Je n'étais pas en France.

— Ma mère oublie, ajouta Mathilde, que nous nous sommes très-peu montrées nous-mêmes cette année.

— Vous étiez sans doute en Allemagne? reprit Mme Lussac, entraînée malgré elle à commettre une grave indiscrétion.

— Pourquoi aurais-je été en Allemagne? répondit Tristan en souriant.

— Comme pour continuer le voyage que vous fîtes quand vous courûtes après ce baron allemand, dont vous avez si brusquement arrêté la fuite. Eut-il au moins le temps de se repentir de sa mauvaise action avant de mourir?

Mathilde se leva et sortit.

Tristan se taisait.

—Monsieur, dit Berton en tendant la main à Tristan, vous avez fait preuve d'un noble cœur en punissant ainsi un misérable.

— Je n'ai été que plus adroit, répliqua Tristan en effleurant à peine la main qu'on lui avait offerte. Votre maison de campagne est fort bien, madame ; c'est, assurément, la plus jolie des environs.

— J'espère, dit Mme Lussac qui avait à peine compris la diversion qu'apportait son hôte à une conversation peu de son goût, j'espère que vous vous donnerez le temps de justifier vos éloges : on ne vient pas chez nous pour un jour.

— J'habite Marseille ; j'y resterai deux mois encore. Si madame me permet de me présenter quelquefois chez elle, j'userai de cette permission avec toute la discrétion que mérite cette faveur.

—Venez en ami. Mon mari, qui arrivera bientôt, sera enchanté de vous rencontrer ici. Voulez-vous que nous profitions du beau temps qu'il fait pour visiter notre jardin ?

— Je suis à vos ordres, madame.

— Demeurez, vous, monsieur Berton, cette chaleur vous incommoderait ; Mathilde continuera à vous faire de la musique.

Resté seul, Berton attendit avec une anxiété pénible le retour de Mathilde. Elle rentra bientôt au salon.

— Mon ami, lui dit-elle tout bas, quoique personne ne fût là pour l'entendre, je ne vous ai jamais tant aimé.

Ceux qui savent les irrégularités de la navigation n'auront pas été étonnés d'avoir vu arriver Toby ou Tristan en Europe avant M. Mathieu, qui était pourtant parti le premier. Cet accident est chose si commune, qu'elle mérite à peine une explication.

Depuis huit jours Tristan partageait la société de la famille Lussac, sans avoir obtenu d'autre marque d'intérêt de la part de Mathilde qu'une attention polie. Soit que Mme Lussac ne considérât plus Berton que comme un ami de la maison, soit qu'elle devinât dans Tristan un gendre qui serait plus au goût de son mari, elle eut pour ce dernier une prédilection toute particulière. Il est même probable que, Tristan s'étant ouvert à elle sans détour, elle n'attendait que l'arrivée de son mari pour ratifier ses propres espérances et ses promesses.

Un soir qu'ils allaient se mettre à table, ils virent entrer Narcisse, suivi de trois ou quatre matelots qui ployaient sous le poids des malles et des valises.

— Et mon père? s'écria Mathilde.

— Mon maître me suit, répondit Narcisse.

— Et me voilà, s'écria M. Lussac en tombant dans les bras de sa famille.

Tout à coup M. Mathieu aperçoit Tristan debout et tremblant devant lui.

— Que fait cet homme ici?

— Mon ami, cet homme...

— Cet homme, interrompit M. Mathieu, rouge comme le feu, c'est votre frère, Mathilde, c'est mon fils!

— Vous! ma sœur! Mathilde! Horrible révélation!

Mme Lussac se perd dans les ténèbres de ses doutes.

— Il était temps que j'arrivasse, dit M. Mathieu.

— Monsieur, je me retire.

— Restez, Toby. Cette famille est aussi la vôtre, si vous le voulez. Je redeviens votre père, ici, loin de la femme qui m'avait peint à vos yeux comme un monstre.

Mathilde avait tendu la main à son frère qui la couvrait de baisers.

Mme Lussac s'expliquait enfin la ressemblance extraordinaire de Tristan avec sa fille.

— Il faut que cette journée, ajouta M. Mathieu, finisse comme un roman, puisque les romans vous plaisent tant, madame Lussac. Monsieur Berton, soyez mon gendre.

Berton alla embrasser avec respect M. Mathieu, qui, l'enlevant dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, lui dit : Ah! çà! maintenant, tâchez d'être un peu plus gai.

— Si nous dînions? ajouta-t-il.

On se mit à table.

Mais comme le repas n'était pas fort animé malgré toutes ces reconnaissances ou plutôt à cause de toutes ces reconnaissances, M. Lussac dit à son noir :

— Narcisse, débouche-moi quelques-unes de ces bouteilles que nous avons apportées.

— Oui, maître!

Et après avoir fait goûter à sa famille de toutes ces liqueurs exotiques, dont les colonies étaient autrefois si fières, il s'écria :

— Voici de la fameuse liqueur de tamarin! Il en sera bu par chacun un petit verre à ma santé et à mon bon retour.

Tous les verres s'emplirent.

On se leva pour saluer M. Mathieu, qui porta la liqueur à sa bouche.

Les cinq convives burent en même temps.

Ils tombèrent morts tous les cinq.

LÉON GOZLAN.

UNE

VIE DE POËTE.

La destinée des poëtes m'a plusieurs fois rappelé ce qui se passe à la naissance d'un enfant dans les contes de fées. Quand l'enfant vient au monde, une belle fée descend de son char aérien, s'approche de lui avec un doux sourire, et, déposant un baiser sur son front, le dote des qualités du cœur et des dons de l'esprit. A peine a-t-elle fini de parler, qu'une autre fée paraît. Celle-ci n'arrive pas à grand bruit, sur un char doré; elle ne porte point de diadème sur la tête, point de couronnes de fleurs à la main; elle se cache sous une robe de deuil, elle se glisse dans la demeure où elle n'est pas attendue, elle entre sans qu'on l'invite : c'est la fée du malheur. A la table où elle s'asseoit, son aspect arrête le rire sur les lèvres des convives; et quand elle s'éloigne, ceux qu'elle a effleurés en passant, ceux qui ont vu luire sur eux la lueur sinistre de son regard, se sentent le cœur oppressé, et ne peuvent reprendre leur joie. Le pouvoir de cette fée ne va pas jusqu'à détruire l'œuvre généreuse de celle qui l'a précédée. Elle laisse donc à l'enfant les qualités qu'elle ne peut lui enlever : mais elle jette sur sa route l'obstacle qui fatigue et le péril qui effraie. Elle le condamne aux souffrances de l'âme, aux déceptions amères et aux amers découragements. Ainsi l'enfant s'en va entre son bon et son mauvais génie, tantôt froissé par la douleur, tantôt soutenu par un noble sentiment de lui-même; parfois portant ses rêves ambitieux vers un but lointain, et parfois courbant avec tristesse la tête sous

l'orage inattendu qui le menace. Heureux s'il ne se laisse point arrêter par la fatigue, s'il supporte avec courage le poids de la chaleur et les aspérités de la route! Dans cette destinée du du poëte, la palme est au bout de la lice. Mais pour quelques-uns qui persévèrent, combien y en a-t-il qui, se sentant las à moitié chemin, restent là, regardent passer devant eux ceux qui les suivaient, et refusent d'aller plus loin?

Le poëte danois dont j'essaie de redire la vie est un de ces hommes qui ont engagé, dès leur jeunesse, la lutte de la pensée contre la fortune, un homme comme Burns et Hogg, que le sort semblait avoir condamnés à vivre obscurément dans un village, et qu'un sentiment instinctif de leur vocation littéraire et une volonté ferme ont entraînés dans le monde des grandes villes. Un jour, à Copenhague, je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme, dont les manières timides et embarrassées, le maintien un peu lourd eussent pu déplaire à une petite-maîtresse, mais dont le regard caressant et la physionomie ouverte et candide inspiraient au premier abord la sympathie et la confiance; c'était Andersen. J'avais un volume de ses œuvres sur une table. La connaissance fut bientôt faite. La poésie est aussi une franc-maçonnerie; ceux qui l'aiment sont liés entre eux d'un bout du monde à l'autre : ils prononcent un mot, ils font un signe, et ils savent qu'ils sont frères. Ceux qui vivent l'un près de l'autre se disent, dans une élégie, leurs émotions de chaque jour; ceux qui se rencontrent sur une terre étrangère se racontent, comme des pèlerins, la route qu'ils ont suivie et les lieux qu'ils ont vus. C'est ainsi qu'après avoir passé un soir plusieurs heures dans une de ces conversations poétiques qui ouvrent le cœur et appellent les épanchements, Andersen me parla des douleurs qu'il avait éprouvées; et, comme je le priais de me raconter sa vie, il me fit le récit suivant :

« Je suis né en 1805 à Odensee en Fionie. Mes aïeux avaient été riches; mais, par une longue suite de malheurs et de fausses spéculations, ils perdirent tout ce qu'ils possédaient, et il ne leur resta que le douloureux souvenir de leur première condition. J'ai plus d'une fois entendu ma grand'mère me parler de ses parents d'Allemagne et du luxe qui les entourait. C'était une triste chose que de la voir ainsi s'entretenir des joies de sa jeunesse dans la pauvre demeure que nous habitions. Mon père

qui, à sa naissance, semblait destiné à jouir d'un bien-être honorable, fut obligé d'entrer en apprentissage et de se faire cordonnier. Quand il se maria, il était si pauvre, qu'il ne pouvait acheter son lit. Un riche gentilhomme venait de mourir, on avait exposé son corps sur un catafalque ; et quelque temps après, ses héritiers vendirent à l'encan tout ce qui avait servi à ses funérailles. Mon père réunit le fruit de ses épargnes, et acheta une partie du catafalque pour en faire un lit de noces. Je me rappelle encore avoir vu ces grandes draperies noires, déjà vieilles, déjà usées, et sillonnées par des taches de cire. C'est là que je suis né. Mon père continuait son état, qui allait tantôt bien, tantôt mal, selon le temps et selon les pratiques. Nous vivions dans un état de gêne presque continuel, mais enfin nous vivions ; et le soir, quand l'heure du repos était venue, quand ma mère posait sur la table notre frugal souper, il y avait encore parfois entre nous des heures de gaieté que je ne me rappelle pas sans émotion. Lorsque je fus en âge de travailler, on me mit dans une fabrique. J'y passais la plus grande partie du jour. Le reste du temps, j'allais à l'école des pauvres. J'apprenais à lire, à écrire, à compter. Un de nos voisins, qui m'avait pris en amitié, me prêta quelques livres, et je lus avec ardeur toutes les comédies que je pus me procurer, et toutes les biographies d'hommes célèbres. Cette lecture éveilla en moi d'étranges sensations. Je levai les yeux au-dessus de l'état de manœuvre auquel j'étais astreint, et il me sembla que je pouvais aussi devenir un homme célèbre. Mon père mourut lorsque j'avais douze ans ; je restai seul avec ma mère, continuant mon travail et mes rêves. J'avais une voix d'une pureté remarquable. Souvent, quand je chantais, le maître d'école m'avait loué, et les passants s'étaient arrêtés pour m'entendre. Je m'étais exercé aussi à réciter quelques-uns des principaux passages que je trouvais dans les comédies, et les voisins, qui assistaient aux répétitions et qui me voyaient faire de si grands gestes et déclamer si haut, affirmaient que j'avais d'admirables dispositions pour devenir acteur. Je résolus d'être acteur. Ma pauvre mère, qui n'avait jamais quitté sa ville natale, qui n'avait jamais rêvé pour moi qu'une honnête profession d'artisan, fondit en larmes en apprenant cette nouvelle. Mais je persistai dans ma résolution. J'amassai patiemment shelling par shelling tout ce que je

pouvais avoir à ma disposition ; et quand je fis un jour la récapitulation de ma caisse, je n'y trouvai pas moins de treize rixdales (environ 35 francs). C'était une fortune, une fortune qui me semblait inépuisable. Je ne songeai plus qu'à partir. Ma mère essaya en vain de m'arrêter. Elle m'avait procuré, disait-elle, une excellente place d'apprenti chez un tailleur. Dans peu de temps, je pourrais gagner un salaire suffisant pour me faire vivre ; dans quelques années, je pourrais être premier ouvrier ; et qui sait? par la suite, je pourrais peut-être avoir une maîtrise (1). Tous ces riants projets, qui avaient fait plus d'une fois tressaillir de joie le cœur de ma bonne mère, ne me séduisirent pas. J'avais quatorze ans, j'étais seul, je ne connaissais personne au monde capable de me protéger; mais une voix intérieure me disait que je devais partir. Avant de me donner la permission que je sollicitais d'elle, ma mère voulut encore faire une épreuve. Il y avait, dans la ville que nous habitions, une vieille femme renommée à plusieurs lieues à la ronde pour sa science magique. C'était notre sibylle de Cumes, notre Meg-Merrilies; et quoique les bons chrétiens d'Odensee la regardassent comme un peu entachée de sorcellerie, tout le monde pourtant avait recours à elle, et tout le monde parlait d'elle avec une sorte de vénération ; car elle pouvait deviner l'avenir par le moyen des cartes, par les invocations mystérieuses qu'on ne comprenait pas. Elle disait aux jeunes filles quand elles devaient se marier, et aux vieillards combien de temps durerait l'hiver, et comment serait la récolte. Ma mère alla prier cette parente des enchanteurs de vouloir bien l'honorer d'une visite ; et quand elle la vit venir, elle la prit par la main, la fit asseoir sur le bord de son lit, et lui servit du café dans sa plus belle tasse. Puis elle lui expliqua ma situation et lui demanda conseil. La magicienne mit ses lunettes sur le bout de son nez, prit ma main gauche, la regarda attentivement, puis la regarda encore, et dit d'une voix solennelle qu'un jour on illuminerait la ville d'Odensee en mon honneur.

Ces paroles de la sibylle dissipèrent toutes les craintes de ma mère. Elle me donna sa bénédiction, et je partis. Je saluai avec

(1) Les maîtrises avec leurs priviléges existent encore en Danemark comme elles existaient en France avant la révolution de 1789.

enthousiasme les plaines fécondes qui se déroulaient à mes regards, la mer qui s'ouvrait devant moi. Mais quand je fus arrivé au delà du second Belt, je me jetai à genoux sur le rivage, je fondis en larmes, et je priai Dieu de ne pas m'abandonner. J'entrai à Copenhague avec mes treize écus dans ma bourse et tout mon bagage dans un mouchoir de poche. Je m'installai dans la première auberge qui s'offrit à ma vue, et comme je ne savais rien de la vie pratique, je me fis servir sans hésiter tout ce dont j'avais besoin. Quelques jours après, j'étais ruiné. Il ne me restai qu'un écu. J'avais été me présenter au directeur du théâtre, qui, me voyant si jeune et si inexpérimenté, ne se donna pas même la peine de m'interroger, et répondit que je ne pouvais entrer au théâtre *parce que j'étais trop maigre*. Il était temps d'aviser aux moyens de vivre, et je passai de longues heures à y réfléchir. Un matin j'appris par hasard qu'un tailleur cherchait un apprenti. J'allai le trouver. Il me prit à l'essai et me mit à l'ouvrage. Mais, hélas ! à peine y eus-je passé quelques heures que je me sentis horriblement triste et ennuyé. Tous mes rêves d'artiste, assoupis un instant par la nécessité, se ranimèrent l'un après l'autre. Je rendis au tailleur l'aiguille qu'il m'avait confiée, et je descendis dans la rue avec la joie d'un captif qui recouvre sa liberté. Je commençais pourtant à comprendre que toutes mes fantaisies poétiques ne me procureraient pas la plus petite place dans les hôtels de Copenhague, et qu'il fallait me chercher un emploi, m'astreindre au travail. Tandis que je m'en allais ainsi cheminant le long de l'*Amagertorv*, et songeant à ce que je pourrais devenir, je me rappelai qu'on avait souvent, à Odensee, vanté ma voix, et il me sembla que c'était là un don du ciel dont je devais savoir profiter. Je m'en allai du même pas frapper à la porte de notre célèbre professeur de musique, Siboni. Je racontai naïvement à la domestique qui vint m'ouvrir toute mon histoire et toutes mes espérances. Elle rapporta fidèlement mon récit à son maître, et j'entendis de grands éclats de rire. Siboni avait ce jour-là plusieurs personnes à dîner chez lui, entre autres Weyse, le compositeur, et Baggesen, le poëte. Tout le monde voulut voir cet étrange voyageur qui s'en venait ainsi chercher la fortune, et l'on me fit entrer. Weyse me prit par la main; Baggesen me frappa sur la joue en riant et en m'appelant petit aventurier. Siboni,

après m'avoir entendu chanter, résolut de m'enseigner la musique et de me faire entrer à l'Opéra. Je sortis de cette maison avec l'ivresse de l'âme. Tous mes songes d'artiste allaient se réaliser, la vie s'ouvrait devant moi avec des couronnes de fleurs et des chants harmonieux, et le lendemain, Weyse, qui avait fait une collecte chez ses amis, m'apporta soixante-dix écus. Il m'engagea à me mettre sérieusement au travail, à me chercher une demeure au sein d'une famille honnête, et j'entrai chez une de ces femmes dont Victor Hugo parle dans sa Prière pour tous, une de ces femmes échevelées

Qui vendent le doux nom d'amour.

J'étais si innocent encore, que je ne comprenais rien à son genre de vie. Mais je ne restai pas longtemps dans cette maison. Je perdis un jour ma voix et toutes mes espérances. Siboni voulait que je m'en retournasse à Odensee. Moi, je voulais rester et devenir acteur. J'entrai à l'école de danse du théâtre; je figurai dans quelques ballets. Je remplissais gauchement mon rôle, hélas! et j'étais très-malheureux. Je ne gagnais pas plus de six francs par mois, et, dans les jours rigoureux d'hiver, je n'avais qu'un pantalon de toile. Mais j'espérais toujours que la voix me reviendrait. Je voulais être acteur à tout prix, et quand je rentrais dans ma chétive mansarde, je m'enveloppais dans la couverture de mon lit pour me réchauffer; je lisais et je répétais des rôles de comédie. A cette époque, j'avais encore toute la candeur, toute l'ignorance et toutes les naïves superstitions d'un enfant. J'avais entendu dire que ce qu'on faisait le 1er janvier, on le faisait ordinairement toute l'année. Je me dis que, si je pouvais monter le 1er janvier sur le théâtre, ce serait d'un bon augure. Ce jour-là, tandis que toutes les voitures circulaient dans les rues, tandis que les parents allaient voir leurs parents et les amis leurs amis, je me glissai par une porte dérobée dans les coulisses, je m'avançai sur la scène. Mais alors le sentiment de ma misère me saisit tellement, qu'au lieu de prononcer le discours que j'avais préparé, je tombai à genoux, et je récitai en pleurant mon *Pater noster*.

Cependant mon sort allait changer; le vieux poëte Guldberg m'avait pris en affection. Il me donna les honoraires d'un petit

livre qu'il venait de publier; il me fit venir chez lui et m'engagea à lire des ouvrages instructifs, puis à écrire. Mon éducation élémentaire n'était pas encore faite ; j'ignorais jusqu'aux règles grammaticales de ma langue, et quand je voulus m'exercer à écrire, j'écrivis une tragédie. Guldberg la lut et la condamna d'un trait de plume. Je me remis aussitôt à l'œuvre, et dans l'espace de huit jours j'en écrivis une autre que j'adressai à la commission théâtrale. Quelque temps après. M. Collin, directeur du théâtre, m'engagea à passer chez lui. Il me dit que ma tragédie ne pouvait être jouée, mais qu'elle annonçait des dispositions, et qu'il avait obtenu pour moi une bourse dans un gymnase de petite ville.

Dès ce moment j'entrai dans la vie sérieuse. J'allais chercher l'instruction dont j'avais besoin; j'allais poser les bases de mon avenir. Jusque-là je n'avais eu qu'une existence incertaine et hasardée, je devais marcher désormais par un sentier plus ferme. Je le compris, et je remerciai M. Collin avec toute l'effusion d'un cœur reconnaissant. Mais le temps que j'ai passé à cette école où j'entrais par une faveur spéciale, est celui qui me pèse encore le plus sur le cœur. Jamais je n'ai tant souffert, jamais je n'ai tant pleuré. J'avais dix-neuf ans; je commençais mes études avec des écoliers de dix ans, parmi lesquels je ne pouvais trouver ni un camarade ni un ami. J'étais seul dans la maison du recteur, et cet homme semblait avoir pris à tâche de m'humilier, de me faire sentir à toute heure le poids de ma pauvreté et de mon isolement. Que Dieu lui pardonne d'avoir traité avec tant de barbarie l'orphelin sans défense qui lui était confié ! Pour moi, je lui ai pardonné depuis longtemps, et je me souviens sans colère et sans haine qu'il a fait pour moi ce qui me semblait impossible : il m'a fait regretter les jours d'hiver où je gagnais 6 francs par mois, où je n'avais point de feu pour me réchauffer et point de vêtements pour me couvrir.

Enfin, ce temps d'épreuves passa. Je subis mes examens d'une manière satisfaisante. J'entrai à l'université de Copenhague, et j'y fus noté comme un bon élève. J'avais publié quelques poésies dont on parla dans le monde. Plusieurs hommes distingués me prirent sous leur patronage; plusieurs maisons me furent ouvertes. Je continuai mes études avec calme, avec joie. Je ne

savais encore où elles me mèneraient, mais je sentais le besoin de m'instruire. Quand elles furent terminées, Œhlenschlæger, Œrsted, Ingemann, me recommandèrent au roi. J'obtins par leur entremise ce que nous appelons un stipende de voyage (*reisestipendium*). Je visitai, en 1833 et 1834, l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Italie, étudiant la langue, les mœurs, la poésie des lieux où je passais. Maintenant, me voilà bourgeois de Copenhague. Je n'ai ni place, ni pension. J'écris dans une langue peu répandue et pour un public peu nombreux ; mais tôt ou tard les romans que j'écris s'écoulent, et Reitzel, le libraire, me paye exactement. Souvent, quand je regarde les jolis rideaux blancs qui décorent ma chambre de Nyhavn et les livres qui m'entourent, je me crois plus riche qu'un prince. Je bénis la Providence des voies par lesquelles elle m'a conduit et du sort quelle m'a fait. »

Dans l'espace de quelques années, Andersen a publié plusieurs ouvrages qui lui ont assuré une place honorable parmi les écrivains de Danemark. Il est jeune encore ; il a compris le besoin d'étudier pour écrire, et ses dernières poésies, ses derniers romans, annoncent un progrès. Comme romancier, il ne manque pas d'une certaine faculté d'invention. Il a tracé avec bonheur des caractères assez originaux, des situations vraies et dramatiques. Il sait observer, il sait peindre, et jeter sur toutes ses peintures un coloris poétique. Il a surtout le grand talent de pénétrer dans la vie du peuple, de la sentir et de la représenter sous ses différentes faces. Son *Improvisateur* est un tableau vif et animé d'une existence aventureuse d'artiste au milieu de la nature italienne, au milieu d'une populace ignorante et passionnée, au milieu des ruines antiques, des magnifiques scènes de la campagne de Rome et des environs de Naples. Son roman qui a pour titre : *O. T.* est une peinture un peu moins animée, mais non moins attrayante des sites de la Fionie, des mœurs danoises. Ces deux romans représentent très-bien le contraste des deux natures du Midi et du Nord. Le premier a toutes les teintes chaudes d'un paysage napolitain ; le second a plus de repos et des nuances plus tendres. Il ressemble à une de ces plaines de Danemark qu'on voit en automne éclairées par un beau soleil, et ombragées çà et là par quelques rameaux d'arbres qui commencent à jaunir. Le style d'Andersen a de la

souplesse et de l'abandon, mais il pourrait être plus ferme et plus concis.

Comme poëte, Andersen appartient à cette école mélancolique et rêveuse qui préfère aux grands poëmes les vers plaintifs, sortis du cœur comme un soupir, et les élégies d'amour, composées dans une heure d'isolement. Il a essayé d'écrire quelques pièces humoristiques ; mais il nous semble que sa muse ne sait pas rire, et qu'elle s'accommode mal de ce masque d'emprunt qu'il a voulu lui donner. Sa vraie nature est de se laisser aller aux émotions du cœur et de les dépeindre avec naïveté : sa vraie nature est de s'associer aux scènes champêtres qu'il observe. Il est poëte, quand il chante les forêts éclairées par un dernier rayon du crépuscule, les oiseaux endormis sous la feuillée et la douce et vague tristesse qui nous vient à l'esprit dans les ombres du soir (1). Il est poëte, quand il représente la vie comme une terre étrangère où l'homme se sent mal à l'aise et aspire à retourner dans sa lointaine patrie (2); il est poëte, surtout quand il chante, comme les lakistes, la grâce, l'amour et le bonheur des enfants. Car sa poésie est élégiaque, tendre, religieuse, mais parfois un peu trop molle, trop négligée et trop enfantine. Je choisis, dans le dernier recueil qu'il a publié (3), une élégie que bien des mères n'ont pas lue sans en être attendries. Elle ressemble à une autre élégie fort connue de M. Reboul de Nîmes. Les deux poëtes se sont rencontrés de loin, sans se connaître.

L'ENFANT MOURANT.

Ma mère, je suis las et le jour va finir.
Sur ton sein bien-aimé laisse-moi m'endormir.
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous regarde : tout est noir ;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'ange au front rayonnant qui devant moi se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

(1) *Aftendamring.*
(2) *Hiemvee.*
(3) *Samlede Digte*, 1 vol. in-8o.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devrons en écouter aux cieux?
L'ange est à nos côtés ; il m'appelle, il m'attire.
Je l'entends qui me parle et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs :
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes?
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras?
Pourquoi ces longs soupirs que je ne comprends pas?
Pourquoi ces pleurs ardents sur ta joue enflammée?
Oh ! tu seras toujours ma mère bien-aimée.
Mais je t'en prie encor, ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas ! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu. L'ange m'embrasse. Adieu, ma pauvre mère !

X. Marmier.

Critique Littéraire.

MAUPRAT,

PAR GEORGE SAND.

Le nouveau livre de George Sand est la meilleure réponse que l'auteur pût faire à ceux qui lui reprochent de n'écrire en vue d'aucun système, d'aucune idée. Tout esprit, le moins du monde habitué aux déductions logiques, reconnaîtra que *Mauprat* est la continuation naturelle de la pensée qui a inspiré les précédents ouvrages de George Sand. Qu'est-ce, en effet, qu'*Indiana* et *Valentine,* sinon une double protestation contre la lâcheté et l'égoïsme qui rongent la société? Qu'est-ce que *Lélia,* sinon la personnification du découragement et de l'impuissance? Qu'est-ce que *Jacques,* sinon le symbole de la résignation? Ces trois idées, nul n'oserait le contester, découlent rigoureusement l'une de l'autre. Rien n'est plus aisé à comprendre que l'engourdissement d'une âme épuisée par la colère, lorsqu'elle a longtemps et inutilement demandé justice, et pleuré. Mais, comme l'engourdissement n'est pas la mort, rien aussi n'est plus aisé à comprendre que le réveil terrible qui doit suivre. Après *Jacques* vient donc *Leone-Leoni*, c'est-à-dire l'homme qui, fatigué de n'avoir trouvé nulle part un remède à sa souffrance, en appelle à la révolte, dans son désespoir. Et comme la révolte n'est pas le dernier mot du progrès, ni le secret du bonheur, vient enfin *Mauprat;* magnifique poëme au fond duquel, pour qui sait l'y surprendre, se trouve le mot de l'énigme proposée à notre siècle

et commentée par l'auteur lui-même depuis *Indiana* jusqu'à *Jacques*. *Mauprat* est donc évidemment une conclusion.

Mauprat, Patience, l'abbé Aubert, c'est-à-dire l'élément aristocratique, l'élément démocratique et l'élément religieux se trouvent en présence dans le livre de George Sand. A eux trois, ces personnages symboliques résumant la société tout entière, c'est de leur fraternisation (1) ou de leur haine que dépendent le salut ou la ruine de la société, à cette heure; aussi est-ce entre eux seuls que va se débattre la question.

Mauprat, rejeton d'une famille illustre par sa fortune et par ses titres, est arrivé à sa vingtième année sans avoir rien appris. L'étude et la réflexion lui sont également étrangères. Il sait que le nom qu'il porte est un nom ancien, dont quelques parchemins, rongés par le temps, rendent témoignage; il sait que le château de ses aïeux est salué avec un respect mêlé de terreur par l'homme du peuple qui passe; il sait que les laboureurs ouvrent, à la sueur de leurs fronts, le sol rebelle, pour satisfaire aux moindres caprices d'une caste privilégiée dont il fait partie; mais sa science ne va pas plus loin. Quels droits a-t-il, lui, jeune homme, à la supériorité sociale dont il jouit? Pourquoi, à lui, qui mène une vie oisive et inutile, est-il accordé une si grande part des joies et des plaisirs de ce monde, tandis que la douleur et la misère sont les inséparables compagnes du travailleur? Combien de temps pourra durer encore une si injuste répartition des biens de la terre? C'est ce dont Mauprat ne songe point à s'inquiéter. Équitable ou non, impie ou non, la loi qui met le pauvre sous les pieds du riche est en vigueur, et Mauprat en recueille les bénéfices. Que d'autres, meilleurs que lui, pleurent des larmes de sang tandis qu'il chante ou qu'il s'enivre, peu lui importe! Il est impossible, pense-t-il, que les choses se passent différemment. Sans doute, Mauprat eût pu arriver, par la méditation, à comprendre que la tyrannie, si solide qu'elle soit en apparence, ne saurait être éternelle; l'histoire, s'il l'avait consultée, lui eût montré bien des pages rouges, et il aurait pu se convaincre de l'instabilité des droits usurpés. Mais le passé, pour

(1) Le mot fraternité n'ayant pas le sens nécessaire à notre pensée, nous croyons pouvoir oser ce néologisme.

Mauprat, est une lettre morte, dont son égoïsme contribue encore à obscurcir le sens.

Et comme l'orgueil procède ordinairement de l'ignorance, Mauprat est orgueilleux. Habitué, dès l'enfance, à se glorifier de son origine, il a pris au sérieux les ridicules jongleries de ses pareils ; il s'est fait à l'admiration de soi-même comme à un vêtement. Il a toute confiance en ses facultés et en ses forces. Le sang qui coule dans ses veines, il n'en doute pas, est plus pur, plus généreux, plus ardent que celui du vulgaire ; ses instincts, quels qu'ils soient, sont plus nobles ; ses goûts, plus élevés. Convaincu de l'infaillibilité souveraine de son intelligence, comme de la précocité de sa sagesse, il professe le plus absolu mépris pour les conseils de l'expérience. Le menton couvert à peine d'un léger duvet, il accueille avec un dédaigneux sourire les réflexions austères des vieillards. Personne, même parmi ceux qui l'ont vu naître et qui le chérissent, n'a pu prendre un salutaire empire sur lui. S'il aimait quelqu'un, soit sympathie naturelle, soit reconnaissance ; s'il connaissait le bonheur des intimes épanchements, des mutuelles confidences, son état ne serait peut-être pas désespéré. Malheureusement, Mauprat n'aime personne. Sa morgue insolente mettant une infranchissable barrière entre lui et ceux qu'il traite d'inférieurs, sa vanité puérile tenant éloignés ceux de ses égaux qu'animent des idées moins absurdes, il demeure isolé dans sa propre adulation. Plus il va et plus il s'exagère son importance personnelle, plus il se persuade que tout doit plier devant son aveugle volonté. Le dédain qu'il a pour les hommes et pour les choses augmentant avec l'âge, il finit par se croire sérieusement un être à part dans l'espèce humaine, et devant qui le monde se devrait mettre à genoux.

De l'amour-propre stupide à la méchanceté la distance n'est pas grande. Une fois arrivé aux limites extrêmes de l'orgueil, on ne saurait échapper à aucune sorte de dépravation. Au souffle flétrissant de l'égoïsme s'effeuillent bien vite les sentiments humains que tout jeune homme a d'abord dans l'âme. Ainsi de Mauprat. A mesure qu'il se grandit dans sa propre estime, il étouffe en lui la pitié pour les souffrances des autres, comme une vertu niaise et incompatible avec l'éclat du rang. Il se tient en garde contre la sensibilité involontaire. Il se dessèche le cœur résolument. Une mère en larmes, implorant la compassion

publique pour l'enfant suspendu à ses mamelles épuisées, trouverait Mauprat sans émotion, sans entrailles. Et même, tant sont rapides les progrès du vice! il éprouve parfois une joie sauvage à repaître ses yeux des infortunes qu'il coudoie. Bien plus, il les excite, il les provoque. Le mal devient ses délices. Fatigué du désœuvrement auquel il est autorisé par sa naissance, il veut se désennuyer à tout prix. Fallût-il, pour atteindre ce but, incendier la chaumière du pauvre, porter le trouble ou la ruine dans une famille paisible, ravager les moissons mûres, Mauprat n'hésiterait pas. Il ne reculerait pas même devant le meurtre. Torturer ceux qui sont faibles et sans défense, quel passe-temps plus doux pour le méchant!

Patience, en un point, ressemble à Mauprat. Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé dans le monde. Privé, faute de quelque argent, des bienfaits d'une instruction primaire; obligé, plus tard, d'user son corps à des travaux rudes, il est arrivé à la virilité sans avoir jamais eu l'occasion de cultiver son esprit. Mais, bien que l'étude lui ait manqué, bien qu'il ne lui ait pas été donné de puiser la science dans les livres, Patience n'en est pas moins une intelligence supérieure et éclairée. L'éducation que la société lui refusait, il l'a demandée à la nature. Il ne sait pas, sans doute, le nom des hommes qu'ont illustrés la philosophie, la poésie ou la guerre; comme Mauprat, il ignore l'histoire des nations et des idées, il ne connaît rien aux intérêts divers qui se disputent l'empire; mais il a sur Mauprat l'avantage de la méditation, et, par là, bien des mystères lui sont dévoilés. Pendant que Mauprat, à la clarté des bougies, rêve des lendemains toujours plus dissolus que la veille, Patience, couché dans les hautes herbes, se repose des fatigues du jour en admirant le ciel lumineux. Il interroge mélancoliquement les nuages et les fleurs. Il écoute la voix des ruisseaux de la plaine et des hêtres de la colline. Sereine et non engourdie par le vice, purifiée par le travail, au contraire, son âme, sur les ailes d'une conscience irréprochable, monte aisément jusqu'à Dieu. Dans ces courtes heures d'extase solitaire, Patience apprend plus de choses que tous les livres n'en sauraient contenir. Nouveau Moïse devant le buisson ardent, il voit la sagesse éternelle face à face. Qu'est la vaine science des hommes auprès de la sienne!

Ignorant sublime ! entre les docteurs les plus superbes et lui, il y a la distance du doute à la révélation.

Comme toutes les âmes d'élite, qu'un contact impur n'a pas ternies, ce que Patience aime surtout, c'est le bien. Amant désintéressé de l'égalité, qu'il comprend à sa manière, l'injustice lui fait horreur. Il ne se plaint pas de ce que son existence est condamnée à un labeur sans terme ; il n'envie pas le sort de ces favoris de la fortune qu'il voit passer près de lui couverts d'or et de diamants ; il n'échangerait même pas sa destinée contre la leur, à tout prendre; mais il ne s'en demande pas moins quelle distance assez grande sépare les hommes, pour que les uns, les plus méchants quelquefois, aient sur les autres l'avantage de l'opulence et du loisir. Philosophe naïf et religieux, il n'a pas besoin de s'appuyer sur de puérils arguments d'école pour apercevoir, dans l'oisiveté et la sécurité transmises, une violation flagrante du droit naturel. Son instinct lui dit que l'asservissement de la moitié laborieuse de l'humanité à la moitié fainéante a dû s'opérer par la force brutale ou par la ruse, et que s'y résigner lâchement serait impie. L'assassinat d'Abel par Caïn prenant ainsi, à ses yeux, un sens symbolique, il se confie en Dieu. Homme du peuple, il souffre de la misère où sont réduits ses compagnons d'infortune ; il les plaint, il pleure sur eux, mais il espère. L'avenir, pour lui, s'éclaire de jour en jour. Il a vu souvent les vautours impitoyables frappés, au milieu des airs, par le plomb du chasseur ; il a vu les chênes les plus vigoureux déracinés par l'orage, et il a compris que l'orgueil, tôt ou tard, trouve son châtiment.

En attendant l'heure d'une vengeance éclatante, Patience accomplit courageusement la tâche qui lui est imposée. Il sillonne en silence le champ du riche. Il arrose de sa sueur féconde une semence dont il ne se nourrira pas, des arbres touffus qui n'ombrageront pas même sa tombe. Quelque chose le soutient dans ses passagères défaillances, la bonté de sa cause et la foi. S'il se soumet, sans murmure, aux traitements iniques, s'il subit avec un sourire les nécessités de sa condition sévère, ce n'est pas qu'il tremble ; c'est qu'il connaît la légitimité de sa colère et qu'il a raisonné son indignation. La haine qu'il nourrit contre l'injustice ne saurait déplaire au juge suprême ; c'est une haine sainte, un devoir. Aussi Patience se garde-t-il d'en laisser échapper la moindre étin-

celle. Il l'attise, au contraire, avec vigilance, comme un foyer dont la flamme doit bientôt jaillir.

L'abbé Aubert, prêtre catholique, se sépare pourtant de Rome par certains côtés. Doué d'une âme d'apôtre, l'abbé Aubert, après bien des années passées à l'ombre de la croix et dans la prière, s'est mis à douter s'il marche dans le bon chemin. En prêtant une oreille attentive aux clameurs du dehors, il a compris que l'Église n'est en péril que pour avoir méconnu son origine. Peu à peu, et par une méditation persévérante, la cause du mal lui a été démontrée. Il s'est convaincu de la différence profonde qui existe entre la morale catholique et la morale chrétienne, et il s'est retourné, tout en pleurs, vers le Calvaire. Depuis la crèche jusqu'au mont des Oliviers il n'a vu, dans la vie de son divin maître, qu'une condamnation des doctrines prêchées par la moderne orthodoxie. Dans le discours sur la montagne, dans les paraboles, dans les adieux de la cène, rien qui motive, à ses yeux, le dogmatisme envahissant des successeurs de saint Pierre. Qu'est devenue cette humilité recommandée aux disciples comme la vertu la plus méritoire? Qu'est devenu le dévouement au prochain, cette base admirable de la religion du Christ? Préceptes oubliés par désuétude! L'intolérance, l'égoïsme, l'ambition, voilà ce qui a remplacé l'humilité et le dévouement. Aussi, reculant devant la responsabilité d'une altération si coupable, l'abbé Aubert, tout en demeurant, crainte du scandale, soumis à la loi catholique, a repris l'Évangile pour guide unique et pour appui.

Il s'éloignera désormais de ces faux croyants pour qui la croix est une arme, et qui font de la religion un moyen. Tout entier à sa mission pacifique, il laissera le sacerdoce déconsidéré par sa propre faute, s'enfoncer de plus en plus dans les voies tortueuses où l'esprit d'intrigue l'a égaré. Par sa vie, par ses paroles, par ses œuvres, il s'efforcera de défendre la sainte cause compromise, de lui rendre son prestige, de la faire aimer et servir encore par ceux qu'une animosité peu clairvoyante en avait détachés. Humble de cœur, prêt à tous les sacrifices, il prouvera que l'Évangile ne peut pas être condamné comme les interprétations sacriléges qui s'y substituent, et que le mépris dont on accable justement quelques ministres indignes ne doit pas rejaillir jusque sur l'autel. Uniquement préoccupé des devoirs que le caractère de prêtre impose, il partagera son pain et son manteau avec ceux qu'attei-

gnent le froid ou la faim ; il prêchera la commisération et le renoncement, mais par l'exemple ; il consacrera son existence, enfin, à la pratique exclusive de l'abnégation.

Une chose le trouble, pourtant, dans l'accomplissement de sa tâche austère, le progrès de certaines idées sur la tendance desquelles il n'a pas de donnée précise. Le fantôme de la philosophie l'épouvante. N'ayant pas approfondi la question, il prend pour une impiété gratuite ce besoin de rénovation dont notre époque est travaillée. Il a renié, il est vrai, les principes d'une théocratie turbulente et avide, mais c'était pour remonter à la grande source du Golgotha ; et cependant, il voit chaque jour que le siècle s'en éloigne davantage. Chaque jour il remarque chez les hommes un symptôme plus alarmant pour la foi. Hier, la colère ; aujourd'hui, l'indifférence ; l'athéisme, peut-être, demain. Dans cet éboulement des croyances, l'abbé Aubert n'aperçoit que ruine et néant. Selon lui, le dernier mot de l'humanité, c'est le christianisme ; les ténèbres sont au delà. Il réprouve donc sincèrement toutes les tentatives de l'analyse. La civilisation, la liberté, avec la signification nouvelle qu'on leur donne, sont des paroles de trouble et de discorde pour lui. Animé d'une conviction d'autant plus inébranlable qu'elle est moins réfléchie, il ne consent pas à regarder Jésus comme un homme, l'Évangile comme une loi qui puisse être élargie et développée. Certain, au reste, que ce qu'il nomme l'impiété ne prévaudera pas ; rassuré sur l'avenir de la religion par le Christ lui-même, il assiste en gémissant au travail de la réforme sociale. Dans sa pensée, l'heure où nous sommes est une heure de crise à laquelle Dieu nous condamne pour nous punir.

Mauprat, Patience, l'abbé Aubert, étant en présence, que va-t-il arriver ? Tous trois (l'abbé Aubert à un degré moindre, sans doute, mais positif), tous trois défendant, chacun de son côté, un intérêt évidemment hostile aux deux autres, n'est-il pas impossible d'espérer une conciliation ? L'orgueilleux Mauprat consentira-t-il jamais à prendre la main calleuse de Patience, à élever un paysan jusqu'à lui ? Patience, de son côté, consentira-t-il à maîtriser plus longtemps sa colère et à ne pas se venger ? L'abbé Aubert, malgré son zèle apostolique, n'évitera-t-il pas la présence de Mauprat, ce mauvais riche moderne ? et ne se scandalisera t-il pas des idées progressives de Patience, faux pro-

phète, à ses yeux? Oui sans doute, et voilà pourquoi une lutte est inévitable; lutte terrible et dernière où la force brutale décidera. L'abbé Aubert refusant d'entrer en lice, Mauprat et Patience devront se livrer un combat mortel, que ne saurait empêcher aucune puissance humaine. Pour que la paix fût rétablie entre les rivaux, solide et durable; c'est-à-dire pour que l'élément aristocratique, l'élément démocratique et l'élément religieux en vinssent à contracter une définitive alliance, il ne faudrait rien moins que l'intervention céleste de l'amour. Oui, l'amour seul, adoucissant les mœurs farouches de l'un, calmant l'irritation de l'autre, pourrait faire deux frères de Patience et de Mauprat. Par l'amour, l'abbé Aubert arriverait à comprendre que la charité est une vertu transitoire, et qu'après la fraternité en Dieu, il y a quelque chose de plus grand, de plus saint encore, l'égalité sur la terre devant la loi du travail. Eh bien! voilà précisément l'idée qu'a conçue et réalisée George Sand dans son nouveau livre. Le quatrième personnage que l'auteur de *Mauprat* a mis en scène, Edmée, est la personnification de l'amour.

Edmée réunit toutes les qualités les plus capables de plaire. Jeune, belle, douée d'une sensibilité exquise, et, en même temps, d'une fermeté peu commune, elle exerce sur ceux qui l'approchent une véritable fascination. Le jeune homme qui l'a une fois entrevue la revoit dans ses rêves; le philosophe qui l'écoute oublie qu'elle est femme, et se demande d'où peut venir à cette enfant tant de sagesse et de raison; le vieillard qui la caresse éprouve un délire involontaire et se sent rajeunir. Chez quelques jeunes filles, la beauté physique est un voile qui cache la stérilité de l'esprit ou la sécheresse du cœur; chez Edmée, toutes les perfections marchent ensemble; le visage ne masque pas l'âme, il la traduit. Ami ou amant, celui pour qui Edmée voudra consentir à un échange de sympathie n'aura pas le désenchantement à craindre; son attachement trouvera sans cesse de nouveaux motifs de croître et de se fortifier. Jamais, lassé d'une contemplation muette, il ne pourra se plaindre, comme Pygmalion, de n'avoir à ses côtés qu'une statue, car Edmée est au-dessus de tous les rêves, au-dessus de toutes les illusions! Et ce qui achève encore de faire d'Edmée une créature digne des plus religieux hommages, c'est son angélique bonté. Edmée ne songe qu'au bonheur de ceux qui l'entourent. Elle est toujours prête à

essuyer l'œil qui pleure. Elle a d'ineffables consolations pour les cœurs blessés, et les souffrances du corps la trouvent également dévouée. La générosité, l'indulgence, respirent dans ses paroles où ne perce jamais la moindre ironie. Elle défend ceux qu'on attaque en sa présence, et réclame pour eux la pitié, s'il est impossible de leur accorder davantage. Celui que le monde repousse est sûr de trouver dans Edmée une âme disposée à tout comprendre, à tout excuser. Edmée s'étonne que les hommes soient ennemis les uns des autres au lieu de se traiter en frères, et son ambition la plus haute serait de ramener la paix au milieu d'eux. Placée entre Mauprat et Patience, elle profite donc de l'affection qu'elle a su leur inspirer pour briser les obstacles qui les séparent. Aidée par l'abbé Aubert, dont elle éclaire la conscience trop aveugle, elle n'est pas longtemps à fléchir Patience. Tout en avouant que, du côté des travailleurs, se trouvent le bon droit et la justice, elle exhorte Patience au pardon. Elle apaise insensiblement ce cœur gros de colère, et substitue à la haine violente qui l'anime une volonté généreuse d'oublier le passé. En même temps, usant de l'empire que ses charmes lui ont donné sur Mauprat, elle travaille à dompter l'orgueil féroce du jeune homme. Elle lui montre ce qu'il y a de beau et de grand dans le caractère de ce Patience qu'il exploite et qu'il méprise. Elle lui révèle une à une les qualités admirables qui distinguent l'homme du peuple, et les services réels qu'il rend au riche sans que le riche lui en tienne compte. Quand Mauprat s'est confessé coupable, Edmée lui dit que le meilleur remède aux fautes commises, c'est l'expiation. Mauprat se soumet, et, après quelques mois d'une souffrance acceptée sans murmure, Edmée le pousse dans les bras de Patience déjà ouverts pour le recevoir.

On nous reprochera, sans doute, de nous être inquiété trop exclusivement du mérite philosophique de *Mauprat*, et de n'avoir pas insisté sur l'exécution. Nous avons à cela une réponse toute prête : c'est que nous mettons l'idée au-dessus de la phrase. A l'heure présente, il importe, c'est notre conviction, de donner un peu de jour et d'air à la pensée, trop longtemps sacrifiée à la forme. D'ailleurs, pour ceux que le côté plastique de l'art occupe seul, nous dirons que les diverses parties du nouveau livre de George Sand ne sont peut-être pas disposées avec toute la régularité désirable. Deux ou trois épisodes, le voyage de Mauprat

en Amérique, entre autres, pourraient être retranchés sans nuire à la clarté du poëme et à l'intérêt. Ne voilà-t-il pas, pour les Cerbères de la littérature, un bel os à ronger!

J. CHAUDES-AIGUES.

LA LÉGENDE

DE SŒUR BÉATRIX.

Ave, Maria, gratiâ plena

Il était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, ou dans le *Dictionnaire de la fable* de M. Noël. Un inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses,* toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare ; quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des colléges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'était le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion

repeuplant le monde avec les ossements de sa grand'mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre possible de ces inepties classiques, et s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignait imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

Cependant notre civilisation ne ressemblait plus depuis bien des siècles à celle qui s'était nourrie pendant tant de siècles des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elles étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de sentiments que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, était né avec lui, et cette poésie avait aussi ces mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leur récits les ennuis et les douleurs de l'humanité ? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfants, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi ? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux éléments essentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques, où viennent se confondre des organisations

bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes compassés quelques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et original de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de longtemps, si nous en avons jamais.

Pour en retrouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricanneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien à fond mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la science qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion ; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'âme, et d'une philosophie dédaigneuse qui la flétrit ; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes mêmes de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, dans le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles, quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissements : n'ont-ils pas le témoignage du vieil aïeul qui les savait de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin occulaire ? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti ?

O vous, mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés ; vous qui conservez encore une âme pour croire, pour sentir et pour aimer ; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantements de la

parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard! le progrès vous a dit : Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poëte latin, l'éducation première, cette mort hideuse de l'intelligence et de l'imagination. frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété sous une escorte de sombres pédants. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas! des enfants de la nature seront aussi stupides et aussi méchants que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommée Bzovius, continuateur peu connu de Baronius qui ne l'est guère davantage. Bzovius la regardait comme parfaitement authentique, et je suis de son avis, car de pareilles choses ne s'inventent point. Aussi me serais-je bien gardé d'y changer la moindre chose dans le fond; et quant aux différences qu'on pourra trouver dans la forme, il ne faut point les imputer à mon goût, mais à celui de la multitude, qui ferait peu de cas du tableau d'un maître naïf, s'il n'était relevé par la bordure et rafraîchi par le vernis. Après cette déclaration, les lecteurs dans lesquels l'amour du beau et du vrai n'est pas altéré par de mauvaise habitudes, sauront du moins à quoi s'en tenir. Ils laisseront là mon pastiche, et liront, s'ils déterrent son bouquin dans les bibliothèques, le bonhomme Bzovius, qui raconte cent fois mieux que moi.

Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avaient appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Épines-*

Fleuries. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seulement qu'il était occupé par une famille très-renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom, mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie, mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore LA SAINTE.

Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, LA SAINTE se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations. Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre dans son oratoire à une image de la Sainte Vierge qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente. Soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moindre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'âme de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue de retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en apporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

Un jour, cependant, que le soin des pauvres et des malades l'avait retenue plus longtemps que d'ordinaire, elle eut beau se

presser de gagner son parterre sauvage; la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleurs. Elle suspendit un instant ses pas, à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisants, éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légèrement, en retenant son haleine, vers le buisson aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir, sans oser regarder derrière elle.

Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer; et, comme elle avait à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne de l'église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent longtemps immobiles, tout pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf; mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie pleine de grâces, » dit enfin le chapelain prosterné; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite, avec solennité,

ces admirables litanies où la foi a parlé sans le savoir le langage de la poésie la plus élevée, et, après de nouveaux actes d'adoration, il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante, qu'elle fut entourée de flambeaux odorants, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrâce au manoir de LA SAINTE? Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté? Quel nouveau séjour avait-elle choisi? On le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat d'une demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraicheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitants du château s'y rendirent dans la soirée, et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

« Puissante reine des anges! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite. »

Et peu de temps après, en effet, un temple embelli de tous les ornements que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles d'imagination et de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs dons, les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles se répandit au loin dans tout le monde chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grâce, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala comme un parfum au pied des autels de la Vierge.

Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province,

l'origine de l'église et du couvent de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries.*

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de LA SAINTE, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur *custode* du saint tabernacle ; ce qui veut dire qu'elle en avait la garde, et que c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir le tabernacle aux jours solennels où l'image miraculeuse était offerte à la piété du peuple. C'est elle qui avait soin d'entretenir l'élégance toujours nouvelle de sa parure, d'en chasser la poussière et les insectes malfaisants, de recueillir, pour composer sa couronne ou pour orner son autel, les fleurs du jardin les plus gracieuses dans leur port et les plus chastes dans leur couleur, d'en former des festons, des guirlandes et des bouquets qui attiraient à leur tour, par le grand vitrail ouvert au soleil levant, une multitude de papillons de poupre et d'azur, fleurs volantes de la solitude. Parmi ces innocents tributs, la fleur de l'épine était toujours préférée dans sa saison ; et, contrefaite pour toutes les autres avec un art dont les bonnes religieuses avaient dès lors dérobé le secret à la nature, elle reposait sur le sein de la belle madone, en touffe épaisse, nouée d'un ruban d'argent. Les papillons eux-mêmes auraient pu s'y tromper quelquefois, mais ils n'osaient s'arrêter sur ces fleurs célestes qui n'étaient pas faites pour eux.

La sœur custode s'appelait alors Béatrix. Agée de dix-huit ans tout au plus, elle avait à peine entendu dire qu'elle fût belle, car elle était entrée à quinze ans dans la maison de la sainte Vierge, aussi pure que ses fleurs.

Il y a un âge heureux ou funeste où le cœur d'une jeune fille comprend qu'il est créé pour aimer, et Béatrix y était parvenue ; mais ce besoin, d'abord vague et inquiet, n'avait fait que lui rendre ses devoirs plus chers. Incapable de s'expliquer alors les mouvements secrets dont elle était agitée, elle les avait pris pour l'instinct d'une pieuse ferveur qui s'accuse de n'être pas assez ardente, et qui se croit encore obligée envers ce qu'elle aime, tant qu'elle ne l'aime pas jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire. L'objet inconnu de ces transports échappait à son inexpérience ; et parmi ceux qui tombaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous les sens de son âme ingénue, la sainte Vierge seule lui paraissait digne de cette adoration passionnée, à la-

quelle sa vie pouvait à peine suffire. Ce culte de tous les moments était devenu l'unique occupation de sa pensée, le charme unique de sa solitude ; il remplissait jusqu'à ses rêves de mystérieuses langueurs et d'ineffables transports On la voyait souvent prosternée devant le tabernacle, exhalant vers sa divine protectrice des prières entrecoupées de sanglots, ou mouillant le parvis de ses pleurs ; et la Vierge céleste souriait sans doute, du haut de son trône éternel, à cette heureuse et tendre méprise de l'innocence, car la sainte Vierge aimait Béatrix, et se plaisait à en être aimée. Elle avait lu d'ailleurs peut-être dans le cœur de Béatrix qu'elle en serait aimée toujours.

Il arriva dans ce temps-là un événement qui souleva le voile sous lequel le secret de Béatrix avait été si longtemps caché pour elle-même. Un jeune seigneur des environs, attaqué par des assassins, fut laissé pour mort dans la forêt ; et quoiqu'il conservât tout au plus les faibles apparences d'une existence prête à s'éteindre, les serviteurs du monastère le transportèrent dans leur infirmerie. Comme les filles des châtelains possédaient à cette époque, dès leur première jeunesse, le formulaire des recettes et l'art des pansements, Béatrix fut envoyée par ses sœurs au secours de l'agonisant. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait appris de cette utile science, mais elle comptait davantage sur l'intercession de la Vierge miraculeuse ; et ses longues et laborieuses veilles, partagées entre les soins de la garde-malade et les prières de la servante de Marie, obtinrent tout le succès qu'elle en avait espéré. Raymond rouvrit ses yeux à la lumière, et reconnut sa libératrice : il l'avait vue quelquefois dans le château même où elle était née.

« Eh quoi ! s'écria-t-il, Béatrix, est-ce vous que je retrouve ? vous que j'ai tant aimée dans mon enfance, et que l'aveu trop vite oublié de votre père et du mien m'avait permis d'espérer pour épouse ! Par quel funeste hasard vous ai-je revue, enchaînée dans les liens d'une vie qui n'est pas faite pour vous, et séparée sans retour de ce monde brillant dont vous étiez l'ornement ? Ah ! si vous avez choisi de vous-même cet état de solitude et d'abnégation, Béatrix, je vous le jure, c'est que vous ne connaissiez pas encore votre cœur. L'engagement que vous avez contracté dans l'ignorance où vous étiez des sentiments naturels à tout ce qui respire, est nul devant Dieu comme devant les

hommes. Vous avez trahi, sans le savoir, votre destinée d'amante, et d'épouse et de mère! Vous vous êtes condamnée, pauvre et chère enfant, à des jours d'ennui, d'amertume et de dégoût, dont aucun plaisir n'adoucira désormais la longue tristesse! Il est cependant si doux d'aimer, si doux d'être aimé, si doux de revivre par ce que l'on aime dans des objets que l'on aime! Les joies pures d'une affection qui double, qui multiplie la vie; la tendresse d'un ami qui vous adore, qui embellit tous vos moments par des fêtes nouvelles, qui n'existe que pour vous chérir et pour vous plaire; les caresses innocentes de ces jolis enfants, si frais, si gracieux, si joyeux d'être, et qu'un caprice barbare aurait abandonnés au néant! voilà ce que vous avez perdu! voilà ce que vous auriez perdu, ma Béatrix, si une obstination aveugle vous retenait dans l'abîme où vous vous êtes plongée! Mais non, continua-t-il avec une expansion plus vive encore, tu ne méconnaîtras point les intentions de ton Dieu et du mien, qui ne nous a rapprochés que pour nous réunir à jamais! Tu te rendras aux vœux de l'amour qui t'implore et qui t'éclaire! Tu seras l'épouse de ton Raymond, comme tu es sa sœur et sa bien-aimée! Ne détourne pas de lui tes yeux pleins de larmes! Ne lui arrache pas ta main qui tremble dans les siennes! Dis-lui que tu es disposée à le suivre et à ne plus le quitter!... »

Béatrix ne répondit point; elle n'avait pu trouver des expressions pour rendre ce qu'elle éprouvait. Elle s'échappa des bras affaiblis de Raymond, s'éloigna troublée, éperdue, palpitante, et alla tomber aux pieds de la Vierge, sa consolation et son appui. Elle y pleura comme auparavant, mais ce n'était plus d'une émotion inconnue et sans objet; c'était d'un sentiment plus puissant que la piété, plus puissant que la honte, plus puissant, hélas! que cette Vierge sainte dont elle appelait en vain le secours; et ses pleurs, cette fois étaient amers et brûlants. On la vit ainsi plusieurs jours de suite, prosternée et suppliante, et on ne s'en étonna point, parce que tout le monde connaissait dans le couvent sa dévotion passionnée pour *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries*. Elle passait le reste de ses heures dans la chambre du blessé, dont la guérison avait cependant cessé d'exiger des soins assidus.

Un soir, à l'heure où l'église est fermée, où toutes les sœurs sont retirées dans leurs cellules, où tout se tait jusqu'à la prière,

voici Béatrix qui gagne le chœur à pas lents, qui dépose sa lampe sur l'autel, qui ouvre d'une main tremblante la porte du tabernacle, qui se détourne en frémissant et en baissant les yeux, comme si elle craignait que la reine des anges ne la foudroyât d'un regard, et qui se jette à genoux. Elle veut parler, et les paroles meurent sur ses lèvres, ou se perdent dans ses sanglots. Elle enveloppe son front de son voile et de ses mains; elle essaie de se raffermir et de se calmer; elle tente un dernier effort; elle parvient à arracher de son cœur quelques accents confus, sans savoir si elle profère une prière ou un blasphème.

« O céleste bienfaitrice de ma jeunesse! dit-elle, ô vous que j'ai si longtemps uniquement aimée, et qui restez toujours la plus chère souveraine de mon âme, à quelque indigne partage que je vous fasse descendre! ô Marie, divine Marie! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Pourquoi avez-vous permis que votre Béatrix tombât en proie aux horribles passions de l'enfer? Vous savez, hélas! si j'ai cédé sans combats à celle qui me dévore! Aujourd'hui, c'en est fait, Marie, et c'en est fait pour jamais! je ne vous servirai plus, car je ne suis plus digne de vous servir. J'irai cacher loin de vous l'éternel regret de ma faute, le deuil éternel de mon innocence que vous n'avez pas, vous-même, le pouvoir de me rendre. Souffrez cependant, ô Marie, que j'ose vous adorer encore! prenez en compassion les larmes que je répands, et qui prouvent du moins combien je suis restée étrangère aux lâches trahisons de mes sens! accueillez le dernier de mes hommages comme vous avez accueilli tous les autres; ou plutôt, si mon zèle pour vos autels fut digne de quelque reconnaissance, envoyez la mort à l'infortunée qui vous implore, avant qu'elle vous ait quitté! »

En achevant ces paroles, Béatrix se leva, s'approcha, tremblante, de l'image de la sainte Vierge, la para de nouvelles fleurs, se saisit de celles qu'elle venait de remplacer, et, honteuse pour la première fois, de l'usage pieux qu'elle n'avait plus le droit d'en faire, elle les pressa sur son cœur, dans le sachet bénit du scapulaire, pour ne jamais s'en séparer. Après cela, elle jeta un dernier regard sur le tabernacle, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La nuit suivante, une voiture rapide entraîna loin du couvent

le beau chevalier blessé, et une jeune religieuse, infidèle à ses vœux, qui l'accompagnait.

La première année qui s'écoula depuis, fut presque tout entière à l'ivresse d'une passion satisfaite. Le monde même était pour Béatrix un spectacle nouveau, inépuisable en jouissances. L'amour multipliait autour d'elle tous les moyens de séduction qui pouvaient perpétuer son erreur et achever sa perte; elle ne sortait des rêves de la volupté que pour s'éveiller au milieu de la joie des festins, parmi les jeux des baladins et les concerts des ménestrels; sa vie était une fête insensée, où la voix sérieuse de la réflexion, étouffée par les clameurs de l'orgie, aurait essayé vainement de se faire entendre; et cependant Marie n'était pas tout à fait sortie de son souvenir. Plus d'une fois, dans les apprêts de sa toilette, son scapulaire s'était machinalement ouvert sous ses doigts. Plus d'une fois elle avait laissé tomber, sur le bouquet flétri de la Vierge, un regard et une larme. La prière avait monté plus d'une fois jusqu'à ses lèvres comme une flamme cachée que la cendre n'a pu contenir, mais elle s'y était éteinte sous les baisers de son ravisseur; et, dans son délire même, quelque chose lui disait encore qu'une prière l'aurait sauvée!

Elle ne tarda pas d'éprouver qu'il n'y a d'amour durable que celui qui est épuré par la religion; que l'amour seul du Seigneur et de Marie échappe aux vicissitudes de nos sentiments; que, seul entre toutes nos affections, il semble s'accroître et se fortifier par le temps, pendant que les autres brûlent si vives et se consument si vite dans nos cœurs de cendre. Cependant elle aimait Raymond autant qu'elle pouvait aimer, mais un jour arriva où elle comprit que Raymond ne l'aimait plus. Ce jour lui fit prévoir le jour plus horrible encore où elle serait tout à fait abandonnée de celui pour qui elle avait abandonné l'autel, et ce jour redouté arriva aussi. Béatrix se trouva sans appui sur la terre, hélas! et sans appui dans le ciel. Elle chercha en vain une consolation dans ses souvenirs, un refuge dans ses espérances. Les fleurs du scapulaire s'étaient flétries comme celles du bonheur. La source des larmes et de la prière était tarie. La destinée que s'était faite Béatrix venait de s'accomplir. L'infortunée accepta sa damnation. Plus on tombe de haut dans le chemin de la vertu, plus la chute a d'ignominie, plus elle est irréparable, et c'est de

haut que Béatrix était tombée. Elle s'effraya d'abord de son opprobre, et puis elle finit par en contracter l'habitude, parce que le ressort de son âme s'était brisé. Quinze années s'écoulèrent ainsi, et pendant quinze ans, l'ange tutélaire que le baptême avait donné à son berceau, l'ange au cœur de frère qui l'avait tant aimée, se voila de ses ailes et pleura.

Oh ! que ces années fugitives emportèrent de trésors avec elles ! l'innocence, la pudeur, la jeunesse, la beauté, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois, et jusqu'au sentiment de la conscience qui dédommage de toutes les autres pertes ! Les bijoux qui l'avaient autrefois parée, tributs impies que la débauche paye au crime, lui fournirent quelque temps une ressource trop prompte à s'épuiser. Elle demeura seule, délaissée, objet de mépris pour les autres comme pour elle-même, livrée aux dédains insolents du vice, et odieuse à la vertu, exemple rebutant de honte et de misère que les mères montraient à leurs enfants pour les détourner du péché ! Elle se lassa d'être à charge à la pitié, de ne recevoir que des aumônes qu'une pieuse répugnance clouait souvent aux mains de la charité, de n'être secourue à l'écart que par des gens qui avaient la rougeur sur le front, en lui accordant un peu de pain. Un jour, elle s'enveloppa de ses haillons, qui avaient été dans leur fraîcheur une riche toilette ; elle résolut d'aller demander les aliments de la journée ou l'asile de la nuit à ceux qui ne l'avaient pas connue ! Elle se flatta de cacher son infamie dans son malheur ; elle partit, la pauvre mendiante, sans autre bien que les fleurs qu'elle avait autrefois ravies au bouquet de la Vierge, et qui tombaient, une à une, en poussière, sous ses lèvres desséchées !

Béatrix était jeune encore, mais la honte et la faim avaient imprimé sur son front ces traces hideuses qui révèlent une vieillesse hâtive. Quand sa figure pâle et muette implorait timidement les secours des passants, quand sa main blanche et délicate s'ouvrait en frémissant à leurs dons, il n'était personne qui ne sentît qu'elle avait dû avoir d'autres destinées sur la terre, Les plus indifférents s'arrêtaient devant elle avec un regard amer qui semblait dire : O ma fille ! comment êtes-vous tombée?... — Et son regard, à elle, ne leur répondait plus ; car il y avait longtemps qu'elle ne pouvait plus pleurer. Elle marcha longtemps, longtemps : son voyage ne devait aboutir qu'à la mort.

Un jour surtout, elle avait parcouru, depuis le lever du soleil, sur le revers d'une montagne nue, un sentier âpre et raboteux, sans que l'aspect d'aucune maison vînt consoler sa lassitude; elle avait eu pour seul aliment quelques racines sans saveur arrachées entre les fentes des rochers; sa chaussure en lambeaux venait d'abandonner ses pieds sanglants; elle se sentait défaillir de fatigue et de besoin, lorsqu'à la nuit close, elle fut frappée tout à coup de l'aspect d'une longue ligne de lumières qui annoncaient une vaste habitation, et vers lesquelles elle se dirigea de toutes les forces qui lui restaient; mais au signal d'une cloche argentine dont le son réveilla dans son cœur un étrange et vague souvenir, tous les feux s'éteignirent à la fois, et il n'y eut plus autour d'elle que la nuit et le silence. Elle fit cependant quelques pas encore, les bras étendus, et ses mains tremblantes s'appuyèrent contre une porte fermée. Elle s'y soutint un moment, comme pour reprendre haleine; elle essaya de s'y attacher pour ne pas tomber; ses doigts débiles la trahirent; ils glissèrent sous le poids de son corps : O sainte Vierge! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quittée!... Et la malheureuse Béatrix s'évanouit sur le seuil.

Que la colère du ciel soit légère aux coupables! De pareilles nuits expient toute une vie de désordre! La fraîcheur saisissante du matin commençait à peine à raminer en elle un sentiment confus et douloureux d'existence, quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une femme agenouillée à ses côtés soulevait sa tête avec précaution, et la regardait fixement dans l'attitude d'une curiosité inquiète, en attendant qu'elle fût tout à fait revenue à elle-même.

« Dieu soit béni à jamais, dit la bonne tourière, de nous envoyer de si bonne heure un acte de piété à exercer et un malheur à secourir! C'est un événement d'heureux augure pour la glorieuse fête de la sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui! Mais comment se fait-il, ma chère enfant, que vous n'ayez pas pensé à tirer la cloche ou à frapper du marteau? Il n'y a point d'heure où vos sœurs en Jésus-Christ n'eussent été prêtes à vous recevoir. Bien, bien! ne me répondez pas maintenant, pauvre brebis égarée! Fortifiez-vous de ce bouillon que j'ai chauffé à la hâte, aussitôt que je vous ai aperçue; goûtez ce vin généreux qui rendra la chaleur à votre estomac et la

souplesse à vos membres endoloris. Faites-moi signe que vous êtes mieux. Buvez, buvez tout, et maintenant, avant de vous lever, si vous n'en avez pas encore la force, enveloppez-vous de cette mante que j'ai jetée sur vos épaules; donnez-moi entre mes mains vos petites mains si froides, pour que j'y rappelle le sang et la vie. Sentez-vous déjà vos doigts se dégourdir sous mon haleine? Oh! vous serez bien tout à l'heure. »

Béatrix, pénétrée d'attendrissement, se saisit des mains de la digne religieuse, et les pressa à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Je suis bien déjà, lui dit-elle, et je me sens en état d'aller remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me dirigeant vers cette sainte maison. Seulement, pour que je puisse la comprendre dans mes prières, ayez la bonté de m'apprendre où je suis?

— Et où seriez-vous, répliqua la tourière, si ce n'est à Notre-Dame-des-Épines-Fleuries, puisqu'il n'y a point d'autre monastère dans ces solitudes à plus de cinq lieues à la ronde?

— Notre-Dame-des-Épines-Fleuries! s'écria Béatrix avec un cri de joie que suivirent aussitôt les marques de la plus profonde consternation; Notre-Dame-des Épines-Fleuries! reprit-elle en laissant tomber sa tête sur son sein; le Seigneur ait pitié de moi!

— Eh quoi! ma fille, dit la charitable hospitalière, ne le saviez-vous pas? Il est vrai que vous paraissez venir de bien loin, car je n'ai jamais vu d'habillements de femme qui ressemblassent aux vôtres. Mais Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ne borne pas sa protection aux habitants du pays. Vous n'ignorez pas, si vous en avez ouï parler, qu'elle est bonne pour tout le monde.

— Je la connais, et je l'ai servie, répondit Béatrix; mais je viens de bien loin, comme vous dites, ma mère, et il n'est pas étonnant que mes yeux n'aient point reconnu d'abord ce séjour de paix et de bénédiction. Voilà cependant l'église, et le couvent, et les buissons d'épines où j'ai cueilli tant de fleurs. Hélas! ils fleurissent toujours!... J'étais si jeune cependant quand je les ai quittés!... C'était du temps, continua-t-elle en relevant son front vers le ciel avec cette expression résolue que donne aux remords d'un chrétien l'abnégation de lui-même, c'était du temps où sœur Béatrix était custode de la sainte chapelle. Ma mère, vous en souvenez-vous?

— Comment l'aurais-je oublié, mon enfant, puisque sœur Béatrix n'a jamais cessé d'être custode de la sainte chapelle ? — puisqu'elle est restée jusque aujourd'hui parmi nous, et qu'elle restera longtemps, j'espère, un sujet d'édification pour toute la communauté ; — puisque, après la protection de la sainte Vierge, nous ne connaissons point d'appui plus assuré devant le ciel ?

— Je ne parle point de celle-là, interrompit Béatrix en soupirant amèrement ; je parle d'une autre Béatrix qui a fini sa vie dans le péché, et qui occupait la même place il y a seize ans.

— Le bon Dieu ne vous punira pas de ces paroles insensées, dit la tourière en la rapprochant de son sein. La détresse et la maladie qui altèrent vos esprits, ont troublé votre mémoire de ces tristes visions. Il y a plus de seize ans que j'habite ce couvent, et je n'y ai jamais connu d'autre custode de la sainte chapelle que sœur Béatrix. Au reste, puisque vous êtes décidée à présenter à Notre-Dame un acte adoration, pendant que je vous préparerai un lit, allez, ma sœur, allez au pied du tabernacle ; vous y trouverez déjà Béatrix, et vous la reconnaîtrez aisément, car la bonté divine a permis qu'elle ne perdît pas en vieillissant une des grâces de sa jeunesse. Je vous retrouverai tout à l'heure, pour ne plus vous quitter jusqu'à votre entier rétablissement.

En achevant ces paroles, la tourière rentra dans le cloître. Béatrix gagna en chancelant l'escalier de l'église, s'agenouilla sur le parvis, et le frappa de sa tête ; puis s'enhardit un peu, se leva, et, de colonne en colonne, s'avança jusqu'à la grille, où elle retomba sur ses genoux. A travers le nuage dont sa vue était obscurcie, elle avait distingué la sœur custode qui était debout devant le tabernacle.

Peu à peu, la sœur se rapprochait d'elle en faisant sa revue ordinaire du saint lieu, rendant la flamme aux lampes éteintes, ou remplaçant les guirlandes de la veille par de nouvelles guirlandes. Béatrix ne pouvait en croire ses yeux. Cette sœur, c'était elle-même, non telle que l'âge, le vice et le désespoir l'avaient faite, mais telle qu'elle avait dû être aux jours innocents de sa jeunesse. Était-ce une illusion produite par le remords ? Était-ce un châtiment miraculeux, anticipé sur ceux que lui réservait la malédiction céleste ? Dans le doute, elle cacha sa tête dans ses

mains, et la reposa immobile contre les barreaux de la grille, en balbutiant du bout des lèvres les plus tendres de ses prières d'autrefois.

Et cependant la sœur custode marchait toujours. Déjà les plis de ses vêtements avaient effleuré les barreaux. Béatrix accablée n'osait respirer.

— C'est toi, chère Béatrix, dit la sœur d'une voix dont aucune parole humaine ne peut exprimer la douceur. Je n'ai pas besoin de te voir pour te reconnaître, car tes prières viennent à moi telles que je les ai jadis entendues. Il y a longtemps que je t'attendais ; mais, comme j'étais sûre de ton retour, je pris ta place le jour où tu m'as quittée, pour qu'il n'y eût personne qui s'aperçût de ton absence. Tu sais maintenant ce que valent les plaisirs et le bonheur dont l'image t'avait séduite, et tu ne t'en iras plus. C'est, entre nous, pour le siècle et pour l'éternité. Rentre donc avec confiance dans le rang que tu occupais parmi mes filles. Tu trouveras dans ta cellule, dont tu n'as pas oublié le chemin, l'habit que tu y avais laissé, et tu revêtiras avec lui ta première innocence, dont il est l'emblème ; c'est une grâce peu commune que je devais à ton amour, et que j'ai obtenue pour ton repentir. Adieu, sœur custode de Marie! Aimez Marie comme elle vous a aimée!

C'était Marie en effet ; et quand Béatrix éperdue releva vers elle ses yeux inondés de larmes, quand elle étendit vers elle ses bras palpitants en lui jetant une action de grâces brisée par ses sanglots, elle vit la sainte Vierge monter les degrés de l'autel, rouvrir la porte du tabernacle, et s'y rasseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries.

Béatrix ne redescendit pas au chœur sans émotion. Elle allait revoir ces compagnes dont elle avait trahi la foi, et qui avaient vieilli, exemptes de reproche, dans la pratique d'un devoir austère. Elle se glissa parmi ses sœurs, le front baissé, et prête à s'humilier au premier cri qui annoncerait sa réprobation. Le cœur vivement agité, elle prêta une oreille attentive à leurs voix, et elle n'entendit rien. Comme aucune d'elles n'avait remarqué son départ, aucune d'elles ne fit attention à son retour. Elle se précipita aux pieds de la sainte Vierge, qui ne lui avait jamais paru si belle, et qui semblait lui sourire. Dans les rêves

de sa vie d'illusions, elle n'avait rien compris qui approchât d'un tel bonheur.

La divine fête de Marie (car je crois avoir dit que ceci se passait le jour de l'Assomption) s'accomplit dans un mélange de recueillement et d'extase dont les plus belles des solennités passées avaient à peine donné l'idée à cette communauté de vierges, sans tache comme leur reine. Les unes avaient vu tomber du tabernacle des lumières miraculeuses, les autres avaient entendu le chant des anges se mêler à leurs chants pieux, et s'étaient arrêtées de respect pour n'en pas troubler la céleste harmonie. On se racontait avec mystère qu'il y avait ce jour-là une fête dans le paradis, comme dans le monastère des Épines-Fleuries; et par un phénomène étranger à cette saison, toutes les épines de la contrée avaient refleuri, de sorte que ce n'était, au dehors comme au dedans, que printemps et parfums. C'est qu'une âme était rentrée dans le sein du Seigneur, dépouillée de toutes les infirmités et de toutes les ignominies de notre condition, et qu'il n'y a point de fête qui soit plus agréable aux saints.

Une seule inquiétude obscurcit un moment l'innocente joie des colombes de la Vierge. Une pauvre femme, toute souffreteuse et toute malade, s'était assise le matin sur le seuil du monastère. La tourière l'avait vue, elle l'avait imparfaitement soulagée; elle avait disposé pour elle un lit doux et tiède où reposer ses membres débiles, affaiblis par la privation, et depuis elle l'avait inutilement cherchée. Cette malheureuse créature avait disparu sans qu'on en retrouvât aucunes traces; mais on pensait que sœur Béatrix pouvait l'avoir aperçue à l'église, où elle s'était réfugiée.

— Rassurez-vous, mes sœurs, dit Béatrix émue jusqu'aux larmes de ces tendres soucis; rassurez-vous, continua-t-elle en pressant la tourière contre son sein; j'ai vu cette pauvre femme et je sais ce qu'elle est devenue. Elle est bien, mes sœurs, elle est heureuse, plus heureuse qu'elle ne le mérite et que vous n'auriez pu l'espérer pour elle.

Cette réponse apaisa toutes les craintes; mais elle fut remarquée, parce que c'était la première parole sévère qui fût sortie de la bouche de Béatrix.

Après cela toute l'existence de Béatrix s'écoula comme un seul jour, comme ce jour de l'avenir qui est promis aux élus du

Seigneur, sans ennui, sans regrets, sans crainte, sans autre émotion, car les cœurs sensibles ne peuvent s'en passer tout à fait, que celles de la piété envers Dieu et de la charité envers les hommes. Elle vécut un siècle sans avoir paru vieillir, parce qu'il n'y a que les mauvaises passions de l'âme qui vieillissent le corps. La vie des bons est une jeunesse perpétuelle.

Béatrix mourut cependant, ou plutôt elle s'endormit avec calme dans ce sommeil passager du tombeau qui sépare le temps de l'éternité. L'Église honora sa mémoire d'un souvenir glorieux. Elle la plaça au rang des saints.

Bzovius, qui a examiné cette histoire avec le grave esprit de critique dont les auteurs canoniques offrent tant d'exemples, est bien convaincu qu'elle a mérité cet honneur par sa tendre fidélité à la sainte Vierge, car c'est, dit-il, le pur amour qui fait les saints; et je le déclare avec peu d'autorité, j'en conviens, mais dans la sincérité de mon esprit et de mon cœur : Tant que l'école de Luther et de Voltaire ne m'aura pas offert un récit plus touchant que le sien, je m'en tiendrai à l'opinion de Bzovius.

CH. NODIER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPie.

NOUVEAUX OUVRAGES PUBLIÉS PENDANT LE MOIS D'OCTOBRE 1837.

Leçons de Philosophie,

Sur les principes de l'intelligence, ou sur les causes et les origines des idées, par LAROMIGUIÈRE ; 6e édition ; 2 vol. très-grand in-18, papier vélin satiné.

Nous avons déjà rendu compte de cet important ouvrage dans notre dernier No de la *Revue des Revues,* en publiant sur Laromiguière une courte notice biographique, qui rappelait ses talents, sa science profonde en philosophie, en même temps que ses vertus. Ce que nous pourrions en dire, aujourd'hui que nous avons à annoncer la mise en vente des *Leçons de philosophie*, nous forcerait donc nécessairement à nous répéter, et ce livre d'ailleurs est assez connu dans le monde savant pour n'avoir pas besoin de recommandation. En effet, toutes ses parties sont classées avec un ordre et une science admirable. Tous les systèmes de philosophie sont approfondis par le célèbre professeur ; il les compare entre eux ; enfin il définit les phénomènes de l'entendement, en réfutant les fausses interprétations données aux opinions si diverses de Condillac, Descartes, Leibnitz et Spinosa. Mais le mérite principal des *Leçons de philosophie* de Laromiguière, c'est sans contredit le talent et l'éclat du style. La forme du lan-

gage, l'heureux choix des expressions, rendent le raisonnement précis, la pensée claire, méthodique, et prêtent un charme tout particulier à la lecture d'un livre de philosophie. Au moment où tous les amis de la science déplorent encore la perte récente de Laromiguière, c'est assurément une heureuse idée que d'avoir édité l'ouvrage qui fonde son titre principal à l'admiration de ses contemporains et de la postérité.

Ivanhoë,

PAR SIR WALTER-SCOTT, 5 *vol. in*-32.

Que pourrions-nous dire ici d'*Ivanhoë* de Walter-Scott, dont la Société Typographique Belge vient de faire paraître une édition nouvelle? Ce chef-d'œuvre n'est-il pas trop connu pour que nous ayons besoin d'en entretenir nos lecteurs? La poésie chevaleresque du moyen âge y reparaît tout entière sous la baguette de Scott; elle se montre couverte de fer, active, impétueuse, superstitieuse, violente, passionnée. C'est l'Arioste pris au sérieux, l'Arioste avec son charme et sa facilité, ses combats et ses amours, ses prouesses et ses beaux paysages. Seulement, au lieu du soleil d'Italie et de l'ironie légère qui colore *l'Orlando*, voici un ciel pâle et doux, un pays sauvage, des vertus et des vices naïfs, une mélancolie gracieuse, en un mot toutes les teintes septentrionales. Walter-Scott creuse les caractères, perfectionne la charpente de ses drames ; il donne du mouvement, de la souplesse, une action rapide, un coloris prestigieux à ses récits. Les romans chevaleresques de Scott rappellent vivement les vieilles ballades du Nord. Leur harmonie douce, plaintive et guerrière, c'est un écho de la harpe septentrionale. Il y avait quatre siècles que cette musique chevaleresque et triste ne s'était fait entendre. Walter Scott força le public de l'écouter, et triompha. Malgré les critiques, les fureurs de ses rivaux, le succès du poëte et du romancier fut et sera toujours immense.

Le Pacha à mille et une Queues,

PAR LE CAPITAINE MARRYAT, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DEFAUCONPRET ; 2 *vol. gr. in*-18, *papier vélin satiné.*

Le onzième roman de la collection des œuvres du capitaine Marryat est en vente. Le spirituel auteur de *Japhet à la recherche d'un père,* de *Jacob Fidèle, ou les Marins de la Tamise*, etc., etc., prouve la souplesse de sa plume dans ce nouveau roman intitulé : *le Pacha à mille et une queues.* C'est une suite d'historiettes piquantes racontées pour charmer les loisirs d'un nouveau Shariar. On y retrouve, comme dans tous les ouvrages du romancier anglais, de la finesse d'observation, une certaine malice philosophique de bon ton, une ironie sans humeur, qui rendent attachante la lecture de ces contes. Les éditeurs publieront prochainement le douzième roman du capitaine Marryat, *le Vaisseau Fantôme,* dont l'action se rattache à une des guerres de la France avec les Anglais.

Ne touchez pas à la Reine,

PAR MICHEL MASSON ; 1 *vol. gr. in*-18, *papier vélin satiné.*

Le livre de M. Michel Masson commence à peu près comme Gil-Blas. C'est aussi un jeune aventurier qui s'en va chercher fortune à Madrid, et s'attache en route à un compagnon qu'il rencontre. Il y a de l'intérêt et de l'habileté dans ce roman. L'auteur a mis un grand soin à nouer son intrigue, à tisser sa trame, à inventer une action. Il ne se repose point uniquement sur l'éclat de son style, et ne paraît pas croire qu'il suffise de bavarder au hasard pour captiver l'attention du public. *Ne touchez pas à la Reine!* est un ancien dicton espagnol qui eut longtemps force de loi, et qui interdisait, sous peine de mort, de jamais porter la main sur la reine, fût-ce même pour la sauver d'un danger pressant, pour l'arracher à une catastrophe certaine. C'est là-dessus que M. Masson a basé son roman. Ses deux aventuriers parviennent jusqu'à la cour, obtiennent des fonctions

très-élevées, et compromis dans des intrigues avec la reine elle-même, l'un des deux est tué par l'autre.

Voyages de M. le maréchal duc de Raguse,

En Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, et dans quelques parties de l'Asie mineure, en Syrie, en Palestine et en Égypte; tome 4e, grand in-18, papier vélin satiné.

Le nouveau volume des voyages de M. le duc de Raguse n'obtiendra pas moins de succès que ceux qui l'ont précédé Désireux d'employer utilement les loisirs de l'exil volontaire que lui avait imposé la révolution de 1830, M. de Raguse a parcouru des contrées en général peu connues, et il raconte jour par jour les événements de son voyage, ainsi que les observations qu'il a pu faire. Il donne quelques détails intéressants sur l'état actuel de la Hongrie et de la Russie méridionale, ainsi que sur celui de la Turquie.

Il est une recherche que tout le monde fera bien certainement dans la lecture du livre de M. le maréchal duc de Raguse. On voudra voir si les douloureux souvenirs d'un homme si cruellement traité par la fortune n'ont pas quelquefois troublé son âme ou égaré son jugement. L'épreuve sera favorable à M. le duc de Raguse. Son livre est toujours empreint d'une tolérance et d'une tranquillité parfaites. On y voit toujours la sage réserve d'un homme qui a été trop souvent, comme il le dit lui-même, le malheureux témoin des erreurs des autres, pour ne pas se défier de ses propres opinions et de son propre jugement. Cette sérénité d'âme dans le malheur et dans l'exil, cette sagesse d'esprit, et cette constance de cœur, donnent au livre de M. le duc de Raguse l intérêt profond que l'on attache aux grandes infortunes, surmontées par le courage et le talent.

M. de Raguse, parti de Vienne en 1834, se propose d'abord pour but de visiter la Russie méridionale, puis Constantinople, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Pour se rendre à Odessa, il avait

à choisir entre la Gallicie, ou la Hongrie et la Transylvanie : ce fut cette dernière route qu'il choisit. La Hongrie et la Transylvanie sont deux contrées pleines d'avenir. Elles renferment les éléments d'immenses richesses, et sont destinées à devenir le principal fondement de la puissance de la maison d'Autriche.

En sacrifiant aux fatigues d'un long voyage les douceurs d'une paisible hospitalité, le maréchal Marmont a été, comme il le dit lui-même : « inspiré par le souvenir de ses travaux passés et » par le sentiment des forces qui lui restent. Il a voulu donner » un nouvel intérêt à son existence, et satisfaire la curiosité » qu'a fait naître en lui le grand mouvement de la société hu- » maine. »

C'est un maréchal de France qui recueille des observations stratégiques, qui pèse la force décroissante et la force ascendante de l'Empire ottoman et de l'Égypte ; c'est un des premiers généraux d'artillerie qui examine les positions de la Russie dans la partie méridionale de son empire ; c'est un savant qui scrute ces vieux domaines retombés dans la barbarie, comme s'ils étaient fatigués d'avoir enfanté la civilisation; c'est un Français qui livre à la France le fruit de ses études sur les lieux ; c'est un ancien frère d'armes du général Bonaparte qui revoit après quarante ans, cette terre d'Égypte dont le génie de Napoléon avait deviné la future splendeur. A tant de mérites réels vient se joindre le mérite de l'opportunité de temps et de lieux. Le théâtre des explorations du duc de Raguse comprend en effet, outre les contrées que nous avons indiquées, la Transylvanie, la Hongrie, si peu connue même en Autriche, la Crimée, les bords de la mer d'Azoff, la Palestine, la Syrie, Constantinople et diverses parties de l'Asie-Mineure; c'est-à-dire toutes les contrées sur lesquelles en ce moment la politique et la poésie, les sciences et les arts ont les yeux incessamment fixés.

Un Tourlourou, 4 *vol. in*-18 ;

Mœurs Parisiennes, 2 *vol. in*-18,

PAR CH. PAUL DE KOCK.

Les Moeurs Parisiennes renferment : *un Homme à marier; une Soirée bourgeoise; une Partie de plaisir; un Bal costumé; une Fête aux environs de Paris; un Bal de Grisettes.*

Quand on a lu un roman de Paul de Kock, on peut dire qu'on connaît non-seulement tous ceux qu'il a faits, mais encore tous ceux qu'il fera. Le tissu de ses trames est toujours composé de ces petits incidents empruntés à l'existence de classes inférieures de la société. C'est un thème sur lequel il fait sans cesse de nouvelles variations, dans lesquels on remarque des détails frappants de vérité. Des grisettes, des étudiants, quelques petits bourgeois parisiens, voilà le monde dans lequel Paul de Kock puise tous ses types.

Les *Mœurs parisiennes* renferment plusieurs morceaux, tels qu'une *Fête aux environs de Paris*, qui ont déjà été publiés dans divers recueils et qui nous semblent être ce que l'auteur a fait de mieux en ce genre. C'est là, croyons-nous, le véritable caractère de son talent, qui excelle à peindre certaines scènes grotesques de la vie commune.

N'oublions pas de dire, pour l'instruction de nos lecteurs, qui, pour la plupart sans doute, ignorent ce que c'est qu'un *Tourlourou*, qu'on appelle ainsi aujourd'hui ce qu'on nommait jadis un *Jean-Jean*, c'est-à-dire un conscrit encore novice.

Depuis un certain temps, la critique s'est acharnée, et souvent avec raison, sur les ouvrages de Paul de Kock. D'abord le jovial conteur en a été abasourdi. Cependant, il a eu le bon esprit de rester toujours le même. Paul de Kock est et sera toujours le *Vade-mecum* des gens qui veulent rire. La plus rétive partie des lecteurs de Paul de Kock, la classe pessimiste, est encore celle qui lui fait le plus d'honneur. Une foule de romanciers lourds et fades, *morts, bien morts, très-morts*, comme dit Robert Macaire, ont eu la sottise de le bafouer, après avoir eu celle d'ennuyer le public qu'il divertit. Cela lui a porté

bonheur. Ce qu'on attaque beaucoup est bientôt défendu par tout le monde. Nous sommes bataillards; *c'est dans le sang*, dirait Paul de Kock. Cette renommée de guinguette et de mansarde a perdu par degrés son odeur de vin tourné et sa teinte pailletée. Le *Bon enfant*, ce type social, s'est détaché peu à peu sur ce fond chargé, pâle, mais, après tout, sans conséquence, que Paul de Kock avait fait avec ce qu'il rencontrait, avec le pinceau ou le balai, avec le pied ou la main. Du milieu de cet amas confus, quelque chose de net et de profondément vrai se mettait à portée de tous les regards, s'arrangeait de tous les accidents de lumière, et se ménageait des intelligences parmi tous les genres de curieux. Si vous voulez savoir où en est Paul de Kock, comment se groupe le public qui l'adopte, et qui prétend souvent ne pas l'adopter, quel est le jeu général des idées et des sentiments produits par ses œuvres, n'allez pas le demander à un comité de journal littéraire; n'allez pas le demander à un salon littéraire; on est, dans ces lieux d'exil, aux antipodes du public, de la masse, de tout le monde enfin, y compris les écrivains du journal et les habitués du salon.

Entrez tout bonnement chez une loueuse de livres. Fût-elle pourvue de la plus haute clientèle, ses rayons fussent-ils de citronnier, la maîtresse du lieu sût-elle la grammaire, elle aurait à nous dire que les classes bourgeoises assiégent son comptoir, et chargent ses Paul de Kock d'innombrables et authentiques empreintes. Dans les quartiers les plus opulents, où la loueuse de livres est à la hauteur de son monde, vous verrez aussi des gens se disputer de leurs mains parfumées un volume de Paul de Kock. C'est une recommandation qui en vaut certes bien une autre.

GRAMMAIRE PRATIQUE DE LA LANGUE ANGLAISE, ou Méthode facile pour apprendre cette langue, développée d'une manière claire et précise par de nombreux exemples servant d'applications aux règles simplifiées de la Grammaire, etc., etc.; accompagnée d'une planche coloriée indiquant la valeur figurative des principales prépositions, par SADLER; 4e édition, revue, corrigée et augmentée d'améliorations importantes; 1 vol. gr. in-12. papier vélin satiné.

LE CORDON BLEU, Nouvelle cuisinière bourgeoise, rédigée et mise par ordre alphabétique, par Mademoiselle MARGUERITE; dixième édition, augmentée de nouveaux menus appropriés aux diverses saisons de l'année, d'un ordre pour les services, de l'art de découper et de servir à table, d'un traité sur les vins et des soins à donner à la cave, d'instructions sur les huîtres, les truffes, les melons, les champignons; des moyens pour reconnaître les falsifications et altérations les plus fréquentes, d'un vocabulaire complet des termes et des ustensiles en usage pour la cuisine, l'office, la cave, etc., et d'un supplément contenant un grand nombre de recettes d'économie domestique qui ne se trouvent dans aucune autre édition; 1 vol. in-18 orné de 5 planches indiquant la manière de découper les viandes à table.

COLLECTIONS DE PORTRAITS ET VIGNETTES servant d'illustrations à l'*Histoire de la Révolution Française*, par THIERS, MIGNET, etc., etc.; 10 livraisons gr. in-8°, composées chacune de 4 sujets et de 4 portraits; 5e livraison.

Jurisprudence et Sciences accessoires.

LÉGISLATION CIVILE, COMMERCIALE ET CRIMINELLE, par le Baron LOCRÉ; tome 9, grand in-8°, (t. 1 du Code de procédure civile.)

Ouvrages publiés : *Code Civil*, 8 vol. — *Code de Commerce*, 2 vol. — *Code d'Instruction Criminelle*, 2 vol. — *Code Pénal*, 1 vol.

LOI GÉNÉRALE du 26 août 1822, concernant LA PRESCRIPTION DES DROITS d'entrée, de sortie, de transit, des accises, ainsi que du droit de tonnage des navires de mer, *expliquée et commentée*, avec la solution, sous chaque article, des principales questions et difficultés que présente le texte. Les modifications apportées par les lois postérieures et le texte de ces lois. Les

questions élevées lors de la discussion du projet et les réponses du gouvernement. Un résumé des instructions de l'administration sur l'application de la loi. La jurisprudence de France et de Belgique sur les questions de douanes et d'accises. Le tracé du rayon des douanes de Belgique. Un tableau des bureaux et des routes désignés pour la douane et les accises : Un formulaire des documents dont l'usage est prescrit par la loi, par HENRI-CH. ADAN. docteur en droit, inspecteur au ministère des finances de Belgique ; 1 vol. in 8° avec tableaux.

JURISPRUDENCE DU XIXe SIÈCLE, ou Recueil des Arrêts des Cours de Belgique ; année 1837. 8me cahier,

BULLETIN (officiel) DES ARRÊTS DE LA COUR DE CASSATION DE BELGIQUE ; année 1837, 8e cahier.

JURISPRUDENCE DE LA COUR DE CASSATION ET DES COURS D'APPEL DE BELGIQUE, année 1837, 8me cahier.

JOURNAL DE L'ENREGISTREMENT ET DU NOTARIAT EN BELGIQUE ; année 1837, 9me cahier.

Médecine et Sciences accessoires.

ANATOMIE ÉLÉMENTAIRE, par BOURGERY ET JACOB, 8me liv., in-folio et texte, grand in-8°, papier vélin satiné.

ÉLÉMENTS DE ZOOLOGIE, par MILNE EDWARDS ; 7e et 8e liv.

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE, par RASPAIL ; 10e, 11e et 12e livraisons.

En suite de l'article 14 des Statuts de la Société Typographique Belge, les propriétaires de vingt actions nominatives, au moins, reçoivent un exemplaire gratis de tous les ouvrages publiés par la Société, à partir du moment de la réunion de ces actions dans le même chef.

Ils ont reçu de cette manière :

Depuis le 5 octobre 1836, jusqu'au 5 octobre 1837,
pour une valeur de. . . . . fr. 1004 50

TABLE DES MATIÈRES.

La recherche d'une Mère, par JULES A. DAVID. (*Chronique de Paris*. 5
Scènes de la Vie Dalmate et Vénitienne. — Les Trois Amours d'un Philosophe Vénitien, par PHILARÈTE CHASLES. . . 119
Voyages. — Tanger et Gibraltar, par ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. 144
Les Inconvénients d'une Faute d'impression, par CH. NODIER. 165
Souvenirs d'Espagne. — II. — Route de Saragosse à Madrid, par CHARLES DIDIER. 175
Salvador, par H. ARNAUD (Mme CHARLES RAYBAUD). . . 194
Croquis. — II. M. le duc De Cazes. 226
L'Académie royale de musique, par CASTIL-BLAZE. . . 245
Originaux du dix-septième Siècle. — L'Avocat Patru, par PAUL DE MUSSET. 276
L'Irlande. — II. — Dublin, par E. FEUILLIDE. 292
La Signarre, par LÉON GOZLAN. 322
Une Vie de Poëte. 372
La Légende des Sœurs Béatrix, par CH. NODIER. . . . 309
Nouveautés publiées par la *Société Typographique Belge*, pendant le mois d'octobre. 411